C. II. T. 3.

LVII
E
21-24.

BIBLIOTECA NAZ
Vittorio Emanuele III
LVII
E
21-24
NAPOLI

Digitized by Google

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

AVEC

LA DESCRIPTION DE CES DEUX ROYAUMES.

Divisé en quatre Volumes.

TOME PREMIER.

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

Contenant tout ce qui s'eſt paſſé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établiſſement de ces deux Monarchies juſqu'à préſent.

AVEC

La DESCRIPTION de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Eſpagne & en Portugal. Leur ETAT PRESENT, leurs INTERETS, la forme du GOUVERNEMENT, l'étendue de leur COMMERCE, &c.

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ & FILS.
M. DCC. XLI.

Digitized by Google

PREFACE.

LE Titre de cet Ouvrage n'annonce qu'une très petite partie de ce qu'il contient. Pour en donner une idée, qui le faſſe connoître d'une manière plus particulière, nous allons expoſer en peu de mots les principales matières qu'il renferme. On pourra par-là juger de ſon utilité, & des grands avantages qu'il a ſur la plupart de ceux qui ont paru juſqu'à préſent ſur l'Eſpagne & le Portugal.

Pour s'en former une idée nette & préciſe, on peut l'enviſager comme diviſé en deux Parties générales, dont la prémière renferme les ANNALES, & la ſeconde la DESCRIPTION. On ſait aſſez ce qu'on entend par *Annales*. C'eſt, pour le dire en peu de mots, l'*Hiſtoire où l'on rapporte les évènemens d'un Royaume, d'une République, ou de quelque autre Etat que ce ſoit, par ordre Chronologique.*

Cette définition donne d'abord quelque idée de la prémière Partie de cet Ouvrage, mais comme elle ne détermine pas le Plan qu'on s'eſt formé, & que d'ailleurs elle ne fixe pas les bornes dans leſquelles on s'eſt renfermé, nous allons donner ici un petit détail, à l'aide duquel on pourra juger de la manière dont on a éxécuté ce travail.

Pour ne rien laiſſer à déſirer dans ces *Annales*, on a remonté juſques bien au-delà de la Fondation des deux Royaumes d'Eſpagne & de Portugal. On commence par expoſer ce qu'on a pu apprendre de ces tems reculés, où l'on n'entrevoit qu'obſcurités, hiſtoires fabuleuſes, & où il eſt ſi difficile, pour ne pas dire impoſſible, de diſtinguer le vrai d'avec le faux. Quelques Hiſtoriens ont ſupprimé tout cela, & ils ont ont eu leurs raiſons. D'autres au contraire, car tous les hommes penſent différemment, en ont donné un detail fort circonſtancié; & ceux-ci ont eu auſſi leurs

raiſons pour ſuivre un tel plan. Dans la vue de contenter tout le monde, ſuppoſé cependant que cela ſoit poſſible, nous avons cru devoir garder un juſte milieu. Nous avons paſſé très légèrement ſur ces tems fabuleux, & nous n'en avons dit qu'autant qu'il étoit néceſſaire, pour faire connoitre ce que divers Hiſtoriens en ont rapporté.

Ces *Annales* commencent donc aux tems les plus reculés, & s'étendent généralement ſur tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable en Eſpagne & en Portugal juſqu'à nos jours, je veux dire juſques en l'Année 1741. Dans ce long intervalle de tems, qui comprend un ſi grand nombre d'années & tant de ſiècles, combien n'y rencontre-t-on pas d'évènemens & de révolutions! On y voit les prémiers établiſſemens de ces deux Monarchies, remplis de troubles & de diviſions, juſqu'à ce qu'on arrive à ces tems un peu plus heureux, où le Gouvernement a commencé à prendre une meilleure forme.

Nous n'avons rien omis de ce qui pouvoit donner une idée nette & diſtincte de ce qui mérite d'être rapporté dans chaque ſiècle & dans chaque année. On s'eſt beaucoup moins étendu ſur les prémiers ſiècles, dont les faits ſont moins connus, plus obſcurs, & par conſéquent moins certains que ceux des derniers ſiècles. Les grandes révolutions, les évènemens frappans, en un mot tout ce qu'il y a de plus grand & de plus important, y eſt expoſé avec toutes les circonſtances qui ſont le plus dignes d'être transmiſes à la Poſtérité. Les Guerres des Romains avec les Carthaginois, pour ſe rendre maitres de ce Païs délicieux; l'invaſion de ces Peuples barbares, qui étant ſortis du fond du Nord, vinrent l'attaquer de tous côtés, & y porter le ravage & la déſolation; l'irruption des Maures dans toute l'Eſpagne, où ils ſe répandirent comme un torrent, en portant par-tout le fer & le feu; leur expulſion, & la deſtruction entière de leur Empire dans ce Royaume; la découverte des Indes Orientales par les Portugais, celle des Indes Occidentales ou du Nouveau Monde par les Eſpagnols; la réunion du Portugal à l'Eſpagne ſous Philippe Second; les longues & ſanglantes guerres que ce Prince eut à ſoutenir contre les Hollandois; la gran-

grande & ſubite révolution arrivée en Portugal, où l'on reconnut pour Roi légitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient, Jean IV, Duc de Bragance, dont la Poſtérité eſt encore aujourhui ſur le Trône; cette Guerre ruineuſe & opiniâtre, ſoutenue par la France contre la plupart des Puiſſances de l'Europe, au ſujet de la Succeſſion d'Eſpagne; enfin les Différends qui ſubſiſtent actuellement entre l'Eſpagne & l'Angleterre; tout cela & divers autres évènemens, que nous n'alléguerons pas ici, ſont des époques ſi remarquables, ſi importantes, & qui intéreſſent ſi fort la curioſité du Public, qu'on a cru devoir les rapporter avec les principales circonſtances qui y ont rapport, tandis qu'on a paſſé rapidement ſur quantité d'autres faits moins dignes d'être placés dans l'Hiſtoire.

On n'a pas négligé, dans ces *Annales*, de faire des excurſions ſur les Terres étrangères, je veux dire, de parler de ce qui s'eſt paſſé dans les autres parties de l'Europe, ſur-tout lorſqu'il a été queſtion de grands évènemens, ou d'affaires qui intéreſſoient l'Eſpagne ou le Portugal. Ainſi, tandis qu'on trouve ici un détail éxact de ce qui concerne plus particulièrement ces deux Royaumes, on a le plaiſir d'y rencontrer & d'y apprendre en même tems tout ce qui eſt arrivé de remarquable dans le reſte de l'Europe.

Il y a, dans les conjonctures préſentes, une ſi grande liaiſon entre les intérêts de l'Eſpagne & ceux de la plupart des autres Cours de l'Europe, qu'on ne peut guère ſe diſpenſer d'expoſer ce qui en eſt, ſans rompre cet enchainement qui ſe remarque dans les affaires générales, auxquelles l'Eſpagne n'a certainement pas la moindre part.

A l'égard des Négociations & Traités, conclus entre l'Eſpagne ou le Portugal, & les autres Puiſſances, on a eu ſoin d'en faire mention, & d'en donner même le précis, lorſqu'on a jugé qu'ils pouvoient exciter la curioſité du Lecteur.

Comme la Guerre, déclarée depuis peu entre l'Eſpagne & l'Angleterre, tient aujourdhui toute l'Europe attentive, dans l'impatience où l'on eſt de voir quelles en ſeront les ſuites, on a cru que le Public recevroit avec plaiſir le détail où nous entrons au ſujet de ce grand démêlé, & dont nous parlons avec la même impartialité,

que s'il eût été queſtion de rapporter ce qui ſe paſſe dans la Cour du Grand Mogol.

Voilà ce que nous avions à dire touchant la prémière partie de cet Ouvrage, qui contient les ANNALES, & qui n'avoit jamais paru; paſſons à la ſeconde, qui eſt la plus ample, & où l'on donne la DESCRIPTION de tous les Royaumes d'Eſpagne & de Portugal.

Pour en donner une juſte idée, il eſt bon de faire d'abord remarquer, que *Don Juan Alvarez de Colmenar* publia, il y a déja pluſieurs années, les *Délices de l'Eſpagne & du Portugal*, en ſix Tomes *in* 12, chez *P. van der Aa*. Ces ſix Tomes remplis d'un très grand nombre de magnifiques Figures, en Taille-douce, deſſinées ſur les lieux avec beaucoup d'exactitude, ne contenoient chacun qu'un très petit nombre de feuilles, de ſorte que cet Ouvrage étoit infiniment plus recommandable par les Figures, que par la deſcription qu'on y donnoit de l'Eſpagne & du Portugal. Ce n'eſt pas que l'Auteur n'ait parlé très pertinemment de ces deux Royaumes, il paroit même qu'il en avoit une connoiſſance beaucoup plus parfaite qu'aucun de ceux qui nous en ont donné des rélations; mais comme il s'étoit renfermé dans des bornes trop étroites, tandis que la matière qu'il avoit à traiter lui préſentoit un ſi vaſte champ, il a omis une infinité de choſes importantes, qui ne devoient pas être oubliées dans un Ouvrage de cette nature.

Comme le plan qu'a ſuivi *J. A. de Colmenar*, ne pouvoit guère être meilleur, & que d'ailleurs les matériaux qu'il a employés, ſont bons, on a bâti ſur ſon fonds, mais de manière cependant que l'édifice qu'on en a formé, paroit avoir à préſent, & a en effet une forme bien différente. Comme on a introduit depuis quelques années de grands changemens à la Cour d'Eſpagne, on a été obligé de retoucher en une infinité d'endroits le Texte de l'Auteur, de l'augmenter d'une infinité de nouvelles Remarques, & d'en retrancher même pluſieurs choſes, dont les unes n'ont plus lieu aujourdhui, ou ſe trouvent entièrement fauſſes.

Nous n'entrerons pas ici dans un plus grand détail, pour faire voir l'énorme différence qu'il y a entre la Deſcription de l'Eſpagne

&

& du Portugal, telle qu'elle a été publiée par *van der Aa*, & celle que nous donnons aujourdhui. Ce que nous venons de dire eſt plus que ſuffiſant pour en faire juger. Si l'on conſidère d'un autre côté, que l'Ouvrage que nous publions, eſt encore augmenté de deux nouveaux Tomes, qui ſont ceux des *Annales*, on pourra le regarder comme preſque entièrement neuf, puisque ce qu'il contient de l'ancienne Edition, n'en fait qu'une très petite partie.

Cet Ouvrage eſt diviſé en IV Tomes, dont le prémier renferme les *Annales*, & les trois autres la *Deſcription;* mais on en publie en même tems une autre Edition, partagée en VIII Tomes, dont les deux prémiers contiennent les *Annales*, & les ſix autres la *Deſcription*. Du reſte, ces deux Editions ſont entièrement conformes l'une à l'autre.

Il ne nous reſte plus, pour faire connoitre cette ſeconde Partie de l'Ouvrage, qu'à indiquer les matières principales qu'elle contient. On donne, dans cette Deſcription, une idée claire & diſtincte, non ſeulement de toutes les Provinces & Etats des Royaumes d'Eſpagne & de Portugal, mais encore de leurs Villes, de leurs Châteaux, de leurs Forteresſes & de leurs Ports de Mer. Les Palais, les Maiſons Royales, & toutes les Egliſes qui ont quelque choſe de remarquable, y ſont repréſentés avec la plus grande exactitude; &, à l'égard de ce que contiennent ces ſuperbes Bâtimens, on entre dans un détail qui ſurpaſſe infiniment tout ce qu'on rencontre ſur cet article dans la plupart des Auteurs qui en ont traité.

Si l'Auteur s'étoit borné à ne faire obſerver dans les Royaumes d'Eſpagne & de Portugal, que les Villes, les Palais, & ce qui frappe d'abord le plus un Etranger, ſon Ouvrage, quoique recommandable à cet égard, n'auroit cependant pu être utile qu'à un très petit nombre de perſonnes; mais comme il a embraſſé, dans le plan qu'il s'eſt formé, tout ce qui concerne ces deux Royaumes, il n'y a preſque point de Curieux, de quelque rang & de quelque profeſſion qu'il ſoit, qui ne puiſſe y trouver dequoi s'inſtruire & s'occuper agréablement. Les *Géographes*, les *Naturaliſtes*, les *Gens de Guerre*, les *Politiques*, les *Négocians*, ceux qui aiment les

belles *Antiquités*, & ceux qui cherchent à connoître les *Mœurs*, les *Coutumes*, & les *Cérémonies Religieuſes* d'une Nation, qui depuis tant de ſiècles tient un rang conſidérable dans le Monde, verront avec plaiſir qu'on a raſſemblé dans cet Ouvrage tout ce qui peut les ſatisfaire, & contenter leur goût & leur curioſité.

Nous n'entrerons point ici dans aucun détail de ce qui eſt contenu dans chacun de ces trois derniers Tomes, qui renferment la Deſcription & les Délices d'Eſpagne & de Portugal, parce qu'on a joint à la ſuite de cette Préface une *Table des Articles*, qui compoſent chaque Volume, & qui indiquent les ſujets particuliers qu'on y traite. Outre cette Table, on en trouvera une autre, à la fin du dernier Tome, fort ample, fort détaillée, & qui comprend les matières principales contenues dans tout l'Ouvrage.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES

Contenus dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

TOME I.

ANnales d'Eſpagne & de Portugal, depuis l'établiſſement de ces deux Monarchies juſques en 1741 Pag. 1

TOME II.

Deſcription & Délices d'Eſpagne & de Portugal. 1
De l'Eſpagne en général. ibid.
Etendue & Situation de l'Eſpagne. 2
Noms anciens de l'Eſpagne. 3
Anciens Habitans de l'Eſpagne. 4
Deſcription des ſix Fleuves de l'Eſpagne. 7
Courte Deſcription des Montagnes de l'Eſpagne. 13
Deſcription des trois parties de l'Ancienne Eſpagne & des Peuples qui les habitoient. 15
Mœurs des anciens Eſpagnols. 17
Richeſſes & fertilité de l'Ancienne Eſpagne. 19
Trois grandes Révolutions arrivées en Eſpagne. Ses avantages, ſes Intérêts. 26
Diviſion de l'Eſpagne Moderne, & plan de la ſuite de cet Ouvrage. 54
Deſcription particuliére de la Monarchie d'Eſpagne. 36
La Biſcaye. ibid.
Cinq routes pour entrer de la France dans l'Eſpagne. 37
Guipuſcoa. Chemin de St. Jean de Luz à St. Sébaſtien. 38
Fontarabie. 39
St. Sébaſtien. 40
Villes le long de l'Océan. 42
Villes au milieu du Païs. ibid.
Toloſa. 43
Mont St. Adrien. 44
La petite Province d'Alava. 45
Vittoria. 46
La Biſcaye proprement dite. 47
Villes le long de l'Océan. 48
Bilbao. ibid.
Villes au milieu du Païs. 49
Aſturie. 52
Villes le long de l'Océan. 55

Ovié-

Oviédo. 57
La Galice. 69
Villes le long de l'Océan. 70
Corugna. 71
Villes qui ſont au dedans du Païs. Tuy. 73
Orenſe. 74
St. Jaques de Compoſtelle. 75
Le Royaume de Léon. 82
Villes qui ſont dans la partie Septentrionale. 83
Aſtorga. ibid.
Zamora. 85
Palencia. 86
Léon. 87
Villes de la partie Méridionale du Royaume de Léon. 89
Lédesma. ibid.
Ciudad-Rodrigo. 90
Salamanque. ibid.
Médina-del-campo. 94
La Caſtille Vieille. 95
Chemin de Vittoria à Burgos. 96
La petite Province de Rioxa. 97
Burgos. ibid.
Villes qui ſont au Septentrion du Douère. 101
Lerma. 102
Aranda de Duéro. 103
Villes le long du Douère. ibid.
Logrogno. 105
Calahorra. 106
Valladolid. 107
Villes qui ſont au Midi du Douère. 111
Ségovie. ibid.
Avila. 118
La Caſtille nouvelle. 120
L'Algarria. 122
Madrid. 123
Le Palais Royal. 126
La Caſa del Campo. 129
Le Buen Retiro. ibid.
Egliſes & Maiſons Religieuſes de Madrid. 133
Le Pardo. 135
La Sarſuéla. 136
De l'Eſcurial. ibid.
Les quatre Façades. 138
Parties du dedans de l'Edifice, le veſtibule & la Cour de l'Egliſe. 141
L'Egliſe. 142
Le Chœur. 145
Le Panthéon. 146
Le Palais du Roi. 150
La Bibliothèque. 151
Le Monaſtère. 153
Villes dans le voiſinage de l'Eſcurial. 155
Villes le long de la Rivière de Hénarès. ibid.
Alcala de Hénarès. 156
Guadalajara. 159
Bribuéga. 160
Siguenza. 161
Villes qui ſont du côté du Couchant. 164
Tolède. 165
Villes au voiſinage de Tolède, & le long du Tage. 181
Aranjuez. 182
Talavera la Reyna. 186
La Sierra. 188
Cuença. ibid.
La Manche. 189
Calatrava. 190
L'Eſtremadoure. 191
Villes au Septentrion du Tage, & ſur ſes deux bords. 192
La Vera de Plazencia. 193
Plazencia. 194
Coria. 195
Alcantara. 196
Villes entre le Tage & la Guadiana. 197
Truxillo. 199
Guadaloupe. 200
Villes qui ſont aux deux bords de la Guadiana. 201

Méri-

Mérida. 202
Badajos. 205
Villes qui ſont au Midi de la Guadiana. 206
Xérès de Badajos. ibid.
Llérena. 207
L'Andalouſie. 208
Le Royaume de Jaën. 209
Jaën. 210
Caſtona. 212
Le Royaume de Cordoue. ibid.
Villes qui ſont au bord Septentrional du Guadalquivir. 213
Andujar. ibid.
Cordoue. ibid.
Villes qui ſont au Midi du Guadalquivir. 216
Alcalaréal. 218
Le Royaume de Seville. Ecija. ibid.
Carmona. 219
Séville. ibid.
Villes dans le voiſinage de Séville. 230
Chemin de Séville en Eſtrémadoure. 231
Chemin de Séville en Portugal. 233
Chemin de Séville à Cadix. ibid.
Alcantara. 234
Arcos. 235
Lébrixa. 236
St. Lucar de Barraméda. ibid.
Xérès de la Frontera. 237
Port Ste. Marie. 238
L'Iſle & la Ville de Cadix. 239
Chemin de Cadix à Gibraltar. 277
Conil. 279

TOME III.

Gibraltar. 1
Retour de Gibraltar à Séville. 4
Oſſuna. 9
Marchéna. 10
Le Royaume de Grénade. 12
La Ville de Grénade. 17
Chemin de Grénade à Murcie. 27
Guadix. ibid.
Baza. 28
Chemin de Grénade à Séville. 29
Villes au Couchant du Royaume. ibid.
Loxa. ibid.
Antequéra. 30
Malaga. 32
Cartama. 33
Munda. 34
Villes qui ſont le long des Côtes, aux deux côtés de Malaga. 35
Vélès-Malaga. ibid.
Las Alpuxarras. 36
Alhama. 37
Alméria. 38
Le Royaume de Murcie. 39
Lorca. 40
Chemin de Lorca à Murcie. ibid.
Murcie. 41
Carthagène. 42
Almacaron. 45
Le Royaume de Valence. 46
Chemin de Murcie à Valence. 47
Origuéla. ibid.
Elche. 48
Alicante. ibid.
Dénia. 51
Gandia. 52
Xativa. 54
Valence. 56
Chemin de Valence en Catalogne. Morviédro. 59
Segorbe. 60

Les Iſles Baléares. 66
Révolutions des Iſles Baléares. Nations auxquelles elles ont été ſoumiſes, & de quelle manière ces Peuples ſont devenus ſujets de la Couronne d'Eſpagne. 71
L'Iſle de Mayorque. 100
La ville de Mayorque. 102
L'Iſle de Cabréra. 108
L'Iſle Dragonéra. 111
L'Iſle de Minorque. 112
Citadella. 114
L'Iſle d'Yvica. 115
L'Iſle de Formentéra. 117
La Catalogne. *ibid.*
Chemin de Valence à Barcelone. 119
Tortoſe. 120
Tarragone. 125
Barcelone. 126
Chemin de Barcelone en Arragon. 128
Le Mont-Serrat. *ibid.*
Lérida. 131
Chemin de Barcelone en France. 135
Gironne. 137
Ampurias. 138
Roſes. 139
Villes le long des Pyrénées. 140
Puicerda. 141
Urgel. 142
Villes qui ſont au milieu de la Province. *ibid.*
Solſona. *ibid.*
Cardona. *ibid.*
Le Royaume d'Arragon. 148
Chemin de Madrid à Sarragoſſe. 155
Calatajud. *ibid.*
Sarragoſſe. 156
Chemin de Sarragoſſe à Valence. 162
Tervel. *ibid.*
Autres villes au Midi de l'Ebre. 163
Hijar. *ibid.*
Chemin de Sarragoſſe à Pampelune & à Burgos. 165
Boria. *ibid.*
Tarazona. *ibid.*
Chemin de Sarragoſſe à Lérida. 167
Fraga. *ibid.*
Chemin de Sarragoſſe en France par le Comté de Cominges. 168
Balbaſtro. *ibid.*
Ribagorça. 170
Sobrarve, ou Sobrarbe. 171
Autre chemin de Sarragoſſe en France par la Principauté de Béarn. *ibid.*
Hueſca. 172
Val de Téna. 173
Le Comté d'Arragon. 174
Jaca. *ibid.*
La Navarre. 176
Chemin de Madrid à Pampelune. 177
Taſalla. 178
Pampelune. *ibid.*
Chemin de Pampelune à Sarragoſſe. 180
Olite. *ibid.*
Tudela. *ibid.*
Chemin de Pampelune dans la Biſcaye. *ibid.*
Eſtella. 181
Sanguéſa. *ibid.*
Deux routes pour paſſer de Pampelune en France. *ibid.*
De l'Iſle de Sardaigne. 186
Du Portugal en général. 223
La Province d'Entre-Douro & Minho. 229
Villes Frontières du côté de la Galice. 230
Villes ſur les Côtes & aux environs.
Viana. 232
Porto. 233
Villes au dedans de la Province. 234
Guimaraez. *ibid.*
Braga. 243
La Province de Tra-los-Montes. 245

Villes

Villes au Nord du Douère. Miranda do Douro. 246
Bragance. 247
Villes au Midi du Douère. 248
La Province de Beira. 250
Lamégo. 251
Villes auprès des Côtes, le long de l'Océan. ibid.
Aveiro. ibid.
Coimbre, ou Conimbre. 253
Viseu. 256
Guarda. ibid.
Idanha. 257
L'Estrémadoure. 258
Villes au Nord du Tage. Tomar. 259
Pédragan. ibid.
Leiria. 261
Alcobaca. 262
Peniche. ibid.
Isles Berlingues. 263
Santaren. ibid.
Lisbonne. 264
Bellem. 272
Cascaes. 274
St. Julien. ibid.
La Ville & la Montagne de Cintra. 275
Villes au Midi du Tage. 276
Sétubal. ibid.
La Province d'Alentejo. 278
Chemin de Lisbonne à Badajos. 279
Ebora. ibid.
Estremos. 280
Elvas. 281
Places Frontières & autres au Septentrion d'Elvas. 282
Portalègre. 283
Villes Frontières & autres, au Midi d'Elvas. 284
Olivença. ibid.
Villa-Vizosa. ibid.
Moura. 286
Serpa. ibid.
Béja. 289
La Province d'Algarve. 292
Tavila. 293
Faro. ibid.
Silves. 294
Lagos. ibid.
Instructions pour ceux qui voyagent en Espagne & en Portugal. 298
Qualités de l'Air & du Terroir. 301
Mœurs des Espagnols, leur manière de vivre, leur science, leurs divertissemens, &c. 306

TOME IV.

De la Fête des Taureaux. 1
Des Universités. Du génie de la Nation Espagnole. Langues qui sont en usage en Espagne. Proverbes, ou façons de parler qui sont particulières aux Espagnols. 6
De la Dévotion des Espagnols. En quoi consiste leur Libéralité. Leur amitié. Leur Deuil, &c. 18
Des Processions. 28
Du Gouvernement Ecclésiastique, & des Ordres Religieux. 41
De l'Inquisition. 46
Du Gouvernement politique, & de la Noblesse d'Espagne, & de Portugal, &c. 158
Bulle de la Sainte Croisade accordée par sa Sainteté Urbain VIII, d'heureuse mémoire, pour tous les fidèles Chrétiens, demeurans & habitans

dans les Provinces de la Nouvelle Eſpagne, & des Philippines, Sujets au Roi Don Philippe V, avec de grandes Indulgences, pour le ſecours de la Guerre contre les Infidèles, qui ſe doit publier à la fin de la ſeconde publication de la treizième Conceſſion. 172
Des Nobles & des Grands d'Eſpagne & de Portugal. 316
Des Ordres de Chevalerie. 333
Remarques ſur quelques Coutumes particulières de l'Eſpagne & du Portugal. 337

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

ON a debité ſur l'Eſpagne quantité de chimères qu'il ſeroit ridicule d'adopter. Quelques Hiſtoriens ont prétendu que Tubal, un des fils de Japhet, alla s'établir dans cette partie de l'Europe, & qu'il eut pour ſucceſſeur ſon fils Ibérus, d'où eſt venu le nom d'Ibériens qu'on a donné aux Eſpagnols. Ce Païs fut enſuite gouverné par Idubéda, par Brigus, Tagus, & Bétus ſurnommé Turditanus, qui fut le dernier de la race de Tubal. On veut que le prémier ait donné ſon nom à la montagne d'Idubéda, & que le ſecond ait bâti des Villes & des Edifices, dont les noms ſe terminent en Briga, comme Juliobriga, Flaviobriga, Ségobriga, Mirobriga, & Némétobriga. Le Tage, diſent ces Hiſtoriens, tire ſon nom du Roi Tagus, & Bétus a donné le ſien au fleuve Bétis, qu'on nomme aujourdhui Guadalquivir.

Après le règne des Deſcendans de Tubal on fait monter ſur le Trône un Guerrier, qui emmena d'Afrique en Eſpagne des puiſſances formidables. Son nom eſt Gérion. Ce Prince perdit la vie dans une bataille que lui livra Oſiris, qui étoit venu d'Egypte en Eſpagne. Gérion laiſſa trois fils nommés Lominiens, qui, après avoir règné longtems enſemble, furent enfin vaincus par Hercule fils d'Oſiris. Hercule ſubſtitua aux Gérions le Roi Hiſpal, qui donna ſon nom à la ville d'Hiſpalis, connue depuis ſous celui de Seville. Hiſpan ſuccéda à ſon père Hiſpal, & donna à ſon Royaume le nom d'Hiſpania, qu'il porte encore aujourdhui. Hercule règna après lui, & laiſſa la Couronne à Heſpérus, qui fut détrôné par ſon frere Atlas. Celui-ci eut pour ſucceſſeurs Oris ou Sic-Oris, Sicanus, Sicéleus, Luſus, & Siculus.

culus. On prétend que Sicéleus paſſa en Italie & en Sicile, & qu'il donna ſon nom à cette Ile.

Teſta Afriquain s'étant emparé de Gadir, ſe fit proclamer Roi d'Eſpagne. Romus ſon fils hérita de cette Couronne, & la laiſſa à ſon fils Palatus, qui fut chaſſé de ſes Etats par un nommé Lucinius ou Cacus, homme déterminé, lequel s'étoit fortifié dans les montagnes voiſines de l'Ebre. Palatus implora le ſecours de ſes Sujets, qui le remirent ſur le Trône, après avoir chaſſé Cacus de leur Païs. Après la mort de Palatus, les Phéniciens, qui avoient déja fait pluſieurs courſes en Eſpagne, y revinrent avec leur Roi Erythrée & un grand nombre de vaiſſeaux. Ce Prince en fut couronné Roi, & eut pour ſucceſſeur Gargoris ſurnommé Mélicola, parce qu'il apprit aux Eſpagnols l'uſage du Miel. Albius, Habidus ou Habis, qui règna après ſon pere Gargoris, eſt répréſenté comme un des meilleurs Rois d'Eſpagne: il accoutuma ſes peuples à une vie civiliſée, leur enſeigna à labourer la terre, à ſemer, & à faire la recolte des grains.

Voila en peu de mots ce que les Hiſtoriens d'Eſpagne ont debité, & que quelques-uns d'entre eux ont même avancé comme conſtant. Mais, ſans nous arrêter davantage à toutes ces Traditions fabuleuſes, il eſt certain que les Carthaginois ſe rendirent maitres de ce Païs, & que les Romains le conquirent ſur les Carthaginois. Lorsque ces derniers entrèrent en Eſpagne, les Phéniciens ſe trouvoient en poſſeſſion de la Ville de Cadix, où ils s'étoient établis, & ils avoient même déja fait des conquêtes ſur les Côtes d'Eſpagne. Les anciens Habitans déclarerent alors la guerre aux Phéniciens, & les chaſſerent de Cadix. Ceux-ci trop foibles pour pouvoir leur réſiſter, demanderent du ſecours aux Carthaginois. Le Sénat nomma Maherbal pour commander les Troupes qu'on envoya en Eſpagne.

An 510 avant J. C. Depuis la fondation de Rome 256.

Maherbal aborda à Sidonia, où les Phéniciens s'étoient refugiés depuis qu'ils avoient perdu Cadix. D'abord il battit les Turditains, qui combattoient avec courage, mais ſans diſcipline. Ayant reconnu la ſource de leur malheur, ils élurent pour leur Général Baucius Capéto, qui, après avoir exercé ſes Troupes, attaqua le camp de Maherbal & s'en rendit maitre. Cet échec n'abattit pas le courage de Maherbal. Tout vaincu qu'il étoit, il forma le projet de ſubjuguer l'Eſpagne, & d'en chaſſer même les Phéniciens. Dans cette vue il conclut une trêve avec les Turditains, & fit venir en meme tems de nouvelles Troupes de Carthage. A l'arrivée de ces Troupes en Eſpagne, il rompit la trêve, ſurprit les Turditains, & les chaſſa de la Bétique. Capéto ſe retira dans la Luſitanie. Les Turditains paſſerent la Guadiane & le Tage, & pénétrèrent juſqu'au bord de la riviere de Coa. Les Carthaginois, après la retraite des Turditains, n'eurent pas de peine à ſe rendre maitres de la Bétique, d'où ils chaſſerent les Phéniciens.

Adrusbal & Amilcar furent alors envoyés en Eſpagne. Ils étoient tous deux fils de Magon le plus puiſſant des Carthaginois. Adrusbal fut tué dans l'Ile de Sardaigne. Il laiſſa trois enfans, Annibal, Adrusbal, & Saphon. Son frère Amilcar fut envoyé en Sicile, où il périt, laiſſant

ſant pour ſes ſucceſſeurs trois fils nommés Himilcon, Hannon, & Gisgon.

Les Tributaires d'Afrique voulurent profiter de l'embaras où ſe trouvoient les Carthaginois pour ſe ſouſtraire à leur obéïſſance. Saphon fut envoyé de la part du Sénat pour les ſoumettre & les réduire. Cette entrépriſe eut un heureux ſuccès. La paix fut conclue, mais elle ne dura pas longtems. On reprit les armes. Saphon, qui étoit revenu en Eſpagne, y leva de nouvelles Troupes, & triompha de ſes Ennemis. Ce Général ayant été rappellé à Carthage, le Sénat donna le gouvernement de l'Eſpagne à Himilcon, Hannon, & Gisgon.

Hannon entréprit d'entrer dans la Luſitanie du côté de la Guadiane. Les Luſitaniens, déja épuiſés par des guerres civiles, lui demandèrent la paix, & firent avec lui un Traité. Huit mille hommes de leurs Troupes paſſèrent en Sicile, où le Sénat entretenoit une Armée contre Gélon. Hannon viſita les Côtes méridionales de la Luſitanie, ſon frère Himilcon en reconnut les Côtes occidentales. Au retour de ce voyage, ils ſe rendirent à Carthage, où ils rendirent compte au Sénat des découvertes qu'ils avoient faites.

Annibal, fils de Saphon, fut nommé avec Magon au gouvernement de l'Eſpagne. Le prémier ſe rendit à Cadix, Magon s'arrêta dans les Baléares. Annibal fit bâtir la Ville qu'on nomme aujourdhui Portmaon. Pendant ſon gouvernement les Luſitaniens méridionaux déclarèrent la guerre aux habitans de la Bétique. Les Carthaginois ſe déclarèrent contre les Eſpagnols. On en vint aux mains, & on prétend qu'Annibal fut tué dans le combat.

Le Sénat peu content, ou peut-être jaloux du grand crédit de cette Famille, chercha les moyens de la ruiner. Hannon fut envoyé en éxil. On fit périr par le poiſon Adrusbal & Saphon, il eſt du moins certain qu'ils moururent preſque ſubitement. On envoya enſuite d'autres Gouverneurs en Eſpagne. Boodés s'y étant rendu, fit bâtir une Fortereſſe à Lacobriga. Il eut pour ſucceſſeur Maherbal. Ce fut lui qui perſuada aux Luſitaniens d'accorder aux Cypriots des terres pour qu'ils puſſent s'y établir. Une partie des Tyriens, qui échapèrent au couroux d'Alexandre après la deſtruction de leur Ville, alla auſſi chercher un azile dans la Luſitanie. Ces Peuples jettèrent les prémiers fondemens de Mirtilis, ou Mertola, à laquelle Céſar donna dans la ſuite le ſurnom de Julia. Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Grecs d'entre le Douro & le Minho ſe retirèrent dans les Montagnes connues aujourdhui ſous le nom d'Aſturies. D'un autre côté les Carthaginois furent chaſſés de la Sicile par Pirrhus Roi des Epirotes. An 429 de Rome, 319 avant J. C.

Le Gouvernement d'Eſpagne fut donné à Amilcar Barca, homme d'un mérite diſtingué, & qui ſut bientôt s'inſinuer dans l'eſprit des Peuples auxquels il devoit commander. Sa politique le porta à épouſer une Luſitanienne, & bientôt après il forma le projet de ſubjuguer les Eſpagnols. Quelques circonſtances l'obligèrent d'en ſuſpendre l'éxécution.

Les Romains & les Carthaginois ſe faiſoient une cruelle guerre. Ceux-

ci envoyèrent Amilcar en Sicile pour reconquérir cette Ile. Les Romains équipèrent une Flote, qui mit à la voile ſous les ordres du Conſul Lutatius. Elle rencontra celle que les Carthaginois envoyoient au ſecours d'Amilcar. Le combat ſe donna, & les Romains demeurèrent vainqueurs. Après cette défaite Amilcar reçut ordre de faire la paix avec les Romains. Il partit enſuite pour l'Eſpagne, amenant avec lui ſon fils Annibal.

Dès qu'Amilcar fut arrivé en Eſpagne, il leva des Troupes, ſubjuga la Bétique, & pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Pyrénées. En même tems les Vétons ſe liguèrent avec les Phocéens. D'un autre côté les Edétains, & quelques autres Peuples de l'Eſpagne, ſecouèrent le joug des Carthaginois, & entrerent dans la Luſitanie. Amilcar alla à leur rencontre pour les réprimer. On en vint aux mains, mais les Luſitaniens qui étoient dans les Troupes d'Amilcar ayant pris la fuite, ce Général ſuccomba lui-même, & périt ſur le champ de bataille.

A cette nouvelle, le Sénat de Carthage nomma au Gouvernement d'Eſpagne Adrusbal, Gendre d'Amilcar. Ce nouveau Général choiſit pour ſon Lieutenant Annibal ſon Beau-frère. Ils marchèrent contre les Phocéens & les Vétons, mais ils furent obligés de ſe retirer. Les Luſitaniens vinrent au ſecours des Carthaginois, & attaquèrent les Phocéens avec tant de bravoure, qu'ils les défirent entièrement.

Les Vétons ne reſtèrent pas pour cela dans l'inaction. Ils choſirent pour leur Général Tago Luſitanien, homme intrépide, & qui haïſſoit les Carthaginois. Il entra dans la Turditanie, & déſola cette Province. Adrusbal le joignit, l'attaqua, & le fit priſonnier. Dans le tems qu'il ſe préparoit à faire de nouvelles entrépriſes, il fut poignardé au pied des Autels par un Eſclave de Tago, qu'il avoit fait mourir. On prétend que la nouvelle Carthage, ou Carthagène dans le Païs des Conteſtains, fut fondée par Adrusbal.

Annibal, qui n'avoit alors que 26 ans, ſuccéda à ſon Beau-frère. Pour gagner la confiance des Eſpagnols & des Luſitaniens, il épouſa dans la Bétique une Princeſſe nommée Himilcé. D'abord il punit les Vaccéens qui s'étoient révoltés. Il marcha enſuite contre les Vétons, qui furent obligés de ſe ſoumettre.

Le deſſein d'Annibal étoit de porter la guerre en Italie. Pour rompre entièrement avec les Romains, il commença par inſulter leurs Alliés en Eſpagne, & aſſiègea Sagonte. Les Romains en firent faire inutilement des plaintes à Carthage. La guerre fut déclarée entre ces deux Peuples.

Annibal partit pour l'Italie à la tête d'une nombreuſe Armée. Il fit appareiller en même tems un Flote pour garder les Côtes d'Eſpagne, & pour paſſer des convois en Italie en cas de beſoin. Après avoir fait la revue de ſes Troupes, dont une partie étoient Eſpagnols ou Luſitaniens, il alla camper ſur les bords de l'Ebre. Il n'y reſta pas longtems. Il arriva bientôt en Italie, où il établit le théatre de la guerre.

L'Armée des Romains rencontra celle des Carthaginois ſur les bords du Técin.

Técin. On en vint aux mains. Le combat fut long & opiniâtre, mais enfin la fortune ſe déclara en faveur des Carthaginois. Les Romains furent taillés en pieces. Le Conſul Sempronius, qui avoit battu deux fois en Sicile les Flotes de Carthage, reçut ordre de marcher contre Annibal; mais il perdit par ſon imprudence la bataille de Trébie. Flaminius fut enſuite nommé pour commander l'Armée qu'on deſtinoit contre les Carthaginois. Annibal lui livra bataille près du Lac de Traſimène, où il le défit entiérement. Il reſta quinze mille Romains ſur la place, & il y eut preſque autant de priſonniers.

Après cette victoire Annibal traverſa une grande partie de l'Italie, qu'il mit à feu & à ſang; enſuite il ſe jetta dans la Pouille, & s'arrêta entre Arpos & Lucéria. Fabius Maximus arrêta par ſon flegme l'ardeur impétueuſe d'Annibal. La prudence de ce Dictateur fut traitée de foibleſſe, & on partagea ſon autorité avec Marcus Rufus Minutius, Général de Cavalerie. Ce dernier reçut ordre de combattre. Il le fit, mais il fut vaincu. Cette diſgrace l'obligea à ne rien entreprendre que ſur les avis de Fabius, qui termina heureuſement la campagne. L'année ſuivante les Romains ôtèrent le commandement à Fabius, pour le donner à Lucius Emilius Paulus, & à Caius Térentius Varro. Celui-ci, contre l'avis de ſon Collègue, livra imprudemment combat à Annibal. Les Romains furent taillés en pièces. Quarante mille Citoyens reſtèrent ſur la place.

Annibal, au-lieu de marcher à Rome après cette grande victoire, ſe retira à Capoue, où ſes Troupes s'endormirent au milieu des plaiſirs. Sur ces entrefaites le jeune Scipion, depuis ſurnommé l'Afriquain, ou le Grand Scipion, enleva Carthagène aux Ennemis, & ſe rendit maitre de preſque toute l'Eſpagne. Il fut fait Conſul, & porta la guerre en Afrique. Annibal fut rappellé pour s'oppoſer à ce jeune conquérant. On combattit, & Scipion triompha. Les Carthaginois humiliés demandèrent la paix. On la leur accorda à condition qu'ils abandonneroient la Sicile, les Baléares, & toute l'Eſpagne. Annibal, pour ſe ſouſtraire à la vangeance des Romains, ſe retira à la Cour de Pruſias, Roi de Bithinie; mais voyant qu'il ne pouvoit leur échaper, il termina ſes jours par le poiſon.

L'Eſpagne tombée ſous la puiſſance des Romains, fut alors diviſée en deux Provinces, en Ultérieure & en Citérieure. On y envoya des Préteurs pour la gouverner. Marcus Portius Cato Cenſorinus y fit d'abord la guerre contre les Luſitaniens; mais après quelques combats, il gagna ce Peuple, & l'attacha à la République. Dès qu'il eut quitté l'Eſpagne, ils ſe révoltèrent contre Scipion Naſica, & ſe liguerent avec les Celtibériens, qui ne cherchoient que l'occaſion de ſecouer le joug des Romains. Ces deux Peuples ſe jettèrent ſur les terres des Alliés des Romains. Scipion voulut arrêter leurs progrès. Il leur livra bataille; mais il fut vaincu, & obligé de prendre la fuite.

Après cette défaite, Scipion ramaſſa les débris de ſon Armée, & leva de nouvelles Troupes. Dès que tout fut prêt, il alla chercher l'Ennemi.

Après avoir encouragé ſes Soldats, il fit ſonner la charge. Les Luſitaniens furent mis en déroute, & il en demeura un grand nombre ſur la place. Après cette victoire Scipion quitta l'Eſpagne pour aller à Rome.

Les Luſitaniens reſtèrent alors tranquiles. Les Vétons, toujours remuans & inquiets, ne les imitèrent point, & ils eurent lieu de s'en repentir. Ils furent vaincus par Flaminius, ou, comme quelques-uns le prétendent, par Marcus Fulvius. Lucius Paulus Emilius forma le deſſein de réduire les Bateſtains ſous la puiſſance de la République. Les Luſitaniens vinrent à leur ſecours, & battirent les Romains; mais Lucius Emilius ayant rallié ſon Armée, les attaqua les uns après les autres, & les vainquit.

Cette victoire, remportée par les Romains, humilia les Eſpagnols. Ils ne reſtèrent pourtant *pas longtems* tranquiles. Les Celtibériens dans l'Eſpagne Citérieure, & les Luſitaniens dans l'Ultérieure prirent les armes, harcelèrent les Alliés des Romains, pillèrent une partie de leurs Villes, & ravagèrent les campagnes. Caius Catinius, qui avoit été envoyé en Eſpagne avec Lucius Manlius, arma à ſon tour, & défit les Luſitaniens auprès d'Aſte. Après cette victoire il ſe rendit maitre d'Aſte, mais il fut bleſſé, & mourut peu de jours après.

Les Luſitaniens s'étant joints aux Celtibériens établirent leur camp dans la Carpétanie. Les Romains y étant entrés, on en vint bientôt à une action générale. La fortune ſe déclara en faveur des Luſitaniens, qui obligèrent les Romains de rentrer avec précipitation dans leur camp. Après cette victoire les Luſitaniens prirent leur route du côté du Tage, & rentrèrent dans la Luſitanie. Les Celtibériens retournèrent auſſi dans leur Païs, chargés des dépouilles qu'ils avoient enlevées aux Romains. Les Préteurs ayant levé de nouvelles Troupes, revinrent chercher les Luſitaniens. Le combat fut long & ſanglant. Trente-cinq mille Luſitaniens y perdirent la vie, quatre mille prirent la fuite, & trois mille ſe retirèrent ſur une montagne. Les Romains ne perdirent que peu de monde. Cette victoire fut remportée ſous le Conſulat d'Appius Claudius, & de Marcus Sempronius. Les Luſitaniens ayant encore été battus l'année ſuivante, la tranquilité ſe trouva rétablie dans l'Eſpagne Ultérieure.

Ce calme ne dura pourtant pas fort longtems. Lorſque les Luſitaniens eurent réparé leurs forces, ils rompirent la paix, qu'ils avoient faite avec les Romains, & leur déclarèrent la guerre. Les Vaccéens & les Braccares entrèrent dans leur ligue. Pour les prévenir, Lucius Poſtumius Albinus, qui étoit alors Préteur de l'Eſpagne Ultérieure, marcha droit à Brague, où les Ennemis s'aſſembloient en attendant le reſte le leurs forces. Tibérius Sempronius Gracchus, qui avoit été fait Préteur de l'Eſpagne Citérieure, aſſiégea pendant ce tems-là Munda, & ſe rendit maitre de cette Place. Les Troupes d'Albinus en vinrent aux mains avec celles des Luſitaniens, & le combat dura juſqu'à la nuit avec une égale fureur de part & d'autre. La victoire ne ſe déclara pour aucun parti. Le lendemain avant

le

le lever du Soleil, Albinus ſurprit les Ennemis dans leur camp, en égorgea une grande partie, & fit le reſte priſonnier. On prétend qu'il fit périr dans cette occaſion quarante mille Luſitaniens.

Cette perte n'abattit pas le courage de ces Peuples. Un amour immenſe de la Liberté les porta encore à ſecouer le joug de leurs Vainqueurs. Ils élurent pour Général Apimano, ſimple Citoien de Brague, à qui la nature avoit donné de grands talens pour la guerre. D'abord il engagea les Peuples voiſins à ſe révolter, & à ſe ranger ſous ſes étendarts. Les Romains, voulant diſſiper cet orage, s'avancerent vers la Luſitanie. Apimano, qui avoit déja accoutumé ſes Troupes à connoître l'Ennemi par de petits combats, préſenta la bataille au Général Romain. L'action fut vive, les Romains furent battus, & forcés d'abandonner leur camp.

Cette victoire allarma les Romains. La République fit partir un nouveau Préteur pour réparer les pertes qu'elle venoit de faire. Ce Général ne fut pas plus heureux que ſon prédéceſſeur, il perdit une bataille, où périrent ſix mille Romains, & où il y eut un nombre égal de priſonniers. Les Vétons vinrent alors ſe joindre à Apimano; mais dans le tems qu'il ſe préparoit à de nouvelles conquêtes, il fut tué devant Blatophénice, dont il avoit formé le ſiège.

Comme la révolte des Vétons avoit irrité les Romains, ils voulurent en tirer vangeance à quelque prix que ce fût. Quintus Fulvius Nobilior Conſul fut envoyé en Eſpagne pour réduire les Celtibériens. Il marcha d'abord contre les habitans de la Ville de Ségéda. Les Tytiens & autres Peuples embraſſèrent leur parti. Ils choiſirent pour leur Chef Carus, qui avoit ſervi dans les Armées de la République. Ce Général fut vaincu par le Conſul Romain, à qui cette victoire couta ſix mille hommes. Les Eſpagnols ne perdirent pourtant pas courage. Les Numantains entrèrent dans la ligue, & vinrent attaquer avec leurs Alliés le Conſul Romain, qui s'étoit campé à la vue du Numance. On combattit avec opiniâtreté. Les Eſpagnols furent d'abord repouſſés; mais s'étant enſuite ralliés, ils chargèrent les Romains avec tant de vigueur, qu'ils en tuèrent un grand nombre, & obligèrent le reſte à ſe retirer en deſordre.

Lucius Mummius, qui avoit été fait Préteur de l'Eſpagne Ultérieure, ne fut guère plus heureux contre les Luſitaniens. Ceux-ci avoient à leur tête Ceſſaron, qui de ſimple Officier s'étoit élevé aux prémiers emplois de l'Armée. Après avoir remporté pluſieurs victoires ſur les Alliés des Romains, il parcourut la Bétique, la pilla, & revint enſuite dans la Luſitanie. Mummius l'atteignit ſur les bords de la Guadiane. On en vint aux mains, & on combattit avec beaucoup d'acharnement. Les Luſitaniens inférieurs en nombre furent obligés de plier. Ceſſaron, après avoir rallié ſes Troupes, revint à la charge, tua cinq mille Romains, & dix mille de leurs Alliés. La fortune changea bientôt de face. Mummius trouva le moyen de ſurprendre les Troupes de Ceſſaron, qui fut tué lui-même dans la mêlée.

Can-

Canthérus fut mis à la tête des Luſitaniens après la mort de Ceſſaron. Il aſſiègea & ſe rendit maitre de Cuniſtorgi, Capitale des Cunéens. Maitre de cette Place, il traverſa le Guadalquivir, & ſe rendit au Détroit de Gibraltar. Là il s'embarqua pour l'Afrique avec la moitié de ſes Troupes, & renvoya l'autre partie dans la Luſitanie. Les Colarnes & les Occéliens ſe jettèrent dans la Caſtille, dépendante des Romains, & ravagèrent cette Province. Ce fut-là que Mummius les attaqua, & les défit entièrement. Ce Général finit ſa Préture par cette victoire. Il retourna dans ſa Patrie avec le Conſul Nobilior. Ceux qui prirent leurs places dans le gouvernement de l'Eſpagne détruiſirent Numance, & obligèrent les Luſitaniens à payer un tribut aux Romains.

Le joug, que Sulpitius Galba impoſa à ces Peuples, les porta à chercher les moyens de s'en affranchir, ou de périr les armes à la main. S'étant aſſemblés tumultuairement, ils coururent aux quartiers des Légions Romaines, & les chargèrent avec tant de furie, qu'elles ſe virent dans la néceſſité d'abandonner le Païs. Il y eut ſept mille Romains de tués. Galba raſſembla ſes Troupes, & en leva de nouvelles. Les Luſitaniens épouvantés lui envoyèrent des Ambaſſadeurs pour traiter de la Paix. Galba, pour mieux tromper ces Peuples, leur propoſa d'accepter des habitations plus fertiles & plus commodes. A peine ces Peuples ſe furent-ils rendus au lieu aſſigné pour conclure le Traité dont on étoit convenu, que Galba les fit deſarmer, & maſſacrer impitoyablement. Galba fut rappellé pour rendre compte de ſa conduite; mais le Sénat fut ſi touché de ſes raiſons, qu'il ſe laiſſa entrainer à la clémence, & le renvoya abſous.

L'impunité de Galba ne ſervit qu'à irriter davantage tous les Eſpagnols, qui en conçurent une haine mortelle contre les Romains. Viriatus, né pour être le reſtaurateur de ſa Patrie, ramaſſa ceux de ſes Compatriotes, qui, comme lui, avoient échappé à la cruauté de Galba, & les mena dans l'endroit où le maſſacre s'étoit éxécuté. Là ils trouvèrent les cadavres de leurs parens ou de leurs amis, qui couvroient toute la campagne, & dont les membres épars & déchirés offroient un ſpectacle affreux. Viriatus & ſes compagnons firent alors ſerment de ne jamais poſer les armes qu'ils n'euſſent tiré vangeance de la cruauté des Romains.

Viriatus, après avoir éxercé ſes Troupes, ſe mit à leur tête, & ſe jetta dans la Carpétanie, où les Romains avoient établi leur domination. Il déſola toute cette Province, & revint dans la Luſitanie, où il ſacrifia au Dieu Mars un Chevalier Romain qu'il avoit fait priſonnier. Le Sénat informé de ce qui ſe paſſoit, envoya Marcus Vitellius pour arrêter les courſes de Viriatus. Les Eſpagnols furent ſurpris & mis en déroute. Leur Général s'enferma dans une Ville de la Bétique, où il fut aſſiégé. Heureuſement il trouva moien d'abandonner cette Place, & de ſe rendre à Tribola. Le nombre de ſes Troupes augmenta bientôt après cette retraite honorable, qui donnoit un grand luſtre à ſes armes. Vitellius voulut l'engager à une action générale; mais Viriatus, informé de ſa marche, lui dreſſa

dreſſa une embuſcade dans laquelle le Préteur Romain périt avec toute ſon Armée.

Les débris de l'Armée Romaine ſe retirèrent à Tariſa. Le Queſteur ſe mit à leur tête avec un renfort de Celtibériens. Viriatus lui fit éprouver le même ſort qu'à Vitellius. Il lui tua dix mille hommes dans une ſeule rencontre, & après avoir porté une ſeconde fois la terreur de ſes armes dans la Carpétanie, il pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Tolède. Dans une autre rencontre il défit Caius Plautius, que le Sénat avoit envoyé en Eſpagne pour y commander, & bientôt après il engagea un nouveau combat, où les Romains furent encore repouſſés & mis en déroute.

La République donna alors le commandement de ſes Troupes à Claudius Unimanus, qui entra bruſquement dans la Luſitanie, ravagea tout le Païs, & mit tout en œuvre pour faire tomber Viriatus dans ſes pièges. Celui-ci s'en débaraſſa toujours avec une adreſſe merveilleuſe. Ces deux Généraux, après avoir épuiſé tous les Stratagêmes de la guerre, ſe joignirent enfin dans la Plaine, qui porte aujourdhui le nom d'Ourique. La Bataille fut des plus ſanglantes. Les Romains y furent entièrement défaits, & on leur prit tous leurs Etendarts, avec leurs Aigles & leurs Faiſceaux.

Après cette déroute, les Romains donnèrent le Gouvernement de l'Eſpagne au Conſul Caius Nigidius, qui attaqua la Luſitanie du côté qu'habitoient les Tranſcudans & leurs voiſins. Viriatus vola à leur ſecours, & mit en déroute le Conſul Romain. Les Eſpagnols déférèrent à ce Général le titre glorieux de Libérateur de la Patrie. Engagé par motif & par l'amour de la gloire à travailler au Salut de ſon Païs, il parcourut toute l'Eſpagne Ultérieure, & ravagea toutes les Contrées ſoumiſes à la domination des Romains.

Nigidius eut pour ſucceſſeur Caius Lélius ſurnommé le Sage. Quintus Fabius Maximus Æmilianus, qui ſuccéda à Lélius, eut le chagrin de voir Variatus prendre à ſa vue deux Places importantes; mais quelque tems après il remporta ſur ſon Ennemi quelques avantages, & reprit les deux Villes qu'on avoit enlevées aux Romains. Viriatus répara bientôt les pertes qu'il venoit de faire. Après avoir joint à ſon Armée de nouvelles Troupes, il fit ſoulever contre la République les Arévaques, les Béliens, & pluſieurs autres Peuples de l'Eſpagne; mais il fut enſuite battu près d'Évora par Quintus Cécilius Métellus, ſurnommé le Macédonien, que le Sénat avoit envoyé en Eſpagne. Cet échec n'abattit pas le courage de Viriatus. Après avoir raſſuré ſes Troupes, il alla chercher les Romains, les attaqua, les vainquit, & en laiſſa quinze mille ſur la place.

Une victoire, que remportèrent les Romains, releva leur courage. Ils battirent Curion & Apuleius, que Viriatus avoit envoyés pour ravager les Terres des Cunées. Les cruautés, qui furent exercées dans l'Eſpagne Ultérieure par Quintus Fabius Maximus Servilianus, irritèrent ſi fort les Peuples, que tout le monde prit les armes pour en tirer vangeance. Viriatus obligea les Romains de lever le ſiège d'Eriſane, & les força à faire un Traité de Paix.

Ce Traité ayant été regardé comme une flêtriſſure pour les Armes Romaines, le Sénat rappella Servilianus, & envoya en ſa place Quintus Servilius Cæpion ſon frère. Celui-ci ne fut pas plutôt arrivé dans la Bétique, qu'il rompit le Traité, recommença la guerre, & fit une courſe dans la Luſitanie, où il mit tout à feu & à ſang. Viriatus, qui étoit pour lors à Valence, accourut au ſecours de ſa Patrie, & arrêta la fureur des Romains. Ce grand Capitaine, voulant faire une Paix ſolide & avantageuſe, envoya vers Cæpion Minuro, Aulaces & Dictaléon, & leur donna pouvoir de traiter avec le Général Romain. Celui-ci après les avoir comblés d'honneur, ſe plaignit amèrement de la conduite de Viriatus, & leur perſuada de l'immoler à ſa propre ambition. Flattés par l'eſpoir de commander, ils retournèrent dans le Camp de Viriatus, où ils le poignardèrent.

La mort de Viriatus cauſa une déſolation générale parmis les Eſpagnols. Les Soldats rendirent aux manes de ce Grand-homme les honneurs funèbres avec toute la pompe & toute la magnificence qu'ils purent imaginer. Tentale prit la place de Viriatus; mais comme il n'avoit ni le courage, ni l'habileté de ſon prédéceſſeur, il fut défait par Cæpion, & obligé de ſe livrer à ſa diſcrétion. Junius Brutus qui ſuccéda à Cæpion dans le Gouvernement de l'Eſpagne Ultérieure, remporta une victoire ſur les Peuples de la Galice, qui s'étoient joints aux Luſitaniens, & les contint quelque tems en paix. Les Luſitaniens firent dans la ſuite des efforts inutiles pour ſecouer le joug des Romains, & ils furent entièrement ſubjugués par les victoires que remportèrent ſur eux Lucius Cornélius Dolabella, & Publius Licinius Craſſus.

Les Guerres Civiles entre Marius & Sylla donnèrent occaſion à l'Eſpagne de ſe ſoulever, ſous la conduite de Sertorius Général Romain, qui ſoutint longtems avec beaucoup de valeur la guerre contre les Romains. Lorſqu'il eut appris que Sylla s'étoit rendu maitre de Rome, ne doutant point qu'il ne vînt en Eſpagne avec une Armée pour le réduire, il fit garder les paſſages des Forêts des Pyrenées par ſix mille hommes commandés par Julius Salinator. Sylla envoya effectivement des Troupes en Eſpagne ſous la conduite d'Annius. Celui-ci ayant paſſé les Pyrenées, Sertorius ſe vit obligé de ſe retirer avec trois mille hommes vers Cartagène, d'où il s'embarqua pour paſſer en Afrique. A ſon retour il fut jetté dans des Iſles déſertes, où il fut obligé de faire quelque ſéjour. S'étant remis en mer, il paſſa le Détroit de Cadix, aborda les Côtes d'Eſpagne qui ſont ſur l'Océan, & débarqua dans les Iſles Fortunées. Il repaſſa en Afrique, d'où les Luſitaniens l'appellèrent à leur ſecours.

Sertorius arrivé en Luſitanie, érigea cette Province en République, compoſa un Sénat, créa des Charges, fit des Magiſtrats, & diminua tous les impots que ces Peuples avoient coutume de payer. Il établit à Oſca une fameuſe Académie, & ordonna que tous les Seigneurs Eſpagnols y envoyaſſent leurs enfans pour y être inſtruits dans toutes les Sciences convenables à leur naiſſance.

Quoi-

Quoique Sertorius ne commandât qu'une Armée peu nombreuſe, il ne laiſſa pas de tenir la campagne, & de chaſſer les Garniſons Romaines de la Luſitanie. Il remporta une victoire navale ſur Cotta, & défit ſur les bords du Guadalquivir deux mille hommes de l'Armée du Préteur Didius. Son Lieutenant Hirtuleius remporta auſſi de grands avantages. Métellus, qui s'étoit avancé juſques dans la Bétique, fut preſque toujours battu par Sertorius.

Pour terminer cette guerre, le Sénat jugea à propos d'envoyer Pompée en Eſpagne. Sertorius le vainquit, & l'obligea de lever le ſiège de Palence. Il força ſon camp de Calahorta, & lui tua trois mille hommes. Ses ſuccès le rendirent preſque maître de toute l'Eſpagne. Ayant joint Pompée auprès de la riviere de Xucar, il l'attaqua avec tant de valeur, que le Général Romain eut bien de la peine à ſe ſauver, & fut même bleſſé dans le combat.

Il y eut une autre action dans les champs de Saguńte. Sertorius eut d'abord l'avantage, & ſe jetta ſur Métellus, qui fut bleſſé d'un coup de lance. Les Romains voyant leur Général en danger, ſe rallièrent, repouſſerent les Eſpagnols, & les mirent en fuite. Sertorius ayant fait de nouvelles levées, trouva le moien d'empêcher les Ennemis de recevoir des vivres par mer. Pompée & Métellus ſe virent par-là obligés de ſe retirer, le prémier dans les Gaules, & le ſecond dans le Païs des Vaccéens.

Sertorius, que les Eſpagnols avoient coutume d'appeller l'Annibal Romain, fut poignardé dans un feſtin par ordre de Perpenna ſon Lieutenant & ſon confident. Après la mort de ce grand Capitaine la plupart des Eſpagnols prirent le parti des Romains. Perpenna & ſes Partiſans ne laiſſérent pourtant pas de continuer la guerre; mais au prémier combat Perpenna fut vaincu, & Pompée le fit mourir avec ceux qui avoient été de ſa conjuration.

Toute l'Eſpagne ſe vit bientôt réduite ſous la domination des Romains. Céſar y fut envoyé en qualité de Préteur, avec pouvoir de faire la guerre à ceux à qui il jugeroit à propos de la déclarer. A ſon arrivée il obligea les habitans des Montagnes Herminiennes, qui infeſtoient les Côtes de la Luſitanie & de la Bétique, de venir demeurer en raſe campagne. Cette Nation ayant cherché à faire de nouveaux établiſſemens, Céſar les ſuivit, & les mit en déroute. Pluſieurs Villes, qui s'étoient révoltées, ſe rendirent, & celles qui refuſérent de le faire, furent priſes & pillées. Les Herminiens s'étant de nouveau révoltés, furent vaincus & obligés de s'enfuir dans une Iſle voiſine. Céſar y envoya un Commandant avec des Troupes; mais les Herminiens les attaquèrent & les vainquirent. Cette perte engagea Céſar à paſſer lui-même dans l'Iſle, & en peu de tems il fit périr ces rébelles, ſoit par le fer, ſoit par la famine. Bientôt après cette expédition il partit pour Rome, où il refuſa le triomphe que le Sénat voulut lui décerner.

Pompée s'étant brouillé avec Céſar, celui-ci s'empara des Gaules qu'il

avoit ſoumiſes. L'Eſpagne fut envahie par Pompée, qui en confia le gouvernement à Pétreius, à M. Affranius & à M. Varron. Céſar par-tout victorieux chaſſa de l'Eſpagne les Lieutenans de Pompée, & y laiſſa en qualité de Proconſul Marcus Lépidius, & Quintus Caſſius Longinus. Celui-ci, qui étoit un monſtre de vices, aſſiegea Médobriga dans la Luſitanie, & s'étant rendu maitre de cette Place, il en fit tous les habitans priſonniers.

Après la mort de Pompée, ſes enfans prirent les armes pour vanger leur père, & trouvèrent de nombreux partiſans. Ceux qui embraſſèrent leur parti entrainèrent pluſieurs villes de l'Eſpagne, ce qui obligea Céſar d'y paſſer. Bientôt il en vint aux mains avec le jeune Pompée. La Bataille ſe donna auprès de Munda. C. Pompée fut defait, & ſe refugia à Tarifa. Pour éviter de tomber entre les mains de Céſar, il voulut ſe ſauver; mais ayant été pourſuivi par Cæſonius, il fut ſurpris & tué dans une caverne où il s'étoit caché. Céſar envoya ſa tête à Seville, & comme les habitans de cette Ville tenoient encore pour lui, ils prirent alors le parti d'implorer la clémence du vainqueur, qui leur pardonna.

Didius, Lieutenant de Céſar, fut vaincu par les Luſitaniens; mais Céſar les obligea bientôt à faire la paix, & le Traité en fut conclu à Béja, qui prit de-là le ſurnom de Pax Julia.

La tranquilité ayant été entièrement rétablie en Eſpagne, Céſar retourna à Rome, où il diſpoſa à ſon gré de la ſuprême puiſſance. Il périt ſous vingt-trois coups de poignards, que lui portèrent ceux qui voulurent vanger l'eſclavage honteux de leur ſuperbe Patrie. Dès que la nouvelle de ſa mort eut été portée en Eſpagne, Pompée, frère de Cneius & fils du Grand Pompée, ſe tranſporta dans la Bétique, leva des Troupes, & rappella les amis de ſon père & de ſon frère qui étoient fugitifs. Il entraina preſque toute l'Eſpagne dans ſon parti.

Dans le commencement de l'établiſſement du Triumvirat à Rome, l'Eſpagne échut à Lépidus, mais elle fut depuis accordée à Auguſte, qui y paſſa lui-même en perſonne avec une Armée. Pendant ſon ſéjour en Eſpagne pluſieurs Villes lui envoyèrent des Ambaſſadeurs pour l'aſſurer de leur fidélité. A ſon retour à Rome, on voulut lui décerner les honneurs du triomphe, mais il remercia le Sénat.

Ans de J. C. 15. Auguſte mouiut à Nole l'an 752 ou 754 de Rome, 15 ans après la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Vivius Sérénus commandoit pour lors dans l'Eſpagne Ultérieure. Comme il étoit fort avare, il accabla les Peuples d'impots, & fit fouiller dans la terre, où l'on découvrit, à ce qu'on prétend, des Mines d'Or très abondantes. Pour ſe vanger de ſes mauvais traitemens, on porta contre lui des plaintes à Tibère ſucceſſeur d'Auguſte. Sérénus fut rappellé, & dès qu'il fut de retour à Rome il fut accuſé de péculat. Il fut condamné à un éxil perpetuel dans une des Cyclades.

38. Tibère mourut la 38 année de Jéſus-Chriſt. Il eut pour ſucceſſeur Caius Caligula, qui fut regardé comme un monſtre, pour ſa folie & ſa brutalité.

Il

Il fut tué par Chéréas Capitaine de ſes Gardes. Caius Claudius ſon Oncle règna après lui. On prétend que ſous ſon règne St. Jaques, ſurnommé le Majeur, fils de Zébédée, paſſa en Eſpagne, & éclaira les Peuples de ce vaſte Païs des lumières de l'Evangile. Claudius fut le jouet de ſes Affranchis & de ſa femme Agrippine, qui lui fit adopter Neron, fils d'Enobarbus ſon prémier mari, & le fit déclarer ſon ſucceſſeur à l'Empire. Il fut empoiſonné par l'Eunuque Halatoüs, ou, comme quelques-uns le prétendent, par ſa femme Agrippine. 42. 55.

Neron regna quatorze ans. Ce fut lui qui envoya Marcus Sylvius Otton pour gouverner la Luſitanie. Ses crimes excitèrent Galba en Eſpagne à ſe révolter contre lui. Les Eſpagnols entrèrent dans ſes vues, & le déclarèrent Empereur. Otton, voyant Neron perdu ſans reſſource, voulut s'aquérir quelque mérite auprès de Galba, en faiſant déclarer la Luſitanie en ſa faveur. Galba lui en conſerva le gouvernement. Otton y fit règner la paix & l'abondance, fleurir les Loix & les Arts. 68.

Lorſque le Sénat eut déclaré Neron ennemi de la Patrie, il ſe tua lui-même après avoir règné quatorze ans. Galba ayant appris ſa mort, ſe rendit à Rome, où il fut déclaré Empereur. Il fut aſſaſſiné par les Bandes Prétoriennes, après un règne de ſept mois.

Otton, qui ſuccéda à Galba, ne jouit de l'Empire que trois mois. On prétend qu'il donna aux Eſpagnols la juridiction ſur la Mauritanie Tingitane.

Vitellius détrona Otton, & le força à ſe tuer lui-même à l'âge de trente-huit ans. Il fut aſſaſſiné à Rome, & eut pour ſucceſſeur Flavius Veſpaſien. Celui-ci fut un bon Prince, & très-vertueux. Il fit goûter aux Eſpagnols les douceurs de la paix. Il diviſa la Luſitanie en trois Généralités, qui furent celle de Mérida, de Béſa, & Santarem.

Titus, fils de Veſpaſien, ſuccéda à ſon père, & hérita de toutes ſes vertus. Il ne règna que deux ans. 79.

Domitien prit les rênes du gouvernement après la mort de Titus ſon frère. Ce Prince fut autant déteſté pour ſes vices, que Titus avoit été chéri pour ſes vertus. Il fut tué dans ſon Palais par un nommé Stephanus. Il défendit qu'on continuât de planter des vignes en Eſpagne, de peur qu'on n'y manquât de Terres pour le labourage.

Cocceius Nerva fut nommé par le Sénat & les Armées pour ſucceſſeur de Domitien. Ce Prince, qui étoit déja vieux, adopta Trajan né à Italique en Eſpagne. Il ne règna que ſeize mois.

Trajan releva la majeſté de l'Empire autant par ſes vertus que par ſes armes. Il voulut avoir dans ſes Armées un Corps de Luſitaniens, & comme ils ſe diſtinguèrent avec beaucoup d'éclat dans toutes les occaſions, il accorda à toute la Nation de nouveaux privilèges, confirma les anciens, orna la Luſitanie de pluſieurs édifices, & fit bâtir un pont ſur le Tage, à l'endroit où eſt aujourdhui Alcantara. Ses bienfaits ne continrent pourtant pas ces Peuples. Ils ſe révoltèrent, & il fallut pour les réduire, y

envoyer quatre Légions, qui ſaccagèrent Lamégo, ville ſituée ſur le Dou-
117. ro. Trajan mourut à Salinonte, Ville de la Cilicie, appellée depuis Trajanopolis.

Ælius Adrien, fils adoptif de Trajan, fut déclaré Empereur. Il diviſa l'Eſpagne en ſix Provinces, la Bétique, la Luſitanie, la Carthaginoiſe, la Tarragonoiſe, & la Mauritanie Tingitane. Il adopta pour ſon fils Lucius Céjonius Commodus Vérus, qui mourut avant lui; il adopta à ſa place Titus Aurélius Fulvius Bojonius, autrement nommé Arrius Antonin. Cet Empereur s'attacha à rendre à Rome ſa prémière ſplendeur. Il eût mérité d'être mis au rang des plus grands Princes, s'il ne ſe fût deshonoré par de honteuſes débauches, où il ſe plongea ſans aucun ménagement. Il mourut âgé de ſoixante-deux ans, dont il avoit règné vingt-un.

139. Titus-Arrius Antonin ſuccéda à Adrien. Il s'aquit les titres de pieux, de débonnaire, & de Père de la Patrie. Il mourut âgé de ſoixante & dix
161. ans, après en avoir règné vingt-deux.

Marc Aurele, fils d'Annius Vérus, ſuccéda à l'Empire avec Lucius fils de Lucius Céjonius Commodus. Tous deux ajoutèrent à leur nom celui d'Antonin leur Père adoptif. Ce fut pour la prémière fois qu'on vit deux Empereurs Romains règner enſemble. Après la mort de Lucius Vérus, qui ne vêcut que neuf ans, Aurele règna ſeul. L'Eſpagne éprouva de ſon tems la fureur des Afriquains, qui paſſèrent la Mer, ſurprirent le Païs, & le ravagèrent depuis le Cap ſacré juſqu'à l'embouchure du Douro. Marc-
180. Aurele après un règne de près de vingt ans, mourut âgé de cinquante-neuf ans.

Ælius Aurélius Commode fût reconnu Empereur par l'Armée. Ce Prince s'abandonna aux débauches les plus infâmes, & aux excès les plus
192. grands de cruauté. Il fut empoiſonné par Marcia, une de ſes Concubines. Il étoit âgé de trente & un an, dont il avoit règné douze & neuf mois. Les Afriquains, qui avoient envahi la Luſitanie, furent entièrement détruits la ſeconde année de ſon règne.

Helvius Pertinax fut choiſi par les Soldats Prétoriens pour ſuccéder à Commode. Ce Prince ne règna que deux mois & vingt-huit jours, ayant été maſſacré par les Soldats, dont il avoit voulu réprimer la licence.

Didius Julianus, Juriſconſulte, acheta l'Empire, que les Soldats avoient mis à l'encan. Haï du Peuple, & mépriſé du Sénat, il ſe vit bientôt abandonné.

Septime Sévère, né à Leptis d'une ancienne famille Romaine, fut déclaré Empereur par ſon Armée à Carnute en Pannonie. Il mourut à York en Angleterre, après avoir règné dix-ſept ans & huit mois.

Aurélius Antonius, ſurnommé Caracalla, & Géta, tous deux fils de Sévère, ſuccédèrent à leur Père, qui les avoit aſſociés à l'Empire. Le prémier renouvella dans Rome toutes les fureurs de Neron. Il fit poignarder ſon frère Géta dans le ſein de Julie leur mère commune. Son crime ne reſta

reſta pas impuni. Devenu odieux au Peuple, il fut aſſaſſiné par un Sol- 217.
dat nommé Martial. Il n'avoit que vingt-neuf ans, dont il en avoit paſſé ſix & deux mois ſur le Trône.

Opilius Macrin, natif de Céſarée en Mauritanie, profita de la mort de Caracalla. Il règna treize mois, au bout deſquels il fut aſſaſſiné à Calcédoine avec ſon fils Diaduménien, qu'il avoit déclaré Céſar & Empereur.

Lupus Avitus Baſſien, ſurnommé Héliogabale ſuccéda à Macrin. Ce fut le Prince le plus vicieux & le plus extravagant que la Terre eût jamais porté. Il étoit fils de Sohémia Couſine de Caracalla. Les Romains conçurent une haine implacable contre lui, parce qu'à ſa molleſſe & à ſes extravagances il joignoit la cruauté. Il fut aſſaſſiné par ſes Gardes, n'étant 222.
âgé que de dix-huit ans, dont il en avoit règné trois & neuf mois.

Alexandre Sévère, fils de Mamée ſœur de Sohémia mère d'Héliogabale, fut reconnu le même jour Empereur par le Sénat, du conſentement du Peuple & des Soldats.

Il ne ſe paſſa rien d'important en Eſpagne ſous cet Empereur, ni ſous ceux qui lui ſuccédèrent, ſavoir Maximin, Balbin & Pupien, Gordien, Philippe, Décius, Trébonianus Gallus, Emilien, Valérien, Galien, Flavius Claudius, Quintillus, Lucius Domitius Aurélien, Claudius Tacite, Florien, M. Aurélius Probus, & Carus qui périt par un coup de foudre.

Dioclétien donna le gouvernement de l'Eſpagne à Dacien, qui y perſécuta cruellement les Chrétiens. Mérida, Evora, Béja furent les théâtres où ſe paſſèrent les plus ſanglantes tragédies. Dioclétien, après avoir règné aſſez longtems, & aſſez heureuſement, renonça à l'Empire, & perſuada à Maximien ſon Collègue d'en faire autant.

Galérius reſta maître de l'Empire avec Conſtantius Chlorus. Ils le partagèrent. Galérius eut l'Illirie, la Grece & l'Orient. Conſtantius eut la Gaule, l'Eſpagne, l'Italie & l'Afrique. Celui-ci mourut à York le 25 de 306.
Juillet 306.

Conſtantin le Grand fut reconnu Empereur par les Soldats. Ce Prince s'étant fait Chrétien, aſſembla en Bythinie le Concile de Nicée, où il aſſiſta en perſonne. Les affaires immenſes dont il étoit accablé, ne l'empêchèrent point de veiller au gouvernement de l'Eſpagne. Ce fut lui qui fixa les Egliſes Métropolitaines. Tolède, Seville, & Tarragone furent déſignées pour l'Eſpagne; & Brague & Mérida pour la Luſitanie. Aſtorga, Tui, Coinbre, Iria Flavia, Britonia, ſituée près de Viana de Caminha, Viſéo, Lamégo, Idana, & Orenſe, furent ſubordonnées à Brague. Béja, Evora, Oſſonoba, Salamanque & Corria, à Mérida. Il fit encore d'autres règlemens. Il envoya de nouveaux Officiers dans la Luſitanie, & délivra les habitans des tributs que ſes prédéceſſeurs avoient impoſés. Ce Prince transféra le ſiège de l'Empire Romain à Bizance, qu'il fit rebâtir, & appeller Conſtantinople. Il mourut, à ce qu'on prétend, à Achyſon près de Nicomédie. Son règne fut de trente & un an.

Quel-

Quelques Auteurs ont prétendu que ce Prince ne trouvant dans la Religion de ſes Ancêtres aucun moien d'expier les meurtres dont il s'étoit rendu coupable, ſe fit Chrétien, parce qu'on l'avoit aſſuré qu'il en ſeroit lavé par les eaux du Batême. Il fut effectivement accuſé d'avoir tué ſa femme Fauſta, & ſon fils Chriſpus, uniquement par un motif de jalouſie & de vangeance.

Conſtantin, Conſtant & Conſtantius, les trois fils de Conſtantin le Grand, partagèrent l'Empire, ainſi que l'avoit ordonné leur père. Conſtantius eut l'Alie, l'Orient & l'Egipte; Conſtant l'Italie, l'Afrique & l'Illirie; & Conſtantin la Gaule, & tout ce qui eſt en deça des Alpes, avec l'Eſpagne & la Luſitanie. Conſtant perdit la vie par la trahiſon de Chreſtius, Marcellin & Magnence. Il étoit pour lors maitre des Gaules, de l'Eſpagne & de la Luſitanie par la mort de ſon frère Conſtantin, qu'il avoit fait périr près d'Aquilée. Conſtantius punit les Aſſaſſins de Conſtant, favoriſa les Ariens, & fit tenir trois Conciles à Sirmium. Il mourut âgé de quarante-cinq ans, dont il avoit règné vingt-cinq.

Julien, ſurnommé l'Apoſtat par les Eccléſiaſtiques, ſuccéda à Conſtantius. Il avoit été élevé, tour à tour, dans des Ecoles Chrétiennes & Paiennes, ſelon la Religion des différens Gouverneurs qu'on lui avoit donnés. Dès qu'il fut parvenu à l'Empire, les Chrétiens en firent un portrait affreux, & on vit alors éclater tout ce que la haine & la rage peuvent inſpirer de plus violent. Cependant pour juger de lui avec impartialité, on doit reconnoître que c'étoit un brave & pieux Prince, plein d'eſprit & d'humanité, & ſupérieur en modération & en ſageſſe à tous ſes prédéceſſeurs Chrétiens. On remarque dans la plupart de ſes Lettres le caractère d'un vrai Père du Peuple. C'eſt ce qui paroit ſur-tout par celle que nous allons inſérer ici, & qu'il addreſſa à ceux de Boſtre.

„ Je me ſerois imaginé, dit-il, que les Conducteurs Galiléens ſe ſeroient „ crus plus redévables à moi, qu'à celui qui m'a précédé dans le Gouver„ nement de l'Empire; car il eſt arrivé ſouvent ſous ſon Règne, que plu„ ſieurs ont ſouffert l'éxil, la perſécution, & l'empriſonnement. Un „ grand nombre de ceux, que dans leur Religion ils appellent Hérétiques, „ a paſſé au fil de l'épée, de manière que Samoſate, Cizique, & pluſieurs „ autres Villes de Paphlagonie, de Bithinie, & de Galatie, ont été rui„ nées de fond en comble. Depuis que je tiens le Gouvernail de l'Empi„ re, on a agi d'une manière toute contraire, les éxilés ont été rappel„ lés, & les proſcrits ont été remis dans la poſſeſſion légitime de leurs „ biens. Malheureuſement ces gens ſont arrivés à un tel dégré d'extrava„ gance & de fureur, que privés du funeſte privilège de ſe trianniſer les „ uns les autres, & de perſécuter leurs propres frères, auſſi bien que les „ membres de l'ancienne Egliſe, ils s'enflent de rage, & remuent Ciel & „ Terre, pour trouver l'occaſion d'exciter des ſéditions & des tumultes: „ tant ils ont de mépris pour nos Loix, & pour nos Conſtitutions, quel„ que pleines qu'elles ſoient d'Humanité & de Tolérance. Cependant,

„ nous

„ nous continuons dans notre ſentiment, & nous avons fermement réſolu
„ de ne ſouffrir jamais, qu'on tire quelqu'un d'eux vers nos Autels, con-
„ tre ſa volonté. Pour ce qui regarde le Peuple même, il me paroît qu'il
„ eſt animé aux tumultes & aux ſéditions, par ceux qu'ils appellent gens
„ d'Egliſe, qui ſont à préſent au deſeſpoir de ce qu'on a renfermé dans de
„ juſtes bornes leur pouvoir déréglé. Ils ne peuvent plus faire les Magiſ-
„ trats & les Juges, diſpoſer des Teſtamens des Sujets, ſupplanter les
„ proches parens, ſe mettre en poſſeſſion des biens d'autrui, & engloutir
„ tout ſous de ſpécieux prétextes. Pour toutes ces raiſons, j'ai trouvé à
„ propos d'avertir les gens de cette Religion par le préſent Edit, de ſe tenir
„ en repos, & de ne plus s'aſſembler d'une manière ſéditieuſe, autour de
„ leurs Eccléſiaſtiques, pour braver le Magiſtrat, qui a déja été inſulté par
„ cette populace, & en danger d'être lapidé. Il leur eſt permis pourtant,
„ dans leurs Congrégations ordinaires, d'environner leurs Conducteurs,
„ pour aſſiſter au Service Divin, pour être endoctrinés, & pour faire les
„ prières, ſelon les Rites qui ſont en uſage parmi eux. Mais ſi on tâche à
„ les porter à la ſédition, qu'ils prennent garde à n'y pas prêter l'oreille;
„ & qu'ils ſachent que c'eſt à leur riſque, ſi leurs Docteurs ſe ſervent de ces
„ moiens avec ſuccès, pour les engager à des ſoulevemens & à des muti-
„ neries. Vivez en paix & en tranquilité, ſans vous oppoſer les uns aux
„ autres d'une manière inſultante, & ſans vous maltraiter réciproquement.
„ Vous Peuple, abuſé de la nouvelle Religion, prenez garde à votre con-
„ duite; & vous, Membres de l'Egliſe ancienne, établie par nos Ancêtres,
„ ne faites aucun tort à vos voiſins, & à vos compatriotes, qui ſont portés
„ dans l'erreur par un malheureux entouſiaſme, plutôt que par une malice
„ préméditée: c'eſt par le raiſonnement, & par la force des preuves, &
„ non pas par des coups, des inſultes, & des violences, que les hommes
„ doivent être inſtruits de la vérité, & convaincus de leurs égaremens.
„ C'eſt pourquoi, j'ordonne de nouveau aux Sectateurs zèlés de la véritable Religion de ne point injurier, moleſter, ou affronter le Peuple Galiléen.

On peut juger par cette Lettre des ſentimens de cet Empereur, dont le Clergé a toujours fait une monſtre. Il périt dans la guerre qu'il fit aux Perſes, n'étant âgé que de trente & un an, huit mois & vingt jours, dont il avoit règné dix-huit mois. Quelques-uns prétendent qu'il fut tué par un Soldat Chrétien de ſon Armée. 363.

Jovien, qui ſuccéda à Julien l'Apoſtat, étoit Chrétien lorſqu'il monta ſur le trône. Il avoit donné ſous le règne de ſon prédéceſſeur des preuves inconteſtables de ſon zèle pour la Religion. Quand Julien ordonna aux Officiers de ſes Troupes d'embraſſer le Paganiſme, ou de quitter leurs Emplois, il préféra noblement ſa Religion à ſa Charge. Après la mort de Julien, il ne voulut point accepter l'Empire, avant que d'avoir déclaré qu'il étoit Chrétien, & qu'il ne vouloit point commander à des Idolâtres. Il ne l'accepta, qu'après que les Soldats lui eurent proteſté, qu'ils adhéroient à

la Religion de Jéſus Chriſt. Ce Prince, avec tout ce grand zèle pour ſa Religion, ne laiſſoit pas d'être voluptueux au ſuprême dégré, & devoué de la manière la plus honteuſe au Vin & aux Femmes.

Valentinien ſuccéda à Jovien. Il donna l'Orient à gouverner à ſon frère Valens, qu'il avoit aſſocié à l'Empire. Il mourut en Allemagne après avoir règné onze ans, huit mois & vingt-deux jours.

Valens ne ſurvêcut que quatre ans à ſon frère. Les Goths commencèrent ſous ſon règne à faire une irruption dans les Provinces de l'Empire. Ils ſe jettèrent dans la Thrace, où Valens marcha contre eux. La Bataille ſe donna proche de la Ville d'Andrinople. Valens ayant été défait, ſe retira dans une chaumière où les Ennemis mirent le feu.

Gratien, fils de Valentinien, aſſocia ſon frère Valentinien à l'Empire. Il fit enſuite le même honneur à Théodoſe. Sous ſon règne l'Eſpagne fut infectée du *Priſcillianiſme*. Ces Hérétiques enſeignoient des Dogmes tirés moitié de la doctrine des Manichéens, & moitié des erreurs des Gnoſtiques & de pluſieurs autres. Ils confondoient les Perſonnes de la Trinité, ſans admettre aucune diſtinction entre elles. Ils défendoient de manger de la viande, & permettoient le divorce, ſans aucune autre raiſon que le dégoût. Gratien fut aſſaſſiné par Andragacius, après avoir règné ſept ans neuf mois & neuf jours.

Théodoſe releva l'éclat de l'Empire par la défaite des Barbares, ſe rendit redoutable dans l'Orient & dans l'Occident, & s'attira l'amour de tous
395. les Peuples qui vivoient ſous ſa domination. Il mourut en 395, après avoir règné ſeize ans & deux jours.

Arcadius & Honorius furent les témoins de la décadence & de la ruine de l'Empire. Les Barbares, ſortis du fond du Nord, l'attaquèrent de tous côtés, & y portèrent le ravage & la déſolation. Ces Peuples étoient originaires de la Scandinavie, païs d'une vaſte étendue au-deſſus de la Germanie & de la Sarmatie, environné de la Mer Baltique & de la Mer Glaciale, qui forme en tout une grande Peninſule, laquelle contient la Gothie, la Norvège & la Laponie. La Gothie étoit diviſée en deux parties, l'Oſtrogothie & la Viſigothie. Ceux qui habitoient la prémière s'appelloient Oſtrogoths, c'eſt-à-dire Goths Orientaux, & ceux qui habitoient la ſeconde portoient le nom de Viſigoths, ou Goths Occidentaux. Comme leur païs étoit fort peuplé, une partie des habitans ſe vit dans la néceſſité d'aller chercher de nouveaux Climats pour s'y établir. Ils pénétrèrent juſques dans l'Aſie. Bientôt ils furent confondus avec les Scytes, les Sarmates, les Gètes & les Maſſagètes, connus depuis ſous le nom de Vandales, de Suèves, d'Alains & de Silinges.

Les Goths, auxquels les Romains donnoient le nom de Gètes, s'étoient établis le long du Danube. En 375 ils ſe jettèrent ſur l'Empire ſous la conduite de Fridigerne & d'Athanaric, qui ſe brouillèrent. Valens défit Fridigerne, & fit un Traité avec Athanaric. Quelque tems après les Goths, mécontens des Romains, ſe ſoulevèrent, aſſiegèrent Andrinople, & firent

périr

périr Valens. Après cette victoire ils marchèrent vers Conſtantinople. Théodoſe les força à demander la paix, & les contint dans l'obéïſſance de même que les Huns. Après la mort de ce Prince, les Goths ſous la conduite de Radagaize, Scyte de nation, ſe jettèrent dans l'Italie. Stilicon, Vandale d'origine, lui oppoſa une puiſſante Armée compoſée de Huns, de Goths & de Romains. Radagaize fut défait, pris & tué. Théodoſe avoit fait épouſer à Stilicon la Princeſſe Sérène, fille de ſon frère, & l'avoit nommé Tuteur d'Honorius.

Ce fut à l'inſtigation de Stilicon que les Vandales & les Alains paſſèrent le Rhin, & entrèrent dans les Gaules. Comme il avoit formé le deſſein de faire paſſer l'Empire dans les mains d'Eucher ſon fils, Honorius le fit aſſaſſiner avec Eucher. Tous les Goths ſe réunirent alors ſous Alaric, le plus puiſſant de leurs Chefs. Il alla mettre le ſiège devant Rome; mais le Sénat ayant traité avec lui, il ſe retira. Il revint une ſeconde fois aſſiéger cette Capitale, & obligea les Romains à proclamer Attale Empereur. Celui-ci s'étant mal conduit, Alaric le fit périr. Rome fut aſſiégée pour la troiſième fois par Alaric, qui s'en rendit maitre, & la livra au pillage. Le ſac de cette maitreſſe des Nations préſenta pendant trois jours le ſpectacle le plus affreux. Au bout de ces trois jours, Alaric ſortit de Rome, ravagea la Campanie, & pilla Nole. Il mourut l'année ſuivante à Coſence.

Les Vandales étoient entrés en Eſpagne ſous la conduite de leur Roi Gondéric. Les Alains & les Suèves y entrèrent auſſi. Reſplendien, Roi des Alains, envahit la Luſitanie & la Province de Carthage, à l'exception de la Carpétanie. Herménéric, Roi des Suèves, s'établit dans la Galice. Ces Barbares exercèrent de terribles ravages dans toute l'Eſpagne.

Atacès ayant ſuccédé à Reſplendien, ſe rendit maitre d'une partie de la Luſitanie, & établit le ſiège de ſon Empire dans Mérida. Herménéric s'empara de Lisbonne, & de toute la côte qui eſt ſur l'Océan juſqu'à la Turdétanie; & de l'autre côté juſqu'à la Galice, dont il conquit auſſi une bonne partie. Ces Peuples s'allièrent avec les Luſitaniens, & relevèrent les Villes qu'ils avoient renverſées. Atacès ſe rendit bientôt extrêmement puiſſant. Il déclara la guerre à Herménéric, & lui enleva Colimbria, ou Condeixa la vielle, qu'il ruina de fond en comble. Herménéric appella à ſon ſecours Gondéric Roi des Vandales & des Silinges. La paix ſe fit entre Atacès & Herménéric. Le prémier épouſa alors Cindazunde, fille d'Herménéric, Princeſſe d'une grande beauté, d'un génie ſupérieur, & d'une piété exemplaire.

Tandis que l'Empire étoit déchiré de tous côtés, Honorius ſe tenoit à Ravenne. Marcus & Gratien, qui s'étoient révoltés dans la Grande Bretagne, furent tués. Conſtantin, après avoir pris leur place, paſſa dans les Gaules avec ſon fils Conſtans. Sur ces entrefaites Conſtance, ſurnommé le Grand, ſe mit à la tête des Troupes d'Honorius. Il aſſiegea Conſtantin dans Arles, & le fit périr. Il tourna enſuite ſes armes contre Ataulphe, ſucceſſeur d'Alaric, & le força à rechercher l'amitié d'Honorius.

Comme les Alains occupoient alors la meilleure partie de la Luſitanie, & qu'ils ſongeoient à ſe rendre maitres du reſte de l'Eſpagne, les Vandales & les Silinges leur déclarèrent la guerre, & appellèrent à leur ſecours Conſtance & Vallia ſucceſſeurs d'Ataulphe. Atacès alla à leur rencontre avec une Armée compoſée d'Alains & de Luſitaniens. Il perdit la vie dans le combat. Après cette victoire, Conſtance alla rétablir la tranquilité dans l'Italie, & Honorius l'ayant aſſocié à l'Empire, lui fit épouſer Galla Placidia ſa ſœur, veuve d'Ataulphe.

Après la mort d'Atacès, les Alains vêcurent avec les Suèves, qui s'appliquoient à faire de nouvelles habitations dans la Luſitanie. Gondéric, Roi des Vandales, entréprit de ſe rendre maitre de toute l'Eſpagne. Il déclara d'abord la guerre à Herménéric Roi des Suèves, des Luſitaniens & des Alains, & entra dans la Luſitanie. Il y commit de grands déſordres; mais Herménéric s'oppoſa à ſes progrès.

423. Genſéric ayant ſuccédé à ſon frère Gondéric, rechercha l'alliance d'Herménéric. Celui-ci s'occupa tout entier à étendre les limites de ſon Royaume, & à jetter les fondemens d'une puiſſante Monarchie. Les Alains commencoient à ſe relever, lorſque Valentinien envoya le Général Sebaſtien pour les ſubjuguer. Ces Peuples ayant été vaincus, furent chaſſés de Mérida leur Capitale, & les Suèves leurs Alliés perdirent Lisbonne & toute l'Eſtramadure. Sebaſtien ſe fit alors proclamer Roi du Païs qu'il avoit conquis; mais il perdit bientôt après la couronne & la vie. Les Alains & les Suèves reprirent après ſa mort ce qu'ils avoient perdu auparavant. Le grand âge d'Herménéric le porta à faire reconnoître pour ſon ſucceſſeur ſon fils Réchila, Prince d'une grande eſpérance.

Réchila défit ſur les bords du Xénil, Andébale Général de l'Empire, ce qui fit perdre aux Romains toute eſpérance de reconquérir la Luſitanie. Après cette victoire Réchila conquit toute l'Andalouſie. Il fit enſuite la paix avec l'Empereur, & ceda aux Romains la Carpétanie avec la Province Carthaginoiſe, qu'il avoit auſſi couquiſe.

448. Riccarius ſuccéda à Réchila ſon père, qui mourut en 448. Ce Prince s'étant fait Chrétien, la Luſitanie le reconnut pour ſon Roi. Il épouſa la fille de Théodorède Roi des Goths, & quelque tems après ce mariage il conquit la Province de Tarragone, avec la Carpétanie, que ſon père avoit rendue aux Romains. Il prit Sarragoſſe dans la Celtibérie, & dompta preſque toute l'Eſpagne. Traſimond ſuccéda à Théodorède ſon père; mais ſes frères Théodoric & Fridéric le firent aſſaſſiner.

Théodoric étant alors monté ſur le Trône, pria ſon Beau-frère Riccarius de faire la paix avec les Romains. Riccarius enivré de ſes victoires, rejetta ce conſeil avec mépris, & irrita par-là Théodoric, qui ayant formé une puiſſante Armée avec le ſecours des François & des Bourguignons, marcha contre ce Prince, lequel de ſon côté s'étoit mis en campagne avec des forces égales. On en vint aux mains près d'Aſtorga. Riccarius fut vaincu, & obligé de prendre la fuite. Il alla s'embarquer dans le deſſein

de

de paſſer en Afrique, pour ſolliciter le ſecours des Vandales & des Alains; mais une tempête rejetta ſon Vaiſſeau dans l'embouchure du Douro, où il s'enfonça vis-à-vis la Ville de Porto. Riccarius échappa au naufrage, mais il fut pris par Théodoric, qui lui fit couper la tête. Théodoric victorieux 456.
s'avança vers Brague, dont-il ſe rendit maitre; &, après avoir paſſé le Douro, il ſoumit toute la Luſitanie. Les habitans lui firent alors demander la permiſſion d'élire un Roi de leur nation, qui relevcroit de ſa Couronne. Il leur accorda ce qu'ils demandoient. On convoqua pour cet effet une Aſſemblée générale de la Nation, qui ſe trouva partagée pour le choix d'un Roi. Les uns choiſirent Franta, les autres Maſdra.

Franta ſe ſoutint par la faction de quelques Grands, & après la mort de Maſdra, il fit la paix avec ſon fils Remismund, pour reprendre les Places que les Romains leur avoient enlevées dans le tems de leur diviſion.

Frumarius ayant ſuccédé à Franta, déclara la guerre à Remiſmund. Celui-ci entra dans les terres de ſon ennemi, & y fit les mêmes ravages que Frumarius avoit fait dans les ſiennes. Cette guerre avoit duré deux ans, lorſque la mort termina les jours de Frumarius. Les Suèves reconnurent alors Remiſmund pour leur Roi. Ce Prince fit de nouvelles conquêtes, & étendit ſes Etats. Il envoya à Théodoric Roi des Goths une Ambaſſade pour demander ſon amitié. Ce Prince la lui accorda, & lui donna une de ſes filles en mariage. Comme cette Princeſſe étoit Arienne, elle entraina dans ſon opinion ſon époux, qui eut pour ſucceſſeurs Théodobule, Varamond, & autres, tous Ariens juſqu'à Théodomir.

Euric, Roi des Goths, ſubjugua toute l'Eſpagne, après avoir fait aſſaſſiner ſon frère Théodoric. Il établit le ſiège de ſon Empire à Arles, où il mourut en 483. 483.

Alaric ſuccéda à Euric ſon père. Il laiſſa deux fils, Amalaric & Géſalcic. Après la mort de ce dernier, Amalaric reſta maitre de l'héritage de ſon père. Il épouſa Clotilde, fille de Clovis, mais comme il la traitoit ri- 526.
goureuſement, Childebert en tira vangeance, ayant vaincu Amalaric qui périt miſérablement. La prémière race de la Maiſon des Goths fut éteinte dans Amalaric. Theudis, Oſtrogoth de nation, lui ſuccéda, & fut tué en 548. Teudiſſele, fils de la ſœur de Totila Roi des Oſtrogoths, mon- 548.
ta ſur le Trône; mais il fut poignardé dix-huit mois après ſon élection.

Agila lui ayant ſuccédé, fut bientôt après défait devant Cordoue, où il perdit ſon fils. Il fut tué lui-même à Mérida par ſes propres gens. 554.

Athanagilde, fameux Capitaine qui s'étoit révolté contre Agila, monta ſur le trône ſans aucune oppoſition. Quelques Auteurs prétendent qu'il fit la guerre dans la Luſitanie, & qu'il y remporta quelques avantages.

Théodomir, Roi des Suèves & des Luſitaniens, reparut avec éclat en 560. Ce fut ſous ſon règne que les Suèves, établis dans la Galice & dans 560.
la Luſitanie, renoncèrent à l'Arianiſme. Après avoir règlé les affaires de l'Egliſe, il prit les armes pour châtier quelques rébelles. Athanagilde mou-

rut quelque tems après, & laiſſa deux filles appellées Goſvinte & Brunehaut. La prémière fut mariée à Chilpéric Roi de Soiſſons, & la ſeconde à Sigibert Roi de Mets.

Liuva ou Leuva ſuccéda à Athanagilde. Ce Prince avoit beaucoup de prudence & d'expérience dans les affaires. Il aſſocia à ſon trône ſon frère Leuvigilde, qu'il chargea de faire la guerre à Théodomir Roi des Suèves.

570. Leuvigilde eut d'une prémière femme deux fils, appellés Herménigilde & Reccarède. Il épouſa enſuite Goſvinte veuve d'Athanagilde. Il maria ſon fils ainé avec Ingonde fille de Sigibert & de Brunehaut, & petite fille de Goſvinte ſa femme. Ingonde étoit Catholique, & Goſvinte Arienne. La prémière s'appliqua à convertir ſon mari Herménigilde, & y réuſſit. Son pere Leuvigilde ayant appris que ſon fils Herménigilde avoit rénoncé à l'Arianiſme, *commença à* perſécuter tous les Catholiques. Cette perſécution donna lieu à Herménigilde de ſe révolter; mais ſon père le fit mou-

586. rir à Tarragone en 586.

Miron ou Ariamir, que l'on croit être le fils de Théodomir Roi des Suèves & des Luſitaniens, & qui avoit embraſſé le parti d'Herménigilde, mourut de langueur dans ſes Etats. D'autres prétendent cependant qu'il fut tué dans une bataille, qui ſe donna entre Leuvigilde & Herménigilde.

Eboric, fils de Miron, ſuccéda à ſon père. Endéca ſe révolta contre lui, & l'enferma dans un Monaſtère, où il mourut. Leuvigilde arma contre Endéca, qui fut pris, tonſuré, fait Prêtre, & envoyé en éxil à Béja. Leuvigilde ne fit alors qu'une ſeule Monarchie de toute l'Eſpagne, qui ſe trouva par-là entièrement réunie ſous un même Prince. Les Suèves s'étant révoltés proclamèrent Roi Malaric. Leuvigilde accourut promptement dans la Galice, & aprés avoir diſſipé les factieux, le Royaume des Suèves devint une Province de celui des Goths. Leuvigilde mourut dans la dix-huitième année de ſon règne.

Flavius Reccarède ſon fils fut reconnu pour ſon Succeſſeur. Il rénonça publiquement à l'Arianiſme, & introduiſit dans toute l'étendue de ſes Etats le Rite & les Lithurgies Catholiques. Gontran, un des Rois de France, lui déclara la guerre, pour vanger la mort d'Herménigilde & celle d'Ingonde, & fit attaquer par Boſon la Gaule Gothique ou Narbonnoiſe. Reccarède oppoſa à Boſon, Claudien, qui ſe rendit de Mérida à la tête de l'Armée qui devoit combattre les François. La bataille ſe donna près de Carcaſſone, où les François furent vaincus, quoique ſupérieurs en nombre. Reccarède ayant perdu la Reine Bada ſon épouſe, chercha à ſe remarier avec une Princeſſe du ſang de France, pour terminer par cette alliance ſes querelles avec les Rois de cette Nation. Il épouſa Clodoſinde, ſœur d'Ingonde femme d'Herménigilde. Ce mariage fut ſuivi d'une longue paix. Reccarède mourut à Tolède dans la quinzième année de ſon règne. Il laiſſa trois enfans Lieuba, Suinthila, & Geila.

603. Lieuba fut déclaré Roi dès que ſon père fut mort. Il fut dépouillé de ſon Royaume par Witéric, Goth d'extraction noble, qui lui coupa la main droite,

droite, & le fit mourir à l'âge de vingt-deux ans. Le règne de Lieuba ne dura que deux ans.

Witéric ayant ſuccédé à Lieuba, déclara la guerre aux Romains qui reſtoient en Eſpagne. Après avoir été battu en pluſieurs rencontres, il les défit entièrement près de Siguence. Ce Prince reçut un juſte châtiment de ſon crime. Après avoir été maſſacré dans ſon Palais, on fit trainer ſon corps par les rues, & on l'enterra dans un lieu infame.

Flavius Gondémar, parent de Reccarède, fut proclamé Roi du conſen- 610.
tement général de la Nation. Ce fut lui qui donna à l'Evêque de Tolède le titre de Métropolitain ſur toute la Province Carthaginoiſe. Il ne règna qu'un an, dix mois & quelques jours. Il mourut à Tolède ſans laiſſer de 612.
poſtérité.

Siſébut, qui le remplaça, ordonna aux Juifs d'embraſſer promptement le Chriſtianiſme, ou de ſortir de ſon Royaume. Il mourut après avoir remporté de grandes victoires ſur terre & ſur mer. Il règna huit ans & quelques mois. Ce fut un bon Prince, dont toute l'ambition ne tendoit qu'à rendre ſes Sujets heureux.

Reccarède II, ſon fils, lui ſuccéda. Ce Prince ne règna que trois mois. 621.

Suinthila, fils de Reccarède Prémier, fut placé ſur le trône pour l'amour de ſon père, & à cauſe de ſes belles qualités. Il avoit épouſé la fille de Siſébut, dont il eut un fils nommé Vicimer. Il chaſſa les Romains de la Luſitanie, & fit frapper de la monnoie à Evora & à Mérida. Les prémières années de ſon règne ne furent qu'un tiſſu d'actions glorieuſes & avantageuſes à ſes Sujets; mais ſa valeur dégénéra après cela en molleſſe, ſa pieté en fanatiſme, & ſa modération en tyrannie. Comme il avoit voulu rendre la Couronne héréditaire dans ſa famille, il fut dépoſé après avoir 631.
règné dix ans. Quelques-uns prétendent qu'il ſe retira dans la Luſitanie, & d'autres qu'il fut maſſacré.

Siſénand, qui s'étoit mis à la tête des révoltés, monta ſur le Trône avec le ſecours de Dagobert Roi de France. Il aſſembla en 633 un Concile à 633.
Tolède, où ſe trouvèrent ſoixante & deux Evêques, & où préſida Iſidore de Séville. Il y aſſiſta lui-même en perſonne, & y fit faire un Canon pour autoriſer ſa domination. On y déclama contre les Peuples qui violent le ſerment fait à leurs Rois, & attentent contre leur autorité & leur vie: on décida que le Royaume des Goths étoit électif, & que les Evêques devoient être appellés à l'élection. On lança en même tems un anathême contre les Rois qui violeroient les Loix & les Coutumes du Royaume. On prétend que ce Concile fut le prémier où les Evêques commencèrent à ſe mêler du gouvernement temporel. Il mourut à Tolède, après avoir règné près de quatre ans.

Cinthila fut élu par les Prélats & les Grands du Royaume ſuivant le reglement qui avoit été fait dans le dernier Concile. Pour faire confirmer ſon élection, il convoqua à Tolède un nouveau Concile, où l'on fit neuf Canons, dont la plupart regardoient l'affermiſſement de ſa puiſſance. Dans un

un autre Concile, convoqué dans la même Ville, on ordonna avec ſon conſentement & celui des Grands, qu'aucun Roi ne pourroit monter ſur le trône ſans avoir promis de conſerver la Foi Catholique. Ce Prince mourut
639. en 639.

Tulga étoit fort jeune lorſqu'il monta ſur le Trône. Il ſe fit reſpecter par
641. ſa grande pieté, & par ſon amour pour la juſtice. Il mourut en 641 après avoir règné deux ans.

Flavius Cindaſuinde ſe fit reconnoître pour Roi, les armes à la main. Ses belles qualités firent oublier l'injuſtice de ſon uſurpation. Il convoqua à Tolède un Concile, où aſſiſtèrent vingt-huit Evêques, & pluſieurs Députés. Ce Prince avoit épouſé Réſiberge, dont il eut trois fils, Récéſuinde, Théodofrède, & Sabila. Il rendit la Couronne héréditaire dans ſa Maiſon, en y aſſociant ſon fils Récéſuinde, ſur lequel il ſe déchargea du ſoin des affaires. Ce Prince mourut à Tolède.

Récéſuinde ayant ſuccédé à ſon père, aſſembla un Concile à Tolède, où il fit abolir le Serment que toute la Nation avoit fait, de condamner ſans eſpérance de pardon ceux qui auroient conſpiré contre le Roi & contre l'Etat, comme étant la ſource d'un grand nombre de parjures. Deux ans après ce Concile on en tint un autre, & enſuite un troiſième à Mérida, où l'on fit vingt Canons, dont pluſieurs rouloient ſur la Diſcipline de l'Egliſe, le luxe & la vanité cherchant déja à prendre la place de la pauvreté & de la modeſtie parmis les Eccléſiaſtiques.

Ce fut pendant ce Concile que les Gaſcons entrèrent dans l'Eſpagne, où ils firent la guerre pendant pluſieurs années de ſuite. Récéſuinde règna
672. vingt-trois ans, ſix mois & quelques jours. Il mourut ſans poſtérité.

Wamba fut comme forcé d'accepter une Couronne qu'il n'avoit pas envie de porter. Il fut ſacré à Tolède de l'huile bénite par l'Arthévêque Quirice. C'eſt le prémier exemple que l'on trouve en Eſpagne de l'onction des Rois. A peine avoit-il été reconnu ſouverain de toute l'Eſpagne, que Ildéric Comte de Nimes ſoutenu de Gumilde Evêque de Maguelonne & de l'Abbé Ranimir ou Ramir ſouleva une partie de la Gaule Narbonnoiſe contre lui. Il envoya le Duc Paul ſon Général pour réprimer cette révolte; mais celui-ci s'étant joint lui-même aux rébelles, ſe fit couronner Roi à Narbonne. Les rébelles entrainèrent dans leur parti la Province Narbonnoiſe, les Catalans & les Navarrois. Le Duc Paul ſe voyant ſoutenu, envoya au Roi Wamba un Cartel, qui étoit conçu en ces termes.

Si vous êtes las d'habiter des rochers déſerts & inacceſſibles; ſi comme un Lion conduit par le carnage, vous abandonnez vos cavernes & vos précipices, ſi vous vous ennuiez de diſputer aux Ours la légereté de la courſe, & de fouler ſous vos pieds les vipères rampantes, je vous prie, Seigneur des Forêts & amant paſſionné des Ruiſſeaux, de m'en avertir, parce que ſi vous avez dompté tous ces grands adverſaires, & qu'il vous reſte encore quelque goût pour combattre, vous n'avez qu'à monter juſques ſur la cime des Monts Pyrénées, & vous y trouverez un Ennemi plus digne de votre bras, que ces animaux brutes qui l'occupent.

Ce

Ce Cartel fut préſenté à Wamba dans le tems qu'il étoit occupé à châtier les Navarrois & les Biſcaiens. Ayant encouragé ſes Troupes, il entra dans la Navarre; &, après l'avoir domptée, il paſſa rapidement dans la Catalogne, & entra dans Gironne ſans rencontrer aucun obſtacle. Ce vainqueur traverſa enſuite les Pyrénées, ſans que rien pût retarder ſa marche. A cette nouvelle, le Duc Paul ſe renferma avec ſes meilleures Troupes dans Nimes. Wamba ſe rendit maître de Narbonne & des Places voiſines. Nimes fut aſſiégée, & obligée de ſe rendre, malgré la vigoureuſe réſiſtance de la Garniſon. Paul ayant été fait priſonnier quelques jours après, fut condamné à la mort avec les principaux Chefs de la rébellion. Wamba, par un excès de généroſité, leur laiſſa la vie, ſe contentant de les condamner à une priſon perpétuelle. Cependant les Grands voulurent abſolument qu'on les conduiſît à Tolède, pour y aſſiſter au triomphe de leur Roi. Ils y parurent montés ſur des Chamaux, couverts d'habits déchirés, les pieds nuds, la barbe longue, & la chevelure coupée. Paul étoit au milieu des rébelles avec une Couronne de cuir noir ſur la tête.

Après cette victoire, Wamba ne ſongea qu'à rendre ſes Sujets heureux. Il tint à Tolède un Concile National, où on regla les limites de chaque Diocèſe. On en tint un autre à Brague, où on travailla à réformer les abus qui s'étoient introduits dans l'Egliſe. Les Maures infeſtoient déja les côtes d'Eſpagne, & l'on prétend qu'Ervige Grec de nation, les avoit appellés. Wamba arma puiſſamment, & remporta une victoire complète ſur les Infidèles. Ervige, qui prétendoit que le trône lui appartenoit, parce qu'il avoit épouſé une Couſine de Récéſuinde, fit prendre un breuvage à Wamba, lui fit abdiquer la couronne, le fit raſer & revêtir d'un habit de Moine. Wamba, revenu de ſon égarement, crut que Dieu ſe ſervoit de cette voie pour lui fraier le chemin du Salut; il renonça au trône, déclara Ervige ſon ſucceſſeur, & alla ſe renfermer dans le Monaſtère de Pampliéga.

Flavius Ervige affecta de paroître religieux pour affermir ſon pouvoir. Il aſſembla à Tolède un Concile, où les Evêques ne cherchèrent qu'à lui complaire; car ils ſe jouèrent de la Religion, pour favoriſer la tyrannie & l'uſurpation. Dans un ſecond Concile qui ſe tint par ſes ordres dans la même Ville, on fit des Canons qui ne regardoient que des intérêts temporels. On y rétablit dans leurs droits, leurs biens, & leurs dignités, tous ceux qui avoient été condamnés comme complices de la révolte du Duc Paul contre Wamba. Comme les meſures que prenoit Ervige pour affermir la Couronne ſur ſa tête, ne ſervoient qu'à aigrir les eſprits de ſes Sujets contre lui, il imagina pour les ramener, de faire épouſer ſa fille Cixilone à Egica neveu de Wamba, fils de ſa ſœur Arisberge. Ervige ne ſurvêcut que peu de tems au mariage de ſa fille. Avant ſa mort il nomma pour ſon ſucceſſeur Egica ſon Gendre, auquel il fit jurer qu'il défendroit les intérêts de ſa Belle-mère, de ſa Femme & de ſes Beaux-frères. 687.

Egica n'eut pas plutôt en main la Puiſſance Souveraine, qu'il répudia ſa femme, & diſgracia tous ceux qui avoient trempé dans la violence faite au

Roi Wamba. Il ſe fit relever de tous ſes ſermens dans un Concile tenu à Tolède. Ce Prince ne laiſſa pourtant pas de raſſembler en lui toutes les qualités qui forment un grand Roi. Il ſut ſe rendre redoutable à ſes voiſins par ſa valeur, & reſpectable à ſes Sujets par ſa prudence. Il aſſocia à la Couronne ſon fils Vitiſa, à qui il donna la Galice & une partie de la Luſitanie à gouverner.

701. Vitiſa ſe laiſſa aller aux excès les plus honteux de la débauche. Il eut la folie de vouloir renverſer toutes les Fortifications & les murailles des Villes, ſous prétexte d'ôter par-là tout moien de révolte. Son incontinence alla ſi loin, qu'il épouſa pluſieurs femmes à la fois, & permit à ſes Sujets de ſuivre ſon exemple, & d'avoir encore des Concubines. Les Eccléſiaſtiques furent les prémiers à profiter de la permiſſion que le Prince leur donnoit d'avoir des Femmes & des Concubines publiques. Ses vices énormes & ſes cruautés le firent enfin généralement abhorrer de tous ſes Sujets. Rodéric fils de Théodofrède, à qui le Roi avoit fait créver les yeux, ſe mit à la tête de quelques Mécontens, & renverſa du trône l'abominable Vitiſa.

Rodéric, qui étoit de la race de Chindaſuinde, s'abandonna à toute ſorte de débauches dès qu'il ſe vit la couronne ſur la tête. D'abord il fit éclater ſa haine contre les enfans de Vitiſa, Evan & Siſébut. Le Comte Julien, qui avoit été favori du Roi Vitiſa, l'étoit devenu de Rodéric. Quoiqu'il eût épouſé la ſœur de Vitiſa, il ſut ſi bien profiter des vices de Rodéric, qu'il trouva grace devant lui. Il en obtint en effet le gouvernement de la Mauritanie Tingitane, & de la Province Eſpagnole ſituée ſur le Détroit qui ſépare la Méditerranée de l'Océan.

Ce Comte avoit une fille nommée Florinde, & connue communément ſous le nom de Cava, qui en Arabe ſignifie violée. Le Roi en devint ſi éperduement amoureux, qu'il la viola, n'ayant pu en obtenir la poſſeſſion par la douceur. Florinde, après cet affront, écrivit en ſecret à ſon père, & l'informa de ſon malheur. Le Comte ſe rendit ſur le champ à la Cour, où il apprit de la bouche de ſa fille ce qu'elle lui avoit fait ſavoir par ſa Lettre. Il commença dès lors à travailler à la perte du Roi. Il ſe rendit avec ſa femme en Afrique, où il s'aboucha avec Muſa, à qui il promit de ſoumettre l'Eſpagne à l'Empire des Califes, pourvu qu'on voulût lui donner des Troupes. Muſa en écrivit au Calife, & Julien revint en Eſpagne pour préparer ſes Vaſſaux à l'arrivée des Maures. Il fut fort bien reçu à la Cour de Rodéric, à qui il perſuada d'abattre toutes les Fortifications des principales Villes d'Eſpagne, pour ôter toute eſpérance de retraite à ceux qui oſeroient ſe plaindre de ſon gouvernement.

Rodéric exécuta ce deſſein avec joie. Le Comte s'en retourna alors en Afrique, & emmena Florinde avec lui. Muſa, qui avoit reçu ordre du Calife, de faire la conquête qu'on lui propoſoit, donna des Troupes au Comte avec leſquelles il repaſſa en Eſpagne. Muſa y en fit auſſi paſſer ſous la conduite de Tarif Abenzarca. Celui-ci debarqua au pied du Mont Calpé,

pé, & s'empara de la Ville d'Héraclée, à laquelle les Arabes donnèrent le nom de Gibraltar. Après cette prémière expédition, Tarif entra dans l'Andalouſie, d'où il tourna ſes armes du côté de la Luſitanie.

Rodéric vit trop tard le malheur dont il étoit menacé. D'abord il leva quelques Troupes, qu'il mit ſous la conduite de Sanche Inigo. Dans le prémier combat Inigo fut vaincu & tué. Julien & Tarif repaſſèrent après cette victoire en Afrique, d'où Muſa les renvoya en Eſpague, avec une Armée formidable. Rodéric rappellant alors tout ſon courage, ordonna à tous ceux qui pouvoient porter les armes de venir ſe ranger ſous ſes étendarts. Il leva une Armée nombreuſe, mais peu aguerrie.

On en vint à une action générale l'onzième de Novembre 714, dans une Plaine que traverſe la Guadalete. On combattit de chaque côté avec beaucoup de courage juſqu'à la nuit. Les Infidèles commencoient à déſeſpérer de la victoire, lorſque l'Archevêque Oppas, qui commandoit un Corps conſidérable de Troupes, paſſa de leur côté dans un moment déciſif pour le gain de la bataille. Les Eſpagnols furent taillés en pièces. Rodéric, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, monta à cheval, & prit la fuite avec le reſte de ſes Troupes. 714.

Quelques-uns prétendent qu'il fut noyé en paſſant la Guadalète, où on trouva ſon cheval & ſes habits Royaux. D'autres diſent que s'étant retiré vers les ſources de cette rivière, il y rencontra un Berger avec lequel il changea d'habit; qu'après s'être rendu dans le Monaſtère de Cauliniana à deux lieues de Mérida, il réſolut d'aller s'enſevelir dans quelque profonde ſolitude; qu'un Moine nommé Roman s'étant joint à lui, ils traverſèrent la Luſitanie, paſſerent du côté de la Galice, & s'arrêtèrent ſur une montagne d'une hauteur prodigieuſe, où ils fondèrent un Hermitage, pour y paſſer le reſte de leurs jours dans la prière & la méditation. Tous ces faits pourroient bien être ſuppoſés; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que Rodéric fut défait, & que depuis on n'entendit plus parler de lui.

Les Maures ſe répandirent bientôt comme un Torrent dans toute l'Eſpagne. Après avoir fait raſer la Ville d'Ecija, ils ſe partagèrent en deux Corps, l'un ſous Tarif, & l'autre ſous Magued, qui de Chrétien s'étoit fait Mahométan. Il ſoumit Cordoue, & paſſa tous les habitans au fil de l'épée. Tarif, après avoir jetté des Troupes dans quelques Villes, mit à feu & à ſang toute l'Andalouſie. Il alla mettre enſuite le ſiège devant Tolède, Capitale de la Monarchie des Goths, laquelle ne tarda pas à tomber ſous la puiſſance des Maures. La priſe de cette Place entraina celle de preſque toute l'Eſpagne. Les Maures n'eurent pas plutôt appris ces conquêtes, qu'un grand nombre d'entre eux paſſa en Eſpagne pour partager avec leurs Compagnons les dépouilles de ce Païs.

D'un autre côté Muſa, las de reſter ſimple ſpectateur, paſſa d'Afrique en Europe, & aborda avec douze mille hommes à Algézire. Il commença par aſſiéger Médina Sidonia, qui fut obligée de ſe rendre. Carmona, l'une des plus fortes Villes de la Bétique, fut enſuite attaquée. Les Barbares re-

rebutés des travaux & de la longueur du ſiège, penſoient déja à ſe retirer, lorſque le Comte Julien s'en empara par artifice. La conquête de cette Place fut ſuivie de celle de Seville. Muſa entra immédiatement après dans la Luſitanie, où il ſe rendit maitre de Mérida. Après la priſe de cette Place, il prit la route de Tolède. Lui & Tarif réunirent leurs forces, & entrèrent dans la Celtibérie & la Carpétanie, où tout ſubit le même ſort que le reſte de l'Eſpagne. Après cette expédition ils ſe rendirent auprès du Miramolin pour recevoir de ſa main les recompenſes dus à leurs ſervices.

Lorſque Muſa quitta l'Eſpagne, il y laiſſa pour Gouverneur ſons fils Abdalaſis, qui ſe rendit maitre d'Evora, de Béja, d'Idanna, d'Alcacer, & de tout le Païs entre le Tage & la Guadiana. Abdalaſis épouſa Egilone Veuve de Rodéric, qui avoit été faite priſonnière. La diviſion ne tarda pas à ſe mettre parmis les Arabes, jaloux les uns des autres, & bientôt on vit autant de Rois en Eſpagne qu'il y avoit de Gouverneurs de Places.

Pélage, Couſin de Rodéric, qui après la bataille de la Guadalète s'étoit ſauvé dans les Montagnes des Aſturies, commença à oppoſer une digue aux rapides conquêtes des Arabes. Il fut déclaré Roi par ceux qui étoient auprès de lui. Manuza, Chrétien, mais impie & ſcélérat, commandoit alors dans Gijon pour les Arabes. Son mariage avec la ſœur de Pélage fut la prémière ſource de la liberté de l'Eſpagne. Lorſque Pélage eut augmenté le nombre de ſes Troupes, il commença à deſcendre dans la plaine, & à attaquer les Maures. Ceux-ci allarmés de ſes prémiers ſuccès, unirent leurs forces, & inveſtirent les Chrétiens dans leur retraite. Pélage les battit en pluſieurs rencontres, fit priſonnier le perfide Oppas, qui avoit ſi indignement trahi ſa Patrie, & donna la chaſſe à Manuza qui fut maſſacré par les Païſans. Après ces ſuccès Pélage continua à faire trembler les Maures, &
737. mourut enfin à Cangas en 737. Ce fut ce Prince qui introduiſit le titre de Don en Eſpagne. Il avoit épouſé Gaudioſe de Cantabrie, nièce d'Oſilon frère d'Etienne, père de S. Idelphonſe. Il en eut Favila & Erméſinde.

Favila, qui ſuccéda à ſon père, ne règna que deux ans. On prétend qu'il fut fort addonné à ſes plaiſirs, qu'il négligea la guerre, & qu'il paſſa preſque tout ſon tems à la chaſſe, où il fut tué par un Ours. Comme il mourut ſans enfans, la Couronne paſſa à ſa Sœur Erméſinde, qui la partagea avec ſon Epoux Don Alfonſe, fils de Don Pèdre Duc de Cantabrie.

Alfonſe remporta de grandes victoires ſur les Maures affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites en France, & ſur-tout dans la bataille que Charles Martel gagna ſur eux près de Poitiers. Il ſe rendit maitre de pluſieurs Villes, tua les Arabes qui les habitoient, & en emmena les Chrétiens dans les Aſturies. Il mourut après avoir règné dix-huit ans. Il eut de ſa femme Erméſinde, Froila, Vimaran, Aurélius, & Adoſinde.

Froila,

Froila, fils ainé d'Alfonſe, marcha d'abord ſur les traces de ſon père. Il leva une puiſſante Armée contre Abdérame Roi de Cordoue, de la Maiſon des Ommiades. Celui-ci avoit envoyé ſon fils Omar pour ravager la Luſitanie, mais Froila l'ayant rencontré dans la Galice, lui tua ſix mille hommes. Les armes de Froila furent preſque par-tout victorieuſes; mais il ternit tout d'un coup ſes belles actions par la mort de ſon frère Vimaran, qu'il tua de ſa propre main. L'amour des Peuples pour Vimaran, qui étoit brave & plein de religion, fut la cauſe de ſa perte. Le Roi le craignoit, & crut devoir l'immoler à ſa tranquilité. Cependant Abdérame chercha à ſe vanger des affronts qu'il avoit reçus de Froila. Dans cette vue il mena une puiſſante Armée dans la Luſitanie, & s'empara de tout le Païs qui eſt entre le Tage & le Cap Sacré, qui prit vers ce tems-là le nom de Cap de St. Vincent. Froila fut tué à Cangas par Aurélius ſon Frère ou ſon Couſin germain, & fut inhumé dans le Monaſtère d'Oviédo. Il règna ſix ans. Il avoit épouſé Ménine, Fille d'Eude Duc d'Aquitaine, dont il eut deux enfans, Don Alfonſe ſurnommé le Chaſte, & Donna Ximène fameuſe par ſes débauches.

Aurélius ne fit rien de remarquable pendant ſon règne. Il mourut à Cangas ſans enfans. Aldoſinde ſa Sœur, qui avoit épouſé Silo, obtint la Couronne, & la partagea avec ſon Epoux. 774.

Silo réduiſit ſous ſon obéiſſance les Peuples de la Galice, qui s'étoient révoltés contre lui, après les avoir défaits près du Mont Cébréros. Il entra dans la Luſitanie, & enleva Mérida aux Maures. Il regna neuf ans. 783.
Aldoſinde fit alors donner la Couronne à ſon Neveu Don Alfonſe fils de Froila; mais Maurégatus ſon Oncle la lui enleva.

Maurégatus ſe rendit tributaire des Maures, pour leur marquer ſa reconnoiſſance de ce qu'ils avoient favoriſé ſon uſurpation. Le Tribut qu'il payoit conſiſtoit en cent jeunes Filles des plus belles de toute l'Eſpagne, qu'on envoyoit toutes les années à Cordoue. Voila de quelle manière ce Prince ſe ſoutint ſur le trône, qu'il laiſſa en mourant à Vermond fils de Vimaran. 789.

Vermond ayant refuſé de payer le tribut des Filles, Abdérame pour l'y obliger, leva des Troupes, à la tête deſquelles il mit Muſa Capitaine renommé par ſes exploits. Vermond fut au-devant de ſes Ennemis, remporta ſur eux une grande Victoire, & força le Roi des Infidèles à lui demander une trève qu'il lui accorda. Peu de tems après il ſe maria avec Urſende, dont il eut deux enfans, Don Ramire & Don Garcie. Il renonça volontairement à la Couronne, lorſqu'il n'étoit que dans la troiſième, ou 792.
ſuivant d'autres, dans la ſixième année de ſon règne, pour ſe retirer dans un Monaſtère.

Alfonſe II, fils de Froila, affermit par ſes rapides conquêtes les fondemens de la Monarchie Eſpagnole. Il enleva Lisbonne & pluſieurs autres Villes aux Maures, & fit un grand carnage de ces Infidèles dans le reſte de la Luſitanie. On prétend que ce fut ſous ſon règne que l'on trouva le tombeau de St. Jaques Apôtre & Patron d'Eſpagne. Alfonſe le fit tranſ-

843. porter à Compoſtelle, qu'il érigea en Evêché. Ce Prince mourut âgé de 85 ans, après en avoir règné 52.

Ramire, fils de Vermond & d'Urſend, lui ſuccéda. Il étoit à peine monté ſur le Trône que le Comte Népotien ſe révolta dans les Aſturies, & prit le titre de Roi. Ce Rébelle fut défait dans une bataille qui ſe donna ſur les bords de la rivière de Narceia, & ayant été fait priſonnier, il fut jetté dans une obſcure priſon par ordre du Roi qui lui fit créver les yeux. Cette vic-
845. toire fut ſuivie de la défaite des Normands, qui, après avoir ravagé quelques Provinces de France, s'étoient rendus dans la Galice pour y faire les mêmes dégats qu'ils avoient faits en France. Ces Peuples, après avoir été forcés de regagner leurs Vaiſſeaux, abordèrent à Lisbonne, qu'ils pillèrent, enſuite ils parcoururent les Côtes méridionales de l'Eſpagne, où ils exercèrent des cruautés inouies. Don Ramire, après avoir fait de glorieuſes
850. conquêtes, mourut à Oviédo, où il fut inhumé avec Paterne ſon Epouſe, de laquelle il eut Ordogno, qui ſuccéda à ſa Couronne & à ſa valeur.

Ordogno, après avoir peuplé pluſieurs Villes, qui avoient été ruinées, prit les armes pour réprimer quelques Peuples révoltés, & s'oppoſer aux progrès de Muſa Goth d'origine, qui avoit porté la terreur de ſes armes juſques dans la France. Ordogno mit fin aux victoires & à la vie de cet Infidèle, & enleva à Abdérame & à Mahomet ſon fils une partie de leurs Etats. Mahomet Roi de Cordoue, après la mort de ſon père, appella les Maures à ſon ſecours, & ſe trouva par ce moien à la tête d'une Armée formidable. Ordogno lui livra bataille, & remporta ſur lui une grande victoire dans l'Eſtramadure. Ce Prince fut moins heureux l'année ſuivante, ſes
863. Troupes ayant été taillées en pièces par Mahomet. Ordogno mourut à Oviédo, dans le tems qu'on eſpéroit plus que jamais qu'il mettroit un frein à l'ambition des Maures. Il avoit épouſé la Princeſſe Munine, de laquelle il eut cinq enfans, Don Alfonſe, Don Vermond, Don Nunno, Don Odoario, & Don Fruéla.

Alfonſe III fut ſurnommé le Grand, à cauſe de ſa valeur extraordinaire & de ſa grande pieté. Son Oncle Fruéla, fils du Roi Vermond & Comte de Galice, ſe fit proclamer Roi dans cette Province. Il vint ſe préſenter avec une Armée aſſez forte devant Oviédo, & obligea Alfonſe de ſe retirer dans le Païs d'Alava. Les cruautés, que Fruéla exerça ſur les habitans d'Oviédo, le rendirent ſi odieux, qu'on conjura contre lui, & qu'on lui ôta enfin la vie, pour rendre à Alfonſe la Capitale de ſes Etats. Alfonſe, après avoir appaiſé quelques révoltes, ſe jetta ſur les terres des Maures, qui l'avoient attaqué, paſſa le Tage, pénétra juſqu'à Mérida, & répandit partout la conſternation. Il aſſembla par ordre du Pape un Concile à Oviédo,
900. lequel fut terminé le 18 de Juillet de l'année 900. Ce Prince occupoit déja le Trône depuis 48 ans, lorſque ſon fils Garcie ſe révolta contre lui, & attira dans ſon parti ſes Frères, la Reine, & Nunnes Hernandès, Comte de Caſtille ſon Beau-père. Alfonſe, qui n'avoit en vue que le bien de ſon Peuple, aima mieux rénoncer volontairement au Trône, que d'expoſer ſes

Sujets

Sujets aux fureurs d'une guerre civile. Il partagea donc ſes Etats à ſes Enfans, & donna à Don Garcie les Roiaumes de Léon, d'Oviédo & de Caſtille, & à Don Ordogno la Galice, & la partie de la Luſitanie qui étoit ſous ſa puiſſance. Il mourut à Zamora peu de tems après, & fut inhumé à Aſtorga & tranſporté enſuite à Oviédo.

Garcie, fils ainé d'Alfonſe, règna obſcurément dans les Provinces qu'il eut en partage; mais Ordogno ſe diſtingua par ſes belles actions & ſa ſageſſe. Celui-ci pouſſa ſes conquêtes juſques ſur les bords du Tage, & après avoir paſſé cette rivière, il obligea les Infidèles à abandonner leurs demeures. Don Garcie mourut à Zamora ſans laiſſer de poſtérité.

Ordogno, II du nom, ſe voyant maitre des Etats qu'avoit poſſedés Alfonſe le Grand, prit les armes, entra une ſeconde fois dans la Luſitanie, & ravagea tout le Païs que baigne la Tage. Il enleva aux Maures la Forteresſe d'Alhaie; &, après avoir ſoumis les habitans entre la Tage & la Guadiane, ceux des Algarves & de l'Eſtramadure, il revint à Léon, où il tranſporta le ſiège de ſon Empire. Il défit dans une autre occaſion Abdérame Roi de Cordoue, qui ſe vit enfin obligé d'implorer le ſecours des Maures Afriquains. Abdérame, ayant reçu des Troupes conſidérables, fit une irruption dans la Galice; mais en ayant été chaſſé, il ſe jetta dans la Luſitanie, où il mit tout à feu & à ſang, & aſſiegea Porto. Ordogno alla au ſecours de cette Place, préſenta bataille à l'Ennemi, & l'obligea de ſe retirer après lui avoir tué beaucoup de monde. Les Maures attaquèrent enſuite le Roi de Navarre. Celui de Léon marcha à ſon ſecours; mais ils furent tous deux défaits dans une Vallée qu'on nomme aujourdhui Junquéra. Les Barbares firent un carnage horrible de leurs Troupes, & les deux Rois Chrétiens eurent bien de la peine à échaper à la pourſuite des Ennemis. Ordogno fut marié trois fois. La prémiere à Donna Munine Elvire; la ſeconde, à Donna Argonte; & la troiſième, à Donna Sanche, fille de Don Garcie Iniguez Roi de Navarre, & Sœur de Don Sanche, qui occupoit le trône de ſon père. Il n'eut point d'enfans de ſes deux dernières femmes, mais il en eut cinq de la prémière, ſavoir Don Sanche, Don Alfonſe, Don Ramire, Don Garcie, & Donna Ximène. Ce Prince, qui avoit règné ſi glorieuſement, ternit tout d'un coup ſa gloire en faiſant mettre à mort les Comtes de Caſtille. Il mourut à Zamora en 924. Comme 924.
ſes enfans n'étoient pas en état de règner, Froila ſon frère lui ſuccéda.

Froila II donna lieu au Caſtillans de ſe révolter, en faiſant mourir les enfans d'un grand Seigneur de Caſtille, nommé Don Oſmund. Ces Peuples prirent les armes, & s'érigerent en eſpèce de République. Froila mourut de la Lèpre, après avoir regné un peu plus d'un an. Il laiſſa de ſon Epouſe; la Princeſſe Donna Munia, trois enfans, Ordogno, Alfonſe & Ramire.

Alfonſe IV, fils ainé d'Ordogno II, monta ſur le trône. Ce Prince ſe rendit odieux à ſes Sujets, par ſes vices. Dégouté du poids des affaires, il ſe retira dans un Monaſtère, après avoir remis le ſceptre à Don Ramire ſon frère,

frère, auquel il avoit donné le gouvernement de tout le Païs qu'il occupoit dans la Luſitanie. Il avoit été marié à Donna Urraque Ximène, fille de Don Sanche Abarca, Roi de Navarre, de laquelle il eut un fils nommé Ordogno. Peu de tems après ſon abdication il voulut remonter ſur le trône, ce qui cauſa une guerre civile, dont les Infidèles profitèrent. Il fut pris par ſon frère, qui lui fit créver les yeux, de même qu'aux enfans de Froila qui étoient entrés dans ſon complot.

Ramire II remporta pluſieurs victoires ſur les Infidèles. Il fut marié à Thérèſe Florentine, fille de Don Sanche Abarca Roi de Navarre, & il eut d'elle Sanche, Vermond, Ordogno & Elvire. Il bâtit pluſieurs Monaſtè-
950. res, & à la fin de ſa vie il reçut l'Habit Monaſtique. Il mourut regretté de ſes Peuples, après avoir règné dix-huit ans & près de trois mois.

Ordogno III, ſon fils, lui ſuccéda au Royaume de Léon. Ce Prince étoit également propre à commander une Armée & à gouverner des Peuples. Don Sanche ſon frère ayant formé un parti conſidérable dans le Royaume contre le Roi, Ordogno ſe vit obligé de prendre les armes contre les rébelles, leſquels furent vaincus malgré le Roi de Navarre & le Comte de Caſtille, qui s'étoient déclarés en faveur de Don Sanche. Il répudia ſa prémière femme, fille de ce Comte, & épouſa Donna Elvire, dont il eut Don Vermond. Les Peuples de la Galice, qui avoient favoriſé Don Sanche, furent obligés de ſe ſoumettre. Ordogno pénétra enſuite dans la Luſitanie, ſe rendit maître de Lisbonne & l'abandonna au pillage. La haine que ce Prince portoit à Ferdinand Gonzalez Comte de Caſtille, ne l'empêcha pas de joindre ſes armes à celles du Comte, pour faire la guerre à Abdérame Roi de Cordoue. Il envoya donc un puiſſant ſecours au Comte, qui battit les Maures à Saniſtévan de Gormaz. Ordogno étoit tout occupé de nou-
955. veaux projets pour profiter de cette victoire, lorſque la mort l'enleva dans la Ville de Zamora.

Sanche Prémier de ce nom, dit le Gros, étoit fils de Ramire II. Il fut chaſſé de ſon Royaume par Ordogno ſurnommé le Mauvais, fils du Roi Alfonſe dit le Moine. Il ſe refugia auprès du Roi de Navarre, & delà il paſſa à Cordoue où il ſe fit guérir d'une Hydropiſie. Auſſi-tôt il arma contre le Comte de Caſtille & Ordogno, lequel fut vaincu & détrôné. Les Peuples de Galice s'étant révoltés, le Roi les châtia, & bannit quelques-uns des chefs de la révolte dans la partie de la Luſitanie qui lui appartenoit. Ce Prince fut empoiſonné par le Comte Gonzalez, qui s'étoit joint aux rébelles relegués dans la Luſitanie. Don Sanche eut trois enfans de Donna Thérèſe ſon épouſe, ſavoir Don Ramire, Donna Urraque, & Donna Ermenſenda.

Ramire III monta ſur le trône après la mort de Don Sanche ſon père. Comme il n'avoit que cinq ans, la Reine Thérèſe & ſa Tante Elvire gouvernèrent pour lui. Les Normands avoient abordé depuis peu dans la Galice, où ils faiſoient de grands ravages. On envoya contre eux le Comte Gonçales Sanche, qui les attaqua & les mit en pièces. Le Roi étoit ſur le point

de

de ſortir de tutèle, lorſque les Comtes de Galice, de Léon & de Caſtille, ennuiés de ſon foible gouvernement, reconnurent pour Roi Vermond ſon couſin, fils du Roi Ordogno III. Don Ramire marcha contre eux, & combattit Vermond & ſes partiſans. La diſcorde qui règnoit parmis les Eſpagnols engagea Almanzor tuteur d'Hiſſem, Roi de Cordoue, à entrer dans la Luſitanie à main armée. La mort de Don Ramire arrivée ſur ces entrefaites, n'empêcha pas Almanzor de pourſuivre ſes deſſeins. Les principales Places de la Luſitanie ſubirent le joug des Infidèles.

Vermond II, devenu ſeul maitre du Royaume par la mort de Don Ramire, ſe mit en campagne pour s'oppoſer aux progrès que faſoit Almanzor. La bataille ſe donna près de Simancas, mais le Roi y ayant été défait, fut obligé de ſe retirer dans les Montagnes. Almanzor, après s'être retiré chargé de gloire & de butin, reprit bientôt les armes à la ſollicitation du Comte Véla, qui s'étoit joint à lui pour ſe vanger de quelque mécontentement qu'il avoit reçu du Roi. Il livra une ſeconde bataille à Vermond, & ayant mis ſes Troupes en déroute, il pourſuivit les fuiards juſques aux portes de Léon, pour lors Capitale de la Monarchie Eſpagnole. Les Maures aſſiegèrent cette Ville, & s'en rendirent maitres. Elle fut pillée, ſaccagée, & plongée dans la dernière déſolation. Celle d'Aſtorga éprouva quelques jours après le même ſort. L'année ſuivante Almanzor, qui après ſes conquêtes avoit repris le chemin de Cordoue, rentra dans la Luſitanie, la déſola, pénétra dans la Galice, & ſe rendit maitre de Compoſtelle. Almanzor menaçoit déja de ſubjuguer toute l'Eſpagne, lorſqu'une maladie cruelle ravagea ſon Armée. Vermond, qui depuis longtems ſe tenoit dans l'inaction, commença alors à ſe reveiller, pourſuivit l'Armée du Vainqueur, & la tailla en pièces. Il s'unit enſuite à Garcie le Trembleur Roi de Navarre, & à Garcie Fernandès Comte de Caſtille, avec leſquels il battit les Infidèles dans la campagne d'Alcantanazor. Cette perte fut ſi ſenſible à Almanzor qu'elle lui cauſa la mort. Le Roi de Léon mourut en 999 dans la Ville de Béritio. 999

Alfonſe V n'avoit que cinq ans lorſqu'il parvint à la Couronne. Il fut mis ſous la tutèle de Don Mendez Gonçalez & de Donna Major ſon Epouſe, dont il épouſa la fille. Sous ce Prince les Chrétiens ſe prévalurent de la mesintelligence qui règnoit parmis les Maures, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites. Ceux qui avoient abandonné Conimbre & ſon territoire, du tems d'Almanzor, y revinrent pour rentrer dans leurs Biens, que les Maures leur rendirent de bon gré pour des ſommes modiques. C'eſt ce qui paroit par une Chartre, qui porte qu'un Maure vendit la Ville de Botam au Monaſtère de Lorvan, pour une Jument pleine. Don Alfonſe releva les murs de Léon, que les Maures avoient détruits, & accorda à cette Ville de grands privilèges. Dans la vue d'étendre ſes Etats, il fit une irruption en Portugal, où il aſſiegea la Ville de Viſéo. Les habitans ſe défendirent avec beaucoup d'opiniatreté. Un jour Alfonſe allant reconnoître la Place, s'approcha de trop près, & reçut un coup de fleche dont il

1028. mourut. Après ſa mort on leva le ſiège, & les Evêques qui l'avoient ſuivi dans cette Guerre accompagnèrent ſon corps juſqu'à Léon, où il fut inhumé. Ce Prince avoit eu de ſa femme Elvire, Don Vermond, & Donna Sanche. Il laiſſa auſſi un Batard, qui fut Seigneur de Gijon.

Vermond III étoit encore fort jeune lorſqu'il monta ſur le Trône. Dès qu'il fut en état d'être marié, il épouſa Donna Ximène, ou Thérèſe, fille cadette de Don Sanche Comte de Caſtille. Cette Princeſſe accoucha d'un Prince qu'on appella Alfonſe, mais qui ne vêcut que peu de jours. Alors Don Vermond voulut que le jeune Comte de Caſtille ſon Beau-frère épouſât l'Infante Donna Sanche ſa ſœur. Le Comte partit de Burgos & ſe rendit à Léon. Les enfans de Véla ayant formé le déteſtable deſſein de l'aſſaſſiner, l'attaquèrent un jour à la porte d'une Egliſe à l'aide de quelques Scélérats qu'ils avoient engagés à les ſoutenir. Le jeune Prince fut bientôt percé de mille coups par ces aſſaſſins, qui le laiſſèrent mort & baigné dans ſon ſang. Au bruit de cet attentat, la Cour de Léon & celle de Navarre changèrent l'appareil nuptial en deuil. Donna Sanche en penſa mourir de douleur. Tant de triſtes ſpectacles toucherent vivement le Roi de Navarre. Il pourſuivit les aſſaſſins, qui avoient cru trouver une Place de ſureté dans le Château de Monçon, où ils s'étoient enfermés. Les Aſſaſſins & leurs complices furent pris, & condamnés à être brulés vifs. Don Sanche Roi de Navarre hérita de la Comté de ſon Neveu, parce qu'il avoit épouſé Elvire ſœur aînée du défunt. Quoique cet héritage ne lui fût pas conteſté, Don Vermond ne laiſſa pas d'en concevoir quelque jalouſie. On en vint à une rupture, mais comme Don Vermond aimoit la paix, ces Princes ſe reconcilierent en faveur du mariage de Don Ferdinand, ſecond fils du Navarrois, avec Donna Sanche, veuve du Comte Don Garcie, ſœur unique de Vermond. Cette paix ne fut pas de longue durée. Après la mort de Don Sanche, Don Vermond déclara la guerre à Ferdinand ſon fils, & prémier Roi de Caſtille. Celui-ci s'étant joint au Roi de Navarre, attaqua le Roi de Léon dans la Plaine de Tamaron, ſur les bords de la rivière de Carion. Don Vermond y perdit la vie. Ferdinand, après cette victoire, aſſiègea Léon, & ſe rendit maître de cette Place. Par-là la Caſtille & le Royaume de Léon paſſerent dans la Maiſon de Navarre.

Ferdinand fut ſurnommé le Grand à cauſe de ſes belles qualités. Après avoir joui quelque tems des douceurs de la paix, il ſe vit dans la néceſſité de prendre les armes pour s'oppoſer aux incurſions des Maures. Il pénétra dans leurs terres par Mérida & Badajox, enleva Béja & Evora, & fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main. Ayant aſſiegé Viſéo, où commandoit Cid Alafun, il emporta cette Place, & l'abandonna au pillage. On y prit celui qui avoit tué d'un coup de fleche Don Alfonſe. Ferdinand lui fit créver les yeux, couper les mains & un pied; & enſuite ſon corps ſervit de but aux Soldats pour les exercer à tirer de l'arc. Lamégo eut le même ſort que Viſéo. L'année ſuivante il conquit une partie de la Province de Traosmontes, gagna tout le Païs

ſitué

ſitué ſur la rivière de Dauro, & jetta l'épouvante dans le voiſinage.

En 1040 il mit le ſiège devant Conimbre, & força les Maures de lui li- 1040.
vrer la Place. Siſenand, vieux Capitaine, & renommé par ſa valeur, obtint le gouvernement de Conimbre. Ferdinand mourut à l'âge de ſoixante ans, après avoir partagé tous ſes Etats entre ſes trois fils, Don Sanche, Don Alfonſe, & Don Garcie. Le prémier eut le Royaume de Caſtille avec tout ce qu'on avoit enlevé aux Navarrois depuis la mort du Roi Don Garcie. Don Alfonſe eut le Royaume de Léon avec le Territoire de Campos, & cette partie des Aſturies que traverſe la rivière de Déva qui paſſe par Oviédo. Don Garcie eut la Galice, avec cette partie de la Luſitanie que ſon père avoit conquiſe ſur les Maures. Outre ces trois fils, Don Ferdinand laiſſa encore deux filles, Donna Urraque, & Donna Elvire qui épouſa le Comte de Cabra. Donna Urraque eut pour ſon apanage la Ville de Zamora, & Donna Elvire ſa ſœur eut celle de Toro. Une des clauſes du Teſtament portoit, que les trois Princes, chacun dans leur diſtrict, auroient le titre de Rois ſans dépendance les uns des autres, & avec une égale ſouveraineté.

Sanche II, fils ainé de Ferdinand, enviſagea le partage que ſon père venoit de faire, comme une injuſtice manifeſte à ſon égard. Ses frères de leur côté ne furent pas plus contens. Don Garcie fut le prémier à troubler la paix. Don Sanche arma auſſi; &, pour ne pas avoir ſes deux frères ſur les bras, il ſe ligua avec Alfonſe, pour faire enſemble la conquête de la Galice & de la Luſitanie.

Don Garcie ſe trouva dans un embaras d'autant plus grand, que les Galiciens & les Luſitaniens ne lui étoient point affectionnés. Ce Prince, qui n'avoit ni le cœur aſſez grand, ni l'eſprit aſſez fort pour gouverner par lui-même, s'étoit déchargé de tout le poids des affaires ſur un de ſes Favoris qui abuſoit de ſa confiance. Don Rodrigue Froias, illuſtre par ſa naiſſance, par ſon crédit & ſa valeur, ayant un jour rencontré ce Miniſtre, l'arrêta, & lui reprocha ſa conduite. Le Favori lui ayant répondu inſolemment, Froias le tua, & par cette action délivra l'Etat de ſon oppreſſeur. Froias craignant le reſſentiment du Roi, abandonna la Cour, mais Don Garcie loin de ſonger à le punir, lui ordonna de revenir.

Cependant les Capitaines de Don Sanche avoient commencé leurs hoſtilités dans la Province de Beira & de Galice. Les Comtes Don Nugnès de Lara, & Don Garcie de Cabra, s'avancèrent avec quelques Troupes juſqu'à Conimbre. On en vint aux mains dans la Campagne appellée Aqua de Maya. Les Eſpagnols y furent défaits, & on leur tua ſix cens hommes. Après cette victoire, Don Garcie paſſa à Santarem à la tête de ſon Armée.

Don Sanche entra en même tems dans la Luſitanie avec une Armée des plus nombreuſes. Froias conſeilla à Don Garcie de riſquer une bataille. Son conſeil fut ſuivi, & la Bataille ſe donna dans une campagne peu diſtante de Santarem. Don Sanche y combattit avec une valeur admirable;

mais ſon cheval ayant été tué ſous lui, il fut pris par Froias & remis entre les mains de Don Garcie. Froias, en livrant ſon priſonnier, rendit le dernier ſoupir, ayant été lui-même bleſſé mortellement dans le combat. Don Sanche, qui avoit été confié à la garde de quelques Seigneurs Portugais, eut le bonheur de ſe ſauver, & alla rejoindre les fuiards qu'il ramena à la charge. Le combat fut des plus ſanglans. Don Garcie y fut fait priſonnier, & conduit dans le Château de Luna en Galice.

Après cette victoire, Don Sanche ſe rendit maître de toute la Luſitanie. Alfonſe, Roi de Léon, eut bientôt après le même ſort que Don Garcie. Don Sanche lui déclara la guerre, le vainquit, le fit priſonnier, & le força à prendre l'habit de Moine dans le Monaſtère de Sahagun. Alfonſe ayant trouvé le moien de s'échaper de ce Monaſtère, paſſa à Tolède, où il fut reçu & traité en Roi par Alimaon, ancien ami & allié du Roi ſon père. Don Sanche, pour ſe conſoler de cette fuite, entreprit d'enlever à ſes ſœurs leurs domaines, & commença par aſſiéger Zamora, où la Princeſſe Urraque s'étoit enfermée avec une bonne Garniſon. Vellido d'Olfos, homme hardi & déterminé, ſortit alors de la Ville dans la réſolution de tuer le Roi. Il ſe rendit dans le Camp de Don Sanche, lui dit qu'il venoit lui découvrir l'endroit de la muraille le plus foible, & par lequel il pourroit forcer Zamora. Don Sanche ſortit avec lui de ſa tente, & dès qu'ils furent à quelque diſtance du Camp, Vellido lui porta un coup de Lance, & le laiſ-
1075. ſa mort ſur la place. Son corps fut tranſporté dans le Monaſtère de Honna, où il fut inhumé ſans beaucoup de pompe.

Après la mort de Don Sanche, l'Infante Urraque dépêcha un Courir à Tolede, pour avertir Alfonſe de la mort du Roi leur frere. Alfonſe, après avoir pris congé d'Alimaon, ſe rendit à Zamora, où Urraque l'attendoit avec impatience. Il fut d'abord proclamé Roi par ceux de Léon; mais la Galice & le Portugal en firent quelque difficulté, parce que Don Garcie s'étoit ſauvé de priſon, & tâchoit de remonter ſur le Trône. Mais le Roi Alfonſe l'attira auprès de lui, ſous prétexte de quelque accommodement, & le fit enfermer dans un Château où il mourut.

Alfonſe VI ſe vit par-là maître de la Caſtille, du Royaume de Léon, de celui de Galice, & de la Luſitanie, à l'exception de la partie qui étoit ſous la puiſſance des Maures. Ce Prince fit de grandes conquêtes, & enleva Tolède aux Maures après la mort d'Alimaon & de ſon fils Hiſſem. Ayant tranſporté ſa Cour à Tolède, il y aſſembla les Prélats & les Nobles de ſon
1085. Royaume, & le 18 de Décembre de l'année 1085 on élut pour Archévêque de cette Ville le Moine Bernard, François, né en Agennois à la Salvétat. Ce Prélat reçut dans la ſuite d'Urbain II le Pallium, & fut fait Primat de toute l'Eſpagne. Il aſſiſta au Concile qui ſe tint à Léon en
1091. 1091.

Le Roi Alfonſe eſſuia quelques traverſes, que lui cauſa l'amour qu'il eut pour Zaïde fille de Bénabet Roi de Séville, qu'il avoit épouſée. Bénabet voulant profiter de l'alliance qu'il avoit contractée avec un Roi ſi puiſſant,

for-

forma le deſſein de réunir à la Couronne de Séville ce qui reſtoit aux Mahométans deça la Mer. Ces deux Princes firent entre eux un Traité ſecret, & convinrent d'écrire tous deux en Afrique pour inviter les Almoravides à favoriſer une entrepriſe dont ils ſe promettoient de grands avantages pour l'intérêt des deux Nations. On donnoit le nom d'Almoravides aux Peuples ſoumis à un Roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc, où ſes ſucceſſeurs règnent encore.

Joſeph Téphin, fils & ſucceſſeur de celui qui avoit fondé cette Monarchie, étoit alors ſur le Trône. Ce Prince ne croyant pas qu'il fût à propos de paſſer ſi-tôt la Mer en perſonne, choiſit pour conduire ſes Troupes un Capitaine expérimenté, nommé Hali Abénaxa, qui ayant débarqué en Eſpagne, mena l'Armée qu'il commandoit au Roi de Séville, & feignit de n'être venu que pour favoriſer ſes deſſeins. Ce Général ſe voyant le plus fort, fit querelle à ſon Allié. On en vint à une Bataille, que le malheureux Bénabet perdit avec la vie. Le Royaume de Séville devint par-là la proie du Vainqueur. Abénaxa, au-lieu d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi ſon maître, ſe déclara Roi lui-même, & pourſuivit ſa victoire contre les Saraſins du voiſinage. Il uſurpa en même tems l'ancien titre de Miramolin, qu'avoient pris ceux des prémiers Conquérans, qui établirent la puiſſance des Maures en Eſpagne.

Hali Abénaxa, après avoir ſoumis les Maures, déclara la guerre au Roi de Caſtille. Il enleva bientôt les Places que Bénabet avoit données en dot à ſa fille. Ce coup n'abatit pas Alfonſe. Il leve promptement des Troupes, appelle ſes voiſins à ſon ſecours, & marche à l'Ennemi, qu'il trouve près de Badajoz. On en vint aux mains, & Alfonſe eut encore le malheur d'être vaincu. Cependant ce Prince, plein de courage, après avoir ramaſſé les débris de ſon Armée, revint à la charge, & pouſſa cette fois Abénaxa avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de ſe renfermer dans Cordoue. Alfonſe l'y avoit déja tenu aſſiegé quelque tems, lorſque le Miramolin lui fit propoſer un Traité, par lequel il lui rendroit hommage de ſes conquêtes, & deviendroit ſon tributaire. Alfonſe jugea à propos de donner les mains à ce Traité, après quoi il ſe retira à Tolède, & Abénaxa à Séville.

Alfonſe ne reſta pas longtems dans l'inaction. Il tourna ſes armes contre Saragoce, qu'il aſſiègea, & dont il ſe ſeroit peut-être rendu maître, ſi une nouvelle imprévue ne l'eût obligé de lever le ſiège, pour aller défendre ſes propres Etats. Joſeph Téphin Roi de Maroc, irrité de la perfidie d'Abénaxa ſon Général, venoit de paſſer en Eſpagne avec une Armée formidable, & ayant attaqué Séville, il s'en étoit rendu maître, & Abénaxa y avoit eu la tête tranchée. Cordoue s'étoit ſoumiſe, & le nouveau Miramolin s'étoit déja fait reconnoître par la plupart des Princes Maures. Alfonſe n'eut pas de peine à faire entrer dans ſes intérêts toutes les Puiſſances Eſpagnoles. Le Roi d'Arragon ayant joint les Caſtillans près de Tolède, on marcha à l'Ennemi dans la vue de lui livrer bataille. Le Prince Maure

s'étant apperçu que les Chrétiens lui étoient ſupérieurs en nombre, ſe battit en retraite, & ſe retrancha ſi à propos, que les deux Rois n'ôſerent entreprendre de le forcer.

Le Roi de Caſtille éprouva quelque tems après de fâcheux effets de la fortune. Il perdit en peu d'années trois perſonnes, qui étoient les colomnes de ſon Etat, l'Infante Urraque ſa ſœur, Raymond de Bourgogne ſon Gendre, qu'il avoit fait Comte de Galice, & le Cid fameux guerrier, qui lui avoit rendu des ſervices ſignalés. Ces pertes furent bientôt ſuives d'une autre, qu'Alfonſe ſentit encore davantage. Joſeph Téphin étant venu à mourir, ſon fils Hali qui lui ſuccéda, déclara la guerre à Alfonſe, & ſe jetta dans la Caſtille. Alfonſe étoit alors malade. Il donna le commandement de ſes Troupes à Garcie Comte de Cabra, & voulut que Sanche ſon fils allât à cette guerre, quoiqu'il eût à peine onze ans. On marcha à l'Ennemi, on le combattit, mais avec tant de malheur, que l'Armée Caſtillane fut vaincue & miſe en déroute. L'Infant même y perdit la vie. Cette bataille fut donnée à Vélès, & nommée la *Journée des ſept Comtes.*

La perte de l'Infant fut d'autant plus ſenſible à Alfonſe, qu'il n'avoit eu d'autre fils de ſix ou ſept femmes qu'il avoit épouſées. Urraque ſa fille & héritière préſomptive du Royaume en avoit eu un de Raymond Comte de Bourgogne; mais comme cet enfant étoit d'une race étrangère, le Roi & les Grands avoient peine à ſouffrir qu'il ſuccédât à la Couronne. On conclut qu'il falloit donner à l'Infante, Eſpagnole de naiſſance, un nouveau Mari, pour avoir un Roi de la Nation. On jetta les yeux ſur le Roi d'Arragon, Don Alfonſe, dans la penſée que ce Prince ſeroit en état d'étendre les conquêtes des Chrétiens ſur les Infidèles beaucoup plus loin qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Le mariage fut conclu & célébré avec beaucoup d'appareil. La nouvelle Reine ſuivit ſon Mari dans ſes Etats d'Arragon.

Peu de tems après ce mariage, le Roi Alfonſe fut attaqué d'une maladie, qui le mit au tombeau après une langueur de dix-ſept mois. Il mourut à
1109. Tolède l'an 1109, âgé de 79 ans, dont il avoit règné 44.

Alfonſe VII monta ſur le Trône en vertu du droit de ſa femme Urraque. Les déréglemens de cette Princeſſe cauſerent de grands troubles. Alfonſe qui n'ignoroit pas qu'elle en aimoit d'autres que lui, diſſimula d'abord le peu de ſatisfaction qu'il en avoit. La Reine de ſon côté cachoit une partie de ſes ſentimens, peut-être parce qu'elle remarquoit que les Grands charmés des belles qualités d'Alfonſe, & ſur-tout de ſon zèle pour les intérêts de la Nation, le reconnoiſſoient à l'envi pour leur Souverain. Cependant les débauches d'Urraque allèrent ſi loin, que le Roi la fit arrêter, & la confina dans la Fortereſſe de Caſtellar près de Saragoce. La Reine avoit deux Amans déclarés, dont l'un étoit Don Gomez Comte de Candeſpine, & l'autre Don Pèdre de Lara. Celui-ci ôſa ſe flatter qu'il l'épouſeroit, ſi le divorce qu'elle méditoit venôit un jour à réuſſir. Urraque ne reſta pas longtems renfermée. Elle échappa de ſa priſon, & ſe rendit en Caſtille.

Son

Son arrivée partagea les Grands ; mais enfin ils ſe déterminèrent à la remettre entre les mains du Roi, qui la fit enfermer une ſeconde fois.

Alfonſe commençoit à règner ſeul paiſiblement, lorſqu'un nouvel évènement vint troubler le repos dont il jouïſſoit. Le jeune Alfonſe, fils d'Urraque & de Raymond de Bourgogne, avoit un droit qu'on ne pouvoit lui diſputer, de ſuccéder au Royaume de Caſtille, dont ſa mère étoit ſeule héritière. La plupart des Grands ſe déclarèrent en ſa faveur. Comme on prétendoit que le mariage d'Urraque avec le Roi d'Arragon étoit contre les Loix de l'Egliſe, on obtint du Pape un Bref par lequel il fut ordonné à l'Evêque de Compoſtelle de procéder à la caſſation de ce mariage. Ce coup fut des plus ſenſibles à Alfonſe. Après avoir fait tomber les prémiers effets de ſon indignation ſur les Evêques qui s'étoient déclarés contre lui, il attaqua la Galice, où il ſe rendit maitre de pluſieurs Villes. La paix ſe fit bientôt, mais elle ne fut pas de longue durée. La Galice, ſoutenue de Henri Comte de Portugal, ſe révolta de nouveau, & fit couronner le jeune Alfonſe à Compoſtelle. A cette nouvelle, l'Arragonois répudia publiquement Urraque, & lui donna la liberté. Ce Prince, par ce coup de politique, ſe flattoit que la Reine délivrée voudroit règner à l'excluſion de l'Infant, & que par-là la mère & le fils en viendroient à une guerre ouverte, qui lui faciliteroit les moyens de les opprimer l'un & l'autre.

Bientôt les Sujets de la Couronne de Caſtille ſe trouvèrent diviſés en deux factions. Les Caſtillans reconnurent Urraque, & les Galléciens ſe déclarèrent en faveur de l'Infant. Le Comte de Portugal changea de parti, & ſe donna au Roi d'Arragon. On prit les armes. Les Amans de la Reine ſe mirent à la tête de ſes Troupes, & Don Pèdre de Trava, aſſiſté de Don Diègue Gelmirez Evêque de Compoſtelle, commanda celles de l'Infant. Le Roi d'Arragon marcha contre les Amans de la Reine, & les ayant trouvés près de Sépulvéda, il leur livra bataille & les défit. Don Gomez perdit la vie dans cette bataille, & Don Pèdre de Lara ſon rival ſe ſauva à Burgos auprès de la Reine.

Après cette victoire, l'Arragonois alla chercher l'Infant pour le combattre. Il le trouva à Villa-Daryas, entre Léon & Aſtorga. La bataille qui s'y donna fut des plus ſanglantes. Le Roi d'Arragon la gagna, & fit priſonnier Don Pèdre Comte de Trava. L'Evêque de Compoſtelle, après avoir retiré l'Infant de la mêlée, le mena à Orſillon, dans la vue de le reconcilier avec ſa mere. Ce deſſein lui réuſſit. Dans une entrevue qu'eut l'Infant avec la Reine, il fut réſolu que la Reine iroit à Compoſtelle avec l'Evêque pour y ramaſſer les débris de l'Armée, & lever de nouvelles Troupes. L'Infant reſta à Orſillon.

Sur ces entrefaites le Roi d'Arragon s'étoit rendu maitre de pluſieurs Places. Une Armée levée en Galice ſous les étendarts de la Reine arrêtèrent le progrès de ſes conquêtes. Comme il ne ſe trouvoit pas en état de s'oppoſer à une Armée plus nombreuſe que la ſienne, il ſe vit dans la néceſſité de s'enfermer dans Carrion. L'Armée de la Reine mit le ſiège devant cette

te Place; mais l'Arragonois trouva moyen d'en ſortir, & de ſe remettre en campagne. Après que cette guerre eut trainé en longueur, on propoſa à la Reine de règner conjointement avec ſon fils, mais de lui laiſſer le gouvernement, pour aſſurer par-là l'Etat contre les diviſions qui le troubloient. Une telle propoſition mit cette Princeſſe en fureur, & comme Léon étoit une des Villes qu'elle avoit regagnées contre l'Arragonois, elle alla s'y enfermer. L'Infant vint l'y aſſiéger, & l'obligea à acquieſcer aux propoſitions qu'elle avoit rejettées. Le Roi d'Arragon au-lieu de profiter des troubles de Caſtille, jugea plus à propos de conquérir Saragoce. Ayant invité les François à lui prêter main forte, il ſe vit bientôt à la tête d'une groſſe Armée. Il fut aſſez heureux pour réduire cette Ville, qui devint alors la Capitale d'Arragon.

Les maux que cauſoient à la Chrétienté les conteſtations entre le Roi d'Arragon & le jeune Alfonſe Roi de Caſtille, portèrent le Pape Callixte II à travailler à leur reconciliation. On négocia, on ſigna un Traité, les deux Rois ſe virent, & ſe donnèrent réciproquement de grandes marques d'amitié. Raymond Arnoul Comte de Barcelone, qui ſe trouva à cette entrevue, avoit une fille nommée Bérengère, Princeſſe d'une rare beauté. L'Arragonois la propoſa au jeune Roi, & en fit lui-même la demande au père. La propoſition fut acceptée de part & d'autre, & le mariage ſe célébra à Saldagna près de Carrion. Après ce mariage, les deux Rois ſe ſéparèrent, & vecurent depuis en paix.

Ces deux Princes tournèrent leurs armes contre les Infidèles. L'Arragonois étendit ſes conquêtes ſur tous les Rois Maures qui bornoient ſes terres. Le Caſtillan eut auſſi un ſuccès à peu près égal. Il reprit ſur les Saraſins la forte Place de Soria, & parcourut toute cette partie de la Luſitanie, qui eſt entre la Guadiana & le Tage, que les Maures occupoient encore, & en ramena ſon Armée chargée d'un riche butin. Ce fut ſous ſon règne qu'Alfonſe Comte de Portugal, refuſa de rendre l'hommage qu'il devoit à la Couronne de Caſtille. Il fit auſſi empriſonner ſa mère Tante du Roi de Caſtille, ce qui irrita tellement ce Prince qu'il ſe rendit en Portugal à la tête d'une Armée. Il n'alla pas loin. Le Comte de Portugal l'arrêta ſur la frontière dans la plaine de Valdevès, entre Monçon & le Pont de Liria, où il l'attaqua, le défit, & l'obligea de ſe retirer à Léon. Le Roi leva bientôt une nouvelle Armée, & alla aſſiéger le Comte dans Guimaranès. On entra en traité, & le Roi de Caſtille ayant reçu la ſatisfaction qu'il demandoit, tourna ſes armes contre les Villes Saraſines frontières du Royaume de Tolède. Il pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Sierra Moréna, montagne qui ſervoit de rempart aux Saraſins d'Andalouſie, où il prit entre autres Places la Ville de Calatrava, dont les habitans déſoloient les Contrées voiſines. Le domaine de cette Place fut cedé à l'Archévêque de Tolède, & dans la ſuite elle fut remiſe au pouvoir des Chevaliers, qui portent encore aujourdhui le nom de cette Ville.

Ce fut dans ce tems-là que mourut Alfonſe Roi d'Arragon & de Navarre. Ce Prince, juſques-là invincible, étoit occupé au ſiège de Fraga, Place forte,

te, d'être ſecourue par les Saraſins de Lérida. Il quitta ce ſiège pour aller ſe mettre à la tête d'une Armée formidable. Il revenoit ſuivi de ſes nouvelles Levées, lorſqu'il ſe vit inopinément coupé par la Cavalerie ennemie. Comme il étoit remarquable par ſes armes, & qu'il paroiſſoit toujours à la tête des plus braves de ſon Eſcadron, il ſuccomba bientôt ſous les traits qu'on lui lançoit de toutes parts. Sa mort arriva le 7 de Septembre 1134. 1134.
Ce Prince fut non-ſeulement un grand guerrier, mais encore un grand homme. De toutes les actions de ſa vie, la moins ſenſée fut cette bizarre diſpoſition qu'il fit, en inſtituant par un Teſtament ſolemnel les Templiers & les Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem héritiers de tous ſes Etats.

Après ſa mort les Arragonois & les Navarrois s'aſſemblèrent à Borgia pour ſe donner un Souverain; mais comme ces derniers ne voyoient pas avec plaiſir que leur Royaume fût devenu Province d'Arragon, ils ſe ſéparèrent des Arragonois, & ſe donnèrent rendez-vous à Pampelune. Ce fut là qu'ils déclarèrent Roi de Navarre Don Garcie fils du Prince Ramire, & d'une des filles du Cid, Petit-fils du Roi Don Sanche. Les Arragonois de leur côté mirent ſur le Trône Ramire, frère des deux derniers Rois, & qui s'étoit fait Moine à Saint Pons. Ce Prince fut couronné à Hueſca. Comme le Roi de Caſtille prétendoit avoir droit à ces deux Couronnes, il fit une irruption ſur les terres de ces deux Royaumes. Il enleva au Roi de Navarre la Rioja, & tout ce que la Navarre poſſédoit au-delà de l'Elbe. Il étoit encore au milieu de ſes expéditions, lorſque le Navarrois le fit conſentir à un Traité, qui ne lui fut pas deſavantageux. Ramire le Moine n'en fut pas quitte à ſi bon marché. Le Roi de Caſtille lui enleva Saragoce, avec toutes les dépendances de cette Ville, & l'obligea par un Traité à tenir de lui ce qu'il voulut bien lui laiſſer.

Ce que Ramire fit de mieux pendant ſon règne, fut de ſe décharger ſur un plus habile homme que lui du poids d'une Couronne, qu'il ne pouvoit porter, & d'aller finir le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Il avoit eu de la Reine Agnès ſa femme, une fille nommée Pétronille, laquelle fut mariée avec Raymond Bérenger quatrième du nom, Comte de Barcelone. Il fut arrêté que Raymond gouverneroit le Royaume, ſans prendre pourtant le titre de Roi; mais que s'il avoit des enfans, celui qui lui ſuccéderoit, pourroit ſe donner ce titre auguſte pour honorer la nouvelle Famille.

Raymond n'eut garde de ſe meſurer avec Alfonſe Roi de Caſtille, il crut au contraire qu'il étoit de ſon intérêt de le menager, & par-là il obtint de lui beaucoup plus qu'il n'eût pu eſpérer par la voie des armes. Il fut remis en poſſeſſion de Saragoce, & de tout ce Païs que le Grand Alfonſe avoit conquis au-delà de l'Elbe ſur les Saraſins. Alfonſe étant avancé en âge arma contre les Maures, & marcha en Andalouſie à la tête d'une Armée nombreuſe. Il avoit déja remporté quelques avantages, lorſque ſe ſentant incommodé par les exceſſives chaleurs de l'Eté, il reprit le chemin de Caſtille, après avoir laiſſé Sanche ſon fils ainé avec la meilleure partie de ſes Troupes pour aſſurer ſes nouvelles conquêtes. Il mourut en chemin dans

1157. la Bourgade de Frénéda, le 20 d'Aout 1157, âgé de 51 ans, après en avoir regné environ 35. Les Auteurs parlent de lui comme d'un Prince religieux, juſte, moderé, & zèlé pour la gloire de ſon Etat. Il commit une grande faute par la diviſion qu'il fit de ſes Etats, en donnant à Sanche ſon fils ainé les deux Caſtilles, & à Ferdinand le Royaume de Léon & de Galice.

Par ce partage la Chrétienté Eſpagnolle ſe trouva expoſée à des guerres inteſtines, qui donnèrent de grands avantages aux Maures Almohades, pour affermir leur domination deça la Mer.

Sanche III, Roi de Caſtille, qui venoit de ſuccéder à ſon père, ſe vit bientôt menacé d'une grande inondation de Maures. Aben-Jacob Roi des Almohades faiſoit en effet de grands préparatifs de guerre, & toute la Contrée voiſine de la frontière d'Andalouſie en fut ſi effraiée, que les Templiers à qui on avoit donné la garde de Calatrava (*), la remirent entre les mains du Roi de Caſtille. Au défaut des Seigneurs, qui refuſerent de ſe charger de la défence de cette Ville, Raymond Abbé de Fitéro & Diégo Vélaſquez, tous deux Religieux de l'Ordre de Citeaux, s'offrirent généreuſement de la défendre, & d'en diſputer la conquête aux Infideles. Le Roi accepta l'offre, & fit un don de cette Place à leur Ordre. L'Abbé de Fitéro forma ſur ces prémiers fondemens le plan d'un nouvel Ordre militaire, dont il donna l'habit à pluſieurs de ceux qui l'avoient ſuivi. C'eſt de cette manière que l'Ordre des Chevaliers de Calatrava s'établit en Eſpagne
1158. l'an 1158 (†). On y inſtitua un Grand-maitre, des Commandans & des Officiers, qui devinrent extrêmement puiſſans dans la ſuite par les bienfaits des Rois & des Particuliers.

Dans le tems que le Roi de Caſtille aſſembloit ſes Troupes à Tolède, pour s'oppoſer aux entrépriſes d'Aben-Jacob, il perdit la Reine ſa femme, tomba lui-même malade, & mourut du regret que lui cauſa la perte de cette vertueuſe Princeſſe, qu'il aimoit tendrement. Ce Prince, à qui on donna le nom de Déſiré, étoit regardé comme le bouclier de la Nobleſſe, le père des pauvres, & l'arbitre de tous les différends. Il avoit eu de Blanche ſa femme, Alfonſe ſon ſucceſſeur, & Garcias qui mourut fort jeune.

Alfonſe dit le Bon & le Noble n'avoit que quatre ans lorſqu'il ſuccéda au Roi Sanche ſon père. Ce Prince éprouva tous les troubles qui ſuivent les Minorités, en même tems que ſes Etats étoient menacés au dehors d'un nouveau déluge de Sarazins. Les Troupes que le feu Roi avoit aſſemblées entrèrent en Andalouſie, y défirent Aben-Jacob, & l'empêchèrent d'étendre plus loin ſes conquêtes. Tandis que ces Troupes rendoient de ſi impor-

(*) On trouvera ci-après la deſcription de cette Ville à l'Article CALATRAVA.

Comme nous ne pouvons pas ſavoir à quelle page cet Article & ceux des Notes ſuivantes ſeront placés dans les Volumes ſuivans de cet Ouvrage, le Lecteur doit conſulter la Table, au mot qu'on indique dans ces Notes, parce qu'on aura ſoin de marquer dans cette Table la page où l'Article en queſtion ſe trouvera placé. Nous prions le Lecteur de ſe reſſouvenir de cet avertiſſement.

(†) Voyez l'hiſtoire de l'établiſſement de cet Ordre à l'Article, DES ORDRES DE CHEVALERIE, où l'on a joint une Planche qui repréſente ces Chevaliers.

portans ſervices à l'Etat, les Politiques & les Courtiſans ne s'occupoient qu'à le détruire. Ferdinand Roi de Léon prit occaſion de ces troubles pour ſatisfaire ſon ambition. Il ſe plaignoit que contre ſon droit, & le reſpect qui lui étoit dû, on s'étoit emparé de la tutelle du Roi de Caſtille ſon neveu, & du gouvernement de ſes Etats; &, ſans donner aux Caſtillans le tems de répondre à ſes plaintes, il entra dans la Caſtille, s'empara de Tolède & de pluſieurs autres Places. Heureuſement on ſauva le jeune Roi, & on le mena à Avila pour y être gardé par les Citoyens. Le Roi de Navarre profita auſſi de ces diviſions inteſtines, & s'empara de pluſieurs Places. Le jeune Alfonſe n'avoit que onze ans lorſque ſes Sujets l'invitèrent à venir prendre lui-même les rênes du Gouvernement. Il fut reçu avec joie dans la plupart des Villes, & lorſqu'il fut parvenu à l'âge de quinze ans, on fit un Décret par lequel on déclaroit Traitres à la Patrie tous ceux qui refuſeroient de lui remettre les Places, qui leur avoient été confiées. Ce Décret produiſit l'effet dont on s'étoit flatté. Toutes les Villes rentrèrent ſous ſon obéïſſance, à la réſerve de celles que le Roi de Léon conſerva par la force des Garniſons.

En même tems qu'Alfonſe travailloit à recouvrer ſes Etats, il fit avec Henri Second Roi d'Angleterre une alliance, qui fut affermie par un mariage avec Eléonore fille de ce Prince. Il joignit enſuite ſes forces à celles du Roi d'Arragon, pour attaquer Sanche le Sage Roi de Navarre. L'Arragonois remporta ſur Sanche quelques avantages, & Alfonſe lui reprit ce qu'il lui avoit enlevé dans la Rioja durant ſa minorité. Lorſque la paix eut été rétablie entre ces Princes, Alfonſe ayant tourné ſes armes contre les Infidèles, remporta ſur eux pluſieurs avantages, & leur enleva un grand nombre de Places conſidérables.

Le Grand Alfonſe, Roi de Portugal, remporta auſſi ſur ces Barbares une victoire complette, qui fut le dernier de ſes exploits militaires. Il mourut l'année ſuivante à Conimbre (*), dans la quatre-vint-onzième année d'une vie toute pleine de vertus extraordinaires & de grandes actions. Ce Prince jetta les fondemens de Sainte Croix de Conimbre, où il établit des Chanoines Réguliers de S. Auguſtin. On prétend qu'il fit bâtir juſqu'à cent cinquante Egliſes, toutes magnifiques & bien rentées. Il inſtitua deux Ordres Militaires (†), celui d'Avis, & celui de l'Aile. Il fit des préſens conſidérables aux Templiers, & aux Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem. Il paſſe communément pour Saint dans le Portugal. A l'âge de cinquante trois ans il épouſa Mafalde, fille d'Amédée Second, cinquième Comte de Maurienne iſſu de la Maiſon de Saxe, prémier Duc de Savoie, & de la Comteſſe Guigonio fille du Comte Albon. Alfonſe en eut Don Henri, qui mourut jeune; Don Sanche, qui lui ſuccéda; Mafalde, qui épouſa Alfonſe

1184.

1185.

(*) On donne dans un des Volumes ſuivans le Plan & la deſcription de cette Ville, ſous le titre COIMBRE, ou CONIMBRE.

(†) Il eſt fait mention de ces deux Ordres à l'Article, DES ORDRES DE CHEVALERIE. Conſultez cet Article, où l'Auteur rapporte les circonſtances les plus eſſentielles touchant les Chevaliers de ces Ordres.

ſe Second Roi d'Arragon; Urraque, fille de Ferdinand Roi de Léon, dont elle ſe ſépara pour cauſe de parenté, après en avoir eu un fils, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Alfonſe; Donna Thérèſe, ſeconde femme de Philippe Comte de Flandre. Donna Sanche fut ſa quatrième fille. Il eut pour enfans illégitimes Don Pierre Grand Maitre de l'Ordre de Rhodes; Donna Thérèſe, qui épouſa d'abord Nunnez, mais ſon mariage ayant été caſſé, on la donna à Ferdinand Martinez Seigneur de Bragance: Donna Urraque épouſa don Pèdre Alfonſe Viégas, fils d'Alfonſe Viégas, & Petit-fils d'Egas Moniz Gouverneur du Roi. Ces deux Princeſſes eurent pour mère Donna Elvire Gualtar. Le règne d'Alfonſe fut fertile en Grands Hommes. Treize Papes occupèrent le Saint Siège pendant le cours de ſa vie; Gelaſe, Calixte, Honorius, Innocent, Céleſtin, Luce Second, Eugène III, Anaſtaſe, Adrien IV, Alexandre III, Luce III, Urbain III, & Grégoire VIII. Trois jours après les funerailles d'Alfonſe Roi de Portugal, Don Sanche ſon fils fut proclamé & couronné.

Ferdinand Roi de Léon ne ſurvêcut pas trois ans au Roi de Portugal. Quoique ce Prince eût des fils de ſa troiſième femme, & qu'il eût eu Alfonſe de la prémière, avec laquelle un empêchement canonique l'avoit obligé de faire divorce, il ne laiſſa pas de donner à ce dernier un droit à la Couronne par la tendreſſe qu'il avoit pour lui.

1214. Alfonſe le Noble, Roi de Caſtille, mourut en 1214, & laiſſa ſon Royaume à Henri ſon fils qui n'avoit qu'onze ans. La Reine Eléonore ſe trouva chargée de la minorité de ſon fils; mais comme elle mourut peu de tems après ſon mari, la Princeſſe Bérengère ſa fille, qui avoit été Reine de Léon, & que ſon mari avoit répudiée, prit d'abord la Régence en main. La Maiſon de Lara, qui étoit alors fort puiſſante, mit tout en œuvre pour s'emparer du gouvernement. Pour y mieux réuſſir ils eurent recours à l'artifice. Comme la Princeſſe Bérengère aimoit la tranquilité & la retraite, les Lara gagnèrent un de ſes Favoris, qui la porta à mettre le jeune Henri & le gouvernement des affaires entre leurs mains. Après avoir obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ils diſpoſerent des biens du Royaume avec plus de liberté que n'auroit fait le Roi même. Non contens d'opprimer la Nobleſſe, ils ſe ſaiſirent des Terres de la Reine Bérengère, & lui ordonnèrent de ſortir du Royaume. Cette Princeſſe ſe retira avec ceux qui étoient dans ſes intérêts, au Château d'Otella, Place forte auprès de Palence. L'Infante Eléonore la plus jeune de ſes ſœurs, qui n'étoit pas encore mariée, l'accompagna dans ſa retraite.

Le jeune Henri penſa à ſe dérober pour ſe rendre auprès de ſa ſœur, mais Don Alvare de Lara en ayant été averti, prit ſes précautions pour empêcher que ce Prince ne lui échapât. Dans cette vue il l'amuſa d'un mariage, qu'il fit négocier en effet avec le Roi de Portugal pour l'Infante Malſade ſa fille. La Princeſſe fut amenée en Caſtille, & le mariage fut célébré. La Reine Bérengère qui n'approuvoit pas ce mariage, en donna avis au Pape, qui obligea d'abord les nouveaux mariés à ſe ſéparer, ſur ce que la proximi-

té

té du ſang rendoit leur union illégitime. L'Infante Malſade fut renvoyée, & finit ſes jours dans un Monaſtère.

La diviſion qui règnoit entre la Maiſon de Lara & la Reine Bérengère, alla ſi loin, qu'on en vint à une guerre ouverte. Comme les Lara abuſoient du nom & de l'autorité du Roi, l'avantage demeura toujours de leur côté. Un évènement imprévu ſuſpendit pour un tems cette guerre civile, & rendit tout le monde attentif au changement qui ſe préparoit. Un jour que le jeune Roi jouoit avec quelques Seigneurs de ſon âge dans la Cour du Palais de l'Evêque, une tuile détachée du toit lui tomba ſur la tête, & lui fit une bleſſure dont il mourut onze jours après à l'âge de quatorze ans. 1217.

Don Sanche Roi de Portugal, & fils du Grand Alfonſe étoit mort en 1212, âgé de 57 ans, dont il avoit règné 26. Ce Prince avoit mis à profit le tems de la paix pour défricher des terres qui demeuroient depuis longtems incultes, pour embellir ſes Etats d'Edifices publics, & pour réparer ceux que les ans ou les Barbares avoient preſque ruinés. Il rétablit auſſi pluſieurs Villes, ce qui le fit ſurnommer le Père de la Patrie. Il y eut ſous ſon règne une eſpèce de déluge qui inonda les campagnes, noya les moiſſons, & ruina les arbres. Cette inondation fut ſuivie d'une ſéchereſſe qui brula la terre, & la rendit incapable de toute culture. La famine ſuccéda à cette déſolation. Ce fleau ne fut pas le ſeul dont le Portugal ſe vit affligé.

Le Roi de Seville profitant de ces malheurs, aſſembla une Armée avec laquelle il parcourut rapidement tout le Royaume: il brula tout ce qu'il rencontra, & ſe rendit maitre de pluſieurs Places. Don Sanche, pour ſecourir ſes Peuples, ſe vit obligé de faire une trêve avec les Maures; mais lorſque le Miramolin eut vaincu le Roi de Caſtille dans la fameuſe bataille d'Alarcos, & qu'il eut fait la paix avec les Rois de Léon & d'Arragon, il tourna ſes armes contre le Portugal, pour ſe vanger des ravages que Don Sanche avoit faits autrefois dans l'Andalouſie. Les Rois de Seville & de Cordoue prirent ſon parti, & après avoir fait la conquête de Sylvès, ils traverſèrent l'Alentéjo, paſſèrent le Tage, & pénétrèrent juſqu'au Monaſtère d'Alcobace, dont ils firent mourir tous les Religieux. Don Sanche eut le bonheur de les repouſſer, & de reprendre quelques Places dont ils s'étoient emparés.

Don Sanche laiſſa pluſieurs enfans de Douce d'Arragon ſa femme. Il eut pour ſucceſſeur Alfonſe Second, qui étoit l'ainé de tous, & qui naquit en 1185. Don Ferdinand vint au monde l'année ſuivante. Ce Prince, qui réuniſſoit en lui de grandes qualités, épouſa en Flandre la Comteſſe Jeanne, fille de Baudouin, Empereur de Conſtantinople. Don Pèdre ſon frère épouſa en Arragon la fille du Comte d'Armengol. Don Henri & Don Raimond moururent jeunes.

En 1207 Alfonſe Second épouſa Donna Urraque, fille d'Alfonse IX Roi de Caſtille. L'année ſuivante cette Princeſſe accoucha d'un fils qu'on nomma Don Sanche. La haine que Don Alfonſe avoit conçue contre ſes frè-

res & ſes ſœurs dès ſa plus tendre jeuneſſe, firent preſque évanouir toutes les eſpérances qu'on avoit eues de ſes grandes qualités. Thérèſe & Sanche ſes ſœurs ſe virent dans la néceſſité de ſe retirer dans leurs apanages. Don Ferdinand paſſa en Caſtille, & Don Pèdre à Maroc. Thérèſe ayant imploré le ſecours du Roi de Léon, dont elle avoit été la femme, ce Prince entra dans le Portugal, y fit de grands dégats & ſe rendit maître de pluſieurs Places. Comme cette guerre devenoit de jour en jour plus terrible, le Pape Innocent III menaça Alfonſe des foudres du Vatican, s'il ne ceſſoit de perſécuter ſes frères. Pour empêcher que ces diſſentions ne devinſſent funeſtes à l'Etat, on convint qu'on nommeroit des Commiſſaires pour juger le différend, qui fut enfin terminé au gré des Parties. Quelque tems après Alfonſe ſe vit attaqué par les Rois de Seville & de Jaën, qui après s'être jettés ſur le Portugal, pillèrent les environs d'Elvas, dont ils formèrent le ſiège. Le Roi marcha en perſonne au ſecours de cette Place, obligea les Maures de lever le ſiège, & les pourſuivit juſques dans leurs Royaumes, dont il ravagea les frontières. Les Barbares vaincus ne demeurèrent pas en repos. Ils armèrent de nouveau, entrèrent dans le Portugal, & y aſſiegèrent Moura & Serpa (*). Alfonſe accourut promptement au ſecours de ces deux Places; mais dans le dernier combat qu'il livra à l'Ennemi, il fut emporté de la mêlée par ſes Soldats preſque à demi-mort. Il vainquit depuis en bataille rangée le Roi de Badajos. Il arma enſuite une Flotte pour
1223. l'envoyer dans la Terre Sainte. Ce Prince mourut en 1223, à l'âge de 38 ans, dont il avoit règné 11 & quelques mois. Il eut pour ſucceſſeur Sanche Second ſon fils aîné.

Après la mort de Henri Roi de Caſtille, Ferdinand III, dit le Saint, fut appellé à la ſucceſſion de la Couronne; car comme le Roi défunt n'avoit laiſſé ni frères, ni enfans, Bérengère ſa ſœur & mère de Ferdinand tranſmit la Couronne à ſon fils. Ce ne fut cependant pas ſans peine que ce Prince parvint à s'en rendre poſſeſſeur paiſible; il le falloit d'abord tirer d'entre les mains du Roi de Léon ſon père, qui n'omit rien pour le priver des deux Royaumes qui le regardoient. L'adreſſe de Bérengère le tira heureuſement de cet embaras; mais le Roi de Léon fâché de voir qu'on leût joué, arma contre la Caſtille & y fit une irruption. Les Caſtillans de leur côté ſe jettèrent dans le Royaume de Léon. On vint cependant heureuſement à bout de conclure une trêve entre le père & le fils. Les Lara ayant encore excité des troubles ſous le règne de Ferdinand, ce Prince eut le bonheur de les appaiſer, & obligea en même tems deux frères de cette Maiſon de ſortir du Royaume.

Ferdinand, après avoir appaiſé les troubles du dedans, tourna toutes ſes forces contre les Infidèles. Pendant pluſieurs années il leur fit la guerre, ruina tout le plat-païs juſques aux portes de Grénade & de Valence, & les obligea enfin de lui demander la paix. Toutes ces expéditions ſe firent avant

(*) On trouvera ci-après des particularités bien remarquables, concernant ces deux Villes, ſous les Articles Moura & Serpa. Nous y renvoyons le Lecteur.

vant l'an 1230, que mourut Alfonſe Roi de Léon. Ferdinand, qui étoit alors occupé au ſiége de Jaën, le leva promptement, pour s'aſſurer du nouveau Royaume qui lui tomboit en partage. Bientôt il eut ſurmonté toutes les difficultés qui ſe préſentèrent, & il ſe vit maitre de deux Couronnes, qui furent toujours depuis réunies. En 1236, les Chrétiens mirent le ſiége devant Cordoue (*), mais ne ſe trouvant pas en état de faire réuſſir cette entrépriſe, ils firent demander du ſecours au Roi Ferdinand. Ce Prince aſſembla ſur le champ tout ce qu'il put de Troupes, ſe rendit devant la Place, & l'emporta en peu de jours. 1230. 1236.

Il ſe préparoit à faire de nouvelles conquêtes, lorſqu'il tomba malade en 1240. Il réſolut, juſqu'à ce qu'il eût rétabli ſa ſanté, d'envoyer toujours devant avec ſon Armée le Prince Don Alfonſe ſon fils ainé & ſon héritier préſomptif. La fortune du père vint au-devant du fils. Alfonſe étant arrivé à Tolède (†), trouva les Ambaſſadeurs de Hudiel, Roi de Murcie, qui offroit à Ferdinand de mettre ſon Royaume ſous ſa protection, de l'introduire dans ſes Places, & de le reconnoître pour maitre, à condition qu'il lui laiſſeroit pour vivre en homme privé qui portoit le nom de Roi, la moitié des tributs qu'y payoit le Peuple, & qu'il entreprît ſa défenſe contre le Roi de Grénade le plus formidable de ſes ennemis. Ces offres étoient trop belles pour ne pas les accepter. Alfonſe marcha ſur le champ à Murcie, traita en perſonne avec Hudiel, & ſe mit en poſſeſſion de la plupart des Fortereſſes. En 1243, il attaqua, & prit l'importante Ville de Jaën (‡); en 1247 il s'empara de Crémone, & en 1248 il ſe rendit maitre de Seville après un ſiège de ſeize mois (§). Il établit dans Seville un Archévêque, & en fit une Métropole, telle qu'elle étoit du tems des Rois Goths. Bientôt cette fameuſe Ville fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, plus abondante en richeſſes, qu'elle n'avoit été dans ſa plus grande ſplendeur, par les grands privilèges qu'on accorda à ceux qui viendroient s'y tranſplanter d'ailleurs. 1240. 1243. 1247. 1248.

Ferdinand fit encore d'autres conquêtes, il ſe préparoit même à porter la guerre en Afrique, lorſque la mort l'enleva le 30 de Mai 1252. Ce fut un Prince au-deſſus de tout éloge par les rares & belles qualités qu'il poſſédoit. Il laiſſa une nombreuſe famille. Il eut de Bérengère, fille de l'Empereur Philippe, Alfonſe qui lui ſuccéda, les Infans Don Henri, Don Philippe, Don Manuel, Don Sanche, & Bérengère qui ſe fit Religieuſe à Bur- 1252.

(*) Le Plan & la deſcription de cette Place ſe trouvent ci-après à l'Article CORDOUE.

(†) Outre la deſcription de cette Ville, qu'on trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage à l'Article TOLEDE, on y a joint 4 Planches, dont la prémière repréſente cette Ville même; la ſeconde eſt le Plan d'une Façade du Palais Royal, & de la grande Place qui eſt au devant. La troiſième fait voir ce même Palais, conſidéré du côté du Tage; & la quatrième offre la vue de l'Egliſe Cathédrale.

(‡) L'Auteur des *Délices de l'Eſpagne* a donné la deſcription de cette Ville, qui portoit le titre de Royaume du tems des Maures. Conſultez les deux Articles de JAËN, dont l'un concerne le Royaume, & l'autre la Ville de ce nom.

(§) On trouvera ci-après une deſcription bien curieuſe & bien circonſtancié de Seville, avec différens Plans, dont le prémier répréſente cette Ville même, & les autres divers Edifices qui s'y trouvent. Voyez l'Article SEVILLE.

Burgos. Il eut de Jeanne de Ponthieu, Don Fernand, Don Louïs, Jeanne, Léonore, & peut-être encore d'autres, ſi l'on en croit quelques Auteurs. On lui attribue l'établiſſement du Conſeil Royal de Caſtille, avec une autorité ſouveraine & ſans appel, pour juger les procès qui s'élèvent entre les Eſpagnols, & pour connoître en dernier reſſort des plus importantes affaires. C'eſt à lui qu'on eſt redevable d'un nouveau recueil de Loix, dont il confia la collection & l'examen aux plus célèbres Juriſconſultes de ſon tems, pour en faire un Corps de Droit, que l'on appelle encore aujourdhui *Las Partidas*. Il fit transférer en 1240 l'Univerſité de Palence à Salamanque (*).

Sanche Second, Roi de Portugal, avoit 20 ou 21 ans lorſqu'il parvint à la Couronne. Il fit au commencement de ſon règne une faute irréparable & manqua de politique, en accordant au Clergé de trop grands avantages; car comme les Eccléſiaſtiques étoient fort à charge à l'État, il ſe brouilla par-là avec les Grands qui étoient le ſoutien de ſa Couronne. Dans le tems qu'il étoit occupé à règler avec Ferdinand Roi de Caſtille un différend qui auroit pu avoir de fâcheuſes ſuites, les Maures firent une irruption dans les campagnes qui ſont aux environs de la Ville d'Elvas (†), & y mirent tout à feu & à ſang. Il repouſſa ces Infideles, mais après ſon retour à Conimbre, ils revinrent ſur leurs pas, & ſe rendirent maîtres d'Elvas. Sanche reprit les armes, & après avoir délivré la Ville d'Elvas du joug des Barbares, il reprit encore ſur eux Jurémenna, Serpa, & quelques autres Fortereſſes. Après cette expédition, il paſſa en Algarve, & y reconquit toutes les Places que ſes Prédéceſſeurs avoient occupées. La Religion Chrétienne fut établie dans toutes les Villes dont il ſe rendit maître.

Les affaires de ce Prince changèrent bientôt de face. Il s'éleva dans le Royaume des diviſions inteſtines, qui donnèrent lieu aux Maures de renouveller leurs hoſtilités. Ces Barbares entrèrent dans la Province d'entre Douro & Minho, pénétrèrent juſqu'à Porto, & y commirent d'horribles cruautés. Don Sanche, plongé alors au milieu des plaiſirs, ne fit preſque aucune attention à ces maux. Sa conduite excita de grands murmures, juſques là qu'on publia hautement qu'il étoit incapable de regner. On en vouloit ſur-tout à ſes Favoris, qui lui firent épouſer Mencia, fille de Lopès de Haro, Seigneur de Biſcaye, & de Donna Urraque, bâtarde de Don Alfonſe IX, Roi de Léon. Mencia avoit épouſé en prémières noces Don Alvar Pérès de Caſtro.

Comme cette Princeſſe & les Favoris du Roi ne ceſſoient de ruiner le Peuple par leurs folles dépenſes, les Grands qui étoient d'ailleurs piqués qu'on les tînt éloignés du Gouvernement, furent trouver le Roi en corps pour le ſupplier de vouloir bien éloigner de la Cour ſes Miniſtres, & rétablir par-

(*) Le Lecteur trouvera quelques circonſtances touchant cette Univerſité aux Articles PALENCIA, & SALAMANQUE, où l'on donne la deſcription de ces deux Villes.

(†) Le Plan de cette Ville, ſa deſcription & celle des Places Frontières ſe trouvent ci-après ſous l'Article ELVAS.

par-là la tranquilité dans le Royaume. La Reine prit le parti des Favoris, & fit entrer le Roi dans ſes vues. Les plaintes augmentèrent de la part des Grands & du Peuple, & on en vint à une révolte. La Populace en fureur ſe tranſporta au Palais, en tira la Reine, & l'amena au Château, d'où on la fit paſſer en Caſtille.

Comme ce Prince ne changea pas pour cela de conduite, on travailla à le faire dépoſer, & à mettre la Couronne ſur la tête d'Alfonſe, frère du Roi, Comte de Boulogne ſur mer, & préſomptif héritier de la Couronne de Portugal. Quelques Prélats Portugais ſe rendirent pour cet effet à Paris, où étoit le Prince Alfonſe, & lui prêtèrent ſerment de fidélité au nom de tout le Royaume, comme Régent. Le Pape expédia enſuite une Bulle, par laquelle il ordonnoit à tous les Portugais de recevoir le Comte de Boulogne dans toutes les Places où il ſe préſenteroit, & d'obéïr en tout à ſes ordres.

Don Sanche voyant alors qu'il ne pouvoit éviter ſon malheur, abandonna ſon Royaume, & ſe rendit à Tolède auprès du Roi de Caſtille, où ſe trouvoit Mencia ſon Epouſe. Il mourut quelque tems après dans ſa retraite. En lui finit la ligne directe des Rois de Portugal, dont il fut le quatrième.

Alfonſe, qui ſuccéda à Don Sanche en qualité de Régent de Portugal, étoit né à Conimbre le 5 de Mai 1210. Il fut marié par Blanche ſa Tante, Reine de France, à Matilde Comteſſe de Boulogne, fille de Renauld de Dammartin, veuve de Criſpe, fils de Philippe Auguſte Roi de France, & Petit-fils du Duc de Moravie. Avant de ſe rendre en Portugal, on lui fit jurer à Paris, où il étoit alors, d'obſerver religieuſement les Loix du Royaume.

A ſon arrivée en Portugal, la plupart des Villes lui ouvrirent les portes, mais quelques-unes refuſèrent conſtamment de le recevoir. Ce ne fut qu'après la mort de Don Sanche, qu'il fut reconnu preſque unanimement, & alors il ſe fit couronner à Conimbre, où les Rois ſéjournoient ordinairement. Il s'occupa d'abord à punir ceux qui avoient abuſé de l'autorité de ſon frère, & à diſſiper les partis & les cabales qu'ils entretenoient encore dans le Royaume. Comme la Comteſſe de Boulogne ſa femme étoit hors d'état d'avoir des enfans, il la répudia, & épouſa Béatrix de Caſtille, jeune & belle Princeſſe.

Après ce mariage Alfonſe ſe prépara à faire la conquête des Algarves. Cette entrépriſe lui ayant réuſſi aſſez heureuſement, il porta ſes armes du côté de l'Andalouſie, où il réduiſit les Villes d'Arrouche & d'Arécéna.

Alfonſe X, Roi de Caſtille, ſurnommé le Sage, parce qu'il étoit grand Philoſophe, vit avec quelque chagrin les progrès que faiſoient les Portugais. Il porta la guerre en Algarve; mais auſſitôt le Roi de Portugal accourut pour défendre ſes conquêtes. La guerre alloit déja s'allumer entre ces deux Princes, ſi le Pape Innocent IV ne les eût engagés à faire la paix. Il fut arrêté que le Caſtillan jouïroit des revenus de l'Algarve pendant ſa vie, &

qu'après ſa mort les Portugais en deviendroient les tranquiles poſſeſſeurs.

Après la mort d'Innocent IV, le Pape Alexandre IV ſon ſucceſſeur, touché des plaintes de la Comteſſe de Boulogne, écrivit au Roi de Portugal, pour le porter à renvoyer Béatrix qu'il n'auroit pas dû épouſer du vivant de Matilde. Cette remontrance n'ayant produit aucun effet ſur l'Eſprit d'Alfonſe, le Pape l'excommunia, & interdit ſon Royaume. L'Excommunication & l'Interdit durèrent douze ans, au bout deſquels Matilde étant morte, les Portugais obtinrent qu'on leveroit l'Interdit, & qu'Alfonſe ſeroit
1255. relevé de ſon Excommunication. En 1255 Alfonſe aſſembla les Etats Généraux du Royaume dans la Ville de Leiria (*). Quelque tems après il jetta les prémiers fondemens de la Ville d'Eſtremoz, & reprit Odémire, Monfort, Valence de Minho, Viano de Lima, Béja, Caſtro, Portolegre, Villa Vitioſa, Moncam, & Melgaço (†). En conſidération de quelque ſecours qu'il prêta au Roi de Caſtille, alors occupé contre les Maures de l'Andalouſie, celui-ci abandonna les revenus des Algarves au Roi de Portugal.

Quoiqu'Alfonſe eût promis de conſerver au Clergé ſes Droits & ſes Privilèges, il ne laiſſa pourtant pas de mettre tout en œuvre pour l'humilier, & diminuer tout ce qui pouvoit augmenter ſa puiſſance. Les Evêques s'en plaignirent au Pape Clément, & enſuite à Grégoire X ſon ſucceſſeur. Le Pape Grégoire lui fit ſur cela quelques répréſentations dans une Lettre écri-
1273. te d'Orviette le 28 de Mai 1273. Alfonſe ne changea pas pour cela de conduite, & il rejetta même les remontrances que lui firent à ce ſujet les Etats
1274. qui ſe tinrent l'année ſuivante à Santarem.

Comme Alfonſe avoit preſque toujours règné par lui-même, ſans s'être preſque jamais repoſé ſur ſes Miniſtres, il ſe trouva tellement épuiſé, qu'il
1279. tomba malade à Lisbonne en 1279, & mourut le 20 de Mars de la même année, à l'âge de 69 ans & dans la 34 de ſon règne. Peu de tems avant ſa mort il ſe relâcha de ſa grande fermeté, & promit par ſerment d'obéir purement & ſimplement aux ordres de l'Egliſe Romaine, & de reſtituer tous les biens qu'il avoit uſurpés ſur les Eccléſiaſtiques.

Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il eut de ſa prémière femme deux enfans, Pierre Ferdinand, & Robert qui ſuccéda aux Etats de ſa mère. Il en eut pluſieurs de Béatrix ſa ſeconde femme. Denis, qui règna après lui, étoit l'aîné. Le ſecond s'appelloit Alfonſe. Son troiſième & quatrième fils furent Don Fernand & Don Vincent, qui moururent jeunes. Donna Blanche leur ſœur, Abbeſſe de Lorvam & enſuite de las Huelgas à Burgos. Ses derniers enfans légitimes furent Conſtance & Sanche. Il eut auſſi de différentes Maitreſſes pluſieurs enfans naturels.

Alfonſe Roi de Caſtille ſurvêcut au Roi de Portugal, n'étant mort qu'en 1284,

(*) On trouve la deſcription de cette Ville à l'Article LEIRIA.

(†) Voyez ce que l'Auteur des Délices de l'Eſpagne dit de cette dernière Place à l'Article MELGAÇO.

1284, âgé de 63 ans, dont il avoit règné 32. Ce Prince s'appliqua beaucoup à l'étude, & ne manquoit pas de pluſieurs belles connoiſſances. Il compoſa des Tables Aſtronomiques. Il changea l'ordre & la méthode des Loix d'Eſpagne, & en écrivit l'hiſtoire. Il fit traduire en Eſpagnol pluſieurs livres étrangers. Tout ſon ſavoir ne l'empêcha pas de pecher en bien des rencontres contre l'uſage le plus eſſentiel de la prudence. Il aquit beaucoup de réputation dans les Païs étrangers; mais ſa trop grande application à l'étude donna lieu à ſes ennemis de faire des brigues contre lui. Il ne laiſſa pourtant pas de ſonger à étendre les bornes de ſes Etats, & il prit même ſur les Maures, Xerès, Médina Sidonia, & pluſieurs autres Places. Après la mort de l'Empereur Guillaume, quelques Electeurs de l'Empire le choiſirent Empereur; mais les autres donnèrent leurs ſuffrages à Richard Duc de Cornwal, frère de Henri Roi d'Angleterre. Richard ſe rendit en Allemagne, & y fut couronné. L'eſpérance qu'Alfonſe conſerva toujours de pouvoir obtenir l'Empire, l'empêchèrent d'étendre davantage ſes conquêtes. Il en fut empêché d'un autre côté par la révolte du Prince Philippe ſon frère & de pluſieurs Grands de ſon Royaume. Après la mort de l'Empereur Richard, il voulut paſſer en Allemagne pour y ſoutenir ſon droit à l'élection. Il alla juſqu'à Beaucaire en Provence, mais il fut obligé de retourner en Eſpagne. 1284

La mauvaiſe fortune ſuivoit par-tout ce Prince. Il ſe trouvoit encore en France lorſque les Maures formèrent le deſſein de l'attaquer. Mahomet, nouveau Roi de Grénade, fut l'Auteur de cette entrépriſe, & pour la faire réuſſir il ſe ligua avec Aben-Joſeph Roi de Maroc. Celui-ci ayant levé une puiſſante Armée, paſſa avec elle en Eſpagne. Il s'avança vers Cordoue, tandis que Mahomet à la tête de ſes Troupes marcha du côté de Jaën, pour être à portée de s'oppoſer aux Arragonois, qui pouvoient venir par la Murcie au ſecours des Caſtillans. Les Chrétiens furent défaits dans la prémière Bataille. Don Nugno Gonzalès de Lara, qui les commandoit, y perdit la vie, & les Maures envoyèrent au Roi de Grénade pour prémier fruit de leurs exploits la tête de ce Général.

A cette nouvelle les Chrétiens levèrent de nouvelles Troupes. Don Sanche fils naturel du Roi d'Arragon, & Archévêque de Tolède, livra bataille aux Sarraſins à la vue de Martos. Il fut pris, & comme des Officiers de l'Armée Mahométane ſe diſputoient ce priſonnier, le Gouverneur de Malaca les mit d'accord, en lui paſſant ſon épée au travers du corps. Cette même année mourut le Prince Ferdinand, fils ainé du Roi, & héritier de la Couronne, laiſſant de Blanche de France ſa femme deux enfans qu'il en avoit eus, Don Alfonſe & Ferdinand, l'un & l'autre en très bas âge. A peine Don Sanche eut-il appris la mort de Ferdinand ſon frère ainé, qu'il commença à briguer ſourdement pour ſe faire déclarer par les Etats du Royaume de Caſtille, héritier préſomptif de la Couronne, au préjudice des Princes ſes neveux. Bientôt il eut les vœux du Peuple, & les ſuffrages d'une grande partie des Grands. Sa valeur lui avoit aquis le ſur-

nom de Brave. Il étoit d'ailleurs magnifique, libéral, affable, civil, adroit, & inſinuant. Il s'agiſſoit de gagner le Roi Alfonſe, mais ce Prince embraſſa hautement le parti de ſes Petits-fils, d'autant plus que le droit de ces jeunes Princes à la Couronne ne devoit ſouffrir aucune conteſtation.

Cependant l'affaire fut propoſée & combattue vivement à Ségovie, où les Etats du Royaume s'aſſemblèrent. L'Aſſemblée prononça preſque unanimement en faveur de Don Sanche, qui fut déclaré Prince de Caſtille, & héritier préſomptif de la Couronne. Le Roi Alfonſe n'eut pas alors la force de s'oppoſer au torrent. La Reine Yolante ſa femme ne voulut pas aquieſcer à ce jugement. Pour ſoutenir ſon oppoſition, & ſe mettre en même tems en ſureté contre les entrépriſes de Don Sanche, elle emmena ſecretement les deux Infans en Arragon.

Cette fulte mit le Roi de Caſtille en fureur, & Don Sanche craignit le péril où le mettoit cet évènement. Ils prirent la réſolution de tirer une vangeance éclatante des deux Seigneurs qui avoient favoriſé cette retraite. L'un étoit Don Frédéric frère du Roi de Caſtille, & l'autre Don Simon Ruiz de Haro Seigneur de los Caméros d'une des plus anciennes & des plus illuſtres familles du Royaume. Don Frédéric fut étranglé à Burgos, & Ruiz fut brulé vif à Trévigno. Après cette ſcène tragique, Don Sanche pouſſa le déſir de règner juſqu'à dépouiller ſon propre pere de ce qui lui reſtoit encore de pouvoir & d'autorité. Alfonſe voulut arrêter le cours de ſon ambition, mais il n'étoit plus tems, Don Sanche s'étant déja fait un trop grand nombre de créatures. Le Roi convoqua les Etats à Tolède, tandis que Don Sanche les aſſembloit de ſon côté à Valladolid. La plupart des Grands ſe rendirent à Valladolid, où ils déférèrent toute l'autorité à Don Sanche, & on alla même juſqu'à le proclamer Roi.

Quoique Don Sanche refuſât par modeſtie d'accepter ce titre, il ne laiſſa pas de nommer des Gouverneurs & des Magiſtrats, & d'envahir tous les droits de la Puiſſance Royale. Alfonſe, ſe voyant abandonné de ſa Famille & de ſes Sujets, dépêcha des Ambaſſadeurs à Aben-Joſeph Roi de Maroc, le priant de l'aſſiſter d'hommes; &, pour en obtenir de l'argent, il lui envoya ſa Couronne en gage des ſommes qu'il lui demandoit. Le Monarque Afriquain paſſa à Algézire, & Alfonſe s'avança juſqu'à Zahara ſur les confins de Grénade pour s'aboucher avec lui. Aben-Joſeph voulut faire les honneurs de la conférence, & donna la prémière place à Alfonſe: celui-ci s'étant excuſé de la prendre, *elle vous eſt due*, dit le Maure, *la longue ſuite des Rois dont vous êtes iſſu, ne me permet pas de prétendre de m'aſſeoir au-deſſus de vous. Ne penſez pourtant pas que je faſſe pour vous, quand vous ſerez heureux, ce que je fais dans votre malheur; je ſuis Mahométan & vous Chrétien, ma Religion m'oblige à être votre ennemi, je le redeviendrai quand vous n'en aurez plus d'autre; l'indigne procedé de votre fils m'unit aujourdhui avec vous en faveur des droits communs de la Nature. Je vous aiderai avec zèle à punir un enfant ingrat, qui vous doit la vie, & qui vous ôte la Couronne.*

Les

Les deux Rois formèrent enſemble un plan de campagne. Il convinrent d'aſſiéger Cordoue qui s'étoit déclarée pour Don Sanche; mais après trois ſemaines d'attaques inutiles ils furent obligés de ſe retirer. Quelque tems après Alfonſe mit en déroute ſous les murs mêmes de Cordoue dix mille hommes de l'Armée du Prince Don Sanche. Après cette victoire il voulut rendre ſon fils odieux par une ſentence d'exhérédation. Il le déclara convaincu d'avoir conſpiré contre ſa perſonne, d'avoir ſéduit les Peuples, excité la révolte, & violé tous les Droits divins & humains. Il le priva non ſeulement de l'héritage de la Couronne de Caſtille, mais de tous autres biens, dignités & prérogatives, comme Sujet rébelle & criminel de lèze-Majeſté, lui donnant ſa malédiction comme à un enfant impie & dénaturé.

Alfonſe fit plus. Il trouva moien de gagner le Pape Martin IV, & de le rendre favorable à ſa cauſe. Le Pontife lança ſes foudres contre Don Sanche & ſes partiſans. Cette Excommunication cauſa une étrange révolution dans tout le Royaume; mais dans le tems que le parti d'Alfonſe commençoit à ſe relever, il mourut à Seville après avoir ordonné que ſon corps fût porté à Jéruſalem pour être inhumé au Calvaire.

Don Sanche, quatrième du nom, dit le Brave à cauſe de ſon courage, ſuccéda contre le droit & l'équité à la Couronne de Caſtille après la mort d'Alfonſe le Sage ſon père. Au commencement de ſon règne il obligea les Maures Africains de repaſſer en Afrique. En 1286 Don Nugnès Alvare de Lara, un des plus grands Seigneurs de Caſtille ſe vit obligé de ſe retirer en Portugal pour ſe dérober au reſſentiment de Don Sanche. Denis, qui règnoit alors en Portugal, obtint quelque tems après la grace de ce Seigneur, & ſuggéra même à Don Sanche de l'appeller à ſon ſervice. 1286.

La bonne intelligence, qui règnoit entre la Cour de Caſtille & celle de Portugal, fut interrompue par le peu de ſoin qu'eut Don Sanche de remplir quelques articles d'un Traité, qu'il avoit conclu avec Denis, au ſujet des mariages de leurs filles & de leurs fils ainés. Conſtance Infante de Portugal devoit bientôt épouſer Don Ferdinand, Prince de Caſtille, & Don Alfonſe, Prince de Portugal, étoit deſtiné pour épouſer l'Infante Béatrix fille de Don Sanche. Pour gages de l'éxécution de ce Traité, Don Sanche avoit remis quelques Places entre les mains des Portugais, mais comme il n'avoit pas deſſein de tenir ſa parole, il entra dans le Portugal par l'Algarve & par les confins du Royaume de Léon pour ſe faire rendre ſes Places. Il mit tout à feu & à ſang dans les lieux où il paſſa. Denis, qui aimoit la juſtice, fut ſurpris que Don Sanche allât contre les maximes qu'elle preſcrit. Pour éviter d'en venir à une guerre ouverte, il envoya au Caſtillan des Ambaſſadeurs pour lui demander en quoi il pouvoit l'avoir offenſé. Don Sanche ayant refuſé de leur donner aucune ſatisfaction, le Roi de Portugal prit alors le parti de lui déclarer la guerre; &, pour uſer de répréſailles, il entra dans ſon Royaume à la tête d'une puiſſante Armée, pilla & ſaccagea tous les lieux par où il paſſa. Comme Denis vouloit épargner le ſang de ſes

Sujets, il défia en combat ſingulier le Roi de Caſtille, qui accepta le Cartel.

1295. Sur ces entrefaites Don Sanche tomba malade, & mourut à Tolède, laiſſant pour ſucceſſeur Ferdinand ſon fils, Quatrième du nom. Avant ſa mort il avoit ordonné qu'on ſatisfît le Roi de Portugal, & qu'on fît la paix avec ce Prince. Ferdinand ne jugea pas à propos d'éxécuter les dernières volontés de ſon père, malgré les répréſentations que lui firent les Ambaſſadeurs que Denis lui envoya. Cette conduite du Caſtillan porta le Roi de Portugal à prendre les meſures néceſſaires pour ſe faire rendre juſtice par la voie des armes. Il partit de la Ville de la Garde avec un corps de Troupes bien choiſies pour ravager la Caſtille. Pour calmer l'orage, Ferdinand promit au Roi de Portugal de lui donner une entière ſatisfaction. Denis avoit déja ſuſpendu les hoſtilités & congédié ſes Troupes, lorſqu'il apprit que les Caſtillans ne vouloient rien tenir de ce qu'ils avoient promis. Il reprit les armes, & ſe mit en devoir d'aller attaquer la Caſtille.

Ferdinand envoya à Séville quelques Galères avec d'autres Vaiſſeaux, pour enlever dans le Port de Lisbonne tous ceux qu'on y trouveroit. Don Sanche de Ledeſma fut chargé de cette expédition. Il ſurprit dans le Port de Lisbonne quelques Vaiſſeaux dont il s'empara. L'Amirante de Portugal le pourſuivit, l'attaqua, & lui enleva ſa proie avec d'autres Vaiſſeaux.

D'un autre côté le Roi de Portugal mettoit tout à feu & à ſang dans le Territoire de Ciudad Rodrigo. Les Caſtillans éxerçoient les mêmes hoſtilités dans le Portugal, où ils remportèrent de grands avantages. Pour en tirer vangeance, Denis paſſa dans le Territoire de Salamanque, brula & pilla tous les environs. Il conclut en même tems une Ligue avec le Roi d'Arragon, & ces deux Princes entrèrent dans la Caſtille, où ils pouſſerent leurs conquêtes juſqu'à Simancas, à deux lieues de Valladolid, où Ferdinand & ſa mère s'étoient enfermés.

Les Saraſins profitèrent de l'embaras où ſe trouvoit le Roi de Caſtille pour faire une irruption dans l'Andalouſie. Ils y prirent quelques Châteaux, & pillèrent tout le Territoire de Jaën. Le Caſtillan penſa alors ſérieuſement à faire la paix avec les Portugais. Il envoya à Denis un Ambaſſadeur pour l'engager à venir juſqu'à Alcanizes, afin de terminer à l'a-
1297. miable les différends. Denis partit pour le rendez-vous avec la Reine Eliſabeth ſon Epouſe, Conſtance ſa fille, l'Infant Don Alfonſe ſon frère, & pluſieurs grands Seigneurs du Royaume. Le Roi de Caſtille s'y trouva avec la Reine Marie, l'Infant Henri, & l'Infante Béatrix ſœur de Ferdinand. Dans les conférences qu'eurent les deux Rois, on convint de ſe rendre de part & d'autre toutes les Places qu'on s'étoit priſes. Pour affermir cette paix, on réſolut de conclure un double mariage propoſé depuis longtems. Ferdinand devoit épouſer la Princeſſe Conſtance, fille de Denis, dont le fils Alfonſe trop jeune pour lors devoit enſuite épouſer la Princeſſe Béatrix ſœur de Ferdinand. La Reine de Caſtille la remit entre les mains de Don Denis, afin qu'elle fût élevée auprès du Prince qu'on lui deſtinoit pour é-

poux.

poux. Après la concluſion de ce mariage, Denis ſe rendit à Conimbre, & Ferdinand dans ſes Etats avec Conſtance ſa future épouſe.

Cette paix ne dura pas longtems dans la Cour de Ferdinand. Don Juan ſon oncle & don Alfonſe de Lacerda faiſoient tous leurs efforts pour lui enlever ſa Couronne. Lacerda & ſon frère Ferdinand avoient pour père Don Ferdinand, frère ainé de Don Sanche le Brave, & père de Ferdinand Quatrième, & pour mère Blanche, fille de St. Louïs. Don Sanche avoit, comme on l'a dit, uſurpé la Couronne; & les Infants de Lacerda prétendoient l'arracher des mains de ſon fils qui la leur retenoit. Alfonſe de Lacerda qui étoit l'ainé, s'étoit retiré en Arragon, où il avoit pris le titre de Roi de Caſtille & de Léon. Il avoit cedé ce dernier Royaume à l'Infant Don Juan ſon oncle, & celui de Murcie, que ſon ayeul Alfonſe X & Don Sanche le Brave avoient conquis ſur les Maures, à Don Jaime Roi d'Arragon, auſſi ſon oncle, pour les engager à ſoutenir ſes intérets contre Ferdinand Roi de Caſtille.

L'entrépriſe des Princes Alfonſe & Ferdinand de Lacerda n'eut pas un heureux ſuccès. Ils furent obligés de ſe retirer en France pour y demander du ſecours. D'un autre côté le Roi de Portugal reconcilia les Rois de Caſtille & d'Arragon au préjudice du Prince Alfonſe de Lacerda.

En 1303 les Rois de Caſtille & d'Arragon firent une alliance contre les Maures. Les Caſtillans marchèrent en Andalouſie, & aſſiègèrent Algézire, pendant que le Roi d'Arragon ſe diſpoſoit à former le ſiége d'Almérie. On ne put pas prendre ces deux Villes, mais les Maures furent défaits deux fois en bataille rangée par les Arragonois, & pour ſe dédommager d'Algézire les Caſtillans prirent Gibraltar. 1303.

Les deux Rois ſe diſpoſoient à recommencer le ſiége d'Algézire & d'Almérie, lorſqu'il arriva un accident aſſez ſingulier qui rompit toutes ces meſures. Ferdinand avoit déja fait avancer Don Pierre ſon frère, qui s'étoit ſaiſi d'Alcandette; il étoit à Palence, lorſqu'un homme de la Maiſon de Bénavidès ayant été tué au ſortir du Palais, ſans qu'on fût l'auteur du meurtre, deux freres du nom de Carjaval en furent accuſés & mis dans les fers, quoiqu'on n'eût pas dequoi les convaincre & qu'ils perſiſtaſſent à nier le fait. Ferdinand donna ordre qu'il fuſſent précipités du haut d'un rocher en-bas. Toutes les répréſentations qu'on fit au Roi ne furent pas capables de le fléchir. Les accuſés en appellèrent à l'équité des Loix, mais voyant qu'ils avoient affaire à un juge implacable & féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, & citérent Ferdinand à comparoître dans trente jours à ſon Tribunal. On mépriſa ce diſcours, qu'on regarda plutôt comme un déſir de vangeance que comme une prédiction. Ferdinand marchoit en Andalouſie, & étoit déja à Martos, lorſqu'au trentième jour juſtement depuis l'éxécution des deux frères, ce Prince s'étant retiré après ſon dîner pour dormir, on le trouva mort dans ſon lit, après 17 ans, 4 mois & 19 jours de règne, dans la 24 année de ſon âge. On donne ce fait pour certain, & c'eſt de-là que ce Roi fut ſurnommé l'Ajourné. Ce Prince eut de ſa femme 1312.

Conſ-

Conſtance, fille de Denis Roi de Portugal, Alfonſe XI du nom, qui lui ſuccéda, & Eléonore qui épouſa Alfonſe IV Roi d'Arragon.

La mort du Roi de Caſtille fut bientôt ſuivie de celle d'Alfonſe frère de Denis. Ce Prince ne fut pas fort regretté, parce qu'il excitoit ſans ceſſe des troubles dans le Royaume.

Le Pape convoqua dans ce tems-là un Concile contre les Templiers, pour effectuer la promeſſe qu'il avoit faite à Philippe le Bel de les exterminer. Depuis longtems ils étoient fort décriés, & on les accuſoit de divers crimes. On prétendoit qu'entrant dans l'Ordre ils renonçoient ſolemnellement à Jéſus-Chriſt, à la Vierge & aux Saints; qu'ils crachoient ſur le Crucifix, qu'ils fouloient aux pieds les images de Dieu, & commettoient d'affreuſes profanations pendant le tems de la Semaine Sainte; qu'ils regardoient les Sacremens comme des choſes inutiles & inventées par les hommes; qu'ils rendoient un culte religieux à un Chat, qu'ils adoroient une tête à grande barbe, & qu'à leurs extravagantes ſuperſtitions ils ajoutoient la Sodomie, l'Yvrognerie & toute ſorte de débauches. De graves Auteurs prétendent que toutes ces accuſations étoient autant de calomnies, ou que s'il y avoit dans l'Ordre quelques Chevaliers coupables de ces crimes, les autres Membres n'en pouvoient être reſponſables.

Cet Ordre, qui avoit ſubſiſté depuis ſon approbation au Concile de Troyes en 1128, fut entièrement aboli. Il eſt à croire que leurs grandes richeſſes furent la principale cauſe de leur perte. On réſolut de donner leurs biens aux Hoſpitaliers de Saint Jean de Jéruſalem, qui s'étoient emparés depuis peu de l'Iſle de Rhodes, & qui étoient dévoués comme les Templiers à la défenſe de la Terre Sainte & de la Foi contre les Infidèles. On en excepta les biens ſitués dans les Royaumes de Caſtille, d'Arragon, de Portugal, & de Majorque, qui furent réſervés à la diſpoſition du Pape. On aſſembla par-tout des Conciles Provinciaux, qui devoués aux Puiſſances ſéculières, condamnèrent un nombre infini de Chevaliers à une mort ignominieuſe. Les Chevaliers Arragonois, pour ſe ſouſtraire à cette injuſte perſécution, prirent les armes, & s'enfermèrent dans la Ville de Monzon, où ils ſe défendirent juſqu'à la dernière extrémité. Le Roi de Caſtille s'empara de tous les biens des Chevaliers de ſon Royaume, & les abolit par-tout. Ceux de Portugal eurent le même ſort.

Après l'abolition de l'Ordre des Templiers, on en inſtitua un autre dans les Royaumes de Portugal & d'Algarve, ſous le nom de la Milice de Jéſus-Chriſt (*). Cet Ordre devoit ſuivre la Règle de Citeaux, & ſervir à la défenſe de la Foi contre les Sarrazins du Païs. Le Pape leur donna les biens qui avoient appartenu aux Templiers dans les deux Royaumes. Ces Chevaliers portent une Croix rouge traverſée de blanc. C'eſt aujourdhui un Ordre fort diſtingué.

Le

(*) On parlera ci-deſſous plus amplement de cet Ordre à l'Article *des Ordres de Chevalerie*: on trouvera auſſi au même endroit une Planche, où ces Chevaliers ſont répréſentés ſous le nom de *Chevaliers de l'Ordre de Chriſt*.

Le Portugal jouiſſoit depuis quelque tems d'une profonde paix; lorſqu'il s'éleva tout-à-coup un orage qui penſa le renverſer. L'Infant Don Alfonſe, héritier préſomptif de la Couronne, ſe révolta contre le Roi ſon père, ſous prétexte que Denis avoit plus d'amitié pour Don Alfonſe Sanche ſon fils naturel, que pour lui qui devoit lui ſuccéder. Don Pèdre frère d'Alfonſe, & bâtard comme lui, ſe joignit à l'Infant, & lui conſeilla de ſe retirer à Ciudad-Rodrigo. L'Infant accuſa Don Alfonſe le bâtard d'avoir voulu l'empoiſonner. Cette accuſation ayant été trouvée fauſſe, l'Infant en devint plus furieux, & après avoir cherché à aſſaſſiner Alfonſe, il prit ouvertement les armes, dans la réſolution de porter la vangeance à l'extrémité. Il parcourut le Royaume, & commit par-tout das actions infâmes.

Dans la vue d'arrêter ces troubles, Denis porta ſes plaintes au Pape, qui envoya en Portugal une Bulle, par laquelle il diſpenſoit le Roi & tout le Royaume de reconnoître l'Infant pour Prince légitime & héritier de la Couronne, s'il perſiſtoit plus longtems dans ſa révolte. Ces menaces du Saint Siège ne produiſirent aucun effet ſur l'eſprit de Don Alfonſe. Après avoir formé un corps d'Armée de tous les vagabonds du Royaume, il marcha droit à Lisbonne pour tâcher de s'en emparer. Ayant appris que Denis s'avançoit vers cette Ville, il prit un autre chemin, & ſe rendit à Sintra. Le Roi l'y ſuivit encore, & l'ayant rencontré, on en vint aux mains. L'Infant fut défait, & obligé de prendre la fuite. Cet échec ne l'empêcha pas de continuer ſes hoſtilités. Il ſe rendit maitre de pluſieurs Forteresſes, & commit de grands deſordres.

La Reine Eliſabeth ſuivoit par-tout le Roi, & paſſoit d'un camp à un autre, employant les prières, les larmes, & tout ce qu'une mère & une épouſe peut imaginer de tendre & de touchant, pour adoucir les cœurs ulcérés du père & du fils. L'Infant ſe laiſſoit quelquefois émouvoir; mais dès qu'il perdoit de vue la préſence de ſa mère, il n'écoutoit plus que ſon ambition. Denis étoit plein d'amour pour ſon fils; mais il voyoit avec douleur que ſes peuples devinſſent les victimes d'une guerre civile. Comme la Reine ne ſe rebutoit point, elle trouva moyen de porter l'Infant à rendre à ſon père l'obéïſſance qu'il lui devoit, & engagea le Roi à donner à ſon fils pour ſon domaine, Conimbre, Porto, & quelques autres Places.

Cette paix ne fut pas de longue durée. L'Infant reprit les armes, & forma le deſſein de s'emparer de Lisbonne. A demi-lieue de cette Ville les Troupes du Roi ſon père le rencontrèrent, & lui livrèrent bataille. La Reine arriva ſur ces entrefaites, & ayant pénétré juſqu'à ſon fils, malgré les dangers dont elle étoit environnée, elle le porta à mettre les armes bas, & à ſe reconcilier avec ſon père. L'Infant commanda à ſes Troupes de ſe retirer, & alla trouver le Roi, qui l'embraſſa tendrement. Cette ſeconde reconciliation ne dura pas plus longtems que la prémière. L'Infant ſe retira encore de la Cour, leva des Troupes, & recommença ſes hoſtilités. Une victoire, que ſon père remporta ſur lui, ne put le faire revenir de ſon 1324.

égarement. Il proteſta qu'il ne ceſſeroit de faire la guerre au Roi, à moins qu'on n'obligeât ſon frère à quitter la Cour. Alfonſe Sanche préférant la paix du Royaume à ſes propres intérêts, ſe retira volontairement dans la Caſtille, ce qui lui mérita l'eſtime générale de tout le Portugal. Après ſon départ l'Infant rentra dans ſon devoir, & n'en ſortit plus.

Lorſque la Paix eut été rétablie dans le Royaume, le Roi s'appliqua entièrement à la réparation des Places qui avoient été ruinées par le tems ou par la guerre. Il ne ſongeoit plus qu'à rendre ſes Peuples heureux, lorſque
1325. la mort le ſurprit à Santarem le 7 de Février 1325, étant âgé de 63 ans, dont il avoit règné 46. Ce Prince étoit doux, affable, bon pere, & bon ami. Il avoit l'eſprit vif, élevé, & pénétrant. Comme il aimoit les Belles-Lettres avec beaucoup de paſſion, il établit à Conimbre une Académie de Sciences & de Beaux-Arts, où il attira de toute l'Europe les plus ſavans hommes de ſon ſiècle. Il ſavoit pluſieurs Langues, aimoit la Poëſie, & compoſoit lui-même des Vers à l'imitation des Provençaux. Quoique fort zèlé pour la Religion, il ne laiſſa pas d'entretenir publiquement des Concubines, dont il eut pluſieurs enfans. Après ſa mort, la Reine Eliſabeth ſa Veuve prit l'habit des Filles de Sainte Claire. Elle étoit fille de Pierre III, Roi d'Arragon, & de Conſtance de Sicile fille de Mainfroi. Elle avoit beaucoup de pieté & de charité. Alfonſe dut ſa réconciliation avec ſon frère à cette pieuſe Princeſſe, qui cèda quelques Terres de ſon Domaine à l'Infant, pour l'engager à la paix. Denis eut pour ſucceſſeur Alfonſe IV, ſurnommé le Brave, né à Conimbre le 8 de Février 1290. Il avoit épouſé du vivant de ſon père l'Infante Béatrix, fille de Sanche IV Roi de Caſtille.

Alfonſe IV, Roi de Portugal, avoit 36 ans lorſqu'il parvint à la Couronne. Il s'appliqua d'abord à rendre la juſtice à ſes Sujets, à reformer les abus, & à punir ceux qui l'avoient excité à la révolte contre ſon père. Il ne put pourtant triompher de la haine qu'il nourriſſoit contre ſon frère Alfonſe Sanche, qu'il dépouilla, ſous de frivoles accuſations, de tous ſes honneurs & de tous ſes biens. Cette conduite du Roi fut cauſe que Sanche, qui étoit alors en Caſtille, ſe mit à la tête de quelques Troupes, & qu'étant entré en Portugal, il paſſa au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva à ſa rencontre. Philippe Infant de Caſtille ſe joignit à Alfonſe Sanche, & tous les deux ſe laiſſerent aller à des excès de cruauté ſi grands, que le Roi de Portugal ſe vit dans la néceſſité d'envoyer contre eux une Armée, ſous les ordres de Goncales Vaz Grand-Maitre de l'Ordre d'Avis. On en vint aux mains, & comme les Troupes Portugaiſes étoient moins agguerries que celles des Princes, elles prirent la fuite ſans que leur Général pût les arrêter.

Cet échec ne découragea pas le Roi Alfonſe. Il leva de nouvelles Troupes, ſe mit à leur tête, & alla aſſiéger Albuquerque, dont il ſe rendit maitre. Après cette expédition, Alfonſe fit la paix avec ſon frère, à qui il
1327. donna dans la ſuite des marques de ſon eſtime & de ſa confiance. En 1327

le

le Roi de Portugal fit demander en mariage, pour l'Infant Don Pèdre ſon fils, Donna Conſtance fille de Juan Manuel & de Donna Conſtance fille de Jaques II Roi d'Arragon & de la Reine Blanche. Don Juan Manuel étoit un des plus riches & un des plus puiſſans Seigneurs d'Eſpagne. Il s'unit étroitement avec Don Juan le Contrefait, Seigneur de Biſcaye, pour s'oppoſer au Roi de Caſtille, qui ne cherchoit qu'à les perdre tous deux. Mais le Roi de Caſtille, pour brouiller ces deux Seigneurs, aſſura Don Manuel qu'il vouloit partager ſa Couronne avec ſa fille Conſtance. Don Manuel ayant accepté cette alliance, la Princeſſe fut conduite à Valladolid, où on célébra le marige avec ſolemnité, mais ſans le conſommer, à cauſe de la jeuneſſe de Conſtance. Don Juan ne doutant point qu'on ne l'eût ſacrifié, prit le parti de ſe retirer en Portugal. Don Manuel lui propoſa de revenir, avec promeſſe de le défendre contre ſon Gendre, ſuppoſé qu'il voulût l'inquiéter. Le Roi ayant été informé de ce diſcours, prit dès ce moment la réſolution de faire périr Don Juan à quelque prix que ce fût. Dans cette vue il l'attira ſous de belles promeſſes dans la Ville de Toro, où il le fit aſſaſſiner dans un feſtin qu'il lui donna.

Le Caſtillan, après s'être défait de Don Juan, fit enfermer Conſtance dans le Château de Toro, & envoya enſuite une Ambaſſade au Roi de Portugal pour lui demander l'Infante Donna Marie ſa fille. Les deux Rois ſe rendirent à Ciudad-Rodrigo, où ſe fit la cérémonie du mariage, & pour 1328.
appaiſer le Roi d'Arragon oncle de Conſtance, ils l'engagèrent à épouſer
Léonore ſœur du Roi de Caſtille. Pour affermir la paix entre les trois Cou- 1329.
ronnes, on conclut le mariage de Don Pèdre, Infant de Portugal, avec la Princeſſe Blanche Infante de Caſtille. Don Manuel de ſon côté épouſa en ſecondes nôces Blanche, fille de Ferdinand de Lacerda, afin d'engager dans ſes intérêts tous les parens & amis de cette Maiſon. Bientôt toute la Caſtille fut remplie de troubles & de diviſions, & les rébelles ſe rendirent même ſi rédoutables, que le Roi ſe vit dans la néceſſité de faire la paix avec Don Manuel. Pour l'appaiſer, il lui rendit ſa fille Conſtance, qu'il retenoit priſonnière dans la Ville de Toro.

Lorſque le Roi de Caſtille eut appaiſé les troubles qui regnoient dans ſes Etats, il ne ſongea qu'à ſe défendre contre les Maures de Grénade, ſur leſquels il remporta une grande victoire, après les avoir battus en différentes rencontres. Il y avoit déja près de deux ans que le Caſtillan étoit marié, 1330.
lorſqu'il vit pour la prémière fois, Léonore Nugnez de Guzman, jeune Veuve, ſur qui la Nature avoit répandu toutes les graces du corps & de l'eſprit. Ce Prince en devint bientôt ſi éperdument amoureux, qu'il oublia entièrement la Reine ſon épouſe. Peu de tems après l'Infante Blanche, deſtinée pour devenir l'épouſe de l'Infant de Portugal, fut attaquée d'une eſpèce de conſomption qui la rendit incapable de mariage. Cette Princeſſe fut renvoyée en Caſtille du conſentement du Roi ſon père. On convint en même tems que l'on feroit épouſer à l'Infant de Portugal, Donna Conſtance, fille de Don Manuel, que le Roi de Caſtille avoit répudiée. Lorſ-

qu'on eut conclu ce mariage, le Roi de Caſtille retint la Princeſſe & l'empêcha de paſſer en Portugal. Il eut en même tems pour la Reine des manières ſi peu conformes à ſon rang, que cette Princeſſe ſe vit dans la néceſſité de quitter la Cour, & de ſe retirer à Burgos.

Ces procédés violens du Caſtillan obligèrent le Roi de Portugal à prendre les armes. S'étant mis à la tête de ſes Troupes, il alla inveſtir Badajos; &, après avoir laiſſé quelques Troupes devant cette Place, il entra dans l'Andalouſie, pénétra juſqu'à Séville, enſuite revint ſur ſes pas pour continuer le ſiège de Badajos, tandis que Don Pèdre ſon frère ravageoit de ſon côté la Galice. Ce ſiège traina en longueur, & le Roi fut enfin obligé de le lever & de retourner en Portugal.

Le Roi de Caſtille de ſon côté leva des Troupes avec leſquelles il paſſa dans le Portugal, fit de grands dégats autour d'Elvas, dont il brula les Fauxbourgs, & rentra enſuite dans Séville chargé de butin. Les Portugais profitant de ſa retraite, pillèrent le Territoire de pluſieurs Villes Caſtillanes, & y mirent tout à feu & à ſang. Pour s'en vanger les Caſtillans entrèrent dans la Province d'entre Douro & Minho, & y firent de grands ravages.

Les deux partis ſe battoient avec la même fureur ſur Mer. La Flotte Portugaiſe fit une deſcente du côté de l'Andalouſie, & ravagea les Côtes de cette Province. Une autre Flotte ſous les ordres de Manuel Pécano Genois, que le Roi de Portugal avoit fait Amirante, alla ravager les Côtes de la Galice, & après que Pécano eut déſolé tout le Païs, il revint à Lisbonne chargé de butin. Géoffroi Ténorio Amirante de Caſtille infeſtoit en même tems les Côtes de l'Algarve. Pécano reçut ordre de repartir pour aller chercher Ténorio. Les deux Amirantes ſe rencontrèrent vis-à-vis le Cap St. Vincent (*). On y combattit avec beaucoup de fureur. L'Amirante de Caſtille remporta la victoire, & fit Pécano priſonnier avec Charles ſon fils. La perte de cette Bataille n'abattit pas le courage du Roi de Portugal. Il ſe jetta avec ſes Troupes ſur les Terres du Caſtillan, & repandit de tous côtés l'épouvante & la terreur. Le Roi de Caſtille s'étant auſſi mis à la tête de ſes Troupes, entra dans le Portugal, paſſa dans le Royaume d'Algarve, & réduiſit en cendres tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage. Preſque en même tems les Portugais ſe jetterent dans la Galice, y firent de terribles ravages, & aſſiegèrent Salvaterre (†) dont ils ſe rendirent maitres.

Comme les Maures faiſoient alors de grands préparatifs de guerre, & que tous

(*) Il eſt fait mention de ce Cap à l'endroit où l'on traitera de l'*Etendue & ſituation de l'Eſpagne*. Voyez auſſi la Carte qui a pour titre, *Carte de l'Eſpagne & du Portugal*.

(†) On trouvera ci-après dans cet Ouvrage divers endroits qui portent ce nom. Il y a dans la Province d'Alava, qui fait une partie de la Biſcaye, la Ville de *Salvatierra*, laquelle eſt une des principales de cette Province. L'Auteur des *Délices* donne ce même nom à une petite Ville de la Galice, & à un Bourg d'Arragon. Il fait auſſi mention d'une Ville de Portugal dans la Province de Beira, ſous le nom de *Salvaterra*, nom qu'il donne auſſi à un Bourg & Maiſon Royal en Portugal au bord du Tage. Voyez les Articles SALVATERRA & SALVATIERRA.

tous ceux d'Afrique ſe réuniſſoient pour paſſer en Eſpagne, le Pape & le Roi de France tenterent pluſieurs fois, mais toujours inutilement, de reconcilier les deux Rois. Une victoire, remportée ſur ces entrefaites par les Maures, cauſa tant de troubles à la Cour de Caſtille, que le Roi conſentit enfin qu'on travaillât ſérieuſement à la Paix. On nomma de la part des deux Cours des Plénipotentiaires, qui convinrent d'un Traité, dont les principaux articles portoient: Qu'on ſe rendroit les Places qui avoient été priſes; que la Princeſſe Conſtance ſeroit remiſe entre les mains du Roi de Portugal; que l'Infante Blanche retourneroit en Caſtille; que Léonore Nugnez de Guſman ſeroit exilée de la Cour de Caſtille, où la Reine Marie ſeroit rappellée. Le Roi d'Arragon fut compris dans ce Traité.

Cette paix étoit à peine concluc, que les Maures fondirent ſur la Caſtil- 1340.
le, où ils firent dès progrès conſidérables. Le Pape accorda une Croiſade, tant contre Mahomet Roi de Grénade, que contre Albohacen Roi de Maroc. Celui-ci fit paſſer en Eſpagne ſon Armée, qui ſe raſſembla près d'Algézire (*), joignant le Détroit (†). Les Chrétiens allèrent l'attaquer, & mirent ſes Troupes en déroute. Albohacen, & le Roi de Grénade ſon allié, prirent la fuite & ſe refugièrent à Algézire. Les Caſtillans profitant de la conſternation des Maures, les battirent encore en pluſieurs rencontres, 1341.
& leur prirent Algézire. La joie que cauſerent tant de proſperités, fut alterée dans le Royaume de Portugal par un tremblement de terre, qui cauſa des ravages affreux. Pluſieurs maiſons furent renverſées, la voute de l'E- 1344.
gliſe Cathédrale fut abbattue, un nombre infini d'hommes, de femmes, & d'enfans furent écraſés ſous les débris des maiſons, parmis leſquels ſe trouva l'Amiral Pécano. La mort de la Princeſſe Conſtance, fille de Don Jean Manuel, & épouſe de Don Pèdre Infant de Portugal, arriva à quelque tems delà. Elle aimoit éperdument ſon époux, qui au-lieu de répondre à tant d'amour, bruloit d'une paſſion violente pour Inès de Caſtro, fille d'Honneur de la Princeſſe, & dont la beauté faiſoit grand bruit à la Cour.

En 1347 Don Pedre Roi d'Arragon envoya au Roi de Portugal des Am- 1347.
baſſadeurs, pour lui demander en mariage Léonore ſa fille. On lui accorda ſa demande, & dès que les articles du mariage eurent été arrêtés, la Princeſſe fut conduite à Barcelone où ſe fit la célébration des nôces. Ce maria- 1348.
ge fut ſuivi d'une peſte générale qui déſola toute l'Europe. Elle fit beaucoup plus de ravage en Eſpagne que par-tout ailleurs. La miſère fut extrême en Portugal, & le nombre des morts ſi prodigieux, qu'il y eut des Villes entières qui reſtèrent ſans habitans. Cette peſte ſe mit auſſi dans le Camp des Chrètiens, qui faiſoient alors le ſiège de Gibraltar. Alfonſe XI, Roi de Caſtille, en fut frappé, & en mourut le 26 de Mars 1350. 1350.

Ce Prince eut pour ſucceſſeur, Don Pèdre ſurnommé le Cruel par quelques-

(*) Ou *Aljézira*, & *Alzézira*, que l'Auteur des Délices diſtingue d'une autre Ville de même nom, qui eſt dans le Royaume de Valence près de Xucar. Voyez la Table au mot ALGEZIRE.

(†) C'eſt-à-dire le Détroit de *Gibraltar*, qui eſt le nom d'une Ville, d'une Montagne, & d'un Détroit, dont on donnera ci-deſſous la deſcription avec les Plans qui y ont rapport.

ques-uns, & par d'autres l'*Exécuteur de la Juſtice*, parce qu'on prétend que la meilleure partie du ſang qu'il fit repandre ne fut que pour punir ſes
1356. Sujets rébelles. Alfonſe IV, Roi de Portugal, mourut quelques années après, âgé de 77 ans & 6 mois. Ce Prince fut grand guerrier, profond politique & bon Roi. Il eut pour ſucceſſeur Don Pèdre I, né à Conimbre le 19 d'Avril 1320. Don Pèdre étoit déja veuf de deux femmes, Conſtance & Inès, lorſqu'il parvint à la Couronne. Inès avoit été poignardée par Alvarez Gonçalez grand Sénéchal, par Don Diègue Lopez Pachéco, Seigneur de Ferreira, & par Don Pierre Coello. Conſtance lui avoit donné trois enfans, Don Louïs qui ne vêcut que peu de tems, Don Ferdinand qui règna après lui, & Donna Marie, qu'épouſa Don Ferdinand Infant d'Arragon, Marquis de Tortoſe, & fils d'Alfonſe IV Roi d'Arragon. Dès que le nouveau Roi de Portugal ſe vit affermi ſur le Trône, il propoſa de marier Donna Béatrix, fille ainée du Roi de Caſtille, avec Don Ferdinand Infant de Portugal; & les Infantes Conſtance & Iſabelle, ſœurs de Béatrix, avec Don Denis, & Don Juan fils d'Inès de Caſtro, que le Portugais avoit reconnu pour ſes enfans légitimes.

En vertu d'un Traité, que firent les deux Rois de Caſtille & de Portugal, celui-ci fit partir dix Galères pour joindre la Flotte Caſtillane, contre les Arragonois, qui étoient en guerre avec les Caſtillans. Il vouloit par-là engager Don Pèdre le cruel à livrer Coello, Pachéco & Alvarez Gonçalez, qui s'étoient refugiés en Caſtille. Le Caſtillan, qui raſſembloit en lui tous les vices, livra au Roi de Portugal Coello & Alvarez, qui furent d'abord jettés dans une affreuſe priſon. Après qu'on les eut apliqués à la queſtion, on leur arracha le cœur, à l'un par le ſein & à l'autre par les épaules, enſuite on brula leurs cadavres, & on jetta leurs cendres au vent. Pachéco avoit été aſſez heureux pour échaper au ſort de ſes deux compagnons.

Après cette terrible exécution des meurtriers d'Inès, le Roi toujours épris d'un amour violent pour elle, réſolut de lui rendre les derniers honneurs, & de la faire reconnoitre après ſa mort pour Reine de Portugal. Il ſe rendit pour cet effet dans la Ville de Caſtagnédo avec pluſieurs Seigneurs des plus conſidérables du Royaume, & là en préſence d'eux tous, & du Clergé, il jura ſolemnellement qu'il avoit épouſé dans la Ville de Bragance, Inès de Caſtro. On éxamina en même tems ceux qui avoient été préſens à ce mariage, & on publia la Bulle de Jean XXII, par laquelle ce Pape accordoit aux Parties contractantes les diſpenſes néceſſaires pour ce mariage. Les enfans d'Inès furent reconnus légitimes, & habiles à ſuccéder à la Couronne.

Tandis que tout cela ſe paſſoit en Portugal, la Caſtille gémiſſoit des cruautés inouïes de Don Pèdre. Chaque jour étoit ſignalé par quelque maſſacre, & rien n'étoit ſacré pour ce Prince barbare. Il avoit conçu pour Marie de Padille ſa Maitreſſe un amour ſi furieux, qu'il lui ſacrifioit tous ceux qui lui faiſoient quelque ombrage. La Reine Blanche fut elle-même immolée à cette femme. Don Pèdre avoit vu cette fille pour la prémière fois à Sahagun, où elle étoit élevée dans la maiſon d'Alfonſe d'Albuquerque. Depuis

puis ce jour-là il ne ſongea plus qu'à lui donner des fêtes, & à s'abandonner aux plaiſirs les plus criminels & aux débauches les plus outrées. Marie étant morte à Séville, le Roi lui fit faire des obſéques avec autant d'éclat & de magnificence, que ſi elle eût été la véritable Reine de Caſtille. Il appella même à la ſucceſſion de la Couronne les enfans de cette Maitreſſe, mais cette diſpoſition devint inutile. Henri frère de Don Pèdre le cruel, & fils de Léonore de Guſman, ſe mit à la tête des mécontens, & s'unit au Roi d'Arragon pour faire la guerre au Roi de Caſtille. Les ſuccès, qu'eut d'abord le Roi de Caſtille, furent aſſez heureux, & il mit même Henri dans la néceſſité de quitter l'Eſpagne & de paſſer en France, pour demander du ſecours à Charles V, qui occupoit le Trône.

Charles s'étant déclaré en faveur de Henri, lui donna un ſecours de plus de 12 mille hommes, qui entrèrent en Eſpagne par la Catalogne. Le Roi d'Arragon ſe joignit encore à Henri de Traſtamare. Il traita ſplendidement la Nobleſſe Françoiſe, & diſtingua ſur-tout le fameux Bertrand du Gueſclin, qui par ſa naiſſance, par ſa valeur, & par ſon expérience dans les armes, remplit toute la terre de ſon nom. Ce conquérant de la Caſtille & reſtaurateur de la France étoit d'une ancienne Nobleſſe de Bretagne; mais dans ſa Maiſon les biens n'égaloient pas les avantages de la naiſſance. Il étoit laid, malfait, & groſſier. Ses mœurs dures & turbulentes l'avoient fait regarder comme un mauvais Sujet, qui deshonoreroit ſa Famille par ſa violence & par ſa férocité. Il avoit paru n'avoir d'autre talent, que pour ſe battre contre ſes égaux, pour les commettre les uns contre les autres, & entretenir entre eux une eſpèce de guerre, où il y en avoit toujours quelqu'un de bleſſé. La Nobleſſe de Bretagne étoit alors diviſée entre les partis de Blois & de Montfort, pour la ſucceſſion au Duché. Le jeune du Gueſclin ayant ouï dire que celui de Blois, ſoutenu par la France, étoit plus juſte que celui de Montfort, qui ſe trouvoit appuié par l'Angleterre, ſe jetta dans le prémier ſans autre examen, & s'y fit remarquer dès qu'il y parut. Il ſe vit bientôt à la tête de tous ſes égaux par une ſupériorité de génie pour la guerre, à laquelle chacun déféra. Par-tout où il ſe trouvoit, il devenoit le chef & l'ame de toutes les entrépriſes. L'art ne contribua rien à lui donner cette ſupériorité, ce fut un pur effet du génie. Il ne devint jamais ni plus poli, ni plus politique que la Nature l'avoit fait. La droiture de ſon eſprit, la ſincérité de ſon cœur, la fermeté de ſon courage, l'application à ſon metier, la fidélité à ſes maitres, l'attachement aux Loix reçues parmis les braves gens à la guerre, la ſcience des campemens, des poſtes, des champs de bataille, la prévoyance, l'activité, l'art de menager les occaſions, l'amour de la gloire, le mépris du danger, aquirent à ce grand Capitaine l'aſcendant qu'il prit ſans l'affecter, ſur tous les guerriers de ſon parti, & le rendirent rédoutable à ceux des partis oppoſés. Les Soldats le ſuivoient aveuglément, & ne doutoient point de la victoire quand il les menoit au combat.

Lorſque l'Armée Françoiſe, après être partie de Sarragoce, ſe fut avancée vers Calahorra, la haine qu'on y avoit pour le Roi de Caſtille, en ouvrit bien-

bientôt les portes à Henri. Il y entra comme en triomphe, & avec les mêmes acclamations du Peuple, que s'il eût été déja Roi. On le preſſa d'en prendre le titre, & du Gueſclin étoit de ceux qui jugeoient à propos qu'il le prît. Il s'en défendit avec modeſtie, mais du Gueſclin n'eut pas plutôt parlé, qu'il s'éleva une voix confuſe, *Caſtille pour le Roi Henri.*

Le prémier uſage que fit Henri de la Souveraine Puiſſance, fut de répandre & de donner, & cela dans la vue de ſe faire de nouvelles créatures. Il n'y eut point d'Officiers conſidérables dans l'Armée, qui ne reçuſſent de lui quelque recompenſe. Pour profiter de l'ardeur de ſes Troupes, il les mena droit à Burgos, d'où on lui envoya des Députés, qui l'invitèrent à venir prendre ſolemnellement la Couronne. Il entra dans la Ville aux acclamations du Peuple, & fut couronné dans l'Egliſe du Monaſtère de las Huelgas, ſur
1366. la fin du Printems de l'année 1366.

La plus grande partie de la Vieille Caſtille ſuivit l'exemple de la Capitale. Le Royaume de Léon en fit autant, & en moins de 25 jours le nouveau Roi ſe vit reconnu par autant de Provinces & de Villes qu'il en reſtoit encore à l'ancien. Tolède le reçut avec les plus vives démonſtrations de joie.

A la nouvelle qu'avoit reçue Don Pèdre des prémiers progrès que faiſoit ſon Rival, il aſſembla des Troupes & marcha contre ſes ennemis; mais après différens évènemens, qui ne tournèrent pas à ſon avantage, il ſe vit dans la néceſſité d'abandonner ſon Royaume & de s'enfuir avec ſes Enfans & ſes tréſors, enlevés en partie au Roi de Grénade, qu'il avoit fait aſſaſſiner dans ſon Royaume, avec 37 Seigneurs de ſa Cour qui l'accompagnoient. Il ſe retira d'abord en Portugal, mais on lui refuſa l'azile qu'il demandoit. Il paſſa en Galice, où il laiſſa de nouvelles marques de ſa cruauté. S'étant embarqué à la Corogne avec Don Ferdinand de Caſtro & trois de ſes enfans les plus âgés, il alla implorer le ſecours du Prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne. Il prit terre à Bayonne, d'où il envoya avertir le Prince Anglois de ſon arrivée. Celui-ci, qui paſſoit pour le plus grand Capitaine, & en même tems pour le plus honnête homme de ſon tems, prit ſous ſa protection le malheureux Don Pèdre. Il l'invita à venir à Bourdeaux, où il le reçut avec beaucoup de magnificence. Charles le Mauvais, Roi de Navarre, le Roi d'Angleterre, & le Prince de Galles ſon fils, formèrent une ligue offenſive & défenſive, dont le but étoit le rétabliſſement de Don Pèdre ſur le Trône.

Henri de ſon côté conclut avec le Roi de Portugal un Traité, par lequel les Caſtillans promettoient de terminer par la médiation les diviſions qui règnoient entre le Portugal & l'Arragon, & d'obtenir du Roi de ce dernier Royaume la liberté de Marie Infante de Portugal, Veuve de Ferdinand Infant d'Arragon. La mort de Don Pèdre I, Roi de Portugal, arriva quelque tems après, & fut regardée comme la ſuite d'un phénomène qui avoit jetté la conſternation dans tout le Royaume, quoiqu'il ne fût autre choſe qu'une Lumière Septentrionale ou Aurore Boréale. Ce Prince
1367. mourut à Eſtrémos le 18 de Janvier 1367. Il avoit vêcu 48 ans, 9 mois

&

& 28 jours. Il fut fort regrétté, & jamais Prince ne fut plus digne que lui de règner. On prétend qu'il avoit coutume de dire, *qu'un Roi qui laiſſoit paſſer un jour ſans faire du bien, ne méritoit pas le titre de Roi.*

Don Ferdinand, né en 1340, ſuccéda à ſon Père. La Nature avoit prodigué à ce Prince tout ce qui peut ſatisfaire l'amour propre, & concilier la bienveillance des hommes. Les commencemens de ſon règne firent concevoir les plus belles eſpérances; mais ſon peu de diſcernement à choiſir ſes Miniſtres, & les guerres qu'il entreprit ſans néceſſité, plongèrent le Royaume dans un abime de malheurs. Durant la vie de ſon Père, il avoit contracté de grandes liaiſons avec l'Infant Henri, frère de Don Pèdre le Cruel; mais auſſitôt que Henri eut entre les mains les rènes de la Caſtille, il changea de ſentiment à ſon égard.

Don Pèdre le Cruel, après avoir été chaſſé de la Caſtille, y rentra avec le ſecours que le Navarrois & le Prince de Galles lui fournirent. Il livra bataille à Henri, le vainquit, & le força à ſon tour de ſortir de l'Eſpagne. Henri ſe refugia en France, où il obtint les ſecours néceſſaires pour rentrer dans la Caſtille. Il gagna une bataille ſur Don Pèdre, & le força encore une fois de lui cèder la Couronne. Après la perte de cette bataille, Don Pèdre alla ſe renfermer dans le Château de Montiel (*). Henrri alla inveſtir Montiel, & afin que ſon Concurrent ne pût lui échapper des mains, il fit environner la Place d'un mur de terre qu'il fit bien garder. Don Pèdre ne pouvant reſter longtems dans cette Place, parce qu'elle manquoit d'eau, chercha les moyens de s'évader. Il ſortit du Château, lui douzième, à la faveur des ténèbres de la nuit. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il tomba entre les mains de Begue de Villaine Officier François, qui l'amena dans ſon logis avec ceux qui l'accompagnoient. Une heure après Henri entra dans la chambre où étoit Don Pèdre, en demandant où il étoit. Don Pèdre ayant répondu à la fierté de ſon adverſaire avec une fierté égale, fut frappé par ſon rival d'un coup de poignard au viſage. Don Pèdre bleſſé & couvert de ſang ſe jette avec fureur ſur Don Henri. Ils ſe prirent tous deux au corps, & tombèrent l'un & l'autre par terre. Henri ſe trouva ſous ſon ennemi, qui ſe mettoit en devoir de ſe ſaiſir d'une dague pour le percer, ſi le Vicomte de Rocabertin n'eût pris par le pied le plus foible, & ne l'eût fait tourner ſur l'autre. Henri profitant alors de ſon avantge, tira une petite épée qu'il portoit, & lui en donnant au travers du corps, le laiſſa mort ſur le carreau. Quelques Hiſtoriens rapportent cet évènement avec des circonſtances un peu différentes; mais tous conviennent que Henri tua Don Pèdre, après que ces deux Princes ſe furent injuriés 1369.
l'un l'autre. C'eſt ainſi que termina ſa criminelle vie un Prince qui n'avoit laiſſé vivre que ceux qu'il n'avoit pu faire mourir. Il étoit âgé de 35 ans, dont il avoit règné environ 19. En lui finit la branche légitime des Rois iſſus de Raymond de Bourgogne.

Don

(*) L'Auteur des *Délices* donne auſſi ce nom à une Campagne qui ſe trouve dans la Caſtille Nouvelle, qu'on nomme la Manche, près de Cognamarez. Voyez l'Article MONTIEL.

Don Pèdre le Cruel, quoique déteſté de ſon vivant, ne laiſſa pas d'être plaint dès qu'il ne fut plus à craindre. Pluſieurs Seigneurs du Royaume de Caſtille prirent ſon parti contre Henri, & furent ſoutenus par des Puiſſances étrangères. Don Ferdinand, Roi de Portugal, prit les armes pour vanger ſa mort. D'un autre côté le Roi de Grénade voyant les Caſtillans diviſés en pluſieurs partis, crut l'occaſion favorable pour relever la puiſſance des Maures abatus dans l'Eſpagne. Il fit dans cette vue avec le Roi de Portugal un Traité par lequel ils convinrent d'une paix de 50 ans. Ce Traité conclu, Ferdinand rechercha l'alliance du Roi d'Arragon. On arma bientôt de tous côtés. Le Grénadin commença par ravager l'Andalouſie. Le Roi d'Arragon fit les diſpoſitions néceſſaires pour entrer dans la Caſtille. Ferdinand marcha vers la Galice, où il s'empara de quelques Places.

Henri n'eut de guerre ſuivie qu'avec le Roi de Portugal. Ayant aſſemblé des Troupes, il marcha en perſonne contre Ferdinand, & porta le fer & le feu juſques ſous les murailles de Bragues, dont il ſe rendit maitre. Il entra dans la Province de Tra-los-montes (*), où les peuples ne lui oppoſèrent qu'une médiocre réſiſtance. Il réduiſit Carmona, où il trouva de grands tréſors, qui avoient appartenu au Roi Don Pèdre, avec deux de ſes Enfans bâtards, Sanche & Ferdinand, qu'il fit enfermer dans une priſon.

Ferdinand, plongé alors dans les plaiſirs, ne fut que médiocrement ſenſible à tant de pertes. Le Pape Grégoire X crut qu'il étoit de ſon devoir de porter ce Prince à faire la paix avec Henri. Les Plénipotentiares, qui furent nommés de part & d'autre, convinrent d'un Traité qui portoit entre autres: Que Ferdinand épouſeroit Donna Léonore, fille de Henri, à laquelle on donneroit pour Dot quelques Places avec une ſomme d'argent. Le Roi d'Arragon n'eut pas lieu d'être content de cette paix, qui avoit été conclue ſans ſa participation.

Le tems où Ferdinand devoit épouſer l'Infante Léonore alloit expirer, lorſque ce Prince devint éperdument amoureux de Donna Léonore Tellez de Ménéſès, qui étoit mariée à Don Juan Laurent d'Acunha, Seigneur de Pombeyro. Cette paſſion fit des progrès ſi rapides dans ſon cœur, qu'il ne voulut plus entendre parler de ſon mariage avec l'Infante de Caſtille, & qu'il fit caſſer le mariage de ſa Maitreſſe avec Laurent d'Acunha. Celui-ci paſſa alors en Caſtille, où il fit mettre à ſon bonnet deux Cornes d'or, en guiſe d'Aigrette. Le mariage de Léonore ayant été caſſé, Ferdinand l'épouſa. Comme cette demarche excita de grands murmures dans Lisbonne, le Roi en ſortit la nuit avec Léonore, & ſe retira à Santarem, d'où il ſe rendit au Monaſtère de Leça à deux lieues de Porto. Là il publia ſon mariage, & aſſigna à la Reine un Douaire conſidérable.

Le Roi de Caſtille crut qu'il étoit de ſon intérêt de ne témoigner aucun ref-

(*) On donnera ci après une belle deſcription de cette Province.

reſſentiment du procédé de Ferdinand, à qui il fit dire qu'il étoit content, pourvu qu'il remplît les autres conditions du Traité qu'il avoit fait avec lui. Cependant Ferdinand, entrainé par ſa légéreté ordinaire, chercha ſous de vains prétextes à ſe brouiller avec le Caſtillan. Henri prit alors la réſolution de porter la guerre chez ſon Ennemi, & forma le deſſein d'aſſiéger Lisbonne. Il ſe mit lui-même à la tête de ſon Armée, & alla ſe préſenter devant cette Place; & comme elle n'avoit ni murailles ni fortifications, il y entra ſans trouver aucune réſiſtance. Les habitans ſe retirèrent dans la partie de la Ville la mieux fortifiée, & y tranſportèrent tout ce qu'ils avoient de plus précieux, dans le deſſein de s'y défendre vigoureuſement. Comme les Caſtillans retiroient de grands ſecours des maiſons de campagne qui étoient près de Lisbonne, les Portugais réſolurent de les bruler, & l'éxécutèrent. Les Caſtillans pour s'en vanger, mirent le feu dans la Ruë neuve, qui fut conſommée dans un moment.

Comme le Pape ne voyoit qu'avec chagrin le Portugal déchiré par cette guerre ſanglante, il envoya le Cardinal Guide de Boulogne en qualité de Légat auprès des Rois de Portugal & de Caſtille, avec ordre d'établir une paix durable entre ces deux Princes. Ce Légat ſe conduiſit avec tant d'habileté, qu'il engagea ces deux Princes à ſigner un Traité, qui portoit entr'autres, que l'Infante Béatrix ſœur de Ferdinand épouſeroit Don Sanche, Seigneur d'Albuquerque frère de Henri, fils d'Alfonſe XI & de Léonore de Guſman. Quelques jours après qu'on eut ſigné ce Traité, Henri & Ferdinand eurent une entrevue ſur le Tage. Le mariage de Béatrix avec Don Sanche fut célébré bientôt après. En 1375 le Roi de Caſtille fit demander 1375.
au Roi d'Arragon ſa fille Léonore en mariage pour ſon fils Don Juan, & fit en même tems propoſer à Ferdinand de faire épouſer à ſon fils bâtard Fadrique, l'Infante Donna Béatrix ſa fille unique. Le Roi de Portugal ac- 1376.
cepta ce mariage, qui fut conclu l'année ſuivante.

Le Roi de Caſtille mourut le 29 de Mai 1379, âgé de 46 ans, dont il a- 1379.
voit règné 14. Quelques-uns prétendent qu'il fut empoiſonné par un Maure, que le Roi de Grénade avoit ſuborné. Les plus ſenſés n'attribuèrent la mort de ce Prince qu'à un effet aſſez ordinaire de la Goutte, à laquelle il étoit ſujet. Ce Prince étoit plein de valeur & d'une grande prudence. Il fut très foible du côté de la Continence, & il crut pouvoir expier le ſcandale qu'elle avoit cauſée, en ordonnant qu'on l'enterrât avec l'habit de St. Dominique ſous lequel il voulut mourir.

Don Jean, fils de Henri, monta ſur le trône de Caſtille, & fut couronné à Burgos. Comme il s'étoit déclaré en faveur des François contre le Duc de Brétagne, qui avoit embraſſé le parti des Anglois, il fit équiper une Flotte qu'il envoya à leur ſecours. Les Portugais & les Anglois s'étant ligués contre lui, il réſolut de les prévenir, & marcha dans cette vue en Portugal. Il y eut ſur mer un ſanglant combat entre les Flottes de Caſtille & de Portugal. Les Portugais perdirent vingt Gâlères dans cette action. Le

Roi Jean n'entreprit rien d'important en Portugal, & il reprit la route de Caſtille ſur la fin de la Campagne.

1382. L'année ſuivante on propoſa un Traité de paix, qui fut bientôt conclu, & dont un des Articles portoit que la Princeſſe Béatrix, héritière de la Couronne de Portugal, ſeroit fiancée au Prince Ferdinand, fils cadet du Roi de Caſtille. La Reine de Caſtille étant morte ſur ces entrefaites, le Roi de Portugal fit propoſer à celui de Caſtille d'épouſer ſa fille Béatrix à la place de ſon fils Ferdinand qui n'étoit encore qu'un enfant. Don Jean accepta cette propoſition, & Béatrix fut enfin mariée après l'avoir été en quelque manière cinq fois, la prémière avec Fadrique Duc de Bénévent, la ſeconde avec Henri Infant de Caſtille, la troiſième avec Edouard, fils du Comte de Cambrige, la quatrième avec Ferdinand frère de Henri, & la cinquième avec le Roi Jean.

Peu de tems après la célébration de ce mariage Ferdinand Roi de Portugal mourut à Lisbonne, âgé de 44 ans, après en avoir paſſé 17 ſur le trône. Il fut peu regretté à cauſe de ſa moleſſe & de ſa légereté. Comme il mourut ſans enfans mâles, Don Jean Roi de Caſtille prétendit lui ſuccéder en qualité d'Epoux de Béatrix, fille du feu Roi de Portugal. Les Portugais, qui redoutoient la domination Caſtillane, inſpirèrent à Don Jean Grand Maitre de l'Ordre d'Avis d'ôter la Régence à la Reine Léonore, à qui Ferdinand l'avoit déférée par ſon Teſtament, pour travailler enſuite à enlever la Couronne au Roi de Caſtille.

Ce Seigneur, que l'Hiſtoire Portugaiſe appelle communément Maitre d'Avis, étoit frère naturel du feu Roi Ferdinand, étant fils de Don Pèdre & de Thérèſe Laurent Galicienne. Il étoit né à Lisbonne le 2 d'Avril 1357. Jamais homme ne fut plus propre à former une faction, à la conduire, & à en tirer tout le fruit qu'il s'en propoſoit. Il étoit adroit, conſideré, vigilant, brave Soldat, & grand Capitaine, populaire, affable, & bienfait.

La Reine Léonore eut à peine commencé ſon gouvernement que le Roi de Caſtille lui fit ſavoir, qu'il prétendoit qu'elle le fît proclamer Roi dans tout le Portugal, comme héritier de la Couronne par ſa femme Béatrix. Les Peuples ne parurent nullement diſpoſés en faveur du Roi de Caſtille, & la plus grande partie ſe déclara pour Don Jean, Grand Maitre de l'Ordre d'Avis, qui fut déclaré Régent & Protecteur du Royaume par le Peuple, & par une partie de la Nobleſſe. Dès ce moment le Grand Maitre prit en main les rênes du Gouvernement. La Reine Léonore s'étoit retirée à Alenquer, d'où elle paſſa enſuite à Santarem. Comme Don Jean étoit abſolu dans Lisbonne, les Grands jaloux de ſon autorité nourriſſoient dans le fond de leur cœur une haine ſecrette contre lui, & ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour la faire éclater. En même tems le Roi de Caſtille ſe préparoit de ſon côté pour entrer dans le Portugal.

L'envie qu'on portoit au Régent détermina quelques Seigneurs à ſe ſou-

ſoumettre au Caſtillan, & à lui livrer les Places qu'ils avoient en leur puiſſance. Celui-ci ſe rendit à Santarem pour s'aboucher avec la Reine Léonore, qui ne reſpiroit que le châtiment des habitans de Lisbonne. Le Roi de Caſtille réſolut d'aſſiéger cette Ville. Le Grand Maitre informé de la marche de l'Armée Caſtillane, pourvut à tout ce qui étoit néceſſaire à la défenſe de Lisbonne. Les hoſtilités commencèrent bientôt de part & d'autre. Les Portugais gagnèrent la bataille, qu'on appella d'Atoleiros, du nom de la campagne où elle s'étoit donnée. Une partie des Seigneurs Caſtillans, qui étoient dans l'Armée, y perdirent la vie, ou furent dangereuſement bleſſés. Le champ de bataille reſta aux Portugais, qui, après cette victoire, ſe rendirent maitres d'Arronches, d'Alégrette (*) & de pluſieurs autres Places.

Une Flotte Caſtillane arriva ſur ces entrefaites à l'Embouchure du Ta- 1383.
ge. Le Grand Maitre fit auſſi-tôt armer les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port, & chargea de ce ſoin Don Laurent Archévêque de Brague. Ce Prélat, tenant un Roſaire d'une main & une Lance de l'autre, couroit de chantier en chantier pour exhorter les Ouvriers à l'armement des Vaiſſeaux. Bientôt douze Galères, quelques Galiotes, & ſept Navires ſe trouvèrent en état de mettre à la voile. On en donna le commandement à Don Gonçalez Rodriguez de Souza, Gouverneur de Moncaraz. Sur la fin de Mai 1384, la Flotte du Roi de Caſtille entra dans 1384.
le Tage, & le Roi, qui étoit arrivé devant Lisbonne, s'approcha de cette Ville avec toute ſon Armée. Il l'inveſtit dans les formes, & marqua ſon quartier.

On apprit bientôt que la Flotte Portugaiſe étoit partie de Porto. A cette nouvelle on tint un Conſeil, pour ſavoir ſi la Flotte Eſpagnolle devoit l'attaquer après qu'elle ſeroit entrée dans le Tage, ou s'il falloit l'aller attaquer en pleine Mer. Don Ferdinand de Velaſco fut d'avis qu'il falloit éviter un combat, dont les ſuites pouvoient être dangereuſes, ſi l'on étoit vaincu, & peu utiles ſi l'on étoit victorieux; qu'il falloit tâcher de ramener le Grand Maitre d'Avis, & les Portugais à leur devoir, en leur offrant un parti avantageux, & pour les uns & pour les autres. Le Roi ayant mépriſé ce conſeil, il fut réſolu de combattre dans la rivière. Comme la Flotte Caſtillane étoit plus nombreuſe que la Portugaiſe, elle chercha à l'envelopper. Les Portugais firent face de tous côtés. Le combat fut long & ſanglant. Cependant la Flotte perça au travers de celle des Ennemis, & entra aux acclamations du Peuple dans le Port de Lisbonne, à l'exception de trois Galères qui furent priſes dans le combat.

Comme la Peſte faiſoit de grands ravages dans l'Armée Caſtillane, & que le Siège trainoit en longueur, le Roi vit bien qu'il falloit conduire ſon

(*) On parlera ci-après de ces deux Places, & on donnera le Plan d'Arronches, petite Ville aſſez bien fortifiée. Voyez la Table aux mots ARRONCHES & ALEGRETTE.

ſon Armée dans un climat plus pur, s'il ne vouloit la perdre ſans fruit. Il prit donc le parti de ſe retirer, après avoir pourvu de munitions les Villes qui l'avoient reconnu. Les affaires demeurèrent en cet état juſ-
1385. qu'au Printems ſuivant de l'année 1385. Le Grand Maitre convoqua alors à Conimbre une Aſſemblée, où l'on délibéra des moyens de réſiſter au Caſtillan, qui aſſembloit de toutes parts des forces pour enyahir le Royaume. Là ſes partiſans levèrent le maſque, & le proclamèrent Roi dans le Monaſtère de Saint François, où ſe tenoit l'Aſſemblée.

Don Jean Roi de Caſtille étoit à Cordoue lorſqu'il apprit cette nouvelle. Il fit preſſer ſon armement, & ordonna qu'on menât ſa Flotte dans la Rivière de Lisbonne. En attendant, il ordonna que l'Archévêque de Tolède Don Pèdre Ténorio iroit avec un Camp volant faire une irruption vers Viſeu. La Flotte donna de l'effroi, mais le camp volant fut défait par les Portugais.

Le Roi de Caſtille, après avoir aſſemblé ſon Armée, ſe mit en marche, & alla d'abord aſſiéger Sillorico, dont il ſe rendit maitre. Conimbre le vit bientôt ſous ſes murs, mais il n'y fit que bruler les Fauxbourgs. L'Armée Portugaiſe aſſemblée ſous ſon nouveau Roi ſe trouva bientôt en préſence de celle de Caſtille, près du Bourg d'Aljubarotta. Les deux Rois rangèrent leurs Troupes en ordre de Bataille. L'Armée de Caſtille étoit la plus nombreuſe. On en vint aux mains. Les Caſtillans furent taillés en pièces, & laiſſèrent dix mille hommes ſur la place. Le Roi de Caſtille échappa dans le deſordre de ceux qui furent mis en fuite, & ayant pris un bon cheval, il fit treize lieues d'une traite, & arriva à Santarem, où s'étant embarqué ſur le Tage, il gagna ſon Armée navale encore à l'embouchure du Fleuve, & ſe fit conduire à Seville. Le Roi de Portugal, qui n'avoit perdu que deux mille hommes, profita de ſa victoire, & en peu de tems à peine vit-on des traces qui puſſent marquer que jamais le Roi de Caſtille eût mis le pied en Portugal.

1386. Pour empêcher le Caſtillan de retourner en Portugal, le nouveau Roi travailla à rendre la Caſtille le théâtre de la guerre. Dans cette vue il reveilla l'ambition du Duc de Lancaſtre, en l'engageant à venir tenter la conquête d'un Royaume où il prétendoit. Lorſque Don Pèdre le Cruel avoit été implorer le ſecours des Anglois, il avoit amené avec lui trois de ſes filles, Béatrix, Conſtance & Iſabelle. Béatrix, qui étoit l'ainée étant morte, Edouard III, Roi d'Angleterre, maria Conſtance avec ſon quatrième fils Juan de Gandi Duc de Lancaſtre, déja veuf de la Princeſſe Blanche, dont il avoit eu une fille appellée Philippine. Il en eut une autre de Conſtance, qu'on appella Cathérine; & comme Don Pèdre le Cruel étoit mort ſans enfans mâles, & que ſa fille ainée ne vivoit plus, Conſtance mère de Cathérine demeuroit ſeule & légitime héritière de la Couronne de Caſtille, que Henri avoit uſurpée, que ſon fils retenoit, & que le Duc de Lancaſtre pouvoit reconquérir en vertu des droits de ſon épouſe Conſtance.

Le Duc de Lancaſtre s'embarqua avec ſon Armée ſur une puiſſante Flot-

te,

te, & il aborda à la Corogne en Galice, où il s'empara de quelques Galères Caſtillanes. Il avoit amené avec lui Conſtance ſon épouſe avec ſes deux filles, Philippine & Cathérine. Il ne tarda pas de ſe rendre maître de Compoſtelle & de quelques autres Places.

Dans cette facheuſe conjoncture le Caſtillan envoya un Ambaſſadeur à Charles VI, Roi de France, pour lui répréſenter qu'il avoit beſoin de ſecours. Le Roi de Portugal étoit alors à Lamégo (*). Ayant appris que le Duc de Lancaſtre étoit arrivé à Porto, il s'y rendit promptement pour règler avec ce Prince tout ce qui concernoit leur nouvelle alliance. Le Roi 1387.
qui n'étoit pas marié, ayant demandé Philippine au Duc, l'obtint ſans peine, & entra encore par-là plus avant dans ſes intérêts. Ses Troupes s'étant jointes à celles du Duc de Lancaſtre, on fit une invaſion dans le Royaume de Léon (**), où l'on s'empara d'abord d'Alcanizas. On réduiſit enſuite Bénavent (†), Valdéras, & quelques autres Places. Après qu'on ſe fut rendu maître de Villa Lobos, dont on fit le ſiège, une partie de l'Armée alla inveſtir Villalpanda (††), & l'autre alla à Caſtro verde.

La Peſte s'étant miſe dans le Camp du Roi de Portugal & du Duc de Lancaſtre, on ſe vit dans la néceſſité de rentrer dans le Portugal pour y reſpirer un air plus ſain. Le Roi arrivé à Lisbonne y tomba malade. Pendant ſa maladie les Caſtillans firent propoſer au Duc de Lancaſtre un accommodement. On lui envoya des Députés à Trancoſo, pour lui répréſenter, que quoique ſes prétenſions ſur la Caſtille fuſſent nulles, on vouloit cependant bien lui donner quelque ſatisfaction, en conſentant que l'Infant Don Henri fils aîné du Roi de Caſtille, épouſât ſa fille Cathérine, fille de Conſtance ſa ſeconde femme, & fille de Don Pèdre le Cruel. Le Duc accepta cette propoſition.

Après ce Traité le Duc de Lancaſtre laiſſant le Roi de Portugal, ſe retira à Bayonne avec ſa famille. Ce fut là que les Miniſtres du Roi de Caſtille vinrent prendre Cathérine pour la conduire à Palence, & y demeurer auprès du Roi ſon Beau-père, en attendant que Henri eût l'âge de l'épouſer. En faveur de ce mariage on donna à l'Infant Henri le titre de Prince des Aſturies.

La Paix faite avec le Duc de Lancaſtre, le Roi de Caſtille chercha les 1388.
moyens d'engager le Roi de Portugal à un accommodement. Le Roi de Portugal conſentit à une trêve de ſix mois; mais elle ne fut pas plutôt expirée, qu'il entra en Galice, & ſe rendit maître de la Ville de Tuy (‡). 1389.
On conclut cependant une nouvelle ſuſpenſion d'armes de ſix ans, par laquelle Tuy fut rendue aux Caſtillans. Au commencement de l'année 1390 1390.
le

(*) Ville célèbre dans l'Hiſtoire de Portugal, & dont on donnera ci-deſſous la deſcription.

(**) Pour ſe former une idée bien diſtincte de toutes ces expéditions, il n'y a qu'à parcourir ce qu'on rapporte ci-deſſous à l'Article Leon.

(†) On parlera ci-après de Benavent.

(††) Cette Ville eſt à moitié chemin de Bénavent à Zamora. L'Auteur des *Délices* en fait mention.

(‡) Cette Ville Epiſcopale eſt bâtie ſur une montagne, dont le Migne mouille le pied. Voyez ce qu'en dit l'Auteur des *Délices* à l'Article Tuy.

le Roi de Caſtille aſſembla les Etats de ſon Royaume à Guadalajara. On lui répréſenta que la trève qu'il avoit faite avec les Portugais, n'étoit honorable ni pour lui ni pour le Royaume, & qu'on avoit accordé de trop grands avantages au Duc de Lancaſtre. A peine s'étoit-on ſéparé que l'on apprit la mort du Roi. Ce Prince alloit en Andalouſie, où ſa préſence étoit néceſſaire. S'étant arrêté à Alcala pour voir monter à des Farfanes, eſpèce de Milice Africaine, des Chevaux dreſſés au manège, & ayant voulu pouſſer celui ſur lequel il étoit monté, le Cheval fit un faux pas, & en tombant porta le Roi ſi rudement par terre, qu'il expira ſur le champ. Ce fut le 9 d'Octobre qu'arriva ce tragique accident. Ce Prince n'étoit âgé que de 33 ans, dont il avoit règné 11, 3 mois & quelques jours.

Il laiſſa ſon fils Henri III chargé du Sceptre de Caſtille avec un tempérament infirme, ce qui lui fit donner le nom de Maladif. Ce jeune Prince
1392. fut proclamé Roi à Madrid. Comme il étoit mineur, le Roi avoit nommé pour Régens du Royaume Pierre Ténorio Portugais, Archévêque de Tolède, Jean Manriquès, Archévêque de Compoſtelle & Chancelier du Royaume; & Alfonſe d'Arragon Connétable de Caſtille, avec quelques autres Seigneurs. Ceux qui furent exclus de la Régence cabalèrent dans le Royaume & y cauſèrent de grands deſordres. Le Pape, le Roi de France & celui d'Arragon ſe mêlèrent de cette querelle. On leva des Troupes de part & d'autre, mais enfin on ſe réconcilia par l'entremiſe de la Reine Eléonore de Navarre & du Nonce du Pape.

Les Portugais ayant voulu ſe prévaloir de ces brouilleries, refuſerent de renouveller la trève qui étoit expirée. Le Roi ſe rendit lui-même à Sabugal dans le deſſein de recommencer la guerre. On n'entreprit cependant rien
1393. de conſidérable, & après bien des délais on fit un Traité de paix pour quinze ans, aux conditions que les Caſtillans rendroient aux Portugais quelques Places qu'ils occupoient encore dans le Royaume. Comme ce Traité ne fut pas trop à l'avantage des Caſtillans, ils refuſèrent de remplir une partie des conditions éxigées. Pour les y obliger le Roi de Portugal reprit les armes. On enleva aux Eſpagnols Badajos (*), Albuquerque (†), & quelques autres Places. Ceux-ci prirent aux Portugais quelques Vaiſſeaux, & firent des courſes dans le Portugal, ſur-tout dans l'Alenteyo. Les Eſpagnols ayant promis d'éxécuter le Traité, les hoſtilités ceſſerent de part & d'autre.

1394. En 1394 le Roi Henri épouſa Cathérine, fille du Duc de Lancaſtre, & Petite-fille de Don Pèdre Roi de Caſtille. La même année la Peſte fit de grands ravages à Madrid, & obligea la Cour de quitter cette Ville. Le retranchement qu'on fit des penſions exceſſives que la Nobleſſe avoit poſſédées, donna lieu à une révolte qui embraſa tout le Royaume, & mit le Roi dans la néceſſité de prendre les armes. Quelques-uns des révoltés ſe ſoumirent, & les autres furent chaſſés. En

(*) On trouvera ci-deſſous la deſcription de Badajos.

(†) On donnera ci-après la deſcription de cette Ville.

En 1397 la guerre recommença entre l'Eſpagne & le Portugal. Les Portugais reprirent d'abord Badajos. Les Eſpagnols entrèrent dans la Province de Beira, brulèrent la Ville de Viſéo, & firent par-tout de grands ravages. Les Portugais allèrent bruler les environs de Caſères & d'Alcantara, & plongèrent dans une affreuſe conſternation une partie de l'Eſtramadure. Le Roi alla lui-même aſſiéger Salvatierra en Galice, & après la réduction de cette Place il alla inveſtir Tuy. Cette Ville ſe défendit avec beaucoup de vigueur, mais enfin elle fut forcée de ſe rendre. Après quelques autres hoſtilités commiſes de part & d'autre, on convint d'une ſuſpenſion d'armes de neuf mois. 1397. 1398.

Cette trêve expirée on reprit les armes. Trois Corps de Troupes Portugaiſes entrèrent dans les terres de la domination Caſtillane par trois différens endroits, & ravagèrent tous les lieux par où ils paſſérent. Le Caſtillan à la vue de tant de ravages parla encore de Paix. Le Roi de Portugal envoya des Plénipotentiaires à Ségovie, où l'on ſigna une trêve de dix ans. La guerre fut ſuſpendue; mais l'animoſité qui régnoit entre les deux Nations étoit trop forte, pour que cette ſuſpenſion d'armes fût de longue durée. Les hoſtilités recommencèrent donc avec plus de fureur que jamais. Henri III n'étoit plus; ce Prince qui avoit toujours été maladif mourut à Tolède à l'âge de 27 ans. Il eut de la Reine Cathérine ſa femme, Jean II, qui fut ſon ſucceſſeur; Marie, qui épouſa ſon Couſin Alfonſe V Roi d'Arragon, dit le Magnamine; & Cathérine, mariée au Prince Henri ſon Couſin, fils de Ferdinand I Roi d'Arragon. 1399. 1400.

La Paix ſe fit entre l'Eſpagne & le Portugal ſous la Régence de Cathérine, mère du Roi de Caſtille. La grande jeuneſſe de ce Prince fournit à la Nobleſſe un prétexte pour ſe révolter, & elle alla même juſqu'à offrir la Couronne au Prince Ferdinand, frère du feu Roi. Ce Prince ayant refuſé de l'accepter, fit proclamer ſon Neveu le Roi Jean, & offrit de ſe charger du ſoin du Gouvernement pendant ſa minorité. Quelques brouilleries ſurvenues entre la Reine & Ferdinand furent cauſe qu'on diviſa le Gouvernement. Cathérine eut la Vieille Caſtille, & le Prince la Nouvelle.

La guerre que l'on commença contre les Maures fut pouſſée avec beaucoup de ſuccès. On leur prit Pruna, Place de grande importance, & on remporta encore ſur eux quelques autres avantages aſſez conſidérables. Les Infidèles ayant aſſemblé une nombreuſe Armée aſſiegèrent Baeza, mais ils furent obligés de ſe retirer à l'approche des Chrétiens qui s'étoient mis en marche pour venir au ſecours de cette Place. Le Prince Ferdinand prit Zahara, & ravagea tous les environs. Les Etats Généraux tenus à Guadalajara avoient accordé de l'argent pour les fraix d'une nouvelle expédition, & Ferdinand s'y préparoit, lorſque les Maures ayant demandé une trêve, la Reine contre le ſentiment de ce Prince voulut qu'on la leur accordât pour huit mois, & après ce tems expiré on la prolongea encore pour cinq autres mois. Les complaiſances que Ferdinand avoit pour cette Prin- 1408.

ceſſe étoient grandes, mais bornées à deux points, au Bien public qu'il aimoit ſincèrement, & à l'établiſſement de ſa Famille. Il avoit cinq fils & deux filles. Les fils étoient Alfonſe, Jean, Henri, Sanche & Pierre, tous de grand mérite, qu'on nommoit les Enfans d'Arragon. Les filles étoient Marie & Eléonore. Marie étoit déja deſtinée au Roi de Caſtille qu'elle épouſa en effet. Les deux Grandes-maitriſes de Saint Jaques & d'Alcantara étant venues à vaquer, Ferdinand eut aſſez de crédit pour faire pourvoir Henri de la prémière, & Sanche de la ſeconde. Cette demarche autoriſa les ombrages de la Reine dans l'eſprit des Grands, & lui en attacha un grand nombre.

1410. L'année ſuivante le Prince Ferdinand ſe mit en marche au mois de Février pour aller continuer ſon expédition en Grénade. Il aſſiègea d'abord Antéquéra (*), Place de grande importance. Le Roi de Grénade y envoya cent mille hommes pour la conſerver. L'Infant alla au devant d'eux en ayant à peine vingt mille. La bataille ſe donna le 6 de Mai. Les Maures y furent défaits, & il en demeura quinze mille ſur la place, ſans que Ferdinand y perdît plus de ſix vingt de ſes Soldats. Peu de tems après on leur tua encore deux mille hommes. La Ville d'Antéquéra fut alors obligée de ſe rendre, après avoir fait une vigoureuſe réſiſtance.

Ferdinand fut recompenſé d'une Couronne, que ſa vertu lui avoit fait refuſer, par une autre qui fut donnée uniquement à ſon mérite. Martin Roi d'Arragon avoit hâté ſa mort en cherchant la fécondité dans un remède, qui détruiſit en lui les principes mêmes de la vie. Il s'éleva de grandes diſputes touchant la ſucceſſion de ce Royaume, & on nomma des Juges auxquels on donna le pouvoir de nommer l'héritier de la Couronne. On
1412. jetta les yeux ſur Ferdinand, qui fut proclamé Roi d'Arragon & de Saragoce. Il étoit à Cuença dans la Caſtille Nouvelle lorſqu'on vint lui annoncer cette nouvelle. Il prit d'abord le titre de Roi, & écrivit en cette qualité au Roi de Caſtille ſon neveu. Peu de jours après il reçut une ſolemnelle Députation du Parlement d'Arragon.

Comme Ferdinand pratageoit la Régence avec la Reine Cathérine, il nomma l'Evêque de Siguença & l'Evêque de Carthagène avec quatre Seigneurs pour aſſiſter aux Conſeils en ſa place. Après avoir encore reglé quelques autres affaires, qui paroiſſoient mériter davantage ſon attention, il partit pour Saragoce, accompagné d'un grand nombre d'Officiers Caſtillans, qui voulurent conduire juſques ſur ſon Trône un Prince qui avoit été leur Général, & ſous les ordres duquel ils avoient aquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures.

La paix qui regnoit depuis quelque tems en Portugal porta le Roi à s'adonner tout entier au gouvernement intérieur de ſes Etats. Il reforma tous les abus qui s'y étoient gliſſés durant la guerre, & fit des réglemens concer-

(*) Ou *Antiquéra* en Latin *Anticaria*, grande Ville à douze lieues de Grénade. On en donnera ci-deſſous un beau Plan, avec la deſcription.

cernant la Police & l'adminiſtration de la Juſtice. Après avoir aſſuré la tranquillité publique, il maria Don Alfonſe ſon fils naturel avec Donna Béatrix Péreira, fille unique de l'Illuſtre Nugnès Connétable du Royaume. Il ſongea auſſi à armer ſes enfans Chevaliers, & il fit des dépenſes conſidérables pour rendre cette cérémonie auguſte & galante. Alors ſes fils lui dirent, que pour mériter le titre de Chevaliers, ils devoient faire quelque entrépriſe d'importance chez les Etrangers. Un jour ils s'aſſemblèrent pour délibérer là-deſſus. Ce Conſeil étoit compoſé de l'Infant Edouard, qui étoit l'ainé de tous, & qui pour lors n'avoit que 22 ans; de l'Infant Don Pèdre, qui en avoit 20, de l'Infant Henri, qui en avoit 18; de Don Juan, qui en avoit 16, & de Don Ferdinand qui achevoit ſa quatorzième année. Le Comte de Barcelos leur frère y fut admis. Ils convinrent qu'on iroit conquerir Ceuta en Afrique. Ils allèrent communiquer cette réſolution à leur père. Don Juan les écouta avec bonté, leur promit de les ſatisfaire, & leur commanda un profond ſilence ſur leur projet.

Tandis que le Roi délibéroit ſur cette importante entrépriſe, il envoya quelqu'un reconnoître la Place. L'expédition de Ceuta ayant été réſolue, on ne ſongea plus qu'à travailler à l'armement. On commença en Portugal de conſtruire de nouveaux Bâtimens. On débita d'abord mille chimères ſur l'expédition qu'on alloit faire, ſans qu'on touchât jamais au véritable but que le Roi s'étoit propoſé. Au milieu de tous ces préparatifs la Peſte ravagea Lisbonne. La Reine en fut frappée, & elle en mourut à Sacaven près de Lisbonne entre les bras du Roi, qui ne voulut jamais s'éloigner d'auprès d'elle. 1414.

Le deuil de la Reine fit place au tumulte des armes. Lorſque tout fut prêt, on s'embarqua & on mit à la voile. Le Comte de Barcelos commandoit les Galères, & l'Infant Don Pèdre les Vaiſſeaux. Le nombre des Vaiſſeaux montoit à deux cens trente. On n'avoit jamais vu ſortir des Ports d'Eſpagne une Flotte auſſi nombreuſe; c'étoit la prémière que les Eſpagnols euſſent parée de flammes, de banderoles, d'étendarts, & des autres ornemens aujourdhui uſités dans les Armées navales. Elle alla jetter l'ancre à Lagos, & enſuite à Faro, où le Roi déclara ſes deſſeins. Il continua ſa route, & paſſa le Détroit de Gibraltar. Enfin la Flotte arriva à la Rade de Ceuta (*). Le Commandant de la Place s'appelloit Zalabenzala, & deſcendoit des Rois Bénémérins. Il étoit vieux, mais vigoureux encore, & plein de courage. Cinq mille Maures accoururent à ſon ſecours. Une tempête étant ſurvenue diſperſa toute la Flotte. Zalabenzala croiant qu'elle étoit partie renvoya les cinq mille Maures. Tandis qu'ils s'en retournoient chez eux, la Flotte ſe rallia & revint. Alors le Roi donna les ordres néceſſaires pour la deſcente. Les Chrétiens attaquèrent les Maures avec tant de vigueur, & les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils entrèrent avec eux dans la Ville, & parvinrent même juſques dans une Moſquée, où l'In- 1415.

(*) Voyez la Planche qui repréſente le *Détroit de Gibraltar*.

l'Infant Edouard ſe rendit auſſi. Zalabenzala, après avoir ordonné de mettre en ſureté ſes femmes & ſes tréſors, monta ſur un cheval, & chercha ſon ſalut dans la fuite.

La Ville fut livrée au pillage, & on y fit un butin immenſe. Don Pèdre de Ménéſes, Comte d'Iſlo en Caſtille, & depuis Marquis de Villaréal en Portugal, fut fait Gouverneur de Ceuta. Cette Place, ſituée à la bouche du Détroit de Gibraltar, étoit poſſédée depuis plus de huit cens ans par les Maures, qui l'eſtimoient la plus conſidérable Ville de l'Afrique, tant par ſes richeſſes, que parce qu'ils y avoient établi une célèbre Univerſité, & qu'ils en avoient fait leur Magazin d'armes & de munitions de bouche.

Le Roi s'embarqua le 2 de Septembre pour retourner en Portugal. Il aborda à Tavira dans le Royaume des Algarves, & après avoir licencié ſes Troupes, il partit pour Evora, d'où il ſe rendit à Lisbonne. Depuis ſon retour il ne s'occupa qu'à établir l'ordre & la tranquilité dans le Royaume. On travailla auſſi à faire une Paix perpétuelle avec la Caſtille. La Reine
1418. Cathérine étoit morte ſubitement le 2 de Juin 1418. Don Jean II ſon fils
1419. entra dans ſa quatorzième année vers le milieu de l'année ſuivante, & fut déclaré Majeur. Les Portugais lui envoyèrent alors des Ambaſſadeurs pour le complimenter, & lui demander ſes deſſeins touchant la Paix perpétuelle. Ce Prince envoya des Ambaſſadeurs en Portugal, avec ordre de prolonger pour onze ans la trêve.

Les affaires étoient en cet état, lorſque les Portugais ſongèrent à faire des voyages ſur Mer pour découvrir de nouvelles Terres. L'Infant Henri, qui s'étoit addoné à l'étude des Mathématiques, en fut le prémier auteur. Il fit armer deux Vaiſſeaux, qui cinglèrent vers le Midi, & pouſſèrent ſi avant, qu'ils doublèrent le Promontoire d'Atlas: ils allèrent même ſoixante lieues plus avant, & arrivèrent juſqu'au Cap de Bojador. Pendant dix ans perſonne n'ôſa doubler ce Cap; mais Henri perſuadé qu'on pouvoit encore
1420. aller plus avant, arma en 1420 trois Vaiſſeaux, qu'il confia à Jean Gonſalve, à Triſtan Vaz, & à Gille Annio. Les deux prémiers découvrirent quelques Iſles, entre autres celle de Madère. Annio doubla le Cap de Bojador, & ouvrit par-là le chemin de l'Ethiopie Occidentale aux Portugais. Continuant de cotoier l'Afrique, il parvint juſqu'à un Cap, que l'on nomme aujourdhui la Serre-Lionne. Ce Cap eſt éloigné de celui de Bojador de 360 lieues.

Dans l'eſpace de 50 ans perſonne n'ôſa doubler le Cap de la Serre-Lionne; mais on découvrit les Iſles Canaries, qu'on croit être les Iſles Fortunées des Anciens. Cette découverte fut faite par un Gentilhomme Normand, nommé Jean de Bethencourt, qui les poſſéda paiſiblement le reſte de ſes jours; il prit même le titre de Roi, & le laiſſa en mourant à un de ſes parens, qui craignant de ne pouvoir les conſerver, les vendit à un Comte Eſpagnol.

1422. En 1422 on changea en Portugal la manière de compter les années. On

ſe

ſe ſervoit de l'Ere de Céſar; le Roi voulut qu'on ſe ſervît déſormais de l'Epoque de Jéſus Chriſt. Il ſuivit en cela l'exemple de Jean I, Roi de Caſtille, qui avoit imité lui-même celui du Roi d'Arragon.

Tandis que le Portugal jouïſſoit ſi tranquillement des avantages de la Paix, la Caſtille ſe trouvoit remplie de brigues, les Grands ne cherchant qu'à ſe ſupplanter mutuellement. Jean II, que la nature & l'éducation avoient fait le plus indolent de tous les hommes, ſembloit n'être né que pour obéïr & ſe laiſſer gouverner par ſes Favoris. Don Sanche de Rojas, Archévêque de Tolède eut les prémices de ſa confiance, & il continua de règner ſur lui & ſur les Favoris, juſqu'à ce qu'un d'entre eux entréprit de le ſupplanter. Alvare de Lune, qu'une naiſſance équivoque, une enfance obſcure, & une jeuneſſe orageuſe n'empêchèrent pas de parvenir au plus haut dégré de fortune où un particulier puiſſe jamais arriver, commandoit alors la garde du Roi. Sa mère n'étoit qu'une Courtiſane Arragonoiſe. Le Pape Benoit XII voulut bien le reconnoître pour ſon parent, & contribua à ſon éducation. La Reine lui trouva tant de belles qualités, qu'elle le plaça auprès du Roi.

Alvare s'aquitta ſi bien de ſa commiſſion, que le jeune Monarque n'étoit à ſon aiſe qu'avec ce Favori, par-tout ailleurs il s'ennuioit, même avec la Reine, qui en conçut quelque jalouſie. Le Favori fut bientôt écarté, mais ſon abſence ayant jetté le Roi dans une grande triſteſſe, Alvare ne tarda pas à être rétabli. La Reine réſolut cependant de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Alvare en ayant été averti ſe refugia précipitamment en France. Le Roi parla alors en maitre, & la Reine intimidée fut encore obligée de rappeller Alvare.

Après la mort de la Reine, Alvare penſa à règner ſous le nom & ſous l'autorité de ſon maitre. Il avoit de grands talens pour y réuſſir. Il perſuada au Roi qu'il étoit tems de ſe tirer de la ſervitude où l'Archévêque Don Sanche & ſon Conſeil le tenoient. Le Roi, qui n'avoit alors que quinze ans, déclara qu'il ſe chargeoit ſans reſerve du Gouvernement de ſon Royaume. Alvare s'apperçut bientôt que ſes Rivaux les plus redoutables ſeroient les Princes d'Arragon, Don Jean qui fut bientôt après Roi de Navarre, & Don Henri Grand-maitre de Saint Jaques. Alvare s'unit intimement à Don Henri. Sur ces entrefaites Don Jean ſe rendit à Pampelune pour célébrer ſes noces avec Blanche héritière de Navarre, & veuve du dernier Roi de Sicile. Ce mariage lui fit prendre le titre de Prince de Navarre, juſqu'à ce que ſon Beau-père lui laiſſa en mourant la dignité & l'autorité Royales.

Don Henri chercha bientôt à ſe rendre entièrement maitre du Gouvernement en Caſtille. Dans cette vue il ſe lia étroitement avec le Cométable Don Ruys Lopez d'Avalos, & après avoir mis une forte Garniſon dans Avila, il ſe jetta bruſquement avec quelques Troupes levées ſecretement, dans Tordéſillas où étoit la Cour, & conduiſit le Roi à Avila. Là on lui préſenta deux très humbles Requêtes. La prémière, qu'il lui plût accomplir

ſon mariage avec la Princeſſe d'Arragon: la ſeconde, qu'il voulût bien accorder l'Infante Cathérine ſa ſœur au Prince Don Henri. Le Roi conſentit d'abord au prémier article; on fit venir la Princeſſe, & on célébra les noces. Quant à la ſeconde propoſition, l'Infante ne voulut pas en entendre parler. Alvare de Lune fut chargé d'adoucir cette Princeſſe, qui donna enfin ſon conſentement au mariage qu'on lui propoſoit. Henri, pour recompenſer Alvare, lui fit donner le Comté de Saint Etienne de Gormaz.

Alvare, qui ne cherchoit qu'à mettre le Roi en liberté, trouva moyen de le conduire à Montalban, Château ſitué ſur le Tage, à moitié chemin de Talavéra à Tolède. A cette nouvelle, Henri entra en fureur, & ôſa aller aſſiéger le Roi dans le lieu de ſa retraite. Le Prince de Navarre s'étant approché de Montalban avec des Troupes, obligea les rébelles de ſe retirer. Quelque tems après Don Henri eut l'imprudence de paroître à Madrid, où étoit la Cour, & d'aller au Château pour ſaluer le Roi. Il fut arrêté, & conduit dans la Citadelle de Mora. Les biens qu'il poſſédoit en Caſtille furent confiſqués. Il n'y eut perſonne qui ne louât le Prince de Navarre de ſa fidélité, en pourſuivant ſon propre frère.

1424. Le Comte de Gormaz ayant accepté l'Epée de Connétable, que le Roi lui offrit, devint bientôt le ſeul diſpenſateur des graces. La grande élevation de ce Favori mit dans le cœur du Prince de Navarre un retour de ſenſibilité ſur la priſon de Henri ſon frère. Il preſſa le Roi d'Arragon de venir
1425. délivrer les Princes du Sang de la tirannie d'Alvare. Le Roi d'Arragon ſe rendit à Valence, & fit demander au Roi de Caſtille la liberté de l'Infant Henri. Sur ces entrefaites Don Jean devint Roi de Navarre par la mort de ſon Beau-père, & ayant eu l'adreſſe de ſe faire agréer pour médiateur dans cette affaire, il décida que Don Henri ſortiroit de priſon, & qu'on lui rendroit ſes dignités & ſes biens.

1427. Tout cela jetta la Caſtille dans de plus grands deſordres que jamais. Le Roi d'Arragon & ſon frère Jean ſe joignirent à la Nobleſſe, & conſpirèrent contre le Roi, ſous prétexte d'éloigner le Connétable. Le Roi ſe vit dans une eſpèce de néceſſité de ſouſcrire aux conditions qu'on lui impoſa, & d'éloigner Don Alvare. Celui-ci cedà à la tempête ſans en être abbatu. L'abbatement & la langueur du Roi firent bientôt juger le retour du Con-
1428. nétable néceſſaire, & même infaillible. Il fut rappellé, & après ſon retour il réduiſit les deux Princes à la triſte néceſſité de ſe retirer l'un dans ſon Royaume, l'autre en Arragon auprès du Roi Alfonſe. Le deſeſpoir de Don Henri, & les plaintes du Roi de Navarre, obligèrent Alfonſe d'entrer dans leur querelle, de ſorte qu'il ne prétendit rien moins que d'obliger le Roi de Caſtille à lui livrer ſon Favori. Le Connétable ſe vit bientôt en état de faire
1429. tête à toutes les forces d'Arragon & de Navarre. On attaqua en même tems l'Arragon, la Navarre, & les Places qui appartenoient en Caſtille aux Princes ligués; la plupart furent priſes, & données aux principaux Seigneurs, pour les attacher conſtamment aux intérêts de la Cour. On porta le fer & le feu juſqu'aux portes de Pampelune. Mont-réal, Xativa, Hariza,

&

& pluſieurs autres Villes furent emportées dans le Royaume d'Arragon (*).

Le Roi d'Arragon devenu plus modeſte demanda la Paix au Roi de Caſtille. Le Roi de Navarre ſuivit cet exemple. Leur demande ne fut point écoutée. Le Roi de Caſtille, après avoir fait publier un Edit de confiſcation de toutes les Terres, Villes, Droits, Seigneuries & Appanages, qui appartenoient dans toute l'étendue de ſon Royaume aux quatre Princes d'Arragon, à leurs femmes ou à leurs enfans, marcha à de nouvelles con- 1430.
quêtes avec une Armée encore plus nombreuſe que l'année précédente. Tout plia devant lui. La Frontière de Navarre étoit déja entamée par la priſe de la Guardia, lorſque le Roi d'Arragon fit propoſer une Trêve de cinq ans à des conditions ſi avantageuſes, que le Connétable lui-même ne put pas les rejetter.

Le Roi de Caſtille s'étant imaginé que la Reine mère étoit la cauſe des troubles de l'Eſpagne, la fit enfermer dans le Monaſtère de Tordéſillas; mais on la remit bientôt en liberté à la prière du Roi de Portugal.

L'année ſuivante le Roi de Caſtille marcha en perſonne contre les Infidè- 1431.
les à la tête d'une puiſſante Armée. Il s'avança juſqu'aux portes de Grénade, après avoir ruiné tout le Païs par où il avoit paſſé. On en vint à une Bataille, où les Infidèles perdirent plus de dix mille hommes. Après cette victoire, le Roi retourna en Caſtille.

Ce fut à la fin de cette Campagne qu'on changea en une Paix perpétuelle la Trêve qui avoit été faite pour onze ans entre la Caſtille & le Portugal. Ainſi finirent les diviſions qui agitoient ces deux Royaumes depuis un grand nombre d'années. Don Juan Roi de Portugal, dont les infirmités augmentoient de jour en jour, mourut à Lisbonne le 14 d'Aout de l'année 1433. 1433.
Ce Prince fut grand Capitaine, grand homme d'Etat, en un mot un grand Roi, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il eut pour enfans, Donna Blanche, & Don Alfonſe, qui moururent jeunes; Don Edouard, ſon ſucceſſeur; Don Pèdre, Duc de Conimbre; Henri, Grand-maitre de l'Ordre de Chriſt; Don Juan, Grand-maitre de l'Ordre de Saint Jaques; & Don Ferdinand, qui mourut miſérablement dans l'eſclavage en Afrique.

On attribue à Don Pèdre l'invention de la Guitarre. Ce Prince compoſa pluſieurs Ouvrages en proſe & en Vers. Il voyaga en pluſieurs parties du monde. Henri s'adonna tout entier à l'étude de la Navigation & des Mathématiques. Il obtint du Pape Martin V, que tout ce que les Portugais découvriroient depuis le Cap de Bojador juſqu'aux Indes, appartiendroit à la Couronne de Portugal, ce qui fut depuis confirmé par d'autres Papes, ſur-tout par celui qui marqua la fameuſe Ligne de Démarcation. Don Juan épouſa Iſabelle fille du Comte de Barcelos, prémier Duc de Bragance ſon frère naturel.

Le

(*) Ces Villes ſe trouvent marquées dans la Carte qu'on trouve ci-après du Royaume d'Arragon. Voyez l'Article ARRAGON.

Le lendemain qu'on eut dépoſé le corps de Don Juan dans la grande Egliſe de Lisbonne, Edouard ſon fils fut proclamé Roi de Portugal. Immédiatement après ſon Couronnement il ſe rendit à Sintra, où Don Alfonſe ſon fils, qui n'avoit pas encore vingt mois, fut reconnu pour légitime héritier de la Couronne.

1434. La Peſte affligea Lisbonne en 1434, ce qui obligea le nouveau Roi de ſe rendre à Leiria, où les Députés du Peuple & les Gouverneurs des Places
1435. vinrent le trouver, pour lui prêter le ſerment de fidélité. L'année ſuivante il apprit avec chagrin que le Roi de Naple & l'Infant Henri avoient été faits priſonniers ſur Mer par le Duc de Milan. Henri eut le bonheur de recouvrer ſa liberté, & de revenir en Portugal. Ce Prince, toujours occupé de nouvelles conquêtes, engagea ſon frère Ferdinand à demander au Roi la permiſſion de paſſer en *Afrique*, pour y enlever quelque Place aux Maures. On fit tant d'inſtances auprès du Roi, qu'il conſentit à tout ce qu'on voulut de lui pour l'éxécution de ce projet.

1436. Les Etats furent aſſemblés à Evora, pour faire contribuer le Peuple à l'armement qui devoit ſe faire. Les Infans Don Pèdre, Don Juan, & le Comte de Barcelos répréſentèrent que la guerre qu'on alloit entreprendre étoit injuſte, & d'ailleurs ruineuſe pour l'Etat. Le Peuple en murmura auſſi hautement. Le Roi eut bien des ſcrupules au ſujet de cette expédition, mais ceux qui vouloient la guerre trouvèrent moyen de le raſſurer.

La Flotte, qu'on avoit équippée, mit à la voile le 22 d'Aout. Elle arriva le 26 du même Mois à Ceuta, où Don Pèdre de Ménéſes commandoit encore. On arriva devant Tanger le 23 de Septembre. Il y avoit dans cette Ville environ ſept mille hommes en état de porter les armes. Zalabenzala, le même qui avoit défendu Ceuta, en étoit Gouverneur. Il y avoit déja dix jours qu'on aſſiègeoit la Place, lorſque les Maures vinrent pour la ſecourir avec dix mille Chevaux, & quatre-vingt dix mille hommes d'Infanterie. Les Infidèles reçurent encore de nouveaux ſecours, & leur nombre monta enfin à cent-trente mille hommes.

Les Portugais remportèrent d'abord quelques avantages, & ayant fait priſonniers deux Maures, on apprit d'eux que les Rois de Fez, de Maroc & de Tafilet, marchoient à grandes journées au ſecours de la Ville avec cent mille Chevaux, & un nombre prodigieux d'Infanterie. On apperçut en effet le lendemain les montagnes voiſines couvertes de Troupes. On en vint pluſieurs fois aux mains, & preſque chaque fois les Infidèles furent repouſſés avec perte. On en vint à une négociation. Les Maures demandèrent que les Portugais leur rendiſſent Ceuta, & qu'ils leur remiſſent leur artillerie, leurs armes & leurs bagages. Pour la ſureté du Traité, les Chrétiens livrèrent des Otages, du nombre deſquels fut Ferdinand, pour l'article qui regardoit la reddition de Ceuta; & les Maures donnèrent un des fils de Zalabenzala.

Après cet accord, l'Infant Henri fit partir les Troupes pour le Portugal; mais pour lui, il réſolut de n'y point retourner, qu'il n'eût délivré ſon frère Fer-

Ferdinand des mains des Infidèles. S'étant rendu pour cet effet à Ceuta, il y tomba dangereuſement malade. L'Infant Don Juan ayant appris l'infortune que ſes frères venoient d'eſſuier, mit à la voile, & alla à Ceuta trouver l'Infant Henri. Ils réſolurent que Don Juan iroit à Arzilla avec le fils de Zalabenzala, qu'il propoſeroit d'échanger contre l'Infant Ferdinand, en faiſant entendre aux Maures, qu'ils ne devoient point eſpérer d'autre rançon. Cette propoſition ayant été rejettée par les Infidèles, Don Juan revint en Portugal, & y amena le fils de Zalabenzala avec quelques autres priſonniers Maures. Henri revint auſſi en Portugal, mais n'ayant ôſé paroître à la Cour, il ſe retira dans le Royaume d'Algarve.

Le Roi étoit à Santarem, lorſqu'il reçut la prémière nouvelle de la défaite des Infans. Il en fut pénétré de douleur. Les Maures demandoient pour la liberté de l'Infant Ferdinand, qu'on leur rendît Ceuta. Les Etats ayant été aſſemblés, on y réſolut de refuſer cette Place aux Maures, & de laiſſer l'Infant dans ſon eſclavage. Les Infidèles transférèrent alors Ferdinand d'Arzilla à Fez, où il fut reſſerré encore plus étroitement qu'il ne l'avoit été à Fez. Il y reſta juſques en 1443, & il y mourut le 5 de Juillet, âgé de 41 ans. 1438.

Le Roi Edouard mourut de Peſte le 18 ou le 19 de Septembre 1438, âgé de 37 ans, dont il avoit règné cinq. Il avoit épouſé Donna Eléonore d'Arragon & de Sicile, dont il eut pluſieurs enfans. Alfonſe V fut l'ainé de tous, & ſuccéda à ſon père. Ferdinand ſon frère, Duc de Viſéo, Grand-maitre de l'Ordre de Chriſt & de Saint Jaques en Portugal, Connétable du Royaume, épouſa Donna Béatrix fille de l'Infant Don Juan ſon oncle, dont il eut pluſieurs enfans. Philippe, mort dans l'enfance, étoit le troiſième fils d'Edouard. Eléonore ſa ſœur fut mariée à Frédéric IV, Duc d'Autriche, & puis Empereur, de qui deſcend toute l'auguſte Maiſon d'Autriche. Donna Cathérine étoit le cinquième enfant d'Edouard. La Princeſſe Jeanne, troiſième fille du feu Roi épouſa Henri IV Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant.

Le Roi Edouard étoit un Prince d'un grand mérite. Il aimoit & protegeoit les Sciences. Il compoſa quelques Ouvrages, où l'eſprit, le bon ſens, & le ſavoir brilloient également. Il étoit propre à tous les éxercices qui demandent de la force & de l'adreſſe. Perſonne ne ſe ſervoit mieux que lui de l'Epée & de la Lance. Il parloit avec tant de grace, qu'il entrainoit dans ſes ſentimens tous ceux qui l'écoutoient.

Alfonſe V, Roi de Portugal, n'avoit que ſix ans, lorſqu'il monta ſur le Trône. La Reine Eléonore ſa mère avoit été chargée par le Roi ſon époux de la Régence; mais les Portugais n'ayant pas été contens de ſon gouvernement, déférèrent toute l'autorité à l'Infant Don Pèdre juſqu'à la majorité du Roi. Ce Prince commença ſa Régence par délivrer Lisbonne de quelques impoſitions onéreuſes. La Reine, qui s'étoit retirée à Sintra, ne négligea rien pour lui ſuſciter des ennemis. Elle implora le ſecours des Infans d'Arragon ſes frères. S'étant enſuite retirée à Crato, elle écrivit aux Ma- 1439.

giſtrats des principales Villes, afin de les engager à prendre les armes pour ſa défenſe.

Crato & tout ſon territoire arma par ſes ordres; &, pour achever d'irriter le Régent, elle fit écrire contre lui & ſon gouvernement une Lettre pleine d'invectives. Alors Don Pèdre crut ne devoir plus rien ménager. Il leva des Troupes. La Reine appella à ſon ſecours les Caſtillans, qui entrèrent dans le Portugal, où ils cauſerent de grands ravages. Don Pèdre ſe mit en marche pour aller aſſiéger la Reine à Crato. Cette Princeſſe en ayant été avertie, paſſa en Caſtille avec ceux qui étoient dans ſes intérêts. Sur ces entrefaites le Régent ſongea à fiancer le Roi, qui n'avoit que neuf ou dix ans, avec la Princeſſe ſa fille qui n'en avoit que ſept ou huit. A ces fiançailles ſuccédèrent de nouvelles négociations; mais elles ne rétablirent pas la tranquilité dans le Royaume.

Les affaires de Caſtille n'étoient guère en meilleur état que celles de Portugal. Lorſque la Trêve, qui avoit été faite entre le Roi & les Princes d'Arragon, fut ſur le point de finir, le Roi de Navarre minuta un projet de paix qui fut envoyé au Roi, & dont les principaux articles portoient: Que Blanche, fille ainée du Roi de Navrrre, épouſeroit Henri Prince des Aſturies, fils ainé du Roi de Caſtille; que le Roi de Navarre donneroit à la jeune Princeſſe pour ſa Dot Médina del Campo, Roa, Olmédo, & qu'il lui cederoit toutes ſes prétentions ſur le Marquiſat ou Duché de Villéna; que le Roi de Caſtille payeroit au Prince Don Henri pour la Dot de l'Infante Cathérine ſa femme cinquante mille florins, & pour les Terres qui avoient été confiſquées ſur lui cinq mille florins annuels ſa vie durant; que les Places, qui avoient été priſes dans la dernière guerre ſur les Frontières des deux Royaumes, ſeroient reſtituées.

1440. Le mariage de Blanche avec le Prince des Aſturies forma entre le Gendre & le Beau-père une liaiſon funeſte au Roi & à l'Etat. Le jeune Prince, ſéduit par les fauſſes careſſes du Roi de Navarre, demanda d'abord que le Roi chaſſât d'auprès de ſa perſonne ceux que le Connétable y avoit placés. Il appuia enſuite une Requête par laquelle les Princes & les Seigneurs confédérés demandoient avec hauteur qu'on fît le procès au Connétable, & que par proviſion on le dépouillât de ſes Charges. Le Roi n'ayant pas voulu faire de réponſe ſur ce dernier article, le Prince quitta la Cour, & ſa retraite fournit un prétexte aux Mécontens pour déclarer la guerre au Connétable.

1441. Le Connétable arma de ſon côté, & quelques Seigneurs qui étoient encore ſes amis, vinrent à ſon ſecours avec leurs Vaſſaux. On attaqua des Villes de part & d'autre, & on livra des Combats. Le Roi de Navarre ne prit d'abord ouvertement aucun parti dans cette guerre, mais ayant appris que Don Henri ſe trouvoit aſſiégé dans le Château de Torrijo par toutes les forces du Connétable, il quitta le Roi & courut au ſecours de ſon frère. Le Roi ſaiſit ce moment pour rejoindre le Connétable, avec lequel il alla s'enfermer dans Médina del Campo. Le Navarrois s'étant alors mis à

la

la tête des Confédérés, vint camper avec une nombreuſe Armée devant Médina, après s'être rendu maitre d'Olmédo. Le Prince des Aſturies étoit avec le Reine ſa mère dans le Camp des Conjurés, & il avoit auprès de lui un Favori nommé Pachéco, qui, oubliant qu'il devoit ſa fortune au Connétable, vouloit achever de perdre ce Miniſtre pour prendre ſa place dans l'adminiſtration de l'Etat.

Comme le Roi de Navarre avoit des intelligences dans la Ville, les Princes Arragonois trouvèrent moyen d'y entrer avec des Troupes, & de ſe rendre maitre de la perſonne du Roi, qu'ils traitèrent cependant avec tous les dehors de la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe. Le Connétable avoit eu le bonheur de ſe ſauver par une porte ſouterraine qui donnoit dans la campagne. Après qu'on eut examiné les griefs qu'on produiſoit contre lui, on porta une Sentence rigoureuſe par laquelle il étoit condamné à ſix ans d'éxil dans une de ſes maiſons. Le Connétable n'eut point d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Les Princes ſe virent par-là maitres abſolus des graces & des emplois, qu'ils diſtribuèrent de concert pour attacher la Nobleſſe à leur fortune. Ils eurent ſoin de faire garder le Roi à vue par des Courtiſans affidés, qui ne le laiſſoient jamais s'entretenir ſeul avec des perſonnes ſuſpectes au nouveau Gouvernement. Toutes ces meſures priſes avec tant de précautions n'empêchèrent pas un nouveau changement de ſcêne. Le Prince des Aſturies ſe laiſſa enlever de la Cour par ſon Favori, que le Connétable avoit gagné, & ſe retira à Avila. Le Roi, qu'on tenoit alors comme en priſon, trouva moyen de ſe ſauver, & d'aller joindre ſon fils. 1442. 1443.

Le Roi de Navarre ayant alors perdu tout ſon crédit, ſe vit dans la néceſſité de ſe retirer dans ſon Royaume, & Don Henri ſon frère en Arragon, bien réſolus cependant de ne pas encore abandonner la partie. Ils reparurent en effet la campagne ſuivante, & s'emparèrent d'Olmédo (*). Le Roi ayant levé des Troupes marcha à leur rencontre. On en vint aux mains, & la victoire ſe déclara en faveur du Roi. Don Henri fut bleſſé, & la plupart des Seigneurs conjurés furent faits priſonniers. L'Infant mourut quelques jours après de ſa bleſſure. La Reine Eléonore Douairière de Portugal, qui avoit été obligée de ſe retirer à Tolède, & ſa ſœur la Reine de Caſtille étoient mortes peu de jours avant la Bataille d'Olmédo, toutes deux ſubitement, & toutes deux avec des ſymptomes qui ne permirent pas de douter qu'elles n'euſſent été empoiſonnées. On regarda la mort de ces deux Princeſſes comme l'ouvrage de Don Alvare. 1444. 1445.

Les Rébelles pris à la Bataille d'Olmédo furent condamnés à la priſon ou à l'éxil. Leurs biens furent confiſqués, & le Connétable s'en ſervit utilement pour recompenſer ſes créatures, & s'en faire de nouvelles. Pachéco ſe fit donner le Marquiſat de Villéna. Le Connétable obtint la Grande Maitriſe de Saint Jaques, vacante par la mort de Don Henri. 1446.

Le Roi de Navarre, pour hâter la ruine du Connétable & le rétabliſſement 1447.

(*) On parlera ci-deſſous de cette Ville.

ment des Caſtillans refugiés dans ſon Royaume, fit des Levées dans toute l'étendu de la Navarre, & on donna en même tems les ordres pour en faire en Arragon. Les Maures profitèrent de la diviſion des Chrétiens pour réparer les pertes qu'ils avoient faites dans les dernières guerres. Le Connétable leur laiſſa faire des ſièges & prendre des Villes en Andalouſie, tandis qu'il marcha avec toutes ſes forces contre les Rébelles. Ceux-ci furent obligés de ſe retirer en Arragon, où le Roi de Caſtille les pourſuivit avec une Armée nouvelle. Les Arragonois ayant obtenu une trêve de ſix mois, le Roi de Caſtille envoya une partie de ſon Armée contre les Maures, & l'autre ſur la frontière de Navarre, où il reprit quelques Places qui s'étoient rendues à l'Ennemi.

1448. Le Roi de Navarre honteux de ſa défaite délibéra à Saragoce ſur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il conſervoit toujours des intelligences à la Cour de Caſtille, il ſe flatta que la rivalité d'Alvare & de Villéna ne manqueroit pas de mettre de la diviſion entre le Roi & le Prince des Aſturies. Le Prince étant effectivement entré dans un nouveau complot, quitta la Cour qui ſe tenoit alors à Madrid, & ſe retira à Ségovie. En même tems le Comte de Bénaventé, que le Connétable vouloit faire mourir, fut enlevé de ſa priſon par les Conjurés, qui le ramenèrent dans ſes Terres, où il arma ſes Vaſſaux, & chaſſa les Troupes du Roi qui aſſiègeoient une de ſes Places.

L'incendie gagna bientôt tout le Royaume. Les Navarrois y faiſoient des courſes, & mettoient tout à feu & à ſang ſur les Terres de ceux qui ſuivoient le parti du Connétable & de la Cour. Sarmiento, Gouverneur de Tolède, livra cette Place au Prince des Aſturies, après en avoir refuſé l'entrée au Roi. D'un autre côté les Maures étoient aux portes de Séville & de Cordoue, & ſe diſpoſoient à faire le ſiège de cette dernière Place. Les Conjurés s'étant aſſemblés à Arévalo, il y fut arrêté que les Troupes ſe rendroient à Pennafiel pour entrer en action ſous les ordres du Prince des Aſturies. Le Connétable fut encore aſſez heureux pour diſſiper cet orage.

1450. Le Prince des Aſturies honteux des demarches, qu'on lui avoit fait faire, ſe reconcilia avec le Roi ſon père, & rendit ſes bonnes graces au Connétable. Celui-ci ſe piquant de généroſité fit rappeller les transfuges, auxquels on reſtitua toutes les Terres qu'on leur avoit confiſquées. Bientôt après la guerre s'alluma avec violence en Navarre, ce qui ne contribua pas peu à rendre à la Caſtille ſon ancienne tranquilité.

1451. Le Connétable ne ſe vit pas plutôt maitre abſolu du Gouvernement, qu'il traita le Roi avec hauteur, le Prince avec mépris, les Grands avec inſolence, & le Peuple avec dureté. Le Roi, qui commença alors à le craindre, ceſſa bientôt de l'aimer. La prémière demarche d'Alvare, après la Bataille d'Olmédo, avoit été de conclurre le mariage du Roi ſans qu'il en ſçût rien, avec Iſabelle de Portugal. Il comptoit alors ſur tout le crédit de la nouvelle Reine; mais cette Princeſſe fut aſſez fière pour ne vouloir pas dépendre d'un Sujet. Elle entretint d'abord la jalouſie des Grands, elle appuia

puia leurs plaintes, & ſe plaignit à ſon tour d'un Miniſtre qui méconnoiſſoit ſes maitres.

Il n'étoit pas aiſé de ſe défaire d'un Favori, qui étoit maitre des Tréſors de l'Etat, & qui avoit à lui des Places très fortes. La Reine fut cependant aſſez courageuſe pour entréprendre de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Elle en parla elle-même au Roi, & elle lui peignit avec des couleurs ſi odieuſes la tirannie de ſon Miniſtre, que ce Prince prit enfin la réſolution de le perdre. 1452.

La Cour étoit alors à Burgos. Le Roi ayant appellé le Connétable: *Alvare*, lui dit-il, *il eſt à propos & pour vous & pour moi, que vous vous retiriez; le mecontement eſt général, & la révolte préte à éclater; mon parti eſt pris, je vas former un Conſeil qui ſera compoſé des Grands du Royaume, ſi vous m'aimez & ſi vous aimez l'Etat, dérobez-vous au plutôt à la haine publique, qui de vous rejaillit ſur moi.* Le Connétable, au-lieu de profiter de cet avis, répondit inſolemment au Roi qu'il ne lui obéïroit pas, & il ſe retira chez lui, comme ſi il n'eût eu rien à craindre. Il ſe promenoit dans une gallerie qui donnoit ſur la rivière, lorſqu'Alfonſe Pérez de Rivéro, Secrétaire du Roi vint le voir. La vue d'Alfonſe le jetta dans une eſpèce de phrénéſie; il court à lui, le poignarde, & ſur le champ précipite le cadavre dans le courant de l'eau. Cette action barbare, qui ſe commit le Vendredi Saint, le rendit encore plus odieux. Le lendemain à la pointe du jour ſa maiſon fut inveſtie, & après qu'il eut fait quelque réſiſtance, il ſe mit lui-même entre les mains des Gardes, qui le conduiſirent dans la Citadelle de Portillo. 1453.

On inſtruiſit bientôt le procès du coupable, qui fut convaincu d'empoiſonnement, de maléfice, d'injuſtice, de révolte, de péculat, & de crime de lèze-Majeſté. Ayant été condamné à avoir la tête tranchée, on le tranſféra de Portillo à Valladolid, où tout étoit prêt pour une ſi grande éxécution. Il fut conduit au lieu du ſupplice, monté ſur une Mule, & précédé par un Crieur public, qui annonçoit à haute voix ſes crimes & ſa condamnation. L'échaffaut étoit dreſſé dans la Place publique. Alvare y porta un front ſérein, & ſes ennemis ne purent s'empêcher de l'admirer. S'étant mis à genoux, il abatit ſon colet, & reçut avec intrépidité le coup de la mort.

Cette éxécution fit entièrement changer la face des affaires en Eſpagne. Comme le Roi avoit beſoin d'un Conſeil, il en forma un à la tête duquel il mit l'Evêque de Cuença, homme ferme, & deſintéreſſé, qui mit ſon maitre en état de ſe faire reſpecter par les Grands du Royaume.

Il ſe paſſa dans ce même en Caſtille une ſcêne, qui ſcandaliſa toute l'Eſpagne, & qui cauſa au Roi un chagrin mortel. Depuis pluſieurs années la voix publique accuſoit d'impuiſſance Don Henri Prince des Aſturies, qui avoit épouſé Blanche Infante de Navarre. Ce Prince, alors âgé de trente ans, paſſoit pour un des hommes des mieux faits de ſon ſiècle, & il avoit un air ſi martial, qu'on l'auroit pu prendre pour un Héros, s'il eût pu cacher ſa mol-

molleſſe & ſes mœurs efféminées. Dès l'âge de quatorze ans, il ſe livra avec tant d'ardeur aux prémiers déſirs de la Nature, qu'il ceſſa d'être homme, avant qu'il eût commencé de l'être; &, ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que l'épuiſement que lui cauſa la volupté ne lui ôta point un penchant deſordonné que ſa foibleſſe deſavouoit. Pachéco, qui avoit été fait Marquis de Villéna, vint à bout de faire diſſoudre le mariage du Prince, & de lui faire épouſer enſuite la Princeſſe Jeanne fille d'Edouard Roi de Portugal.

1454. Le Roi, qui ſe reprochoit les déréglemens où ſa trop grande indulgence avoit précipité le Prince des Aſturies, fut ſi pénétré de ce dernier opprobre, qu'il tomba tout-à-coup dans un abatement & dans une langueur qui le conduiſirent au tombeau. Il mourut à Valladolid le 20 de Juillet, âgé de 50, ans, dont il avoit règné 48. Il laiſſoit à la merci de ſon Succeſſeur une jeune Reine avec deux enfans au berceau; mais par ſon Teſtament il nommoit l'Infant Alfonſe Grand-maitre de St. Jaques, & Connétable du Royaume; il léguoit à l'Infante Iſabelle la Ville de Cuellar avec une groſſe ſomme d'argent; & il aſſignoit à la Reine pour ſon Douaire les Villes de Soria, d'Arévalo & de Madrigal, avec leurs Territoires & leurs dépendances.

Henri IV, ſurnommé l'Impuiſſant, fit regretter ſon prédéceſſeur. Le
1455. commencement de ſon règne flatta d'abord l'eſpérance publique. Les Etats ayant été aſſemblés à Cuellar, les Grands qui avoient été diviſés pendant le règne précédent, s'y rendirent ſur la foi qu'on leur avoit donnée d'une amniſtie. On y réſolut d'aller attaquer les Maures de Grénade avec toutes les forces du Royaume, & en moins d'un mois il ſe forma une Armée de cinquante mille hommes ſous les murs de Cordoue. Henri alla d'abord ſe mettre à leur tête, & après avoir fait une irruption dans le territoire de Grénade & dans la Plaine de Malaga, il entra dans Séville, où il célébra ſes noces avec l'Infante de Portugal. Ce mariage avoit été arrêté dès l'année 1453, mais on avoit été obligé d'en différer l'exécution. Cette Princeſſe étoit belle, bien faite, galante, ſpirituelle, & n'avoit encore que dix-ſept ans.

La Reine de Portugal, fille de l'Infant Don Pèdre, qui avoit été Régent du Royaume, ne ſurvêcut que peu de tems au mariage de l'Infante Jeanne. Elle mourut à Evora le deuxième de Décembre. Sa mort parut prématureé, & on ne douta preſque pas qu'elle n'eût été empoiſonnée par les ennemis de ſon père. Dès l'an 1447 Alfonſe V avoit commencé à ſe défier de ſon Beau-père, & à lui donner toutes ſortes de mortifications. Cette conduite du Roi à l'égard de Don Pèdre augmenta l'audace de ſes ennemis, qui étoient en grand nombre, & ſur-tout du Comte de Barcelos.

Don Pèdre fut obligé de ſe retirer à Conimbre, dont il étoit Duc. Le Roi, obſédé de tous côtés par les ennemis de ce Prince, fit publier un Edit par lequel il le traitoit de rébelle & de traitre à ſa patrie. Pour irriter davantage le Roi, on lui fit entendre que le Connétable du Royaume, Don Pèdre fils du Duc de Conimbre, avoit pris les armes dans les terres dépendantes de l'Ordre d'Avis, dont il étoit Grand-maitre, & qu'il

avoit

avoit fait un Traité avec les Caſtillans, par lequel il s'engageoit de les introduire dans le Portugal. La Reine fille du Duc de Conimbre, emportée par la tendreſſe qu'elle reſſentoit pour ſon père, l'avertit que le Roi ſon époux iroit l'aſſiéger dans Conimbre. A cette nouvelle, le Duc ſortit de Conimbre, & alla joindre ſes Troupes. Le Rendez-vous étoit au célèbre Monaſtère de la Bataille. Le Duc s'avança vers Santarem, où le Roi étoit alors.

L'Armée du Roi ne tarda pas à paroitre. Elle inveſtit celle de Don Pèdre, & l'attaqua avec toute la vigueur poſſible. Au plus fort du combat Don Pèdre reçut à la gorge un coup de fleche, dont il mourut peu de tems après. Preſque tous ceux qui l'avoient ſuivi furent tués ſur le champ de bataille. Ainſi finit ce malheureux Prince, qui, quoiqu'innocent des crimes dont on l'accuſoit, étoit toujours coupable d'avoir pris les armes.

Lorſque le Roi fut de retour à Lisbonne, on y maſſacra impitoiablement tous ceux qu'on ſoupçonnoit d'avoir favoriſé le parti de Don Pèdre, & leur race fut déclarée incapable de poſſéder aucune Charge juſqu'à la quatrième génération.

Cette déclaration n'aſſouvit point la haine des ennemis de Don Pèdre. Ils voulurent encore ſacrifier la Reine ſa fille à leur fureur, en perſuadant au Roi qu'il étoit de ſon honneur de la répudier; mais voyant que la tendreſſe qu'il avoit pour elle triomphoit de leurs calomnies, & craignant d'ailleurs que cette Princeſſe ne ſe ſervît de ſa faveur pour tirer vangeance des outrages qu'ils lui avoient faits, ils la prévinrent en l'empoiſonnant. Telle fut du moins l'opinion commune en Portugal, touchant la mort de cette Reine.

Henri, Roi de Caſtille, après avoir célébré ſes noces avec l'Infante de Portugal ſe mit en route à la tête de ſon Armée. Les Grénadins s'attendoient à un ſiège; mais le Roi après s'être campé avantageuſement à l'entrée de la Plaine, ſe contenta d'enlever les grains, & de détruire les Villages. Il ne voulut jamais qu'on en vînt aux mains avec les Maures. Il vouloit, diſoit-il, venir pendant trois campagnes conſécutives faire la moiſſon dans tout le Territoire de Grénade, afin d'obliger les Barbares à ſe rendre par famine. Une conduite ſi bizarre fut attribuée à lâcheté. Le Soldat s'échapa bientôt en traits ſatiriques, & on ſe feroit ſaiſi de la perſonne du Roi, pour faire la guerre indépendemment de ſes ordres, ſi l'entrépriſe qu'on avoit formée pour cette effet n'eût été découverte.

L'année ſuivante le Roi fit encore la même manœuvre dans l'Andalouſie. 1456.
Ses Soldats n'eurent beſoin d'autres armes que de la faucile pour couper les blés. Les plaintes éclatèrent encore une fois. Les Officiers lui ayant demandé la permiſſion de combattre, il leur répondit, qu'ils devoient attendre ſes ordres & non pas les ſolliciter, que les plus modeſtes avant la Bataille ſont pour l'ordinaire les plus braves dans le combat, & qu'il préféroit la vie d'un ſeul de ſes Sujets au carnage de pluſieurs milliers d'Ennemis. Il ramena ſon Armée à Cordoue, où il la congédia.

La

1457. La Campagne où l'on alloit entrer devoit être déciſive. Le Pape Calixte III y voulut contribuer de tous les tréſors de l'Egliſe, & publia pour cet effet une Croiſade. Le Roi reçut du Légat du Pape un Bonnet & une Epée, que le St. Père avoit bénits la nuit de Noël. Muni des ces armes ſacrées, il entra ſuivi d'une Armée formidable dans la Plaine de Grénade. Les Maures, forts inférieurs aux Chrétiens, étoient campés ſous les murs de leur Capitale. Les Croiſés demandèrent avec inſtance qu'on les menât à l'Ennemi. Henri leur fit défenſe d'en venir aux mains. Malgré cette défenſe, un Détachement de ſes Troupes ayant attaqué les Maures, fut taillé en pièces, & perdit ſon Commandant, qui étoit le fameux Carcie Laſſo de la Véga Chevalier de Saint Jaques. La perte de cet Officier inſpira au Roi des déſirs de vengeance. S'étant approché de Grénade, on s'empara des Poſtes circonvoiſins, on ravagea toute la campagne, après quoi on fit le ſiège de Xiména qui fut priſe, & tous les habitans paſſés au fil de l'épée.

Cette perte obligea le Roi de Grénade à demander une Trêve, en offrant de ſe déclarer tributaire du Roi de Caſtille. Cette Trêve ne fut pas générale. Henri ſtipula que les Croiſés continueroient la guerre du côté de Jaën, & il s'engagea ſeulement à retirer ſon Armée du Territoire de Grénade, & à la congédier. Après la concluſion de ce Traité, Henri fut conduit en triomphe à Madrid, où il ſe livra tout entier au luxe & à la volupté. Comme il n'y avoit point de Connétable depuis la mort d'Alvare de Lune, il en créa un; &, ſans avoir égard aux dernières volontés du feu Roi, qui avoit deſtiné cette place à l'Infant Alfonſe, il la donna à Lucas d'Irançu un de ſes principaux confidens.

Les folles dépenſes de Henri épuiſèrent bientôt ſes tréſors. Son Palais étoit un lieu de débauche, où le Roi, la Reine, les Maitreſſes & les Favoris vivoient tous enſemble dans une intelligence ſcandaleuſe. Henri avoit une Maitreſſe nommée Cathérine de Sandoval, qu'il diſgracia, & à qui il confia enſuite le gouvernement d'un célèbre Monaſtère de Filles. Donna Guyomare prit la place de la nouvelle Abbeſſe dans le cœur du Roi. Cette fille, qui étoit belle, mais jalouſe & impérieuſe, cauſa de l'inquiétude à la Reine. Les deux Rivales s'emportèrent juſqu'à ſe reprocher l'une à l'autre les plus honteux deſordres. La Reine répondit à la Guyomare par des ſouflets & par des coups de poing; &, pour ſe vanger de l'indifférence du Roi, elle leva maſque, & ne menagea plus ſon honneur.

La Reine alla plus loin. Bertrand de la Cuéva, qui de ſimple Gentilhomme étoit devenu Majordome, étoit le plus bel homme & le mieux fait de la Cour. La Reine en fit ſon amant. Cette intrigue ſcandaliſa toute la Cour, hors le Roi; & comme ce Prince combloit lui-même ce Favori de bienfaits, cela ne manqua pas de faire naitre les idées d'une colluſion infame. On prétend en effet que, pour faire ceſſer les ſoupçons trop réels de ſon impuiſſance, il conduiſit lui-même Don Bertrand au lit de la Reine, promettant de reconnoitre & d'avouer les enfans qui naitroient de cet adultère.

Sur

Sur ce fondement l'Infante Jeanne, dont la Reine accoucha quelques années après, fut regardée comme illégitime par une foule de mécontens.

Tel étoit l'état des affaires en Caſtille, lorſqu'Alfonſe Roi de Portugal déclara la guerre aux Infidèles. Réſolu de paſſer en Afrique, il jetta d'abord les yeux ſur Tanger, Place qui avoit été ſi funeſte aux Infants Henri & Ferdinand, mais ayant enſuite changé de réſolution, il crut qu'il étoit plus convenable d'enlever aux Maures Alcaçar Séguer. Il s'embarqua à Sétubal (*) avec ſon Armée le dernier jour de Septembre. La Flotte doubla le Cap Saint Vincent, & aborda à Sagrès, d'où on alla à Lagos. Lorſque toute la Flotte fut aſſemblée, on trouva qu'elle montoit à deux cens vingt Vaiſſeaux, portant vingt mille combattans. Le 17 d'Octobre on arriva devant Alcaçar (†). Le Roi ordonna auſſitôt la deſcente. On attaqua les Maures, qui étoient ſur le rivage, & il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & de bleſſés. Après ce combat les Portugais attaquèrent la Place avec beaucoup de vigueur. Les habitans épouvantés firent propoſer un accommodement. Le Roi demanda qu'ils abandonnaſſent la Ville, & le lendemain à la pointe du jour les Portugais y entrèrent en triomphe. Le Gouvernement de cette Place fut donné à Don Edouard de Ménéſes.

Après cette expédition le Roi ſe rendit à Ceuta. Lorſqu'on eut appris dans Fez la priſe d'Alcaçar, le Roi Maure fit de grands préparatifs de guerre, & le 13 de Novembre il vint ſe préſenter devant cette Place avec trente mille Chevaux & un nombre prodigieux d'Infanterie. Alfonſe, qui étoit encore à Ceuta, partit de cette Ville, pour tâcher de faire lever le ſiège aux Maures; mais ayant vu que la choſe étoit impoſſible, il s'en retourna en Portugal pour y lever de nouvelles Troupes. Les Infidèles donnèrent pluſieurs aſſauts à la Ville, mais ayant été toujours repouſſés, & manquant d'ailleurs de munitions, ils furent contraints de ſe retirer après quarante jours de ſiège. 1458.

L'année ſuivante le Roi de Fez ſe préſenta pour la ſeconde fois devant Alcaçar. Son Armée étoit innombrable. Il attaqua la Place avec plus de fureur que jamais; mais ayant trouvé la même fermeté dans les Portugais que la prémière fois, il leva encore le ſiège, & ſe retira peu de jours après. 1459.

Henri, Roi de Caſtille, ne fut pas moins heureux dans la guerre qu'il recommença contre les Maures de Grénade. Ce Prince avoit conclu avec eux en 1457 une Trêve, qui fut depuis changée en une Paix perpétuelle. Cette Paix ayant été rompue par les Infidèles, Rodrigue Ponce, fils du Comte d'Arcobriga, marcha contre eux & les défit. Tandis que ce Capitaine & les autres Commandans des Places circonvoiſines ravageoient les 1460. 1461.

(*) Quelques-uns l'appellent *Saint-Ubes*. On en trouvera ci-deſſous une exacte deſcription avec un beau Plan, qui répréſente cette Place & ſon Port.

(†) L'Auteur des *Délices* fait ci-deſſous mention d'Alcaçar Voyez la Table.

1461. les environs de Grénade, Don Jean de Guſman prémier Duc de Médina Sidonia, ſe préparoit à une conquête dont la tentative avoit couté la vie quelques années auparavant au Comte de Niébla ſon père. A la tête de ſes Vaſſaux & d'un corps de Gendarmerie, que le Roi lui avoit envoyé, il alla ſe préſenter devant Gibraltar, qu'il affama & qu'il prit l'année ſuivante. Archidona ſe rendit en même tems au Grand-maitre de Calatrava. Ces pertes obligèrent les Grénadins à demander la paix, qu'ils obtinrent dans la ſuite, en cedant au Roi de Caſtille les conquêtes qu'il avoit faites.

Tandis que les Lieutenans de Don Henri faiſoient la guerre aux Maures, il étoit lui-même à la tête d'une Armée ſur les frontières d'Arragon. Cette guerre lui avoit été ſuſcitée par ſes propres Sujets, & voici comment. Don Jean maitre de tous les Etats d'Arragon, & qui avoit été rétabli dans l'entiere ſouveraineté de la Navarre, regrettoit encore les Domaines & les Apanages qu'il avoit autrefois poſſédés en Caſtille. L'occaſion de les récouvrer lui avoit manqué juſqu'alors, mais il n'étoit pas homme à la manquer dès qu'elle ſe préſenteroit. Les Grands de Caſtille mécontens de ſe voir éloignés des affaires, tandis que les honneurs & les graces ſe répandoient avec profuſion ſur d'indignes Favoris, ne furent pas longtems ſans ſe communiquer leur chagrin les uns aux autres. Don Alfonſe Carillo, Archévêque de Tolède, eut bientôt enrôlé les plus Grands Seigneurs du Royaume, & tous furent d'avis, qu'il falloit porter le Roi d'Arragon à ſe mettre à leur tête.

Les Conjurés firent avec Don Jean un Traité, par lequel ils promettoient de lui faire reſtituer les Terres & les Seigneuries qui lui avoient appartenu en Caſtille; de le rétablir dans l'Apanage de l'Infant Don Henri, qui avoit été tué à la bataille d'Olmédo; de forcer leur Souverain à remettre en poſſeſſion de leurs dignités & de leurs biens, le Bâtard d'Arragon, le Comte de Caſtro, & tous ceux qui ſous le règne précédent avoient ſuivi les Princes Arragonois dans leur révolte.

Le Roi d'Arragon promettoit de ſon côté d'appuier les demandes des Seigneurs Caſtillans, & de les dédommager des dépenſes qu'ils pourroient faire en pourſuivant la reforme du Gouvernement. Il s'obligeoit en même tems à leur donner un équivalent dans ſes Etats, en cas que ſuccombant à leur entrépriſe ils vinſſent à perdre leurs Charges & leurs biens. Don Pédro Giron Grand-maitre de Calatrava étoit du nombre des Conjurés, & il paroît par un article du Traité qu'il eſpéroit de faire entrer dans la Ligue le Marquis de Villéna ſon frère.

L'Archévêque de Seville, qui étoit ennemi juré d'Alfonſe Carillo Archévêque de Tolède, eut bientôt découvert toute cette conſpiration & le Traité qui venoit d'être conclu entre le Roi d'Arragon & les Grands de Caſtille. Pour empêcher le Roi d'Arragon d'éxécuter ſes deſſeins, on envoya une Ambaſſade en Catalogne, pour complimenter le Roi & Don Carlos ſur leur réconciliation, & offrir au Prince l'amitié du Roi de Caſtille, avec l'Infante Iſabelle pour épouſe. On répréſenta à Don Carlos, que le Roi l'amuſoit

muſoit par de fauſſes eſpérances; qu'on ne vouloit pas qu'il eût des héri- 1461.
tiers, & qu'on l'empêcheroit lui-même de ſuccéder à la Couronne; qu'il n'avoit alors d'autre reſſource que l'alliance du Roi de Caſtille, mais qu'il devoit ſe hâter de l'accepter.

Don Jean ayant été averti des meſures que prenoit la Cour de Caſtille avec Don Carlos, ſe livra à toute la fureur de ſes ſoupçons, & jura dès-lors la perte du Prince. Don Carlos fut mandé au Palais, & malgré les avis ſecrets du malheur, dont il étoit menacé, il prit la réſolution de s'y rendre. Il fut à peine entré chez le Roi, que des Officiers s'étant ſaiſis de lui, le conduiſirent ſous bonne garde dans le Château de Miravet, pendant que d'autres menoient dans une priſon ſéparée Don Jean de Beaumont ſon ami fidèle.

A cette nouvelle de la détention du Prince, le Conſeil de Barcelone, après avoir fait d'inutiles répréſentations au Roi, rendit une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous les Sujets de la Principauté de prendre les armes pour courir ſus aux mauvais Conſeillers qui avoient eu part à la détention du Prince. Ce jour-là même l'Etendart Royal & celui de la Principauté furent arborés à la porte du Conſeil; &, après avoir ordonné l'armement de vingt Galères, on députa au Roi de Caſtille pour lui demander un ſecours de Troupes reglées.

Le Roi d'Arragon étoit à Lérida, lorſqu'on vint l'avertir que l'Armée Catalane étoit en marche pour venir le ſurprendre. Il tenoit Conſeil ſur ce qu'il devoit faire, lorſque l'Avant-garde parut & s'empara des portes de la Ville. Au prémier bruit qui s'éleva dans la Ville, il ſe ſauva à Fraga, où il trouva la Reine qui y avoit amené le Prince priſonnier. On lui fit changer de priſon deux ou trois fois, & on le confina à la fin dans un Château ſitué ſur une montagne eſcarpée au milieu d'un déſert du Royaume de Valence.

De tous côtés on étoit menacé d'une révolution générale. Ceux qui commandoient l'Armée Catalane s'étoient emparés de Fraga, & ſoulevoient les Arragonois & ceux de Valence. Les Peuples de Majorque, de Sardaigne & de Sicile étoient ſur le point de ſe ſoulever; les Beaumontois avoient pris les armes en Navarre, & le Roi de Caſtille armoit ſur la Frontière. Le Roi Don Jean ſe vit alors obligé de rendre la liberté au Prince. Il fut conduit à Barcelone au milieu des acclamations du Peuple & de la Bourgeoiſie. A ſon arrivée dans cette Capitale il tomba dans une eſpèce de langueur, & ſa ſanté s'affoibliſſant tous les jours de plus en plus, le Peuple accuſa la Reine de l'avoir empoiſonné pour aſſurer la Couronne à ſon fils.

Cependant le Roi de Caſtille, après avoir commis de grandes hoſtilités ſur les Frontières d'Arragon, conduiſit ſon Armée en Navarre, où il obligea Don Jean lui-même & le Bâtard Alfonſe ſon fils à lever le ſiège de Lumbières. Il s'empara des fortes Places de San Vincenté, de la Guardia, de los Arços & de Viana. Après ces expéditions il quitta la Navarre, & y laiſſa des Garniſons avec un petit corps de Troupes.

1461. Lorſque Don Carlos commençoit à ſurmonter ſa mauvaiſe fortune, il tomba dans un état à faire entièrement déſeſpérer de ſa guériſon. Il mourut le 23 de Septembre 1461, âgé de 41 ans. Par ſon Teſtament il inſtituoit pour ſon Héritière au Royaume de Navarre la Princeſſe Blanche, conformément aux diſpoſitions du Roi ſon ayeul & de la Reine ſa mère. Il léguoit au Roi ſon père mille florins, qui lui devoient être payés par la Princeſſe ſon héritière. Il diſpoſoit de tous ſes biens libres en faveur de ſes enfans, qui étoient Don Philippe de Beaufort & Donna Anna qu'il avoit eue en Navarre, & Don Juan qui étant né en Sicile deux ans auparavant avoit été le fruit de ſes dernières amours. Ainſi mourut Don Charles de Navarre Prince de Viane, que la haine de ſon père, les perſécutions de ſa Belle-mère, & l'amour des Peuples ont rendu ſi célèbre dans l'Hiſtoire d'Eſpagne.

Après la mort de Don Carlos, le Conſeil de Barcelone envoya des Députés au Roi Don Jean pour le ſupplier de lui envoyer le Prince Ferdinand ſon fils, promettant de le reconnoître en qualité de Prince héréditaire & de Lieutenant-Général. Au commencement de Novembre la Reine & Don Ferdinand ſe rendirent en Catalogne. Le Prince jura à Lérida l'obſervation des Loix & des Privilèges de la Nation, & dès-lors il commença à éxercer la Lieutenance-générale avec la même autorité que le Roi préſent auroit eue. De Lérida la Reine & l'Infant ſe rendirent à Barcelone, où la Reine fut reconnue Tutrice du Prince.

Le Roi d'Arragon conclut peu de tems après la paix avec la Caſtille. Par le Traité qui fut ſigné de part & d'autre, on n'éxigea point de lui qu'il renonçât à ſes prétentions en Caſtille, & on lui laiſſa l'entière diſpoſition de la Navarre. Les Troupes Caſtillanes qui étoient dans ce Royaume eurent ordre d'en ſortir, & on rappella en même tems toutes celles qui étoient en Catalogne ou en Arragon. Don Jean en fut quitte pour laiſſer en ſequeſtre les Places de la Guardia, de los Arcos, de San Vincenté & de l'Arraga.

Dans la crainte où étoit le Roi d'Arragon que l'Infante Blanche, à qui Don Carlos avoit tranſmis ſes droits ſur la Navarre, ne ſe retirât dans ce Royaume, il la fit enlever de Saragoce, & pendant cinq ou ſix mois on la promena ſous bonne eſcorte de Province en Province, & de Citadelle en Citadelle. Sur ces entrefaites, le Comte de Foix traitoit du mariage de ſon fils ainé avec Magdelaine de France ſœur de Louïs XI. Celui-ci n'accordoit la Princeſſe au jeune Gaſton de Foix, que ſous la promeſſe qu'il ſeroit déclaré héritier du Royaume de Naples. Or cette déclaration ne pouvoit avoir lieu, à moins que l'Infante Blanche ne ſe fît Religieuſe, ou qu'on ne l'empêchât de ſe marier.

1462. Le Roi d'Arragon ayant pris la réſolution de ſacrifier ſa fille ainée à l'ambition de ſa Cadette, chercha les moiens de faire tranſporter la Princeſſe hors d'Eſpagne. L'Infante Blanche avertie de ce qui ſe tramoit contre elle, conjura ſon père de ne la pas livrer entre les mains de ſes ennemis. Don Jean la quitta ſans lui rien répondre, & donna ordre à Péralta le plus dur de

de ſes Officiers, de l'enlever par force, & de la conduire vers les Pyrénées. 1462.
Dès la même nuit elle fut transferée dans un Château qui lui appartenoit ſur le chemin d'Olite (†) à Roncevaux (*).

Dans un Ecrit daté du 23 Avril 1462, & que la Princeſſe trouva moien de laiſſer à Roncevaux, elle proteſta de nullité contre toute rénonciation qu'elle auroit faite en faveur de ſa ſœur Eléonore, des enfans de ſa ſœur, de l'Infant Don Ferdinand, ou de toute autre perſonne, ſi ce n'eſt, diſoit-elle, que ce ne fût en faveur du Roi de Caſtille ou du Comte d'Armagnac. Ce dernier étoit du Sang de Navarre par ſa mère. Lorſqu'elle eut été conduite de Roncevaux à Saint Jean-pié-de-port, & qu'on lui eut annoncé qu'il y avoit ordre du Roi de la mener en Béarn, & de la livrer aux Officiers du Comte & de la Comteſſe de Foix, ne doutant plus qu'on ne dût bientôt la faire mourir, elle fit une ceſſion ou donation entre-vifs du Royaume de Navarre & de tous les autres Etats qui lui appartenoient, à Don Henri Roi de Caſtille. Cette donation eſt datée du dernier jour d'Avril. La Princeſſe ayant été remiſe au Captal de Buch, on l'enferma dans le Château d'Ortez, où deux années d'abandon & de ſouffrances n'ayant pu terminer ſa malheureuſe deſtinée, la Comteſſe lui fit donner du poiſon par une de ſes femmes qu'elle avoit miſe auprès d'elle pour la ſervir.

Perſonne ne révoquoit en doute l'impuiſſance du Roi de Caſtille, lorſque le bruit ſe répandit que la Reine ſon Epouſe étoit groſſe. Douze années d'un mariage infructueux avec Blanche de Navarre, & la ſtérilité de la nouvelle Reine depuis ſix ans qu'il l'avoit épouſée, ne permettoient pas de penſer qu'il dût jamais avoir des enfans. Cependant au commencement de l'année 1462 la Reine accoucha d'une fille qui fut nommée Jeanne. La cérémonie du Baptême ſe fit avec beaucoup de magnificence, & perſonne ne s'y diſtingua davantage que Don Bertrand de la Cuéva, Galant de la Reine, que le Roi mit alors au rang des Grands du Royaume en le faiſant Comte de Lédeſma.

Peu de tems après l'accouchement de la Reine, les Catalans ſe révoltèrent & déférèrent le titre de Souverain de Catalogne au Roi de Caſtille, après avoir privé de nouveau Don Jean Roi d'Arragon de tous les droits que lui & les ſiens pouvoient prétendre ſur la Principauté de Catalogne, & ſur les Comtés de Cerdagne & de Rouſſillon, pour avoir attenté à la Liberté de la Nation, renverſé ſes Loix, & notamment, pour avoir introduit une Armée Françoiſe dans l'Etat. Henri ayant accepté la Souveraineté qu'on lui offroit, fit marcher en Catalogne une Armée auxiliaire, & donna ordre en même tems aux Garniſons qui étoient ſur les frontières de faire des

(†) Olite eſt une petite Ville ſituée au bord du Cidaço. On en parlera ci-deſſous à l'Article Olite.

(*) Roncevaux eſt une Vallée fameuſe dans l'Hiſtoire de France. L'Auteur des *Délices* en parle amplement dans l'Article où il traite des Routes pour paſſer de Pampelune en France. Voyez la Table au mot Roncevaux.

1462. des diverſions en Arragon, en Navarre, & dans le Royaume de Valence. Don Jean ne parut pas s'inquiéter beaucoup des liaiſons que les Barcelonois venoient de prendre avec le Roi de Caſtille. Après s'être déja rendu maitre de pluſieurs Places, on convint d'une ſuſpenſion d'armes, en attendant que Louïs XI Roi de France jugeât la querelle qui tenoit toute l'Eſpagne en armes. Lorſque la Trêve eut été publiée, les Troupes du Roi Henri ſe retirèrent en Caſtille, l'Armée Arragonoiſe retourna en Catalogne, Don Jean ſe rendit à Saragoce, & les François conduiſirent le Comte de Foix en Navarre, où les Beaumontois même le reconnurent pour l'héritier préſomptif de la Couronne. Les Catalans furent la victime de cette conciliation. Le ſeul Roi d'Arragon trouva ſon avantage aux conditions du Traité dont on convint, & le Roi de Caſtille fut obligé de lui accorder la Paix.

Henri de retour dans ſes Etats, y appaiſa quelques émotions qui s'étoient élevées en différens endroits, & partit enſuite pour Gibraltar, où il prit poſſeſſion de ce nouveau Royaume. Ce fut là que le Roi de Portugal vint lui rendre une viſite. Ce Prince vouloit engager Henri à faire une diverſion, tandis qu'il aſſiègeoit Tanger à l'entrée du Détroit par mer & par terre. Le Roi de Caſtille ſe mit en effet à la tête de ſon Armée, & la conduiſit lui-même ſur les terres des Infidèles. La campagne ne dura pas longtems. Iſmaël Roi de Grénade ne voulant pas s'expoſer à un ſiège, envoya des Ambaſſadeurs au Roi de Caſtille lui demander la Paix. Il fut arrêté que le Grénadin payeroit tous les ans à Henri le même tribut auquel il s'étoit engagé quelques années auparavant.

L'expédition d'Alfonſe, Roi de Portugal, n'eut pas un heureux ſuccès. Il ne fut pas plutôt ſorti du Port de Lisbonne avec l'Infant Férdinand ſon frère, qu'une affreuſe tempête diſperſa la Flotte & faillit à la faire périr entièrement. Il arriva à Alcaçar, après avoir perdu deux Vaiſſeaux. Delà il envoya Louïs Mendez de Vaſconcellos, pour attaquer Tanger par mer, tandis qu'il iroit l'attaquer par terre avec le reſte de l'Armée. Ce projet fut changé, & Alfonſe, au-lieu d'aller à Tanger, ſe rendit à Ceuta. L'Infant
1463, & ſuiv. Ferdinand fut chargé d'attaquer Tanger. Auſſitôt qu'il fut arrivé devant cette Place, on monta à l'aſſaut avec beaucoup d'ardeur. La fleur de l'Armée Portugaiſe périt dans cette occaſion.

Cette perte affligea Alfonſe ſans pourtant lui faire perdre courage. Etant parti dans le deſſein d'aller ravager la campagne d'Arzila, il tua un grand nombre de Maures, en fit pluſieurs priſonniers, & vint camper ſur les bords de la rivière de Taguardata. Une tempête l'ayant empêché de continuer ſa route vers Arzila, il fut obligé de revenir à Ceuta. Là il fut averti qu'il pouvoit faire une priſe conſidérable dans la montagne de Bénazafu. Il partit pour cette expédition à la tête d'environ huit cens Chevaux, & de quelque Infanterie. Don Edouard de Ménéſes, que le Roi avoit fait Comte de Viana, eut ordre d'aller reconnoitre l'Ennemi. Il ſe trouva bientôt aſſailli avec ſa troupe par les Maures. Le combat fut

ſan-

ſanglant & dura juſqu'à la nuit. On reprit les armes le lendemain. Edouard de Ménéſes & pluſieurs autres Seigneurs Portugais y perdirent la vie. Le Roi même ſe trouva dans de grands périls, il eut bien de la peine à gagner Tetuan, d'où il paſſa à Ceuta, & delà il partit pour le Portugal. 1463, & ſuiv.

Le Roi Alfonſe ne fut pas plutôt arrivé à Lisbonne, qu'il ſe rendit ſur les confins de la Caſtille Nouvelle, où il s'aboucha avec le Roi & la Reine d'Eſpagne qui étoient venus à ſa recontre. L'amitié de la Reine pour ſon frère, & du Roi Henri pour ſon allié, ne fut pas le ſeul motif de cette entrevue. Le grand but du Caſtillan étoit de faire avec le Portugais une alliance, qui raſſurât contre les ligues domeſtiques, & contre la guerre qu'on avoit encore à craindre du côté de l'Arragon. On convint effectivement de ſe ſecourir mutuellement en cas d'attaque. Il fut arrêté en même tems qu'Alfonſe, qui étoit veuf, épouſeroit l'Infante Iſabelle, & que le Prince Don Jean fils ainé de Portugal, qui n'avoit encore que huit ans, épouſeroit la Princeſſe Jeanne.

Sur ces entrefaites il s'éleva de nouvelles brouilleries en Caſtille. La plupart des Grands du Royaume ſe trouvèrent engagés dans une révolte contre leur Souverain. Ils convinrent entre eux qu'on ſe rendroit maitre des perſonnes de l'Infant Alfonſe, & de l'Infante Iſabelle; que l'Infant ſeroit déclaré Prince des Aſturies & ſucceſſeur au Trône; qu'on demanderoit l'éloignement de Don Bertrand, Comte de Lédeſma, & qu'on s'aſſureroit de la protection de Don Jean Roi d'Arragon, ſans riſquer cependant la liberté de l'Etat & la fortune des Grands. Des Députés allèrent lui expoſer le plan de la Confédération, lequel il approuva dans tous ſes chefs.

Henri ne fut pas plutôt de retour à Madrid qu'on l'avertit de ce qui ſe tramoit contre lui. Il voulut rappeller les Grands qu'il avoit diſgraciés ou éloignés, mais il étoit déja trop tard. Un jour après le coucher du Soleil, les Conjurés vinrent bruſquement forcer la garde qui étoit au dehors du Palais, & enfoncer les portes. A la prémière allarme le Roi fit retirer les Infans; il ſe retira lui-même enſuite avec le Comte de Lédeſma dans la Tour, où il fut à couvert.

Une demarche que fit le Roi fournit aux Seigneurs un nouveau ſujet de ſe révolter. Il inſtalla le Comte de Lédeſma dans la Grande-maitriſe de Saint Jaques, en vertu d'une Bulle qu'il avoit obtenue du Pape Pie II. Le Peuple ne put voir ſans horreur qu'on dépouillât la Maiſon Royale de la prémière Dignité de l'Etat, pour en revêtir un indigne Favori. Cette nouvelle porta bientôt le ſoulevement dans les Provinces les plus éloignées. L'Amirante entra dans Valladolid où il proclama Alfonſe. On s'aſſura de Burgos, & on engagea ſes habitans à ſigner un Manifeſte, qui contenoit les plaintes ſur leſquelles les Confédérés demandoient que le Roi fit raiſon à ſes Sûjets.

Le Roi étoit alors à Valladolid, où l'épuiſement des plus honteuſes débauches

1463, & ſuiv. ches l'avoit jetté dans une eſpèce de léthargie. Dans l'extrémité où il ſe trouvoit on lui propoſa de conférer avec les Confédérés, & de chercher quelque voie d'accommodement, avant que d'en venir aux armes. Ce Prince y conſentit. L'Amirante & l'Archévêque de Seville s'approchèrent de la Cour, & après bien des négociations, il fut arrêté que le Marquis de Villéna auroit une conférence avec le Roi entre Cigalès & Cabeçon, à quelques lieues de Valladolid. Villéna demanda pour préliminaire du Traité, que l'Infant Don Alfonſe lui fût mis entre les mains. Alfonſe fut mandé auſſitôt, & quelques jours après délivré au Marquis.

Les conditions auxquelles Villéna ſoumit le Roi étoient tout-à-fait deshonorantes pour ce Prince. Henri s'engageoit à reconnoître ſon frère pour héritier de la Couronne; &, comme pour ſe dépouiller lui-même de l'autorité ſouveraine, il conſentoit qu'on nommât quatre Commiſſaires pour régler les affaires de l'Etat, deux de ſa part, & deux de la part des Confédérés. On convint que la Grande-maitriſe de Saint Jaques ſeroit reſtituée à l'Infant, ſur la démiſſion du Comte de Lédeſma, qui ſeroit donné pour otage aux Confédérés, tandis que le Comte de Bénaventé viendroit de leur part ſe livrer au Roi. Pour dédommager Lédeſma de ce qu'on lui ôtoit, le Roi lui donna Albuquerque ſous le titre de Duché.

Henri, après avoir été faire un tour à Valladolid, revint à Cabeçon (*), & dès le lendemain de ſon arrivée les Confédérés s'aſſemblèrent dans la plaine. Le Roi s'y rendit avec le Duc d'Albuquerque. Alfonſe fut amené dans une Tente qu'on prépara exprès pour le Roi & pour lui. On nomma de part & d'autre des arbitres, qui travaillèrent à reformer l'Etat à leur manière. Ces Juges prononcèrent une ſentence par laquelle ils ne laiſſoient à Henri que le nom de Roi. Ce Prince caſſa la ſentence, & ſe retira à Ségovie. Les Confédérés allèrent à Placentia avec le Prince Don Alfonſe.

Henri, après avoir laiſſé ſon épouſe, ſa fille & ſa ſœur à Ségovie, ſe tranſporta à Madrid pour y aſſembler une Jonte. L'Archévêque de Tolède s'y étant rendu ſous de vains prétextes, conſeilla au Roi de ſommer les Confédérés de rendre Alfonſe, & ſur leur refus de les pouſſer à outrance, en les traitant comme Rébelles. Pour étonner les Ligueurs, la Cour ſe rendit à Salamanque, d'où on leur écrivit à Placentia. Les Confédérés, qui avoient peut-être concerté leur réponſe avec l'Archévêque, répondirent par une rénonciation à ſon obéïſſance. Ils donnèrent effectivement à entendre que leur deſſein étoit d'élever Don Alfonſe ſur le Trône.

Il ne reſtoit plus au Roi d'autre parti à prendre que celui de réduire les Rébelles par la voie des armes. Il fut réſolu de faire le ſiège d'Arévalo, & cette Place ſe trouva bientôt inveſtie. Sur ces entrefaites l'Archévêque rentra dans le parti des Confédérés, qui ſe rendirent en foule de Placentia à Avila, où ils ne ſongèrent qu'à achever leur attentat. Pour cet effet ils choi-

(*) Cabeçon eſt une petite Ville ſur la pente d'une Montagne, avec un Fort qui la comman- de. Conſultez la Table au mot CABEÇON.

choiſirent hors des murs de la place un lieu commode dans une plaine, où 1465.
on éleva un vaſte théâtre, ſur lequel on plaça un Simulacre de Don Henri & ſuiv.
aſſis ſur le Trône, & revêtu de longs voiles de deuil comme un Roi criminel. Il avoit la Couronne ſur la tête, le ſceptre en main, & l'épée au côté. Le Prince Don Alfonſe, l'Archévêque de Tolède & les autres Acteurs, montèrent alors ſur l'échafaut, & ſe rangèrent autour de la ſtatue. Un Héraut lut à haute voix la Sentence qu'on fulminoit contre Henri. C'étoit un Acte en forme, qui lui imputoit des crimes éxécrables. Lorſqu'on eut ôté la Couronne au Roi, qu'on lui eut enlevé ſon épée & ſon ſceptre, & renverſé ſon ſimulacre, les Conjurés environnèrent le jeune Alfonſe, le levèrent ſur leurs épaules, & le déclarèrent Roi de Caſtille. Ce Prince, qui n'avoit alors que douze ans, diſtribua pluſieurs graces, & parut ſur ce Trône comique avec des vertus naiſſantes, qui faiſoient voir qu'il méritoit d'être véritablement Roi par des voies légitimes.

Cette ſcène, approuvée des uns & blâmée des autres, fit plus de bien que de mal à l'infortuné Don Henri. La Cour fit faire des Levées extraordinaires, & elle n'eut pas plutôt écrit aux trois Etats du Royaume, que quantité de Grands accoururent au ſecours du Roi légitime. On pourvut en même tems à la ſureté de l'Infante Donna Jeanne, à qui les Conjurés diſputoient le titre de fille du Roi. Cette Princeſſe âgée de cinq ans fut tirée de Ségovie, pour être confiée aux habitans de Zamora, qui la reçurent avec une pompe extraordinaire. Les factieux de leur côté, après s'être emparés de Pégnaflor, répandirent un Ecrit ſanglant contre le Roi au nom de Don Alfonſe.

Comme il étoit plus queſtion de combattre que d'écrire, les deux partis ſe préparèrent vivement à la guerre. Les Royaliſtes s'aſſemblèrent à Toro, & les Ligueurs à Pégnaflor, d'où ils ſe retirèrent à Valladolid. On ne doutoit nullement que tous ces préludes n'enfantaſſent quelque action d'éclat. L'Armée de Don Henri, quoique ramaſſée à la hâte, montoit à près de cent mille hommes, & s'étendoit depuis Simancas juſqu'à Valladolid. Dans la crainte où étoient les factieux d'être accablés par une Armée ſi puiſſante, ils propoſèrent d'entrer en négociation, & on convint enfin d'une Trêve pendant laquelle on travailleroit à un Traité de paix.

Les animoſités recommencèrent bientôt entre les deux partis. On re- 1467.
prit les armes de part & d'autre, & on en vint aux mains près d'Olmédo. Ce fut l'Archévêque de Tolède qui rangea l'Armée des Ligueurs en ordre de bataille. Don Alfonſe étoit monté ſur un cheval richement enharnaché, & ſe faiſoit diſtinguer par un air de valeur fort au-deſſus de ſon âge, tandis que ſon frère ſe tenoit caché dans une ville voiſine. Le Duc d'Albuquerque animoit les Royaliſtes en l'abſence de Don Henri, & faiſoit paroître un héroïſme qui l'auroit rendu digne d'être l'appui de ſon Roi, s'il n'eût été l'Amant de la Reine. L'Armée Royale étoit ſupérieure par le nombre, & celle des Rébelles par le choix. Elles s'ébranlèrent en même tems. Le combat fut long & tumultueux. La nuit ayant ſéparé les com-

1467. battans, chacun s'attribua la victoire, & en fit des réjouiſſances publiques.

Après cette bataille on ne garda plus de meſures, & l'incendie de la guerre devint univerſel. Les Ligueurs enlevèrent à Henri Ségovie, où étoient tous ſes tréſors, & qu'il regardoit comme ſa dernière reſſource. L'affaire fut conduite ſi ſecretement, que la Ville étant livrée aux Ennemis, la Reine, qui y étoit, eut beaucoup de peine à ſe ſauver au Château; quant à Iſabelle, comme elle étoit mécontente de ſon frère, elle ne fut pas fâchée de tomber entre les mains des Ligueurs.

Un évènement imprévu affoiblit furieuſement le parti des Rébelles. Don Alfonſe ſe trouvant à Cardegnoſa, Bourg ſitué à deux lieues d'Avila, ſe trouva fort mal le 4. de Juillet, & mourut le 5, ſoit de maladie ou de poiſon. Ce jeune Prince n'avoit pas encore ſeize ans accomplis, & il en avoit règné près de quatre, ſi l'on peut appeller règne une rébellion continuelle. Après ſa mort pluſieurs Seigneurs ſe rangèrent ſous l'obéïſſance du Roi légitime. L'Archévêque de Séville & le Comte de Bénaventé renouvellèrent leur ſerment de fidélité.

1468. Le bonheur de Henri ne fut pas de longue durée. Don Jean Roi d'Arragon n'eut pas plutôt appris la mort d'Alfonſe, qu'il fit tous ſes efforts pour engager les Caſtillans à conſentir au mariage de ſon fils Ferdinand Roi de Sicile avec Donna Iſabelle Infante de Caſtille. La Reine Jeanne Henriquès ne déſiroit pas moins ardemment ce mariage; mais elle n'eut pas la ſatisfaction de le voir accompli, étant morte le 13 de Février de cette année 1468. Cette Princeſſe étoit regardée comme une Héroïne dans la politique & dans la guerre, & elle donna effectivement des marques de ſa grande capacité en pluſieurs occaſions.

L'Infante Iſabelle aimoit Ferdinand, & on prétend qu'elle travailloit ſourdement pour s'aſſurer à lui. Cette Princeſſe avoit alors près de 18 ans. Elle ſembloit être née pour le Trône. Sa taille bien priſe, mais médiocre, ſes yeux vifs & verds, ſa chevelure blonde & tirant ſur le roux, ſon teint un peu olivâtre, ſes traits d'ailleurs aſſez réguliers la rendoient plus agréable que belle. Elle avoit beaucoup d'eſprit, beaucoup de pieté, & une certaine gravité naturelle qui la rendoit reſpectable. Les Confédérés lui ayant offert le ſceptre, elle leur répondit que jamais elle n'entreprendroit de détrôner ſon frère, & qu'elle ſeroit contente de règner après lui.

Cette déclaration porta les Confédérés à ménager un accommodement. Dans cette vue ils firent au Roi quelques propoſitions qui ſe réduiſoient à ces quatre articles. Prémièrement, que l'Infante Iſabelle fût déclarée héritière de Caſtille & Princeſſe des Aſturies. Secondement, que le Roi fît divorce avec la Reine & la renvoyât, auſſi bien que l'Infante ſa fille en Portugal. Troiſièmement, qu'on publiât une amniſtie générale pour les Confédérés, & qu'on les rétablît dans leurs biens. Quatriemement, qu'à ce prix ils reconnoitroient Don Henri Roi de Caſtille.

Don Henri eut la lâcheté de ſigner ces articles, auxquels on ajouta ſeulement

ſement qu'Iſabelle ne pourroit ſe marier ſans l'agrément de ſon père, ce 1468.
qu'elle jura. Comme pluſieurs Seigneurs du parti de Don Henri n'avoient eu aucune part à ce Traité, ils s'en plaignirent amèrement, & ſe retirèrent à Guadalajara, dans la réſolution de former une Ligue en faveur de Donna Jeanne contre Don Henri lui-même.

Lorſque la Reine de Caſtille apprit ce qui ſe tramoit à ſes dépens, elle ſe laiſſa aller à de furieux emportemens. Cette Princeſſe étoit alors dans le Château d'Alaejos ſous la garde de l'Archévêque de Séville. Don Pédro de Caſtella, neveu de l'Archévêque, lui rendoit de fréquentes viſites, & comme elle avoit déja paſſé toutes les bornes de la pudeur, elle n'eut pas honte de lui déclarer ſa paſſion. Cette nouvelle galanterie devint bientôt publique, & détermina ſans doute les Ligueurs à demander qu'elle fût renvoyée en Portugal. Elle eut de Don Pédro deux fils, Don Ferdinand & Don Apoſtol. Ce fut cet Amant qui s'offrit à favoriſer ſon évaſion, & qui la fit effectivement ſauver après avoir corrompu quelques Gardes.

L'évaſion de la Reine fut cauſe qu'on preſſa la concluſion du Traité en faveur d'Iſabelle. On convint qu'elle & ſon frère ſe verroient à Guiſando, près d'un Monaſtère, entre Zébréros & Cadahalſo. Le Roi, l'Infante, & leur ſuite ſe trouvèrent au rendez-vous le 19 de Septembre. Après que Henri eut relevé tous les Seigneurs du ſerment de fidélité, qu'ils avoient prêté autrefois à Donna Jeanne, l'Infante Iſabelle reconnut ſon frère pour Roi, & Don Henri déclara Iſabelle Princeſſe des Aſturies & héritière de Caſtille. Tout cela ſe fit en préſence des Grands qui firent auſſitôt les ſermens & les hommages ordinaires. Ce fut là le fondement de la réunion de la Caſtille & de l'Arragon: enſuite les deux Cours réunies ſe retirèrent à Caſaruvias, d'où le Roi expédia des Lettres dans tous ſes Etats, pour rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé. Don Henri s'étant après cela retiré au Pardo, donna un autre Edit par lequel il ordonnoit aux Gouverneurs, & autres ayant commandement dans les Villes, de les tenir en ſon nom, d'éxécuter déſormais tout ce que le Grand-maître de Saint Jaques leur ordonneroit.

Cependant le Roi d'Arragon travailloit toujours à faire réuſſir le mariage de ſon Fils Ferdinand, Roi de Sicile, avec l'Infante Iſabelle. L'entrépriſe étoit d'autant plus difficile que Don Henri ne vouloit pas y donner ſon conſentement. Il avoit envoyé carte blanche à l'Archévêque de Tolède, comme au Chef de cette importante affaire. Il ne ceſſoit de combler de préſens, d'offres & de promeſſes, les perſonnes attachées à la Princeſſe, ne doutant pas que cette façon de négocier eſt toujours la plus ſure & la plus efficace.

On avoit offert pluſieurs autres Partis à Iſabelle, mais elle les refuſa tous, 1469.
& donna ſon conſentement en faveur du Roi de Sicile. Le Contrat fut dreſſé par ceux du Conſeil de cette Princeſſe, & ſigné le 5 de Mars 1469 par Don Ferdinand à Cervéra, où il étoit alors. Il contenoit dix-huit articles, qui ſe réduiſoient à trois principaux chefs, dont l'un regardoit

1469. Don Henri, l'autre Donna Iſabelle, & le troiſième Don Ferdinand. Celui-ci s'engageoit, auſſi bien qu'Iſabelle, à reconnoitre Don Henri comme Roi tant qu'il vivroit. Il s'obligeoit en même tems à ne rien entreprendre ſur les droits d'Iſabelle, dès qu'elle ſeroit devenue Reine, à ne point toucher aux Loix & aux Privilèges des Caſtillans, & à ne rien faire ſans ſa participation.

Il n'étoit pas facile de conduire cette affaire juſqu'à la concluſion. Le Roi d'Arragon ſe trouvoit toujours fort occupé en Catalogne, & n'avoit ni Troupes ni argent. D'un autre côté Don Henri ſe montroit inéxorable ſur le choix d'Iſabelle, & ne ſongeoit qu'à ſe rendre maitre de ſa perſonne pour décider de ſa deſtinée. Ce mariage n'agréoit pas non plus aux Arragonois, qui craignoient l'agrandiſſement de leur Souverain.

Comme l'artifice & la diligence ſembloient être l'unique moien de faire réuſſir l'entrépriſe, Don Jean ſe détermina à envoyer en Caſtille Don Ferdinand, déguiſé & accompagné ſeulement de quatre Cavaliers. Ce jeune Prince, âgé alors de 17 ans, arriva heureuſement à Valladolid, où il ſurprit agréablement la Princeſſe, qui le reçut avec d'autant plus de joie, qu'il avoit fallu ſurmonter bien des obſtacles de part & d'autre. Le 18 d'Octobre on fit la cérémonie du Mariage.

Don Henri étoit à Séville lorſqu'il apprit la nouvelle de ce Mariage. S'étant rendu à Ségovie, il y trouva trois Députés, l'un de Ferdinand, l'autre d'Iſabelle, & le troiſième de l'Archévêque de Tolède. Ces Députés prièrent humblement le Roi de ne pas refuſer ſon agrément à un Mariage que la néceſſité des conjonctures avoit précipité. Don Henri diſſimulant ſon dépit, ſe contenta de répondre qu'une affaire de ſi grande importance demandoit qu'on y penſât mûrement. Son deſſein étoit de réparer ce qu'il
1470, n'avoit pu empêcher, & de chaſſer Ferdinand de Caſtille. Dans cette vue
& ſuiv. on chercha à lui ſuſciter un puiſſant concurrent, pour l'empêcher de devenir Roi. On écrivit en France, pour engager Louïs XI à demander Donna Jeanne en mariage pour le Duc de Guyenne, ce qui fut auſſitôt accepté. Ce mariage étoit déja concerté, lorſque Donna Iſabelle accoucha à Duégnas le 2 d'Octobre 1470, d'une fille qui fut nommée Iſabelle comme ſa mère.

La joie que cauſerent les couches d'Iſabelle fut troublée par une émeute qui ſurvint à Valladolid entre les vieux & les nouveaux Chrétiens. Ceux-ci appellerent à leur ſecours Don Henri, qui ſe rendit par-là en poſſeſſion de cette Ville. Après le retour de ce Prince à Ségovie, on hâta les préparatifs de la cérémonie du Mariage de Donna Jeanne; & afin de la rendre plus ſolemnelle, on choiſit une Plaine proche le Monaſtère de Poular, nommée la Vallée de Loçoya, entre Ségovie & Buitrago (*). Le 26 d'Octobre Don Henri ſe tranſporta au lieu marqué avec la Reine ſon épouſe, la Princeſſe ſa fille, les Ambaſſadeurs de France & toute la Cour.

(*) Voyez la Table à l'Article BUITRAGO.

Cour. Donna Jeanne n'avoit pas encore neuf ans accomplis. 1470.

Lorſqu'on fut arrivé au lieu deſtiné, on y lut un Ecrit, qui contenoit en ſubſtance: Que Don Henri, pour pacifier les troubles, ayant déclaré ſa ſœur Princeſſe des Aſturies, & Iſabelle de ſa part n'ayant répondu à cette généroſité qu'en ſe mariant contre ſon ſerment & contre la volonté de ſon frère & de ſon Roi, il revoquoit l'Acte fait en ſa faveur, la déclaroit déchue de ſes Droits à la Couronne, & la deshéritoit ſolemnellement; qu'en ſa place il reconnoiſſoit pour ſon héritière Donna Jeanne, & qu'il entendoit qu'elle fût rétablie dans tous ſes Droits. & ſuiv.

Après cette déclaration le Cardinal d'Albi ſomma le Roi & la Reine de jurer, s'ils croyoient véritablement que Donna Jeanne fût fille de Don Henri. L'un & l'autre jurèrent, qu'ils l'avoient toujours regardée comme telle. Cette parole n'eut pas été plutôt prononcée, que les Seigneurs & les Ambaſſadeurs s'avancèrent pour baiſer la main de la nouvelle Princeſſe des Aſturies. Tout ceci n'étoit qu'un préliminaire du Mariage de Donna Jeanne avec le Duc de Guyenne. La volonté du Roi ayant alors été publiée ſur ce ſujet, le Comte de Boulogne montra auſſitôt la Procuration du Duc pour fiancer la Princeſſe en ſon nom: ſurquoi le Cardinal prit la main de la Princeſſe & celle du Comte, les joignit, & les fit lever en haut à la façon de France.

Après cette cérémonie la Cour reprit le chemin de Ségovie, & les Ambaſſadeurs prirent la route de France. Cette action d'éclat replongea les Peuples dans une guerre civile. Les Grands, dont l'ambition n'étoit point réfrénée par l'autorité, devinrent autant de petits tirans. Don Pachéco, Grand-maitre de l'Ordre de Saint Jaques, livra le Royaume à une déprédation preſque générale, ſe flattant qu'il ruineroit bien plus ſûrement par-là le parti de Ferdinand, & qu'il conſerveroit beaucoup mieux ce qu'il uſurpoit lui-même, qu'en faiſant à ce Prince une guerre ouverte, dont le ſuccès étoit toujours incertain. Dans cette vue il ſe ſaiſit de la Ville d'Alcaras, Place à ſa bienſéance, à cauſe du voiſinage de Villéna, Marquiſat qu'il avoit donné à ſon fils. Les guerres particulières n'étoient pas moins fréquentes que les uſurpations. Dès que deux Seigneurs avoient quelque mécontentement l'un de l'autre, ils levoient ſans aucune cérémonie autant de Troupes qu'ils pouvoient & vuidoient leur différend par les armes.

Dans le tems que Don Henri attendoit avec impatience le Duc de Guyenne, ce Prince ſollicité de devenir le Gendre du Duc de Bourgogne, & ne ſachant pas trop à quel prix il deviendroit celui de Don Henri, s'étoit dégouté de cette dernière alliance ſur laquelle le Roi de Caſtille avoit tant compté. Ce malheureux père outré de douleur de voir ſa fille dédaignée, tenta de la marier au Roi de Portugal. Il demanda à Alfonſe une entrevue pour délibérer enſemble ſur l'alliance qu'il méditoit. L'entrevue ſe paſſa entre Elvas & Badajos: mais le mariage projetté par le Roi de Caſtille manqua entièrement. 1472.

1472. Avant cette entrevue, Alfonſe Roi de Portugal avoit fait une expédition en Afrique où il enleva Arzila aux Maures. Les Portugais firent à la priſe de cette Place cinq mille priſonniers, & un butin conſidérable, dont le Roi donna une bonne partie à l'Armée. Don Alfonſe & l'Infant Don Juan ſon fils ſe diſtinguèrent beaucoup dans cette occaſion. Les habitans de Tanger furent ſi épouvantés de la priſe d'Arzila, qu'ils abandonnèrent leur Ville avec leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans. Alfonſe n'en eut pas plutôt été averti, qu'il y envoya Don Juan fils du Duc de Bragance, pour en prendre poſſeſſion, & lui-même y fit ſon entrée quelques jours après. Après ces deux conquêtes, Alfonſe revint en Portugal, où il fut reçu en triomphe.

Cependant le Roi de Caſtille ne ſachant plus quel parti prendre, ſe vit réduit à renouer avec le Duc de Guyenne, & il y penſoit ſérieuſement lorſqu'on reçut la nouvelle de ſa mort arrivée à Bourdeaux le 12 de Mai 1472. Comme cette mort étoit avantageuſe à Louïs XI, on le ſoupçonna d'en avoir été l'auteur, & d'avoir fait empoiſonner ſon frère par l'Abbé de Saint Jean d'Angeli ſon Aumonier. Le Roi de Caſtille privé de tout eſpoir du côté de la France, tourna encore les yeux vers le Portugal pour tâcher de ménager à ſa fille un époux Roi; mais la tentative qu'il fit dans la ſuite ne fut pas plus heureuſe que celle qu'il avoit faite dans ſon dernier voyage à Badajos.

Don Jean Roi d'Arragon commença à reſpirer cette année après tant de fleaux qui avoient inondé ſes Etats. Il avoit réduit Gaſton de Foix ſon Gendre à ſe retirer au fonds du Béarn, & à ſe contenter de règner en Navarre après lui. Il avoit vu mourir quelque tems après l'Infant Gaſton, fils ainé de ſon ambitieux Gendre. Ce jeune Prince, âgé ſeulement de 26 ans, s'étant extrêmement diſtingué dans un Tournois au ſujet du Duc de Guyenne, avoit été ſi rudement bleſſé à l'œil d'un éclat de Lance, qu'il avoit expiré ſur le champ. Le Roi d'Arragon avoit encore conclu à Olite, avec ſa fille Donna Léonore, un nouveau Traité pour la réduire au titre de Gouvernante de la Navarre. Pour mettre le comble à la joie de Don Jean, Barcelone, ce boulevart des Révoltés, ſe rendit à lui. Il vit enfin mourir cette année 1472 ſon Gendre Gaſton de Foix, qui paſſant par Roncevaux, pour aller ſoutenir ſon épouſe, tomba malade & mourut âgé de cinquante ans, Prince véritablement grand s'il eût eu moins d'ambition. Il rendit autant de ſervices à la France qu'il cauſa de chagrins au Roi d'Arragon; mais il fut bien puni de ſes projets ambitieux, puiſqu'il ne profita pas de la mort de Don Carlos, & qu'il mourut ſans avoir porté le titre de Roi de Navarre.

1473. Tandis que tout ſembloit agir de concert avec les vœux de Don Jean, une nouvelle intrigue penſa déconcerter entièrement le parti Arragonois en Caſtille. Pachéco, Grand-maître de St. Jaques, ſavoit que le Roi de Caſtille ne déſiroit rien plus ardemment que de voir Donna Jeanne mariée. Ce Miniſtre, pour jetter la diviſion dans l'Arragon même, réſolut de faire épou-

épouſer à la Princeſſe Caſtillanne l'Infant Don Henri Duc de Ségorbe, 1473.
Prince chéri du Roi Don Jean, & Couſin du Roi de Sicile. Cette trame fut ſi finement ourdie, que les Princes intéreſſés à cette affaire furent longtems trompés, & que Pachéco eut le tems de faire entrer dans ſes vues un grand nombre de Seigneurs. Le Roi d'Arragon étoit alors occupé d'une guerre avec la France au ſujet du Comté de Rouſſillon & de Cerdagne. Pachéco jugea que cette conjoncture étoit favorable, & il en profita pour avertir l'Infant Duc de ſe rendre en Caſtille.

Dès que le Duc de Ségorbe eut reçu cet avis, il partit avec ſa mère Béatrix, dans l'eſpérance de ſupplanter Don Ferdinand, & de lui enlever la Couronne de Caſtille. Le Grand-maitre alla recevoir ce Prince vers Requéna. Ce Miniſtre s'apperçut bientôt qu'il avoit fait un mauvais choix pour la Couronne de Caſtille. Le Duc affecta d'abord des airs de Roi, & eut même l'imprudence de préſenter ſa main à baiſer aux Seigneurs qui vinrent à ſa rencontre. Pachéco eut bientôt honte de ſon propre ouvrage, & ſe contenta d'amuſer ce Duc, ſans vouloir même ſouffrir qu'il entrât à Madrid.

Sur ces entrefaites Ferdinand fut obligé de ſe rendre en Rouſſillon au ſecours du Roi ſon père, qui étoit aſſiegé dans Perpignan par vingt mille François, ſous la conduite de Philippe de Savoye. La Ville étoit déja réduite aux abois, lorſque Ferdinand arriva avec tout ce qu'il avoit pu ramaſſer de Troupes en Caſtille, en Arragon, & en Catalogne. Sa préſence ſauva Perpignan & Don Jean. Le ſiège fut levé, & on conclut une Trêve de quelques mois avec les François.

Ferdinand au retour de ſon expédition de Perpignan, trouva qu'on tra- 1474.
vailloit à adoucir l'eſprit de Don Henri à l'égard d'Iſabelle. André Cabréra, ennemi déclaré de Pachéco, eut effectivement l'adreſſe de conduire ce Prince au point de conſentir, que Donna Iſabelle vînt le viſiter. Béatrix de Bobadilla, femme de Cabréra, eut ordre de l'aller chercher en Arragon, où elle étoit alors. La Princeſſe s'étant miſe en chemin avec l'Archévêque de Tolède, arriva heureuſement au Château de Ségovie ſans être apperçue de perſonne. Le Roi alla rendre viſite à ſa ſœur, & l'entrevue ſe fit avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Le lendemain il revint encore la viſiter, & ſoupa même avec elle. Le jour ſuivant Henri la fit promener par la Ville, en tenant lui-même les rènes de la Haquenée qu'elle montoit.

Iſabelle ſçut ſi bien ménager l'eſprit du Roi, qu'elle l'engagea à ſouhaiter de voir ſon époux. Ferdinand, qui étoit à Turvégano, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à Ségovie, & ſe rendit auprès d'Iſabelle dans le Palais Epiſcopal. Le Roi alla le voir, lui fit autant de careſſes qu'il en avoit fait à Iſabelle, juſques là qu'il voulut ſe montrer par la Ville avec eux.

Cabréra, pour conſommer ſon entrépriſe, invita le Roi, Don Ferdinand & la Princeſſe ſon épouſe à un grand feſtin au Palais Epiſcopal.

Le

1474. Le repas ſe donna le prémier de Mars. Au milieu des réjouiſſances le Roi commença à ſe plaindre d'une douleur de côté ſi violente, qu'il fut contraint de ſe retirer. Cette douleur eut des ſuites fâcheuſes, qui ſe manifeſtèrent par des urines ſanglantes, par des vomiſſemens, & par d'autres accidens funeſtes, qui firent ſoupçonner que ce Prince avoit été empoiſonné. Ferdinand & Iſabelle reſtèrent à Ségovie, où ils rendirent de fréquentes viſites à Don Henri, au fort de ſa maladie.

Dès que le Roi commença à ſe porter un peu mieux, on le fit ſolliciter de ſe déclarer au ſujet de ſon ſucceſſeur. La Cour étoit partagée entre la Princeſſe Jeanne ſa fille & la Princeſſe Iſabelle ſa ſœur, mais les plus conſidérables des Courtiſans tenoient pour Iſabelle. Ferdinand, qui n'étoit pas en ſureté à Ségovie, ſe retira à Turvégano. Iſabelle eut la fermeté de demeurer à Ségovie, pour voir où aboutiroient les mouvemens que ſe donnoient les deux Partis. Pachéco, pour venir à bout de ſes ambitieux deſſeins, attira le Roi à Madrid, & lui perſuada de ſe tranſporter ſur les frontières de Portugal pour renouer les négociations du mariage de Donna Jeanne. C'étoit là le prétexte du Grand-maitre; mais ſon véritable deſſein étoit d'engager Henri à le mettre en poſſeſſion de Trugillo. Le Roi eut la foibleſſe d'y conſentir, mais s'étant trouvé plus mal qu'à l'ordinaire, il retourna à Madrid auprès de ſa fille Donna Jeanne.

Pachéco étoit occupé au ſiège du Château de Trugillo, lorſqu'il mourut preſque ſubitement d'un abſcès qui lui étoit venu à la gorge. Sa mort arriva le 4 d'Octobre. Ce Miniſtre, qui avoit de grands talens, trouva le ſecret de règner durant trente années dans les différens partis qu'il embraſſa, ne laiſſant à ſes maitres que le vain titre de Roi.

La mort de Don Henri ſuivit d'aſſez près celle de ſon Miniſtre. Comme il étoit à Madrid, où les Médecins lui avoient conſeillé de ſe tranſporter pour changer d'air, ſes vomiſſemens le reprirent, & ſon mal de côté ſe fit ſentir avec tant de violence, qu'on ne douta plus à la Cour qu'il n'eût été empoiſonné dans les réjouïſſances de Ségovie. Les Médecins le voyant à l'extrémité, dirent à ſes Courtiſans, qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre, & qu'il étoit tems de l'engager à mettre ordre à ſa conſcience, & aux affaires de l'Etat. Lorſqu'on le preſſa de déclarer ſon héritière, il nomma ſans héſiter, Donna Jeanne, & pour éxécuteurs teſtamentaires, le Cardinal d'Eſpagne, le Marquis de Villéna, le Marquis de Santillane, le Comte de Bénaventé, le Connétable, & le Duc d'Arévalo. Il expira la nuit de 11 au 12 de Décembre. Il étoit âgé de 45 ans, dont il avoit règné 20, 4 mois & 22 jours.

Ce Prince n'avoit jamais pu s'appliquer aux affaires, ni à rien de ſérieux. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit livré à la débauche, ce qui l'avoit rendu mou & efféminé. Malgré ſon attachement au plaiſir, il ne laiſſoit pas d'être frugal dans ſes repas, & ne buvoit point de vin. Son règne fut celui des vices les plus horribles. L'avarice, l'ambition, l'injuſtice, le brigandage, & le déréglement des mœurs furent les funeſtes effets de la révolte des Caſtillans,

tillans, & de la foibleſſe de ce Prince. En lui finit la race du ſameux Hen- 1474.
ri le Bâtard.

Après la mort du Roi Don Henri, la Cour ſe partagea entre Donna Iſabelle & Donna Jeanne; mais les plus éclairés ne ſe déclarèrent point, réſolus de ſuivre le parti pour lequel la fortune ſe déclareroit. Le parti de Donna Jeanne étoit ſoutenu du Marquis de Villéna, du Duc d'Arévalo, & de toutes leurs créatures, outre qu'il avoit à ſa dévotion tout le Païs compris entre Tolède & Murcie, & preſque toute la Nobleſſe de Galice, excepté l'Archévêque de Compoſtelle, Don Alfonſe Azévédo de Fonſéca. Iſabelle avoit de ſon côté pluſieurs Villes conſidérables, ſur-tout Ségovie où étoient les Tréſors Royaux, que Cabréra lui remit. Ce fut dans cette Ville que cette Princeſſe commença à ſe comporter en Reine, preſque auſſitôt que Don Henri eut fermé les yeux à Madrid. Dès le 13 de Décembre on éleva un Théâtre dans la Place publique pour la cérémonie de l'inauguration. La Princeſſe y parut avec ſa Cour, qui lui fit l'hommage accoutumé.

Ferdinand, qui tenoit alors les Etats à Saragoce, n'eut pas plutôt appris cette importante nouvelle, qu'il précipita ſon retour en Caſtille, & ſe rendit à Turvégano, où on le pria de s'arrêter, juſqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs pour ſa reception. Enfin il arriva à Ségovie le 2 de Janvier 1475, & il y fut reçu avec toutes les marques de vénération & de tendreſ- 1475.
ſe qu'il pouvoit attendre d'une Ville qui lui avoit été fidèle.

La diviſion ſe mit bientôt entre Ferdinand & ſon épouſe, auſſi bien qu'entre les Caſtillans & les Arragonois, ſur un article aſſez délicat. Il s'agiſſoit de décider à qui appartenoit en propre la ſucceſſion du Royaume, & conſéquemment de déterminer les limites du Gouvernement entre le Roi & la Reine. Il fut réſolu qu'on déféreroit à la Reine ſeule le Titre & les appanages de la Royauté.

Lorſqu'on eut reglé cet article, il fallut penſer à s'oppoſer aux entrépriſes de l'Infante Donna Jeanne, que le Marquis de Villéna avoit fait proclamer Reine à Eſcalona. Ce Marquis tâcha d'abord d'éblouir la Cour par des projets d'accommodement, & de former une Ligue avec Don Alfonſe Roi de Portugal; & oncle de Donna Jeanne. Alfonſe avoit juſqu'alors éludé les propoſitions que Don Henri lui avoit faites de faire épouſer à ſon fils, ou d'épouſer lui-même cette Princeſſe; mais, ſi l'on en croit les Portugais, comme il étoit à Eſtrémos ſur la frontière de Portugal & de Caſtille, il apprit la mort du Roi Don Henri, & reçut ſon Teſtament, par lequel il inſtituoit Donna Jeanne Héritière de Caſtille, & lui Alfonſe Régent du Royaume, en le priant de s'en faire Roi & d'épouſer ſa pupille. Quoiqu'il en ſoit, Villéna envoya prier Alfonſe de donner du ſecours à Donna Jeanne, & de ſoutenir les droits légitimes d'une Reine qui étoit ſa nièce.

Un Envoyé de Portugal, que Don Alfonſe envoya ſur les lieux pour s'aſſurer de l'état des choſes, reçut le ſeing de pluſieurs Seigneurs, leſquels promettoient d'obéïr au Roi de Portugal, pourvu qu'il épouſât Donna Jeanne.

1475. Mais rien ne flatta plus ce Prince, que d'apprendre par le Marquis de Villéna, que le Comte de Bénaventé & l'Archévêque de Tolède avec ſa Ville ſe déclareroient en ſa faveur.

Alfonſe ébloui par ces promeſſes, fit faire ſur le champ de grandes levées d'hommes dans le deſſein de tenter la fortune, & de ſe faire Roi de Caſtille; & pour pouvoir attaquer Ferdinand de tous côtés, il engagea Louïs XI, Roi de France, à entrer dans la Confédération. Le Roi de France s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il ne pouvoit pardonner aux Arragonois de lui avoir fait acheter ſi cher la conquête du Rouſſillon, & qu'il eſpéroit outre cela augmenter ſes Etats de quelque Province pour prix de ſes ſervices.

Comme Ferdinand n'avoit plus d'autre parti à prendre que celui de combattre, il leva promptement des Troupes, & marqua le rendez-vous de ſon Armée à Valladolid, où il ſe tranſporta avec la Reine ſon épouſe. Les Troupes de ce Prince s'emparèrent bientôt de Tolède, de Salamanque, & de Zamora. La Ville d'Alcaraz (*) ſecoua le joug du Marquis de Villéna, & ſe rendit à Ferdinand, malgré les efforts du Marquis, qui voulut inutilement tenter un ſiège.

La perte d'Alcaraz engagea Villéna à écrire au Roi de Portugal, qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & que ſes intérêts demandoient qu'il ſe rendît à Placentia pour y épouſer Donna Jeanne qui s'y étoit rendue. Alfonſe ſuivit l'avis du Marquis, & ſe rendit à Placentia à la tête de cinq mille Cavaliers & de quinze mille Fantaſſins, ſans compter les Volontaires. Après pluſieurs jours de réjouiſſances on dreſſa dans la Place un Théâtre, où Don Alfonſe & Donna Jeanne, que l'on avoit mariés ſolemnellement, furent proclamés Roi & Reine de Caſtille. Le mariage ne fut point conſommé, parce qu'on attendoit la diſpenſe du Pape pour l'Oncle & la Nièce.

Le Roi de Portugal avoit laiſſé pendant ſon abſence le gouvernement de ſon Royaume à Don Juan ſon fils, qui eut alors de Donna Eléonore ſon épouſe, un fils qu'on nomma Alfonſe. Le Roi ordonna que cet enfant ſuccéderoit après ſon père au Royaume de Portugal, quand même ſon ayeul auroit des enfans de la Princeſſe Jeanne, & il regla que le Portugal ſeroit toujours un Royaume ſéparé de celui de Caſtille; mais cet enfant vécut peu, & fit évanouir toutes les eſpérances dont les Portugais s'étoient flattés à ſa naiſſance.

Dès que Ferdinand eut appris qu'Alfonſe s'intituloit Roi de Portugal & de Caſtille, il prit auſſi le titre de Roi de Caſtille & de Portugal, & ajouta à ſes armes celles de ce dernier Royaume. Alfonſe, avant de rien entreprendre, publia un Manifeſte pour juſtifier les droits de Donna Jeanne, & la guerre qu'il alloit commencer. Cette pièce faite à Placentia, & datée du

(*) Alcaraz eſt le nom d'une Montagne & d'une Ville, ſuivant l'Auteur des *Délices* qui en fait mention.

du 30 Mai 1475, fit beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits des Caſtillans, en 1475.
faveur d'une Princeſſe aimable & innocente, qui après avoir établi ſon droit ſur des préjugés bien forts, ne demandoit autre choſe qu'une déciſion des Etats, qui la rendît Reine ou ſimple particulière.

Après la publication de ce Manifeſte les Troupes des deux Partis commencèrent à ſe mettre en mouvement. Pierre Alvarès de Soto-Major ſe rendit maître de Tuy pour le Roi de Portugal, tandis que les habitans de Burgos ſe donnoient à Ferdinand, après s'être ſoulevés contre le Gouverneur, qu'ils forcèrent de ſe retirer dans le Château. Don Alfonſe ſe rendit maître de Toro, mais le Château tint bon quelque tems pour Iſabelle, auſſi bien que celui de Valencia.

Comme Ferdinand commençoit à manquer d'argent, il fut conclu qu'on tireroit la moitié des vaſes d'or & d'argent de toutes les Egliſes, pour fournir aux beſoins de l'Etat. Le Roi de Portugal n'avoit non plus ni argent ni Troupes, de ſorte qu'il ſe trouvoit très embaraſſé à conſerver les conquêtes qu'il avoit faites. Le Château de Burgos, Place d'une très grande conſéquence, étoit encore entre les mains de Jean de Stuniga, qui la tenoit pour le Roi de Portugal. Ferdinand, après y avoir envoyé quelques Troupes, jugea à propos de l'aſſiéger en perſonne. Ce ſiège ſembloit à toute la Caſtille, dont Burgos eſt la Capitale (*), devoir entièrement décider de ſon ſort. Le Roi de Portugal le comprit, & il réſolut d'accourir au ſecours de ce Château.

Tandis que Ferdinand employoit toutes ſes forces contre Burgos, il avoit dans Zamora des intelligences, qui lui faiſoient eſpérer le retour de cette Ville, dont les Troupes d'Alfonſe s'étoient emparée. Comme il falloit qu'il s'y rendît en perſonne, il contrefit le malade, & ayant laiſſé le commandement du ſiège de Burgos à Don Alfonſe d'Arragon ſon frère, il s'évada la nuit en habit déguiſé. A peine fut-il arrivé devant Zamora, qu'on lui livra cette Place. Bientôt après le Château de Burgos ſe rendit auſſi 1476.
à Iſabelle, qui y étoit accourue de Valladolid.

Le mauvais état des affaires du Roi de Portugal en Caſtille le portèrent à appeller à ſon ſecours Don Juan ſon fils. Ce jeune Prince joignit le Roi ſon père à Toro avec dix mille hommes. Peu de tems après ſon arrivée Don Lope d'Albuquerque, que le Roi de Portugal avoit fait Comte de Pénamacor, fut battu & fait priſonnier ſur le chemin de Zamora. Comme Ferdinand étoit toujours occupé au ſiège de ce Château, & qu'il faiſoit venir de l'artillerie & des munitions pour le réduire, le Roi de Portugal prit le parti d'aller au-devant de lui, ſoit pour introduire du ſecours dans la Place, ou ſe rendre maître du canon & faire lever le ſiège.

Les deux Armées ſe joignirent dans une belle & grande Plaine, qui n'eſt qu'à

(*) On trouvera ci-deſſous le Plan de cette Capitale, avec ſa deſcription. Voyez la Table au mot Burgos.

1476. qu'à cinq milles de Toro (*). Le Roi de Portugal partagea ſa Cavallerie en deux Eſcadrons, & ſe mit au milieu avec l'Infanterie & l'Etendart Royal. Le Prince Don Juan ſon fils commandoit l'aile gauche avec l'Evêque d'Ebora, & c'étoit l'élite de la Cavallerie, qui étoit flanquée d'Arquebuſiers. A l'aile droite étoit le Comte de Faro, l'Archévêque de Tolède, & quelques autres Officiers Généraux. Les Portugais étoient au nombre de trois mille cinq cens hommes, & l'Armée des Caſtillans n'en avoit que trois mille. Ferdinand diſpoſa ſon Armée à peu près dans le même ordre.

L'aile gauche de l'Armée Portugaiſe s'étant ébranlée en bel ordre, l'aile droite des Caſtillans ſe mit en état de la recevoir par le même mouvement; mais les arquebuſades ayant joué avec beaucoup de furie, & le choc étant violent de la part des Portugais, les Caſtillans plièrent & prirent la fuite. Ferdinand effraié de ce mauvais ſuccès, fit avancer le reſte de ſon Armée contre le gros des Portugais. Le combat fut rude & long; mais il ſe paſſa tumultuairement & ſans ordre. La nuit étant ſurvenue, les Portugais commencèrent à plier, & les Caſtillans profitant de cet avantage, les pouſſèrent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute. Un grand nombre des fuiards ſe précipita dans le Duéro (†).

Don Alfonſe voyant ſon Armée en déroute, & craignant de tomber entre les mains des Vainqueurs, s'il ſe retiroit à Toro, courut bride abbattue & ſans s'arrêter juſqu'à Caſtronugno. Ferdinand, après avoir demeuré trois heures ſur le champ de bataille, s'en retourna à Zamora, où il arriva à une heure après minuit.

Après cette victoire, le Château de Zamora ſe rendit à Ferdinand. Mais la conquête la plus flatteuſe pour ce Prince, fut celle de pluſieurs Seigneurs ligués, dont les uns lui demandèrent pardon, tandis que les autres ſe diſpoſoient à faire la même demarche. Le parti d'Iſabelle faiſoit en même tems pluſieurs ſièges en divers endroits. On aſſiègeoit en ſon nom les Châteaux de Madrid, de Turgillo, d'Uclès, & de Baëzu. Mais le fort de la guerre étoit en Biſcaye. Louïs XI avoit envoyé une Armée dans la Province de Guipuſcoa, afin de faire diverſion en faveur des Portugais. Les François, après avoir fait de grands dégâts dans tout le Territoire de Fontarabie, & ſaccagé Irun, aſſiegèrent enfin Fontarabie, dont ils ne purent ſe rendre maitres à cauſe de la belle défence du Gouverneur (§), qui les obligea de ſe retirer. Cette diverſion ne fut pas d'un grand ſecours au Roi de Portugal, dont le parti s'affoibliſſoit chaque jour, depuis le mauvais ſuccès qu'il avoit eu à Toro; & comme Donna Jeanne ne ſe trouvoit plus en ſureté dans cette Place, le Prince Don Juan la conduiſit en Portugal avec une Eſcorte de quatre cens Chevaux. Don Alfonſe prit auſſi quelque tems après le chemin de ſon Royaume, après avoir laiſſé à Toro le Comte

(*) La Ville de Toro, ſuivant l'Auteur des *Délices*, eſt ſituée au bout d'une Plaine ſur un Coteau. Voyez TORO.

(†) Ou *Douère*, ſuivant l'Auteur des *Délices*. Voyez DUERO & DOUERE à la Table.

(§) On donnera ci-deſſous le Plan & la deſcription de cette Place. Voyez FONTARABIE.

te de Marialba pour veiller aux intérêts de ſa faction en Caſtille. 1476.

Comme Don Alfonſe s'attendoit de recevoir quelque ſecours du Roi de France, il ſe rendit à Tours, où il eut une entrevue avec Louïs XI. Il dit à ce Prince qu'il étoit diſpoſé à renoncer au mariage de ſa nièce Donna Jeanne, qui n'avoit été que fiancée, & qu'il la céderoit volontiers au Dauphin de France, pourvu qu'on voulût l'aider à couronner cette Princeſſe. Louïs XI, qui étoit alors en guerre avec le Duc de Bourgogne, amuſa Alfonſe pendant quelques mois, au bout deſquels il lui dit que l'embaras où il ſe trouvoit lui-même, ne lui permettoit pas de penſer à la conquête de la Caſtille.

L'abſence du Roi de Portugal diminua conſidérablement le nombre des partiſans qu'il avoit encore en Caſtille. Il perdit même Toro & quelques autres Places, qui ſe ſoumirent à la puiſſance d'Iſabelle.

Au commencement de l'année 1477 Ferdinand ſe rendit avec la Reine 1477.
Iſabelle à Tolède, où il accomplit un vœu, qu'ils avoient fait, ſuppoſé qu'ils devinſſent ſupérieurs aux Portugais. Ils firent bâtir le magnifique Monaſtère de Saint Jean des Rois pour les Cordeliers. De Tolède ils allèrent à Madrid, d'où Ferdinand ſe rendit à Médina del Campo, pour attaquer en même tems quatre Fortereſſes, ſavoir Canta-la-Piédra, les Sept Egliſes, Cubillas, & Caſtronugno. Les trois prémières furent bientôt ſoumiſes, mais Caſtronugno ne ſe rendit qu'après avoir fait une vigoureuſe réſiſtance. Peu de tems après, le Marquis de Villéna, qu'on avoit gagné, rendit à Iſabelle la Fortereſſe de Trugillo, qui ſervoit aux Portugais de Place d'armes pour infeſter toute la Frontière.

La Reine Iſabelle accoucha le 28 de Juin de l'année ſuivante 1478, d'un 1478.
fils qui fut nommé le Prince Don Juan; & le 19 de Janvier 1479 le vieux 1479.
Roi d'Arragon, Don Juan, mourut à Barcelone, âgé de près de 82 ans. Son règne fut preſque toujours agité de guerres tant civiles qu'étrangères. Il fut mauvais père, mari crédule, vieillard débauché, malheureux Roi, brave toutefois dans la guerre, & politique dans le cabinet. Il laiſſa par ſon Teſtament l'Arragon & la Sicile au Roi de Caſtille & à ſes deſcendans, ſoit fils, ſoit filles, même du côté des femmes, en cas qu'il n'eût pas de poſtérité maſculine. La Princeſſe Eléonore eut la Navarre du chef de la Reine ſa mère.

Après la mort de Don Juan Roi d'Arragon, les Députés Catalans & Arragonois ſe rendirent à la Cour de Caſtille, pour prier Ferdinand de venir prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. Ce Prince étoit alors occupé du téméraire projet d'aller en perſonne porter la guerre dans le Portugal, & d'enlever le ſceptre à un Roi, qui avoit tenté de lui enlever ſien. Lope de Vaſco Portugais lui avoit déja livré la Fortereſſe de Mora, ſituée en Portugal ſur la Frontière de Caſtille; mais Don Juan Prince de Portugal ayant marché en diligence vers le Château de Mora, eut le bonheur de le reprendre; tandis que le Marquis de Villéna mécontent de ce qu'on n'éxécutoit pas les promeſſes qu'on lui avoit faites, oſa attaquer les Troupes de Ferdi-

1479. nand qui aſſiègeoient Chinchillo. Ce Marquis fit lever le ſiège, & Don Pédro Baéça ſon Lieutenant remporta deux Victoires ſur les Troupes Royaliſtes. Il s'éleva en même tems de nouveaux troubles dans l'Eſtramadoure en faveur des Portugais, ce qui contraignit Ferdinand de s'y tranſporter avec Iſabelle.

Pour appaiſer toutes les ſéditions qui pouvoient encore s'élever, Ferdinand revenu enfin de ſes idées chimériques de faire la conquête du Portugal, prit la réſolution de ſe raccommoder entièrement avec ce Royaume. Comme les mouvemens des Arragonois demandoient ſa préſence, il ſe mit en chemin pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Royaume, laiſſant à la Reine ſon épouſe le ſoin de faire la paix avec le Portugal.

Comme la famine, la diſette, & les maux qu'attire après ſoi une guerre opiniâtre, arrachoient les armes des mains des deux partis, on convint bientôt d'un Traité que le Roi Alfonſe ſigna, quoiqu'il ſemblât avoir été dicté uniquement pour favoriſer Ferdinand & Iſabelle. Les principaux articles de ce Traité portoient, que Ferdinand quitteroit le titre de Roi de Portugal, & que Don Alfonſe ne prendroit plus celui de Roi de Caſtille; que Donna Jeanne quitteroit auſſi le nom de Reine & d'Infante; que quand le jeune Prince Don Juan de Caſtille ſeroit âgé de quatorze ans, il épouſeroit cette même Donna Jeanne; que ſi ce Prince mouroit avant que Donna Jeanne eût atteint vingt ans, elle auroit pour époux le prémier Prince qui naitroit en Caſtille, au défaut de l'Infant Don Juan; que s'il n'y avoit d'autre Infant en Caſtille, on nommeroit des Arbitres, afin de déterminer ce qu'on feroit de Donna Jeanne; que ſi Don Juan refuſoit dans la ſuite le mariage projetté, Donna Jeanne ſeroit maitreſſe de ſon ſort, & qu'en ce cas on donneroit cent mille Ducats de dédommagement, à condition de laiſſer à Don Juan la liberté de faire tel autre choix qu'il lui plairoit; que Donna Jeanne ſeroit remiſe entre les mains de Béatrix Ducheſſe de Viſeu Tante de la Reine de Caſtille, & Belle-mère de Don Juan de Portugal, juſqu'au cinq du mois de Novembre, jour qu'on lui marquoit pour choiſir ou du mariage en queſtion, ou du Couvent; que Donna Iſabalie fille ainée des Rois de Caſtille épouſeroit Don Alfonſe, fils ainé du Prince de Portugal, héritier préſomptif de la Couronne; que l'on céderoit aux Rois de Portugal la liberté de la navigation & des conquêtes ſur les côtes d'Afrique; qu'enfin on remettroit au Château de Mora trois ôtages, ſavoir Donna Jeanne, le Petit-fils du Roi de Portugal, & l'Infante Iſabelle de Caſtille; & que le Roi de Portugal donneroit en garantie quatre autres Places.

On voit par ce Traité qu'on ſacrifioit l'infortunée Donna Jeanne, en diſpoſant non ſeulement de ſon ſceptre, mais encore de ſa deſtinée & de ſa liberté. Elle en ſentit toute l'indignité, & ſoit par deſeſpoir ou quelque autre motif, elle ſe jetta dans le Monaſtère des Clariſtes de Conimbre, où elle fit profeſſion l'année ſuivante.

Ferdinand étoit à Valence lorſqu'il apprit la nouvelle de cette Paix, dont les conditions lui étoient ſi avantageuſes. La joie qu'il en eut fut rédoublée par

par la naiſſance d'une Princeſſe, dont la Reine accoucha le 6 de Juin. Ce fut celle qu'on nomma depuis Jeanne la Folle, & qui fut mère de Charles-quint. 1479.

La Paix étoit déja entièrement conclue, lorſque Ferdinand revint en Caſtille, après avoir été reconnu dans tous les Etats du Roi ſon père ſans aucune oppoſition. Pour établir encore davantage dans ſa Maiſon la poſſeſſion du Trône de Caſtille, il fit reconnoître par les trois Etats du Royaume ſon fils unique Don Juan, comme héritier préſomptif de ſes Couronnes; & l'année ſuivante ayant auſſi aſſemblé les Etats Généraux d'Arragon, l'Infant fut déclaré Prince d'Arragon, comme il avoit été proclamé Prince de Caſtille. Peu de tems après Ferdinand obligea les Etats de Barcelone d'en faire autant pour la Principauté de Catalogne. 1480.

Tel étoit l'état des affaires en Caſtille, lorſqu'Alfonſe Roi de Portugal réſolut de quitter le Trône, & de le céder à ſon fils, pour ſe retirer dans un Monaſtère. Il étoit tout occupé de ce projet, lorſqu'il fut attaqué de la peſte dans la Ville de Sintra (*), où il mourut en peu de tems. Ce Prince aimoit les ſciences, honoroit les Savans, & c'eſt le prémier Roi de Portugal qui ait raſſemblé une Bibliothèque dans ſon Palais. Il étoit pareſſeux, indolent, léger, & cependant opiniâtre. Ses conquêtes en Afrique le firent ſurnommer l'Afriquain. 1481.

Dès le lendemain de la mort d'Alfonſe, ſon fils fut proclamé Roi de Portugal. Ce Prince, dont la valeur, les exploits, la clémence envers les bons, & quantité d'autres éminentes qualités, lui ont fait donner le ſurnom de Juan II, dit le Grand, commença ſon règne par une fermeté & une vigueur qui penſèrent lui couter cher. S'étant apperçu que la trop grande autorité que ſon père avoit laiſſée aux Grands, donnoit lieu à quantité de deſordres, qui pouvoient un jour cauſer la ruine du Royaume, il réſolut de fixer ſon attention à cet objet important, en réprimant l'ambition de la Nobleſſe & en bornant ſon pouvoir.

Entre autres changemens qu'il fit, & qui étoient preſque tous au préjudice des Grands, il abrogea le droit qu'ils avoient de vie & de mort ſur leurs Vaſſaux, ne voulant que perſonne eût le droit de faire mourir un de ſes Sujets, que lui-même, en cas toutefois qu'il méritât la mort. Il voulut encore que les Juges Royaux connuſſent des affaires des particuliers ſoumis aux Juridictions, que les Grands avoient dans les Villes qui leur appartenoient, & que déſormais ils n'en reconnuſſent point d'autres. Juſqu'alors cette eſpèce de Judicature n'avoit été conférée qu'aux Nobles.

Ces changemens cauſerent de grands murmures parmis les Grands. Ils dirent hautement que le Roi ne cherchoit qu'à les opprimer, ſous prétexte de reformer quelques abus. L'orage éclata bientôt, & il ſe forma une Conjuration, où entroit tout ce qu'il y avoit de prémière Nobleſſe, & de Gentils-

(*) Sintra eſt auſſi le nom d'une Montagne. On en fera mention ci-deſſous, mais il faut chercher CINTRA dans la Table.

1481. tilshommes attachés à leur fortune. Tous réſolurent de défendre leurs privilèges, en plaidant leur cauſe devant le Roi. Comme Don Ferdinand Duc de Bragance étoit le plus intéreſſé à la réforme dont il étoit queſtion, il fut chargé par les autres Conjurés d'en faire de vives repréſentations au Roi. Peut-être ne ſera-t-il pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine de ce Duc, & de faire connoître le haut rang qu'il occupoit.

Jean I, Roi de Portugal, eut un fils bâtard appellé Alfonſe. Il épouſa Béatrix fille de Nugnès Alvarès Péreira, unique héritière de ce grand homme, qui rendit des ſervices ſi importans à Jean I. Alfonſe eut de Béatrix deux fils, Alfonſe Marquis de Valence, qui mourut ſans poſtérité, & Ferdinand qui ſuccéda aux biens & aux dignités de ſon père, & qui eut quatre enfans mâles & trois filles. Son fils aîné s'appelloit Ferdinand comme lui, & c'eſt celui dont il eſt ici queſtion: les autres étoient Jean, Marquis de Montémajor, Alfonſe Comte de Faro, & Alvarès Comte d'Olivença; leurs ſœurs s'appelloient Béatrix, Guiomar, & Cathérine. Béatrix épouſa Pierre de Norogne, Comte de Villaréal; Guiomar épouſa Henri de Ménéſes, Comte de Loulé; Cathérine mourut dans le tems qu'elle étoit promiſe à Ferdinand Coutigno, Comte de Marialva.

Ferdinand dont nous parlons avoit épouſé Iſabelle ſœur de Léonore Reine de Portugal. Il étoit Duc de Bragance & de Guimarens, Marquis de Villavitioſa, & Comte de Barcelos & d'Ourem. Ses richeſſes étoient immenſes, & comme il étoit d'ailleurs brave & généreux, il avoit aquis beaucoup de pouvoir ſur la Nobleſſe, qui le regardoit comme ſon appui & ſon ſoutien.

1482. Comme le Roi en reprimant la licence & la rapacité des Grands qui ruinoient leurs Vaſſaux, les ſoumettoit en même tems aux Loix comme le Peuple, le Duc de Bragance lui répréſenta avec force, que cette nouveauté anéantiſſoit la liberté des Seigneurs, & les Privilèges que les Rois leur avoient accordés, ce qu'il s'offrit à prouver par les Archives de ſa Maiſon. Le Roi accepta l'offre, & ordonna à Lopès de Figuérédo d'aller chercher les Actes en queſtion chez le Duc. Figuérédo parcourant les papiers trouva des Lettres écrites par le Duc, leſquelles prouvoient une intelligence de ce Prince avec le Roi de Caſtille. Figuérédo enleva adroitement ces Lettres, & alla les montrer au Roi. Don Juan les fit copier, & fit remettre ſecretement les originaux en leur place. Le Roi, après cette découverte, déclara au Duc de Bragance qu'il étoit inſtruit de ſes liaiſons avec Ferdinand, qu'il le prioit en ami d'y renoncer, l'aſſurant d'un oubli généreux du paſſé, pourvu qu'il lui fût fidèle à l'avenir.

Cette avertiſſement ne fit pas changer de conduite au Duc. Après avoir nié tout, & confirmé même ſes paroles par des ſermens, il quitta le Roi, bien réſolu de ſe vanger à la prémière occaſion. Il paroit par le diſcours qu'on fait tenir à Don Juan, qu'il vouloit regagner ſon Beau-frère, & le ſauver après l'aveu qu'il éxigeoit de lui; mais ſa bonté ſe changea en fureur, lorſqu'il eut appris ſes nouvelles liaiſons avec la Caſtille, & dès ce moment

il

il réſolut de le faire arrêter pour le perdre. Voici comment la choſe arriva. 1483.
L'Infant Don Alfonſe de Portugal & l'Infante Donna Iſabelle avoient été remis au Château de Mora en qualité d'ôtages & de garants du dernier Traité, & l'on étoit enfin convenu de les retirer. La Princeſſe fut conduite à la Cour de Caſtille, & le Prince en celle de Portugal, qui étoit alors à Evora. Le Duc de Bragance voulut l'y accompagner pour achever de diſſiper les ſoupçons du Roi de Portugal.

Le Duc étoit à peine arrivé, que Don Juan le fit arrêter & enfermer dans une Tour. Le Duc ayant été mis enſuite entre les mains de la Juſtice, on lui fit ſon procès dans les formes. Il fut accuſé prémièrement, d'avoir ſouvent parlé avec inconſidération du Roi, mépriſé ſon autorité, entretenu une correſpondance intime avec le Roi & la Reine de Caſtille, & les avoir informés de tous les ſecrets du Conſeil du Roi. Secondement, d'avoir excité le Marquis de Montémajor à la rébellion, & d'avoir caché au Roi ſes deſſeins pernicieux. Troiſièmement, de s'être oppoſé à la reddition des ôtages qui étoient dans Mora, & cela afin de pouvoir impunément cabaler contre l'Etat. Quatrièmement, d'avoir ſollicité les Caſtillans à s'emparer de la Guinée, au préjudice des Portugais. Cinquièmement, d'avoir recommandé aux Députés des Etats de contredire en tout les volontés du Roi, & enfin de s'être ouvertement oppoſé à la promulgation de ſes nouvelles ordonnances dans les Villes de ſa dépendance.

Après que le Duc eut été convaincu de tous ces crimes, les Juges le condamnèrent à avoir la tête tranchée, ce qui fut éxécuté dans la Place publique d'Evora. Avec lui on décapita ſix Gentilshommes, les autres ſe ſauvèrent, entre leſquels furent les frères du Duc de Bragance. Après cette éxécution la Ducheſſe de Bragance envoya promptement ſes trois fils en Caſtille, pour les mettre à couvert de la colère du Roi. Philippe, qui étoit l'ainé, mourut peu de tems après; Jaques vêcut, & ſa poſtérité eſt aujourdhui ſur le Trône de Portugal. Denis leur troiſième frère a été le Chef de pluſieurs illuſtres Maiſons.

Don Dominique Duc de Viſeu, frère de la Reine & complice de la conſpiration, obtint ſon pardon à cauſe de ſa grande jeuneſſe; mais ſoit ambition, ſoit imprudence, il oublia bientôt le danger auquel il venoit d'échaper, en prêtant l'oreille à une nouvelle ligue, dont le but étoit de ſe défaire du Roi, & de le mettre en ſa place ſur le Trône. Après pluſieurs conférences ſecrètes que tinrent les Conjurés, ils conclurent de chercher toutes les occaſions de ſurprendre le Roi qui étoit à Sétubal, & de le poignarder. Heureuſement Don Juan évita le danger dont il étoit menacé, ayant eu le bonheur de découvrir tout ce qui ſe tramoit contre lui.

Comme le Duc de Viſeu ignoroit que Don Juan fût informé des particularités de la Conjuration, il eut l'imprudence d'aller à Sétubal trouver le Roi qui l'avoit mandé ſous quelque prétexte. Mais à peine ſe fut-il préſenté, que Don Juan lui-même le poignarda de ſa main, & le fit tomber

1483. mort à ſes pieds, ſans qu'il eût proféré une ſeule parole. Ce Duc n'avoit alors que vingt ans. Pour conſoler Béatrix ſa mère, le Roi adopta en quelque manière le Prince Emmanuel frère du Duc de Viſeu, en lui donnant les Etats de ſon frère, & le faiſant nommer Duc de Béja, pour ne plus entendre le nom odieux de Viſeu. C'eſt ce même Duc qui monta ſur le Trône de Portugal, au défaut de l'héritier légitime Don Alfonſe, lequel mourut d'une chute de cheval quelques mois après ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille.

La nouvelle de la diſtinée du Duc de Viſeu dérangea tous les projets des autres Conjurés. Quelques-uns prirent la fuite, mais les autres furent pris & punis.

Ces diviſions domeſtiques n'empêchèrent pas Don Juan de continuer les conquêtes d'Afrique, qui avoient été interrompues depuis quelque tems. D'abord il réſolut de s'emparer de la Guinée, & d'y faire conſtruire une Citadelle pour contenir les habitans du Païs. Dans cette vue il fit équiper une Flotte, & en donna le commandement à Jaques d'Azambuja, qui étant parti dans le mois de Décembre 1481, aborda l'année ſuivante en Guinée. Cet Amiral, après avoir débarqué l'élite de ſes Troupes, alla trouver Caramanſa Roi du Païs, à qui il fit quelques préſens, que le Roi Barbare reçut avec beaucoup de plaiſir. Le Portugais fit alliance avec lui, & obtint la permiſſion de bâtir une Citadelle, qu'on appella St. George de la Mine. Après qu'on eut fait l'échange des marchandiſes, la Flotte revint en Portugal chargée d'Or & d'Yvoire.

Pour empêcher les autres Nations de l'Europe d'envoyer des Vaiſſeaux en Guinée, Don Juan fit éxagérer les riſques qu'on couroit à faire ce voyage, & on publia même par ſes ordres qu'il n'y avoit que les Caravelles qui le puſſent entreprendre en ſureté. Ayant appris que le Duc de Médina Sidonia faiſoit équiper en Angleterre une Flotte pour aller envahir la Guinée, il envoya vers Edouard des Ambaſſadeurs avec ordre de lui repréſenter, que l'ancienne alliance qui étoit entre les deux Couronnes, méritoit qu'il refuſât aux Eſpagnols le ſecours qu'il venoit chercher dans ſon Royaume. Edouard reçut parfaitement bien les Ambaſſadeurs, & fit publier un Edit par lequel il défendoit aux Anglois non-ſeulement d'aller dans la Guinée, mais encore dans les autres Païs découverts par les Portugais.

Tandis que Don Juan pouſſoit ſes conquêtes en Afrique, Ferdinand Roi de Caſtille tournoit toutes ſes penſées contre les Maures du Royaume de Grénade, dont il vouloit entièrement ruiner l'empire. Albohacen dix-neuvième Roi Maure, avoit commencé imprudemment les hoſtilités, en s'emparant de la Forteresſe de Zahara (*), qu'il ſurprit la nuit du 27 de Décembre 1481. Malgré les plaintes des Caſtillans, le Roi Maure fit encore

(*) On trouvera ci-après le Plan de Zahara.

core de nouvelles tentatives, quoiqu'infructueuſes, ſur d'autres Places im- 1483.
portantes.

Pour ſe vanger de ces hoſtilités, les Eſpagnols ſurprirent la forte Place d'Alhama (*), où ils mirent Garniſon. Le Roi Maure n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, que s'étant mis à la tête d'une Armée formidable, il marcha à Alhama, qu'il regardoit comme une des portes de ſon Royaume. La Ville tint bon juſqu'à l'arrivée des Caſtillans, qui mirent les Maures en fuite. Cette Place fut aſſiégée une ſeconde fois, mais elle fut encore ſecourue à propos par Ferdinand.

Sur ces entrefaites la diviſion ſe mit parmis les Maures, & la choſe alla ſi loin que les Grénadins après avoir chaſſé eux-mêmes de Grénade leur propre Roi Albohacen, placèrent ſur le Trône ſon fils Mahomet Boabdil ou Abdala, ſurnommé depuis le Petit Roi. Le Roi détrôné n'eut plus d'autre reſſource, que celle qu'il trouva dans Malaga, Baça, & quelques autres Villes, qui lui reſtèrent fidèles. Malgré cette diſcorde, qui tenoit les deux partis diviſés, les Maures ne laiſſèrent pourtant pas de ſe ſoutenir, & de ſe réunir même au dehors contre l'Ennemi commun. Albohacen remporta dans le Territoire de Malaga une victoire ſur un Parti Eſpagnol, qui s'étoit engagé témérairement dans des montagnes impraticables à d'autres qu'aux Païſans & aux Soldats du lieu.

Boabdil de ſon côté ſe détermina à faire une irruption vers Lucéna, pour aſſiéger enſuite cette Place, qui n'étoit que peu fortifiée. Le ſiège étoit déja formé, lorſque le Comte de Cabra vint au ſecours de la Ville, & obligea les Maures de ſe retirer. Quoique l'Armée du Comte fût fort inférieure à celle des Maures, il réſolut de les attaquer dans un endroit où ils devoient paſſer un Torrent. Tout s'éxécuta comme il l'avoit prémédité. Il attaqua l'Armée ennemie avec tant de bravoure, qu'il la mit en déroute & en fit un grand carnage. Les Maures perdirent dans cette occaſion plus de cinq mille hommes. Boabdil fut pris, & conduit à Lucéna, qu'il avoit voulu ſurprendre.

La priſe du jeune Roi Maure cauſa de grands mouvemens, & partagea la Cour de Caſtille entre deux partis, dont l'un étoit de retenir ce Prince, & l'autre de lui rendre la liberté. Ferdinand jugea à propos de le renvoyer, après avoir tiré pour prix de ſa rançon les conditions ſuivantes que Boabdil avoit lui-même offertes; Qu'il payeroit chaque année un tribut de douze mille écus; qu'il ſe rendroit aux Etats Généraux quand on jugeroit propos de l'y inviter; que durant cinq années il rendroit la liberté tous les ans à quatre cens Chrétiens, & que pour la garantie du Traité il donneroit en ôtage ſon fils aîné & douze enfans des plus qualifiés de Grénade.

Les Maures n'eurent pas lieu d'être contens d'un Traité, qui rendoit le Roi Vaſſal de la Caſtille, & qui étoit un opprobre à toute la Nation.

Plu-

(*) Le Plan de cette Place & ſa deſcription ſe trouveront ci-deſſous. On donne ce même nom à un Village d'Arragon. Conſultez la Table au mot ALHAMA.

1483. Pluſieurs d'entre eux quittèrent alors le parti de Boabdil, & ſe déclarèrent en faveur d'Albohacen, qui pour regagner le cœur des Grénadins, ſe mit en devoir de recommencer les hoſtilités contre les Eſpagnols. Il ramaſſa effectivement douze cens Chevaux & quatre mille Fantaſſins, qui ſe répandirent dans l'Andalouſie, & firent de grands dégâts dans la Plaine d'Utréra. Cette entrépriſe n'eut pas un heureux ſuccès. Les Eſpagnols attaquèrent les Maures avec tant de bravoure, qu'ils les battirent, & remportèrent ſur eux une victoire complète.

Après cette Victoire, les Eſpagnols enlevèrent Zahara aux Maures, & après les en avoir fait ſortir, ils remirent les Chrétiens en poſſeſſion de leurs maiſons & de leurs biens. Les Grénadins fatigués de tant de mauvais ſuccès, s'en prirent à Boabdil, qu'ils ne déſignoient plus que par le terme offenſant de Zogoybi, qui veut dire Petit Infortuné. Ce jeune Prince ſe voyant alors ſans reſſource, & ne ſachant plus à qui ſe fier, prit ſes femmes & ſes enfans avec tout ce qu'il pût enlever, & ſe ſauva de Grénade à Almérie. Après ſon départ le vieux Albohacen remonta ſur le Trône, dont il venoit d'être précipité; &, pour ſe vanger de ſon fils, il lui déclara la guerre, ſans conſidérer que cette diſcorde n'étoit qu'au préjudice de ſon Royaume & au profit des Eſpagnols.

1484, & ſuiv. Ferdinand ne manqua pas de profiter de cette nouvelle révolution. Sous prétexte de donner du ſecours à Boabdil ſon allié, il envoya une puiſſante Armée dans les environs de Malaga (*), où elle fit d'horribles dégâts. Peu de tems après il ſe rendit maître d'Alhora, Place ſituée entre Malaga & Antéquéra. Sténil, autre Place importante, fut auſſi aſſiégée & priſe par ſes Troupes. Il prit tout de ſuite Cohin & Cartama, puis après quelques contremarches, il fondit ſur Ronda, dont la conquête le rendit maître de plus de quarante Forteresſes & Bourgades.

Tandis que les Eſpagnols remportoient de ſi grands avantages ſur les Maures, ceux-ci comme s'ils euſſent été de concert avec leurs Ennemis, continuoient de les aider à détruire leur Nation en s'entre-détruiſant eux-mêmes. En effet les Grénadins las de voir l'animoſité qui règnoit toujours entre Albohacen & ſon fils Boabdil, chaſſèrent une ſeconde fois Albohacen, qui s'enfuit avec ſes tréſors au Château d'Almugnécar, où il mourut quelque tems après. Après ſa fuite les Grénadins jettèrent les yeux ſur ſon frère Zagal, qui avoit ſoutenu juſqu'alors tout le poids des affaires & de la guerre avec beaucoup de fidélité. Zagal accepta le ſceptre qu'on lui offroit, & de cette manière les Maures ſe trouvèrent avoir en même tems trois Rois.

Comme Zagal ſentoit trop la néceſſité d'un Monarque pour ſouffrir un concurrent, il réſolut de ſacrifier Boabdil à ſa haine & à ſon ambition. Dans cette vue il fit agir des Moines Muſulmans d'Almérie, pour s'introduire

(*) Vous trouverez ci-après le Plan & la deſcription de cette ancienne Ville. Voyez l'Article MALAGA.

duire dans cette Place où étoit alors le jeune Roi. La conſpiration réuſſit; 1484,
mais dans le tems que Zagal entroit d'un côté, Boabdil ſortoit de l'autre, & ſuiv.
ayant été averti la même nuit de ce qui ſe tramoit contre lui. Zagal au deſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, eut la barbarie de tuer le frère de Boabdil, auſſi bien que tous les partiſans de ſon neveu qui lui tombèrent entre les mains. Boabdil fugitif n'eut d'autre reſſource que de s'aller jetter entre les mains de Ferdinand.

Pour empêcher que cette diviſion ne cauſât la ruine du Royaume de Grénade, les Moines Maures travaillèrent à reconcilier Zagal avec Boabdil, & ils vinrent à bout de faire conſentir Zagal à ſe contenter de Grénade, Malaga, Almérie, Almugnécar, & Vélès, tandis que Boabdil jouiroit de tout le reſte juſqu'au Royaume de Murcie. Zagal fit tomber finement Loxa dans le partage de ſon Neveu, parce qu'il n'ignoroit pas que les Eſpagnols ne cherchoient qu'à ſe rendre maitres de cette Place. Ils l'attaquèrent en effet & la prirent, malgré la belle réſiſtance que fit Boabdil, qui y étoit accouru pour la défendre, & qui fut enſuite contraint pour ſurcroit de malheur de ſe jetter aux pieds d'un Roi qui avoit trouvé le ſecret de combattre pour lui & contre lui, ſelon qu'il le jugeoit à propos.

Après cette nouvelle conquête, Ferdinand s'empara d'Illora, de Zagra, de Galar, de Zagadix, de Balnea, & de Moclin. Colméra & Montéfrio ſuivirent cet exemple, & ouvrirent leurs portes. En 1487 il partit de 1487.
Cordoue à la tête d'une Armée de plus de cinquante mille hommes, & alla aſſiéger Vélès de Malaga, qu'il attaqua par mer & par terre. Zagal, qui n'ignoroit pas la conſéquence d'une pareille entrépriſe, marcha au ſecours de la Place avec une nombreuſe Armée, dans le deſſein de ſurprendre le Camp Eſpagnol. Ferdinaud en fut averti, & le prévint. Après avoir laiſſé une partie de ſes Troupes dans les lignes, il alla bruſquement attaquer Zagal avec le plus grand nombre. Les Maures ſe débanderent ſans preſque livrer de combat, & ſe mirent à fuir en déroute.

Cette défaite de Zagal porta les Grénadins à lui fermer leurs portes, & à remettre Boabdil ſur le Trône. Zagal confus d'avoir perdu ſon Sceptre & ſa gloire, ſe refugia d'abord à Almugnécar, d'où il paſſa à Almérie & depuis à Guadix.

La priſe de Vélès ſuivit de près la victoire remportée ſur Zagal, & encouragea Ferdinand à faire le ſiège de Malaga, qui étoit alors la plus riche Ville des Maures, non-ſeulement par ſa ſituation & ſon commerce avec les Infideles d'Afrique & d'Eſpagne, mais encore par la fertilité & la richeſſe de ſon Territoire. Il inveſtit la Place, la ſerra ſur-tout du côté de la Mer, & ſe rendit maitre en peu de tems du ſommet d'un Mont qui dominoit un des Chateaux de la Ville.

Sur ces entrefaites Boabdil donna avis de ſon rétabliſſement à Ferdinand, & le pria de le regarder comme ſon allié. Il fit en même tems un Traité par lequel il cédoit au Roi de Caſtille le Royaume des Maures, ne ſe réſervant

vant que quelques Villes de peu d'importance pour pouvoir vivre honora-
1487. blement en ſimple particulier. Une propoſition de cette nature ne pouvoit qu'être fort agréable à Ferdinand, qui non content de l'accepter, ſignifia à toutes les Places qui tenoient encore pour Zagal, que ſi elles ne rentroient dans l'obéïſſance de Boabdil, il leur déclareroit la guerre & s'en empareroit pour la Caſtille. Le jeune Roi Maure jouiſſoit par-là d'une vengeance aſſurée contre ſon Oncle, ſur qui il rejettoit tout le fardeau des armes Caſtillanes, tandis que ſous l'autorité des Chrétiens il ſe maintenoit lui-même ſur le Trône.

Cependant le ſiège de Malaga continuoit toujours, & cette Ville ſe trouvoit même déja tellement ſerrée du côté des terres & de la Mer, qu'elle ne pouvoit recevoir de ſecours. Enfin la famine & le défaut de munitions ſe joignant à la laſſitude d'une aſſez longue réſiſtance, fit ſonger aux habitans qu'il étoit tems de capituler, malgré le ſentiment contraire de la Garniſon, qui s'étoit déterminée à ſouffrir les dernières extrémités. Le Roi fut introduit dans la Ville, & y arbora ſes Drapeaux. Le Gouverneur fut fait priſonnier de guerre avec toute la garniſon. On paſſa au fil de l'épée les Chrétiens renegats, & on brula les Juifs qui après avoir fait profeſſion du Chriſtianiſme avoient judaïſé. La Ville de Malaga fut priſe le 18 d'Aout 1487, après avoir été 760 ans au pouvoir des Infidèles.

1488. Après cette importante conquête, Ferdinand entra dans la partie orientale du Royaume de Grénade, & ſe rendit maitre des Villes de Véra, de
1489. Moxacar, & d'un grand nombre de Châteaux. L'année ſuivante il alla camper devant Baça, ville bien fortifiée, munie d'ailleurs de vivres, d'armes, de bons Soldats, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour faire une longue réſiſtance. Après un ſiège de ſept mois, Zagal, qui étoit alors à Guadix, conſentit à la capitulation, & permit au Gouverneur qui s'étoit défendu avec beaucoup de vigueur, de ſe rendre à des conditions honorables. Lorſqu'on eut ſigné la capitulation, Ferdinand accompagné de la Reine ſon épouſe, entra en triomphe dans la Ville, dont la priſe entraîna celle d'Almérie & de Guadix, qui furent remiſes au pouvoir des Eſpagnols.

Zagal offrit à Ferdinand tout ce qu'il lui reſtoit de ſa Souveraineté, à condition qu'on lui donneroit un rang digne d'un Roi, qui ſe détrônoit lui-même en faveur de ſon ennemi. On accorda à ce Roi malheureux tout ce qu'il demandoit, & le prix de ſa Couronne ne paſſa guère dix mille ducats de revenu. La vengeance contre ſon Neveu fut apparemment un des principaux motifs qui l'engagèrent à précipiter ſa perte pour perdre plus ſurement ſon concurrent. Quelque tems après ſa chute il ſe retira en Afrique, où ayant été regardé comme l'auteur de la ruine des Maures en Eſpagne, il fut condamné à perdre la vue par l'approche d'une plaque de métal brulant. Il ſe retira depuis à Vélès de Goméra, où il traina longtems une vie miſérable.

Fer-

Ferdinand ne voyant plus que Grénade & ſes dépendances à conquérir, 1490.
envoya ſommer Boabdil de lui remettre cette Ville ſuivant la promeſſe qu'il en avoit faite. Le Député étoit chargé d'offrir à ce Prince la poſſeſſion & les revenus de certaines Villes, comme un appanage aſſez honorable pour un Roi vaſſal des Chrétiens. Boabdil preſſé de répondre à cette ſommation, s'excuſa de rendre Grénade ſur deux raiſons, dont la prémière faiſoit voir l'indécence des offres modiques qu'on lui faiſoit en échange d'une Couronne; & la ſeconde, l'impoſſibilité abſolue de faire goûter aux Maures, dont il ne tournoit pas les eſprits à ſon gré, une pareille propoſition. Sur cette réponſe, Ferdinand offrit de plus grands appanages, ſe contenta de demander quelques Forts de la Ville pour y mettre garniſon, & ne parla plus de faire quitter à Boabdil le titre de Roi, à condition toutefois que les Grénadins mettroient bas les armes. Cette ſeconde ſommation fut ſuivie de la même réponſe, & dès ce moment Boabdil leva le maſque, & ſe déclara ennemi des Chrétiens.

Les hoſtilités commencèrent bientôt de la part du Roi Maure, qui étant ſorti de Grénade, ſurprit le Fort d'Alhendio, & fit ſoulever en ſa faveur les Maures des environs & même ceux de Guadix. Quelques autres Forteresſes ſuivirent ſon parti, & il ſe rendit maître des Contrées d'Alpuxarra (*) & de Lécria, qui étoient au pouvoir des Chrétiens. Il en étoit au ſiège de Salobrenna, lorſque Ferdinand fit une deſcente dans la Plaine de Grénade, & remit ſous le joug une partie des rébelles, tandis que le Marquis de Villéna réduiſoit les Maures de Guadix qui s'étoient révoltés.

Après cette expédition, Ferdinand retourna à Séville, où il fut réſolu 1491.
dans le Conſeil de faire le ſiège de Grénade (†). Pour venir heureuſement à bout de cette grande entrepriſe, Ferdinand forma de toutes ſes Troupes une Armée d'élite, qui ſe trouva forte de quarante mille hommes de pied tous vieux Soldats, & de dix mille des meilleurs Cavaliers. Il arriva à la vue de Grénade un Samedi 23 d'Avril 1491. Cette Ville étoit alors extrêmement peuplée, & une des plus belles & des plus riches de l'Eſpagne.

Dès que Ferdinand fut arrivé à la vue de Grénade, dans un lieu qu'on appelle les Yeux de Guétar, & qui eſt à un peu plus d'une lieue de la Cité, il fit un Détachement de trois mille Chevaux & de dix mille Piétons, ſous la conduite du Duc d'Eſcalone, pour s'emparer des défilés de certaines Vallées à l'entrée d'Alpuxarra, pour couper aux Maures les vivres de ce côté-là. Après qu'on eut ſaccagé un grand nombre de Villages, dont les dépouilles enrichirent les Eſpagnols, l'Armée alla camper à deux lieues de Grénade, & environna ſon Camp de murs & d'ouvrages, qui formoient une

(*) On lira ci-deſſous avec plaiſir les obſervations de l'Auteur des *Délices* ſur la Contrée d'Alpuxarra, qu'il nomme *las Alpuxarras*. La lecture de ces obſervations n'éclaircira pas peu le point d'hiſtoire dont il eſt ici queſtion.

(†) Vous trouverez ci-après la deſcription du Royaume & de la Ville de Grénade, avec le Plan de cette Ville & divers autres Plans qui répréſentent les principaux Edifices qui y ſont.

1491. une eſpèce de Ville. L'enceinte des murs de ce Camp fut commencée, pourſuivie, achevée avec une activité ſi admirable & en ſi peu de tems, que le ſiège s'ouvrit dans les formes le 26 d'Avril.

Ce ſiège ne ſe fit point à la manière ordinaire: point de lignes, point de tranchées, peu d'uſage d'artillerie. Comme on n'avoit pour but que de fatiguer les Maures, & d'empêcher que la Ville ne reçût aucun ſecours, on ſe contentoit d'envoyer divers partis pour inſulter la Garniſon, qui faiſoit ſouvent des ſorties pour eſcarmoucher. Après divers avantages importans remportés ſur les Maures, les Eſpagnols s'avancèrent juſques ſous les murs de Grénade, & s'emparèrent de deux Tours détachées où il y avoit une forte Garniſon. Sur ces entrefaites il arriva un accident, qui penſa déconcerter tous les projets des Eſpagnols. La Reine Iſabelle, qui étoit arrivée au Camp avec le Prince Don Juan & la Princeſſe Donna Jeanne ſes enfans, laiſſa imprudemment dans ſa Tente une lumière; le feu y prit, & ſe communiqua ſi loin en peu de tems, que tout le Camp fut menacé d'un embraſement univerſel. C'étoit la nuit. Ferdinand ſe croyant ſurpris par les Maures, ſortit nud de ſa Tente, tenant ſon épée d'une main, & ſa rondache de l'autre. Heureuſement on donna de ſi bons ordres par tout le Camp, que l'Armée ſe remit du trouble & de la confuſion où cet accident l'avoit jettée.

Il y avoit déja ſix mois que la Ville ſe trouvoit aſſiegée, lorſque Boabdil prit le parti d'en venir à quelque accommodement. Après bien des pourparlers on s'en tint à un Traité, dont voici les principales conditions. Que Boabdil auroit pluſieurs Villes & Bourgades de l'Alpuxarra pour ſon appanage, dont il pourroit diſpoſer comme il le jugeroit à propos; qu'on lui donneroit trente mille pièces d'or en rendant l'Alhambra & les autres Châteaux de Grénade; qu'il auroit la jouïſſance des biens qu'il poſſédoit du tems de ſon père Albohacen, ſoit dans le Territoire de Grénade, ſoit dans celui d'Alpuxarra; que ſa mère, ſa femme, & ſes autres parens poſſéderoient les biens dont ils avoient joui; qu'au ſortir de Grénade, il lui ſeroit libre d'aller où bon lui ſembleroit dans l'étendue de l'appanage qu'on lui donneroit; qu'on ne feroit jamais porter aux Maures des marques qui les diſtinguaſſent, comme les Juifs en portoient.

Après qu'on eut ſigné ces articles & quelques autres, on arrêta ceux que les Rois Catholiques dreſſèrent de leur côté pour la Ville, les dépendances de Grénade, & les autres Maures qu'ils voulurent y comprendre. Quelques-uns de ces articles portoient en ſubſtance, que dans l'eſpace de quarante jours on mettroit leurs Alteſſes en poſſeſſion de toutes les Fortereſſes de la Ville; qu'on mettroit entre les mains de leurs Alteſſes cinq cens enfans de la principale Nobleſſe, qui reſteroient dix jours en ôtage; qu'après la reddition des Châteaux, leurs Alteſſes avec le Prince Don Juan recevroient pour Vaſſaux & Sujets, ſous leur protection, le Roi Boabdil, & généralement tous les Maures; que leurs Alteſſes & leurs ſucceſſeurs laiſſeroient vivre les Maures dans leur Religion, & ſuivant leurs Loix; qu'ils auroient la liber-

liberté de vendre leurs biens; qu'on remettroit en liberté tous les eſclaves Chrétiens; que les Juifs n'auroient aucune autorité ſur les Maures, ni la moindre intendance ſur leurs biens; que les Maures ſeroient jugés ſuivant leurs Loix, & par leurs Juges naturels, & que ſi un Chrétien & un Maure étoient en procès, les Juges ſeroient mi-partis, à ſavoir un Maure & un Chrétien; que les Maures ne payeroient à leurs Alteſſes, que ce qu'ils avoient coutume de payer à leurs Rois; qu'on ne forceroit ni Maure, ni Maureſſe, à embraſſer le Chriſtianiſme; que nul Officier ou partiſan du Roi Zagal n'auroit autorité ſur les Maures de Grénade; que les Eſclaves Maures ſeroient relâchés ſans payer de rançon, mais à certains termes; que les coutumes Maureſques pour les héritages ſeroient obſervées; qu'on ne contraindroit aucun Maure de s'engager au ſervice pour la guerre; qu'on feroit obſerver les Ordonnances pour entretenir la pureté des eaux de Grénade, & pour empêcher qu'on ne détournât ou diminuât les ſources; que les lieux de ſépulture des Maures ſeroient ſéparés de ceux des Chrétiens, auſſi bien que les Maiſons; que les Juifs de Grénade & d'Alpuxarra ſeroient compris dans le Traité. 1491.

Lorſque les articles de ce Traité eurent été rendus publics à Grénade, ils firent différentes impreſſions ſur les eſprits, ſelon qu'ils étoient plus ou moins vivement agités par la crainte ou par l'eſpérance. Durant ces momens de criſe, un des Sages de la Loi Mahométane, homme d'une imagination violente, ſe mit en tête de ſauver ſa Patrie par un effet de rage. Il fit le prédicant dans les Places publiques, & s'efforça de perſuader au petit peuple, qui le regardoit comme un Prophête, qu'il n'y avoit nul fond à faire ſur les promeſſes des Eſpagnols; que Boabdil & les principaux de la Ville étoient Chrétiens dans le cœur; que toute l'Eſpagne avoit une ſoif inſatiable de leur ſang; qu'il étoit encore tems de ſe ſouſtraire à la barbarie des Eſpagnols, & qu'il valoit mieux s'enhardir à mourir les armes à la main, ou vaincre glorieuſement, que de languir dans les fers d'une dure captivité, pour attendre une mort lente & intolérable par ſa lenteur. Cet homme parla avec tant de véhémence, qu'il engagea vingt mille hommes à ſuivre ſes Drapeaux. Ils s'armèrent à l'inſtant, & coururent par toute la Ville comme des furieux.

Toute cette multitude raſſemblée ſans deſſein, & ſans Chef, s'étant un peu calmée, le lendemain Boabdil ſe détermina entièrement à rendre la Ville. Dès le prémier jour de Janvier de l'an 1492, il envoya aux Rois Catholiques les quatre cens Otages dont on étoit convenu pour garantir la reddition des Châteaux. Il chargea ſes Ambaſſadeurs d'une Lettre pour Ferdinand & Iſabelle, avec un préſent, par lequel il ſe déclaroit vaſſal de ſon vainqueur. C'étoient deux fort beaux Chevaux, une Epée riche, & quelques Harnois de prix.

Cette agréable nouvelle cauſa une grande joie dans le Camp Eſpagnol. Dès le lendemain Ferdinand s'avança juſqu'à une lieu de Grénade à la tête de toute ſon Armée. Boabdil étant venu à ſa rencontre, il l'embraſſa, & le

1491. le traita en Roi pour la dernière fois Après les prémières civilités Boabdil marcha quelque tems vers la Ville avec les Rois de Caſtille; ils s'en approchèrent de fort près, & auſſitôt ils virent ſortir plus de cinq cens Chrétiens captifs qui venoient au-devant de leurs libérateurs; on s'arrêta, & Boabdil préſenta alors les clefs du Château à Ferdinand, qui les donna à la Reine, & celle-ci au Prince ſon fils, qui les remit à Don Inigo de Mendoça, Comte de Tendilla, deſtiné pour le Gouvernement de l'Alhambra, & pour le Commandement général de tout le Royaume de Grénade. On rendit à Boabdil le Prince ſon fils, ainſi qu'on en étoit convenu. En même tems Tendilla, accompagné de pluſieurs Grands, & ſuivi d'une nombreuſe Garniſon alla prendre poſſeſſion de l'Alhambra & des Forteresſes marquées dans le Traité. Peu de tems après Boabdil ayant pris congé de Ferdinand, rentra dans la Capitale, dont il n'étoit plus Roi.

Ce ne fut que le quatrième jour de la reddition de Grénade que Ferdinand fit ſon entrée dans cette Ville. Cette entrée ſe fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. On avoit dreſſé dans la Ville d'eſpace en eſpace des Chapelles & des Autels, où les Rois de Caſtille firent leurs prières, pour remercier Dieu des importantes conquêtes qu'ils avoient faites. Dès que la Cour & l'Armée furent à portée d'y entrer, Boabdil en ſortit, & après avoir ſalué en paſſant Ferdinand & Iſabelle, il prit la route d'Alpuxarra, où étoit ſitué l'appanage qu'on lui avoit reſervé. Ce Prince ne jouit que quatre années de tout ce qu'on lui avoit accordé par le Traité; car s'étant laſſé de vivre en ſimple particulier dans un Païs où il s'étoit vu Roi, il paſſa en Afrique après avoir vendu à Ferdinand toutes ſes terres pour la ſomme de huit cens mille Ducats. Il paſſa à Fez avec toute ſa Maiſon, & longtems après ayant ſuivi les armes & la fortune d'un Maure contre le Roi de Maroc qu'on vouloit détrôner, il fut malheureuſement tué dans une Bataille.

Tandis que Ferdinand & Iſabelle travailloient avec tant de ſuccès à l'agrandiſſement de la Monarchie Eſpagnole, Don Juan Roi de Portugal formoit de ſon côté de vaſtes projets pour étendre la domination Portugaiſe dans les Païs les plus éloignés. Outre la Flotte qu'il avoit déja envoyée en Afrique, il en fit encore partir une nouvelle, ſe flattant qu'on pourroit trouver quelque paſſage pour pénétrer juſques aux Indes Orientales. Il donna le commandement de cette Flotte à Jaques Cane, qui après avoir paſſé au-delà du Cap de Sainte Cathérine, arriva enfin à l'embouchure d'une rivière large & rapide, appellée Zaïre. Cane s'étant avancé à la faveur de la Marée, apperçut bientôt des hommes & des femmes, aſſez ſemblables au reſte des Ethiopiens. Comme on n'entendoit point leur langage, on fut obligé de leur parler par ſignes, & on comprit que toute le Païs étoit gouverné par un Roi puiſſant. On envoya au Roi quatre des plus hardis de la Flotte, mais ces Députés n'étant pas revenus au tems qu'on leur avoit preſcrit, Cane leva l'ancre, & amena avec lui quatre Ethiopiens, auxquels on apprit en chemin le Portugais.

On

On ſçut de ces Ethiopiens, que le Païs qu'on venoit de découvrir s'appelloit Congo. Cane reçut ordre du Roi ſon maitre d'y retourner. A ſon arrivée il fit rendre les quatre Ethiopiens au Monarque de ce Païs, qui donna en même tems la liberté aux quatre Portugais. Cane remit enſuite à la voile, & après avoir découvert deux cens lieues de Païs au-delà du Zaïre, il revint à Congo, & alla trouver le Roi de ce Royaume, qui le reçut honorablement. Lorſque Cane prit ſon congé pour retourner en Portugal, le Roi de Congo voulut qu'il emmenât avec lui quelques-uns de ſes Pages en manière d'Ambaſſade, pour les inſtruire dans la Religion Chrétienne. 1491.

Preſque en même tems qu'on découvrit le Royaume de Congo, on pénétra dans celui de Béni, & l'on fit alliance avec le Roi de ce Païs. Comme Don Juan avoit toujours deſſein de faire trouver un paſſage pour aller aux Indes Orientales, il fit armer trois Vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Barthélémi Diaz, qui après avoir eſſuié tous les périls imaginables, parvint enfin à un Cap, auquel on donna le nom de Cap des Tourmentes, connu aujourdhui ſous celui de Cap de Bonne-eſpérance. Les Portugais doublèrent ce Cap, & arrivèrent à une Iſle qu'ils nommèrent Sainte Croix. Delà ils rebrouſſèrent chemin, & revinrent en Portugal en Décembre 1487, ſeize mois & dix-ſept jours après en être partis.

Don Juan, non content de ces découvertes, envoya des perſonnes intelligentes, pour chercher un chemin qui conduisît par terre dans le Royaume des Abiſſins, ſitué dans la partie Orientale de l'Ethiopie. Il chargea de cette commiſſion Alfonſe Paiva & Pierre Covillan, qui reçurent leurs Lettres de créance à Santarem le 7 de Mai 1487. Tous deux ſe rendirent enſemble à Aléxandrie, où ils ſe ſéparèrent. Paiva prit la route d'Ethiopie, & pénétra juſques dans l'Abiſſinie, dont il envoya un détail au Roi de Portugal par un Juif nommé Joſeph. Covillan ayant pris la route des Indes, s'embarqua ſur la Mer rouge, & parvint à Aden, d'où pourſuivant ſa route, il vit Goa, Calicut, Cananor, & pluſieurs autres Villes. A ſon retour il parcourut les Côtes de la Perſe, celles d'Arabie, gagna les Côtes de l'Afrique, arriva au Mozambique, & aborda enfin à Soffola, où il apprit que la Côte continuoit juſqu'au Cap de Bonne-eſpérance.

Pour répondre à l'empreſſement du Roi de Congo, Don Juan fit baptizer les Ambaſſadeurs que ce Prince lui avoit envoyés, & après les avoir chargés de riches préſens, il les fit partir ſur une Flotte, dont il donna le commandement à Gonſalve de Soſa, qui étant mort en chemin, eut pour ſucceſſeur dans le commandement Rodéric de Soſa ſon neveu, qui l'avoit ſuivi en qualité de Volontaire. Dès que cette Flotte parut à l'embouchure du Zaïre, l'Oncle du Roi qui commandoit dans cette Province, vint au-devant de Soſa, & demanda d'être baptizé. Trois Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, qui étoient venus ſur la Flotte, le baptizèrent le jour de Paques de l'année 1491, lui & un petit enfant qu'il avoit. L'Oncle du

1491. Roi fut baptizé au nom de Don Manuel Duc de Béja frère de la Reine, & l'enfant eut le nom d'Antoine.

Après cette cérémonie, Soſa ſe mit en chemin pour la Capitale du Royaume. Son entrée & ſa marche juſqu'au Palais du Roi furent magnifiques à la façon du Païs. Le Roi l'attendoit dans ſon Palais, aſſis ſur une chaiſe d'yvoire. Lorſque le Général eut fait ſa harangue, il étala les préſens, que le Roi conſidéra avec beaucoup d'admiration. Comme ce Prince & toute ſa Cour demandoient le Baptême avec beaucoup d'empreſſement, on commença par dreſſer une Croix, qui fut plantée avec beaucoup de ſolemnité. On donna au Roi le nom de Jean, à la Reine ſa principale épouſe, celui d'Eléonore, & au Prince héritier, celui d'Alfonſe, qui étoient les noms du Roi, de la Reine, & du Prince de Portugal. On baptiza enſuite un grand nombre d'autres perſonnes de tout rang & de toutes conditions.

La mort inopinée d'Alfonſe, fils du Roi de Portugal, arrivée le 13 de Juillet de cette année, remplit tout le Royaume de triſteſſe & de deuil. Ce jeune Prince ayant voulu aller joindre ſon père, qui ſe baignoit dans le Tage, eut le malheur de tomber de ſon cheval qui s'abatit ſous lui, & le laiſſa expirant. Don Juan accourut à ſon ſecours avec tous ſes Courtiſans, qui le tranſportèrent dans la cabane d'un Pêcheur, afin de lui faire des remèdes convenables pour le faire revenir; mais tout fut inutile; Alfonſe mourut bientôt après entre les bras du Roi, de la Reine, & d'Iſabelle ſon épouſe.

Ce Prince, qui n'avoit que dix-ſept ans, fut d'autant plus regretté, que Don Juan reſtoit ſans enfans légitimes. Le Roi auroit pu appeller à la Couronne, Géorge ſon Bâtard; mais les droits du Duc de Béja étoient ſi manifeſtes, qu'il ne pouvoit y déroger, ſans expoſer le Royaume à une guerre civile. Cette mort fut ſi ſenſible au Roi & à la Reine, qu'ils ſortirent du Palais, & la Princeſſe Iſabelle ne voulut pas y retourner, afin de n'avoir point devant les yeux des objets qui auroient pu renouveller à chaque inſtant ſa douleur. La Ducheſſe de Bragance, qui depuis la mort de ſon époux & l'éxil de ſes enfans, paſſoit ſes jours dans la ſolitude, ſe rendit à Santarem, pour conſoler la Reine ſa ſœur de la perte de ſon fils.

Les funérailles d'Alfonſe ſe firent dans l'Egliſe de la Bataille. Le Roi, après les avoir honoré de ſa préſence, retourna à Santarem, où le Comte d'Albe de Liſte le pria de permettre qu'Iſabelle s'en retournât en Caſtille, ainſi qu'on en étoit convenu, lorſqu'on avoit arrêté ſon mariage avec l'Infant. Don Juan ayant accordé ce qu'on lui demandoit, Iſabelle partit pour la Caſtille, & fut accompagnée par le Roi ſon Beau-père juſqu'à la Ville d'Abrantès.

Peu de tems après le départ d'Iſabelle, le Roi & la Reine ſe rendirent à Lisbonne, où leur préſence renouvella la douleur publique ſur la mort d'Alfonſe. Comme Don Juan avoit deſſein de laiſſer le ſceptre à ſon Bâtard, il commença dès lors à ſonder adroitement Emmanuel Duc de Béja, pour voir

voir s'il ne voudroit point céder ſes droits, ſous de certaines conditions. Le Duc, qui ſe trouvoit ſoutenu par la Reine ſa ſœur, & qui avoit pour lui les ſuffrages de la plupart des Grands & du Peuple, feignit de ne point entendre ce que Don Juan lui propoſoit, & le Roi, qui ne vouloit pas découvrir l'injuſtice qu'il méditoit, n'ôſa s'expliquer plus clairement. Alors Don Juan fit tous ſes efforts pour obliger le Pape à reconnoître ſon fils pour légitime. Le Pape ne voulut pas lui accorder cette demande, parce que le Roi de Caſtille eut ſoin de faire repréſenter à Sa Sainteté, qu'on feroit une injuſtice manifeſte au Duc de Béja, & que le Royaume de Portugal ſe trouveroit par-là expoſé à une guerre cruelle & ſanglante. 1491.

Don Juan prit d'autres meſures pour ſurmonter les obſtacles qu'il rencontroit. Comme les Grandes Maitriſes d'Avis & de Saint Jaques étoient prêtes à vaquer, il les demanda pour ſon fils, & elles lui furent accordées. Par ce moien il attiroit dans ſa faction la plus grande partie de la Nobleſſe. Il lui forma enſuite une Maiſon, comme pour un Prince deſtiné à règner, & confia ſon éducation à Jaques Ferdinand d'Almeida, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſes vertus, & par ſes talens pour la guerre.

L'année 1492 eſt remarquable par l'expédition importante qu'entreprit Chriſtophle Colomb pour le ſervice du Roi de Caſtille, dans le tems que la Ville de Grénade venoit d'être enlevée aux Maures par Ferdinand. Colomb étoit un Pilote Génois, natif de Savone ſelon pluſieurs, d'un petit Bourg de la même rivière de Gênes, appellé Cugurco, ſelon quelques-uns, & de Nervi ſelon d'autres. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il étoit de fort baſſe naiſſance, tandis que d'autres le font deſcendre d'une Maiſon illuſtre. Il ſortit jeune de ſon Païs, & comme il aimoit la navigation, il parcourut la plupart des Mers connues de ſon tems. Ses courſes lui ayant donné lieu de faire quantité d'obſervations, il tourna toutes ſes penſées vers l'Occident pour y chercher de nouvelles terres, tandis qu'on ne ſongeoit encore qu'à ſe fraier par le Midi un chemin à l'Orient. Ses conjectures ſur l'exiſtence d'un nouveau Monde étoient appuiées ſur des raiſons, qui étoient pour lui autant de démonſtrations. 1492.

Colomb propoſa d'abord ſon projet à la République de Gênes; mais il ne fut pas même écouté, & on le regarda comme un viſionnaire. Le Roi de Portugal, à qui il alla enſuite offrir ſes ſervices, voulut que ſon deſſein fût examiné; mais les Commiſſaires nommés pour cet effet, jugèrent que l'entrépriſe étoit auſſi inſenſée que périlleuſe. Colomb n'ayant pu rien obtenir en Portugal, s'embarqua ſur la fin de 1484, & alla prendre terre en Andalouſie avec Barthélémi Colomb ſon frère, qu'il envoya en Angleterre, pour eſſaier de faire goûter ſon deſſein à Henri VII, tandis qu'il iroit faire la même choſe à la Cour d'Eſpagne.

Barthélémi Colomb étant paſſé en Angleterre, expliqua à Henri le projet de ſon frère, & le lui fit tellement goûter, que ce Prince le pria d'en faire venir l'Auteur. Chriſtophle étant arrivé en Caſtille, ſe rendit d'abord auprès du Roi, auquel il fit préſenter un Mémoire, pour faire agréer ſon entré-

1492. entrépriſe. Comme il étoit aſſez mal équipé, il fut d'abord regardé comme un homme qui ne cherchoit qu'à ſe tirer de la miſère, ou à ſortir de l'obſcurité où il avoit juſques-là vêcu. Cependant à la ſollicitation de Don Alfonſe Quintaniglia, Grand Tréſorier de Caſtille, Colomb obtint de la Reine Iſabelle que ſon plan fût examiné. Ceux qu'on nomma pour cet examen n'ayant pas été favorables à Colomb, il ſe vit réduit à attendre du tems & des conjonctures une occaſion plus favorable.

Colomb avoit déja perdu toute eſpérance de pouvoir faire goûter ſon plan en Caſtille, lorſque la Ville de Grénade ſe rendit au Roi Ferdinand. Alors Louïs de Sant-Angel, Receveur des Droits Eccléſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, qui s'étoit toujours déclaré pour Colomb, profita de la joie répandue dans toute la Cour, pour faire de nouvelles inſtances auprès d'Iſabelle en faveur du Pilote Genois. La Reine accepta enfin les conditions propoſées par Colomb, qui fut conduit à Sainte Foi, où les Rois Catholiques ſignèrent ce fameux Traité, qui leur aquit bientôt après un nouveau Monde.

Lorſque Colomb eut reçu le Brevet, par lequel le Roi & la Reine de Caſtille le créoient Amiral, Gouverneur, & Vice-Roi des Iſles & de la Terre ferme qu'il alloit découvrir, il ſe mit en chemin pour l'Eſtramadoure, d'où il ſe rendit à Palos, où ſe faiſoit l'armement qui lui avoit été accordé. La Ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois deux Caravelles, qui furent données à Colomb, & on y joignit un petit Navire, qu'il monta lui-même, & auquel il donna le nom de Sainte Marie. Les deux autres Bâtimens ſe nommoient la Pinta, commandée par Martin-Alfonſe Pinçon, & la Niña montée par Vincent-Yanez Pinçon. François-Martin Pinçon fut le Pilote de la Pinta. Les Pinçons étoient trois frères des plus riches habitans & des plus habiles Navigateurs de Palos, qui voulurent bien riſquer leurs perſonnes, & une partie de leurs biens dans cet armement. Il n'y avoit en tout ſur les trois Navires que cent vingt hommes, & des vivres pour un an.

Chriſtophle Colomb mit à la voile un Vendredi, troiſième d'Août. L'onzième du même mois on apperçut la grande Canarie, où on ſe rendit, puis on gagna en quatre jours la Goméra, où on acheta quelques proviſions. Colomb en étant ſorti, appareilla le 6 de Septembre, & fit le Sud-oueſt. Dès le lendemain les Terres diſparurent de toutes parts. Le 14 au ſoir Colomb obſerva que l'Aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-oueſt, & les jours ſuivans elle varia beaucoup. Le prémier d'Octobre l'Amiral compta qu'il étoit à 700 lieues des Canaries. Au bout de quelques jours, les Caſtillans qui avoient déja commencé à murmurer, ſe mutinèrent à un point, qu'il y avoit tout à craindre du deſeſpoir où ils ſe trouvoient. Colomb ſe haſarda alors à leur déclarer, que ſi dans trois jours la Terre ne paroiſſoit point, il ſe mettroit à leur diſcrétion.

Dès le deuxième jour après cette déclaration, il parut des ſignes de terre qui raſſurèrent les plus timides; c'étoit des morceaux de bois figuré, des cannes

la Bermude
CARTE DES ISLES
DE L'AMERIQUE
ET DE PLUSIEURS PAYS DE TERRE FERME
situés au devant de ces Isles
& autour du Golfe de Mexique.
DRESSÉE Sur un grand nombre de Cartes particulières
sur les instructions des Navigateurs et Voyageurs,
sur les récits des Historiens Espagnols,
qui fournissent des détails qu'on n'a point fait entrer dans les Cartes.
Le tout réduit sous la Projection la plus favorable,
et s'accordant avec des déterminations Astronomiques de Longitude
de la Martinique. St. Domingue. la Jamaique. Carthagene. et la Louysiane.
PAR LE Sr. D'ANVILLE
Geographe Ordre du Roi.
mars 1731.
340
335
330
30
25
UNORD
Llanos
Pamplona
NUEVO REYNO
305
340
335

cannes fraichement coupées, une épine avec ſon fruit; d'ailleurs on commençoit à reſpirer un air plus frais, & les vents changeoient ſouvent pendant la nuit. Le ſoir même de ce jour, qui fut un Jeudi onzième d'Octobre, Colomb avertit ſes gens que cette nuit même il comptoit de voir la Terre. En effet ſur les deux heures après minuit, on apperçut du feu, & au point du jour la Terre parut viſiblement éloignée d'environ deux lieues. Après qu'on eut rendu graces à Dieu de cette heureuſe découverte, tout l'Equipage de la Capitane vint ſe jetter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avoit donnés, & le ſalua en qualité d'Amiral & de Vice-Roi (*). 1492.

L'Amiral donna à l'Iſle qu'on venoit de découvrir le nom de San-Salvador. Tout le rivage ſe trouva bientôt bordé d'hommes parfaitement nuds. Colomb ſauta le prémier à terre, portant l'épée nue d'une main, & l'Etendart Royal de l'autre. Les autres Equipages furent bientôt à terre, & ce fut alors qu'ils vinrent tous renouveller aux pieds de Colomb, ce qu'avoit fait l'Equipage de la Capitane. La priſe de poſſeſſion ſe fit enſuite au nom de la Couronne de Caſtille avec toutes les formalités requiſes. Tout cela ſe paſſoit à la vue des Sauvages, qui regardoient les Eſpagnols comme des hommes d'une eſpèce particulière & d'un ordre ſupérieur. Ceux-ci de leur côté n'étoient guère moins ſurpris de ſe voir tranſportés dans un nouveau Monde, où ils n'appercevoient rien de ſemblable à ce qui ſe trouve dans celui d'où ils venoient.

On apprit des Sauvages, que leur Iſle s'appelloit Guanahani, & que ſes habitans & ceux de pluſieurs autres Iſles portoient le nom de Lucayos. L'Amiral s'étant remboqué le même jour, la plupart de ces bonnes gens vinrent à bord des trois Navires apportant des Péroquets & du Coton; & on leur donnoit en échange des fragmens de pots de terre & de fayance, avec de petites ſonnettes qu'on leur attachoit au cou & aux jambes. De petites plaques d'Or, que la plupart de ces Inſulaires portoient aux narines, firent naitre aux Caſtillans l'envie de ſavoir d'où ils les avoient tirées, & on comprit que c'étoit d'un païs qu'ils montroient au Sud, ce qui détermina l'Amiral à tirer de ce côté là.

Le lendemain l'Amiral rangea la Côte, les Sauvages le ſuivant toujours par terre, pour voir, diſoient-ils des hommes extraordinaires, & des machines qui voloient ſur l'eau. On les renvoya le ſoir après leur avoir fait quantité de préſens. A meſure que Colomb avançoit, il découvroit de nouvelles Iſles & de nouvelles terres. Il donna à ces Iſles les noms de la Conception, de Fernandine, d'Iſabelle, & de Juana. Cette dernière étoit connue des habitans ſous le nom de Cuba, qu'elle conſerve encore aujourd'hui. Comme ſon Navire avoit beſoin d'être radoubé, il entra dans le Port,

(*) Nous avons cru devoir joindre ici une Carte magnifique fort éxacte du Sr. d'Anville, laquelle repréſente les Iſles de l'Amérique, & pluſieurs Païs de terre ferme ſitués au-devant de ces Iſles & autour du Golfe de Méxique. Elle ne ſervira pas peu à fixer les idées du Lecteur à meſure qu'on fera mention des découvertes des Eſpagnols dans le Nouveau Monde.

1492. Port, qu'on a depuis appellé Baracoa, du nom du Cap, qui eſt à l'entrée du côté de l'Eſt.

Tandis que l'on profitoit de la commodité d'un ſi beau Port, l'Amiral fit viſiter le Païs, où on l'avoit aſſuré qu'il trouveroit de l'Or. Deux hommes entreprirent ce voyage, & firent environ vingt lieues. Ils rapportèrent qu'ils avoint vu un grand nombre de Villages & de Hameaux; qu'on leur avoit fait manger d'une racine, qui étant cuite, avoit le goût de Marons; que le Païs étoit fort beau, & qu'ils y avoient vu différentes ſortes d'Oiſeaux, & quelques animaux. L'aſſurance que l'on donna à l'Amiral, qu'il trouveroit de l'Or dans un Païs qu'on lui nomma, l'engagea à le chercher. Au ſortir de Baracoa, il fut obligé de ſe refugier dans un Port voiſin, qu'il appella le Port du Prince, d'où il alla mouiller dans un troiſième, auquel il donna le nom de Sainte-Cathérine. Là il apprit de quelques habitans de l'Iſle de Bohio, que leur Païs abondoit en Or, & qu'il s'en trouveroit ſurtout une très grande quantité dans une Contrée appellé Cibao. Après avoir embarqué ces mêmes Inſulaires ſur ſon bord, il rangea la Côte du Nord de Cuba, & ſe rendit à un gros Cap, à côté duquel il trouva un Port, où il entra, & auquel il donna de même qu'au Cap, le nom de Saint Nicolas.

L'Amiral en quittant ce dernier Port, prit à gauche & apperçut devant lui une petite Iſle, à laquelle il donna le nom de la Tortue. Il découvrit enſuite l'Iſle Hayti, que l'on appelle aujourdhui Iſle Eſpagnole, Hiſpaniola, ou Eſpagnola (*). En paſſant le Canal, qui eſt entre la Tortue & l'Iſle Eſpagnole, il apperçut un beau Port, qu'il nomma Valparayſo, auquel nous donnons aujourdhui le nom de Port de Paix. Le Cacique de cet endroit vint rendre viſite à l'Amiral, dès qu'il le ſçut terre. Les deux autres Navires (car la Pinta s'étoit ſéparée des autres depuis quelque tems, & avoit diſparu) ayant continué leur route, allèrent mouiller dans un Port qui fut nommé Saint Thomas, & qui porte aujurdhui communément le nom d'Acul. Goacanaric, Roi de Marien, qu'avoit ſa demeure au Port du Cap-François, envoya ſaluer l'Amiral, & lefit prier de vouloir bien ſe tranſporter chez lui.

Colomb avoit déja mis à la voile pour s'y rende, lorſque le Navire ayant été engagé dans des courans, fut entrainé ſur des Bancs de ſable, où il échoua. L'Amiral qui s'étoit trouvé extrêmement fatigué, étoit alors ſur ſon lit, où il prenoit un peu de repos. Au bruit que fit le Matelot, qui tenoit le gouvernail, il s'éveilla, & fut fort ſurpris de trouver tous les Pilotes endormis. Le Bâtiment s'étant ouvert, il fallut ſonger à ſe ſauver dans la Chaloupe. Le Banc, ſur lequel le Navire avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port, nommé par les Eſpagnols Puerto Réal, & par les François Baye de Caracole. Heureuſement la Caravele de Vincent Pinçon, arriva aſſez tôt

(*) Nous avons joint ici une Carte qui repréſente cette Iſle telle qu'elle étoit poſſédée par les Indiens, avec les prémiers Etabliſſemens des Eſpagnols.

Armes de Christophle Colomb

POR CASTILLAY POR LEON

UEVO MONDO HALLO COLON

L'ISLE ESPAGN
SOUS LE NOM INDI
D'HAYTI

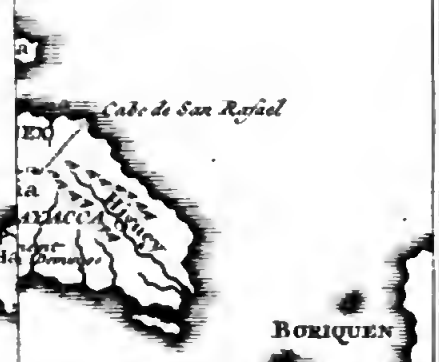
où comme elle étoit pos
par ses habitans natur
lors de la découvert

Avec les prémiers établisse
des Espagnols

PAR LE S^r D'ANVILL
Geographe Ord^re du Roi
Mai 1732.

Lieues Espagnoles pour l'etendue d'u

5 10 15



Digitized by Google

tôt pour ſauver l'équipage. Goacanaric ayant été averti de ce malheur accourut ſur le champ, & donna ordre à ſes gens d'aider les Eſpagnols à retirer les effets du Navire. 1492.

Ce Cacique préſenta de l'Or à Colomb, & l'invita à venir chez lui. Ses Sujets donnèrent aux Caſtillans tout ce qu'ils avoient d'Or pour des Bonnets rouges, des Sonettes, des Epingles, des Chapelets de verre, & autres ſemblables bagatelles. Ce fut alors que l'Amiral forma le deſſein de faire un établiſſement dans les Etats de Goacanaric, qu'il combla de préſens, pour l'engager davantage dans ſes intérêts. Il lui dit qu'il vouloit laiſſer dans ſes Etats, & ſous ſa protection, une partie de ſes gens, tandis qu'il iroit en Europe chercher des marchandiſes. Le Cacique reçut cette propoſition avec joie, & ôtant de deſſus ſa tête, une eſpèce de Couronne d'Or, qu'il portoit ordinairement, il la mit ſur celle de l'Amiral.

Dès que Colomb fut de retour à Puerto-Réal, il fit bâtir un Fort, où il mit quelques pièces de canon. Il n'étoit que de bois des débris de la Capitane; mais comme on avoit creuſé un aſſez bon foſſé tout autour, on ſe flatta que cela ſuffiſoit pour tenir en reſpect des gens tout nuds & ſans armes. Sur ces entrefaites l'Amiral ayant été averti qu'on avoit vu roder un Navire le long de la Côte vers l'Eſt, & ne doutant point que ce ne fût la Pinta, dont la déſertion le chagrinoit beaucoup, il détacha une Chaloupe, pour aller voir ſi cet avis étoit fondé, & il remit à l'Officier, qui la commandoit, un billet par lequel il accordoit à Pinçon une amniſtie en bonne forme, pourvu qu'il le vînt trouver ſans délai. La Chaloupe n'ayant rien trouvé, l'Amiral crut que la Caravelle avoit fait voile pour l'Eſpagne, & que le deſſein de Pinçon étoit d'y porter les prémières nouvelles de la découverte d'un nouveau Monde, ce qui le détermina à preſſer ſon départ pour l'Eſpagne. Cette réſolution priſe, il choiſit trente-huit hommes pour reſter dans le Fort, & il leur laiſſa des vivres, des marchandiſes, & une Chaloupe. Après avoir pris congé de Goacanaric, qui conſentit que quelques-uns de ſes Sujets fiſſent le voyage d'Europe, il ſortit de Puerto-Réal, emportant aſſez d'Or pour faire concevoir de grandes eſpérances à la Cour d'Eſpagne.

L'Amiral prit d'abord la route de l'Eſt, afin de reconnoitre toute la Côte de l'Iſle Eſpagnole. Deux jours après ſon départ, il retrouva la Pinta, dont le Capitaine lui fit de grandes excuſes de l'avoir quitté, proteſtant qu'il y avoit été contraint par le mauvais tems. Pendant ce voyage, Colomb eſſuia une ſi longue & ſi furieuſe tourmente, que le naufrage parut inévitable. Dès le commencement de cette tempête il fut jetté ſur les Côtes des Açorres, la Pinta diſparut en même tems, & tout le monde la crut perdue. L'Amiral après avoir été délivré de ce danger, fut aſſailli d'une ſeconde tourmente, qui le jetta ſur les Côtes de Portugal. Il fut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne, d'où il dépêcha un Courier à la Cour d'Eſpagne. 1493.

Don Juan Roi de Portugal, ayant appris l'arrivé de Colomb, lui écrivit

1493. une Lettre, par laquelle il le prioit de ne point partir qu'il ne l'eût vu. L'Amiral alla trouver le Roi à Valparaiſo. Ce Prince lui fit un accueil fort gracieux & s'entretint longtems avec lui des particularités de ſon voyage. Dans un Conſeil que Don Juan fit aſſembler, on mit en délibération de quelle manière on devoit ſe comporter à l'égard de Colomb. Quelques-uns furent d'avis, que pour prévenir les effets de cette découverte, il falloit arrêter Colomb, & le punir, même de mort, comme ayant entrépris une navigation contraire au droit accordé aux Portugais.

Comme rien n'étoit plus injuſte que ce raiſonnement, pluſieurs repréſentèrent à Don Juan, que Colomb n'avoit travaillé pour les Eſpagnols qu'au refus des Portugais, qu'on ne pouvoit l'arrêter, & encore moins le faire mourir, ſans violer le droit des Gens, & fouler aux pieds les loix les plus ſacrées de la Societé. Ce diſcours frappa le Roi, qui fit à l'Amiral les offres les plus obligeans, & le congédia comblé d'honneurs.

Colomb, après avoir pris congé du Roi de Portugal, ſe rendit en Eſpagne, & il entra le quinze de Mars dans la rivière de Saltes, dont l'embouchure forme le Port de Palos. La Pinta y arriva en même tems que lui, après en avoir été ſéparée par la tempête. L'arrivée de Colomb fut annoncée par le ſon des cloches, & il fut reçu à la deſcente de ſon Navire, avec les mêmes honneurs, qu'on auroit faits au Roi même. D'abord il partit pour Séville, d'où il ſe rendit à Barcelone, où étoient Ferdinand & la Reine Iſabelle ſon épouſe. Son entrée dans cette Ville fut des plus magnifiques. Tous les Courtiſans, ſuivis d'un peuple innombrable, allèrent au-devant de lui fort loin dans la campagne, & le conduiſirent au Palais. Les Indiens paroiſſoient les prémiers, on voyoit enſuite des Couronnes & des lames d'Or, des balles de Coton, des Peroquets, des dépouilles de Caimans & de Lamentins, des Oiſeaux de pluſieurs eſpèces inconnues, & quantité d'autres raretés. Les acclamations redoubloient par-tout à chaque inſtant.

Les Rois Catholiques attendoient Colomb en dehors du Palais, revêtus des Habits Royaux, ſous un Dais magnifique, & ayant à leur côté le Prince d'Eſpagne. Colomb s'étant jetté aux pieds de leurs Alteſſes, Ferdinand lui fit auſſitôt ſigne de ſe relever, & lui commanda de s'aſſeoir ſur une chaiſe qui lui avoit été préparée. L'Amiral commença alors à raconter à haute voix tout ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable, & après qu'il eut achevé de parler, on termina l'Aſſemblée par le *Te Deum*. Les jours ſuivans tous les Grands d'Eſpagne, à l'exemple du Roi & de la Reine, s'étudièrent à l'envi à combler d'honneurs l'Amiral.

Les Rois Catholiques ne manquèrent pas de donner avis au Pape Alexandre VI de la découverte du nouveau Monde, pour ſupplier Sa Sainteté de leur en donner le domaine. Le Pape accorda tout ce qu'on lui demandoit, & pour prévenir tous les différends, qui pourroient ſurvenir entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal, au ſujet des nouvelles découvertes, il fit tracer

tracer cette fameuſe Ligne de Démarcation, qui partageoit entre ces deux Couronnes tous les Païs découverts, & ceux qu'on découvriroit dans la ſuite, qui ne ſeroient poſſédés par aucun Prince Catholique. Cette Ligne de Démarcation étoit une Ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, laquelle coupoit en deux parties égales l'eſpace qui ſe trouvoit entre les Iſles Açores & celles du Cap-Verd. Les Païs, ſitués au Couchant de cette Ligne, devoient appartenir à la Couronne de Caſtille, & tous ceux qu'on trouveroit à ſon Orient étoient concedés au Roi de Portugal. Dans la ſuite, par un accord fait entre les deux Couronnes, cette Ligne fut reculée de trois cens ſoixante & dix lieues à l'Oueſt. 1493.

Colomb ne ſéjourna à Barcelone qu'autant de tems qu'il fallut pour regler les affaires qui l'y retenoient. Lorſqu'il eut reçu ſes dépêches pour ſon retour aux Indes, il prit ſon audience de congé du Roi, de la Reine, & du Prince d'Eſpagne, auprès duquel il laiſſa ſes deux fils en qualité de Pages. A ſon arrivée à Séville, il trouva la Flotte qu'il devoit commander, toute prête, bien fournie d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, non-ſeulement pour le voyage, mais encore pour les Colonies qu'il voudroit établir. Plus de quinze cens Volontaires voulurent faire le voyage; & le nombre en auroit été plus grand, ſi la Flotte, qui n'étoit que de dix-ſept Navires médiocres, eût pu les porter.

Le 25 de Septembre la Flotte ſortit de grand matin de la Baye de Cadix, & le 3 de Novembre tous les Vaiſſeaux ſe trouvèrent après une très heureuſe navigation à la vue d'une Iſle qu'on nomma la Dominique. Les jours ſuivans on découvrit d'autres Iſles, ſavoir la Marigalante, la Guadaloupe, Montſerrat, Antigoa, Saint-Chriſtophle, & pluſieurs autres. Le 27 on alla jetter une ancre à l'entrée de Puerto-Réal, & le lendemain toute la Flotte étant entrée plus avant dans le Port, le prémier ſpectacle qui s'offrit aux yeux des Caſtillans, ce furent les ruines de la Fortereſſe, où on ne trouva perſonne. En avançant un peu plus avant dans les terres, on trouva des corps morts tout recemment enterrés, & comme ils étoient habillés on reconnut qu'ils étoient Eſpagnols.

On apprit des Indiens que les Caſtillans laiſſés dans le Fort, ayant commis toutes ſortes de violences & de brigandages, un Cacique nommé Caonabo, après avoir maſſacré tous ceux qui avoient pénétré juſqu'aux mines de Cibao, étoit venu aſſiéger la Fortereſſe, à laquelle il avoit mis le feu en pluſieurs endroits, & que les aſſiégés s'étant alors ſauvés du côté de la Mer, s'étoient noyés en voulant paſſer à la nage de l'autre côté du Port; que Goacanaric, Roi de Marien, étoit venu au ſecours des Caſtillans, ſes amis & ſes alliés, mais que Caonabo s'étoit déja rendu maitre de tout. Comme il y avoit quelque ſujet de ſoupçonner Goacanaric d'avoir fait lui-même le mal, qu'il rejettoit ſur Caonabo, quelques-uns propoſerent de s'aſſurer de ſa perſonne; mais l'Amiral n'ayant pas voulu écouter les conſeils violens qu'on lui donnoit, prit la réſolution de cultiver l'amitié du Roi de Marien, & ne voulut pas même différer à lui rendre viſite.

1493. La prémière choſe que fit l'Amiral, après s'être aſſuré du côté de Goacanaric, ce fut de chercher un lieu commode pour y faire un établiſſement ſolide. Ayant réſolu de s'avancer plus à l'Eſt, il partit de Puerto-Réal avec toute ſa Flotte, dans le deſſein d'aller placer ſa Colonie à Puerto di Plata, où le Païs lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Une tempête l'ayant accueilli en chemin, il ſe vit obligé d'entrer dans une rivière, qu'il apperçut à deux lieues à l'Eſt de Monté Chriſto. Cette rivière avoit cent pas de large, & formoit un aſſez beau Port. L'Amiral ayant fait viſiter ce Païs, on lui dit qu'il étoit fort bon, ce qui le détermina à y bâtir une Ville, qui fut nommée Iſabelle, en mémoire de la Reine de Caſtille. Cette Ville eſt la prémière qui ait été conſtruite par les Européens dans le nouveau Monde.

Tels ſont les évènemens les plus remarquables qui arrivèrent cette année en Amérique. Repaſſons en Europe où nous verrons ce qui ſe paſſa à la guerre de Naples, & comment la France céda à Ferdinand la Sardaigne & le Rouſſillon.

Comme la France jouiſſoit alors d'un calme heureux, Charles VIII, qui occupoit le Trône, ne cherchoit que l'occaſion de ſe rendre maitre du Royaume de Naples, qu'il prétendoit lui appartenir en vertu des droits de la Maiſon d'Anjou. Ce Prince avoit de l'argent, de bonnes Troupes, & tout ce qui étoit néceſſaire pour terminer heureuſement une ſi grande entrepriſe; mais d'un autre côté la puiſſance du Roi des Romains s'oppoſoit aux vaſtes projets de Charles, & il étoit auſſi à craindre que le Roi d'Arragon n'entreprît la défenſe des Napolitains, à cauſe des anciennes liaiſons qui étoient entre les deux Royaumes. Charles crut devoir prendre des meſures de ce côté-là, en faiſant naitre à Ferdinand l'eſpérance de lui reſtituer la Sardaigne & le Rouſſillon. Afin de règler ce différend, on choiſit des Commiſſaires, qui ſe rendirent ſur la frontière, & commencèrent à délibérer ſur cette grande affaire. Après bien des négociations, Ferdinand obtint que les François évacueroient toutes les Places de Sardaigne & du Rouſſillon, & que ces deux Principautés retourneroient à la Cour d'Arragon.

Pour donner une idée de l'origine de la guerre de Naples, il eſt bon de reprendre les choſes de plus haut, & de rappeller certaines circonſtances qui ont contribué à faire éclater ce grand évènement. Le Pape Urbain VI avoit appellé de Hongrie Charles Prince de Duras, pour s'oppoſer aux entrépriſes de Jeanne Reine de Naples, qui protégeoit Clément VII ſon compétiteur à la Papauté. Jeanne de ſon côté appella Louïs d'Anjou, ſecond fils de Jean Roi de France, pour l'oppoſer à ſes Ennemis, avec promeſſe de l'adopter pour ſon ſucceſſeur.

Cette entrépriſe n'eut pas tout le ſuccès donc on s'étoit flatté; la Princeſſe perdit la vie & ſon Royaume. Louïs, de même nom que ſon père, déclara la guerre à Ladiſlas, fils de Charles Roi de Naples, avec auſſi peu de ſuccès. Louïs ſon Petit-fils fut appellé par le Pape Martin, pour s'oppo-

ſer

ſer à Jeanne Reine de Naples, & ſœur de Ladiſlas, Princeſſe auſſi peu chaſte que celle qui l'avoit précédée. Elle adopta d'abord le Roi Alfonſe d'Arragon, ſe flattant qu'il l'aideroit à conjurer la tempête; mais dans la ſuite elle annulla cette adoption, & l'obligea de retourner en Eſpagne. Louïs III du nom étant mort ſans enfans, René ſon frère lui ſuccéda. Alfonſe, après lui avoir fait longtems la guerre, l'obligea de repaſſer en France. Jean de Lorraine, fils de René, fit longtems la guerre à Ferdinand fils d'Alfonſe, & quoiqu'il eût été vaincu & chaſſé d'Italie, il ne laiſſa pas de paſſer encore en Catalogne, pour être le Chef de la guerre que les Rébelles faiſoient à Jean Roi d'Arragon frère d'Alfonſe. Il mourut à Barcelone dans le tems que la guerre y étoit le plus allumée. Charles ſuccéda alors à ſon Oncle paternel, qui nomma pour ſon héritier Louïs XI, Roi de France, ne croyant pas que René de Lorraine, iſſu d'une fille de René d'Anjou, fût en état de s'oppoſer à la puiſſance du Roi d'Arragon, & de s'emparer du Royaume de Naples. 1493.

Il eſt bon de faire encore attention à quelques autres circonſtances, qui portèrent le Roi de France à entreprendre cette guerre. Galéace Duc de Milan ayant été tué par ſes Sujets, Louïs Sforce frère du mort, s'empara du Gouvernement du Milanez, pendant la minorité de Jean Galéace ſon neveu. Cet uſurpateur avoit épouſé Béatrix, ſœur d'Hercule Duc de Ferrare. D'un autre côté Alfonſe Duc de Ferrare avoit épouſé Hypolite Sforce, ſœur de Galéace & de Louïs, d'où ſont ſortis Ferdinand & Iſabelle. Ferdinand hérita du Royaume de ſon ayeul & de ſon père, après la mort de l'un & l'abdication de l'autre. Iſabelle fut donnée en mariage à Jean Galéace Duc de Milan. Cette femme ne pouvant ſouffrir l'injuſtice qu'on lui avoit faite, perſuada à ſon père de dépouiller l'Uſurpateur Louïs Sforce, qui avoit envahi l'Etat de Milan. Celui-ci eut recours à Charles VIII, qu'il ſollicita à attaquer Naples avec toutes ſes forces.

Le Roi de France étoit ravi de trouver une occaſion ſi favorable pour ſe vanger des affronts qu'il avoit reçus de la part des Arragonois. La Nobleſſe Napolitaine ne ſachant alors de quel côté ſe tourner, offrit au Roi d'Arragon le Royaume de Naples. La plupart des Princes d'Italie ſuivirent l'exemple de Louïs Sforce, & ſe joignirent au parti du Roi de France. Les Florentins furent les ſeuls qui ſe déclarèrent en faveur du Roi d'Arragon.

Lorſque Charles VIII eut fait tous les préparatifs néceſſaires pour ſon expédition, il partit de Lyon à la tête de ſes Troupes vers la fin du mois de Juin 1494. Son Armée étoit compoſée d'environ vingt mille hommes de pied & de cinq mille Chevaux. Alfonſe, Roi de Naples, mit en même tems en mer une Armée navale ſous la conduite du Prince Frédéric ſon frère, & l'envoya en Ligurie pour ravager les Côtes de Gênes, & pour enlever cette Ville à Louïs Sforce ſon ennemi. Il envoya en même tems Ferdinand ſon fils, Duc de Calabre, à la tête d'une bonne Armée pour faire la guerre dans le Milanez. Ces beaux projets n'aboutirent à rien: la Flotte de Frédéric ſe vit obligée de reprendre la route de Naples, & l'Armée du Duc de 1494.

1494. Calabre ayant été harcelée par les Troupes Françoiſes & Milanoiſes, ſe vit dans la néceſſité de retourner ſur ſes pas.

Sur ces entrefaites Sforce, qui ſe flattoit de l'eſpérance de marier ſon fils à la fille du Roi Ferdinand, prit la réſolution de changer de parti, & d'abandonner les François pour ſe livrer tout entier aux Eſpagnols. Cependant, pour mieux cacher ſon deſſein, il alla au-devant de Charles VIII, qui ſe rendit à Pavie, où il campa à la tête de ſes Troupes. Il alla rendre viſite à Jean Galéace, qui ſe portoit alors fort mal, & qui mourut peu de tems après, d'un poiſon lent, à ce qu'on crut, qui lui avoit corrompu les entrailles. Louïs Sforce qui fut accuſé d'avoir abrégé les jours de ſon oncle, prit le nom de Duc de Milan, avec l'applaudiſſement de tout le Peuple, quoique Galéace eût laiſſé un fils âgé de cinq ans, nommé François, ſon héritier préſomptif, deux filles, & ſa femme groſſe.

Charles VIII s'étoit rendu de Pavie à Plaiſance, d'où il prit ſa route vers la Toſcane. De tous côtés des Ambaſſadeurs venoient le ſaluer ſur ſon paſſage, & lui demander la paix & ſon amitié. Pierre de Médicis, Chef du Sénat de Florence, alla au-devant de lui, & lui livra de ſa pleine autorité cinq Fortereſſes, ſituées ſur le Mont Apennin, ce qui irrita ſi fort les Florentins, qu'ils le bannirent de toute l'étendue de leur Etat, avec ſes deux frères Pierre & Julien, quoiqu'ils fuſſent Cardinaux. Le Roi de France s'arrêta quelques jours à Piſe, & délivra les habitans de la domination des Florentins. Lorſqu'il fut arrivé à Florence, on fit un Traité, par lequel on convint qu'il rendroit aux Florentins toutes leurs Fortereſſes après la fin de la guerre, à condition qu'ils compteroient à ce Prince cent vingt-mille florins de contribution.

1495. L'approche de Charles VIII cauſa de grands mouvemens dans la Ville de Rome. Le Souverain Pontife prit le parti de ſe retirer dans la forte Tour d'Adrien, pour ne pas s'expoſer aux inſultes du Soldat, parmi le tumulte & la confuſion où ſe trouvoit alors la Ville. Charles entra dans Rome à la tête de ſon Armée, au commencement de l'année 1495, & il fut conduit avec beaucoup de pompe au magnifique Palais que le Pape Paul II avoit fait bâtir. On propoſa d'abord de faire un Traité, qui fut en effet conclu par la médiation des principaux Seigneurs de Rome, à condition que le Cardinal de Valence ſuivroit l'Armée du Roi en qualité d'Otage. Ce Traité portoit entre autres, que les Fortereſſes de Spolette, & de Terracine reſteroient au pouvoir des François, pendant tout le tems que dureroit la guerre de Naples. Charles partit de Rome vers la fin de Janvier, & marcha droit à Naples à la tête de ſes Troupes.

Le Roi d'Arragon craignant les ſuites des grands progrès que faiſoient les François, envoya à Charles VIII des Ambaſſadeurs, pour prier ce Prince de ne point inquiéter le Pape & de laiſſer en paix l'Italie, parce qu'autrement il ne pourroit ſe diſpenſer de prendre la défenſe & la protection de l'Egliſe. Charles étoit déja ſorti de Rome, lorſque les Ambaſſadeurs le joignirent. Ils lui repréſentèrent l'eſpèce de violence qu'on avoit faite au Pape

Pape, & le prièrent de ne point porter ſes armes contre le Roi & le Royaume de Naples, avant que d'avoir bien prouvé ſon bon droit & la juſtice de ſa cauſe. Charles, qui n'avoit pas lieu d'être content du procédé de ces Ambaſſadeurs, ſe contenta de leur répondre, que quand la guerre ſeroit finie, on pourroit examiner s'il avoit eu raiſon de la faire, & ſi le bon droit étoit de ſon côté. 1495.

Antoine Fonſéque, un de ces Ambaſſadeurs, fut ſi mécontent de cette réponſe de Charles VIII, qu'ayant pris entre ſes mains le Traité d'alliance qui étoit entre les deux Couronnes, il eut la témérité de le déchirer en préſence du Roi & de toute ſa Cour. Cette action méritoit d'être punie ſur le champ, mais le Roi ne voulut pas violer le droit des Gens en la perſonne de cet Ambaſſadeur, qu'il fit conduire inceſſamment à Rome. Cette Ambaſſade releva un peu le courage abbatu du Saint Père, qui prit d'abord la réſolution de rompre le Traité, qu'il venoit de conclure avec la France, à des conditions peu henorables à la dignité du Saint Siège.

Lorſqu'Alfonſe Roi de Naples vit que les François étoient ſur le point d'envahir ſon Royaume, il fit venir Ferdinand ſon fils en préſence des Seigneurs de ſa Cour, & après leur avoir expoſé l'état de ſes affaires, il leur dit qu'il avoit jugé à propos de remettre le Sceptre & la Couronne de Naples entre les mains de ſon fils, dont ils connoiſſoient déja le courage, la prudence & la valeur.

Après cette abdication, Alfonſe fit embarquer ſur des Vaiſſeaux ſes meubles les plus précieux pour les tranſporter en Sicile. En même tems il prit un habit Clérical pour paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite. Il écrivit à Ferdinand Roi d'Eſpagne, que ſa mauvaiſe ſanté l'avoit contraint de renoncer à la Royauté, & que comme il avoit fait autrefois un vœu de quitter la Couronne, il ſe croyoit obligé en conſcience d'y ſatisfaire, en remettant ſes Etats entre les mains de ſon fils. Mais le motif le plus apparent de ſon abdication, & de ſa retraite, étoit la haine que ſes Sujets avoient pour lui; & comme il ſe voyoit à la veille d'être attaqué par les François, il crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de remettre toute l'autorité à ſon fils, qui étant plus aimé des Napolitains, ſeroit plus en état de les défendre, & de faire la guerre avec plus de ſuccès. Ce Prince ne vêcut pas longtems après ſon abdication.

Après que Ferdinand eut été couronné, il ſortit de ſa Capitale à la tête de ſes Troupes, pour aller s'emparer des Gorges & des défilés, par où les Troupes Françoiſes devoient néceſſairement paſſer pour ſe rendre à Naples; mais ayant appris qu'ils marchoient vers la Campanie, il ſe retira de Capoue, Ville bien fortifiée, & défendue par une bonne Garniſon. Les François allèrent camper devant la Ville de Saint Germain, dont ils ſe rendirent maitres, auſſi bien que de Capoue. La Ville de Naples ne tarda pas à ouvrir ſes portes aux François, qui y furent reçus avec de grands applaudiſſemens.

La crainte qu'eut Charles VIII que la légereté naturelle des Napolitains ne

1495. ne cauſât quelque grande révolution, le contraignit de ſe retirer dans le Château-neuf, d'où il paſſa enſuite dans celui de l'Oeuf, ſitué ſur une éminence, qui eſt entourée de la Mer de tous côtés. Il tenoit des Galères toutes prêtes pour paſſer en Sicile, ſi le malheur de ſes affaires venoit à l'y obliger. En moins de quinze jours toutes les Villes & les Bourgades du Royaume de Naples ſubirent la loi du vainqueur, & ſe ſoumirent à ſa domination. Il n'y eut qu'un petit nombre de Places dans Labruze qui perſévérèrent conſtamment dans l'obéïſſance & la fidélité qu'elles devoient à leur maître légitime. Reggio fut obligé de ſe rendre, à la vue même de la Flotte Eſpagnole, qui ne fit aucun mouvement pour l'empêcher, parce qu'elle n'avoit encore reçu aucun ordre du Roi de Caſtille de faire des actes d'hoſtilité.

Les rapides conquêtes du Roi de France allarmèrent tous les Princes d'Italie. Le Roi d'Eſpagne n'étoit pas ſans crainte par rapport à ſes Etats de Sicile. Il ne ceſſoit de ſolliciter toutes les Puiſſances d'unir leurs forces aux ſiennes, pour s'oppoſer de concert à Charles VIII. La plus grande difficulté étoit de trouver de l'argent pour ſoutenir une guerre, que l'on prévoyoit devoir être longue & difficile. On aſſembla pour cet effet les Etats-Généraux d'Arragon, & le Roi jugea à propos de s'y rendre, pour y préſider lui-même en perſonne.

Ce fut à Veniſe que ſe rendirent les Ambaſſadeurs des Princes qui ſe liguèrent contre la France. On y conclut entre le Pape, l'Empereur, le Roi d'Arragon, & les Etats de Veniſe & de Milan une grande Alliance, que l'on nomma très Sainte, parce qu'on ſe propoſoit de défendre ſur-tout la Liberté de l'Egliſe. Le Roi de France voyant que la tempête groſſiſſoit de tous côtés, commença à prendre ſes meſures pour ſe retirer d'Italie en ſureté. Après avoir laiſſé une partie de ſes Troupes ſous le commandement du Comte de Montpenſier, pour contenir la Ville de Naples dans l'obéïſſance & le devoir, il marcha droit à Rome, où il entra au commencement du mois de Juin. Le Pape s'étoit ſauvé à Pérouſe.

Charles ne reſta pas longtems dans Rome: il en partit pour ſe rendre à Siene, & delà à Piſe. Lorſqu'il fut arrivé ſur les bords du Ter, François Marquis de Mantoue, Général des Troupes Vénitiennes, vint à ſa rencontre pour lui livrer bataille. L'Armée Vénitienne étoit campée aux pieds des Montagnes de l'Apennin, & celle de France dans la Vallée qui joint les deux Gorges des Montagnes. D'abord les Italiens battirent l'Avant-garde des François; mais ceux-ci s'étant ralliés, attaquèrent les Ennemis avec tant de furie, qu'ils furent obligés de plier. Plus de quatre mille Italiens reſtèrent ſur le champ de bataille. Le Marquis de Mantoue conduiſit les débris de ſon Armée à Navarre, pour preſſer le ſiège de cette Ville, dans laquelle le Duc d'Orléans s'étoit renfermé, & où il étoit fort reſſerré par les Troupes de Sforce.

Après la retraite de l'Armée Françoiſe, les affaires de Naples changèrent entièrement de face. Le Roi Ferdinand, qui juſques-là s'étoit tenu caché dans

dans l'Iſle d'Iſchia, reprit la moitié de ſon Royaume, autant par la mau- 1495.
vaiſe conduite des François, que par les ſecours qui lui furent donnés par pluſieurs Princes, & entr'autres par Ferdinand Roi de Caſtille, qui y envoya des Troupes ſous le commandement de Gonſalve Fernandès de Cordoue, depuis ſurnommé le Grand Capitaine. L'autre moitié ne tint guère davantage. Le Comte de Montpenſier n'ayant pu éxécuter un Traité qu'il avoit fait, fut relegué avec les ſiens dans des Contrées maritimes, dont le mauvais air les fit preſque tous périr, & lui-même mourut à Pouzzol, de maladie ou de poiſon.

Don Juan Roi de Portugal avoit formé le deſſein de faire une ligue avec Charles VIII, ſe flattant de retirer quelque avantage de cette alliance, dans un tems où le Roi d'Eſpagne étoit occupé contre la France. Cette réſolution inquiéta vivement Ferdinand, qui mit tout en œuvre pour détacher Don Juan des intérêts de la France, & pour l'engager dans les ſiens, & ceux des autres Princes, qui s'étoient ligués avec lui pour faire la guerre au Roi Charles. Don Juan rejetta les propoſitions du Caſtillan d'une manière ſi ambigue, qu'il ne fit qu'augmenter ſes inquiétudes, & que jetter de l'incertitude dans tous ſes projets. Cela l'engagea à envoyer en Portugal, Alfonſe Sylvius, en qualité d'Ambaſſadeur, afin de faire expliquer plus clairement le Roi.

Rodéric de Souſa, qui étoit alors Ambaſſadeur pour le Roi de Portugal auprès du Roi de Caſtille, écrivit à ſon maitre que Sylvius alloit en Portugal, moins pour traiter d'affaires, que pour voir par ſes propres yeux dans quel état étoit ſa ſanté, afin d'en informer promptement Ferdinand. Sylvius fit tant de diligence, qu'il arriva à Alvito, où étoit Don Juan, ſans que ce Prince l'y attendît ſi-tôt.

Sylvius fit tous ſes efforts pour engager Don Juan à une ligue avec le Roi de Caſtille & quelques autres Princes, pour réprimer ceux qui répandoient le tumulte & la diviſion dans la Chrétienté, & qui ne cherchoient qu'à opprimer le Pape. Don Juan répondit à ce diſcours, qu'il étoit lié avec tous les Princes dont il s'agiſſoit, & que le Pape, au-lieu de prendre part à toutes ces guerres, auroit dû demeurer neutre, & travailler à rétablir la paix & la concorde.

Depuis quelque tems Don Juan étoit attaqué d'une maladie de langueur, qui le conſumoit peu à peu, & ayant enfin ſenti lui-même que le moment de ſa mort n'étoit pas éloigné, il s'y prépara, dicta ſon Teſtament en préſence de Jean Pavoa de l'Ordre de Saint François, ſon Confeſſeur. On prétend qu'il voulut nommer George pour ſon ſucceſſeur, mais que Pavoa & Antoine Faria, qui écrivoit le Teſtament, lui ayant répréſenté qu'il alloit faire une injuſtice, & livrer le Royaume à toutes les fureurs d'une guerre civile, il changea de ſentiment, & laiſſa la Couronne à Emmanuel.

Ce Prince, après avoir donné ordre aux affaires les plus importantes, alla prendre les Bains chauds, qui étoient tout proche de la Ville d'Alvor

1495. dans le Royaume d'Algarve. Ces Bains lui donnèrent d'abord un flux, qui fut ſuivi d'un engourdiſſement dans tous les membres, qui dura juſqu'à ſa mort. Peu de tems après ayant eu une foibleſſe, Jaques d'Almeida lui tira la barbe, pour le faire revenir; le Roi s'en apperçut, & lui dit: *Il eût été plus reſpectueux que vous euſſiez touché mes pieds avec vos mains, que mon viſage.* Lorſqu'on lui annonça, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance, & qu'il falloit mourir, il fit un Codicile, par lequel il confirmoit pour ſon ſucceſſeur Emmanuel, auquel il recommandoit ſon fils George. Il envoya ce Codicile à Emmanuel par Ayrès de Sylva & Alvarès de Caſtro, afin que ce Prince leur ſçût bon gré de cette nouvelle, & que ces deux Seigneurs, qu'il aimoit beaucoup, puſſent ſervir Don George auprès d'Emmanuel. Il mourut peu de tems après, âgé de 41 ans, dont il avoit règné 14. Il donnoit par ſon Teſtament la Ville de Conimbre à Don George ſon fils, & vouloit qu'il ſuccédât à la Couronne, en cas qu'Emmanuel vînt à mourir ſans poſtérité légitime; & s'il n'avoit que des filles, il le prioit d'en faire épouſer une à ſon fils.

Don Juan avoit épouſé en 1470 Eléonore, fille de l'Infant Don Ferdinand Duc de Viſeu, & de Béatrix fille de l'Infant Don Juan. Ce Prince avoit un ſi grand reſpect pour le Saint Siège, qu'il voulut, malgré les abus qui pouvoient en réſulter, recevoir & publier ſes Bulles ſans les examiner. Il faiſoit rendre la juſtice avec la dernière éxactitude. Il ne pouvoit ſouffrir ceux qui abuſoient de la faveur du Prince, & il avoit coutume de dire que les plus grands crimes lui paroiſſoient plus excuſables que l'inſolence d'un Favori, qui ne ſe ſervoit de ſon crédit que pour opprimer le Peuple, & jetter dans l'eſclavage celui de qui il tenoit tout ſon pouvoir. Il aimoit la Vérité ſur toutes choſes. Il abhorroit le luxe, & mépriſoit la molleſſe. Il aimoit tendrement ſes Sujets, & diſoit ſouvent, qu'il aimoit mieux conſerver la vie d'un citoyen que d'exterminer mille de ſes Ennemis. Pour marquer ſon amour pour ſes Sujets, il prit pour déviſe un Pélican qui ſe tue ſur ſes Petits, avec ces mots, *pour la Loi & pour le Troupeau.* Il avoit beaucoup de goût pour les Sciences. La Philoſophie, les Mathématiques, l'Hiſtoire & la Poëſie l'occupoient agréablement. Il étoit eſtimé de tous les Princes de l'Europe. Il n'eut d'Eléonore ſon Epouſe qu'un fils appellé Alfonſe, qui ſe tua en tombant de cheval. George ſon bâtard fut Duc de Conimbre, Marquis de Torrès-novas, Grand-Maître des Ordres de Saint Jaques & d'Avis. Il prit le ſurnom de Lancaſtre; & c'eſt de lui que deſcendent les Ducs d'Aveiro.

Après la mort de Don Juan, le Peuple proclama Roi Emmanuel, qui commença ſon règne par la convocation des Etats Généraux du Royaume dans la Ville de Montémajor. Avant de les renvoyer, il envoya des Troupes en Afrique, ordonna qu'on y réparât les Places, & que Jean de Ménéſes Gouverneur d'Arzila marchât contre Barraxa, Muzza, & Acob, qui s'étoient révoltés. Ménéſes ayant ſéparé ſes Troupes en trois corps, marcha aux Ennemis, qu'il défit entièrement, après les avoir attaqués avec beaucoup de vigueur.

La

La peſte qui règna à Montémajor, obligea Don Juan d'en ſortir pour aller à Sétubal. Il trouva dans cette Ville la Reine Douairière, & la Ducheſſe de Bragance ſes Sœurs. Ces deux Princeſſes lui demandèrent la grace des enfans du Duc de Bragance, qui étoient en Caſtille depuis la mort de leur père. Le Roi leur accorda cette grace, & rendit aux enfans du Duc les biens qu'ils avoient poſſédés. 1495.

Comme les Portugais ſouhaitoient paſſionnément de voir leur Roi marié, on lui propoſa une des filles de Ferdinand Roi de Caſtille. Emmanuel y conſentit, pourvu que ce fût Iſabelle, veuve d'Alfonſe, fils de Don Juan. Cette Princeſſe étoit jeune, belle, mais foible & animée d'un faux zèle. Elle conſentit à ce mariage, à condition qu'Emmanuel chaſſeroit auparavant les Maures & les Juifs de ſes Etats. Le Roi propoſa cette affaire à ſon Conſeil, qui condamna cette violence, comme préjudiciable à l'Etat, & contraire à l'équité naturelle. Cependant la paſſion du Prince prévalut. On publia une Déclaration, par laquelle on ordonnoit à tous les Juifs & à tous les Maures établis en Portugal, de ſortir du Royaume dans un certain tems, ſous peine de demeurer eſclaves, s'ils n'obéïſſoient promptement.

Les Maures s'enfuirent en Afrique. Quant aux Juifs, après leur avoir enlevé tous leurs enfans au deſſous de l'âge de 14 ans, on les fit batiſer par force; & les vieux, qui reſtèrent, furent ſi maltraités, outre les avanies qu'on leur fit ſur leur départ, que, pour éviter l'eſclavage & toutes ces incommodités, ils ſe firent auſſi batiſer, quoiqu'ils gardaſſent encore dans le fond de leurs cœurs leur prémière Religion. Il ſe trouva des Juifs, qui, tranſportés de rage, aimèrent mieux égorger leurs enfans, ou les jetter dans des puits, que de les abandonner à l'eſclavage qu'on leur préparoit. 1496.

Par une nouvelle Déclaration, encore plus injuſte que la prémière, il fut ordonné à tous les Juifs d'embraſſer promptement le Chriſtianiſme, à peine de devenir eſclaves pour le reſte de leurs jours. Il n'y eut preſque perſonne dans l'Europe, qui ne condamnât cette violence, & le Pape lui-même la déſapprouva, tant elle étoit contraire à la Loi de Jéſus-Chriſt. Cette Ordonnance fut ſuivie de la diſpenſe du Vœu de Chaſteté perpétuelle, que le Pape Alexandre accorda aux trois Ordres Militaires de Portugal.

Ce fut dans ce même tems que Don Emmanuel ſongea ſérieuſement à pouſſer la découverte des Indes. Dans cette vue il aſſembla ſon Conſeil, où cette affaire fut débattue avec beaucoup de chaleur. Quelques-uns furent pour la négative, & demandèrent qu'on abandonnât une entrépriſe, qu'ils regardoient comme la ruine infaillible de l'Etat. D'autres propoſerent qu'on ſe bornât aux découvertes faites juſques alors; mais il y en eut qui furent d'avis qu'on continuât ces découvertes, qui ne pouvoient être que très avantageuſes à toute la Nation. 1497, & ſuiv.

Le Roi s'étant déclaré en faveur de ce dernier ſentiment, fit armer trois Vaiſſeaux, auxquels on ajouta une Pinque, qui fut chargée de vivres & de proviſions. On donna le commandement de ces Vaiſſeaux à Vaſquès de

1497 & ſuiv. Gama, à Paul de Gama ſon frère, & à Nicolas Coello. Le Roi, après avoir exhorté ces Capitaines à ſoutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, donna à Vaſquès ſes Lettres de créance pour les Rois des Indes, l'Itinéraire de Pierre de Covillan, & diverſes autres inſtructions.

Vaſquès, après avoir prêté ſerment au Roi en ſon nom, & au nom de tous les ſiens, ſe rendit à Lisbonne, où il s'embarqua au commencement de Juillet. Après avoir lutté près de quatre mois contre les vents, il prit port dans une grande Anſe, à laquelle on donna depuis le nom de Baye de Sainte Helène. Il y trouva un Peuple barbare & miſérable, mais d'une grande bonté & franchiſe. Après qu'on eut fait de l'eau, on remit à la voile, & on arriva au Cap de Bonne-Eſpérance, dans un tems d'orages & de tempêtes. L'Equipage, rebuté des fatigues d'une navigation de près de cinq mois, commença alors à ſe mutiner; & Vaſquès eût couru riſque de la vie, s'il n'eût trouvé une reſſource dans ſa fermeté & dans ſa conſtance.

Après qu'on eut doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, on alla ſe refaire des fatigues qu'on venoit d'eſſuier, dans une Baye, qui fut appellée depuis l'Aiguade de Saint Blaiſe. Vaſquès trouva d'abord dans les Cafres de cette Côte aſſez de facilité pour lui laiſſer faire de nouvelles proviſions; mais s'étant élevé entre eux & les ſiens quelques difficultés pour la traite, il alla plus loin dans un petit Port, où ayant reparti ſur tous les Vaiſſeaux les vivres qui reſtoient ſur la Pinque, il la brula ſelon les ordres qu'il en avoit. Après avoir paſſé, ſans s'en appercevoir, toute la Côte de Sofala ſi célèbre par les mines d'Or, on entra dans un Fleuve à la ſuite de quelques Canots, qui avoient des voiles de feuilles de Palmiers. Quelques-uns de ceux qu'on vit en cet endroit, portoient des Pagnes de coton & de toile peinte, des Bonnets de ſoie ou d'étoffe entremêlés d'or & d'argent.

Vaſquès remit à la voile après avoir fait radouber ſes Vaiſſeaux, & au bout de cinq jours de navigation il arriva à l'Iſle de Moſambique, qui n'eſt pas fort éloignée du Continent de la Côte orientale de l'Afrique, étant à 14 dégrés & demi de Latitude auſtrale. Les Naturels du Païs étoient des Cafres idolâtres du Royaume de Quiloa; mais les Maures, ſectateurs de Mahomet, en avoient fait une Echelle pour le commerce de Sofala & des Indes, à cauſe de la bonté & de la ſureté de ſon port. Les Cabanes de l'Iſle étoient couvertes de paille, & on n'y voyoit d'autre bâtiment que la Moſquée & la maiſon du Cheq, qu'Ibrahim Roi de Quiloa y entretenoit, pour percevoir ſes droits & y commander en ſon nom.

Un Officier du Cheq, lequel étoit né Sujet des Rois de Fez & de Maroc, n'eut pas plutôt reconnu que Vaſquès & ſes gens étoient Portugais, qu'il forma d'abord le deſſein de les perdre. On en vint bientôt aux hoſtilités, & quelques Almadies attaquèrent les Chaloupes Portugaiſes qui faiſoient de l'eau. Le Général en ayant porté ſes plaintes, & en demandant juſtice, on lui répondit avec aſſez de hauteur. Gama fit alors faire quelques décharges de ſon canon, dont il y eut quatre perſonnes de tués. Le

Cheq

Cheq épouvanté devint plus docile, il accorda à Gama ce qu'il voulut, & celui-ci s'étant contenté d'un Pilote, mit ſur le champ à la voile, & paſſa outre. 1497, & ſuiv.

Le Pilote accordé à Gama, lui avoit promis qu'il conduiroit ſa Flotte à Quiloa, ville opulente, & fameuſe par ſon commerce avec les Indes; mais les courants & les vents n'ayant pas ſecondé ſon projet, il entreprit de conduire la Flotte à Mombaze, Ville aſſez forte, & ſous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier. Cette Ville étoit très peuplée, & très floriſſante par ſon commerce. Ses maiſons étoient bâties de pierres, & elle avoit aſſez l'apparence d'une Ville d'Europe. Vaſquès ne voulut point entrer dans le Port, & ſe tint au large dans la Rade. Quelques Almadies, remplies d'hommes vêtus à la Turque, abordèrent les Vaiſſeaux au ſon des inſtrumens, & avec des démonſtrations de joie extraordinaires. Vaſquès n'en laiſſa entrer que quatre, qui lui conſeillèrent d'entrer dans le Port. Sur ces entrefaites, le Pilote trouva le moien de les inſtruire de ce qui s'étoit paſſé à Moſambique, & d'exciter leur haine contre les Portugais.

Dès que le Général ſe fut déterminé à entrer dans le Port, les Maures, comme pour lui faire honneur & l'eſcorter, vinrent dans pluſieurs petits Bateaux, où le nombre & la variété des Inſtrumens formoient un concert aſſez agréable. Quelques-uns entrèrent dans les Vaiſſeaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vaſquès fit alors le ſignal pour appareiller; mais comme la Capitane avoit de la peine à venir au vent, Gama craignant qu'elle n'allât donner ſur une batture voiſine, fit ſur le champ jetter un grélin & carguer les voiles. Les Maures, qui ignoroient la cauſe d'une manœuvre ſi peu attendue, crurent que leur trahiſon étoit découverte, & ſe précipitèrent dans la Mer pour ſe ſauver à la nage.

Gama averti par-là de leur complot, ſe remit en mer, pour aller chercher un Port plus ſûr. Il alla à Mélinde, Ville ſituée dans une belle Plaine, & entourée de magnifiques jardins. Son Roi étoit un vénérable vieillard, qui s'étoit déchargé du ſoin des principales affaires ſur un fils légitime, héritier de ſes Etats. Celui-ci ayant conçu, auſſi bien que ſon père, beaucoup d'eſtime pour les Portugais, fit prier le Général de rendre une viſite au Roi, qui déſiroit très ardemment de le voir. Vaſquès, qui ne vouloit pas trop s'expoſer, répondit que ſi lui-même vouloit s'aboucher avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à ſa rencontre. Le Prince y ayant conſenti, s'avança vers le Port, élevé ſur un Palanquin, & ſuivi d'un nombreux cortège, au milieu des voix & des inſtrumens, qui formoient autour de lui un concert. Dès qu'il eut joint le Général, il l'embraſſa tendrement, & après l'avoir entretenu quelque tems, il fit le tour des Vaiſſeaux pour les contempler. Après que Vaſquès lui eut fait quelques préſens, ils ſe ſéparèrent très ſatisfaits l'un de l'autre.

Gama n'ayant pu rendre viſite en perſonne au vieux Roi de Mélinde, la lui fit rendre par deux de ſes Officiers, dont ce Prince fut très content.

1497, & ſuiv. Les Portugais trouvèrent toutes les facilités qu'ils voulurent pour faire leurs proviſions. Le Prince leur fit même avoir un Pilote très habile, Indien de nation, & ſur lequel on pouvoit compter. Avant leur départ, le Prince fit promettre au Général de paſſer par Mélinde à ſon retour, pour ſerrer plus étroitement les liens de leur amitié.

Vingt jours après que Gama eut mis à la voile, il vint mouiller à deux milles de Calicut le 18 de Mai de l'année 1498. Cette Ville étoit alors le ſiège du Sacerdoce & de l'Empire, & le rendez-vous général de toutes les richeſſes de l'Orient. On y voyoit rouler dans le commerce les Diamans & les Pierres précieuſes des riches mines de l'Indoſtan; les Perles, l'Or, l'Argent, l'Ambre, l'Yvoire, la Porcelaine, les Etoffes de ſoie, les Toiles peintes, le Coton, l'Indigo, le Sucre, les Epiceries de toute eſpèce, les Bois précieux, les Aromates, & généralement tout ce qui peut contribuer à l'uſage & aux délices de la vie.

Ceux que Vaſquès envoya à terre pour donner part au Zamorin du ſujet de ſa venue, firent rencontre d'un Maure natif du Royaume de Tunis, nommé Monzaïde. Il ſavoit fort bien la Langue Eſpagnole, & avoit connu les Portugais à Oran. Il faiſoit alors l'office de Courtier & d'Agent de commerce à Calicut. Il négocia d'abord avec le Catual, qui étoit le Miniſtre du Zamorin dans Calicut pour le commerce, &, après avoir applani les prémières difficultés, il fit pourvoir à la ſureté de la Flotte, en la faiſant entrer dans le Port, qui eſt un peu éloigné de la Ville.

Le Zamorin ayant conſenti de recevoir Gama ſur le pied d'Ambaſſadeur, ce Genéral choiſit douze perſonnes pour lui faire cortège, & leur ordonna de ſe mettre d'un air de propreté convenable à l'occaſion préſente. Il fit en même tems parer les Chaloupes, & alla à terre au bruit de l'Artillerie des Vaiſſeaux, au ſon des Tambours, des Fifres & des Trompettes, ce qui faiſoit une eſpèce de pompe & de ſpectacle qui recevoit tout ſon prix de la nouveauté. Le Catual, qui l'attendoit à la deſcente, accompagné de deux cens hommes, l'ayant reçu avec bien des démonſtrations d'amitié & de politeſſe, le fit monter dans un Palanquin, & monta lui-même dans un autre. Les Portugais du cortège ſuivoient deux à deux, au milieu d'une foule de monde que la curioſité attiroit de toutes parts. Il fallut aller juſqu'à Pandarane, Maiſon de plaiſance où étoit alors le Zamorin, cinq milles au-delà de la Ville de Calicut. On paſſa par cette Ville, ſans s'y arrêter, & on alla coucher dans une petite Bourgade. Le lendemain on ſe remit en marche. Il ſe rencontra ſur le chemin deux Temples d'Idoles, où il fallut entrer. Les Portugais, qui s'étoient imaginé que tous les Indiens étoient des Chrétiens convertis anciennement à la foi par Saint Thomas, prirent ces Temples pour des Egliſes. Ils furent confirmés dans leur idée, en voyant les Brachmanes rangés en haie à la porte, pour préſenter leurs Eaux, que les Portugais prirent pour de l'Eau bénite, avec laquelle ils firent ſur eux le ſigne de la Croix très dévotement. On leur préſenta un peu de cendres, faites de fiante de Vache, qu'ils mirent ſur leur tête avec beaucoup d'hu-

d'humilité. Etant entrés dans les Temples, ils ſe proſternèrent devant les Idoles. Il eſt vrai que les figures de ces Idoles leur donnèrent quelque ſoupçon; mais ils furent raſſurés, lorſqu'ils en virent une qui reſſembloit aſſez à la Mère de Dieu tenant ſon Fils. Quelques Indiens ayant prononcé le nom de Marian, les Portugais ſe perſuadèrent que c'étoit la Vierge Marie, & l'honorèrent avec une dévotion toute particulière. 1497, & ſuiv.

Le frère du Catual vint prendre l'Ambaſſadeur dans l'un de ces Temples. Il étoit eſcorté d'un grand nombre de Naïres, & d'un équipage encore plus leſte que le prémier. Vaſquès monta dans un nouveau Palanquin riche & magnifique. On arriva ainſi au Palais du Roi. Les plus grands Seigneurs de l'Etat vinrent recevoir l'Ambaſſadeur, & le conduiſirent au travers de cinq grandes Cours, aux portes deſquelles il y avoit des Gardes, qui à grands coups de bâton écartoient la foule. La Sale de l'audience étoit ornée de riches tapiſſeries de diverſes couleurs. Le pavé étoit couvert de tapis de velours verd: tout le tour étoit rempli de ſièges diſpoſés en amphithéatre: dans le fond étoit un Sopha ou lit de repos, ſur lequel le Zamorin étoit couché, la tête mollement panchée ſur quelques carreaux. Il avoit ſur la tête une eſpèce de Bonnet en forme de Thiare ou de Mitre. Une Tunique blanche de coton parſemée de roſes d'or, & qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux, faiſoit tout ſon vêtement. Ses mains étoient ornées de divers Anneaux d'or, qui ſoutenoient des pierres précieuſes de grand prix. Ses bras & ſes jambes étoient nues, & relevées par des Carquans chargés de ſi belles pierreries qu'on en étoit ébloui. Il avoit devant lui deux grands Vaſes d'or. Il y avoit dans l'un de ces Vaſes ſon Bétel, qui lui étoit préſenté par un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & l'autre étoit plein d'eau pour ſe rincer la bouche. Il crachoit dans un Baſſin de même matière que les Vaſes.

L'Ambaſſadeur fut reçu à l'entrée de la Sale par un vieillard reſpectable, qui le préſenta au Roi. Après qu'on eut ſervi quelques fruits & autres rafraichiſſemens, le Zamorin fit dire au Général, qu'il pouvoit communiquer ſa commiſſion à quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui. Vaſquès répondit fièrement, que les Rois ne communiquoient qu'avec les Rois & avec leurs Miniſtres en préſence de peu de perſonnes. Le Zamorin ayant bien voulu condeſcendre à ce qu'il vouloit, le fit paſſer dans un appartement voiſin, où il ſe rendit lui-même avec quelques-uns de ſes principaux Officiers. Là on lut la Lettre du Roi de Portugal. Vaſquès fit un diſcours, qui diſoit à peu près la même choſe. Le Zamorin fit comprendre par ſes réponſes, qu'il eſtimoit l'alliance d'un Prince, qui le prévenoit d'une maniére ſi gracieuſe, & il témoigna qu'il étoit prêt de donner les mains au commerce, dès qu'on lui feroit connoître les denrées qu'on apportoit & celles qu'on ſouhaitoit.

Après cette audience, l'Ambaſſadeur fut reconduit à Calicut, où on lui aſſigna un logement pour lui & pour ſes gens. Deux choſes renverſèrent toutes les belles eſpérances que Vaſquès avoit conçues. La prémière fut l'im-

1497 & suiv. l'impoſſibilité où il ſe trouva de ne pouvoir donner que de belles paroles chez une Nation intéreſſée, où la coutume eſt de ne ſe préſenter jamais les mains vuides devant les Rois & leurs Miniſtres. La ſeconde cauſe du mauvais ſuccès de cette Ambaſſade, furent les mouvemens que les Mahométans ſe donnèrent pour empêcher que les Portugais ne leur enlevaſſent tout leur commerce dans un Païs, où ils ſe rendoient des Côtes d'Afrique & d'Arabie. L'argent que ces Infidèles répandirent abondamment, leur ayant gagné le Catual & les principaux Miniſtres, ils parvinrent juſqu'à donner au Zamorin des requêtes, dans leſquelles ils répréſentoient les Portugais comme des Pirates, des gens ſans foi & ſans honneur, qui avoient laiſſé par-tout ſur leur route des marques de leur cruauté & de leur perfidie.

Ces répréſentations ne manquèrent pas de faire impreſſion ſur le Zamorin. Vaſquès ayant été averti de ce qui ſe tramoit contre lui, alla trouver ce Prince pour tâcher de ſe juſtifier; &, après avoir laiſſé à terre quelques Otages & ſes Marchandiſes, il ſe retira à bord avec Monzaïde, qui voulut ſuivre la fortune des Portugais. Quelques répréſailles faites à propos mirent Vaſquès en état de ravoir ſes marchandiſes & ſes Otages. Il obtint même du Zamorin une Lettre pour le Roi de Portugal, dans laquelle ce Prince Indien permettoit la liberté du commerce, pourvu qu'il ſe fît ſans violence & ſans préjudice des autres Nations.

Gama fit enſuite voile pour les Iſles d'Anchédive, où après avoir fait radouber ſes Vaiſſeaux, il remit en mer, où les calmes le retinrent longtems avant que d'arriver à la Côte d'Afrique. La prémière terre qu'il y vit, fut la Ville de Magadaxo qu'il canona, par un reſte de dépit & de chagrin contre les Maures. Il paſſa à Mélinde, où il prit un Ambaſſadeur, que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant enſuite touché à l'Iſle de Zanzibar, & aux Iſles de Saint George près de Mozambique, où il perdit le Vaiſſeau Saint Raphaël ſur un Banc de ſable, il doubla le Cap de Bonne-Eſpérance dans le mois de Mars 1499, prit ſa route par les Iſles du Cap Verd & les Açorres, & arriva enfin à Lisbonne au mois de Septembre plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes de cent ſoixante & dix qu'il avoit eus en partant. Il perdit à ce voyage Paul de Gama ſon frère, qui fut enſeveli à l'Iſle Tercère.

Le retour de Vaſquès à Lisbonne fut célébré par des fetes, des jeux, des illuminations & des feux de joie. Le Roi, pour le recompenſer de ſes travaux, lui permit d'ajouter le Don à ſon nom, & de mettre dans l'écuſſon de ſes armes une partie de celui de la Couronne. Il le fit Amiral des Mers des Indes, lui aſſigna mille écus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années deux cens Cruzades d'or en marchandiſes, exemptes de tous droits pour les Indes, ce qui rendoit environ ſept autres cens Cruzades, & dans la ſuite des tems il le fit Comte de Vidiguerra. Tous ceux qui avoient eu part à cette expédition furent auſſi recompenſés.

Pour rendre éternelle la mémoire de cet évènement, Don Emmanuel fit bâtir une Egliſe magnifique ſous les auſpices de la Mère de Dieu dans le lieu même

même où étoit le petit Hermitage de l'Infant Don Henri, le prémier moteur des voyages & des découvertes Portugaiſes. Pour deſſervir cette Egliſe, il fit bâtir au même endroit un Couvent de Hieronimites (*), qu'il dota de très grands revenus, à condition de recevoir & d'inſtruire tous les gens de mer, qui voudroient y aller faire leurs dévotions. Il voulut que ce lieu portât le nom de Bellem ou de Bethléem; &, quoiqu'il l'eût diſtiné pour être le lieu de ſa ſépulture & des Rois ſes ſucceſſeurs, il ſembla vouloir en faire honneur à Don Henri, à qui il fit dreſſer une ſtatue dans l'endroit le plus éminent au-deſſus de la grande porte de l'Egliſe. 1497, & ſuiv.

La narration de l'expédition de Vaſquès a interrompu le fil de l'hiſtoire & des affaires de l'Europe, que nous allons reprendre dans l'endroit même où elles ont été interrompues. Peu de tems après le départ de Vaſquès pour les Indes, Emmanuel reçut la nouvelle de la concluſion de ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille. La Reine ſa mère l'accompagna juſqu'à Valence d'Alcantara, où Emmanuel ſe rendit pour l'épouſer. Les réjouiſſances de cette fête furent troublées par la nouvelle de la maladie de l'Infant Don Juan frère d'Iſabelle, qui ſe trouvoit en grand danger de mourir, & preſque à la dernière extrémité. Ce Prince étoit alors à Salamanque. Ferdinand s'y rendit ſur le champ, & trouva à ſon arrivée que ſon fils rendoit les derniers ſoupirs. Marguerite d'Autriche, qui avoit épouſé le Prince d'Eſpagne, fit en même tems une fauſſe couche.

Comme la ſucceſſion à la Couronne de Caſtille & d'Arragon regardoit Emmanuel & ſa femme, Ferdinand les fit venir l'un & l'autre dans ſon Royaume, pour les faire reconnoître pour ſes ſucceſſeurs. Ce Prince fit d'abord aſſembler les Etats de Caſtille, où Emmanuel & la Reine ſon épouſe furent déclarés ſes héritiers légitimes. En même tems on envoya des ordres à l'Archiduc Philippe & à l'Archiducheſſe Jeanne ſon épouſe, fille auſſi de Ferdinand, de quitter le nom de Prince & de Princeſſe de Caſtille & d'Arragon, qu'ils avoient pris. Emmanuel ſe rendit enſuite à Sarragoce, pour recevoir le ſerment de fidélité des Arragonois. Sur ces entrefaites Iſabelle accoucha d'un Prince, qu'on nomma Michel, & cette Princeſſe mourut une heure après. Emmanuel ne pouvant ſupporter des lieux, où il venoit de perdre une épouſe ſi accomplie, partit pour le Portugal, & laiſſa en Eſpagne ſon fils, que les Arragonois reconnurent pour ſucceſſeur de Ferdinand. Il ſe remaria bientôt après avec l'Infante Marie de Caſtille, ſœur de ſa prémière femme, & le Pape leur en accorda la diſpenſe.

Au commencement du mois de Mars de l'année 1500, le Roi Ferdinand ſe rendit à Grénade pour appaiſer une ſédition qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites. Quoique les Maures euſſent repaſſé la Mer depuis la priſe de leur Capitale, il y en avoit cependant encore un très grand nombre, diſperſés en différens endroits du Royaume. On leur avoit accordé de grands privilè- 1500, & ſuiv.

(*) Il eſt parlé ci-deſſous fort amplement de ce Monaſtère, & on a joint à la deſcription qu'on en donne quelques Planches qui y ont rapport. Voyez BELLEM, ou BETHLE'EM.

1500, & ſuiv. vilèges, mais à condition qu'ils vouluſſent ſe faire Chrétiens. A l'égard de ceux qui, après avoir embraſſé la Foi Chrétienne, retomboient dans leurs anciennes ſuperſtitions, on avoit jugé à propos de les ſoumettre à l'Inquiſition, & de leur enlever leurs enfans qu'on faiſoit batizer.

Cette violence ne manqua pas d'irriter les Maures, & ſur-tout ceux qu'on nommoit Albaïcains, & qui étoient en très grand nombre. Ils ſe ſoulevèrent, & après avoir fait des barricades dans les rues de Grénade, ils fortifièrent les Bourgs voiſins de cette Ville. Pour appaiſer cette révolte, on punit les plus coupables, & on fit publier une amniſtie générale en faveur de ceux qui ſe ſoumettroient & embraſſeroient le Chriſtianiſme. Environ cinquante mille Maures diſperſés dans la Ville de Grénade, dans les Fauxbourgs, ou qui labouroient la terre dans les campagnes voiſines, reçurent le batême en cette occaſion.

Dans le tems qu'on croyoit le tumulte appaiſé, les Maures montagnards ſe revoltèrent de toutes parts, & commirent de grands déſordres dans les lieux où ils ſe trouvèrent les plus forts. Les habitans de Huégiaris ſe ſoulevèrent les prémiers, ſe confiant moins ſur le nombre & la force de leurs Troupes, que ſur les Fortifications naturelles de leurs montagnes, où ils ſe croyoient en ſureté, & hors d'état d'être inſultés par les Caſtillans.

Comme il étoit à craindre que le mal n'augmentât, le Comte de Tendilia, Gouverneur de Grénade, accourut promtement, accompagné de Gonzalve de Cordoue, qui ſe trouvoit alors à Grénade. La place fut bientôt emportée de force, & l'on fit paſſer au fil de l'épée la plus grande partie des rébelles. Les autres ſe ſauvèrent dans les forêts & ſur les montagnes voiſines.

Cette ſévérité n'appaiſa pas la révolte. Les rébelles, après avoir porté la terreur & la déſolation dans toutes les campagnes voiſines, allèrent aſſiéger la Ville de Marxéna, dépendante du Grand-Maitre de Caſtille. En même tems les Caſtillans mirent le ſiége devant la Ville & la Forteresſe d'Hathamilla, qui appartenoit aux Maures. Les Maures ſe virent par-là dans la néceſſité d'abandonner le ſiége qu'ils avoient commencé.

Dans la crainte où étoit Ferdinand que les Maures ne fiſſent venir du ſecours d'Afrique, & ne l'empêchaſſent d'éxécuter les projets qu'il avoit formés ſur l'Italie, il fit mettre ſous les armes toute la Nobleſſe de l'Andalouſie, & alla lui-même mettre le ſiége devant la Ville de Curgiaronne, qui fut priſe & expoſée au pillage. En même tems différens corps de Troupes ſe partagèrent & parcoururent les montagnes. Ils prirent pluſieurs Villes & Forteresſes avec beaucoup de rapidité, tout fut ravagé, & le Païs que les Maures montagnards habitoient, ſe trouva bientôt réduit dans un état déplorable.

Les rébelles prirent alors le parti d'implorer la clémence du vainqueur. On conſentit de leur accorder une amniſtie générale, à condition qu'ils rendroient toutes les Places qu'ils avoient enlevées aux Chrétiens. On voulut encore

encore les obliger d'apporter en quatre jours toutes leurs armes, & on leur demanda cinquante mille écus d'or en deux payemens, avec trente Otages des plus conſidérables de toute la Nation, qui ſeroient remis entre les mains de Gonzalve de Cordoue, pour garans de leur fidélité. La mauvaiſe ſituation de leurs affaires les força de conſentir à toutes les conditions qu'on jugea à propos de leur impoſer. 1500, & ſuiv.

On profita de ces bonnes diſpoſitions apparentes des Maures pour les inſtruire & les faire batizer; &, pour leur ôter l'envie de ſe révolter à l'avenir, on mit ſur les Frontières de bonnes Garniſons, afin de les contenir dans le devoir. Le calme & la tranquilité paroiſſoient déja rétablis par-tout, lorſque tout-à-coup les habitans de Bele-Fiche, & de Nixar, deux Villes ſituées ſur le ſommet des Montagnes, prirent les armes, & entrainèrent dans leur révolte pluſieurs autres Villes. L'allarme fut bientôt repandue dans toutes les montagnes voiſines.

Ferdinand étoit dans la Ville de Grénade lorſqu'on lui apporta la nouvelle de ces mouvemens ſéditieux. Sur le champ il donna ordre à ſon Armée de s'avancer vers Bele-Fiche, pour en faire le ſiège. Cette Ville fut attaquée par les Chrétiens avec beaucoup de vigueur, & défendue par les Maures avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Infidèles repouſſèrent pluſieurs fois les Eſpagnols dont ils firent un grand carnage; mais enfin ne pouvant plus ſe ſoutenir, & n'ayant aucun ſecours à eſpérer, ils ſe virent dans la néceſſité de capituler, & de ſe ſoumettre à la diſcrétion du vainqueur.

Après la priſe de cette Place, les habitans de la plupart des Villes & des montagnes voiſines mirent bas les armes, & acceptèrent les conditions qu'on leur impoſa. Ferdinand accorda la permiſſion de paſſer en Afrique à tous ceux qui voulurent prendre ce parti, & il leur fournit même des Vaiſſeaux de tranſport. Ceux, qui ne voulurent point ſortir du Païs, furent condamnés à deux écus d'or par tête pour le prix de leur liberté, à condition néanmoins qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme. Pluſieurs paſſèrent en Afrique, les autres demeurèrent en Eſpagne, où ils firent ſemblant d'embraſſer une Religion qu'ils déteſtoient.

La prémière année du XVI ſiècle eſt remarquable par la célébration du grand Jubilé ſous le Pape Alexandre XI, & par la naiſſance de Charles Archiduc d'Autriche. Ce Prince, qui a rendu ſon nom ſi célèbre, eut pour mère Jeanne, fille de Ferdinand Roi d'Arragon & d'Iſabelle Reine de Caſtille; & pour père l'Archiduc Philippe, fils de l'Empereur Maximilien I. Charles naquit à Gand, où la Princeſſe Jeanne & l'Archiduc ſon époux tenoient alors leur cour. Huit jours après ſa naiſſance l'Archiducheſſe Marguérite ſa tante, & ſœur de l'Archiduc, arriva dans la même Ville, & fut mareine de ce Prince, avec une autre Princeſſe nommée auſſi Marguérite, ſeconde femme de Charles le Hardi. On donna au jeune Prince le nom de Duc de Luxembourg.

La paix entre la France & l'Eſpagne fut conclue cette même année, à

1500, & ſuiv. condition que les deux Rois partageroient le Royaume de Naples, quand ils en auroient fait la conquête ſur Frédéric, qui avoit ſuccédé à Ferdinand II ſon neveu, fils de cet Alfonſe que le Roi Charles VIII avoit dépouillé. En vertu de cet accord les Troupes des deux Couronnes entrèrent dans ce Royaume, & en prirent poſſeſſion. Comme ce partage ne put ſe faire à la ſatisfaction des deux parties, les Généraux en écrivirent à leurs maitres, pour leur demander des ſecours d'hommes & d'argent. Sur ces entrefaites chacun profita des avantages qui ſe préſentoient, & on en vint bientôt à une guerre ouverte. Gonzalve Fernandès de Cordoue, ſurnommé le Grand Capitaine, prévint les François, & ſe rendit maitre de pluſieurs places. Le Seigneur d'Aubigni, qui commandoit un corps de cinq mille hommes, fut battu & fait priſonnier. Peu de tems après Gonzalve de Cordoue s'avança juſqu'à Cirinola, où le Duc de Nemours étoit campé avec l'Armée Françoiſe. On en vint aux mains, & les Eſpagnols remportèrent une victoire complète. Les François perdirent dans cette action plus de trois mille hommes, tout leur canon, tout leur bagage, preſque tous leurs Drapeaux, & un grand nombre de priſonniers. Le Duc de Nemours y fut tué avec pluſieurs autres Officiers du prémier rang.

Après cette victoire, les Eſpagnols ſe rendirent maitres de la plupart des Villes du Royaume de Naples. Sur ces entrefaites Louïs XII entra dans le Rouſſillon à la tête d'une Armée de vingt mille hommes; mais Ferdinand étant allé à ſa rencontre, les François prirent le parti de ſe retirer, & même avec aſſez de précipitation. Le Roi de France ayant renvoyé une nouvelle Armée dans le Royaume de Naples, le Grand Gonzalve lui livra bataille ſur les bords de la rivière de Garellano, & remporta une nouvelle victoire.

Pendant ces divers évènemens, le Roi de Portugal voulant profiter de l'heureux ſuccès des découvertes de Gama dans les Indes, prit la réſolution d'y envoyer une nouvelle Flotte, qui ſe trouva prête à faire voile au mois de Mars de l'année 1500. Elle étoit compoſée de treize Vaiſſeaux, & de quinze cens hommes d'armes, outre les équipages. Le Roi en fit Général Pierre Alvarès Cabral, à qui il donna pour Lieutenant Sanche de Tovar.

Cabral arriva aux Iſles du Cap Verd après treize jours d'une navigation heureuſe. Deux jours après il perdit un Vaiſſeau, qui probablement coula à fond. Pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, il prit tellement le large, que le 24 d'Avril il ſe trouva à la vue d'une Terre inconnue ſituée à l'Oueſt, à laquelle il donna le nom de Sainte Croix. Ce nom fut changé depuis en celui de Bréſil ou Braſil, qui eſt celui d'un bois aſſez connu aujourdhui. Cabral y deſcendit pour rafraichir ſon monde & s'en mettre en poſſeſſion. D'abord on fit dreſſer un Autel ſur lequel on célébra la Meſſe avec grande pompe. Quelques petits préſens qu'on fit aux Sauvages, les remplirent d'une joie vive, qu'ils marquèrent par des chanſons, par leurs danſes, & par une grande quantité de fleches qu'ils tiroient en l'air. Cabral, avant que d'abandonner cette Terre, y fit élever une Colomne de marbre,

marbre, & envoya Gaſpard de Lémos avec un Vaiſſeau, pour informer Emmanuel de la découverte qu'il avoit faite. 1500, & ſuiv.

Cabral s'étant remis en mer, coupa droit ſur le Cap de Bonne-Eſpérance. Sur ſa route il fut attaqué d'une ſi violente tempête, que quatre de ſes Vaiſſeaux furent renverſés ſous voiles en un inſtant, & périrent ſans qu'on pût leur donner aucun ſecours, ni ſauver perſonne. Les autres furent diſperſés, & l'un d'eux reprit la route de Portugal. La Capitane, ſuivie de deux autres, dépaſſa le Cap de Bonne-Eſpérance, ſans s'en apperçevoir, & les trois qui reſtoient joignirent le Général ſur la Côte de Sofala. Cabral ayant réuni les reſtes de cette Flotte, alla juſqu'à Mozambique, & delà à Quiloa, où il s'aboucha avec le Roi Ibrahim. Il continua ſa route juſqu'à Mélinde, où il fut bien reçu du Roi, à qui il fit des préſens conſidérables.

Dès que le Général fut arrivé aux Iſles Archédives, le Zamorin envoya au-devant lui quelques Seigneurs de ſa Cour pour le ſaluer de ſa part, & lui offrir ce qui dépendoit de lui pour la ſureté du commerce. Cabral que les demarches du Zamorin rendirent fier, & que ſon procédé avec Vaſquès avoit mis ſur la défiance, lui fit demander une audience, & des Otages qui répondiſſent de ſa fidélité. Cabral parut à l'audience avec toute la magnificence Portugaiſe. Le préſent, qu'il fit au nom du Roi ſon maître, étoit digne du Monarque qui l'envoyoit. Le Zamorin étoit chargé de pierreries, & accompagné de la Cour la plus brillante. On rendit à l'Ambaſſadeur des honneurs qui étoient ſans exemple, & on ne lui refuſa rien de tout ce qu'il propoſa. On lui donna une maiſon, où il lui fut permis d'arborer l'étendart de Portugal, & d'en faire un lieu de franchiſe. André Corréa fut fait Conſul ou Facteur de la Nation, & il commença d'abord à étaler ſes magazins.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Les Maures, ennemis irréconciliables des Chrétiens, irritèrent de nouveau les Calicutiens contre les Portugais, & pouſſerent leur rage ſi loin, qu'après avoir enfoncé leur maiſon, ils la pillèrent, & y mirent tout à feu & à ſang, avant qu'on en pût donner avis aux Vaiſſeaux. De ſoixante-ſix Portugais, il y en eut cinquante de tués, parmis leſquels fut Corréa. Les autres ſe ſauvèrent avec peine vers le rivage.

Pour vanger cet affront, le Général Portugais brula ou prit treize gros Vaiſſeaux Calicutiens qui étoient dans le Port, & mit à la chaine tout ceux qui échapèrent au naufrage ou aux flammes. Il canona enſuite la Ville deux jours entiers avec tant de furie, qu'il abatit pluſieurs maiſons, fit périr plus de ſix cens perſonnes, & obligea le Zamorin de s'enfuir à la campagne. Après cette action d'éclat, Cabral mit à la voile pour Cochin, où il fit alliance avec Trimumpara Roi de cette Ville. Il paſſa enſuite à Cananor, où il prit quelques marchandiſes, quoiqu'il eût déja ſa cargaiſon faite. Il mit ſur ſon bord un Ambaſſadeur que le Roi de Cananor envoyoit en Portugal, à l'imitation du Roi de Cochin, qui y envoyoit auſſi le ſien pour ſerrer les nœuds d'une plus parfaite alliance. Il partit enſuite pour Liſbonne, où il

1500, & suiv. arriva la veille de Saint Jean, l'an 1501, ayant perdu sur sa route le Vaisseau de Sanche de Tovar, qui toucha sur de hauts fonds près de Mombaze. Cabral fut obligé d'y mettre le feu, après en avoir retiré l'équipage & les marchandises.

Après le retour de Cabral en Portugal, Don Emmanuel mit encore en mer vingt Vaisseaux, dont on fit trois Escadres différentes. On donna le commandement de la prémière à l'Amirante Don Vasquès de Gama, qui avoit eu le tems de se remettre des fatigues de son prémier voyage. Les deux autres, qui étoient chacune de cinq Vaisseaux, furent données à Vincent de Soldre, & à Estévan de Gama cousin de Vasquès, qui devoient obéïr à l'Amirante.

Vasquès doubla heureusement le Cap de Bonne-Espérance; &, après avoir établi sur sa route deux nouveaux Comptoirs sur la Côte de Zanguébar, l'un à Sofala, & l'autre à Mozambique, il se rendit avec toute sa Flotte au Port de Quiloa. Ibrahim épouvanté à la vue d'un si puissant armement, se vit dans la nécessité d'accepter toutes les conditions que Gama voulut lui imposer. En arrivant sur la Côte de Malabar, l'Amirante y trouva un gros Vaisseau, que le Sultan d'Egypte envoyoit toutes les années dans l'Indostan, d'où il revenoit richement chargé pour le compte de ce Prince. Il pilla ce Vaisseau, & y mit ensuite le feu, suivant en cette rencontre un peu trop les mouvemens de sa haine contre les Maures. Ayant pris port à Cananor, il fut reçu du Roi avec toute la magnificence possible, & traita avec lui d'égal à égal.

L'Amirante s'étant rendu avec sa Flotte devant Calicut, le Zamorin lui envoya un Député, pour lui faire des excuses de tout le passé. Comme ce Prince ne cherchoit qu'à faire tomber les Portugais dans ses pièges, Vasquès lassé de sa perfidie, fit pendre aux vergues cinquante Indiens qu'il avoit pris, & qu'il avoit distribués pour cet effet dans ses Vaisseaux. Après cette cruelle éxécution, qui fut faite à la vue de la Ville, il fit couper les pieds & les mains de tous ces cadavres, & les ayant fait exposer sur un radeau, il prit le tems pour le lâcher que la marée pût les porter à terre, pour y donner le spectacle d'une vengeance éclatante. Non content de cela, il fit braquer toute son artillerie contre la Ville, & la canona avec tant de succès, qu'une partie des maisons fut détruite ou brulée. Le Zamorin épouvanté, se sauva à Pandarane, pour se mettre à couvert du canon.

Vasquès content de cette expédition fit voile pour Cochin, où un Brachmane, homme d'esprit & d'un âge assez avancé, vint le trouver de la part du Zamorin, pour le prier de retourner à Calicut & de lui accorder la paix. L'Amirante s'y rendit avec deux Vaisseaux seulement, dont même il envoya l'un pour avertir Vincent de Soldre, qui étoit à Cananor, de venir le joindre. Le Zamorin crut avoir l'occasion de se venger des Portugais; mais il se trompa. L'Amirante découvrit le complot, leva l'ancre, & retourna à Cochin où il fit pendre le Brachmane.

Le Zamorin voyant que ses artifices ne lui avoient servi de rien, écrivit au

au Roi de Cochin ſon Vaſſal, & fit agir en même tems auprès de lui, & par menaces & par promeſſes, pour l'obliger à lui livrer les Portugais, ou bien à les contraindre de ſortir de ſes Etats. Trimumpara, bien loin de faire attention aux propoſitions du Zamorin, aſſura l'Amirante qu'il eſtimoit ſi fort l'alliance qu'il avoit faite avec lui, qu'il aimoit mieux tout perdre que d'y renoncer. 1500, & ſuiv.

Gama, qui étoit alors ſur ſon départ, fut ravi des diſpoſitions où il laiſſoit ce Prince, & n'omit rien pour lui perſuader qu'il devoit tout attendre de la reconnoiſſance des Portugais. Etant parti pour Cananor avec treize Vaiſſeaux, il trouva ſur ſa route aſſez près de Pandarane une Flotte de trente-neuf Bâtimens, que le Zamorin envoyoit pour le combattre. On en vint aux mains. Les Portugais aſſommèrent un grand nombre d'Indiens, dépouillèrent pluſieurs de leurs Vaiſſeaux, & y mirent enſuite le feu. Parmis les richeſſes qu'on trouva dans ces Vaiſſeaux, il eſt fait mention d'une Idole d'or du poids de ſoixante livres, dont les yeux étoient deux très belles Emeraudes, & qui avoit ſur la poitrine un Rubis, ou une Eſcarboucle d'un grand éclat & de la groſſeur d'une chataigne. Le manteau de l'Idole, relevé en broderie d'or, étoit enrichi de perles & de pierreries d'un grand prix.

Après que Vaſquès eut conclu un Traité avec le Roi de Cananor, & qu'il l'eut engagé à faire une Ligue offenſive & défenſive avec le Roi de Cochin, contre les entrépriſes du Zamorin, il reprit la route d'Europe, & arriva à Lisbonne le prémier de Septembre 1503. Don Emmanuel lui fit faire une entrée magnifique, qui pouvoit être regardée comme une eſpèce de triomphe.

Le Zamorin profita de l'abſence de Vaſquès pour ſe vanger de ſes ennemis. Il déclara la guerre au Roi de Cochin, qui ſe voyant hors d'état de pouvoir ſe défendre, demanda du ſecours aux Portugais, qui étoient la cauſe de cette guerre. Sur ces entrefaites Vincent de Soldre arriva à Cochin avec les Vaiſſeaux de ſon Eſcadre; mais ne voyant aucun profit pour lui à ſecourir ſon allié, il quitta la Mer de Malabar, & gagna la Mer d'Arabie pour y pirater ſur les commerçans de cette Côte. D'abord il fit cinq ou ſix groſſes priſes, ſur leſquelles il trouva, ſeulement en Or monnoyé, plus de deux cens milles Ducats; mais un orage furieux étant ſurvenu quelque tems après, il périt avec tout ſon équipage.

Le Roi de Cochin ſe trouvoit alors dans de furieux embaras. Le Zamorin étoit prêt à l'attaquer avec une Armée de cinquante mille hommes, dont le nombre groſſiſſoit tous les jours, par la déſertion des Princes ſes vaſſaux. L'Iſle de Cochin eſt tellement ſéparée du Continent, que le Détroit que la Mer y forme ſe trouve guéable ſur la fin du Juſant. Le Zamorin s'y préſenta pour tenter le paſſage, mais il fut obligé de ſe retirer avec perte. Le Roi de Cochin ayant raſſemblé ſes Troupes, alla préſenter bataille à l'Ennemi; mais il fut battu, bleſſé, & obligé de ſe ſauver dans l'Iſle de Vaïpin. De tous les Seigneurs de ſa Cour, le ſeul Caïmale de cette Iſle le ſui-

1500, & suiv. suivit avec les Portugais, que le Roi voulut toujours avoir avec soi.

Après la fuite du Roi de Cochin, le Zamorin entra dans la ville, y mit tout à feu & sang; &, après y avoir laissé des Troupes, il retourna à Calicut, tout fier de ses succès. Les choses étoient en cet état lorsqu'il arriva dans les Indes une nouvelle Flotte. Le Zamorin demanda alors la paix, dont les conditions furent règlées à l'avantage de Trimumpara & des Portugais. Mais ce calme ne dura guère. La guerre recommença, & fut plus cruelle que jamais. On se mit en campagne, on se battit de part & d'autre avec beaucoup de fureur, & les Portugais demeurèrent toujours victorieux, par la vigilance & la bravoure d'Edouard Pachéco Péreira, qui avoit été du prémier voyage de l'Amirante Don Vasquès de Gama. Il étoit venu cette seconde fois aux Indes, commandant un Vaisseau de l'Escadre d'Alfonse d'Albuquerque, mais il arriva avant lui, en ayant été séparé par le gros tems.

Les grands exploits de Pachéco rebutèrent tellement le Zamorin, qu'étant tombé dans une profonde mélancolie, il renonça à son Sceptre pour se retirer dans un Hermitage, dans la vue d'y passer le reste de ses jours dans l'éxercice de la pénitence. La mère de ce Prince, femme d'un grand courage, le piqua si vivement sur la lâcheté d'une dévotion, qui avoit tout l'air d'un dépit, qu'elle le fit sortir de sa solitude, & l'obligea de remonter sur le Trône. Mais il n'étoit plus tems de penser à se vanger. Lope Soarez d'Alvarenda arriva sur ces entrefaites avec treize Vaisseaux de sa Flotte, & quelques autres qui l'avoient joint sur sa route. Le Zamorin averti de sa venue, lui envoya des Députés à Cananor pour lui demander la paix. Soarez, bien loin d'écouter les propositions de ce Prince, alla se présenter devant Calicut, qu'il fit canoner pendant deux jours avec tant de succès, qu'il ruina un grand nombre de maisons, & fit périr plus de treize cens hommes.

Après cette action d'éclat, Soarez se rendit à Cochin, où le Roi le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui présenta Pachéco comme son libérateur. Le Général remercia ce Prince de sa constante affection pour les Portugais, lui offrit ses services, & se mit d'abord en état d'effectuer ses ordres. La Ville de Cranganor, située dans le Malabar à quatre lieues de Cochin, & composée de plusieurs Nations rassemblées, faisoit avec son Territoire un petit Etat, qui se gouvernoit en manière de République sous la protection du Zamorin, à qui elle payoit tribut pour se maintenir contre les Rois voisins, & soutenir son commerce. Dans la dernière guerre elle avoit paru fort zèlée pour les intérêts de ce Prince, & actuellement on avoit nouvelle que le Zomorin y faisoit de nouveaux préparatifs de guerre, pour revenir sur l'Isle de Cochin.

Soarez, averti de tous ces préparatifs, se mit en état de prévenir l'Ennemi. Le combat fut âpre & sanglant, mais enfin la victoire s'étant déclarée en faveur des Portugais, ils entrèrent dans la Ville de Cranganor, où ils mirent tout à feu & à sang. La guerre n'avoit presque pas troublé le commerce

des

des Portugais. Pachéco avoit pourvu à tout, de ſorte qu'à l'arrivée de Soarez dans les Indes la cargaiſon ſe trouva prête & extrêmement riche. Comme ce Général n'avoit plus rien à faire, il prit congé du Roi de Cochin, à qui il laiſſa Manuel Tellès Baretto avec quatre Vaiſſeaux pour la garde de ſes Places, & pour croiſer dans la Mer des Indes. 1506, & ſuiv.

Il y avoit alors à Pandarane dix-ſept gros Bâtimens richement chargés, & qui n'attendoient que le vent pour faire voile vers la Mer Rouge. Ils étoient dans une eſpèce de baſſin tous liés les uns aux autres, la poupe ſur le rivage, & la proue hériſſée de canons, avec quatre mille hommes pour la défendre. Soarez en ayant été averti, réſolut de les aller attaquer. Il s'y rendit avec toute ſa Flotte, & ayant attaqué les Maures avec beaucoup de vigueur, il les obligea d'abandonner leurs Vaiſſeaux, qui furent conſumés par les flammes avec toutes les richeſſes qu'ils contenoient. Après cette victoire, Soarez prit la route de Portugal où il arriva le 22 de Juillet 1505.

Tandis que les Portugais s'établiſſoient dans les Indes, les Eſpagnols pourſuivoient les découvertes que Chriſtophle Colomb avoit commencées avec tant de ſuccès dans l'Amérique. Nous avons vu que la prémière Ville que cet Amiral fit bâtir dans ce nouveau Monde, fut nommée Iſabelle, en mémoire de la Reine de Caſtille. Comme il étoit informé qu'il y avoit à Cibao des mines d'Or, il voulut qu'on en fît la découverte, & chargea de cette commiſſion un Capitaine nommé Alfonſe Ojéda, auquel il donna un Détachement de quinze Soldats bien armés. Ojéda, après avoir fait cette découverte, reprit avec quantité de montres d'Or la route d'Iſabelle, où le récit de ce qu'il avoit vu, & les preuves qu'il en faiſoit briller aux yeux de ſes compatriotes ſemblèrent ranimer toute cette Colonie, que la famine & le deſeſpoir commençoient de réduire à une langueur mortelle. Colomb voulut viſiter lui-même ces mines, y mener des ouvriers, & y conſtruire une Forteresſe. Sur la route il découvrit une mine de Cuivre, une carrière d'Azur, & une d'Ambre. Arrivé aux mines de Cibao, il eut la curioſité de monter ſur la plus haute des montagnes, qui ſont à l'entrée de ce beau Païs, & il vit delà preſque toute l'Iſle Eſpagnole.

Un Païs, où à chaque pas on marchoit ſur l'Or, méritoit bien que l'on penſât à s'en aſſurer la poſſeſſion. Colomb y fit bâtir une Forteresſe à laquelle on donna le nom de Saint Thomas, dans une preſqu'Iſle que forme la riviere Xanique, & après y avoir laiſſé des Troupes & des ouvriers, il retourna à Iſabelle. Il trouva cette Ville dans l'état du monde le plus triſte. Il n'y avoit plus de vivres, les maladies y regnoient, & on manquoit abſolument de remèdes. Tout cela n'empêcha pas l'Amiral de partir pour de nouvelles découvertes. Il fit preſque tout le tour de Cuba, & s'aſſura que c'étoit une Iſle. Il découvrit une autre grande Iſle, qu'il nomma Sant-Yago, mais qui eſt connue aujourdhui ſous le nom de Jamaica, qui eſt celui que lui donnoient les habitans.

Comme les Eſpagnols manquoient abſolument de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, ils commencèrent à ſe donner toutes ſortes de licences, & à

noitre la vérité des accuſations portées contre eux, il fut réſolu d'envoyer ſur les lieux un Commiſſaire, & on choiſit pour cet effet Don Jean Aguado, Maitre d'Hôtel de la Reine. Ce Commiſſaire, dont le choix ne fut pas heureux, arriva à Iſabelle, dans le tems que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux frères de Caonabo, leſquels avoient remué de nouveau. D'abord il fit proclamer à ſon de trompe ſa Lettre de créance, & publia qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & en délivrer la Colonie. Il n'en fallut pas davantage pour aſſembler autour de lui les mécontens, qui étoient en grand nombre. Les plaintes furent favorablement reçues, & le Commiſſaire ajouta foi à tout. Les informations faites, l'Amiral déclara qu'il iroit lui-même en Eſpagne plaider ſa cauſe au Tribunal de Leurs Alteſſes, pour les inſtruire en détail de ce qui regardoit ſes découvertes, & rendre en même tems raiſon de ſa conduite. 1500, & ſuiv.

L'Amiral confia le gouvernement de l'Iſle à ſes deux frères, & pourvut de Commandans, dont il ſe croyoit ſûr, les différens poſtes de la Colonie. Sur l'avis qu'il reçut, que dans un certain endroit, vers la partie du Sud, il y avoit des mines d'or très abondantes, il y envoya avant ſon départ François de Garay & Michel Diaz, qui ſe firent conduire juſqu'à une rivière nommée Hayna, dans laquelle on leur avoit dit qu'un grand nombre de ruiſſeaux déchargeoient de l'or avec leurs eaux. Ils trouvèrent que la choſe étoit véritable, & ayant fait creuſer la terre en pluſieurs endroits, ils virent par-tout quantité de grains d'or, dont ils portèrent des montres à l'Amiral. Colomb donna auſſitôt ſes ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresſe ſous le nom de Saint-Chriſtophle, & ce nom s'étendit depuis aux mines, qu'on creuſa aux environs, & d'où l'on a tiré des tréſors immenſes.

Dans la ſituation où ſe trouvoit l'Amiral, cette belle découverte ne pouvoit que lui cauſer une grande joie, & faire tomber une des plus conſidérables accuſations intentées contre lui par quelques-uns de ſes ennemis, qui avoient eu l'imprudence de publier, qu'il n'y avoit que peu d'or dans l'Iſle Eſpagnole, & qu'on en verroit bientôt la fin.

Colomb partit pour l'Eſpagne le 10 de Mars 1496, & le 10 d'Avril il reconnut la Guadeloupe, dont il s'approcha, à deſſein d'y faire de l'eau & du bois. Delà il continua ſa route, & entra dans la Baye de Cadix l'onzième de Juin. S'étant rendu à Burgos, ſéjour ordinaire de la Cour en ce tems-là, il n'y trouva ni le Roi, qui faiſoit la guerre en Rouſſillon aux François, ni la Reine, qui étoit alors à Lorédo. Mais l'un & l'autre furent bientôt de retour à Burgos, & l'Amiral fut reçu de leurs Alteſſes avec de grands remercimens pour ſes nouveaux ſervices. On ne lui parla en aucune maniere des accuſations portées contre lui, peut-être parce qu'on avoit reconnu que la paſſion y avoit eu beaucoup de part.

Pendant le ſéjour de l'Amiral en Eſpagne, on fit de concert avec lui quelques reglemens, qui puſſent ſervir de modèle pour les Colonies qu'on fonderoit dans la ſuite. On convint entr'autres qu'on y feroit paſſer des

1500, & ſuiv. Troupes, des Mariniers, des Ouvriers en or, des Laboureurs, des Artiſans, des Médecins, des Chirurgiens, des Joueurs d'Inſtrumens pour chaſſer la mélancolie, & des Religieux de Saint François pour la conduite ſpirituelle des Eſpagnols & l'inſtruction des Inſulaires. Quant aux Procureurs & aux Avocats, on leur défendit l'entrée du Nouveau Monde, de peur que la chicane ne s'introduiſît avec eux dans un Païs où elle n'avoit jamais été connue. Pour ſuppléer la diſette de Sujets dans les Indes, il fut arrêté qu'on y enverroit tous ceux qui étoient détenus dans les priſons pour crimes ou pour dettes.

Tandis qu'on équippoit une nouvelle Flotte pour le troiſième voyage de Colomb, cet Amiral profita de ce tems-là pour envoyer quelques Bâtimens chargés de proviſions à Iſabelle, & pour ordonner à ſon frère de placer ailleurs cette Colonie, dont le terrein étoit ſtérile. Conformément à ces ordres, le frère de Colomb fit d'abord tracer le plan d'une nouvelle Ville, & en aſſez peu de tems la plus grande partie des habitans d'Iſabelle vinrent s'y établir. On la nomma la Nouvelle Iſabelle, mais elle fut depuis connue ſous le nom de San-Domingo (*).

Après que Don Barthélémi eut donné ſes ordres pour preſſer les travaux de cette nouvelle Ville & de la Forteresſe qu'il y faiſoit conſtruire en même tems, il partit pour Xaragua à la tête de trois cens hommes, pour obliger Béhéchio Roi de ce Païs à ſe ſoumettre au tribut que les autres Caciques étoient obligés de payer. Comme ce Prince n'avoit point d'Or dans ſes terres, on convint à l'amiable d'une certaine quantité de Coton & de Vivres, & toutes choſes ſe paſſèrent ſans qu'on fût obligé d'en venir aux hoſtiltés. Cette affaire terminée, Don Barthélémi ſe rendit à Iſabelle, où il trouva qu'on manquoit abſolument de tout. Peu de tems après le bon Guarionex, dont les Sujets recevoient toutes ſortes de mauvais traitemens des Eſpagnols, ſe révolta pour ſe délivrer de l'eſclavage où il étoit réduit. Don Barthélémi marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de 15000 hommes, il l'attaqua ſi bruſquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, il le fit priſonnier. Il le relâcha néanmoins à la prière de ſes Sujets, qui le lui redemandèrent avec les dernières inſtances.

Bientôt après on vit naître une nouvelle révolte, qui penſa cauſer la ruine entière de la Colonie. L'Amiral, en partant pour l'Eſpagne, avoit revêtu de la Charge d'Alcaïde Major, ou de Grand Sénéchal de l'Iſle, un certain François Roldan Ximénès, homme de beaucoup d'eſprit, mais ambitieux, hardi, & le plus violent de tous les hommes. Ayant formé le deſſein de ſe ſaiſir du gouvernement, il commença par s'aſſurer des Artiſans, & entraina dans ſa révolte le Cacique Guarionex. Le prémier acte

(*) On a joint ici une Carte de l'Iſle de *San-Domingo* ou *Saint-Domingue*, qui repréſente en même tems une partie de *Cuba*, de *Porto Rico*, de la *Jamaïque* avec une partie des Iſles voiſines.

Ile, donna à la Côte le nom de Paria. Il la trouva fort agréable, & les Habitans assez traitables, & tous fort bien faits. Plusieurs avoient de l'or; mais il étoit presque tout de bas aloi: les femmes avoient des Coliers & des Bracelets de Perles, & elles indiquèrent aux Espagnols l'endroit, d'où l'on

acte

(*) On a joint ici une Carte de l'Iſle de *San-Domingo* ou *Saint-Domingue*, qui répréſente en même tems une partie de *Cuba*, de *Porto Rico*, de la *Jamaïque* avec une partie des Iſles voiſines.

acte d'hoſtilité que fit Roldan, fut de ſe ſaiſir par force des clefs du Maga- 1500,
zin Royal: il en rompit toutes les ſerrures, & diſtribua à ceux de ſa ſuite & ſuiv.
une bonne partie de ce qu'il y trouva d'armes & de proviſions. Don Barthélémi effraié des progrès, que faiſoit cette révolte, penſa aux moiens de gagner Roldan, qu'il deſeſpéroit de réduire par la force. Il eut pour cet effet une entrevue avec ce rébelle, mais les eſprits s'y agrirent encore davantage, & l'Alcaïde Major en ſortit, réſolu à porter les choſes à toute extrémité.

Sur ces entrefaites il arriva d'Eſpagne deux Caravelles chargées de vivres, qui mouillèrent à San-Domingo le 3 de Février 1498. Elles étoient commandées par le Sergent Major Pierre Fernandez Coronel, qui apporta à Don Barthélémi les Proviſions de la Charge d'Adélantade, ſignées du Roi & de la Reine. Comme les Sujets de Guarionex ſe trouvoient alors moleſtés par les Eſpagnols des deux partis, ce Prince réſolut de ſe retirer chez les Ciguayos, qui habitoient vers le Cap Cabron, & il y fut fort bien reçu de Mayobanex leur Souverain. A cette nouvelle, l'Adélantade marcha contre Guarionex, & déclara la guerre aux Ciguayos, chez qui il s'étoit retiré. On en vint bientôt aux mains, & les Indiens ayant été défaits, on ſe ſaiſit de Mayobanex, qui fut condamné à être pendu, comme convaincu de crime de rébellion. Les Ciguayos déchargèrent leur reſſentiment ſur Guarionex, qu'ils livrèrent aux Caſtillans.

Tel étoit l'état des affaires de la Colonie, lorſque l'Amiral entra pour la prémière fois dans le Port de San-Domingo. Mais il eſt bon de reprendre la ſuite de ſon voyage, qui fut le troiſieme des quatre, qu'il a faits dans le Nouveau Monde. Il partit le 30 de Mai 1498 du Port de San-Lucar, & tira droit à l'Iſle de Porto-Santo, où il arriva le 7 de Juin. Arrivé à l'Iſle de Fer, il détacha trois Navires de ſa Flotte, pour aller en droiture à l'Iſle Eſpagnole. Les trois autres Navires, que l'Amiral s'étoit reſervés, prirent la route des Iſles du Cap Verd, d'où ils tirèrent au Sud-Eſt. Colomb découvrit ſur ſa route l'Iſle de la Trinité, & y ayant trouvé un mouillage aſſez ſûr, il permit à ſes équipages d'aller à terre. Il y fut lui-même pour viſiter cette terre, & il y étoit à peine arrivé, qu'il vit venir un Indien de bonne mine, lequel avoit ſur ſa tête une eſpèce de couronne d'or. Il l'aborda, & remarquant que cet homme avoit envie d'une toque de velours cramoiſi, qu'il portoit, il la lui offrit: l'Inſulaire, qui étoit apparemment le Cacique du lieu, l'accepta, & lui donna en échange ſa couronne d'or. Dès la veille il avoit apperçu vers le Sud une terre, qu'il prit encore pour une Iſle, & qu'il nomma Iſla Santa, & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'il reconnut que c'étoit le Continent.

Colomb étant arrivé à la Terre ferme, qu'il prenoit toujours pour une Iſle, donna à la Côte le nom de Paria: il la trouva fort agréable, & les Habitans aſſez traitables, & tous fort bien faits. Pluſieurs avoient de l'or; mais il étoit preſque tout de bas aloi: les femmes avoient des Coliers & des Bracelets de Perles, & elles indiquèrent aux Eſpagnols l'endroit, d'où l'on

1500, & suiv. tiroit & l'Or & les Perles. Après avoir visité le Golfe de la Baleine, qui est celui où se décharge l'Orénoque, il entra dans un très beau Port, qu'il appella le Port des Chats, parce qu'il y vit de gros Singes, qu'il prit pour des Chats.

L'Amiral étant entré dans le Golfe, où on lui avoit dit que se pêchoient les Perles, il en fit le tour, & fut par-tout charmé de la beauté du Païs. La curiosité l'ayant engagé à descendre à terre, quantité de Sauvages vinrent à lui, portant au cou de petites lames, qu'ils nommoient Caracolis, & qui avoient à peu près la figure des Haussecous dont se servent les Officiers. Ce nom de Caracolis étoit proprement celui du métal, dont ces lames étoient faites, ou plutôt d'une composition de métaux, où l'or dominoit. Mais ce qui augmenta de beaucoup la joie des Castillans, c'est qu'ils apperçurent quantité de femmes, qui avoient des Colliers & des Bracelets de Perles, qu'elles leur donnèrent presque pour rien. On apprit d'elles que ces Perles se pêchoient au voisinage d'une Isle, qu'elles montrèrent à l'Occident. L'Amiral tourna de ce côté-là, & après avoir fait six ou sept lieues, il aborda à une Isle fort peuplée, qu'il nomma la Marguerite, laquelle a quinze lieues de long sur six de large. Entre cette Isle & la grande terre, que Colomb avoit enfin reconnu être un Continent, il apperçut deux autres Isles plus petites, dont l'une se nommoit Cochem, & l'autre Cubagua.

Il y avoit proche de cette derniere Isle des Indiens, qui pêchoient des Perles. Un Matelot ayant remarqué parmi eux une femme, qui portoit au cou une grande quantité de fils de Perles, il prit un plat de terre de Valence, peint de différentes couleurs, sur un assez beau vernis, le mit en pièces, & en présenta les morceaux à l'Indienne, qui lui donna en échange un bon nombre de ses Perles. Il les porta à l'Amiral, qui le renvoya avec plusieurs autres bien fournis de plats de Valence, & de petites Sonnetes; ils ne tardèrent pas à revenir avec trois livres pesant de Perles, la plupart médiocres, quelques-unes fort grosses; car pour ce qu'on appelle la Semence de Perles, ce Peuple n'en faisoit point de cas, & ignoroit la manière de la pêcher.

L'Amiral, après avoir fait cette belle découverte, partit de Cubagua le 15 d'Aout 1498, & arriva le 22 du même mois à San-Domingo. A son arrivée il apprit la nouvelle de la révolte dont nous avons parlé. Comme il importoit qu'on n'apprît en Espagne ce soulevement, qu'après qu'il seroit appaisé, Colomb voulut tenter la voie de la douceur, avant que de prendre celle de la force; mais avant toutes choses, il crut devoir mettre dans ses intérêts tous ceux, dont la fidélité pouvoit être suspecte, & comme il savoit que plusieurs souhaitoient avec passion de retourner en Espagne, il fit publier qu'il fourniroit des Bâtimens & des vivres à ceux qui voudroient s'embarquer. Plusieurs acceptèrent l'offre, & l'Amiral tint parole.

Le plus difficile étoit de gagner Roldan, qui rejettoit sur l'Adélantade la faute de tout ce qui s'étoit passé. L'Amiral fit bien des demarches pour le porter à se soumettre, mais toujours inutilement. Comme les Navires qui de-

devoient ſe rendre en Eſpagne, ne pouvoient plus différer leur départ, 1500,
l'Amiral ne put ſe diſpenſer d'inſtruire par cette voie la Cour de ce qui ſe & ſuiv.
paſſoit dans l'Iſle. Roldan ne manqua pas d'écrire en même tems, & ce ſéditieux trouva des appuis parmi quantité de perſonnes puiſſantes, qui furent ravies d'avoir une occaſion de perdre les Colombs. Roldan prit cependant le parti d'aller trouver l'Amiral à San-Domingo, mais ſon véritable deſſein étoit de lui débaucher autant qu'il pourroit de ſes gens. Cette entrevue n'ayant pas eu le ſuccès dont on s'étoit flatté, l'Amiral publia une Amniſtie en faveur des Rébelles, & prit le parti de renouer les négociations avec Roldan. Elles furent conduites avec tant de dextérité, qu'on convint de certains articles qui furent ſignés & éxécutés de bonne foi. Roldan rentra dans l'exercice de ſa charge; mais il ne laiſſa pourtant pas de ſe comporter toujours avec l'Amiral, plutôt en vainqueur, qui a donné la loi, qu'en criminel, à qui on a fait grace.

Dans le tems qu'on reçut en Eſpagne les derniers Mémoires que l'Amiral y avoit envoyés, Alfonſe de Ojéda qui étoit retourné depuis peu en Europe, & qui ſe trouvoit alors à la Cour, demanda à Fonſeca Evêque de Cordoue & ennemi des Colombs, qu'on les lui communiquât, dans le deſſein, diſoit-il, de continuer les découvertes ſi heureuſement commencées par l'Amiral. Après avoir obtenu ce qu'il demandoit, il ſe rendit en diligence à Séville, où il eut bientôt trouvé des fonds pour l'armement qu'il projettoit. Jean de la Coſa, un des plus habiles Pilotes, qui fuſſent alors en Europe, s'engagea à lui. Améric Veſpuce, riche marchand Florentin, s'y intéreſſa pour une ſomme conſidérable, & voulut auſſi être du voyage. Cet Italien avoit la réputation d'être habile dans la Navigation, l'Aſtronomie, & la Coſmographie; & ce fut lui qui, à ſon retour en Europe, publia une Rélation de ſon voyage, dans laquelle il eut la hardieſſe d'avancer, qu'il avoit le prémier de tous découvert le Continent du Nouveau Monde, & il en fut ſi bien cru ſur ſa parole, quoique démentie par la notoriété publique, que ſon nom eſt devenu celui de cette quatrième partie de la Terre, qui ſeule égale, ſi même elle ne ſurpaſſe pas les trois autres en grandeur & en richeſſes.

Ojéda aborda d'abord à une terre, qui étoit à deux cens lieues à l'Orient de l'Orénoque; & après avoir paſſé la Bouche du Dragon, il continua ſa route à l'Oueſt pendant deux cens autres lieues, juſqu'au Cap de la Véla. Il découvrit dans cette courſe le Golfe de Vénézuéla, ou de la petite Veniſe, auquel il donna ce nom à cauſe d'un Village, qu'il y trouva bâti ſur des pilotis dans de petites Iſles, avec des ponts de communication de l'une à l'autre. Du Cap de la Véla, Ojéda revint à la Marguerite, & ſes Navires faiſant eau de toutes parts, il les mit en carène, à la Côte de Cumana, où il fit conſtruire un Brigantin. Il deſcendit dans une des Iſles Caraïbes, d'où il fit voile vers l'Iſle Eſpagnole, & le 5 de Septembre 1499 il prit terre au Port d'Yaquimo, où il avoit deſſein de charger du bois de Bréſil. L'Amiral en ayant été averti, lui envoya l'Alcaïde Major Roldan, pour lui commander

1500, & suiv. der de se retirer. Ojéda ayant répondu, qu'il comptoit bien d'aller rendre ses devoirs à l'Amiral, l'Alcaïde se contenta de cette réponse, & reprit le chemin de San-Domingo. Quelque tems après on sut qu'Ojéda étoit avec ses Vaisseaux à la Côte de Xaragua. L'Alcaïde Major y fut encore envoyé, & en arrivant, il apprit que plusieurs des nouveaux habitans de ces quartiers-là s'étoient déclarés pour lui, & qu'ayant voulu contraindre par la force les autres à suivre leur exemple, il y avoit eu de part & d'autre du sang répandu. Ojéda s'éloigna quelque tems après, & appareilla vers la fin de Février 1500 pour retourner en Castille.

Le feu de la sédition commença à se réveiller dans ce tems-là de toutes parts; mais Colomb prit de si bonnes mesures, qu'il la dissipa dès le commencement, & rétablit le calme par-tout. Ce calme ne fut pourtant pas de longue durée, & il cachoit même une horrible tempête, dont tout ce qui s'étoit passé jusques-là n'étoit qu'un léger prélude. En effet, tandis que cet Amiral s'appuyoit sur son innocence, & sur la protection de la Reine Isabelle, ses ennemis firent jouer tant de ressorts, que cette Princesse prit la résolution de lui ôter absolument le gouvernement du Nouveau Monde. Tout cela se passa sur la fin de l'année 1499, mais la déposition de l'Amiral ne fut signée qu'au mois de Juin de l'année suivante.

Après cette action d'éclat, le Roi & la Reine donnèrent la charge de Gouverneur Général dans les Indes à Don François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava. Le prémier ordre, que lui donna la Reine, fut de déclarer les Indiens libres, & de les traiter comme tels. Bovadilla mit à la voile sur la fin de Juin avec deux Caravelles. A son arrivée à San-Domingo, il se logea dans la maison de l'Amiral, qui étoit alors absent, se saisit de ses papiers, confisqua ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, & transfera son frere Don Diègue dans une des Caravelles qui l'avoient amené, après lui avoir fait mettre les fers aux pieds. L'Amiral, après avoir délibéré avec ses amis sur ce qu'il avoit à faire, prit la résolution de reconnoître Bovadilla en qualité de Gouverneur Général, & de l'aller trouver au plutôt. A son arrivée, Bovadilla le fit enlever & enfermer dans la Citadelle, les fers aux pieds. Don Barthélémi n'eut pas un meilleur sort que ses deux freres, il fut arrêté, & conduit enchaîné dans la même Caravelle, où étoit Don Diegue.

L'Amiral souffrit sa disgrace avec une grande fermeté d'ame, & fit voir par ses réponses à tout ce qui lui étoit objecté, qu'on ne pouvoit le convaincre que de ces fautes, qu'on devoit pardonner aux grands embarras, où il s'étoit trouvé. A l'égard des procédures qu'on faisoit contre lui, il en appella au Tribunal de leurs Altesses, auquel il demanda d'être renvoyé. Bovadilla se trouva par-là dans un grand embaras; il eût bien voulu se défaire de ses prisonniers, mais n'ôsant le prendre sur soi, il crut devoir se contenter de faire rendre contre eux un Arrêt de mort, & de les renvoyer en Espagne avec leur procès tout instruit.

Les prisonniers attendoient avec quelque sorte d'inquiétude quelle seroit la

la déciſion de leur ſort, quand Alfonſe de Valléjo, Capitaine de la Caravelle, où étoient les deux frères de l'Amiral, vint tirer celui-ci de priſon pour le conduire à ſon bord. Valléjo mit à la voile au commencement d'Octobre, & dès qu'il fut ſorti du Port, il voulut ôter les fers à ſes priſonniers: mais l'Amiral s'y oppoſa, & proteſta qu'il ne les quitteroit point que par l'ordre du Roi & de la Reine. La traverſée fut courte & heureuſe, & Valléjo mouilla devant Cadix le 25 de Novembre. 1500, & ſuiv.

Dès qu'on eut appris à Cadix & à Séville que Chriſtophle Colomb & ſes deux frères venoient d'arriver chargés de fers, & condamnés à la mort, il s'y excita une très grande rumeur, & on y donna des marques éclatantes de l'indignation publique. Ferdinand & Iſabelle enchérirent encore ſur ces démonſtrations populaires, & furent extrêmement offenſés qu'on eût ainſi abuſé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les deshonoroient. Ils donnèrent ſur l'heure de bons ordres pour les mettre en liberté, & leur firent tenir mille écus, pour ſe rendre inceſſamment à Grénade, où la Cour ſe trouvoit pour lors.

L'Amiral & ſes deux frères furent reçus avec des marques extraordinaires de diſtinction de leurs Alteſſes, qui deſavouèrent & annulèrent ſans rien examiner tout ce qui avoit été fait contre eux, avec promeſſe de les dédommager & de les venger. L'Amiral parla peu en préſence du Roi, qu'il ſavoit bien n'être pas dans ſes intérêts; mais ayant été admis à une audience particulière de la Reine, il ſe jetta aux pieds de cette Princeſſe, lui dit les choſes du monde les plus touchantes, & toucha effectivement juſqu'aux larmes le cœur de cette Princeſſe. Iſabelle le releva, & lui dit avec beaucoup de douceur, qu'elle continuroit de recompenſer ſes ſervices, comme ils méritoient de l'être; que ſon intention n'avoit jamais été qu'on lui ôtât ni la poſſeſſion, ni l'éxercice de ſa Charge d'Amiral, & qu'elle feroit de Bovadilla un exemple, qui apprendroit aux autres à ne point paſſer leurs pouvoirs.

Colomb, après avoir remercié la Reine des marques de bonté, qu'elle lui donnoit, pria cette Princeſſe d'agréer qu'il lui fût permis de continuer la découverte du Continent du Nouveau Monde, & de chercher quelque Détroit, qui pût le conduire aux Moluques, qui étoient alors extrêmement célèbres par le grand trafic d'Epiceries que les Portugais y faiſoient. La Reine approuva ce projet de l'Amiral, & lui promit de faire équipper au plutôt autant de Navires qu'il en demanderoit.

On ne fut pas longtems ſans s'appercevoir qu'on s'étoit trompé dans le choix qu'on avoit fait de Bovadilla, qui trouva moien de réduire bientôt toute l'Iſle ſous le plus dur eſclavage, qui fût jamais. Il ne s'appliquoit qu'à gagner ceux, avec qui il avoit à vivre, & pour en venir à bout, il leur procuroit les moiens de s'enrichir promptement & ſans beaucoup de riſque. Il obligeoit pour cet effet les Caciques de fournir un certain nombre de leurs Sujets, dont les Eſpagnols ſe ſervoient, comme ils auroient pu faire des Bêtes de charge, de ſorte qu'il en couta la vie à un ſi grand nombre de

1500, & ſuiv. ces pauvres Inſulaires, qu'en peu d'années l'Iſle parut déſerte.

Ce fut ſous le gouvernement de Bovadilla qu'une Indienne trouva ſur le bord de la riviere Hayna, ce fameux Grain d'Or, ſur lequel François de Garay fit ſervir un Cochon à ſes amis, afin de pouvoir ſe vanter que les Rois Catholiques n'étoient pas ſervis en vaiſſelle plus riche que lui. Bovadilla acheta ce Grain pour leurs Alteſſes, il peſoit 3600 écus d'or, & les Orfevres jugèrent qu'il n'y en auroit pas plus de 300 de déchet à la fonte.

La conduite de Bovadilla n'ayant pas été approuvée à la Cour, il fut réſolu de le rappeller, & on nomma pour ſon ſucceſſeur Don Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, & qui fut peu de tems après Commandeur de tout l'Ordre. Il paſſoit pour être fort deſintéreſſé, & pour un homme de mérite; mais il eut le malheur de ne pas ſoutenir ce caractère juſqu'au bout. On lui fit équipper en diligence une Flotte de 32 Voiles, ſur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500 hommes, pour remplacer dans l'Iſle Eſpagnole quantité de perſonnes que la Reine voulut qu'on en fît ſortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y cauſer du trouble. Comme on vouloit rappeller en Eſpagne l'Alcaïde Major, François Roldan Ximénès, & que la Juſtice ne pouvoit guère être adminiſtrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général, la Cour nomma à cette importante Charge, un habile Juriſconſulte, nommé Alfonſe Maldonado.

Le Commandeur Ovando s'embarqua à San-Lucar le 13 de Février 1502. Une tempête fit périr près des Canaries un de ſes plus grands Navires, avec 150 hommes qui étoient deſſus. Tous les autres ſe retrouvèrent à la Goméra, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit péri. Quantité d'Eſpagnols habitans des Canaries s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre fut acceptée. Ovando arriva le 15 d'Avril au Port de San Domingo. Il fut auſſi-tôt reconnu & ſalué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla ſe trouva tout à coup abſolument abandonné. D'abord les Indiens furent déclarés libres, & il ſongea enſuite à bâtir des Villes & des Bourgades, comme on le lui avoit recommandé.

La Flotte, qui devoit partir pour l'Eſpagne, étoit ſur le point de lever les ancres, & ſe trouvoit encore à la vue de la pointe Orientale de l'Iſle, lorſqu'un Ouragan des plus terribles en fit périr 21 Navires tous chargés d'Or, & les meilleurs de la Flotte, ſans qu'on pût en ſauver un ſeul homme. Mais ce ne fut pas ſeulement la Flotte, qui ſe reſſentit d'une ſi furieuſe tourmente. La Ville de San-Domingo, dont les maiſons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut preſque toute renverſée, ce qui donna occaſion de la rebâtir ailleurs. Elle étoit ſituée à l'Orient du Fleuve Ozama, & par la ſeule raiſon qu'il y avoit des Habitations Eſpagnoles de l'autre côté, le Grand Commandeur l'y tranſporta.

Comme le travail des Mines alloit fort lentement, parce qu'on ne pouvoit plus obliger les Indiens à y travailler, Ovando imagina un moien, qui laiſſant

laiſſant à ces malheureux toutes les apparences de la liberté, les expoſoit à toutes les rigueurs d'un véritable eſclavage. Ce fut de les faire travailler aux Mines pour les Caſtillans, comme ils avoient fait par le paſſé, avec cette différence, qu'ils ſeroient payés de leur travail. Le prétexte, dont on couvrit cette violence, c'eſt que ſans cela on n'en pourroit pas tirer le tribut, dont ils étoient chargés, la plupart ſe mettant par leur pareſſe hors d'état d'y ſatisfaire. 1500, & ſuiv.

Tandis qu'Ovando ne ſongeoit qu'à faire fleurir la Colonie, il ſe trouva tout à coup ſur les bras une guerre, dont les commencemens ne laiſſerent pas de l'inquiéter. Voici quelle en fut l'occaſion. Iſabelle, la ſeule Place que les Caſtillans euſſent à la côte du Nord, ſe dépeuplant tous les jours, le Gouverneur Général ſongea à l'établiſſement d'un autre Port, & il ſe détermina enfin à Puerto-di-Plata. Il arma d'abord une Caravelle à San-Domingo, & fit embarquer tous ceux qu'il deſtinoit à peupler la nouvelle Ville, & leur recommanda de paſſer par la Saona, pour y prendre des vivres. La Saona eſt une petite Iſle fort proche de la Province de Higuey, la plus Orientale de l'Eſpagnole. La Caravelle ayant mouillé l'ancre auprès de la Saona, & ayant envoyé la Chaloupe à terre avec huit hommes, elle fut ſaluée, en abordant, d'une grêle de fleches, & des huit hommes pas un n'échapa. Un Caſtillan avoit donné lieu à cette hoſtilité. Ayant apperçu un Chien d'attache, qu'un autre tenoit par ſa chaine, il eut l'indiſcrétion de l'agacer, en lui montrant le Cacique du lieu. Le Dogue ſe jetta ſur le Cacique, l'éventra, & lui dévora les inteſtins, dont ce malheureux mourut ſur l'heure.

Les Sujets de ce Cacique n'ayant pu obtenir juſtice d'une action ſi brutale, diſſimulèrent quelque tems, juſqu'à ce qu'ils puſſent avertir tous leurs voiſins, & les engager dans leur querelle. Cela fut bientôt fait, & le Cacique Cotubanama Souverain de la Province de Higuey s'étant mis à leur tête, ils levèrent le maſque, & ſe déterminèrent à pouſſer la guerre à toute outrance. Jean de Eſquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir avec 400 hommes pour la Province de Higuey, & d'y faire répentir les Indiens d'avoir ôſé ſe venger. Cette Province étoit toute en armes, & Cotubanama fit très bonne contenance à l'approche des Troupes Eſpagnoles. Eſquibel, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, lui offrit des conditions aſſez raiſonnables; mais il les rejetta avec hauteur, & continua quelque tems à faire la guerre avec ſuccès. Eſquibel vint cependant à bout de leur faire quitter la campagne, & il les pourſuivit ſi vivement dans les montagnes, où ils s'étoint retirés, qu'on en tua un grand nombre, enſorte que cette Province, aſſez peuplée juſqu'alors, parut toute déſerte.

Cotubanama ſe vit alors dans la néceſſité de demander la paix, qu'il avoit d'abord refuſée. Eſquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut ſi charmé des manières de ce Capitaine, quil ſe fit toujours appeller depuis Jean de Eſquibel. Pour s'aſſurer de la fidélité de ce Prince, Eſquibel fit bâtir dans ſes Etats une Citadelle, où il laiſſa neuf Eſpagnols en garniſon ſous les ordres d'un Capitaine.

1500, & ſuiv. Cette guerre étoit à peine terminée, que le Grand Commandeur fit pendre la Reine de Xaragua, qui étoit accuſée d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols. Voici ce qui donna lieu à cette terrible éxécution. Après la mort de Béhéchio Roi de Xaragua, ſon Royaume avoit paſſé à ſa ſœur Anacoana. Cette Princeſſe s'étoit toujours appliquée à bien traiter les Eſpagnols, qui ſe trouvoient dans ſes Etats; mais n'en ayant jamais été payée que d'ingratitude, on prétend que ſon affection s'étoit changée en une haine mortelle. Il eſt certain qu'il y eut quelques hoſtilités de part & d'autre, & quoiqu'elles euſſent ceſſé bientôt, les Caſtillans ne laiſſèrent pas de mander au Gouverneur Général que la Reine Anacoana méditoit quelque mauvais deſſein, & qu'il falloit la prévenir. Sur cet avis, Ovando jugea qu'un voyage dans cette Province reculée ne ſeroit pas hors de propos. Il partit de San-Domingo, à la tête de 300 hommes de pied, & de 70 chevaux, après avoir publié que le ſujet de ſon voyage étoit de recevoir le Tribut, que la Reine de Xaragua devoit à la Couronne de Caſtille, & de voir une Princeſſe, qui s'étoit toujours déclarée en faveur de la Nation Eſpagnole.

La nouvelle de la marche d'Ovando cauſa beaucoup de joie à la Reine de Xaragua, qui apparemment ſe trouvoit innocente de tout ce qu'on lui imputoit; &, pour faire honneur au Général Eſpagnol, elle fit avertir tous ſes Vaſſaux de la venir trouver pour groſſir ſa Cour. Il en vint juſqu'à 300, à qui les Ecrivains Eſpagnols donnent le nom de Caciques. La Princeſſe ſe mit elle-même en marche pour aller au-devant du Commandeur. Elle étoit accompagnée de toute ſa Nobleſſe, & d'un Peuple infini, tous danſant à la manière du Païs, & faiſant rétentir l'air de leurs chants. La rencontre ſe fit aſſez près de la Ville de Xaragua. Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva dans une ſalle très ſpacieuſe, un grand feſtin tout préparé; tous ſes gens furent auſſi régalés avec profuſion, & après le repas il y eut des danſes & des jeux de toutes les ſortes. Cette fête dura pluſieurs jours avec beaucoup de magnificence.

Ovando ne voulut pas manquer l'occaſion, qui ſe préſentoit, d'abatre tout d'un coup les derniers Chefs d'un Peuple, qui lui paroiſſoit encore trop puiſſant. Pour empêcher qu'aucune des victimes, qu'il croyoit devoir immoler à la ſureté de la Colonie, ne lui échapât, il invita la Reine de Xaragua à une fête, qu'il vouloit lui donner, diſoit-il, à la manière d'Eſpagne, & il lui fit inſinuer qu'il étoit de ſa grandeur d'y paroître avec toute ſa Nobleſſe. Anacoana donna donc à dîner à tous ſes Vaſſaux, & un Peuple infini accourut à un ſpectacle, qu'il ſuppoſoit devoir être quelque choſe de fort curieux. La ſalle, où toute la Cour Indienne étoit aſſemblée, donnoit ſur la Place, où la fête ſe devoit célébrer. Les Eſpagnols parurent bientôt en ordre de bataille. L'Infanterie marchoit la première, & à meſure qu'elle arriva ſur la Place, elle en occupa toutes les avenues. La Cavalerie vint enſuite, ayant le Grand Commandeur à ſa tête, & s'avança

juſqu'à

juſqu'à la maiſon de la Reine, qu'elle inveſtit. Tous les Cavaliers mirent alors le ſabre à la main. 1500, & ſuiv.

Au prémier ſignal que donna le Commandeur, l'Infanterie fit main-baſſe ſur la multitude, qui rempliſſoit la Place, en même tems que la Cavalerie mit pied à terre, & entra dans la ſalle où ſe trouvoit l'infortunée Anacoana avec toute ſa Cour. Les Caciques furent auſſi-tôt attachés à des Poteaux, & ce fut alors, à ce que prétend un Auteur Eſpagnol, qu'ils avouèrent le crime de Rébellion dont on les accuſoit. On mit enſuite le feu à la maiſon, & tous ces malheureux y furent bientôt réduits en cendres. La Reine fut préſentée liée & garotté, au Grand Commandeur, qui la fit conduire en cet état à San-Domingo, où ayant été convaincue d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols, elle fut condamnée comme telle à être pendue & éxécutée publiquement.

Du petit nombre de ceux, qui échapèrent à la fureur du Soldat, quelques-uns ſe ſauvèrent dans des Canots, & paſſerent à la Gonave; mais ils y furent pourſuivis, & on ne leur fit grace de la vie, que pour les condamner à une ſervitude beaucoup plus dure que la mort. D'autres paſſerent dans les Provinces limitrophes, & les ſoulevèrent par le récit, qu'ils y firent, de ce qui venoit de ſe paſſer chez eux.

Après qu'Ovando eut mis fin à cette guerre, il obligea les Eſpagnols, qui reſtoient dans la Province de Xaragua, de ſe réunir, & il en forma une Ville, qui fut nommée Sancta-Maria de la Vera-Paz. On la plaça aſſez près du Lac Xaragua, à deux lieues de la Mer, dont on l'aprocha dans la ſuite, ſous le nom de Sancta-Maria del Puerto. Les Indiens donnoient à ce lieu-là le nom d'Yaguana, d'où les François ont formé celui de Léogane. A huit lieues au Nord de San-Domingo on bâtit la Ville de Buénaventura, & dans le milieu de l'Iſle on bâtit celle de San-Juan de la Maguana. A vingt-quatre lieues de San-Domingo, près d'un Port nommé Azua, il ſe forma une Ville ſous le nom d'Azua de Compoſtella. Le Port d'Yaquimo, autrement appellé le Port de Bréſil, & Salvatierra de la Savana, furent établis peu de tems après. On fit en même tems un établiſſement à Puerto Réal, un ſecond dans les Terres à ſeize lieues de San-Domingo, lequel fut nommé El Cotuy, & un troiſième ſur la même Côte du Nord, dans un Canton que les Naturels du Païs nommoient Guahaba.

Tel étoit l'état des affaires dans l'Iſle Eſpagnole, lorſqu'on y apprit que Chriſtophle Colomb étoit dégradé dans l'Iſle de la Jamaïque. Mais pour raconter les choſes avec ordre il faut reprendre de plus haut la ſuite de ſon hiſtoire, que nous avons interrompue.

Ferdinand avoit fort goûté, à l'exemple de la Reine Iſabelle, le projet que l'Amiral avoit propoſé à cette Princeſſe de continuer la découverte du Continent du Nouveau Monde; mais les Miniſtres ne s'étoient point preſſés de lui fournir les Vaiſſeaux qu'il demandoit. Cependant, après bien des délais, on lui accorda quatre Vaiſſeaux, avec lequels il ſortit du Port de Cadix le 9 de Mai 1502. L'Amiral avoit avec lui Don Barthélémy ſon

1500, & ſuiv. frère, & Don Fernand le ſecond de ſes fils, âgé d'environ 13 ans. Le 13 de Juin il arriva à la vue de l'Iſle Marinino, aujourdhui la Martinique. De-là il ſe rendit à l'Iſle Eſpagnole, pour y changer un de ſes Navires, qui ne ſoutenoit plus la voile. Comme Bovadilla étoit encore dans l'Iſle, auſſi bien que quantité d'autres perſonnes, de qui l'Amiral avoit reçu tant de chagrins, le Grand Commandeur ne jugea pas à propos de l'y recevoir, & il le fit prier de trouver bon qu'il ne paſſât point par deſſus les ordres qu'il avoit reçus.

Après cette réponſe, à laquelle l'Amiral devoit aſſez s'attendre, il gagna le Port d'Azua, d'où il ſe rendit à celui d'Yaquimo, où il reſta juſqu'au 14 de Juillet. Delà il paſſa à la Jamaïque, d'où il vouloit prendre ſon point de partance. Il fit enſuite l'Oueſt, pour gagner plutôt la Terre Ferme. Après avoir eſſuié deux violentes tempêtes, il découvrit pluſieurs Iſles, auxquelles il donna le nom de los Guanajos, à cauſe de la prémière, que les habitans nommoient Guanaja. Il y avoit dans celle-ci une grande quantité de Pins, ce qui lui fit donner le nom de l'Iſle des Pins. L'Adélantade étoit ſur le point d'y aborder, lorſqu'il rencontra un Canot, dans lequel il ſe trouva des marchandiſes de pluſieurs ſortes, & dont quelques-unes venoient de l'Yucatan. C'étoient des couvertures & des tapis ouvragés de Coton, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, & d'un fruit que ces Peuples nommoient Cacao, & dont ils faiſoient grand cas. L'Adélantade conduiſit ce Bâtiment à ſon frère, qui après avoir fait beaucoup de careſſes à ces Indiens, les renvoya chargés de préſens, à la réſerve d'un vieillard, de qui il eſpéra de tirer pluſieurs connoiſſances utiles à ſes deſſeins. D'abord on lui demanda, s'il y avoit de l'Or dans ſon Païs: auſſi-tôt l'Indien ſe tourna vers l'Orient, & fit entendre, qu'il y avoit de ce côté-là des Païs, où ce Métal étoit en ſi grande quantité, que tous les meubles en étoient couverts. Ce Païs ſi riche en Or, dont l'Indien parloit, étoit vraiſemblablement le Perou. Si l'Amiral eût continué ſa route à l'Oueſt, il eût bientôt trouvé l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à trente lieues, & apparemment toute la Côte du Mexique; mais après avoir renvoyé cet homme, & l'avoir bien payé de ſes bonnes nouvelles, il prit ſa route au Levant, doubla le Cap de Gracias à Dios, & lui donna ce nom.

L'Amiral coutinuant à ranger la Côte, alla juſqu'à un Port, que l'on connoit aujourdhui ſous le nom de Porto-belo. Quatre ou cinq lieues plus loin, il en rencontra un autre qu'il appella Puerto di Baſtimentos. Il entra dans un troiſième, qu'il nomma El Retrete. Ce fut-là qu'il prit la réſolution de retourner en Eſpagne. Le mauvais tems & le défaut de vivres l'obligèrent de gagner l'Iſle de Cuba, & ayant enſuite voulu tourner du côté de l'Eſpagnole, les Vents & les Courants le contraignirent de relâcher à la Jamaïque. Il ne lui reſtoit plus que deux Navires, qu'on fut bientôt obligé de faire échouer: il les fit enſuite amarrer enſemble avec de bons cables, & conſtruire ſur les deux extrémités de chacun des eſpèces de Barraques, pour

y

y loger tout ſon monde, en attendant qu'il pût recevoir du ſecours de l'Iſle Eſpagnole. De l'endroit où il étoit, il y avoit deux cens lieues à la Capitale de l'Eſpagnole, on n'en comptoit à la vérité que trente de traverſe; mais il les falloit faire dans de petits Canots, que la moindre vague peut remplir ou renverſer. L'Amiral trouva deux hommes, qui ôſerent entréprendre ce voyage, & qui en vinrent heureuſement à bout. 1500, & ſuiv.

Le Gouverneur Général étoit à Xaragua lorſqu'il apprit l'extrémité, où étoit réduit l'Amiral avec tout ſon monde. Il ſoupçonna d'abord Colomb d'avoir ménagé cet accident, pour avoir un prétexte de venir à l'Iſle Eſpagnole, & ce ne fut qu'au bout de huit mois qu'il lui envoya Diégo de Eſcobar, pour lui dire qu'il ne pouvoit pas encore le tirer de la triſte ſituation où il ſe trouvoit. On peut juger à quelle extrémité réduiſit l'Amiral & ſon Equipage les délais du ſecours qu'il attendoit depuis ſi longtems. La gene, où l'on étoit retenu, excita bientôt de grands mouvemens, & on en vint même à une Sédition formée. Les Mécontens avoient à leur tête un nommé François de Porras, qui avoit commandé un des quatre Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Ce Séditieux eut l'inſolence de menacer l'Amiral, & de lui dire qu'il vouloit aller en Caſtille, & que ceux, qui ne voudroient pas le ſuivre, pouvoient reſter à la garde de Dieu.

Porras ſe ſaiſit alors de dix Canots, que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & il y eut tant de preſſe à le ſuivre, qu'il ne reſta guère auprès des Colombs, que les malades. Les Séditieux s'embarquèrent, & prirent le chemin de la pointe orientale de l'Iſle. Ils commirent par-tout de grandes violences ſur leur route, prenant de force tout ce qu'ils trouvoient chez les Indiens. Arrivés à l'extrémité de l'Iſle, ils entreprirent d'abord de traverſer; mais à peine avoient-ils fait quelques lieues, que leurs Canots s'emplirent d'eau. Dans cette extrémité ils jettèrent toutes leurs hardes à la Mer, & firent ſauter dans l'eau les Indiens, qu'ils avoient embarqués pour ramer. Ces malheureux après avoir nagé quelque tems, demandèrent en grace qu'on les laiſſât ſe délaſſer de tems en tems, en tenant le bord du Canot. On ne leur répondit qu'à coups de Sabre, qu'on déchargeoit ſur ceux qui s'approchèrent de trop près, & pluſieurs ſe noyèrent. Comme la Mer groſſiſſoit toujours, nos Avanturiers furent contraints de regagner la Terre au plus vite. Ils ſe rembarquèrent, mais ils n'allèrent pas plus loin que la prémière fois. Ils prirent alors le parti de reſter dans l'Iſle, où ils commirent de grands deſordres.

L'Amiral ſe flatta de pouvoir engager les mutins à rentrer dans leur devoir. Les propoſitions, qu'il fit faire à Porras, irritèrent encore davantage ce Séditieux, qui répondit, qu'il ne ſe fieroit jamais à Colomb, & que comme ſes gens avoient été obligés de jetter à la Mer toutes leurs hardes & toutes leurs marchandiſes, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui reſtoit des unes & des autres. Peu de tems après Porras s'avança vers les Navires, pour ſe ſaiſir de tout ce qu'il trouveroit à ſa bienſéance. Colomb, qui étoit alors malade, envoya l'Adélantade avec cinquante hommes, pour

1500, & ſuiv. pour offrir la paix & une amniſtie à tous ceux qui mettroient bas les armes. A peine Porras eut-il apperçu la troupe de Don Barthélémy, qu'il vint fondre ſur elle. Une décharge qui fut faite fort à propos ſur les Séditieux, en jetta quelques-uns par terre. Porras ayant alors reconnu l'Adélantade, courut à lui, & d'un coup de Sabre, il lui fendit ſon bouclier en deux, il le bleſſa même un peu à la main, ce qui n'empêcha point Don Barthélémy de le ſaiſir par le corps, & de le faire ſon priſonnier.

Ceux des Rébelles, qui avoient pris la fuite, ſe trouvant ſans Chef, & ne ſachant plus que devenir, prirent le parti d'aller aux pieds de l'Amiral, & lui promirent de lui être deſormais plus fidèles. Colomb ne voulut pas les garder ſur ſes Navires, il leur donna un Commandant, ſur la ſageſſe duquel il crut pouvoir ſe repoſer, leur fit délivrer quelques marchandiſes, & leur permit de s'établir où bon leur ſembleroit, en attendant qu'on vînt les chercher.

Sur ces entrefaites, après une année entière de délais, Ovando fit partir pour la Jamaïque deux Bâtimens, qui arrivèrent heureuſement au Port où étoit l'Amiral. Sur le champ Colomb s'embarqua avec tout ſon monde, & le 28 de Juillet 1504 il appareilla pour l'Iſle Eſpagnole. Le Gouverneur Général vint lui-même, à la tête de toute ſa Nobleſſe, le recevoir à la deſcente de ſon Navire, le logea chez lui, & le régala ſplendidement. L'Amiral avoit laiſſé ſur ſon bord François Porras, qu'il vouloit mener en Eſpagne, les fers aux pieds; mais Ovando l'obligea à le lui livrer, diſant que c'étoit à lui à connoître de ſon crime, & il ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il lui donna la liberté. Colomb fut obligé de diſſimuler cet affront; &, après avoir fretté deux Navires, il appareilla pour l'Eſpagne, où il arriva ſur la fin de l'année 1504.

L'Amiral après ſon retour en Eſpagne, alla trouver le Roi à Ségovie, lui rendit compte de ſes dernières découvertes, & lui fit un récit fort touchant de toutes les avantures de ſon voyage. Peut-être auroit-il pu ſe flatter de rentrer dans la poſſeſſion de toutes ſes Charges, ſi la mort ne l'eût enlevé le 20 de Mai de l'année 1506, à l'âge de 65 ans.

Telle fut la fin de ce Grand homme, dont la vie avoit été mêlée de bonheur & d'adverſités, d'opprobres & d'applaudiſſemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs à un Particulier, & de ce qu'elle peut lui faire eſſuïer de revers. Il avoit eu deux femmes, Donna Philippa Monniz Péreſtrello, & Donna Béatrix Henriquès. Il eut de la prémière Don Diègue, qui lui ſuccéda dans ſes Charges, & de la ſeconde, Don Fernand ou Ferdinand, qui a écrit la vie de ſon père, & qui ſe fit Prêtre. Il fut d'abord inhumé dans l'Egliſe des Chartreux de Séville, puis transporté dans la Grande Egliſe de San-Domingo, ainſi qu'il l'avoit ordonné par ſon Teſtament.

1505. La Reine Iſabelle mourut à Médina del Campo, le 26 de Novembre 1505, après avoir règné avec Ferdinand ſon mari l'eſpace de 30 ans. Ils eurent enſemble, Jean qui épouſa Marguérite, fille de l'Empereur Maximilien;

Iſa-

Iſabelle, mariée en prémières noces au Prince Alfonſe, fils de Jean II Roi de Portugal, & enſuite à Emmanuel Roi de Portugal; Jeanne, qui fut enſuite Reine de Caſtille; Marie, qui épouſa auſſi Emmanuel Roi de Portugal, dont elle eut pluſieurs enfans; Cathérine, qui épouſa Arthur Prince de Galles, fils de Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prince étant mort peu de tems après, elle épouſa ſon frère Henri VIII, dont elle eut la Reine Marie. 1505.

La Reine Iſabelle étoit une Princeſſe d'un mérite & d'un génie au-deſſus de ſon ſexe. Elle fut regretté autant que ſes grandes qualités & ſes rares vertus le méritoient. Elle étoit douée de tant de ſageſſe, de courage & de prudence, que la moindre louange qu'on lui ait pu donner, c'eſt d'avoir été la plus habile & la plus généreuſe Princeſſe, non-ſeulement de ſon ſiècle, mais encore de tous ceux qui l'avoient précédé. Elle révoqua, par ſa dernière diſpoſition teſtamentaire, quelques donations qu'elle avoit faites au commencement de ſon règne, comme étant préjudiciables aux Droits de la Couronne.

Elle nomma pour ſon Héritière univerſelle la Princeſſe Donna Jeanne ſa fille, conjointement avec l'Archiduc ſon mari; &, au cas que cette Princeſſe par ſon abſence, par un défaut de ſanté, ou par quelque autre motif, ne voulût pas avoir le Gouvernement de ſes Etats, elle ordonna, conformément à la Requête qui lui avoit été préſentée deux ans auparavant dans une Aſſemblée des Etats Généraux, que le Roi Don Ferdinand ſon mari prendroit l'adminiſtration des affaires à la place de la Princeſſe ſa fille, juſqu'à ce que l'Infant Don Charles ſon Petit-fils eût atteint l'âge de vingt ans. Elle voulut auſſi, qu'outre l'adminiſtration des Grandes Maitriſes des Ordres Militaires, le Roi eût la moitié des revenus des Iſles & Terres Fermes qui avoient été découvertes, avec un million de Ducats qu'elle aſſigna ſur les rentes des Grandes Maitriſes, pour lui être payés annuellement.

Quoique les prétentions de Ferdinand fuſſent fondées ſur le Teſtament de la Reine ſa femme, il ne laiſſa pas de ſe former un puiſſant parti contre lui, parce qu'il s'étoit rendu odieux à la Nobleſſe & au Peuple. Le Roi Philippe ſon Gendre, qu'on nommoit le Flamand, & l'Empereur Maximilien ſon père, conclurent un Traité de Paix avec la France, pour être mieux en état de s'oppoſer à Ferdinand. Celui-ci de ſon côté, voulant s'aſſurer de l'appui de la France, épouſa Germaine de Foix, fille du Roi Louïs XII, afin d'avoir par-là un rempart derrière lui, en cas que Philippe le vînt attaquer.

Après que les deux partis ſe furent préparés, l'un à retenir, & l'autre à ſe mettre en poſſeſſion du Gouvernement de l'Eſpagne, on en vint à un accommodement, par lequel les deux Rois & la Reine devoient avoir une autorité égale, & tous les ordres, toutes les patentes, & tous les autres actes publics devoient ſe faire en leurs noms. Les revenus de la Couronne, & les places d'honneur & de profit devoient être partagés entre eux. Cet

1506, & ſuiv. accord ſe fit le 6 de Janvier 1506. Deux jours après le Roi Philippe & la Reine ſon épouſe s'embarquèrent en Zéelande, pour ſe rendre en Eſpagne. Ce Prince ne voulant pas s'en tenir au Traité qu'il avoit fait, ne fut pas plutôt arrivé à la Corogne, qu'il envoya ſommer toute la Nobleſſe de Galice de ſe déclarer en ſa faveur. Ferdinand fit lever quelques Troupes, mais voyant que la plupart des Grands l'abandonnoient, il prit le parti de ſe retirer dans ſes Etats d'Arragon.

Le Roi Philippe choiſit pour ſon Prémier Miniſtre le Cardinal Ximénès, qu'il obligea de demeurer à la Cour, pour le bien général de tout le Royaume, quoiqu'il fût chargé d'un grand Diocèſe, & qu'il fût Primat de Tolède. Les Finances étoient alors dans une grande confuſion. On faiſoit la guerre depuis longtems, ce qui avoit obligé de faire des dépenſes extraordinaires.

Philippe commençoit à peine à goûter les douceurs de la Royauté, qu'il fut attaqué d'une violente maladie, dont il mourut le 25 de Septembre 1506. La Reine Jeanne ſon épouſe, dont une jalouſie folle avoit un peu égaré l'imagination, prit l'adminiſtration du Royaume, & cauſa beaucoup de troubles & de mécontentemens entre les Grands. Comme elle n'étoit pas en état de gouverner, Ferdinand ſe rendit en Caſtille, & réduiſit bientôt à la raiſon ceux d'entre les Grands qui refuſèrent de ſe ſoumettre à ſon autorité. Il fit éxécuter quelques habitans de Cordoue, & bannit de cette Ville le Marquis del Priégo. La Reine Jeanne fut conduite à Tordéſillas, où elle paſſa le reſte de ſes jours.

1508, & ſuiv. Il y avoit déja longtems que le Cardinal Ximénès avoit formé le projet de porter la guerre en Afrique, & d'aller inſulter les Maures juſques ſur leurs propres foiers. On raſſembla pour cet effet dans le Port de Malaga toutes les munitions dont on crut avoir beſoin, & on forma un corps de quatorze mille hommes, dont la plupart avoient ſervi ſous le Grand Gonzalve dans les guerres de Naples. Diègue Véra fut chargé du ſoin de l'Artillerie, Jérôme Vianelle eut l'intendance de la Marine, & Pierre Navarre eut le commandement général des Troupes. Toute la Flotte ſe raſſembla dans le Port de Carthagène. Elle étoit compoſée de dix Galères, & de quatre-vingt autres Vaiſſeaux.

On mit à la voile le 18 de Mai 1508, & on mouilla l'ancre le lendemain au Port de Mazalquivir, où les Troupes mirent pied à terre. On déclara qu'on alloit attaquer Oran, où il y avoit alors environ ſix mille habitans. Cette Ville, ſituée ſur le bord de la Mer, étoit entourée d'une forte muraille, avec de bons baſtions d'eſpace en eſpace. Toute l'Armée fut partagée en quatre corps d'Infanterie de deux mille cinq cens hommes chacun, ſoutenus par la Cavalerie.

Les Maures avoient poſté de tous côtés des corps de gardes pour empêcher que les Eſpagnols n'approchaſſent de la Ville. Avant que l'Armée ſe mît en marche pour commencer l'attaque, le Cardinal monté ſur une Mule, ſe mit en devoir de haranguer les Troupes, pour les animer au combat.

Lorſ-

Lorſqu'il eut parlé, on attaqua un corps de douze mille Maures, qui s'étoient poſtés ſur une colline, pour empêcher qu'on ne s'approchât de la Ville. Les Infidèles furent forcés dans leurs retranchemens, & obligés de prendre la fuite. La Garniſon voulut faire une ſortie, mais les Eſpagnols ayant profité de ce moment, montèrent à l'aſſaut, & ſe rendirent maitres de la Ville. Les Vainqueurs étant en même tems ſortis de la Ville par une autre porte, enveloperent les Infideles, & en firent un grand carnage. Les Maures perdirent dans cette action quatre mille hommes, qui reſtèrent ſur le champ de bataille, & cinq mille qui furent faits priſonniers. 1508, & ſuiv.

Lorſque les Eſpagnols ſe furent rendus maitres de la Ville, le Cardinal Ximénès y entra en triomphe, purifia & conſacra la principale Moſquée, & en fit la Dédicace ſous le nom de Notre-Dame de la Victoire. Dès le lendemain il fit mettre à la voile pour retourner à Carthagène, laiſſant dans la Ville Pierre Navarre pour Gouverneur, en attendant de nouveaux ordres de la part du Roi Ferdinand.

Les Eſpagnols, encouragés par ce ſuccès, mirent une autre Flotte en mer à Ivica, au commencement de Janvier de l'année 1510. Cette Flotte ſe rendit devant Bugie, & les Eſpagnols ſe rendirent maitres de cette Place. Après cette conquête, la plupart des Villes voiſines ſe ſoumirent, & promirent de payer tribut. L'année ſuivante Ferdinand conclut une Alliance avec le Pape, & la République de Veniſe, pour la défenſe de l'Egliſe. Les Troupes Eſpagnoles ſe joignirent à celles du Pape, & ſe mirent en campagne au commencement de l'année 1512. Elles mirent le ſiège devant Bologne; mais elles furent obligées de ſe retirer. Les François ayant aſſiégé Ravenne, l'Armée des Confédérés marcha au ſecours de cette Place, ce qui donna lieu à une bataille, où les Alliés furent défaits. Cette victoire ne laiſſa pourtant pas de couter cher aux François, le Duc de Nemours leur Général y ayant été tué avec pluſieurs autres Seigneurs.

Comme Ferdinand perſiſtoit dans le deſſein qu'il avoit formé de ſe rendre maitre du Royaume de Naples, il y envoya une Armée ſous la conduite du Duc d'Albe, qui ſoumit bientôt la plupart des Villes de ce Royaume. Les Eſpagnols ne furent pas moins heureux en Italie, où ils prirent Breſſe & Florence. Après ces heureux ſuccès, l'Eſpagne fit une trêve avec la France, en attendant qu'on pût conclure une paix ſolide & durable.

Ferdinand étoit attaqué depuis quelque tems d'une Hydropiſie, dont il mourut à Madrigal près de Truxillo, le 23 de Janvier 1516. L'Eſpagne perdit en lui le plus grand Politique, qu'elle eût eu depuis le commencement de la Monarchie. Il poſſédoit toutes les qualités propres à commander; mais on l'accuſe d'avarice, & d'avoir été peu fidèle à tenir ſa parole. Son corps fut tranſporté à Grénade, & inhumé dans la Chapelle Royale de la grande Egliſe, proche le corps de la feue Reine ſon épouſe, qui avoit été juſqu'alors en dépôt dans le Château d'Alhambre. Les funérailles ſe firent 1516, & ſuiv.

1516, & ſuiv. avec toute la pompe & toute la magnificence, que méritoit le conquérant & le reſtaurateur de la Ville, l'auteur de la tranquilité publique, le père de toute l'Eſpagne, & la gloire de la Nation.

Cette mort fut ſuivie de celle de Marie Reine de Portugal, qui mourut à Lisbonne le 7 de Mars 1517, après avoir donné au Roi ſon époux huit enfans. C'étoit une Princeſſe généreuſe, d'un eſprit raiſonnable, & d'une grande pieté. Elle ne voulut jamais ſe mêler des affaires d'Etat, & tous ſes ſoins ne tendoient qu'à élever ſes enfans, qu'à maintenir l'ordre dans ſa maiſon, à ſecourir les pauvres, & à bâtir des Egliſes.

Le Roi Emmanuel regretta beaucoup cette Princeſſe; mais les affaires de ſon Royaume, le ſuccès des armes de Sélim Empereur des Tures, qui venoit de détruire l'Empire des Mammélus, & les projets qu'il forma contre les Chrétiens, l'obligèrent à eſſuier ſes larmes, pour prévenir les malheurs dont toute la Chrétienté étoit menacée. Il commença par faire partir Gonzalve Mendès de Zacota, brave & vaillant Capitaine, pour défendre Saphim, que le Roi de Fez menaçoit d'un ſiège. Maſcarègne, qui en étoit Gouverneur, en fut fort ſatisfait; mais, ſoit que le Roi de Fez eût d'autres affaires à démêler, ſoit que les nouvelles du ſecours ſurvenu à Saphim, l'arrêtaſſent, il quitta le projet d'aſſieger cette Place. Sur la côte méridionale de Barbarie, par-delà le Fleuve Diuce, on trouve le Cap Aguer, nommé par les Anciens Cap d'Hercule. Emmanuel en étoit maître, & il y avoit fait bâtir un Bourg environné de murailles, dont il avoit confié la garde à François de Caſtro, qui alla faire un voyage en Portugal pour des affaires domeſtiques. Le Chérif profita de ſon abſence pour harceler les Maures tributaires d'Emmanuel, pour ravager leurs campagnes, & pour porter le feu & le fer dans preſque toutes leurs habitations. Zayde Boagas partiſan d'Emmanuel, laſſé de voir le Chérif commettre tant de ravages impunément, aſſembla quelques Troupes, & tomba ſur lui. On combattit avec fureur; mais la victoire ne ſe déclara ni pour l'un, ni pour l'autre. Alors le Chérif appella à ſon ſecours ſon frère. Ayant joint leurs forces, ils revinrent attaquer Boagas, qui après de grands efforts de valeur, fut défait.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que Ferdinand Pérès Andréade aborda à la Chine avec huit Vaiſſeaux, pour établir le commerce entre les Portugais & les Chinois, pour connoître les mœurs de ces derniers, & pour découvrir les Iſles voiſines. Il s'arrêta d'abord dans une Iſle nommée Tamou, où il attendit la permiſſion d'entrer dans le Port de Canton. Cette permiſſion ne lui ayant été accordée que pour deux Vaiſſeaux, il laiſſa le reſte de ſa Flotte dans l'Iſle de Tamou. Etant arrivé dans la Port, il alla ſe préſenter aux Mandarins, & fit deſcendre Thomas Pérès, qui devoit aller trouver l'Empereur de la Chine, à titre d'Ambaſſadeur, de la part du Roi Emmanuel. On le logea, & on lui fit des préſens, ſelon la coutume du Païs.

Andréade ſe comporta avec tant de prudence & de ſageſſe, qu'on lui accorda la liberté du commerce, & qu'on permit à Pérès d'aller ſaluer l'Empereur.

reur. Après le départ d'Andréade, Simon ſon frère arriva à Canton, avec quelques autres Officiers. Il ſe comportèrent ſi mal, que les Chinois prirent la réſolution de les maſſacrer tous. Dès qu'ils eurent abordé dans l'Iſle de Tamou, ils commencèrent par élever une Fortereſſe, ſans la permiſſion des Mandarins, pour empêcher qu'aucun Etranger, excepté eux, n'entrât dans le Port de Canton. Ils violèrent leurs filles, achetèrent des hommes & des femmes de condition libre, que certains Pyrates leur vendoient, & enfin ils ſe comportèrent comme des tyrans, qui euſſent fait la conquête du Païs. 1516, & ſuiv.

Pour réprimer l'inſolence & l'audace des Portugais, les Chinois équippèrent & armèrent promptement une Flotte, outre celle qu'ils avoient déja, environnèrent celle des Portugais de tous côtés, l'attaquèrent, & la réduiſirent aux dernières extrémités. Les Portugais étoient prêts de périr, ou de tomber dans l'eſclavage, lorſqu'une tempête écarta la Flotte Chinoiſe, & ouvrit un paſſage à celle des Portugais, qui profitant du déſordre, où étoit celle des Ennemis, ſe ſauva, & prit la route de Malaca, où elle arriva chargée d'or & de marchandiſes précieuſes.

L'Empereur Chinois étoit déja informé de ce qui venoit de ſe paſſer à Canton, lorſque Pérès arriva à ſa Cour. Sur cela on fit arrêter cet Ambaſſadeur & ſa ſuite, & on les fit conduire à Cantor, où ils virent terminer miſérablement leurs jours dans des priſons affreuſes. Sur ces entrefaites, Alfonſe Martin de Mélo ignorant tout ce qui venoit de ſe paſſer à Canton, vint aborder à la Chine avec ſix Vaiſſeaux, qui furent bientôt attaqués & foudroiés par la Flotte Chinoiſe. Les Portugais, après un combat long & ſanglant, ſuccombèrent & furent pris en partie. Mélo eut cependant le bonheur de ſe ſauver. Quelques-uns de ceux, qui furent faits priſonniers, périrent de miſère dans les priſons de Canton, & les autres, que l'on traita en Pyrates, périrent par la main du Bourreau.

La haine des Chinois, qui n'étoit que trop bien fondée, ſe calma dans la ſuite, ils permirent aux Portugais d'aborder & d'étaler leurs marchandiſes dans l'Iſle de Sanciam, où ils bâtirent quelques cabanes avec du gazon & des branches d'arbres. Les Portugais, ayant par leur bonne foi détruit les fâcheuſes idées que Simon Andréade avoit données d'eux, demandèrent la permiſſion aux Mandarins de s'approcher juſqu'à une autre Iſle, nommée Macao; on le leur permit: enſuite on leur donna la liberté de venir tous les ans à Canton, & d'y demeurer quatre mois, à condition qu'ils ſe retireroient tous pendant la nuit dans leurs Vaiſſeaux. Bientôt après on leur permit de bâtir à Macao quelques maiſons, qui s'accrurent inſenſiblement, & formèrent une Ville aſſez grande & aſſez commode.

Après la mort de Marie épouſe d'Emmanuel, ce Prince, qui commençoit à reſſentir les effets de la vieilleſſe, avoit formé le projet de ſe retirer en Algarve, pour ne ſonger qu'à la guerre d'Afrique, réſolu de laiſſer le Gouvernement de Portugal à Jean ſon fils. Il changea bientôt de réſolution, & prit celle de ſe remarier avec Eléonore ſœur de l'Archiduc Charles, devenu

1516, & ſuiv. maitre des Royaumes d'Eſpagne par la mort du Roi Ferdinand. Don Alvarès de Coſta, Chambellan d'Emmanuel, fiança la Princeſſe à Sarragoſſe: le Duc d'Albe & l'Evêque de Cordoue la conduiſirent juſques ſur la frontiere de Portugal, où le Duc de Bragance vint la recevoir, pour la conduire à Crato, où le Roi étoit alors. Dès qu'elle fut arrivée, Emmanuel l'épouſa, & le lendemain il prit l'Ordre de la Toiſon d'Or, inſtitué par Philippe Prémier, Duc de Bourgogne, & rétabli par Charles-Quint.

1519, & ſuiv. L'Empereur Maximilien, Grand-père de Charles-Quint, étant mort le 12 de Janvier 1519, les Electeurs aſſemblés à Francfort ſe trouvèrent fort embaraſſés ſur le choix de ſon ſucceſſeur. François I, Roi de France, cherchoit à ſe faire élire, & le Pape même le favoriſoit auprès des Electeurs Eccléſiaſtiques. Cependant le choix tomba ſur Charles-Quint, qui paſſa d'abord en Allemagne, & laiſſa la direction des affaires d'Eſpagne au Cardinal de Tortoſe, qui avoit été ſon Précepteur.

Pendant l'abſence de Charles-Quint, il y eut en Eſpagne une révolte, à laquelle on donna le nom de Guerre du Peuple, parce que la Nobleſſe ne s'y trouva pas engagée. Les Rébelles en vinrent aux mains avec ceux qui tenoient le parti de la Cour. Ils furent défaits à la Bataille de Villalar, & on ſe ſaiſit de leurs principaux Chefs, qui furent éxécutés.

Emmanuel Roi de Portugal, mourut le 13 de Décembre 1521, après avoir règné 26 ans, un mois & quelques jours. Ce fut ſous ſon règne que les Portugais étendirent leurs conquêtes dans les Indes. Ils ſe rendirent maitres des Villes d'Ormus, de Malaca, de Cochin, & de Goa, dont ils firent le ſiège de leur domination dans les Indes. Ils s'attirèrent par-là le commerce d'Afrique & des Côtes les plus éloignées de l'Aſie, en ſe ſaiſiſſant des Ports & des Places les plus marchandes, non ſeulement ſur la Côte Occidentale d'Afrique, comme dans la Mauritanie, la Guinée, le Congo, Angola, l'Iſle Saint Thomas, & pluſieurs autres lieux; mais auſſi ſur la Côte Méridionale, comme dans les Royaumes de Mozambique, de Mélinde, de Mombaſe, de Sofale, & depuis l'embouchure de la Mer Rouge juſqu'au Japon.

Toutes ces conquêtes valurent aux Portugais des richeſſes immenſes, ce qui fit appeller le règne d'Emmanuel, le Règne d'Or. Ce Prince fut marié trois fois. Il eut d'Iſabelle ſa prémière femme, le Prince Michel, qui mourut à Grénade l'an 1500. Marie, ſœur d'Iſabelle, ſa ſeconde femme, mit au monde Don Juan, qui lui ſuccéda; Louïs de Béja, mort en 1555; Ferdinand, qui épouſa Guiomar Coutigno; Alfonſe, qui fut fait Cardinal par Léon X, du nom de Saint Blaiſe; Henri, qui fut auſſi fait Cardinal ſous le Pontificat de Paul III, & qui monta ſur le Trône après la mort de Sebaſtien ſon neveu; Edouard, Duc de Guimarens, lequel épouſa Iſabelle de Portugal, fille de Jaques Duc de Bragance. Antoine, dernier fils d'Emmanuel, mourut au berceau. Iſabelle ſa fille aînée épouſa Charles-Quint. Outre ces enfans, il eut d'Eléonore d'Autriche, fille de Philippe I Roi d'Eſpagne, & ſœur de Charles-Quint, un fils nommé Charles, & une fille nommée Marie.

Em-

Emmanuel eut pour ſon ſucceſſeur, Don Juan III, né à Lisbonne le 6 de Juin 1502. Les commencemens de ſon règne ne furent qu'un tiſſu d'actions de pieté, de clémence & de généroſité. Ces vertus lui aquirent l'eſtime, l'amour, la confiance de ſes Sujets, & l'admiration de tous les Princes de l'Europe. 1519, & ſuiv.

La préférence donnée à Charles-Quint ſur François I, fut une des cauſes qui produiſirent une rupture entre ces deux Princes. Ce dernier entréprit de remettre ſur le Trône Henri d'Albret, Roi de Navarre, & y envoya pour cet effet une Armée en 1521, ſous la conduite d'André l'Eſparre. Ce Général ſe rendit maitre de tout le Royaume. Saint Ignace de Loyola ſe trouva au ſiège de Pampelune, qui fut priſe, & il eut une jambe caſſée de l'éclat d'une pierre frappée d'un boulet de canon, ce qui le rendit boiteux toute ſa vie. Le Général François, après avoir fait la conquête de la Navarre, entra en Caſtille, & aſſiega Logrono; mais les Caſtillans étant accourus au ſecours de cette Place, il fut obligé d'en lever le ſiège, & fut défait peu de tems après. Les François perdirent encore Fontarabie, qu'ils avoient ſurpriſe peu de tems auparavant. 1521, & ſuiv.

Le Cardinal de Tortoſe fut élévé à la dignité pontificale en 1522, & prit le nom d'Adrien VI. Ce Pape, qui devoit ſon élevation à Charles-Quint, dont il avoit été Précepteur, accorda à ce Prince & à ſes ſucceſſeurs le privilège de nommer les Evêques de ſes Etats, & celui d'adminiſtrer la Maitriſe des trois Ordres Militaires.

La révolte du Connétable de Bourbon, qui paſſa du côté de l'Empereur, fut fort deſavantageuſe aux François. Ce Duc entra en Provence, & aſſiegea Marſeille; mais il fut obligé de ſe retirer, lorſque François I vint avec toutes ſes forces, & paſſa en Italie à deſſein de reconquerir le Milanez. Il ſe rendit maitre de la Ville de Milan; mais ayant été attaqué le 24 de Février 1525 par le Duc de Bourbon, qui commandoit l'Armée Impériale, ſon Armée fut entièrement défaite, & lui-même fait priſonnier, & emmené en Eſpagne, où on le garda dans le Château de Madrid juſqu'au mois de Janvier de l'année ſuivante. Les François furent encore malheureux dans la diverſion, qu'ils voulurent faire contre l'Empereur, par le moien de Charles Duc de Gueldre, & des Friſons, ces derniers ayant été ſubjugués par les Troupes de Charles-Quint. 1525, & ſuiv.

Quelques-uns conſeillèrent à l'Empereur de relâcher François I, ſans rançon, afin de l'engager à une éternelle reconnoiſſance par cette généroſité; mais ce Prince aima mieux ſuivre le ſentiment de ceux qui étoient d'avis qu'on devoit tirer de ce priſonnier tout l'avantage qu'on pourroit. C'eſt pourquoi il propoſa des conditions fort rudes à François, qui ne les voulut pas accepter. Ce Roi, à force d'ennui & de chagrin, tomba dans une dangereuſe maladie, durant laquelle Charles-Quint même l'alloit viſiter, quoique le Chancelier Gattinara l'en diſſuadât, en lui diſant, que de telles viſites, où l'on n'annonçoit pas la délivrance à un priſonnier, n'étoient pas des marques de civilité, ou d'affection, mais plutôt d'une appréhenſion,

cau-

1525 & ſuiv. cauſée par un motif d'avarice, qui faiſoit craindre la perte de la rançon, par la mort du priſonnier même. En effet, il eſt certain que la ſeule raiſon, pour laquelle on mit fin à cette longue négociation, fut la crainte qu'on eut que le Roi, tombant malade de déplaiſir, ne vînt à mourir en Eſpagne.

Comme l'agrandiſſement de Charles cauſoit beaucoup de jalouſie, on mit ſur pied, à la ſollicitation du Pape Clément VII, trois Armées, qui ſe joignirent enſemble, pour défendre la liberté de l'Italie. C'eſt pour cela que les Généraux de l'Empereur, afin de détacher le Pape de cette Alliance, allèrent attaquer Rome, prirent la Ville d'aſſaut, la pillèrent durant pluſieurs jours, & y firent beaucoup de déſordres. Charles de Bourbon fut tué en montant à l'aſſaut. Le Pape, qui s'étoit retiré dans le Chateau Saint Ange, y fut aſſiegé; & Charles fit faire en Eſpagne des prières de quarante heures pour ſa délivrance, quoique néanmoins ce fuſſent ſes propres Troupes qui le tinſſent enfermé. Mais à la fin, la famine contraignit le Pape de ſe rendre, & de rénoncer à l'Alliance qu'il avoit contractée.

Charles, en rendant la liberté à François I, ſtipula que ce Roi lui céderoit le Duché de Bourgogne, avec les Provinces de Flandre & d'Artois; & qu'outre cela il renonceroit à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir ſur le Royaume de Naples. François promettoit encore d'épouſer Eléonor, ſœur de l'Empereur. Quand il fut de retour en ſon Royaume, il proteſta qu'il n'étoit pas obligé d'obſerver un Traité qu'il avoit fait en priſon & par force. Il fit enſuite alliance avec le Pape, le Roi d'Angléterre, la République de Veniſe, les Suiſſes & la Ville de Florence, & envoya en Italie une Armée ſous la conduite d'Odet Seigneur de Lautrec. Charles & François en vinrent non ſeulement aux injures & aux démentis; mais même juſques au cartel. Au reſte, l'Armée de Lautrec, qui au commencement avoit fait quelques progrès, périt de miſere devant la Ville de Naples.

L'Empereur ſe maria en 1526 avec Iſabelle ſœur ainée de Don Juan Roi de Portugal. Comme François I avoit laiſſé en ôtage ſes deux fils, François & Henri, il fut arrêté par le Traité de paix conclu à Cambrai, que le Roi de France payeroit pour ſes deux fils la ſomme de deux millions, cent cinquante mille écus. Ce Prince fit en même tems ceſſion de la Flandre, de l'Artois, du Duché de Milan, & du Royaume de Naples, enfin il épouſa Eléonor ſœur de l'Empereur, à condition que s'il venoit un fils de ce mariage, il auroit le Duché de Bourgogne. Il ne fut rien ſtipulé en faveur d'aucun des Alliés d'Italie, des Florentins, du Duc de Ferrare, & de Sforce, auxquels François I avoit promis de ne jamais faire la paix, ſans les y comprendre. Charles ne laiſſa pourtant pas d'accorder la paix aux Vénitiens, & de rétablir François Sforce dans le Duché de Milan, à condition qu'on lui payeroit des ſommes conſidérables, dont il avoit alors beſoin pour payer ſes Troupes.

1530. Le Couronnement de l'Empereur ſe fit à Bologne en 1530, dans la grande Egliſe de Sainte Pétrone. Le Pape Clément, qui s'étoit reconci-

lié

lié avec ce Prince, fit lui-même cette cérémonie. Il ſtipula en même tems, 1530.
que la Ville de Florence, qui juſqu'alors avoit été libre, ſeroit érigée en Principauté; mais la Ville ne ſouffrit ce changement, qu'après avoir ſoutenu les dernières extrémités d'un ſiège. On y établit Duc Aléxandre de Médicis, à qui l'Empereur donna en mariage, Marguérite ſa fille naturelle. La même année l'Evêque d'Utrecht tranſporta la Souveraineté des Provinces d'Utrecht & d'Overyſſel à Charles-Quint, à qui échurent encore la Gueldre, Zutphen, Groningue, & les Païs de Drente & de Tuente.

L'Empereur obtint en 1531 que Ferdinand ſon frère fût élu Roi des Ro- 1531.
mains, quoique quelques Electeurs refuſaſſent d'y conſentir, pour ſe venger de la dureté qu'il montroit contre les Proteſtans. La fameuſe Ligue de Smalcade ſe forma la même année; & les Princes qui y entrèrent, en donnèrent part à l'Empereur, comme d'un moyen auquel ils ſe croyoient indiſpenſablement obligés d'avoir recours pour l'intérêt de leur conſcience.

Charles conſentit en 1532 aux demandes que lui faiſoient les Proteſtans, 1532
& ſuſpendit par un Edit les procédures commencées contre eux. Ce fut & ſuiv.
par cette conduite qu'il obtint les ſecours, dont il avoit beſoin, pour s'oppoſer aux Infidèles, qui manaçoient la Hongrie. On mit ſur pied une nombreuſe Armée, qui alla camper proche de Vienne, & qui fit réſoudre Soliman à la retraite.

Après cette campagne, l'Empereur paſſa en Italie, où il fit avec le Pape & les autres Princes d'Italie une alliance, pour s'oppoſer aux François, qui avoient projetté d'y faire une nouvelle invaſion. Le Pape ne s'en tint pas à ſes engagemens; car dès que l'Empereur fut repaſſé en Eſpagne, il alla s'aboucher avec le Roi de France à Marſeille. Clément avoit en vue de donner une de ſes Nièces ou Couſines à Henri Duc d'Orléans, ſecond fils de François I, dans l'eſpérance de faire obtenir le Duché de Milan à ce jeune Prince, à titre de Dot. Ce Pontife mourut en 1534, après avoir élevé Aléxandre ſon Couſin à la dignité de Duc de Florence, & marié Cathérine ſa nièce avec le Duc d'Orléans. Il eut pour ſucceſſeur Paul III, connu auparavant ſous le nom de Cardinal Farnèſe.

En 1535 Charles-Quint forma le deſſein de paſſer avec une puiſſante Ar- 1535
mée en Afrique, pour remettre ſur le Trône Muley Hacem Roi de Tunis, & ſuiv.
qui avoit été chaſſé par Airedin Barberouſſe, fameux Corſaire. Charles engagea le Roi de Portugal à l'aider dans cette expédition. Don Juan fit armer deux Vaiſſeaux, & les envoya joindre la Flotte de l'Empereur, ſous les ordres d'Antoine de Saldagne. L'Infant Don Louïs, voulant profiter de cette occaſion pour s'inſtruire du metier de la guerre, demanda à Don Juan ſon frère la permiſſion de faire ce voiage. Le Roi s'y oppoſa d'abord; mais l'Infant ayant levé tous les obſtacles, Don Juan conſentit à ſa demande, & Don Louïs s'embarqua avec la plupart des Chefs de la Nobleſſe Portugaiſe. L'Infant prit la route de Barcelone, où il fut reçû de l'Empereur avec de grandes marques d'amitié.

1535, & suiv. Cette expédition eut un heureux succès. Charles se rendit maitre de Tunis, & du Fort de la Goulette, qu'il garda pour otage de la fidélite de Muley. Il battit Barberousse, qui étoit venu à sa rencontre, & rétablit le Roi détrôné, moyennant un Tribut qu'il lui imposa. On tira des mains des Infidèles vingt mille Esclaves Chrétiens, qui furent mis en liberté.

L'Empereur, à son retour d'Afrique, passa par Rome, où, dans un discours qu'il fit en présence du Pape & des Cardinaux pour la tenue d'un Concile, qui pût mettre fin aux troubles de Religion, il déclama vivement contre François I, qui avoit ouvertement pris le parti des Protestans, & qui envoyoit dans toutes leurs Assemblées, des Ambassadeurs pour les encourager: il se plaignit que ce Prince leur fournissoit des secours, dans la seule vue de lui nuire, & enfin qu'il venoit de se saisir des Etats du Duc de Savoie, pour se faciliter la conquête du Milanez. Le Pape feignit d'approuver le ressentiment de l'Empereur, & déploya toute son éloquence pour le porter à employer toutes ses forces contre les Protestans.

Charles, pour prévenir les desseins de François I, forma le dessein de porter la guerre en France. Il conduisit ses Troupes en Provence, & y assiègea Marseille. Cette entrépriſe n'eut pas un heureux succès. L'Empereur fut obligé de lever le siège, & de se retirer.

Comme il étoit de l'intérêt du Pape de reconcilier Charles-Quint avec François I, il porta ces deux Princes à conclure à Nice en Provence une Trève pour dix ans. Après cette réconciliation, Charles & François s'abouchèrent à Aigues-mortes, & se donnèrent réciproquement de si grands témoignages d'affection & de confiance, que l'Empereur se hazarda de prendre son chemin par la France, afin d'arriver plutôt à Gand, pour y pacifier les troubles qui y étoient survenus. Le Roi de France envoya ses fils au-devant de l'Empereur, le fit recevoir par-tout avec les mêmes honneurs qu'on auroit faits à sa personne, l'accompagna lui-même jusqu'à Saint Quentin, & le fit accompagner par ses deux fils jusqu'à Valenciennes.

1540. Charles entra avec son Armée dans la Ville de Gand, en Prince victorieux, & vengeur de la rébellion. Il fit décapiter les principaux Bourgeois qui l'avoient excitée, punit les autres par une grosse amende, déclara la Ville déchue de tous ses privilèges, & y fit bâtir une forte Citadelle pour la tenir en bride. Cette rébellion avoit été excitée à l'occasion d'un Subside, qu'on avoit demandé à la Ville pour la continuation de la guerre.

1541. L'Empereur, après avoir appaisé ces troubles, passa en Allemagne, pour y terminer les différends survenus au sujet de la Religion. Sa présence ne calma pas les esprits. La Diète s'étoit assemblée à Ratisbonne, où on disputa longtems, mais sans aucun fruit. Après la séparation de la Diète, Charles se rendit à Genes, où André Doria avoit préparé une Flotte pour aller faire la conquête d'Alger. Charles, contre l'avis du Pape avec qui il s'étoit abouché à Luques, voulut entreprendre cette expédition, pour faire une diversion à la guerre que Soliman faisoit en Hongrie. La Flotte arri-

va

va ſur les Côtes d'Afrique au mois d'Octobre. Les pluies continuelles em- 1541.
pêchèrent les Troupes de faire aucune entrépriſe d'importance; & une tempête briſa ou ſubmergea la plus grande partie des Vaiſſeaux. L'Empereur ſe vit par-là obligé de retourner en Italie avec les débris de ſa Flotte.

L'année ſuivante, le Roi de France ſe brouilla avec l'Empereur, ſur ce 1542,
que ſes Ambaſſadeurs, Céſar Frégoſe & Antoine Rinco, qu'il envoyoit en & ſuiv.
Turquie par le Milanez & l'Etat de Veniſe, furent aſſaſſinés par ordre du Gouverneur de Milan. D'un autre côté le Duc de Clèves attaqua le Brabant, & le Duc d'Orléans prit Luxembourg, avec quelques autres Places. Le Dauphin aſſiégea auſſi Perpignan; mais il fut obligé de l'abandonner.

Le fameux Corſaire Barberouſſe, à l'inſtigation de François I, fit de grands ravages ſur la Côte de Calabre, & brula Nice en Provence. Après cette expédition, Barberouſſe retourna au Levant, prit, pilla & brula la Ville de Pati en Sicile, & la Ville & l'Iſle de Lippari. Il commit enſuite de grands ravages le long des Côtes d'Italie, & emmena un grand nombre de perſonnes en eſclavage.

Charles, ſe voyant attaqué de tant de côtés, fit une alliance avec Henri Roi d'Angleterre, & ſacrifia à ſes intérêts ceux de Cathérine, ſœur de ſa mère. Ils étoient convenus, que Charles entreroit par la Champagne, & Henri par la Picardie, afin qu'agiſſant ainſi de concert, ils puſſent plus facilement mettre la France en deſordre. Charles vint aux Païs-Bas avec une Armée de cinquante mille hommes, attaqua le Duc de Clèves, & le chaſſa de la Gueldre. Enſuite il reconquit les Places, qu'il avoit perdues dans le Luxembourg, & entra en Champagne, où il força Lagni & S. Dizier.

Le Roi de France étoit alors de l'autre côté de la Marne, & n'ôſoit ſe hazarder à livrer bataille à l'Empereur. Il ſe contentoit de ravager le Païs, par où devoit paſſer ſon Armée, qui trouva néanmoins beaucoup de proviſions dans Epernai & Château-Thierri. Il y eut alors un telle épouvante dans Paris, que les bourgeois vouloient s'enfuir, & l'euſſent fait ſans doute, ſi le Roi ne les eût raſſurés par ſa préſence. Si Henri fût venu de l'autre côté, l'Armée Françoiſe ſe trouvoit enfermée; & il y a bien de l'apparence qu'alors la France auroit eu un mauvais parti. Mais ce Roi reſta au ſiège de Boulogne & de Montreuil, & fit dire à l'Empereur qu'il ne paſſeroit pas outre, avant que de s'être rendu maitre de ces deux Places.

Charles reconnut que le Roi d'Angleterre ne cherchoit que ſon avantage particulier. Il n'eut plus de confiance en lui, & fit réfléxion ſur les grands frais de la guerre. Il avoit encore dans l'eſprit le grand deſſein qu'il avoit formé contre les Proteſtans d'Allemagne, & qu'il ne vouloit pas négliger par une longue guerre avec la France. Outre cela, ſes Troupes furent entièrement défaites par les François en Italie près de Cérizoles. Toutes ces raiſons l'obligèrent à faire la paix à Crépi en Valois.

En 1545 on fit l'ouverture du Concile de Trente. L'Empereur, qui 1545,
ſe & ſuiv.

1545, & suiv. se trouvoit encore tout armé, voulut se servir de la terreur de ses armes pour obliger les Protestans à se soumettre aux décisions de cette Assemblée. Jusques-là il les avoit ménagés, à cause de la guerre qu'il avoit été obligé de soutenir contre François I; mais ayant pris des mesures avec ce Prince, qui s'engagea de son côté à les persécuter, il parla plus haut, & entreprit de les obliger à restituer les biens de l'Eglise dont ils s'étoient emparés.

Les Protestans prirent de leur côté toutes les mesures nécessaires pour se défendre avec vigueur. L'Electeur Jean-Frédéric de Saxe, & Philippe Landgrave de Hesse furent choisis pour Chefs de l'Armée qu'on vouloit opposer à celle de l'Empereur. Ces deux Princes furent proscrits, & mis au Ban de l'Empire dès les prémières démarches. L'Electeur de Saxe s'étoit flatté de faire révolter le Royaume de Bohême par les intelligences qu'il y avoit; mais il se vit bientôt obligé de défendre ses propres Etats, qui furent attaqués par le Roi Ferdinand, & le Duc Maurice de Saxe. On ne tarda pas à en venir à une Bataille, où les Luthériens furent entièrement défaits.

L'Electeur ayant été fait prisonnier, l'Empereur lui fit faire son procès, & il fut condamné à perdre sa dignité Electorale, ses Etats & la vie, pour s'être trouvé les armes à la main contre son Souverain. L'Empereur lui accorda cependant sa grace, mais à des conditions extrêmement dures. L'Electeur renonçoit à la dignité Electorale, pour lui & pour ses enfans: il se soumit de plus à rester en prison jusqu'à ce que l'Empereur eût recueilli tous les fruits de sa victoire, & même jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de le relâcher. L'Empereur mit en possession de la dignité Electorale & de la Ville de Wittemberg, le Duc Maurice, qui étoit de la Maison des Ducs de Saxe. Le Landgrave de Hesse, un des deux Chefs du parti Protestant, ne s'étoit point trouvé à la bataille. Il se rendit à Hall auprès de l'Empereur, auquel il demanda pardon à genoux, le priant de lui rendre l'honneur de ses bonnes graces. L'Empereur lui fit répondre par son Chancelier, qu'il lui laissoit ses Etats, mais à condition que tout ce qui avoit été traité & conclu avec ses Médiateurs seroit religieusement observé de sa part. L'Electeur dépossédé & le Landgrave furent contraints de suivre l'Empereur, qui reçut les soumissions de tout le reste du parti Protestant.

1548. En 1548 Charles-Quint envoya en Espagne, Maximilien fils du Roi Ferdinand, pour y gouverner en son absence, & y épouser la Princesse Marie sa Cousine germaine, fille de l'Empereur. La même année, l'Empereur fit recevoir les Païs-Bas, dont il étoit Souverain, au nombre des Provinces de l'Empire, afin de l'engager à les secourir dans le besoin. Il les fit déclarer un dixième Cercle, mais avec exemption de plusieurs charges publiques, & d'indépendance de la Chambre de Spire, parce que les possédant comme un patrimoine particulier, il vouloit en conserver la pleine Souveraineté à sa famille.

1549. L'année suivante, Maximilien Régent d'Espagne, eut une fille, à laquelle

quelle on donna le nom d'Anne. Cette même année, l'Empereur fit venir d'Eſpagne ſon fils Philippe âgé de 21 ans, pour le faire reconnoître aux Flamans pour ſon héritier, & lui faire prêter le ſerment de fidélité par les peuples en cette qualité. Le Pape Paul III mourut le 10 d'Octobre âgé de 82 ans, & eut pour ſon ſucceſſeur Jules III, qui fut élu au commencement de l'année 1550.

L'Empereur tint en 1550 une Diète à Augsbourg, où il fit de nouvelles inſtances pour faire promettre à tout le monde de ſe ſoumettre au Concile de Trente, qui avoit été interrompu, & qui étoit ſur le point de ſe raſſembler. Ses répréſentations ne furent pas reçues avec beaucoup de docilité. Quelques Princes eurent aſſez de fermeté, pour demander qu'on examinât de nouveau ce qui avoit déja été décidé à Trente, qu'on admît leurs Théologiens à y donner leurs ſuffrages, & que le Pape, ni par lui-même, ni par ſes Légats, ne fût point reconnu Juge ni Approbateur des déciſions. Pluſieurs Princes & quelques Villes refuſerent d'envoyer des Députés à la Diète d'Augsbourg. 1550.

En 1551, Henri Roi de France déclara la guerre à l'Empereur, & porta ſes armes en Italie & en Flandre. André Doria ſoutint en mer la réputation des armes de l'Empereur: il battit pluſieurs fois le Corſaire Dragut & les Turcs, & leur enleva quelques Places ſur les Côtes d'Afrique; mais Sinan Baſſa, que Soliman envoya au ſecours de Dragut, en reprit d'autres, & fit une deſcente ſur les Côtes de Sicile, où il ſaccagea & brula pluſieurs Places. Soliman, de ſon côté, donna beaucoup d'affaires à Ferdinand frère de l'Empereur, à l'occaſion de la Province de Tranſylvanie, dont Ferdinand fut mis en poſſeſſion par Iſabelle, mère de Jean, Roi ou Vaivode de cette Province. 1551.

Les Proteſtans prirent les armes contre l'Empereur, en 1552. Ils avoient à leur tête le Marquis de Brandebourg, & le Prince Maurice Electeur de Saxe, qui ne pouvoit digérer que Charles retînt toujours en priſon le Landgrave de Heſſe ſon Beau-père. Pour mieux tromper l'Empereur, Maurice fit arrêter une maiſon à Inſpruck, faiſant entendre qu'il vouloit y aller traiter avec ce Prince des affaires du Concile, où il avoit envoyé ſes Théologiens Luthériens. Bientôt il s'approcha d'Inſpruck, & ſe rendit maître de toutes les Villes, qu'il rencontra ſur la route. Charles, qui juſques-là avoit toujours été fort prévenu en faveur de la fidélité de Maurice, ſe vit dans la néceſſité de prendre la fuite, & ſe rendit à Villac, petite Ville de la Carinthie, où il s'arrêta, comme dans un lieu, qui, à cauſe des montagnes, le mettoit à l'abri des pourſuites de l'Ennemi. Maurice, à ſon arrivée à Inſpruck, abandonna au pillage tout ce que l'Empereur & ſa Cour n'avoient pu emporter. 1552.

Apres cette expédition, Maurice ſe rendit à Paſſau, où le Roi Ferdinand, le Duc de Bavière, & les Ambaſſadeurs d'un grand nombre de Princes Catholiques s'étoient aſſemblés, pour ouïr ſes prétentions. Il fut réſolu, qu'on prieroit l'Empereur de ne pas retenir plus longtems dans l'eſcla-

1552. clavage le Landgrave de Heſſe, & Jean-Frédéric Duc de Saxe, dépoſſédé de ſon Electorat depuis la perte de la bataille de Mulberg. L'Empereur promit un pardon général; mais il excepta de cette paix le Prince Albert de Brandebourg, ſous prétexte qu'il avoit exercé de grandes violences dans les Etats des Evêques de Bamberg & de Wurtzbourg, dans ceux des Electeurs de Mayence & de Trèves. Ce Prince ſe mit peu en peine de ſe voir exclus de la paix, il joignit ſes Troupes à celles du Roi de France, qui ſe ſaiſit des trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun.

Charles tourna alors ſes armes contre la France, & alla faire le ſiège de Metz, qu'il avoit envie de reprendre. Il l'entréprit vers la fin d'Octobre; mais le Duc de Guiſe défendit cette Place avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de ſe retirer.

Cette même année les Siennois chaſſèrent la Garniſon Eſpagnole que l'Empereur leur avoit donnée, & ſe préparèrent à ſoutenir le ſiège que Don
1553. Pédro de Tolède alla mettre devant cette Place en 1553.

Charles, mortifié du mauvais ſuccès du ſiège de Mets, entréprit de ſe rendre maitre de la Ville de Terouanne en Hainaut. Cette Place paſſoit pour imprenable, mais l'attaque fut ſi violente, que les aſſiegeans y entrèrent, & firent main-baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrèrent. La Ville de Heſdin eut le même ſort.

L'Infante Jeanne de Caſtille, fille de l'Empereur & d'Iſabelle, épouſa cette année l'Infant Don Juan fils du Roi de Portugal. L'Infante devint groſſe; mais ſon mari mourut deux mois après ſon mariage, ſavoir le 2 de
1554. Janvier 1554. On regretta beaucoup ce jeune Prince, qui joignoit à une figure aimable, beaucoup d'eſprit & d'amour pour la vertu. La Princeſſe ſon épouſe mit au monde un Prince qui releva le courage & l'eſpérance des Portugais: on ne prévoyoit pas que ce jeune Prince dût être un jour la cauſe de la ruine du Royaume. Il fut nommé Sébaſtien par le Cardinal Henri ſon oncle, qui lui confera le Batême.

Le Prince Philippe, auquel l'Empereur avoit donné le Royaume de Naples & de Sicile, s'étant rendu en Angléterre pour y épouſer la Reine Marie, fit prier le Roi de Portugal que l'Infante ſa ſœur revînt en Eſpagne pour gouverner ſes Etats pendant ſon abſence. Don Juan y conſentit. Jeanne prit en main les rênes du Gouvernement: ſa ſageſſe, ſa modeſtie, ſon affabilité, lui gagnèrent l'eſtime & l'amour de tous les Eſpagnols. L'abſence de Philippe n'apporta aucune altération dans le Royaume, par la prudence avec laquelle cette Princeſſe ſçut ſe comporter.

L'Infant Don Louïs, que les Portugais appelloient leurs délices, mourut
1555. en 1555. Ce Prince réuniſſoit toutes les belles qualités, qui peuvent mériter l'eſtime des hommes. Il étoit noble, généreux, compatiſſant, affable, brave, & hardi juſqu'à l'intrépidité. Il paſſa deux fois en Caſtille, la prémière, pour règler le commerce entre les Portugais & les Caſtillans; & la ſeconde, pour travailler à conclure la paix entre l'Empereur & le Roi de France. Il ſe fit eſtimer & admirer dans l'une & dans l'autre négociation. Il con-

conçut une forte paſſion pour Violente Gomez, fille d'une naiſſance médiocre, mais d'une rare beauté, & qui reſſentoit pour lui une paſſion égale. On prétend que Don Louïs épouſa cette Violente, dont il eut Antoine Prieur de Crato, qui ne put jamais parvenir à ſe faire reconnoître pour légitime. 1555.

Sur la fin de cette année, l'Empereur remit entre les mains du Prince Philippe ſon fils, les Païs-Bas, les Royaumes d'Eſpagne, & les Indes. Il ne ſe réſerva que l'Empire, qu'il ceda auſſi quelque tems après à Ferdinand ſon frère, Roi des Romains. Il paſſa enſuite en Eſpagne, & alla ſe renfermer dans le Monaſtère de Saint Juſt, de l'Ordre de Saint Jérôme. Il avoit 1556.
fait auparavant avec la France une trêve, qui fut bientôt rompue, à l'occaſion du Pape, qui avoit formé le projet de dépouiller les Colonnes de leurs biens. Les Eſpagnols prirent le parti de ces Seigneurs, & les François ſe rangèrent du côté du Pape. Ceux-ci furent défaits en 1557 près de Saint 1557.
Quentin, qu'ils perdirent en même tems.

La même année, mourut Don Juan Roi de Portugal, à l'âge de 55 ans. Son Petit-fils & ſon ſucceſſeur, Don Sébaſtien, n'avoit alors que trois ans. Les Portugais furent d'autant plus ſenſibles à la perte qu'ils firent de Don Juan, que ce Prince s'étoit toujours fait aimer & reſpecter tout à la fois. Il avoit aimé la paix, & il l'entretint toujours dans ſes Etats d'Europe. A la bonté, à la clémence, & à la libéralité, il joignit de l'eſprit, de l'intelligence, & une mémoire immenſe. Sa maladie fut violente & prompte. Ses funérailles ſe firent dans le Monaſtère de Bélem, où il fut inhumé à côté de ſon ayeul. Il eut de Cathérine ſon épouſe, Alfonſe, Emmanuel, Philippe, & Denis, qui moururent jeunes; Don Juan qui fut marié à Jeanne d'Autriche, & qui mourut bientôt après, laiſſant ſon épouſe enceinte de Don Sébaſtien; Don Antoine décédé dans l'enfance; Marie, qui épouſa Philippe II, dont ce Prince eut l'infortuné Don Carlos; Iſabelle & Béatrix, qui moururent jeunes.

Sous le règne de Don Juan un grand nombre de Portugais alla s'établir dans le Bréſil, & il y paſſa tant de monde, qu'on fut obligé de le diviſer, & de bâtir pluſieurs petites Villes, auxquelles on donna le nom de Capitanies. On en diſtinguoit cinq principales, dont la prémière s'appelloit Itamacara; la ſeconde, Fernambuco; la troiſième, Illéos; la quatrième, Port aſſuré; la cinquième, Saint Vincent. Pour établir une bonne police dans ce Païs, Don Juan y envoya un Gouverneur, à qui tout le monde devoit obéïr. Le prémier, qui obtint cette Charge, fut Don Thomas de Souza, homme de mérite & grand Capitaine. Ce Gouverneur y jetta les fondemens de la Ville, qui eſt connue aujourdhui ſous le nom de Saint Sauveur. Elle eſt ſituée auprès d'un Port fort vaſte & fort commode, qui eſt dans le Golfe qu'on appelle la Baye de tous les Saints, à treize dégrés & demi de Latitude Auſtrale. Saint Sauveur devint bientôt une Ville bien peuplée & floriſſante.

Charles-Quint ne ſurvêcut pas longtems à Don Juan. Il mourut le 21 de Septembre 1558, dans le Monaſtère de Saint Juſt, après y avoir vêcu deux 1558.
ans

1558. ans dans la retraite. Ce Prince eut de sa femme Elizabeth, fille d'Emmanuel Roi de Portugal, Philippe qui fut son successeur; Ferdinand & Jean, qui moururent jeunes; Marie, qui épousa son Cousin germain l'Empereur Maximilien, fils de l'Empereur Ferdinand; Jeanne, mariée au Prince Jean de Portugal, & mère de l'infortuné Don Sébastien Roi de Portugal. Les enfans Naturels de l'Empereur, furent Don Jean d'Autriche, & Marguerite qui épousa en prémières noces Aléxandre de Médicis, qui fut fait Duc de Florence par ce mariage. Ce Prince étant mort, Marguerite épousa Octave Farnèse Prince de Parme.

La paix entre l'Espagne & la France se fit au commencement de l'année
1559. 1559. Les Anglois mirent tout en œuvre pour traverser cette négociation, par la demande qu'ils firent de la restitution de Calais, en quoi Philippe ne pouvoit honnêtement les abandonner, puisqu'ils n'étoient entrés en guerre qu'à son instance. Le Traité n'auroit peut-être pas été conclu, si la mort de Marie Reine d'Angleterre ne fût survenue pendant la négociation. Philippe se crut alors dégagé de l'obligation d'insister davantage sur la restitution de Calais, ce qui facilita la conclusion. En vertu de cette paix, le Roi d'Espagne épousa par Ambassadeur, Isabelle fille ainée de Henri Roi de France; & ce mariage fut consommé à Guadalajara le 31 de Janvier
1560, 1560.
& suiv. Le Duc de Médina Céli prit cette année l'Isle de Gerbes, mais y ayant été surpris par la Flotte des Turcs, il y fut entièrement défait. En 1562 les Espagnols découvrirent dans l'Océan Oriental diverses Isles, auxquelles ils donnèrent le nom de Philippines, pour en faire honneur à leur Roi. En 1564, Don Garcias de Tolède prit le Château d'El Penon, qui étoit alors entre les mains des Maures. Il est situé près de la Ville de Vélez sur la Côte d'Afrique.

Les troubles qui regnoient depuis quelque tems dans les Païs-Bas causèrent de grandes inquiétudes au Roi Philippe, qui en avoit donné le Gouvernement à sa sœur Marguerite d'Autriche Duchesse de Parme. Charles-Quint avoit établi trois Conseils dans les Païs-Bas; le Conseil d'Etat, pour les affaires politiques; le Conseil Privé, pour juger les différends des Particuliers, & le Conseil des Finances, pour l'administration des Deniers publics. Le Conseil d'Etat étoit composé du Prince d'Orange, du Comte de Horn Amiral, du Comte de Barlaimont, Président du Conseil des Finances, du Docteur Viglius Président du Conseil Privé, & de Granvelle. De ces six personnes Philippe exclut entièrement de la confiance de la Gouvernante, le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & le Comte de Horn, & lui ordonna expressément de ne consulter que les trois autres dans toutes les affaires délicates.

La Gouvernante entra parfaitement dans les vues de son frère. Comme Granvelle avoit beaucoup de capacité, il prit bientôt l'ascendant dans le Conseil, & devint comme l'ame du Gouvernement. Ce Prélat étoit fils de Nicolas Pérennot, Sieur de Granvelle, qui, d'une condition assez basse s'étoit

s'étoit élevé à la Charge de Sécrétaire du Cabinet auprès de l'Empereur Charles-Quint. L'école de ſon père, & le Cabinet de Charles-Quint, où il eut le même Emploi, l'avoient rendu un des plus habiles Miniſtres de l'Europe. 1560. & ſuiv.

La grande autorité de Granvelle devint bientôt odieuſe aux Seigneurs, dont les avis étoient preſque toujours oppoſés à ceux de ce Miniſtre. Comme il ſoutenoit avec chaleur les intérêts de la Cour de Rome, il reçut le Chapeau de Cardinal. Le Prince d'Orange épouſa preſque en même tems la fille de Maurice Electeur de Saxe, un des principaux appuis de la Religion Proteſtante.

Les Proteſtans s'étoient déja fort multipliés dans les Païs-Bas, ce qui porta d'abord Charles-Quint à y établir des Inquiſiteurs (*), pour châtier ceux qui ſeroient convaincus d'avoir abandonné l'ancienne Religion. Au mois d'Octobre 1561, deux Miniſtres prêchèrent la nuit dans la Place publique, l'un à Tournai, l'autre à Valencienne. La Gouvernante en ayant été avertie, envoya ordre au Baron de Montigni, frère du Comte de Horn, Gouverneur de Tournai, & au Marquis de Bergopſom Gouverneur de Valencienne, de ſe rendre inceſſamment dans ces Villes, pour y réprimer les Proteſtans. Le Baron de Montigni fit arrêter le Miniſtre, qui fut pendu. Le Marquis de Bergopſom fut plus humain. Il ſe contenta de faire arrêter Philippe Maillard & un autre Miniſtre, & au-lieu de les faire exécuter, comme la Gouvernante le lui ordonnoit, il s'en alla à Liège, dont ſon frère étoit Evêque. Sur les ordres réïtérés que reçurent les Magiſtrats de Valencienne de procéder à toute rigueur contre les deux Miniſtres, on les condamna à être brulés vifs, conformément aux Edits. Cette terrible exécution devoit ſe faire un lundi à la pointe du jour, & on avoit tenu ce jugement ſecret, pour empêcher que le Peuple ne s'oppoſât au ſupplice des prétendus coupables. Les préparatifs ne purent ſe faire ſi ſécrétement, que pluſieurs n'en fuſſent avertis. Auſſitôt que les Miniſtres parurent, le Peuple abatit le bucher, & ſe prépara à les arracher des mains de la Juſtice: les Magiſtrats les firent promptement rentrer dans la priſon, & eurent bien de la peine à gagner leurs maiſons au travers d'une grele de pierres que le Peuple faiſoit tomber ſur eux. La priſon ſe trouva bientôt aſſiégée, le Peuple en briſa les portes, & délivra les deux Miniſtres. 1564.

Ces troubles firent comprendre à la Gouvernante de quelle importance il étoit d'empêcher que l'Héréſie ne prît de plus profondes racines. L'établiſſement de pluſieurs nouveaux Evêchés parut d'abord un moien également facile & efficace: mais cette multiplication d'Evêchés aliéna les Catholiques mê-

(*) On trouvera ci-après l'hiſtoire du Tribunal de l'Inquiſition, avec quelques Planches qui y ont rapport. La prémière de ces Planches repréſente la manière dont l'Inquiſition rend ſes jugemens; la ſeconde fait voir les diverſes figures de ceux qui ſont conduits aux *Autos da Fé*; on voit dans la troiſième de quelle manière ſe fait la Proceſſion de l'*Auto da Fé*; & enfin la quatrième expoſe la manière de bruler ceux qui ont été condamnés par l'Inquiſition. Voyez la Table au mot INQUISITION.

1564. mêmes de leur soumission & de leur amour envers le Roi. Pour fonder ces Evêchés, on avoit pris les revenus de diverses riches Abbaies, & on y avoit uni ceux de plusieurs autres Bénéfices, ce qui ôtoit à quantité de Religieux & d'Ecclésiastiques une partie de leur subsistance. De plus ces dispositions, qui se faisoient à Madrid sans consulter en aucune manière la Nation, aigrissoient encore les esprits, qui voyoient avec chagrin qu'on n'avoit nul égard à leurs privilèges.

La suite de ce chagrin fut le soulevement de toutes les Provinces contre le nouvel établissement. Les Moines firent entendre à la Noblesse, qu'elle n'auroit plus de crédit dans les Etats, ils envoyèrent des Députés à Rome & en Espagne, pour faire des remontrances, & répandirent l'argent à pleines mains pour gagner les Ministres de ces deux Cours.

Le Prince d'Orange profita de cette occasion pour animer les mécontens. Il écrivit en même tems en Espagne pour se plaindre de ce que la Gouvernante n'écoutoit que le Cardinal de Granvelle, & de ce qu'elle affectoit de ne point appeller les principaux Seigneurs de Flandre aux Délibérations les plus importantes. Le Comte d'Egmont écrivit dans le même sens; mais le Roi n'eut aucun égard à leurs plaintes. Les Seigneurs mécontens s'assemblèrent pour délibérer sur les mesures qu'il falloit prendre pour exclure du Conseil le Cardinal de Granvelle, & pour l'éloigner entièrement des affaires. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & le Marquis de Bergopsom, étoient à la tête de ce complot.

Comme le Cardinal devenoit de plus en plus l'objet de l'éxécration publique, la Gouvernante commença à s'en dégouter, & elle écrivit elle-même au Roi pour le prier de le rappeller. Il fut résolu à la Cour de Madrid d'envoyer ce Ministre en Franche-Comté, où il étoit né, & il partit pour s'y rendre le 10 de Mars 1564. Le Roi Philippe, qui n'avoit jamais quitté le dessein de l'employer, l'envoya à Rome, à la mort de Pie IV, pour assister au Conclave. Le Cardinal y parut à la tête de la Faction Espagnole, & il contribua beaucoup à l'élection du Pape Grégoire XIII. Il demeura quelque tems à Rome, chargé des affaires d'Espagne; delà il fut envoyé au Royaume de Naples, qu'il gouverna avec le titre & les Pouvoirs de Vice-Roi; & l'an 1575 le Roi le rappella auprès de sa personne, pour le faire Chef du Conseil des affaires d'Italie. Il eut toujours un grand crédit sur l'esprit de son maitre, & mourut à Madrid en 1586.

L'éloignement du Cardinal de Granvelle ne mit pas fin aux troubles, qui étoient sur-tout causés par la diversité de Religions, qui commençoit à s'introduire dans les Païs-Bas. Il ne fut pas si aisé de remédier à ce mal, si cependant c'en est un, que de chasser de la Cour un Ministre odieux. Philippe ne recommandoit rien tant à la Gouvernante, que d'arrêter le progrès des nouvelles opinions, & il vouloit qu'elle en fît l'objet capital de tous ses soins. La Gouvernante, pour se conformer aux ordres du Roi, remplit en peu de tems toutes les prisons de Religionnaires, & les Places publiques d'Echafauts & de Buchers. On arrêta à Rupelmonde un Prêtre, qui avoit embrassé

braſſé ſa nouvelle Religion, & il fut condamné à avoir la tête coupée. Il ſe fit 1564.
pluſieurs autres éxécutions de cette nature.

Au milieu de ces troubles & de ces diviſions, la Gouvernante entreprit de faire recevoir les Décrets du Concile de Trente; mais elle y trouva de grandes difficultés de la part même des Evêques & des Univerſités, qui prétendoient que pluſieurs de ces Décrets étoient non-ſeulement contraires aux privilèges des Provinces, mais encore à l'autorité du Roi d'Eſpagne & aux Droits de ſa Couronne. Le Prince d'Orange ne manqua pas d'appuier ces plaintes, & répréſenta qu'il ne falloit pas propoſer aux Flamans de recevoir des Décrets, qui étoient contraires aux Loix fondamentales de tous les Etats.

La Gouvernante ne ſachant alors quel parti prendre, chargea le Comte d'Egmont d'aller en Eſpagne pour inſtruire le Roi à fond de l'état des Provinces. Le Comte partit le 15 de Février 1565. Philippe le 1565.
renvoya avec une longue Inſtruction, où il diſoit entr'autres, qu'il vouloit qu'on établît par-tout des Inquiſiteurs de la Foi, & que les Gouverneurs des Villes les appuiaſſent de toute leur autorité; que le Concile de Trente fût reçu, & que ſes Décrets euſſent force de Loi comme les Edits du Prince.

Les maux qui déſolèrent bientôt après les Provinces furent attribués à ces 1566.
règlemens. L'orage commença dans la Province de Brabant, dont la Nobleſſe s'engagea par une ligue à prendre les armes, ſi le Roi vouloit la forcer à recevoir le Tribunal de l'Inquiſition. Un Gentilhomme Calviniſte, nommé Saint Aldegonde, fut le prémier auteur de cette Confédération. Il aſſembla d'abord chez lui neuf Gentilshommes tous Calviniſtes, & leur ayant répréſenté le péril où étoient leurs frères, que l'on vouloit abandonner à la rigueur d'un Tribunal qui n'avoit pu s'établir à Rome même ſans de grandes contradictions, il leur propoſa de ſigner un Acte, par lequel ils s'engageroient à mourir plutôt que de ſouffrir en Flandre le Tribunal de l'Inquiſition. Ces Gentilshommes ſignèrent l'Acte en queſtion, dans l'eſpérance qu'on leur donna que leur exemple ſeroit bientôt ſuivi par les principaux Seigneurs des Païs-Bas.

Après que cet Acte eut été ſigné à Bréda, on le porta dans toutes les Provinces, & il ne tarda pas à être ſigné par une infinité de perſonnes de toutes conditions. Les Catholiques mêmes auſſi bien que les Proteſtans s'empreſſèrent à l'envi de ſigner ce célebre Compromis, & d'entrer dans une Ligue qu'ils regardoient comme une reſſource aſſurée contre la tyrannie du Tribunal de l'Inquiſition. Henri de Brédérode, qui deſcendoit des anciens Comtes de Flandre, Louïs de Naſſau, frère du Prince d'Orange, & le Comte de Culembourg, furent regardés comme les principaux Chefs de la Confédération.

Deux cens de ces Confédérés ſe rendirent à Bruxelles, dans la vue de préſenter une Requête à la Gouvernante. Ils avoient à leur tête Henri de Brédérode & le Comte Louïs de Naſſau. Brédérode porta la parole, & de-

1566. manda au nom de la Nobleſſe de Flandre, l'abolition de l'Inquiſition & des Edits, & la liberté de conſcience. Le jour que la requête fut préſentée à la Gouvernante, le Comte de Barlaimont lui dit à l'oreille, en parlant des Confédérés, *il n'y a rien à craindre, Madame, ce ne ſont que des Gueux.* Dans un grand repas que donnèrent les Confédérés, quelqu'un ayant propoſé de donner un nom à la Confédération, Brédérode avança qu'il étoit réſolu de devenir gueux pour défendre la liberté de la Patrie, & tout auſſitôt on ſe mit à boire à la ſanté des Gueux, en criant à chaque fois, vivent les Gueux. A la fin du repas, Brédérode ſe fit apporter une Beſace, & tenant en main une Ecuelle de bois qu'il remplit de vin, il félicita les Confédérés des ſentimens généreux, qui les avoient réunis juſqu'alors. Chacun but à ſon tour dans l'écuelle de bois; & le Prince d'Orange étant arrivé ſur ces entrefaites avec le Comte d'Egmont, les acclamations redoublèrent.

Les Confédérés ſe firent tous habiller d'une étoffe griſe de très bas prix, & pendirent à leur Ceinture une petite Ecuelle de bois: ils firent auſſi frapper une Médaille, où l'on voyoit deux mains entrelaſſées l'une dans l'autre avec ces mots, *Fidèles au Roi juſqu'à la Beſace.* Le Duc d'Arſchot, pour montrer ſon oppoſition à la faction des Gueux, & ſon attachement à l'ancienne Religion, parut à la Cour avec une Médaille attachée à ſon chapeau, où la Sainte Vierge étoit repréſentée, tenant entre ſes bras l'Enfant Jéſus. D'autres Seigneurs ſuivirent ſon exemple, & le Pape accorda des Indulgence à tous ceux qui porteroient de ces Médailles.

On donna en Eſpagne le titre de Conſpiration, au Compromis; celui de Conjuration ouverte, à la Requête; & aux bruits populaires, celui de Soulevement. Le Pape Pie V ſollicita vivement le Roi de ſe rendre en perſonne dans les Païs-Bas, pour y exterminer l'Héréſie, & il écrivit à la Gouvernante pour l'exhorter à ſoutenir les intérêts de la Religion avec fermeté.

Les meſures que prit la Gouvernante n'empêchèrent pas que les nouvelles opinions ne fiſſent tous les jours de nouveaux progrès. On vit accourir dans les Païs-Bas un grand nombre de Miniſtres, qui s'y rendoient d'Allemagne, de France & d'Angleterre. Ils prêchoient publiquement dans les Villes & les campagnes; une multitude innombrable de Peuple s'empreſſoit d'aller à leurs Sermons, & ils eurent à Anvers juſques à ſeize mille auditeurs. Déja on commencoit à faire la Cène publiquement, & à baptiſer les enfans ſelon la Liturgie de Calvin. On en vint bientôt juſqu'à piller les Egliſes, briſer les Images, & à commettre toute ſorte de profanations. Les Catholiques n'avoient pas lieu de ſe plaindre, puiſqu'ils donnoient eux-mêmes lieu à tous ces deſordres par leur acharnement à perſécuter des gens qui ne cherchoient qu'à profeſſer tranquilement leur Religion. Les Proteſtans ne demandoient, que ce qu'ils vouloient bien accorder aux Catholiques, je veux dire la liberté de Conſcience, & pouvoit-on leur refuſer une ſi juſte demande ſans expoſer toutes les Provinces au danger d'une révolution générale?

Ce-

Cependant Philippe ayant été informé de tout ce qui ſe paſſoit, envoya 1566.
à la Gouvernante trente mille écus d'or pour lever en Allemagne dix mille hommes d'Infanterie, & trois mille Chevaux. Le prémier mouvement des Troupes de cette Princeſſe ſe fit contre Valencienne, où elle entréprit de mettre Garniſon. Les Bourgeois ayant refuſé de recevoir des Troupes dans leur Ville, la Gouvernante envoya ordre à Noire-Carmes qui commandoit dans la Province de Haynaut, d'aller aſſiéger la place dans les formes, & d'y entrer par la breche, puiſqu'on ne vouloit pas en ouvrir les portes. En même tems elle fit publier un Edit pour déclarer la Ville rébelle. Les Confédérés ramaſſerent en diligence un Corps de trois mille hommes d'Infanterie, ſoutenus de quelque Cavalerie, & ſe mirent en marche pour les introduire dans la Place. Noire-Carmes tomba ſur eux avec dix Enſeignes d'Infanterie, & les défit entièrement. Après cette victoire, Noire-Carmes entra dans Tournai, où il mit Garniſon. Delà il alla faire le ſiége de Valencienne, dont il ſe rendit maitre.

Noire-Carmes entra dans la Ville en vainqueur, & il y rétablit l'autorité royale, & le libre exercice de la Religion Catholique. Tous les auteurs de la révolte furent pendus. On fit en même tems arrêter tous les Miniſtres, & on éxila ceux dont on avoit le plus ſujet de ſe défier.

Comme le Roi d'Eſpagne ſongeoit à prendre des meſures efficaces pour réduire les Confédérés, il fit courir le bruit qu'il iroit en perſonne dans les Païs-Bas, & il fit effectivement tous les préparatifs de ſon voyage avec un éclat qui trompa toute l'Europe. On ignore les véritables motifs qui empêchèrent ce Prince de faire le voyage de Flandre. Quelques-uns prétendent qu'il craignoit de laiſſer ſon fils Don Carlos en Eſpagne, parce qu'il le regardoit comme un eſprit inquiet & audacieux, capable de ſoulever toute l'Eſpagne en ſon abſence. Philippe prit donc le parti d'envoyer en Flandre le Duc d'Albe avec une Armée, & fit publier en même tems qu'il ne tarderoit pas à le ſuivre.

Ferdinand Alvarez de Tolède, Duc d'Albe, étoit un homme d'une humeur auſtère, d'une profonde diſſimulation, & qui avoit un panchant naturel à la ſévérité & à la vengeance. Il paſſoit pour un des plus grands Capitaines qu'il y eût alors en Eſpagne, & il avoit donné des preuves de ſa grande capacité dans le metier de la guerre ſous le règne de Charles-Quint.

Malgré toutes les meſures que prit le Roi Philippe pour ne confier ſes ſécrets qu'à des perſonnes ſûres, le Prince d'Orange ne laiſſa pas d'être inſtruit de tout ce qui ſe paſſa à la Cour d'Eſpagne, & il ſe vanta même publiquement d'en connoître toutes les délibérations. On a cru que le Prince d'Eſpagne, Don Carlos, faiſoit donner avis au Prince d'Orange de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Il eſt certain que ce Prince avoit des inclinations fort oppoſées à celles de ſon père, & tous les mécontens étoient aſſurés de trouver en lui un protecteur zélé. On prétend qu'il prit la réſolution d'aller en Flandre à l'inſçu de ſon père, pour ſe mettre à la tête des Confédérés,

1566. & que ce fut un des motifs qu'eut le Roi de le faire arrêter. Lorſque le Duc d'Albe ſe préſenta à lui pour prendre congé de Son Alteſſe, avant que de partir pour les Païs-Bas, ce jeune Prince entra en fureur, & prenant un poignard, ſe jetta ſur le Duc pour l'égorger; celui-ci para le coup, & quelque tems après Don Carlos fut mis en priſon, où il mourut empoiſonné.

Lorſque le Prince d'Orange eut appris que le Roi d'Eſpagne avoit enfin pris la réſolution de punir avec la dernière rigueur toutes les fautes qui avoient été commiſes en Flandre contre ſon autorité, il partit pour l'Allemagne avec ſa femme, le Comte Maurice ſon fils, & le Prince Louïs de Naſſau ſon frère. Il arriva à Dilembourg, Capitale du Comté de Naſſau,
1567. vers la fin du mois d'Avril 1567. Quelque tems après ſon départ, le Duc d'Albe arriva à Bruxelles, où il ſe logea à l'Hôtel de Culembourg. Dès le lendemain de ſon arrivée il montra à la Gouvernante les pouvoirs que le Roi lui avoit donnés pour commander toutes les Troupes des Païs-Bas, & dans un entretien ſecret qu'il eut quelques jours après avec elle, il lui fit voir les ordres dont il étoit chargé, d'informer contre les principaux auteurs des troubles, de bâtir des Citadelles dans la plupart des Villes pour les tenir en reſpect, & d'ôter aux Seigneurs les plus ſuſpects, leurs Charges & leurs Gouvernemens. Cette Princeſſe voyant bien qu'on ne vouloit plus ſe fier à elle, écrivit au Roi d'Eſpagne ſon frere, pour le prier de lui permettre de s'en retourner à Parme auprès de ſon mari.

Le Duc d'Albe ne tarda pas à mettre en éxécution les ordres dont ſon maitre l'avoit chargé. Le 9 de Septembre il arrêta lui-même dans l'Hôtel de Culembourg le Comte d'Egmont, à qui il demanda ſon épée. Le Comte de Horn fut arrêté en même tems par Don Fernand de Tolède, fils naturel du Duc d'Albe. On ſe ſaiſit auſſi le même jour d'Antoine Stralle, Bourguemaitre d'Anvers, qui paſſoit pour être le confident du Prince d'Orange, & de Jean Caſembrot, Sécrétaire du Comte d'Egmont. Comme le Duc d'Albe avoit oſé arrêter les deux principaux Seigneurs de Flandre ſans la participation de la Gouvernante, cette Princeſſe comprit qu'elle avoit perdu toute la confiance du Roi, & elle fit de nouvelles inſtances auprès de ce Prince, pour qu'il lui permit de retourner en Italie. Philippe lui accor-
1568. da ce qu'elle demandoit, & elle partit au mois de Février 1568, accompagnée du Duc d'Albe, qui la conduiſit juſques ſur les frontières du Brabant.

Après le départ de cette Princeſſe, le Duc d'Albe devenu Gouverneur Général des Païs-Bas, établit un nouveau Tribunal, qu'il nomma le Conſeil des Troubles, & que le Peuple appella avec raiſon le Conſeil de Sang, à cauſe des Arrêts ſanguinaires qu'il rendit. On arrêta bientôt dans toutes les Provinces des perſonnes de toutes conditions, & les ſupplices ſuivirent de près les empriſonnemens. Les places publiques offroient tous les jours aux yeux du Peuple de nouveaux ſpectacles d'horreur. En même tems le Duc d'Albe fit jetter les fondemens de pluſieurs Citadelles, pour ſervir de frein aux Peuples, & il répandit ſes Troupes dans la plupart des Places fron-

frontières, pour prévenir les entrepriſes des ennemis du dehors. Tout cela jetta une telle épouvante dans les eſprits, que plus de trente mille hommes ſortirent des Provinces en moins de deux mois. 1568.

On ne voyoit par-tout que des objets de fraieur, des fuites, des banniſſemens, des confiſcations de biens, des empriſonnemens & des ſupplices. L'Hôtel de Culembourg, qui avoit ſervi de retraite aux Confédérés le jour qu'ils préſentèrent la Requête, fut raſé, & on éleva à la place une Pyramide avec une inſcription en quatre langues, laquelle marquoit, qu'on avoit détruit la Maiſon du Comte de Culembourg, parce qu'on y avoit tramé une Conſpiration déteſtable contre la Religion, l'Egliſe Romaine, la Majeſté Royale, & le ſalut de la Patrie. On ſaiſit tous les biens que le Prince d'Orange avoit dans les Païs-Bas, & le Duc d'Albe fit enlever à Louvain le Comte de Buren ſon fils ainé, qui n'avoit alors que douze ans, & que le Prince d'Orange avoit eu de ſon prémier mariage avec Anne d'Egmont.

Comme le Prince d'Orange avoit formé la réſolution de rentrer dans les Païs-Bas avec une Armée, il ne négligea rien pour ſe mettre en état de ſoutenir une entrépriſe de cette importance. Il s'adreſſa d'abord à la Reine d'Angléterre, qui favoriſa toujours les Confédérés de Flandre, quoiqu'elle n'oſât pas ſe déclarer ouvertement contre l'Eſpagne. Il avoit auſſi d'étroites liaiſons avec l'Amiral de Coligni, qui envoya de tems en tems des Troupes en Flandre. Mais le Prince d'Orange comptoit principalement ſur les Princes Proteſtans d'Allemagne, qui ayant aſſemblé une Diète, convinrent de lui fournir les ſecours dont il avoit beſoin. On mit bientôt ſur pied une Armée de 6000 Chevaux & de 14000 hommes d'Infanterie.

Les Confédérés ne tarderent pas à ſe mettre en campagne, & le Comte Louïs de Naſſau remporta d'abord une victoire ſur le Comte d'Aremberg, qui fut tué au commencement de l'action. Comme cette victoire pouvoit apporter un grand préjudice à la réputation des armes du Roi d'Eſpagne, le Duc d'Albe réſolut d'aller lui-même s'oppoſer aux progrès des ennemis; mais avant ſon départ il voulut terminer le procès du Comte d'Egmont & du Comte de Horn, qui étoient enfermés depuis près de ſept mois dans le Château de Gand.

Ces deux Seigneurs étoient accuſés principalement d'avoir fait pluſieurs complots avec le Prince d'Orange, pour ſouſtraire les Provinces à l'béïſſance du Roi, & d'avoir été cauſe de la rébellion & du ſoulevement des Peuples au ſujet de l'établiſſement de l'Inquiſition, d'avoir eu connoiſſance que quelques Gentilhommes devoient s'aſſembler pour ſigner le Compromis, & de ne l'avoir pas empêché, comme ils auroient pu le faire aiſément; d'avoir eu en main la Requête qu'on devoit préſenter à la Gouvernante, d'avoir ſçu le jour où cette Requête devoit être préſentée, & enfin d'avoir aſſiſté au repas des Confédérés. On inſiſta fort ſur ce que ces deux Seigneurs n'avoient point fait éxécuter les Edits du Roi & de la Gouvernante, au ſujet de la punition des Hérétiques, dans les Villes de leur Gouvernement, où ils avoient ſouffert le pillage des Egliſes, & toute ſorte de pro-

1568. profanations. Ces deux Comtes ne manquèrent pas de reſſources pour ſe juſtifier; mais le Procureur Général du Conſeil des Troubles ayant entendu toutes leurs défenſes, les déclara atteints & convaincus de crime de Lèze-Majeſté, de trahiſon & de rébellion, réquérant qu'ils fuſſent condamnés à mort.

Le Duc d'Albe prononça leur ſentence, & ils furent condamnés à avoir la tête tranchée ſur un Echafaut. Le 3 de Juin 1568 ils furent conduits à Bruxelles ſous l'Eſcorte de trois mille Chevaux; & dès le lendemain on leur envoya Ritliou Evêque d'Ipres, pour les diſpoſer à mourir. Le 5 de Juin ils eurent tous deux la tête tranchée. Le Comte d'Egmont n'avoit que 45 ans. Il laiſſoit de ſa femme Sabine de Bavière, qu'il avoit épouſée à Spire en préſence de l'Empereur Charles-Quint, huit filles & trois garçons. Ce Seigneur étoit de la plus ancienne Nobleſſe des Païs-Bas, & ſes Ancêtres avoient autrefois poſſedé la Gueldres en Souveraineté. Philippe, Comte de Horn, étoit de l'illuſtre Maiſon de Montmorenci: il avoit quatre ans plus que le Comte d'Egmont, & s'étoit toujours diſtingué par ſa valeur.

Quelques jours avant cette éxécution, le Duc avoit fait trancher la tête à dix-neuf Gentilhommes dans la Place de Bruxelles. On fit auſſi mourir quelques Officiers qui avoient été faits priſonniers, avec un nommé Quintin Benoit, & un Miniſtre Proteſtant. Antoine Stralle, Bourguemaître d'Anvers, fut éxécuté à Vilvorde. Caſembrot, Sécrétaire du Comte d'Egmont, fut tiré à quatre chevaux dans la Place de Bruxelles, & on brula vifs dans le même endroit quatre Proteſtans. On apprit preſque en même tems la mort du Baron de Montigny, frere du Comte de Horn, que le Roi d'Eſpagne retenoit depuis longtems priſonnier dans le Château de Ségovie, & à qui il fit couper la tête.

Après tant de ſanglantes éxécutions, le Duc d'Albe ſongea à chaſſer des Provinces les Troupes des Confédérés. Il attaqua près du Village de Guemingue le Comte Louïs de Naſſau, & lui tua plus de ſept mille hommes. Le Prince d'Orange ſe trouvoit à la tête d'une autre Armée compoſée de vingt-deux mille hommes d'Infanterie, & de neuf mille Chevaux. Il entra en Flandre vers le milieu de l'année 1568, paſſa le Rhin près de Cologne, & la Moſelle à Trèves. La grande difficulté étoit de paſſer la Meuſe, parce que le Duc d'Albe avoit pris ſes précautions à l'égard de toutes les Places qui étoient ſur ce Fleuve. Comme les chaleurs de l'Eté avoient rendu cette rivière beaucoup plus baſſe qu'à l'ordinaire, le Prince d'Orange fit ſonder tous les gués, & il eut le bonheur d'en trouver un vis-à-vis de Stoken. L'Infanterie y paſſa d'abord, & enſuite la Cavalerie ſuivie de tout le bagage.

Le Prince d'Orange s'approcha d'abord de l'Armée du Duc d'Albe, qui n'étoit que de ſeize mille hommes. Le Duc ne voulut pas hazarder ſes Troupes & ſa propre gloire au hazard d'une bataille, ſe flattant que les Troupes du Prince d'Orange ſe diſſiperoient bientôt, faute de vivres & d'argent. Le Prince de Condé envoya de France aux Confédérés un renfort

fort de quatre mille hommes d'Infanterie & de quinze cens Chevaux, ſous la conduite de Genlis; mais ce ſecours devint inutile au Prince d'Orange, parce qu'il ne put jamais forcer le Duc d'Albe à accepter la bataille. 1568.

Ce que le Duc d'Albe avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. Les Troupes des Confédérés ſe mutinèrent & refuſerent de ſervir, parce qu'on n'avoit ni vivres ni argent à leur donner. Le Prince d'Orange fut obligé de les congédier, & de ſe retirer en France avec le Comte Louïs ſon frère, aupres des Chefs du Parti Huguenot. Le Duc d'Albe, après avoir diſſipé deux Armées, retourna à Bruxelles au mois de Janvier 1569. 1569.

Eliſabeth, Reine d'Angleterre, voyoit avec chagrin les heureux ſuccès du Duc d'Albe, mais n'oſant pas ſe déclarer ouvertement en faveur des Confédérés, elle ſe contenta de profiter de toutes les petites occaſions qui ſe préſentoient pour chagriner les Eſpagnols. Il s'en préſenta bientôt une qu'elle ne laiſſa pas échaper. Le Roi d'Eſpagne avoit emprunté des Genois quatre cens mille écus, qu'il envoyoit en Flandre pour payer ſes Troupes. Des Armateurs François, avertis de ce tranſport, pourſuivirent les Vaiſſeaux Eſpagnols, qui furent obligés de relâcher en Angleterre. Eliſabeth fit ſaiſir cette ſomme, & dit qu'elle en payeroit aux Genois un plus gros intérêt que le Roi d'Eſpagne. Le Duc d'Albe, pour ſe vanger, fit ſaiſir tous les effets des Marchands Anglois qui ſe trouvoient dans les Ports de Flandre, & la Reine d'Angleterre ayant uſé de repreſailles, le commerce des deux Nations ſe trouva bientôt interrompu.

Pour ſubvenir aux frais de la guerre, le Duc d'Albe eut recours aux Flamans, & réſolut d'établir un impôt perpétuel, dont on pût faire un fonds. Il aſſembla pour cet effet à Bruxelles les Etats Généraux, & leur propoſa un Edit, qui ordonnoit que chacun payeroit d'abord au Roi le centième de tous ſes biens, & qu'enſuite toutes les fois qu'on feroit quelque vente, on payeroit le dixième des biens meubles, & le vintième des immeubles. Quand les Etats entendirent parler d'un impôt, dont on n'avoit encore point vu d'exemples, ils éclatèrent en plaintes & en murmures. Le Duc d'Albe ne laiſſa pas de vouloir pouſſer cette affaire, & il éxigea par force l'impôt du dixieme & du vintieme denier.

Cette conduite excita une ſédition qui fut preſque générale. On ſe révolta à Bruxelles même, ſous les yeux du Duc d'Albe, & au milieu de la nombreuſe Garniſon qu'il y entretenoit. Les Marchands & les Artiſans fermèrent leurs boutiques, & déclarèrent qu'ils aimoient mieux mourir, que de ſouffrir qu'on levât le nouvel impôt. En même tems des Armateurs, qui croiſoient ſous la protection de la Reine d'Angleterre, firent quantité de priſes ſur les Eſpagnols & ſur les Flamans Catholiques. Lumey, qui commandoit tous les Vaiſſeaux du Prince d'Orange, ſurprit le prémier d'Avril 1570 le Port de la Brille, entra dans la Ville, & permit à ſes Soldats de piller les Egliſes, & de ſe vanger ſur les Prêtres. 1570; & ſuiv.

Cette nouvelle cauſa par-tout de grands mouvemens. A Fleſſingue, le

1570, & ſuiv. Curé prêchant au Peuple, l'exhorta à ſecouer le joug des Eſpagnols. D'abord toute la Ville prit les armes, la Garniſon fut chaſſée, & on pendit l'Ingénieur Pachéco, parent du Duc d'Albe. Harlem, Leyde, Rotterdam, & Zutphen, ſuivirent l'exemple des Villes qui s'étoient révoltées. Il n'y eut dans toute la Hollande, qu'Amſterdam, & dans toute la Zélande, que Middelbourg, qui reſtèrent dans l'obéïſſance. D'un autre côté, le Comte Louïs de Naſſau s'empara de la Ville de Mons, & prit tout l'argent qui ſe trouva dans les coffres des Receveurs du Roi.

Le Duc d'Albe ſe voyant de tous côtés de nouveaux ennemis ſur les bras, aſſembla le Conſeil de guerre, où il fut réſolu qu'on iroit faire le ſiège de Mons, & qu'enſuite on ſongeroit à reprendre les Places de Hollande & de Zélande. Le Comte Louïs avoit pourvu la Ville de Mons de vivres & de munitions. Il s'y renferma lui-même avec le fameux la Noue, ſi célèbre dans les Hiſtoires de ce tems-là. Le Duc d'Albe accompagné du Duc de Médina Céli pouſſoit ce ſiège avec beaucoup de vigueur, lorſque le Prince d'Orange arriva avec une Armée pour ſecourir le Place. Ce Prince ne put jamais forcer les Lignes des Eſpagnols, ni les obliger d'en ſortir, & il lui fut même impoſſible de jetter quelque ſecours dans la Place. Il fit ſavoir à ſon frère qu'il ne pouvoit pas compter ſur le ſecours qu'il lui avoit promis, & après avoir congédié une grande partie de ſes Troupes, il ſe rendit à Malines. Le Comte Louïs ſe vit alors dans la néceſſité de ſe rendre: on lui accorda des conditions honorables, & la permiſſion d'aller rejoindre ſon frère, qui s'étoit retiré à Delft.

Après la conquête de Mons, le Duc d'Albe abandonna la Ville de Malines au pillage, pour avoir ouvert ſes portes à l'Armée du Prince d'Orange. La Ville de Zutphen eut le même ſort, pour s'être rendue au Comte de Bergues, Beau-frère du Prince d'Orange. Naerden, ayant fait quelque réſiſtance, fut ſaccagée, & on paſſa au fil de l'épée tout ce qui portoit les armes.

La Ville de Harlem étoit partagée en deux factions. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes aux Eſpagnols, les autres étoient d'avis qu'on ſoutînt un ſiège, & ce dernier avis prévalut. Don Frédéric de Tolède, fils du Duc d'Albe, alla mettre le ſiège devant cette Place, & le pouſſa avec beaucoup de vigueur. Les Aſſiégés firent dans quelques ſorties un grand carnage des Eſpagnols. Fiers de leurs prémiers ſuccès, ils parurent ſur les murailles en habits de Prêtres & de Religieux, & après y avoir apporté les Orgues, les Images, & les Reliques, qu'ils avoient tirées des Égliſes, ils les briſèrent à la vue des Eſpagnols. Don Frédéric, pour venger les affronts faits à la Religion Catholique, fit couper la tête à un priſonnier, & la fit jetter dans la Ville avec un Ecriteau attaché au front, où on liſoit ces mots: *Tête de Philippe Coninx, qui venoit au ſecours de Harlem avec deux mille hommes.* Quelques jours après on jetta encore dans la Ville une autre tête avec cet Ecriteau: *Tête d'Antoine le Peintre, qui a livré la Ville de Mons aux François.*

Les

Les Assiégés useront d'une cruelle représaille. Ils coupèrent la tête à onze prisonniers Espagnols, & enfermerent toutes ces têtes dans un tonneau, qu'ils firent rouler pendant la nuit dans le camp des Ennemis: on y avoit attaché un Ecriteau, où on lisoit ces paroles: *Duc d'Albe, voici de quelle manière la Ville de Harlem te paye l'impôt du Dixième; &, parce qu'elle a différé longtems de le payer, elle en a encore ajouté un pour l'intérêt.* Don Frédéric, pour leur répondre, fit pendre onze prisonniers à la vue des Assiégés, qui aussitôt pendirent onze Espagnols au haut de leurs murailles. 1570, & suiv.

Le siège duroit déja depuis huit mois, lorsque les Assiégés envoyèrent des Députés au Camp des Espagnols, pour leur demander à capituler. Don Frédéric ne leur répondit que ce mot: *à discrétion.* Riperda, Gouverneur de Harlem, proposa alors aux habitans d'armer tout ce qui étoit capable de combattre, & d'en former un Bataillon, au milieu duquel on mettroit les vieillards, les enfans & les femmes; d'ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la Ville, & de se faire ensuite un passage l'épée à la main au travers du Camp ennemi. Don Frédéric, instruit de cette résolution, fit dire aux Assiégés qu'il leur pardonneroit, & les exempteroit du pillage, pourvu qu'ils lui payassent d'abord cent mille florins, & une pareille somme dans trois mois: il voulut encore qu'on lui livrât six personnes à son choix, pour les punir comme il le jugeroit à propos. La Ville se rendit à ces conditions au commencement de Juillet 1573.

Lorsque Don Frédéric se vit maitre de la Place, il commença par faire couper la tête au Gouverneur Riperda, à son Lieutenant, & à un autre des principaux Officiers. Le lendemain il fit pendre trois cens Soldats Wallons, & tous les Ministres Protestans. Bientôt après il fit attacher deux à deux cent cinquante Soldats Anglois & François, & les fit jetter dans la Mer. Le jour suivant il fit couper la tête à dix-huit Officiers, six François, six Anglois, & six Flamans. Trois cens Soldats furent encore pendus le lendemain. Enfin, il en fit jetter jusques à cinq cens dans la Mer, les mains liées derrière le dos, & laissa mourir de faim le reste de la Garnison dans un Château où on avoit enfermé ces malheureux. 1573, & suiv.

Le Duc d'Albe voyant qu'il étoit devenu odieux aux Peuples, & que la puissance des Confédérés croissoit tous les jours, demanda au Roi d'être délivré d'une autorité qui étoit devenue funeste au repos des Provinces, & qui commençoit à lui être à charge à lui-même. Philippe lui accorda sa demande, & lui donna pour successeur Don Louis de Requesens, Grand Commandeur de Castille, & qui venoit de quitter le Gouvernement de Milan.

Une des prémières entrépriſes de Requesens fut d'envoyer des Troupes au siege de Leyde, qui avoit été commencé dès le tems du Duc d'Albe. Jean Dousa étoit Gouverneur de cette Place, & la défendoit avec un courage extraordinaire. Valdes, qui conduisoit le siège, offrit à Dousa des conditions avantageuses; mais celui-ci lui répondit au nom du Peuple, que

1573, & ſuiv. ſi les vivres venoient à leur manquer abſolument, ils mangeroient leur bras gauche, & ne reſerveroient que leur bras droit pour défendre leur liberté. Douſa avoit eu la précaution de faire ſortir de Leyde, les femmes, les vieillards, & toutes les bouches inutiles. Toute cette multitude fut obligée de ſe retirer à Harlem, qui étoit au pouvoir des Eſpagnols. On les engagea à écrire aux habitans de Leyde, pour les porter à ſe rendre & à ne pas attendre la dernière extrémité. Douſa ne répondit que par ce Vers Latin: *Fiſtula dulce canit, volucrem dum decipit Auceps*, c'eſt-à-dire, *L'Oiſeleur trompe l'Oiſeau par le doux ſon de la flute.*

La famine devint ſi exceſſive dans la Ville, que le Peuple ſe ſouleva contre le Gouverneur, & voulut le forcer à accepter les offres des Eſpagnols. Douſa découvrant ſa poitrine, leur dit ſans s'étonner: *Si vous ne pouvez ſouffrir la faim, mettez mon corps en pièces, & nourriſſez-vous de ma chair, plutôt que de me propoſer de vous livrer à la cruauté de ces Tyrans.* Après ce diſcours, chacun réſolut de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Comme le Prince d'Orange n'ignoroit pas le déplorable état des Aſſiégés, il tint un grand Conſeil pour délibérer ſur les moyens de ſecourir une Place réduite à de ſi grandes extrémités. L'Amiral Boiſot propoſa d'inonder vingt lieues de Païs, entre Delft, Goude, Leyde, & Rotterdam, en rompant toutes les Digues, qui ſoutiennent l'Iſſel & la Meuſe, & de jetter enſuite du ſecours dans la Place avec des Barques légères à la faveur de l'inondation.

Quelques difficultés qu'on rencontrât dans ce projet, on ne laiſſa pas de l'éxécuter, & il eut tout le ſuccès dont on pouvoit ſe flatter. Un vent de Nord-oueſt ſouffla ſi à propos, que les marées ſe trouvèrent aſſez hautes, pour qu'on pût donner du ſecours à la Place. Les Eſpagnols ſe voyant alors ſurpris par un déluge d'eau, ſe virent dans la néceſſité de lever le ſiège.

1576, & ſuiv. Don Louïs de Requeſens étant mort le 15 d'Avril 1576, le Roi d'Eſpagne nomma pour lui ſuccéder, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Ce Prince étoit à la fleur de ſon âge, & ſon nom étoit déja célèbre dans toute l'Europe, par le grand nombre de victoires qu'il avoit remportées ſur terre & ſur mer, en Eſpagne & en Afrique, contre les Maures & contre les Turcs à Lépante. Il avoit toutes les qualités du corps & de l'eſprit qui font les Héros. Il partit en poſte de Madrid, & traverſa la France incognito. Il arriva à Luxembourg le jour même qu'Anvers fut ſaccagée par les Eſpagnols.

Don Juan ayant fait ſavoir aux Etats ſon arrivée, il fut réſolu qu'on le reconnoîtroit pour Gouverneur, mais à condition qu'il feroit ſortir toutes les Troupes étrangères. Don Juan accepta les propoſitions des Etats, & conclut avec eux un Traité, qui fut ſigné à Marche en Famine dans le Luxembourg. Il envoya enſuite ſon Sécrétaire Eſcovédo, avec les ordres néceſſaires pour faire partir les Eſpagnols & les autres Troupes étrangères. Le Prince d'Orange ne voulut jamais accéder au Traité que les Etats venoient de conclurre, & il les blâma fort d'avoir reçu un Gouverneur de la main

main des Eſpagnols, dont ils avoient tant de fois éprouvé la perfidie & la cruauté. 1576, & ſuiv.

Lorſque Don Juan eut accompli les conditions du Traité, il fit ſon entrée à Bruxelles, & charma d'abord tous les Peuples par ſa bonté & ſa douceur. Mais, malgré toute ſon habileté, il ne put les entretenir longtems dans de favorables diſpoſitions à ſon égard. Comme il gouvernoit conjointement avec les Etats, il arrivoit tous les jours de nouveaux démêlés entre eux & lui. Il demanda pluſieurs choſes, qui lui furent toutes refuſées, de ſorte qu'il prit la réſolution d'écrire en Eſpagne pour prier le Roi de lui donner des Troupes, afin de relever par la force des armes ſon autorité preſque anéantie. Ces Lettres tombèrent entre les mains du Prince d'Orange, qui les rendit auſſi-tôt publiques. Don Juan commença dès lors à devenir odieux aux Peuples, & il fut même averti qu'on vouloit attenter à ſa vie, ou du moins à ſa liberté. Pour ſe mettre à couvert des entrépriſes de ſes ennemis, il ſe retira dans le Château de Namur, attendant qu'il eût reçu les Troupes qu'il attendoit.

Les Peuples donnèrent alors toute leur confiance au Prince d'Orange, & les Etats mêmes l'appellèrent à leur ſecours. Il fut reçu à Anvers avec des acclamations extraordinaires: on le fit Gouverneur du Brabant, & on lui donna des pouvoirs beaucoup plus grands, que ceux des autres Gouverneurs de Province. Le Duc d'Arſchot étoit alors à la tête du Parti Catholique. Il ſe retira à Gand avec les principaux Seigneurs de ſon Parti, pour délibérer avec eux ſur les moyens de mettre des bornes à la puiſſance du Prince d'Orange. Il fut réſolu d'offrir à l'Archiduc Matthias, frère de l'Empereur Rodolphe, qui avoit ſuccedé à Maximilien, le Gouvernement des Païs-Bas, & ce Prince partit ſecretement de Vienne, pour ſe rendre dans les Provinces.

Le Prince d'Orange tourna tout cet artifice contre le Duc d'Arſchot ſon rival. Il fit donner à l'Archiduc Matthias le titre de Gouverneur Général des Païs-Bas, mais à des conditions qui limitoient extrêmement ſon pouvoir. Les Etats publièrent en même tems des défenſes ſous peine de la vie, de reconnoître Don Juan pour Gouverneur, & on lui ordonna même de ſortir des Païs-Bas, à peine d'y être traité comme ennemi.

Don Juan étoit alors occupé à faire les préparatifs néceſſaires pour ſe venger de tous ces affronts. Bientôt ſon Armée ſe trouva compoſée de quinze mille hommes d'Infanterie & de trois mille Chevaux. Les Etats levèrent auſſi des Troupes, mais leur Armée n'étoit que de dix mille hommes d'Infanterie & de quinze cens Chevaux. Goignies fut fait Général des Troupes des Etats. Les deux Armées ſe rencontrèrent à Gemblours, petite Ville ſituée à quelques lieues de Namur. L'Armée des Etats fut taillée en pièces, & bientôt après un grand nombre de Places ſe ſoumirent à Don Juan. Ce Prince tomba malade ſur ces entrefaites, & fut emporté en peu de jours. On prétend qu'il fut empoiſonné par ordre du Roi d'Eſpagne ſon frère. Il mourut à la fleur de ſon âge le prémier d'Octobre 1578.

Alé- 1578.

1578. Alexandre Farnèse, un des plus grands Capitaines de ſon ſiècle, ſuccéda à Don Juan dans le Gouvernement des Païs-Bas. Comme l'Archiduc Matthias n'avoit ni argent, ni Troupes, ni capacité, ni expérience, les Etats réſolurent de s'adreſſer à François Duc d'Alençon, & au Prince Caſimir fils de l'Electeur Palatin, qu'ils appellèrent en même tems à leur ſecours. Le Duc d'Alençon ſe rendit à Mons avec une Armée, & le Prince Caſimir ſe rendit à Gand avec les Troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Comme ces deux Princes n'avoient point d'argent pour payer leurs Troupes, ils ſe virent obligés de les congédier.

Tel étoit l'état des affaires dans les Païs-Bas, lorſque Don Sébaſtien Roi de Portugal fut tué en Afrique. La guerre avoit toujours été la manie de ce Prince. Il avoit une intrépidité qui le portoit à entréprendre tout ce qui paroiſſoit environné d'obſtacles & de périls. Pour contenter ce panchant, qui l'entrainoit malgré lui-même, il choiſit parmi les habitans de Lisbonne un certain nombre de Citoiens, dont il forma un corps d'Infanterie, qu'il exerça lui-même, réſolu de l'employer à la prémière occaſion. En 1574 il la fit embarquer avec le reſte de ſes Troupes ſur quatre Galeres, quelques Vaiſſeaux & quelques Caravelles, dans le deſſein de paſſer en Afrique. Il débarqua à Tanger. On le vit chaſſer ſur les montagnes d'Afrique avec auſſi peu de précaution que s'il eût chaſſé dans les forêts de ſon Royaume. Il fit pluſieurs courſes dans le Païs, qui allarmèrent les Maures, enſorte qu'ils s'aſſemblèrent & ſe mirent en campagne. Le Roi en parut comblé de joie. Il raſſembla ſes Troupes, & les rangea en ordre de bataille. Les Maures ſe confiant ſur leur nombre, s'avancèrent pour l'attaquer. Les Galères Portugaiſes firent une furieuſe décharge ſur eux, & en tuèrent un grand nombre.

Après cet échec les Maures ſe contentèrent d'eſcarmoucher. Les prémiers, qui oſerent revenir à l'attaque, furent taillés en pièces. Le Roi ſe montra par-tout, & tint en reſpect le reſte des Maures, tout le long de la journée. La plupart ſe débanderent & s'enfuirent la nuit ſuivante, les autres ſe retirerent dès la pointe du jour. Le Roi reſta victorieux ſur le champ de bataille, & après avoir célébré cette victoire par des courſes & des jeux, il revint en Portugal. Cette expédition ſe fit en 1574.

Le Roi, après ſon retour à Lisbonne, forma le projet de repaſſer en Afrique, & fit pour cet effet de grands préparatifs. Son Conſeil ne put jamais approuver ce deſſein. Le Cardinal Henri ſon Oncle, qui avoit été fait Régent du Royaume pendant la minorité de ce Prince, n'avoit plus qu'une foible autorité ſur ſon eſprit: on avoit détruit ce Prélat à ſon tour, ainſi qu'il avoit détruit la Reine Cathérine, qui s'étoit retirée dans un Monaſtère.

Le Roi écrivit en ſecret au Gouverneur de Tanger, & lui manda de lui écrire une Lettre, par laquelle il lui marquât expreſſément, que les Maures ſe ſoumettroient à ſa puiſſance, pourvu qu'on les attaquât vigoureuſement. Le Gouverneur écrivit conformément aux ordres qu'il avoit reçus du Roi,

&

& ce Prince lut cette Lettre à ſon Conſeil, qui condamna hautement l'avis du Gouverneur. Don Juan Maſcarégnas, qui s'étoit fait un grand nom dans les Indes, dit que le Gouverneur de Tanger donnoit un conſeil pernicieux pour le Roi & pour l'Etat. Cette ſincérité choqua Sébaſtien, qui fit aſſembler les Docteurs en Médecine, pour ſavoir d'eux, ſi les années ne diminuoient rien de la grandeur du courage, & ſi un brave homme ne devenoit pas un peu timide ſur la fin de ſes jours: les Médecins répondirent tous qu'oui. Ainſi la Médecine favoriſant les idées du Roi, ôta la valeur & le courage à un des prémiers Capitaines de ſon tems. 1578.

Comme il falloit un prétexte pour porter la guerre en Afrique, le hazard ſervit bientôt Sébaſtien à ſon gré. Mulei Mahamet Chérif étoit mort, après avoir réuni les Royaumes de Fez, de Maroc & de Tarudante, qu'il partageoit auparavant avec ſon frère Mulei Hamed. Lorſque ces deux Princes ſe furent réconciliés, ils convinrent entre eux, que leurs enfans ſuccéderoient les uns aux autres à la Couronne, avant qu'aucun de leurs Petits-fils pût regner. Abdala, qui étoit l'aîné, fut le prémier qui monta ſur le Trône, immédiatement après Mahamet & Hamed. Mépriſant le Traité paſſé entre ſon père & ſon oncle, il perſécuta ſes frères & ſes couſins, & les fit preſque tous aſſaſſiner ou étrangler, à l'exception d'Abdelmunen, d'Abdelmelec & de Hamed, dont la grande jeuneſſe ſembloit le mettre à couvert de leurs entrépriſes; mais dès qu'ils eurent atteint l'âge de porter les armes, il commença auſſi à les maltraiter, ce qui les détermina à quitter les lieux de leur naiſſance, & à chercher un refuge parmi les Turcs.

Abdala fit alors reconnoitre Mahamet ſon fils aîné pour ſon ſucceſſeur à l'Empire, & mourut peu de tems après, ayant regné aſſez paiſiblement dix-ſept ans. Dès que ſon fils eut la Couronne ſur la tête, il envoya un Maure à Tremiſcen pour aſſaſſiner ſes oncles. Le Maure tua d'un coup de fleche Abdelmunen dans une Moſquée. Mulei Moluc Abdelmelec, qui étoit à Alger, implora le ſecours de Philippe II Roi d'Eſpagne; mais voyant que ce Prince ne vouloit ou ne pouvoit rien faire pour lui, il ſe rendit à Conſtantinople, & implora la protection du Grand-Seigneur, qui en conſidération des ſervices, qu'il avoit rendus à la bataille navale qui ſe donna près de Navarrin entre les Turcs & l'Armée Chrétienne à la priſe de la Goulette, lui donna trois mille hommes pour reconquérir ſon Royaume.

Abdelmelec joignit ce ſecours avec quelques Troupes, que Hamed ſon frère avoit levées en Afrique, & avec ce petit corps d'Armée, il prit le chemin de Fez, où Mahamet ſe plongeoit dans les plaiſirs. Lorſqu'il apprit que ſon oncle s'avançoit, & qu'il approchoit déja de Fez, il mit ſur pied une Armée de quatre-vingt mille Chevaux, & de dix-huit mille hommes d'Infanterie. Comme il alloit entrer en campagne, le Roi de Portugal lui fit offrir les Troupes qu'il avoit en Barbarie, & que Mahamet refuſa avec mépris. Il rencontra ſon Oncle entre Fez & Tremiſcen. On en vint aux mains le 17 de Mars 1570; & Mahamet, après avoir été entièrement défait, s'enfuit à Maroc.

Après

1578. Après cette victoire Abdelmelec entra dans Fez, où il se fit proclamer Roi. Il fut reçu à Maroc avec les marques les plus éclantantes d'une vive allégresse. Il se montra affable, généreux, & sensible. L'insolence & la tyrannie de son Neveu ajoutoient un nouveau lustre à ses vertus. Dès que les cérémonies de son Couronnement furent achevées, il s'appliqua entièrement à réparer le desordre qui regnoit dans les affaires.

Mahamet vaincu s'adressa au Roi de Portugal pour lui demander du secours. Sébastien charmé de trouver l'occasion de faire la guerre, résolut de le secourir; mais ne se sentant pas assez fort pour entréprendre seul cette guerre, il chercha les moyens d'y engager le Roi d'Espagne. Pour cet effet il fit partir Alcaçova en qualité d'Ambassadeur, & le chargea de traiter de son mariage avec une des filles de Philippe II, & de lui menager une entrevue avec ce Monarque. Philippe promit une de ses filles pour Sébastien; il s'engagea aussi à se rendre à Gaudaloupe, pour s'entrenir avec ce Prince au sujet de l'entrépriſe d'Afrique, & de fournir des Troupes & des Galères pour leur transport.

Sébastien, ravi de se voir à la veille d'entréprendre une grande guerre, partit pour Guadaloupe, où la Cour de Castille s'étoit déja rendue. Partout où il passa, on lui fit des honneurs infinis. Le Roi d'Espagne sur-tout lui témoigna beaucoup d'amitié, & lui céda toujours la droite. On prétend, que Philippe employa toutes les raisons que la politique lui put fournir, pour détourner Sébastien d'aller en personne en Afrique, mais que ce Prince ayant persisté toujours opiniâtrément à faire ce voyage, on convint que le Roi d'Espagne fourniroit un secours de cinq mille hommes, & que Sébastien se contenteroit d'assieger Larache, sans s'engager plus avant en Afrique. Sébastien promit tout ce qu'on voulut, & ensuite il partit pour son Royaume, où tout le monde condamnoit cette entrépriſe.

Comme les Finances se trouvoient épuisées, on fit des levées extraordinaires sur le Peuple, on taxa les Bourgeois, les Ecclésiastiques, les Juifs, on n'épargna pas même la Noblesse; &, pour attirer dans le Royaume plus d'argent qu'il n'y en avoit, on y donna cours aux Réaux de Castille, qui y avoient été jusqu'alors défendus, & on les haussa même au-dela de leur valeur, ce qui excita un murmure général.

Sébastien mépriſa ces murmures, & ne songea qu'aux moiens d'éxécuter ses projets militaires. Il chargea Don Juan Gomez de Sylva, son Ambassadeur à Rome, de prier Côme de Médicis, Duc de Florence, de lui permettre de lever des Troupes dans ses Etats. Il envoya en Flandre Sébastien d'Acosta, pour demander trois ou quatre mille Allemands au Prince d'Orange, qui étoit alors à la tête des Flamans révoltés contre le Roi Catholique. Il ordonna qu'on levât douze mille hommes en Portugal, & qu'on les distribuât en quatre corps, à la tête desquels on mit Don Michel de Norogna, Don Diègue Lopez de Séqueira, Don Franciſque de Tavora, & Don Vaſco de Sylveira.

Tout parut se disposer à favoriser les desseins de Sébastien. La Reine Ca-

Catherine, qui s'étoit opposée à cette entrepriſe, mourut dans ce tems-là; le Cardinal Henri n'eut pas aſſez de courage pour remontrer au Roi les dangers où il alloit s'expoſer; les Vaiſſeaux des Indes arrivèrent chargés de riches marchandiſes; le Pape accorda la Bulle de la Croiſade, en faveur de ceux qui paſſeroient en Afrique; le Prince d'Orange, malgré ſes embaras, envoya les Troupes qu'on lui avoit demandées, ſous les ordres de Martin de Bourgogne Seigneur de Tamberg. Le Roi d'Eſpagne refuſa cependant les Troupes qu'il avoit promiſes, ſous prétexte que Sébaſtien n'avoit pas rempli les conditions dont on étoit convenu. 1578.

Sébaſtien mépriſa le ſecours que le Roi d'Eſpagne refuſoit de lui donner, & ſe flatta qu'avec les ſeules forces du Portugal, des Allemands & des Italiens, il ſeroit en état de faire réuſſir ſon entrepriſe. Il fit armer dans le Port de Lisbonne les Galions, & fretter tous les Vaiſſeaux marchands pour le tranſport des Soldats. Il nomma pour Général de ſon Armée Don Diègue de Souſa, & donna le commandement des Volontaires à Don Chriſtoval de Tavora.

Lorſque Sébaſtien eut pourvu à ce qui concernoit le gouvernement intérieur de ſon Royaume, il s'embarqua & mit à la voile le 25 de Juin 1578, laiſſant ſes Etats épuiſés d'argent, ſans Nobleſſe, & ſans Succeſſeur. Il prit la route de Lagos en Algarve, où s'embarqua le Régiment de Tavora, qui avoit été levé dans ce Royaume, & où quelques Vaiſſeaux joignirent encore l'Armée. De Lagos le Roi ſe rendit à Cadix, traverſa la Mer qui ſépare l'Eſpagne de l'Afrique, & aborda aux Almadraves, lieu entre Arzilla & Tanger. Il ſe rendit à Tanger avec cinq Galères & quatre Galions, d'où il envoya à Mazagnan le jeune Mulei-Xeque, fils de Mahamet, âgé ſeulement de douze ans. Pour lui il s'en retourna à l'Armée, après avoir changé la Garniſon de Tanger. Dès qu'il l'eut rejointe, il partit avec toute la Flotte pour Arzilla, où il fit débarquer les Troupes, pour faire de l'eau. Le Roi ne ſongea plus alors à rentrer dans ſes Vaiſſeaux, il ordonna de camper le long du rivage de la Mer, enſorte que le Camp avoit d'un côté la Mer, & de l'autre Arzilla; des retranchemens & les chariots couvroient les deux autres côtés.

Sur ces entrefaites Abdelmelec s'avançoit avec des Troupes nombreuſes, pour livrer bataille à Sébaſtien. Il joignit ſon frère Hamed, Gouverneur du Royaume de Fez, près d'Alcacarquivir le 24 de Juillet. Il étoit extrêmement affoibli, à cauſe d'une fièvre violente qui l'avoit ſaiſi à Temiſnam. Ayant appris que Sébaſtien avoit envoyé Mulei-Xeque avec Martin Corréa de Sylva à Mazagnan, pour faire ſoulever en ſa faveur les peuples voiſins de cette Ville, ſoumis à ſa puiſſance, il détacha de ſon Armée Mulei-Dau ſon neveu, avec deux mille Chevaux & quelque Infanterie, pour s'oppoſer à ce qu'on pourroit entreprendre de ce côté-là.

Abdelmelec fit un autre Détachement, qui s'avança juſqu'au Camp des Portugais, où il répandit d'abord la terreur & l'épouvante. Quelques jours après deux mille Chevaux de ſon Armée ſe préſentèrent encore à la vue des re-

1578. retranchemens des Portugais; le Roi alla les charger avec ſix cens hommes. Les Infidèles ſe retirerent, après avoir fait une foible réſiſtance. Sébaſtien, emporté par ſon ardeur, les pourſuivit, & s'engagea ſi avant, qu'il ſe trouva à plus de trois lieues du Camp, expoſé à mille périls, ainſi qu'Edouard de Ménéſes Meſtre de Camp Général. On eût dit qu'il cherchoit plutôt à perdre la vie, qu'à faire quelque action de valeur.

Comme le Roi avoit pris la réſolution de s'avancer dans le Païs, il voulut y aller par terre, au-lieu de s'y rendre par mer, comme les plus ſages de ſes Généraux le lui avoient conſeillé. Son Armée montoit à peine à treize mille hommes de pied & quinze cens Chevaux. Elle étoit compoſée de huit mille Portugais, de trois mille Allemands, & de mille Eſpagnols, & de ſix cens Italiens, avec douze pièces d'Artillerie. Le 29 de Juillet elle campa à une lieue & demie d'Arzilla; le lendemain à Menère, où l'on apprit que l'Ennemi approchoit. Enfin le Roi arriva ſur le bord du Mucazène, ruiſſeau qui tombe dans le Luque, & qu'on paſſe à gué.

Sur le bruit de cette marche, Abdelmelec quitta ſon Camp d'au-delà d'Alcaſſar, & prit la route du pont qui étoit ſur le Luque, qu'il fit paſſer à ſon Armée pour ſe ſaiſir d'un poſte avantageux du côté de la Mer, réſolu d'y attendre les Portugais, qui ayant traverſé le Mucazène, campèrent en deça d'un autre petit ruiſſeau, qui prend ſa ſource dans les Marais d'Alcacarquivir.

Quoique Abdelmelec fût extrêmement malade, il ne laiſſa pas de donner ſes ordres avec autant d'intelligence que de courage. Se voyant en préſence de l'Ennemi, il fit venir Hamed ſon frere, auquel il donna le commandement général de la Cavalerie, en lui recommandant de faire ſon devoir. Enſuite, ſortant de ſa tente, il ſe fit porter dans une chaiſe, & commença à ranger ſon Armée en bataille. Pluſieurs Nations différentes la compoſoient. Il y avoit un corps de trois mille hommes, Infanterie & Cavalerie, de Maures Andalous. La principale force de l'Armée conſiſtoit en trois mille hommes de pied, vingt-cinq mille Chevaux, & mille Mouſquetaires à cheval, Renegats ou Turcs, entretenus aux dépens du Prince. Les Milices montoient à dix mille Chevaux & à cinq mille hommes d'Infanterie, outre un corps d'Alarbes & de Volontaires.

Les deux Armées ne tardèrent pas à ſe joindre, & elles arrivèrent en même tems dans la Plaine de Tamiſta. Abdelmelec connut alors la foibleſſe de l'Armée Chrétienne. Afin que perſonne ne lui échapât, il étendit ſon Infanterie qui formoit un croiſſant, ſur trois lignes, & fit faire un grand tour à ſa Cavalerie hors de la portée du canon, enſorte que les deux extrémités du croiſſant ſe joignoient preſque à la queue de l'arrière-garde de l'Armée Portugaiſe. D'abord les Infidèles firent jouer leur artillerie. Les Portugais en firent de même.

Comme le canon des Maures étoit mieux ſervi, Sébaſtien ordonna qu'on chargeât. L'Infanterie & la Cavalerie de la prémière ligne s'avancèrent avec beaucoup de fermeté. Les Maures Andalous, à qui d'abord ils eurent à faire,

faire, les reçurent fièrement. Le combat fut rude & opiniâtre, & l'avan- 1578.
tage égal pendant quelque tems; mais lorſqu'on ſe mêla l'épée à la main, les Andalous furent trois fois rompus, taillés en pièces, & mis en fuite. L'Arriere-garde Portugaiſe fut attaquée en même tems. Les Régimens de Sylveira & de Norogna furent auſſi chargés en flanc. Toute l'Armée Chrétienne fut vivement preſſée; la Cavalerie d'Abdelmelec s'approchoit toujours en ſe reſſerant, avec les corps ſéparés qui la ſoutenoient. Ils tombèrent ſur les Italiens & ſur les Eſpagnols, & achevèrent d'enveloper toute l'Armée, qui perdoit inſenſiblement ſon terrein en ſe reſſerrant auſſi. Le Duc d'Aveiro, qui commandoit la Cavalerie de l'Aîle droite, chargea les Maures avec beaucoup de vigueur; mais ſe voyant attaqué de toutes parts, il fut contraint de ſe retirer, & il ne put le faire avec ordre. La Cavalerie de la gauche chargea auſſi avec ſuccès, & fit un grand carnage des Infideles.

Le Roi, qui avoit déja reçu une bleſſure au bras droit près de l'épaule, ſe mit alors à la tête de l'Avant-garde, & pouſſa les Maures juſqu'à leur canon. Les corps détachés de la Cavalerie des Infideles, s'étant avancés, repouſſèrent les Portugais juſqu'au lieu d'où ils étoient partis. Bientôt le déſordre ſe mit dans toute l'Armée Chrétienne. La Cavalerie éparſe & renverſée étoit ſans ordre & ſans commandement. La Nobleſſe, qui s'y trouvoit en grand nombre, étoit compoſée de jeunes gens ſans expérience. Le Roi, furieux du déſordre qu'il voyoit, revint à la prémière ligne, & chargea en perſonne les Maures, dont il tua deux mille. Si les Allemands euſſent pu hâter leur marche, pour le ſoutenir, il eût encore balancé la victoire. Les Maures profitèrent de cette lenteur, & taillerent en pieces les Italiens & les Eſpagnols.

Abdelmelec, tout moribond qu'il étoit, voulut charger lui-même en perſonne; mais ſes Gardes l'environnèrent pour l'en empêcher. Alors frémiſſant de colère, il mit le ſabre à la main, pour s'ouvrir un paſſage au travers des ſiens. L'effort qu'il fit, augmenta ſi conſidérablement ſon mal, qu'il s'évanouit. On le remit dans ſa Litière, où il expira un moment après. Afin que ſa mort n'enlevât pas la victoire à ſon frère, il avoit recommandé quelques inſtans auparavant aux Renegats, qui compoſoient ſa Garde, non-ſeulement de la cacher ſoigneuſement, mais de venir même à la portiere de ſa Litière de tems en tems faire ſemblant de prendre ſes ordres, & de dire toujours d'avancer. Les Renegats obéïrent fidelement.

Ainſi mourut Mulei-Moluc Abdelmelec ou Abdelmelic, digne par la grandeur de ſon courage d'être compté au rang des plus grands Capitaines. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans. Ses mœurs tenoient plus du Chrétien que du Maure. Il avoit été élevé par un Eſclave nommé Carrillo naturel de Valladolid, lequel l'avoit inſtruit des principaux Miſtères du Chriſtianiſme. Il aimoit les Chrétiens, & vouloit qu'on adoucît leurs chaines. Il avoit l'eſprit orné, & parloit pluſieurs Langues. Il buvoit du vin, & mangeoit à la maniere des Chrétiens, ce qui étoit contraire à ſa Loi; il n'étoit ſervi, & ne vouloit être ſervi que par des Renegats. Il laiſ-

1578. ſa un fils de la fille d'Axi Morato, qu'il avoit épouſée durant ſon ſéjour à Argel.

Après la mort d'Abdelmelec, les Maures ſe jettèrent de toutes parts ſur les Chrétiens, & achevèrent de les tailler en pièces. Pluſieurs Généraux périrent dans la mêlée. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne fut fait priſonnier avec Don Antoine, Prieur de Crato, & le Meſtre de Camp Général. Le Camp fut pillé par les Alarbes. Le feu prit aux poudres des Portugais, ce qui acheva de jetter la conſternation parmi eux. Ceux, qui vouloient s'enfuir, tomboient entre les mains des Maures, ou ſe noyoient dans le Mucazène, qu'ils vouloient traverſer.

Dans cette déroute générale de l'Armée Portugaiſe, Sébaſtien ſe mêla parmi les combattans, ſuivi ſeulement de quelques perſonnes. Il donna des preuves d'une valeur extraordinaire; il eut trois chevaux tués ſous lui, & fit tout ce qu'un homme intrépide peut faire en pareille occaſion; mais ſa valeur fut inutile: ceux qui l'accompagnoient furent preſque tous tués, & ceux qui échapèrent au fer des Infideles, lui conſeillèrent de ſe rendre priſonnier pour ſauver ſa vie. Le Roi n'en voulut rien faire, il continua de combattre, & périt ainſi les armes à la main. On prétend que ſon corps ne fut trouvé que deux jours après la bataille. Il étoit couvert de pouſſière & de ſang, percé de ſept bleſſures mortelles, nud & tout défiguré. Hamed le fit tranſporter à Alcaçar, où il fut gardé ſoigneuſement.

Trois Princes moururent à cette journée. Abdelmelec, Sébaſtien, & Mulei Mahamet, en faveur duquel le Roi de Portugal étoit paſſée en Afrique. Mahamet ſe noya dans le Mucazène. La perte de l'infortuné Sébaſtien fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre déplorable. Sa jeuneſſe, le genre de ſa mort, ſon Royaume ſans ſucceſſeurs, tout deſeſperoit les Portugais. Il avoit des qualités brillantes, un grand courage, un corps vigoureux, beaucoup de fermeté, une ame grande & libérale, une paſſion immodérée pour la gloire, un zèle vif & ſincère pour la Religion, & un amour inaltérable pour l'ordre & la juſtice.

Hamed avoit déja remporté la victoire, lorſqu'il apprit la mort de ſon frère Abdelmelec. Cette nouvelle, qui le ſaiſit d'étonnement, ſe repandit bientôt parmi toutes les Troupes. Quoiqu'Abdelmelec eût laiſſé un fils, Hamed fut reconnu Roi par toute l'Armée. Après ſon élection, il raſſembla ſes Troupes, & prit la route de Fez, où il fit ſon entrée avec beaucoup de magnificence.

La Flotte de Portugal étoit toujours à la hauteur de Larache. Lorſque Don Diègue de Souſa, qui la commandoit, eut appris la défaite & la mort de Sébaſtien, il parcourut la côte juſqu'à Tanger, pour ramaſſer les débris de l'Armée. Enſuite il prit la route de Lisbonne, où les Gouverneurs que le Roi avoit laiſſés, pour conduire l'Etat à ſa place, apprirent enfin ſon infortune. Ils réſolurent de cacher cette mort, juſqu'à ce qu'ils en euſſent averti le Cardinal Henri, qui s'étoit retiré à Alcobace. Ce Prélat s'étant d'abord

d'abord rendu à Lisbonne, on lui remit l'autorité Royale entre les mains, 1578.
& les Chefs de la Nobleſſe le déclarèrent Gouverneur, & préſomptif héritier de la Couronne, pour contenir le peuple, juſqu'à ce qu'on fût mieux informé de ce qui s'étoit paſſé en Afrique. On en reçut bientôt tout le détail, & on réſolut de pleurer le Roi, & de briſer les Ecuſſons de ſes Armes, ſuivant la coutume ordinaire. Après cette cérémonie, on ſongea au Couronnement du Caadinal Henri, qui ſe fit dans l'Egliſe de l'Hopital de tous les Saints.

Toute l'Europe avoit alors les yeux ſur ce qui ſe paſſoit en Portugal. On voyoit monter ſur le trône un Roi vieux, caſſé, & ſans eſpérance qu'il pût laiſſer de légitimes ſucceſſeurs. Pluſieurs Princes regardoient déja ſa Couronne comme un héritage qui leur appartenoit. Philippe II Roi d'Eſpagne, étoit le plus puiſſant & le plus à portée de faire valoir ſes prétenſions. Il étoit né d'Iſabelle de Portugal, fille ainée d'Emmanuel.

Don Juan, Duc de Bragance, étoit le ſecond Prétendant. Il avoit épouſé Cathérine de Portugal, fille cadette d'Edouard fils d'Emmanuel: il ſoutenoit que Cathérine devoit l'emporter ſur Philippe, parce qu'elle deſcendoit d'un mâle, & que Philippe ne deſcendoit que d'une femme. D'ailleurs Cathérine jouiſſoit du droit de Répréſentation, droit autentique & toujours reſpecté dans le Portugal.

Aléxandre, Prince de Parme, fils d'Octave Farnèſe, s'intéreſſoit pour Rainuce Farnèſe ſon fils ainé, parce que Marie ſa mère étoit fille ainée d'Edouard, & ſœur de Cathérine. Son droit eût été inconteſtable, ſi Marie eût été dans le Royaume; mais elle l'avoit perdu par les Loix fondamentales de l'Etat, qui excluent de la ſucceſſion à la Couronne, non ſeulement tous les Princes étrangers, mais même les Princeſſes de Portugal qui les épouſent; & cette excluſion s'étend juſqu'à leur poſtérité.

Antoine, Prieur de Crato, qui étoit revenu d'Afrique, ſe mit auſſi au rang des Prétendans, comme fils de l'Infant Don Louïs, fils auſſi d'Emmanuel. Il ſoutenoit qu'il étoit fils légitime de cet Infant, quoique juſqu'alors il n'eût paſſé que pour ſon Bâtard. Le Cardinal le haiſſoit, mais le Peuple dont il avoit ſçu ſe faire aimer, panchoit en ſa faveur, en ſoutenant que lui ſeul étoit en droit de diſpoſer de la Couronne, comme il en avoit diſpoſé du tems de Jean I.

Emmanuel Philibert, Duc de Savoye, montra auſſi quelque déſir de devenir Roi de Portugal, & les Portugais l'euſſent préféré à cauſe de ſa valeur à tous les étrangers; mais comme ils vouloient un Prince qui fût né parmi eux, on ne l'écouta preſque point. On écouta encore moins Cathérine de Médicis, veuve de Henri II Roi de France, qui reveilla d'anciennes prétentions, en qualité de deſcendante de Matilde Comteſſe de Boulogne en Picardie. Mais les Portugais étoient trop perſuadés que cette Matilde n'avoit point eu d'enfans d'Alfonſe IV leur Roi, pour prêter ſérieuſement l'oreille à de ſemblables prétentions.

La Cour de Rome, toujours attentive à ſes intérêts, fit ſourdement ré-

1578. pandre parmi le peuple, que la Couronne devoit lui appartenir, comme étant la dépouille d'un Cardinal, & comme relevant du St. Siège, prétendant qu'Alfonſe I n'avoit obtenu le titre de Roi qu'à cette condition. On peut juger ſi on ſe moqua de cette prétention chimérique.

Dans la crainte où étoit le Roi d'Eſpagne que le Cardinal Henri ne ſe déclarât point en ſa faveur, il fit des préparatifs de guerre pour s'emparer du Portugal, en cas qu'on ne voulût point le reconnoître pour héritier de cette Couronne. Il réſolut en même tems d'envoyer un Ambaſſadeur au Cardinal Roi, & choiſit pour cet effet le Duc d'Oſſone, qui ſe rendit à la Cour de Portugal pour y traiter de l'affaire de la ſucceſſion.

1579. Le Cardinal auroit bien voulu ſe déclarer au ſujet d'un Succeſſeur, mais la crainte de déplaire à Philippe II, l'emporta ſur l'intérêt qu'avoient ſes Sujets, qu'il s'expliquât hardiment ſur cette matière. Il étoit convaincu que le droit de la Ducheſſe de Bragance étoit le plus ſolide, il aimoit tendrement cette Ducheſſe, & il eût ſouhaité de lui laiſſer la Couronne; mais ſa timidité prévalut ſur la juſtice & ſur l'amitié qu'il avoit pour elle. Il prit donc le parti de faire citer tous ceux qui prétendoient à la ſucceſſion, afin qu'ils vinſſent ou qu'ils envoyaſſent des perſonnes capables d'expliquer & de ſoutenir leurs droits. En conſéquence de cette citation, les Prétendans envoyèrent chacun des perſonnes de confiance pour faire valoir leurs droits à la Couronne.

Antoine Prieur de Crato paroiſſoit le plus ardent à pourſuivre cette ſucceſſion. Il gagnoit le peuple par ſon affabilité, & les Chefs de la Nobleſſe par les eſpérances qu'il leur donnoit de ſes faveurs. Il ſe retira à Almada, ſur l'autre bord du Tage vis-à-vis de Lisbonne. Il venoit ſouvent dans cette dernière Ville, mais Henri craignant qu'il ne rencontrât le Duc de Bragance, & qu'ils n'en vinſſent aux mains, il lui ordonna de ſe retirer dans ſon Prieuré de Crato. Antoine obéit, & ſe plaignit en même tems de cet éxil, qui le mettoit hors de portée de ſoutenir ſes droits par lui-même, avantage dont jouiſſoient le Duc de Bragance, en demeurant à Lisbonne, & le Roi d'Eſpagne par ſes Ambaſſadeurs. Ses plaintes furent à peine écoutées. Elles ne ſervirent qu'à aigrir entièrement l'eſprit du Roi, qui lui demanda de produire inceſſamment les preuves de ſa légitimité. Les témoins furent appellés, ouïs, & examinés à la rigueur. De quatre témoins, que le Prieur produiſit, deux ſe dédirent, & avouèrent qu'on les avoit corrompus: les deux autres, attachés & dévoués de tout tems à Antoine, furent regardés comme ſuſpects. En conſéquence, le Roi prononça contre le Prieur. Il rapportoit dans ſon Arrêt l'article du Teſtament de Don Louïs, qui l'appelloit ſon Bâtard.

Après cette ſentence, le Prieur de Crato parcourut le Portugal, & tâcha par ſes diſcours & par ſes libéralités de gagner le cœur des peuples. Le Roi lui fit défendre d'approcher de la Cour de plus de trente lieues; mais le Prieur voyant que ſa haine ne pouvoit plus s'éteindre, ne menagea plus rien. Il porta ſes plaintes au Pape, qui l'écouta, caſſa la déciſion de Henri

ri ſur la naiſſance du Prieur, & nomma des Commiſſaires pour examiner cette affaire. 1579.

Henri voulut maintenir la validité du jugement qu'il avoit porté contre Antoine. Il fit afficher à la porte du Palais une Ordonnance par laquelle il ordonnoit au Prieur de comparoitre devant lui dans douze jours. Antoine refuſa d'obéir; mais il écrivit au Roi pour le porter à changer de ſentiment à ſon égard. Henri, toujours inflexible, rendit contre Antoine un nouvel Arrêt, par lequel pour cauſe de deſobéiſſance à ſes ordres, de ſa fuite, & des efforts qu'il avoit faits pour corrompre le peuple & la Nobleſſe, il le déclaroit déchu de tous ſes privilèges, prééminences, honneurs, prérogatives, libertés, de toutes les graces & bienfaits qu'il avoit reçus des Rois ſes prédéceſſeurs: il fit raier ſon nom de deſſus tous les Etats, il défendit qu'on lui payât ſes penſions, & le priva du droit de Naturalité. Il fit en même tems défenſe à tout Portugais d'avoir aucune liaiſon avec lui, & ordonna enfin qu'il ſortît dans quinze jours du Royaume.

Sur ces entrefaites, les Ambaſſadeurs du Roi d'Eſpagne ſollicitoient vivement Henri, pour le déterminer à déclarer leur maitre pour ſon ſucceſſeur. Henri, perdant alors de vue toute juſtice, & oubliant l'amitié qu'il portoit à la Ducheſſe de Bragance, promit de faire tomber la Couronne au Roi Catholique, à condition qu'il ne donneroit les Charges de l'Etat qu'à des Portugais. Quelques-uns prétendent qu'il ne prit cette réſolution, que par le conſeil du Père Henriquès Jéſuite ſon Confeſſeur.

Cette réſolution priſe, Henri, qui étoit alors à Almérin, fit partir un Docteur nommé Paul Alfonſe vers le Duc & la Ducheſſe de Bragance, pour les préparer à entendre proclamer Roi de Portugal, Philippe II Roi d'Eſpagne. Enſuite le 9 de Janvier 1580 il ouvrit les États, & tint la prémière ſéance dans le Palais d'Almérin. Il ne négligea rien pour faire entrer les Députés dans ſes vues. Il employa la douceur & l'autorité tour à tour ſelon les occurrences; mais ſes efforts furent inutiles. La Ville de Conimbre ſe déclara hautement en faveur d'Antoine. Le Clergé & les Chefs de la Nobleſſe vendus à Philippe ſe déclarèrent pour lui; mais les Députés des Villes s'oppoſerent avec une fermeté inébranlable à leurs deſſeins. 1580.

Cependant Henri s'affoibliſſoit tous les jours, & enfin ſon mal augmenta ſi conſidérablement, qu'il expira le dernier jour de Janvier, environ minuit, ſans avoir nommé perſonne pour ſon ſucceſſeur. Il avoit ſoixante & dix-huit ans. Ce Prince qui fut le dernier de la branche mâle des Rois de Portugal, règna dix-ſept mois; il fut extrêmement chaſte, & ne ſongea à ſe marier qu'à l'âge de ſoixante & dix-huit ans. Il fut Evêque, Cardinal, Régent du Royaume, Grand Inquiſiteur, Légat Apoſtolique, & enfin Roi. On prétend qu'il n'étoit propre ni à gouverner, ni à être gouverné. Il n'entendoit plus raiſon, quand une fois il avoit pris un parti. Il avoit quelques bonnes qualités: il étoit verſé dans le Droit Canon, il connoiſſoit & parloit pluſieurs Langues: enfin il avoit toutes les vertus convenables à un bon Prêtre, & tous les défauts contraires à un bon Roi. Il fut enterré à Evora.

Après

1580. Après la mort du Roi Henri, les cinq Gouverneurs qu'il avoit nommés pour gouverner le Royaume pendant l'Interrègne, s'assemblèrent à Alméria, pour donner ordre aux affaires les plus pressantes. Ils prirent la qualité de Défenseurs du Royaume de Portugal. En même tems le Roi d'Espagne prit les mesures nécessaires pour éxécuter ses desseins. Don Alvarès de Bazan, Marquis de Sainte-Croix, se mit en mer avec soixante Galères tant Espagnoles qu'Italiennes, avec ordre de les conduire en Portugal, dès que la saison seroit favorable. Le Duc d'Albe fut nommé Général de l'Armée que Philippe destinoit pour la conquête du Portugal. Le Roi s'avança lui-même vers les frontières de Portugal avec la Reine, qu'il aimoit passionnément. Le Duc d'Albe se rendit de son côté à Véréna, où il trouva les Troupes qui l'attendoient.

Philippe alla à Notre-Dame de Guadaloupe (*) pour faire faire les obsèques du feu Roi de Portugal. Ce fut là qu'il reçut les Ambassadeurs que les Etats de ce Royaume lui envoyoient. Ils supplièrent ce Prince de quitter les armes, de se soumettre au jugement des Gouverneurs du Royaume, & des Députés des Etats, & de ne point enlever de force une Couronne, qu'il pouvoit obtenir de gré, si sa prétention se trouvoit juste. Philippe, qui avoit pris son parti, répondit que son droit étoit inconteſtable, & qu'ainsi il étoit résolu de les forcer les armes à la main, à le reconnoître pour leur Roi, à moins qu'ils ne se soumissent volontairement. Cette réponse déplut extrêmement aux Gouverneurs, qui ne laissèrent pourtant pas de suivre la Cour jusqu'à Mérida. Ils proposèrent même quelque tems après des conditions, qui furent acceptées, signées par le Duc d'Ossone, & publiées par tout le Portugal. Philippe, qui ne respiroit que l'union de ce Royaume à celui de la Castille, ne voulut pas différer à leur accorder ce qu'ils demandoient, il voulut même ajouter encore de nouvelles graces.

Les propositions que fit le Roi d'Espagne furent reçues fort diversement. Les Chefs de la Noblesse, ceux qui étoient à la tête du Clergé, & trois des cinq Gouverneurs en parurent contens, & voulurent les accepter; mais les Députés des Etats, la Noblesse inférieure, le Bourgeois, & le Peuple, les rejettèrent fièrement, en disant qu'on leur promettoit trop, pour qu'on eût envie de leur rien tenir. On ne songea donc qu'à la guerre, & les Gouverneurs s'appliquèrent enfin sérieusement à mettre le Royaume en état de défense.

En même tems les Moines coururent de tous côtés, pour exhorter les Peuples à une vigoureuse résistance: ils prêchoient publiquement qu'il falloit tout sacrifier pour la liberté. Don Antoine voulut profiter de la disposition où il voyoit les Peuples, & son parti parut enfin si puissant à Philippe, qu'il lui fit, à ce qu'on prétend, offrir une pension de cent mille écus, un Domaine

(*) La Guadaloupe est le nom d'une Ville & d'une Rivière. La Ville est petite, mais ce qui la rend considérable, c'est la dévotion des Peuples pour une *Notre-Dame* qui se trouve dans un Couvent de Religieux de l'Ordre des Hieronimites. Voyez ci-après l'Article GUADALOUPE.

maine de cinquante mille écus de revenu avec le titre de Duc, & les pré- 1580.
rogatives de Grand en Eſpagne & en Portugal. Antoine rejetta ces propoſitions; il vouloit être Roi, ou rien. Le Peuple & les plus déterminés de la Nobleſſe vouloient abſolument qu'on lui déférât la Couronne. Tous le regardoient comme l'unique rejetton de la race du Grand Emmanuel. Ils vantoient ſa valeur, & élevoient juſqu'au ciel ſon courage. Dans une grande Aſſemblée, mais tumultueuſe, on réſolut de déclarer criminels de Lèze-Majeſté tous ceux qui ne voudroient pas le reconnoître.

Philippe, qui étoit toujours à Mérida, partit le 20 de Mai pour Badajos. Comme on ne douta plus qu'il n'eût deſſein d'entrer avec ſon Armée dans le Portugal, les Gouverneurs ſe trouvèrent dans un grand embaras, & dans la crainte où ils étoient que le Peuple ne vînt à ſe ſoulever contre eux, ils prirent le parti de ſe retirer à Sétubal, Ville entourée de fortes murailles, qui avoit un Port commode & à portée de recevoir du ſecours. Philippe profita de ces diviſions. Elvas fut une des prémières Villes, qui le reconnut pour ſon Souverain. Quelques autres Villes ſuivirent cet exemple, ce qui encouragea les Eſpagnols à pouſſer leurs conquêtes dans le Royaume.

Antoine répréſenta alors au Peuple & aux Députés des Etats, qu'il ne s'agiſſoit plus de délibérer, mais qu'il falloit agir, lever des Troupes, & repouſſer la force par la force. Il s'offrit de commander & de s'oppoſer à Philippe, à condition qu'on lui donnât le titre de Défenſeur du Royaume. Le Peuple s'étant aſſemblé tumultuairement dans Santarem le déclara Défenſeur du Royaume, & quelques jours après il fut proclamé Roi, avec toutes les cérémonies, toutes les formes, & tous les actes accoutumés.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient à Santarem, l'Armeé de Philippe répandoit la terreur & l'épouvante ſur la frontière. Serpa, Moura, Campo-major, Arronchès, Portalègre, & pluſieurs autres Places s'étoient déja ſoumiſes aux Eſpagnols. Le Duc d'Albe ſe préparoit même à marcher droit à Sétubal où étoient les Gouverneurs.

Antoine de ſon côté quitta Santarem, & prit la route de Lisbonne, où il arriva peu accompagné. Il ſe logea dans le Palais des Rois, s'empara de l'Arcénal, & ſe fit proclamer Roi à l'Hôtel de ville, avec les mêmes cérémonies qu'on avoit obſervées à Santarem. Après qu'il eut juré d'obſerver inviolablement les Loix du Royaume, & de maintenir les Privilèges de l'Etat, il écrivit à tous les Magiſtrats des Villes de Portugal, & fit offrir au Duc de Bragance des avantages conſidérables, pour l'engager à s'accommoder avec lui. Il fit faire les mêmes offres au Marquis de Villaréal. Les Députés des Etats joignirent leurs prières aux ſiennes, ils s'employèrent ſur-tout auprès du Duc de Bragance; mais ce Prince rejetta fièrement toute propoſition d'accommodement avec Antoine. Le Marquis de Villaréal en fit de même, & les autres Grands ſuivirent l'exemple du Marquis: ainſi Antoine ne vit dans ſon parti que le Peuple & quelques Seigneurs, que la haine particulière, qu'ils portoient aux Caſtillans ou au Duc de Bragance,

1580. ou aux cinq Gouverneurs, attachoit plus à ſes intérêts, que l'affection qu'ils avoient pour lui.

Pluſieurs poſtes avantageux, qui étoient dans le voiſinage de Lisbonne, ſe ſoumirent & reconnurent Antoine pour leur Roi légitime. Tout ſembloit proſpérer à ce Prince. Toute la côte depuis Lisbonne juſqu'à la Ville de Porto dans la Province d'entre Douro & Minho, envoya faire ſes ſoumiſſions. La ſeule Ville de Porto refuſa conſtamment de le reconnoître pour ſon Souverain.

Quant au Duc de Bragance, il ſe trouvoit dans de cruels embaras, & ne pouvoit ſe déterminer à prendre un parti. Ce Duc étoit dévot, ſuperſtitieux, opiniâtre, incapable d'une ferme réſolution, & toujours occupé de quelque projet nouveau, qu'il n'éxécutoit jamais. La Nobleſſe avoit conçu pour lui une averſion invincible, à cauſe de la fierté avec laquelle il la traitoit. Ce Duc ſe détermina enfin à envoyer au Roi Catholique un de ſes Gentilhommes, pour lui répréſenter, qu'il ne demandoit pas mieux que de s'accorder avec Sa Majeſté, qu'il étoit prêt à lui ceder les droits de ſa femme, pourvu qu'il voulût lui faire des conditions honorables & raiſonnables. Philippe lui ayant répondu, qu'il ne demandoit pas mieux que d'écouter ſes propoſitions, le Duc de Bragance envoya auprès du Roi Catholique quelques Gentilshommes de ſa ſuite, avec les inſtructions ſuffiſantes pour conclure un accommodement avec ce Prince.

D'abord le Duc demandoit qu'on le maintînt dans tous les privilèges accordés à ſa Maiſon par les Rois de Portugal ſes Ancêtres, & qu'à ſes privilèges on en ajoutât de nouveaux, qu'il indiquoit. Philippe trouva les demandes du Duc exorbitantes, & pour n'être pas obligé de lui répondre & de s'engager, il dit qu'il ne pouvoit rien conclure, que le Duc ne l'eût auparavant reconnu pour Roi légitime de Portugal. Cette réponſe rompit toute négociation, & fit évanouir toutes les eſpérances qu'avoit conçues le Duc de Bragance de voir aggrandir ſa Maiſon.

Philippe craignant que ces délais ne donnaſſent le tems aux Portugais de s'oppoſer à ſon Armée, envoya ſes ordres au Duc d'Albe pour qu'il fît avancer ſes Troupes. Le 27 de Juin le Duc paſſa le ruiſſeau de Caja, qui ſépare les deux Royaumes, & en trois jours de marche il arriva devant Eſtrémos (*). Au ſeul bruit de ſon arrivée, toutes les petites Places voiſines envoyèrent leurs Magiſtrats, pour faire leurs actes de ſoumiſſion. Le Duc ne tarda pas à ſe rendre maître d'Eſtrémos, dont les Magiſtrats prêtèrent ſerment de fidélité au Roi Catholique. Après avoir ſoumis Evora & Montémajor, il continua ſa marche, & alla ſe préſenter devant Sétubal, dont les habitans prirent le parti de ſe rendre.

Le Général Eſpagnol ſe diſpoſa enſuite à marcher droit à Lisbonne. Dès qu'il eut paſſé le Tage, & pris quelques Forts, il alla attaquer l'Armée d'Antoine, qui étoit campée derrière le ruiſſeau d'Alcantara. Antoine, qui s'étoit

(*) On trouvera ci-deſſous la deſcription & le Plan de cette Ville.

s'étoit mis à la tête de ſes Troupes, fit des prodiges de valeur. Il donna & reçut pluſieurs coups: il fut dangereuſement bleſſé à la tête, & ſe défendit juſqu'au moment qu'il ſe vit abandonné de preſque tous ſes Soldats. Alors il ſongea à ſe mettre à couvert. Il prit le chemin de Lisbonne, & en entrant dans le Fauxbourg, il reçut encore une bleſſure d'un Cavalier. Il traverſa toute la Ville, ſuivi des débris de ſon Armée: la plus grande partie jetta les armes, & ſe refugia dans les Egliſes, pour échaper à la cruauté & à la fureur du Vainqueur. Antoine ne s'arrêta qu'à Saçaven, pour faire panſer ſes bleſſures, & de Saçaven il ſe rendit à Conimbre. Là il ramaſſa quelques Troupes, avec leſquelles il alla aſſiéger Aveiro, qui ſe rendit. 1580.

Le Duc d'Albe, qui s'étoit rendu maitre de Lisbonne, envoya un Détachement à la pourſuite d'Antoine, pour le combattre. Ce Détachement s'étant d'abord emparé de Conimbre, Antoine quitta Aveiro, dans le deſſein de gagner un Port de Mer, de s'y embarquer & de quitter le Royaume: mais ſur ces entrefaites ayant reçu avis que les habitans de Porto n'attendoient que ſa préſence pour lui remettre les clefs de leur Ville, il marcha de ce côté là avec quelques Troupes. A ſon arrivée dans cette Ville, il fit piller les maiſons de quelques partiſans de la Cour de Caſtille, força les habitans de lui prêter cent mille écus, & ſe livra à des excès de fureur, qui le firent regarder comme un Tyran. Les Eſpagnols ne le laiſſerent pas longtems tranquille dans cette Place. Ils le pourſuivirent ſi vivement, qu'ils le forcèrent de quitter bruſquement Porto, & de ſe ſauver à Viana.

Antoine étoit déja ſur le point de s'embarquer pour la France, lorſque le Détachement Eſpagnol ſe préſenta aux portes de Viana. Les habitans, quoique réſolus de ſe défendre, les lui ouvrirent, de crainte qu'on ne livrât la Ville au pillage, s'ils attendoient qu'on les forçât. Le Prieur, qui étoit dans ſon Vaiſſeau, attendoit un vent favorable pour mettre à la voile. Voyant que la Mer groſſiſſoit de plus en plus, & que ſes ennemis venoient pour le prendre, il ſe déguiſa en matelot avec le Comte Vimioſo, & l'Evêque de la Guarde, & s'étant jetté dans un eſquif, il alla, malgré le mauvais tems qui faiſoit, débarquer de l'autre côté de la riviere. Les Eſpagnols le ſuivirent; mais Antoine s'étoit déja ſauvé, n'emportant des richeſſes qu'il avoit enlevées, que les pierreries qu'il avoit fait coudre dans ſon habit. Comme il débarquoit de l'autre côté de la rivière, au autre Détachement Eſpagnol arrivoit du même côté en même tems. On lui demanda de ſes nouvelles, & de celles des Seigneurs de ſon parti? il répondit que tous s'étoient embarqués, & qu'on croyoit que tous avoient péri dans la Mer, leur Vaiſſeau ayant été fracaſſé: ils le crurent, & paſſerent outre; ainſi Antoine évita par-là de tomber entre les mains de ſes ennemis.

Ce fut dans ce tems-là que mourut la Reine d'Eſpagne d'une fièvre maligne qui l'emporta le 26 d'Octobre. Philippe fut fort ſenſible à la perte qu'il fit de cette Princeſſe, qu'il aimoit tendrement à cauſe de ſes belles qualités. Elle lui avoit donné cinq enfans, Don Ferdinand, Don Carlos, Don Diegue, Don Philippe, & la Princeſſe Marie qui mourut jeune.

1581. Le Roi d'Eſpagne devint maitre de toute le Portugal par la fuite d'Antoine, qu'il fit déclarer rébelle à ſon Prince & perturbateur du repos public. Les Places d'Afrique ſe rendirent, & l'Iſle de Madère reconnut ſa puiſſance. Il ordonna de faire toutes les proviſions néceſſaires pour l'armement d'une Flotte, qu'il vouloit envoyer pour réduire les Tercères. De ſept une ſeule vouloit le reconnoître, c'étoit celle de St. Michel; les autres perſuadées qu'Antoine avoit une Armée ſur pied, refuſérent conſtamment de recevoir les ordres du Roi d'Eſpagne. Le Comte de Vimioſo les entretenoit dans ces ſentimens par ſes Lettres; & les Moines, qui haïſſoient les Eſpagnols, le ſecondoient par leurs diſcours.

Comme les Etats devoient s'aſſembler à Tomar, Philippe partit pour s'y rendre; mais, avant d'en faire l'ouverture, il eut ſoin de ſe faire proclamer Roi, & reconnoître le Prince Don Diègue ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Après cette cérémonie, les Etats aſſemblés s'ouvrirent le 17 d'Avril. L'amniſtie fut publiée, & les Portugais virent avec douleur qu'elle n'étoit point générale, & qu'elle renfermoit beaucoup de clauſes artificieuſes: ils s'en plaignirent; mais Philippe leur répondit qu'il ne pardonneroit pas au Prieur, au Comte de Vimioſo, à l'Evêque de la Guarde, & à quelques autres, qui montoient à cinquante-deux perſonnes.

Lorſque les Etats de Tomar ſe furent ſéparés, Philippe ſe rendit à Lisbonne, où les Magiſtrats le reçurent en corps. Il y étoit à peine arrivé, qu'on apprit que les habitans des Tercères s'opiniâtroient dans leur révolte, & appelloient les étrangers à leur ſecours. Philippe, pour ne leur pas laiſſer le tems de groſſir leur parti, donna le commandement de quelques Vaiſſeaux à Figuéroa avec ordre d'aller joindre Baldès, qui croiſoit aux environs des Tercères, en attendant les Vaiſſeaux qui devoient arriver des Indes. Quelquefois ſes Soldats deſcendoient à terre pour aller chercher du raiſin dans les vignes, & ils s'entretenoient avec les habitans de l'Iſle ſans ſe faire du mal.

Baldès s'imagina qu'il pourroit auſſi deſcendre & ſe joindre à quelques partiſans, que le Roi avoit dans l'Iſle, pour la ſoumettre à ſon obéïſſance. Pour cet effet il fit entrer dans des Chaloupes la plus grande partie de ſes Soldats, & les envoya deſcendre dans l'endroit accoutumé, qui étoit entre Angra & la Praia. Ils s'emparèrent d'abord d'un petit retranchement, où les Eſpagnols avoient trois ou quatre pièces de canon de fer. Ils commençoient déja à s'y retrancher, lorſque les habitans d'Angra coururent aux armes, ſortirent au nombre de deux mille, les attaquèrent & les taillèrent en pièces; ceux qui échapèrent à leur fureur, ſe noyèrent preſque tous, parce que la Mer groſſiſſoit conſidérablement. Les habitans d'Angra rentrèrent en triomphe dans leur Ville, laiſſant quatre cens Eſpagnols ſur la place.

Figuéroa apprit cette nouvelle à ſon arrivée aux Tercères. Il fit tout le tour de l'Iſle, qu'il trouva preſque par-tout environnée de rochers, avec de bons retranchemens dans tous les endroits où l'on pouvoit deſcendre. Figuéroa étoit trop prudent pour rien hazarder. Il ſe contenta de ſommer les habi-

habitans à reconnoître le Roi Catholique, bien réſolu de s'en retourner en Portugal, s'ils perſiſtoient dans leur révolte. Les habitans lui répondirent qu'ils verſeroient juſqu'à la dernière goutte de leur ſang pour défendre leur liberté, & qu'il pouvoit s'en retourner s'il ne vouloit s'expoſer à ſubir la même infortune que Baldès. Après cette réponſe, Figuéroa gagna le large & reprit la route de Portugal, ramenant avec lui Baldès. 1581.

Après la retraite de Figuéroa, les habitans de l'Iſle tinrent conſeil, & réſolurent d'envoyer à Antoine quelques Députés, pour le prier de venir promptement à leur ſecours. Antoine, qui s'étoit retiré en France, reçut parfaitemement bien ces Députés, & les renvoya en les chargeant de quelques pièces de canon, de pluſieurs mouſquets, & d'une bonne proviſion de poudre & d'autres munitions néceſſaires pour ſoutenir une longue guerre. Il leur ordonna en même tems de confiſquer & d'envoyer en France tous les effets que le Roi Catholique avoit dans l'Iſle, ce qu'ils éxécutèrent fidèlement à leur retour. Antoine, qu'on avoit favorablement reçu à la Cour de France, ſollicitoit, & preſſoit ſans ceſſe la Reine mère Cathérine de Medicis, pour qu'elle portât le Roi ſon fils à le ſecourir.

Le Prince François Hercules de Valois, Duc d'Alençon & d'Anjou, qui ſaiſiſſoit avec ardeur toutes les occaſions de nuire à Philippe, ne faiſoit pas de moindres efforts pour donner au Prieur la ſatisfaction qu'il demandoit. Ce Prince ne cherchoit que la guerre, dens la vue de s'emparer de quelque Etat, où il pût s'établir ſouverainement. Pour cet effet il fit une ligue avec le Prince d'Orange, qui lui fit offrir la Souveraineté des Païs-Bas à certaines conditions.

Le Duc arriva à Anvers le 19 de Février 1582. Il y fut reçu avec beaucoup de magnificence. Toute la Nobleſſe des Provinces-Unies s'étoit rendue en cette Ville pour faire cortège au nouveau Souverain, & pour rendre ſa réception plus brillante & plus pompeuſe. On avoit élevé dans la Place un théâtre richement paré, ſur lequel il monta pour y faire les ſermens ordinaires. Les jours ſuivans furent employés en feſtins & en réjouiſſances, qui furent continuées juſqu'au 18 de Mars, qui ſe trouva juſtement l'anniverſaire de la naiſſance du Duc d'Alençon. Le Prince devoit, après pluſieurs divertiſſemens, donner le ſoir un repas magnifique. Mais une ſi belle fête fut troublée par un accident funeſte, qui penſa cauſer la mort du Duc d'Alençon & celle du Prince d'Orange. 1582.

Un Marchand d'Anvers nommé Gaſpard d'Anatro, qui s'étoit ruiné au commerce, eſpéra rétablir ſes affaires en gagnant le prix, propoſé par le Roi d'Eſpagne, à celui qui tueroit le Prince d'Orange. Comme il ne ſe ſentoit pas aſſez de réſolution pour éxécuter une entrépriſe ſi hazardeuſe, il s'addreſſa à un jeune Baſque nommé Jean de Xaurégui, qu'un zèle outré pour la Religion Catholique, & une haine furieuſe contre les Proteſtans, rendoient capable d'une telle action. Xaurégui choiſit, pour éxécuter ſon deſſein, le jour même qu'on célébroit la naiſſance du Duc d'Alençon. Le Prince d'Orange donnoit ce jour-là à diner aux principaux Seigneurs

1582. Flamans & étrangers, qui ſe trouvoient à la Cour du Duc d'Alençon. Xaurégui ſe mêla parmi les Domeſtiques de ces Seigneurs, & après le repas il s'approcha du Prince d'Orange, comme pour lui préſenter une Requête. Tandis que le Prince liſoit ce papier, Xaurégui lui tira à bout portant un coup de piſtolet de poche chargé de deux balles, qui n'ayant fait qu'un même trou, lui percèrent ſeulement les deux joues, & lui caſſèrent quelques dents; mais en même tems le piſtolet créva, & Xaurégui eut le pouce emporté, ce qui l'empêcha de ſe ſervir aſſez promptement d'un poignard qu'il prit auſſitôt pour achever de tuer le Prince. Au bruit du coup de piſtolet on accourut, & en un moment Xaurégui fut percé de mille coups. Il étoit déja mort, lorſque le Prince d'Orange revenu à lui, ordonna qu'on ne le tuât pas.

On crut d'abord que le Duc d'Alençon étoit l'auteur de cet aſſaſſinat. Auſſitôt on court aux armes, & on arrête tous les Francois. Le Duc faiſoit alors travailler tranquillement à des feux d'artifice dans l'Abbaye de Saint Michel, & il fut bien étonné de ſe voir inveſti tout-à-coup par une populace armée, qui le menaçoit des dernières violences. Le Prince d'Orange averti de ce qui ſe paſſoit, écrivit de ſa propre main un billet, où il marquoit qu'il étoit très ſûr que les François n'avoient eu aucune part au crime de Xaurégui, & qu'on avoit appris par les papiers qui s'étoient trouvés chez lui, que le coup venoit des Eſpagnols. Il donna ce billet à Saint Aldégonde, qui alla le lire publiquement dans les rues, montrant au Peuple la ſignature du Prince d'Orange, & le tumulte fut appaiſé.

Il ne fut pas difficile au Duc d'Alençon de s'appercevoir de la défiance qu'on avoit de lui, & il prit dès-lors la réſolution de ſe rendre maître d'un Peuple, qui ne s'étoit ſoumis à lui qu'en apparence; mais avant que d'établir ſon autorité au dedans, il falloit ſe défendre contre les ennemis du dehors. Le Prince de Parme, après avoir pris Lêns & quelques autres Places, venoit d'aſſiéger Oudenarde. Pour ſecourir cette Place, le Duc d'Alençon & le Prince d'Orange raſſemblèrent leurs Troupes auprès de Gand. Malgré toute la diligence qu'ils firent, le ſiége fut pouſſé avec tant de vigueur, que la Place ſe rendit ſans qu'on pût la ſecourir.

Les Provinces-Unies furent d'autant plus allarmées des progrès du Prince de Parme, qu'il venoit de recevoir un renfort conſidérable de Troupes Eſpagnoles, Italiennes, & Allemandes. Les Etats s'étoient flattés que les Troupes du Duc d'Alençon ſeroient ſeules capables de balancer les ſuccès des Troupes Eſpagnoles; mais la France épuiſée par des Guerres civiles, n'étoit guère en état d'en fournir, & malgré les promeſſes du Roi de France, & de Cathérine de Médicis ſa mère, les ſecours qu'on attendoit de France ne paroiſſoient point, ce qui excitoit les murmures des Peuples contre le Duc d'Alençon. Ces Troupes arrivèrent enfin, mais comme l'automne étoit déja fort avancée, on fut obligé de les diſtribuer en quartiers d'hiver. Elles étoient conduites par le Duc de Montpenſier, Prince du Sang, & Beau-père du Prince d'Orange.

Com-

Comme les Etats & le Prince d'Orange ne laiſſoient au Duc d'Alençon qu'un vain titre, les Officiers François accoutumés à voir leurs Souverains ſervis avec une obéiſſance ſans bornes, réſolurent d'établir ſolidement ſon autorité, de tirer la Religion Catholique de l'oppreſſion, & de venger l'honneur de la Nation outragée, à l'occaſion de la bleſſure du Prince d'Orange. On envoya des ordres ſecrets à tous les Commandans des Garniſons Françoiſes, qui étoient à Dunkerque, à Bergues-Saint-Winox, à Nieuport, à Dix-mude, à Oſtende, à Bruges, à Dendermonde, à Aloſt & à Vilvorde, de s'emparer de ces Places par force ou par ſurpriſe, & le Duc d'Alençon ſe chargea lui-même de la réduction d'Anvers. 1582.

On avoit marqué le 16 de Janvier 1583 pour le jour de l'éxécution, qui devoit ſe faire en même tems dans toutes les Villes. Le Duc d'Alençon ne fut pas heureux dans ſon entrépriſe. Il fut obligé de ſe retirer après avoir perdu près de quinze cens hommes; mais il apprit bientôt que ſes Troupes s'étoient emparés de Dunkerque, de Bergues-Saint-Winox, de Dix-mude & de Vilvorde. L'entrépriſe manqua à Nieuport, à Oſtende, à Bruges & & à Aloſt. Le Duc, qui n'avoit que trop découvert ſon ambition, & le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur ſes promeſſes, écrivit aux Etats pour juſtifier ſa conduite, qu'il tâcha de colorer par quelques ſpécieux prétextes. Il ſe retira à Dunkerque, & ſe trouva dans un extrême embaras, ſe voyant ſur le point de perdre ſans retour un établiſſement auſſi conſidérable que la Souveraineté des Provinces-Unies. 1583.

La Reine d'Angleterre entréprit de diriger le Duc d'Alençon dans une affaire ſi délicate, & le Roi de France offrit ſa médiation aux Etats pour les racommoder avec ſon frère. Les Etats ſe trouvoient eux-mêmes fort embaraſſés. Ils apprirent que le Prince de Parme ſollicitoit vivement le Duc d'Alençon de lui remettre les Places dont il étoit maitre, & ils conſultèrent le Prince d'Orange ſur ce qu'il y avoit à faire. Le Prince, après avoir balancé tous les inconvéniens de chaque parti, fit entendre que le meilleur étoit de ſe racommoder avec le Duc d'Alençon. Les Etats ſuivirent le conſeil du Prince d'Orange. On fit un nouveau Traité avec le Duc d'Alençon, on réſolut de payer ſes Troupes, & on relâcha quelques Officiers François qui avoient été faits priſonniers dans le tumulte d'Anvers.

Pendant ces diviſions, le Prince de Parme avoit fait le ſiège d'Endone, & s'en étoit rendu maitre. Le Maréchal de Biron s'étant alors mis en campagne, pour arrêter les progrès des Eſpagnols, alla ſe retrancher près de Roſendal. Le Prince de Parme entréprit de le forcer dans ſes Lignes, & l'obligea de ſe retirer après avoir perdu quinze cens hommes.

Ce fut au commencement de cette année que le fameux Duc d'Albe mourut à Lisbonne, âgé de ſoixante & quatorze ans. Pendant le cours de ſa maladie, Philippe lui témoigna une amitié vive & ſincère, & quelques momens

1583. mens avant qu'il mourût, il alla lui-même le viſiter. Le Duc d'Albe eſt regardé en Eſpagne comme un des plus grands hommes qu'elle ait jamais produit, & on prétend que la ſcience de la guerre y fut enſevelie avec lui. Sa taille étoit haute, ſon viſage ſec & maigre, mais grave & noble; il avoit le cœur élevé, l'ame grande, l'eſprit vif & pénétrant, & le jugement ſain & ſolide. Il n'étoit ni avare, ni libéral; magnifique cependant dans l'intérieur de ſa maiſon. Courtiſan habile, il ſavoit cacher ſes diſgraces, & perſonne ne conduiſoit avec plus d'art une intrigue, ſoit qu'il voulût faire réuſſir quelque deſſein, ſoit qu'il projettât de découvrir ou de faire échouer ceux de ſes ennemis. Il étoit fier & ſuperbe. L'ambition le dévoroit, & les poſtes les plus éminens lui paroiſſoient toujours au-deſſous de lui. Il étoit naturellement brave & intrépide, froid à la vue du péril, & vif dans l'action. Il s'expoſoit volontiers aux plus grands dangers lorſque la néceſſité le demandoit, mais il ne vouloit rien hazarder mal-à-propos. Prodigue de ſa vie, il ménageoit celle de ſes Soldats, & il regardoit une victoire qui lui coutoit trop de ſang, comme un malheur plutôt que comme une fortune. Il avoit fait la guerre en Italie, en France, en Hongrie, en Allemagne, en Afrique & dans les Païs-Bas. Jamais Capitaine ne fut plus rigide obſervateur de la diſcipline militaire; il étoit inéxorable pour ceux qui y manquoient, & ſon exactitude alloit quelquefois juſqu'à la cruauté. Il étoit lent dans ſes projets, & ſouvent il perdoit par ſes lenteurs en un jour, ce qu'il avoit gagné en pluſieurs mois par ſon induſtrie & par ſa conſtance dans la mauvaiſe fortune. Supérieur à tous les évènemens, on n'appercevoit jamais aucune altération ſur ſon viſage: les bons comme les mauvais ſuccès le trouvoient également inacceſſible à la joie & à la triſteſſe; il déconcertoit les perſonnes les plus graves par ſon phlegme; il étoit court, précis & ſentencieux dans ſes diſcours. Il vit les approches de la mort avec un œil ſec & indifférent, & il rendit le dernier ſoupir entre les bras du fameux Grénade, illuſtre par ſes prédications & par ſes écrits.

Nous venons de voir que les Etats s'étoient engagés à payer les Troupes du Duc d'Alençon; mais les François étoient devenus ſi odieux à la Nation depuis l'entrépriſe d'Anvers, que la plupart des Provinces ne fourniſſoient l'argent qu'à regrèt, & bientôt elles ceſſèrent entièrement d'en donner. Le Duc d'Alençon ſe laſſa bientôt de gouverner des Peuples incapables de revenir, quand ils étoient une fois prévenus; ainſi il réſolut de retourner en France, & laiſſa Chamois pour commander la Garniſon de Dunkerque. Le Prince de Parme aſſiègea cette Place, qui fut obligée de ſe rendre. Delà il alla à Nieuport, dont il ſe rendit auſſi maitre. Quelques autres Places eurent le même ſort. Preſque en même tems le Maréchal de Biron ſe retira en France avec la plus grande partie des Troupes Françoiſes, & laiſſa les Etats à la merci du Prince de Parme, & ſans Troupes capables d'arrêter les progrès que faiſoient les Eſpagnols.

Les Députés de la Flandre Flamande prirent alors le parti de ſe tourner du côté de l'Eſpagne, & de ſe détacher des Provinces-Unies. Cette Provin-

ce

ce avoit choiſi pour ſon Gouverneur le Prince de Chimay, fils du Duc d'Arſchot, contre l'avis des Etats & du Prince d'Orange. Ce Prince remit entre les mains des Eſpagnols, Ypres, & Bruges, & quelques autres Places importantes. Bientôt toute la Flandre Flamande ſe vit réunie aux Provinces Wallonnes, & la domination Eſpagnole commença à s'étendre de plus en plus dans les Provinces. 1583.

Les Etats ſe voyant alors ſans reſſource, prirent la réſolution de ſe réconcilier ſincèrement avec la France & le Duc d'Alençon, auquel ils envoyèrent une Ambaſſade ſolemnelle, pour le conjurer de venir reprendre la Souveraineté & la défenſe des Provinces qu'il avoit abandonnées. Ils partirent au mois de Mai 1584, & trouvèrent le Duc expirant à Château Thierry d'une maladie violente, qui lui faiſoit jetter le ſang par tous les conduits. 1584.

Un mois après la mort du Duc d'Alençon, les Etats perdirent le Prince d'Orange par un accident funeſte, dont voici les principales circonſtances. La tête de ce Prince avoit été miſe à prix par Philippe II, & comme il étoit d'ailleurs le principal appui de la Religion Proteſtante dans les Païs-Bas, un Franc-Comtois nommé Balthazar Gérard, ſéduit par les artifices de quelques Moines, & croyant rendre un grand ſervice à la Religion Catholique, ſe rendit à Delft au mois de Mai, dans la réſolution de tuer le Prince d'Orange. Pour avoir accès auprès de la perſonne du Prince, Gérard prit le nom de François Guion, & dit qu'il étoit fils d'un nommé Pierrre Guion, qui avoit été brulé vif à cauſe de ſon attachement à la Religion Proteſtante. Ce jeune homme alloit aſſidûment à l'Egliſe, & quand il crut ſa réputation bien établie parmi les Miniſtres Proteſtans, il fit dire au Prince d'Orange qu'il avoit des Blancs-ſignés du Comte de Mansfeld, Gouverneur de la Province de Luxembourg, dont on pourroit ſe ſervir utilement pour former quelque entrépriſe ſur les Places de ce Duché.

Le Prince d'Orange ne fit d'abord aucun cas de ces Blancs-ſignés; mais enſuite voulant envoyer quelqu'un en France, porter des Lettres au Maréchal de Biron, il crut que les Blancs-ſignés pourroient ſervir; il chargea Gérard d'en faire uſage, & le fit partir pour la France avec les Lettres qu'il écrivoit au Maréchal de Biron. Gérard vint rapporter au Prince d'Orange la nouvelle de la mort du Duc d'Alençon. Le Prince étoit alors dans ſon lit, il fit approcher Gérard, & l'interrogea ſur ce qu'il avoit ouï dire des particularités de cette mort. Dès ce moment Gérard auroit éxécuté ſon deſſein s'il avoit eu des armes, mais comme il ne s'attendoit pas à parler au Prince, il n'avoit pas eu ſoin de s'en pourvoir. Le Prince d'Orange, content de ſon raport, lui fit donner quelque argent, que ce ſcélérat employa à acheter des piſtolets, des balles & de la poudre.

Le 10 de Juillet Gérard reçut ordre de venir trouver le Prince d'Orange à l'iſſue de ſon dîner, ce Prince ayant deſſein de le faire partir pour un autre voyage. Gérard crut l'occaſion favorable pour faire ſon coup. Il ſe munit de deux piſtolets, chargés chacun de trois balles, & fit tenir un che-

1584. val prêt hors de la ville, ſur le bord du foſſé qu'il prétendoit traverſer à la nage; &, comme il ne ſavoit pas nager, il prit deux veſſies avec un chalumeau pour les enfler, afin de pouvoir ſe ſoutenir plus aiſément ſur l'eau. Lorſqu'il eut pris toutes ces précautions, il vint trouver le Prince qui ſortoit de la ſalle où il avoit dîné, & lui préſenta ſon paſſeport à ſigner. On alla chercher une plume & de l'ancre, & Gérard ſaiſit ce moment où le Prince ſe trouva ſeul, pour lui tirer dans l'eſtomac un coup de piſtolet. L'aſſaſſin eut le tems de ſe ſauver, & d'arriver juſqu'aux remparts de la ville, où il fut pris & mené en priſon. Il fut d'abord tenaillé à tous ſes membres avec des fers rouges, & enſuite il fut coupé vif en morceaux.

Le Prince d'Orange n'avoit que 51 ans lorſqu'il reçut le coup funeſte qui lui ôta la vie. Il avoit ſçu par ſon humeur douce & populaire s'inſinuer dans l'eſtime des Grands, & dans l'amitié des petits. Il aimoit le Bien public, juſqu'à négliger ſes intérêts particuliers les plus preſſans. Les Etats lui firent faire des obſèques magnifiques. Tous les Députés y aſſiſtèrent, & s'aſſemblèrent enſuite pour donner une forme ſtable au Gouvernement, & pour chercher les moyens de ſe ſoutenir contre l'Eſpagne. On accorda au Comte Maurice, fils du Prince d'Orange, les Charges & les Gouvernemens qu'avoit eus ſon père, & ce jeune Prince ne tarda pas à donner des preuves de la ſupériorité de ſon génie pour la guerre & pour les affaires.

Comme les Etats avoient alors beſoin de l'appui d'une Puiſſance, qui pût les aider contre les entrépriſes des Eſpagnols, on nomma des Députés pour aller en France, demander au Roi Henri III ſa protection contre l'Eſpagne. Ce Prince, que la moleſſe rendoit ennemi des affaires, répondit aux Députés, que ſes forces étoient à peine ſuffiſantes pour réduire les Ennemis qu'il avoit dans ſon Royaume, & qu'il ne pouvoit ſagement partager ſes forces, qui avoient beſoin d'être réunies; qu'il eſpéroit cependant venir à bout d'appaiſer inceſſamment les troubles de ſon Royaume, & qu'alors il ſongeroit à donner du ſecours aux Provinces. Les Etats voyant qu'il n'y avoit rien à attendre du côté de la France, eurent recours à Elizabeth Reine d'Angleterre, qui leur fournit des Troupes commandées par le Comte de Leiceſter, auquel on donna le titre de Gouverneur. Le Prince de Parme profitant de l'embaras où ſe trouvoient les Etats, s'empara de Gand, d'Anvers, & de quelques autres Places.

1585, & ſuiv. Ce fut dans ce tems-là que Philippe, qui s'étoit enfin rendu maitre des Iſles Tercères, aſſembla les Etats de Caſtille à Madrid, afin d'y faire reconnoitre pour héritier de tous ſes Royaumes l'Infant Don Philippe, ſon fils, car Don Diègue ſon fils aîné étoit mort en 1582. Enſuite il travailla au mariage d'Iſabelle ſa fille avec l'Empereur Rodolphe, & à celui de Cathérine ſa fille Cadette avec Charles Emmanuel Duc de Savoye, qui paſſa en Eſpagne, où il ſe maria deux jours après ſon arrivée.

Les troubles continuoient toujours dans les Païs-Bas, & donnèrent enfin lieu

lieu à une guerre ouverte entre Philippe & la Reine Elizabeth. Cette Prin- 1585,
ceſſe donna toutes ſortes de ſecours aux Païs-Bas; & avec ſes Armateurs el- & ſuiv.
le fit beaucoup de mal aux Vaiſſeaux des Eſpagnols, qui venoient des Indes Occidentales. Le fameux François Drack pilla leurs navires ſur la côte de la Mer du Sud en Amérique, où il fit un très grand butin. D'un autre côté Philippe, appuiant les rebelles d'Irlande, donna bien de l'occupation à Elizabeth; outre qu'il avoit entrépris de ruiner entièrement l'Angléterre. Dans ce deſſein, pendant pluſieurs années il roula dans ſon eſprit tous les expédiens imaginables pour équipper une Flotte, qu'on appella l'Invincible. Il eſt certain que juſqu'alors on n'en avoit point vu de ſemblable. Elle étoit compoſée de cent cinquante voiles, & portoit ſeize cens pièces de canon de fonte, & mille cinquante de fer. Elle étoit montée de huit mille Matelots & de vingt mille Soldats, ſans parler de la Nobleſſe & des Volontaires. L'entrétien de l'équipage coutoit chaque jour trente mille ducats, & douze millions de ducats en tout. Le Pape excommunia la Reine Elizabeth, & donna ſon Royaume à Philippe.

Cette Flotte Invincible partit de Lisbonne ſous les ordres du Duc de Mé- 1588.
dina Sidonia, qui ſe rendit d'abord au Port de la Corogne en Galice, d'où il fit voile vers l'Angléterre le 20 de Juillet 1588. Le vent étoit favorable, & ſur la fin du mois, la Flotte arriva à la vue d'Angléterre. Le Duc ayant aſſemblé un Conſeil, il fut réſolu d'aller tenter le débarquement à Plimouth, perſuadé qu'on étoit que les Anglois auroient porté leurs forces d'un autre côté; mais on changea de ſentiment, & on eut lieu de s'en répentir.

On ne tarda pas à rencontrer la Flotte Angloiſe, qui étoit compoſée de cent Vaiſſeaux de guerre, inferieurs par leur grandeur aux Vaiſſeaux Eſpagnols, mais plus agiles & plus propres aux manœuvres de mer que ceux des Ennemis, qu'on pouvoit à peine faire remuer. Les Eſpagnols ne cherchoient qu'à combattre, & les Anglois qu'à les tenir en reſpect ſans riſquer la perte d'une bataille, qui les eût peut-être perdus ſans reſſource. D'abord que les Eſpagnols apperçurent les Anglois, ils ſe rangèrent en ordre de bataille. L'Armée Eſpagnole occupoit un eſpace immenſe, mais comme ils s'étoient rangés en croiſſant, ils pouvoient tous ſe voir. Les Anglois ſe tenoient éloignés, réſolus de profiter de tous les avantages que la fortune pourroit leur offrir.

Une horrible tempête, accompagnée d'éclairs & de Tonnère, s'éleva ſur ces entrefaites, & jetta par-tout l'épouvante & la conſternation. Les vents ſouffloient avec une impétuoſité ſi terrible, que les Matelots ſe trouvoient hors d'état de faire aucune manœuvre utile. Bientôt toute la Flotte Eſpagnole ſe trouva diſperſée ou jettée ſur différentes Côtes voiſines, ou abimée ſous les eaux. Pluſieurs Vaiſſeaux échouèrent ſur la Côte d'Irlande, & ceux qui échapèrent au naufrage, ou à la pourſuite des Anglois, eurent à ſouffrir toutes les incommodités d'une longue navigation. Le Duc de Médina Sidonia, après avoir eſſuié divers dangers, gagna enfin un Port, d'où il dépêcha Don Antoine Mendez pour aller porter à Philippe la nouvelle de ſon infortune.

1588. Mendez, arrivé à la Cour, fut introduit dans le Cabinet du Roi, où ce Prince étoit à écrire une Lettre. Philippe, en le voyant entrer, ôta ſes Lunettes pour l'écouter. Mendez lui fit ſuccintement le récit du malheur qui étoit arrivé à la Flotte: *Je l'avois envoyée*, répondit froidement le Roi, *pour combattre les Anglois, & non pour combattre les Vents & la Mer*; &, reprenant ſes Lunettes, il continua d'écrire ſa Lettre avec la même tranquilité que ſi Mendez lui eût annoncé quelque heureux ſuccès.

1589. La Reine d'Angleterre conſerva toujours un vif reſſentiment contre Philippe, aux intrigues duquel elle attribuoit toutes les affaires qu'elle avoit ſur les bras. Pour s'en venger, elle arma une puiſſante Flotte, afin de rétablir Antoine ſur le Trône de Portugal. Antoine étoit en Angleterre depuis quelque tems. Il n'eut pas beaucoup de peine à perſuader Elizabeth de hâter cet armement.

Philippe voyant l'orage qui commençoit à ſe former contre lui, prit les meſures néceſſaires pour rendre inutiles les efforts de ſes Ennemis. Il envoya en Portugal le Comte de Fuentes avec dix mille hommes, ſans la Cavalerie, dont il donna le commandement à Don Alfonſe de Vargas. La Flotte Angloiſe arriva vis-à-vis la Corogne. Elle étoit compoſée de ſix grands Vaiſſeaux, de vingt de moindre grandeur, & de cent quarante de charge. Les Troupes, qui étoient ſur cette Flotte, montoient à trente mille hommes. Elles débarquèrent en partie, & allèrent attaquer la Corogne ſous les ordres d'Edouard Nervais, qui partageoit le commandement de cette Armée avec Drack. Les Eſpagnols ſoutinrent l'attaque avec vigueur, & obligèrent les Anglois de regagner leurs Vaiſſeaux. Ceux-ci, après avoir fait une perte conſidérable, furent attaqués à leur tour par les Eſpagnols, qui leur tuèrent encore beaucoup de monde & les obligèrent de gagner le large.

La Flotte Angloiſe ne s'étoit retirée que pour aller tenter quelque autre entrépriſe. Au bout de quelques jours on la vit reparoître au Cap de Péniche. Les Troupes y débarquèrent & s'emparèrent du Château, qui n'eſt qu'à treize lieues de Lisbonne. Nervais prit la route de cette Ville, pillant, brulant & ravageant tout ce qu'il rencontra ſur ſon paſſage. Antoine avoit fait entendre à la Reine Elizabeth que les habitans de Lisbonne prendroient les armes, pour favoriſer l'entrépriſe. Nervais arriva au voiſinage de cette Ville, mais perſonne ne remua. Il prit alors la route de Caſcaés, où il arriva en continuant ſes ravages.

La crainte d'être expoſé à de nouveaux troubles empêcha les Portugais de ſe déclarer contre Philippe; car d'ailleurs ils haiſſoient les Eſpagnols, & ne ſupportoient le joug, qu'on venoit de leur impoſer, qu'avec impatience. Delà vint qu'ils ſaiſirent avec avidité tous les faux bruits qui ſe repandirent en 1588 & 1589. On publia hautement que Sébaſtien vivoit, qu'il avoit échapé aux fers des Infidèles, qu'il s'étoit rendu en Algarve, que Henri ſon oncle en avoit été informé de ſa part par un nommé Manuel Antonès, mais que cet ambitieux Cardinal, pour ſe conſerver le Trône où on venoit

venoit de le placer, avoit étouffé cette nouvelle dès sa naissance, en impo- 1589.
sant silence à Antonès. Cependant celui-ci en avoit trop dit, pour que les Portugais gardassent le secret. Chacun commença à faire une histoire à sa fantaisie, & on vit bientôt paroître un imposteur, qui se donnoit le nom de Sébastien, & se disoit Roi de Portugal.

Ce prétendu Roi après avoir erré, disoit-on, & couru le monde, arriva enfin à Venise, où on accourut de toutes parts pour le voir. Le Sénat le fit arrêter, & jetter dans un cachot. A la réquisition de l'Ambassadeur d'Espagne, on nomma des Commissaires pour l'examiner. L'imposteur répondit à tout avec une présence d'esprit admirable, & fit voir qu'il étoit parfaitement instruit des affaires les plus secretes qui regardoient le Portugal. On examina son corps, & on y trouva les mêmes signes qu'avoit Sébastien. Les Vénitiens conclurent qu'il falloit lui rendre la liberté. On l'embarqua dans une Gondole, déguisé en Jacobin. Il se rendit d'abord à Padoue, & de Padoue il passa à Florence, où le Grand Duc le fit arrêter. Philippe le fit demander inutilement au Grand Duc, qui l'envoya à Orbitello, d'où les Espagnols l'enlevèrent, & le conduisirent à Naples, où ils l'enfermèrent dans la prison de l'Oeuf.

Le Comte de Lémos étoit pour lors Viceroi de Naples. Il fit jetter le prisonnier dans un cachot affreux, où on lui apporta le lendemain une corde & un couteau. Voila, lui dit celui qui en étoit chargé, les vivres qu'on vous destine, choisissez. Sébastien fut laissé seul, & on passa trois jours sans lui donner ni à boire ni à manger. Au bout de ces trois jours, le Confesseur du Viceroi & l'Auditeur Général accompagnés de deux Greffiers vinrent le visiter. Sébastien leur soutint qu'il étoit Roi de Portugal, qu'il étoit au-dessus de la crainte des hommes, & que les fraieurs de la mort ne souilleroient point sa vie d'un lâche mensonge. L'Auditeur se retira avec cette réponse, & ordonna qu'on lui donnât du pain & de l'eau. Le Comte de Lémos qui avoit vu le Roi Sébastien en Portugal, en qualité d'Ambassadeur, résolut de lui parler lui-même & de l'interroger. Il le fit venir dans son Palais, & comme il faisoit une chaleur excessive, il le reçut la tête nue. Sébastien lui dit en entrant, couvrez-vous, Comte de Lémos. Le Comte lui repliqua, de quel droit me commandez-vous? En qualité de Roi, repartit Sébastien, ne feignez pas de me reconnoître, vous avez été chargé de deux Ambassades auprès de moi par Philippe mon oncle. Il l'entretint ensuite des affaires les plus secretes qui concernoient ces Ambassades. Le Comte de Lémos le fit ramener dans sa prison, avec ordre de lui procurer les choses dont il auroit besoin.

Après la mort du Comte de Lémos, son fils, qui lui succéda dans la charge de Viceroi, traita Sébastien avec la dernière rigueur. Il le fit transférer dans le Château-neuf, Forteresse située sur le bord de la Mer, & où on l'enferma dans une Tour fort haute. Pour détruire la persuasion où le Peuple étoit que le prisonnier étoit Sébastien, le Conseil d'Espagne résolut de le laisser voir à tout le monde, afin qu'on pût se détromper soi-même par

1589. ſes propres yeux. On s'y réſolut d'autant plus volontiers, qu'on ſe flatta que perſonne ne le reconnoitroit. Mais cette eſpérance fut vaine. Tous ceux qui avoient connu Sébaſtien durant ſon règne, le reconnurent dans ſa priſon, ou crurent le reconnoitre.

Tout Naples & toute l'Italie aſſurèrent bientôt que ce Sébaſtien étoit le Roi de Portugal, & le Viceroi, pour détruire ce bruit, publia qu'il étoit Calabrois, & s'engagea à le prouver par témoins. La choſe tourna à la confuſion du Viceroi, qui fut obligé d'ordonner qu'on ne laiſſât plus voir Sébaſtien qu'à des Portugais.

Quelque tems après la Cour d'Eſpagne donna ordre au Viceroi d'éxiger un déſaveu formel de cet homme, & de le juger en conſéquence de ſa réponſe. Le Viceroi le fit venir en ſa préſence, & lui ordonna ſous des peines rigoureuſes d'avouer qu'il étoit un impoſteur. Le priſonnier ayant toujours ſoutenu qu'il étoit Roi de Portugal, le Viceroi le condamna aux Galères perpetuelles. Le dernier jour d'Avril, on le fit monter ſur un Ane, la tête tournée vers la queue, & on le promena ainſi dans toutes les rues de Naples. Après qu'on l'eut promené & expoſé à la riſée publique, on le conduiſit dans la Galère Royale, où on lui fit eſſuier tout ce qu'on peut imaginer de triſte & d'humiliant. Au bout de quelque tems, la veuve du feu Viceroi de Naples & ſon fils partirent ſur les Galeres de Naples pour l'Eſpagne, & emmenèrent Sébaſtien avec eux.

Les Galères, après avoir parcouru différens Ports, abordèrent à Saint Lucar de Barémada. Ce Port, ſitué à l'embouchure du Guadalquivir, eſt extrêmement fréquenté. Auſſitôt que l'arrivé de Sébaſtien y fut publique, on courut en foule pour le voir. Pluſieurs crurent le reconnoître, & ſoutinrent qu'il étoit Sébaſtien Roi de Portugal. Le Duc de Médina Sidonia & la Ducheſſe ſon épouſe voulurent le voir. A ſon aſpect, le Duc fut frappé, & détourna la tête. Son épouſe en fit de même. On prétend que le priſonnier donna dans cette occaſion des marques certaines qu'il étoit Sébaſtien Roi de Portugal. Quoiqu'il en ſoit, Philippe craignant enfin qu'on ne trouvât moyen de l'enlever, le fit tranſporter dans le fond de la Caſtille. On l'enferma dans un Château, & on n'entendit plus parler de lui.

Il avoit déja paru deux autres impoſteurs, qui ſe diſoient auſſi Sébaſtien. Le prémier étoit des Iſles Tercères. Le Gouvernement le fit auſſitôt arrêter, avec un homme qui prenoit le titre d'Evêque de la Guarde. Celui-ci ſubit le dernier ſupplice, & ſon Roi fut envoyé aux Galeres. Le ſecond de ces impoſteurs ſe nommoit Martin Alvarès, & étoit de la Province de Beira. Les Peuples perſuadés qu'il étoit Sébaſtien accoururent de toutes parts pour le voir. Alvarès les reçut en Roi, il mangea en public, & ſouffrit qu'on lui baiſât les mains. Après cette inſolence, il pouſſa l'audace juſqu'à faire ſommer l'Archiduc Cardinal, Viceroi du Royaume de Portugal, de ſortir hors de ſon Palais & de ſon Royaume. Pour toute réponſe, l'Archiduc fit partir, pour punir l'impudence de cet homme, Don Diègue Fon-

Fonſeca avec quelques Troupes. On en vint aux mains. Alvarès & ſes partiſans furent défaits, & cet impoſteur ayant été fait priſonnier, fut conduit à Lisbonne, pendu & écartelé. 1589.

Lorſque les Portugais eurent perdu toute eſpérance de ſecouer le joug des Eſpagnols, ils ne ſongèrent plus qu'à mériter les bonnes graces de Philippe en ſe ſoumettant à toutes ſes volontés. Antoine de ſon côté ne trouvant plus de ſecours chez les Princes étrangers, revint à Paris, où il ſubſiſta quelque tems par les bienfaits du Roi de France. Il y mourut en 1595, laiſſant quelques enfans naturels, dont les Rois d'Eſpagne prirent ſoin.

L'année 1590. fut fatale à l'Eſpagne par une Peſte violente qui y regna, & qui emporta beaucoup de monde. Antoine Pérez avoit été Sécrétaire d'Etat & Favori du Roi; mais ſoit que Philippe ſe méfiât de lui, ou qu'il ſe répentît de lui avoir confié des ſecrets de trop grande importance, il réſolut ſa ruine, & le retint pluſieurs années en priſon. Pérez trouva le moien de ſe ſauver en Arragon, où il fut pourſuivi & repris. Le Peuple l'ayant remis en liberté, il ſe retira en France, où il finit ſes jours. Les Arragonois eurent lieu de ſe répentir de la tendreſſe qu'ils avoient eue pour ce Seigneur. Philippe y envoya en 1591. Don Alfonſe de Vargas, qui en fit éxécuter quelques-uns, & réduiſit ce Royaume dans l'état le plus triſte. Le Roi s'y rendit en perſonne l'année ſuivante, & y tint les Cortes. Il y fit prêter le Serment de fidélité au Prince Philippe ſon fils, en qualité d'héritier de cette Couronne. 1590. 1591. 1592. & ſuiv.

Le Duc de Parme Aléxandre Farnèſe mourut cette même année à Arras, dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à faire un troiſième voyage en France, pour aller au ſecours de la Ligue. Dès avant ſa mort, Philippe avoit envoyé en Flandre le Comte de Fuentes, qui eut la principale direction des Conſeils après la mort du Duc de Parme, & le Comte Pierre de Mansfeld fut nommé Général des Troupes, juſqu'à ce qu'on eût pourvu les Païs-Bas d'un Gouverneur. Ce Général ne put empêcher le Prince Maurice de ſe rendre maitre de la forte ville de Gertruidenberg, ſur les frontières du Brabant. Maurice s'étoit déja emparé de Bréda des l'an 1590, &, quoiqu'il fût deſtitué du ſecours des Anglois, que la Reine Elizabeth avoit rappellés, il ne laiſſa pas de remporter de grands avantages ſur les Eſpagnols.

Le Gouvernement des Païs-Bas fut enfin donné à l'Archiduc Erneſt, Couſin du Roi Philippe, & frère de l'Empereur Rodolphe. Ce Prince vit prendre la ville de Groningue, & ſéparer entièrement toute la Friſe de la domination Eſpagnole. Verdugo étoit à la tête des Troupes qui défendoient ce que le Roi d'Eſpagne avoit encore en Friſe, dont la Ville de Groningue étoit la partie la plus conſidérable. Mais, comme les affaires des Eſpagnols alloient tous les jours en décadence depuis la mort du Prince de Parme, les Hollandois ſouhaitoient qu'on s'attachât au ſiège de Groningue, pour leur enlever encore cette belle Place, & avec elle le reſte de la Friſe & des Païs circonvoiſins, qui ſembloient dépendre de cette conquête.

L'Archiduc Erneſt mourut en 1595, à Bruxelles, & eut pour ſucceſſeur le 1595.

le Cardinal-Archiduc Albert ſon frère. Celui-ci prit ſur les François Calais
1596. & Ardres en 1596. Henri IV, Roi de France, fit alors une Alliance avec la Reine Elizabeth & les Provinces-Unies, aux conditions de s'aſſiſter réciproquement tous trois, & de ne faire ni paix ni trêve, l'un ſans l'autre.
1597. L'année ſuivante Henri IV perdit Amiens, mais s'y étant rendu en perſonne, il l'aſſiègea, & s'en rendit maître.

1598. & ſuiv. On conclut en 1598 la paix de Vervins, qui reconcilia les Rois de France & d'Eſpagne, à l'excluſion des Hollandois. Par cette paix, les deux Rois ſe rendirent tout ce qu'ils s'étoient pris depuis l'année 1559.

Philippe II, que l'on ſurnomma le Démon du Midi, à cauſe des troubles que ſa politique excita dans toute l'Europe pendant l'eſpace de 42. ans qu'il règna, rendit le dernier ſoupir le 18 de Septembre 1598, dans ſon Palais de Leſcurial, qu'il avoit fait bâtir lui-même (*). Il avoit donné les Païs-Bas & la Comté de Bourgogne à ſa fille Iſabelle-Claire Eugénie, qu'il maria avec l'Archiduc Albert d'Autriche, qui avoit déja le Gouvernement de ces Provinces. Albert devint par-là, avec ſon épouſe, propriétaire & Seigneur abſolu des Païs-Bas. Pour l'éxécution de ce mariage, il renonça au Chapeau, & paſſa en Eſpagne pour y prendre ſa femme, laiſſant le Cardinal André ſon frère à Bruxelles, pour gouverner les Païs-Bas pendant ſon abſence. Le but de Philippe étoit d'ôter aux Flamans l'averſion qu'ils avoient pour la Nation & la domination Eſpagnole, & de voir s'ils ſe ſoumettroient à un Prince particulier, comme ils en avoient auparavant cherché en Allemagne & en France. Mais les choſes étoient trop engagées; & les Provinces-Unies charmées de la liberté de leurs Etats, de leur Religion, & des commodités de leur commerce, ne ſe trouvèrent pas plus diſpoſées à obéir à l'Archiduc devenu Souverain, qu'elles l'étoient à ſe ſoumettre à lui comme Gouverneur au nom du Roi d'Eſpagne.

Les Eſpagnols vantent à l'excès la prudence & la politique de Philippe; mais dans le fond, il fut plus heureux dans l'éxécution de ſes projets, que ſage à les former: ſouvent même il eſſuia de triſtes revers, qu'il ſupporta avec une fermeté plus orgueilleuſe, que noble & généreuſe. Il avoit un grand panchant à la cruauté: il étoit naturellement ſoupçonneux, & il immoloit volontiers à ſes ſoupçons ceux qui avoient le malheur de les faire naître. Peu eſclave de ſa parole, il y manquoit toutes les fois que ſes intérêts le demandoient, & ſes intérêts étoient la baſe de ſa Religion. Il fut marié quatre fois. D'abord il épouſa Donna Marie de Portugal, fille de Jean III, enſuite Marie Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII, laquelle mourut ſans lui donner des enfans. Iſabelle de France, fille de Henri II Roi de France, ſuccéda à Marie d'Angleterre, & Anne fille de l'Empereur Maxi-

(*) Suivant l'Auteur des *Délices* Philippe avoit commencé ce Palais en 1557, & il y dépenſa ſix millions pendant vingt-deux ans qu'il fallut pour l'achever. On trouvera ci-après une deſcription nette & éxacte de ce ſuperbe Edifice, dont on répréſente toutes les parties les unes après les autres à l'aide de 18 belles Figures toutes deſſinées ſur les lieux. Voyez la Table au mot Escurial.

Maximilien II, à Iſabelle. Marie de Portugal donna le jour au malheureux Don Carlos. Iſabelle de France mit au monde Donna Iſabelle-Claire-Eugénie, Comteſſe de Flandre, femme de l'Archiduc Albert, & Donna Cathérine qui épouſa Charles Emmanuel Duc de Savoye. Anne donna à Philippe Don Fernand, Don Carlos Laurent, Don Diègue, Don Philippe, & Donna Marie. De ces quatre enfans, il n'y eut que Don Philippe, qui vécut, & qui laiſſa des enfans. 1598, & ſuiv.

Philippe III, né à Madrid le 14 d'Avril 1578, avoit été reconnu Prince des Eſpagnes & de Portugal en 1583. Il avoit vingt ans lorſqu'il monta ſur le Trône après la mort de Philippe II ſon père. Tous les Princes de l'Europe lui envoyèrent des Ambaſſadeurs pour le félicíter ſur ſon avènement à la Couronne. Tout ſon règne fut celui de ſes Favoris. Doux, pieux, modéré, mais mou, crédule, & peu laborieux, il leur abandonna les rênes de l'Etat; & la confiance aveugle, qu'il eut en eux, fut le préſage aſſuré de la décadence prochaine de la Monarchie Eſpagnole. Cette puiſſance énorme, qui avoit été ſi rédoutable à l'Europe, ſuccomboit ſous ſon propre poids.

Philippe fit la guerre au Duc de Savoye en faveur des Genois, & du Duc de Mantoue. Il ſoutint les Valtelins contre les Griſons avec peu de ſuccès. La France lui donna la loi, & le força de ſigner des Traités de paix qui ne lui furent point avantageux.

Après la mort d'Elizabeth Reine d'Angleterre, Philippe envoya au Roi Jaques, Don Jean de Taſſis, Comte de Villamédiana, en qualité d'Ambaſſadeur, pour féliciter ce Prince ſur ſon avènement à la Couronne, & faire une paix durable avec lui. La Paix ſe fit en 1604, & fut ſignée par Jean Fernandez de Vélaſco, Connétable de Caſtille, Ambaſſadeur du Roi à la Cour d'Angleterre. Ses Troupes firent la même année la conquête d'Oſtende. Le Marquis de Spinola, Capitaine fameux, prit quelques autres Villes, & remporta des avantages aſſez conſidérables ſur les Hollandois: mais, malgré ſes ſuccès, Philippe épuiſé d'hommes & d'argent, & ne pouvant plus ſoutenir la guerre, demanda la paix ſans pouvoir l'obtenir. Il fut obligé de ſe contenter d'une trêve de douze ans, qui fut conclue le 9 d'Avril 1609. Par ce Traité Philippe & l'Archiduc reconnurent les Provinces-Unies, Etats libres & indépendans, & leur accordèrent le titre d'Illuſtres Seigneurs. 1603. 1604, & ſuiv. 1609.

La ſuperſtition ternit le règne de Philippe, & affoiblit la Monarchie Eſpagnole. Son Royaume commençoit à s'épuiſer d'habitans par les nombreuſes Colonies que l'avarice tranſplantoit dans le Nouveau Monde; & ce fut cependant dans ces circonſtances qu'il chaſſa de ſes Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des Sujets ſoit le vrai tréſor des Rois (*). Quelques- 1610, & ſuiv.

(*) Nous renvoyons ſur cette matière à l'article qui ſe trouve ci-après touchant les *Mœurs des Eſpagnols, leur manière de vivre, leur ſcience, & leurs divertiſſemens.* Il y a là quelques remarques

1610, & ſuiv. ques-uns ne pouvant ſe réſoudre à quitter un Païs, où ils avoient pris naiſſance, prirent les armes, & vendirent chèrement leurs vies. Ces Maures étoient les deſcendans de ceux qui avoient conquis l'Eſpagne du tems de Roderic. Après la conquête de Grénade ſous Ferdinand le Catholique, ils avoient feint d'embraſſer le Chriſtianiſme; mais en effet ce n'étoit qu'une feinte, ils étoient Mahométans en ſecret, & dans le fond du cœur ils mépriſoient & haïſſoient les Chrétiens. Le Conſeil d'Eſpagne les chaſſa, ſous prétexte qu'ils méditoient une révolte générale, & qu'ils cherchoient partout des Souverains, qui vouluſſent les protéger & les ſecourir. L'Eſpagne perdit beaucoup en les perdant.

1619. Philippe avoit promis pluſieurs fois d'aller faire un tour dans ſon Royaume de Portugal, mais il en avoit toujours été empêché par ſes Favoris. Enfin, lorſqu'on y ſongeoit le moins, & que les Portugais avoient déja perdu toute eſpérance de le voir, il partit pour Lisbonne au mois d'Avril 1619. Il y amena avec lui le Prince Don Philippe, & les Infantes Donna Iſabelle, & Donna Marie, ſes enfans.

On fit au Roi une réception ſuperbe dans cette Capitale. Le Tage étoit couvert de Vaiſſeaux, ſous la forme de divers Monſtres marins. Le Roi étoit dans une Galère, où l'on avoit épuiſé tout ce que l'art peut fournir d'ornemens pour la rendre galante & magnifique. Elle étoit ſuivie de pluſieurs autres Galères, où les principaux Seigneurs du Royaume étoient avec toute la pompe & le luxe, qui règnoient alors dans le Portugal. Le canon rétentiſſoit de toutes parts. Les bords du Tage, le port, les rues de Lisbonne étoient couverts d'échafauts richement parés, où les hommes & les femmes étaloient à l'envi leur magnificence. Philippe, à la vue de tout le Peuple qui étoit dans les rues, ne put s'empêcher de dire, qu'il s'étoit apperçu ce jour-là ſeulement qu'il étoit Roi. Ce Prince aſſembla les Etats Généraux du Royaume, & il y fit reconnoître le Prince ſon fils pour ſon ſucceſſeur.

1621, & ſuiv. Après cette cérémonie Philippe retourna à Madrid, où il mourut au mois de Mars 1621, âgé de 43 ans. C'étoit un Prince foible & indolent, bon cependant, & aimant naturellement la juſtice; mais incapable & d'application, & de voir tout par lui-même, laiſſant tout règler par ſes Favoris & par ſes Miniſtres. La grandeur Eſpagnole ne fut plus ſous lui qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe III avoit épouſé Marguérite d'Autriche, fille de Charles, Archiduc de Grats. Il eut d'elle Don Philippe, ſon ſucceſſeur; Donna Anne, née le 22 de Septembre 1601, & mariée en 1615 à Louïs XIII Roi de France, elle en eut Louïs le Grand, & Monſieur; Donna Marie, qui naquit à Val-

ques curieuſes, ajoutées au Texte de l'Auteur des *Delices*, touchant la Dépopulation de l'Eſpagne. Voyez la Table des Chapitres ou celle des matières au mot DEPOPULATION ou au mot ESPAGNE.

Valladolid le 18 d'Aout 1606, déſignée pour épouſer le Roi de Hongrie, & qui cependant devint Impératrice, en ſe mariant avec Ferdinand III; Don Carlos, qui naquit à Madrid le 14 de Septembre 1607; Don Ferdinand, né à Saint Laurent-le-Royal le 17 de Mai 1609, & qui fut Cardinal, Archévêque de Tolède, Prieur de Crato, Abbé d'Alcobace, & Gouverneur Général des Païs-Bas; Donna Marguérite, qui naquit à Lesma, au mois de Mai 1610; Don Alfonſe, né à Saint Laurent le 22 de Septembre 1611. Ce jeune Prince mourut l'année ſuivante, & la Reine ſa mère vit terminer ſes jours en le mettant au monde. 1621, & ſuiv.

Philippe IV, qui ſuccéda au Roi ſon père, naquit le 8 d'Avril 1605. C'eſt ce même Roi, à qui le Comte-Duc d'Olivarès, ſon Favori & ſon Prémier Miniſtre, fit prendre le nom de Grand à ſon avènement à la Couronne, peut-être pour l'exciter à méritier ce titre, que perſonne n'ôſa cependant jamais lui donner. Ce Prince héritier de la foibleſſe de ſon père, incapable du Gouvernement & d'être bien gouverné, perdit, comme nous l'allons voir, le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la foibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du Deſpotiſme.

Dès le mois d'Aout de la prémière année de ſon règne, la guerre recommença entre les Hollandois & les Eſpagnols. Les Hollandois avoient formé la Compagnie des Indes Occidentales, laquelle devoit faire ſeule le commerce ſur les Côtes d'Afrique, depuis le Tropique du Cancer juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, & dans tout le Nouveau Monde, contenant les deux Amériques, les Terres Auſtrales, les Païs déja découverts, ou qui pourroient l'être dans la ſuite, dans la Mer du Nord, ou dans celle du Sud. Barnevelt avoit formé le projet de cette Compagnie, afin de procurer à ſa Patrie les mêmes avantages qu'elle tiroit de la Compagnie Orientale.

Cette Compagnie ne tarda pas à devenir fatale aux Portugais & aux Eſpagnols. Les Hollandois avoient formé trois projets. L'un de chaſſer les Portugais du Bréſil, l'autre d'aller avec les Vaiſſeaux de la Compagnie aux mines d'Or du Pérou, pour traverſer les Eſpagnols, & le troiſieme de faire une deſcente en Galice & en Portugal. Le prémier fut confié à Willekens, le ſecond à Jaques l'Hermite, & le troiſième à Léonard Frantzen.

Le Bréſil étoit ſous la domination des Portugais depuis plus de cent ans. Preſque toutes les grandes Maiſons de Portugal y poſſédoient des biens conſidérables, & toute la Nation étoit intéreſſée à le conſerver, à cauſe du commerce qu'on y faiſoit. On y vivoit tranquillement, lorſque Willekens vint mouiller en 1624 à la Baye de tous les Saints. Il ſe rendit bientôt maître de Saint Salvador, Ville grande & riche, honorée d'un Archévêché & d'un Parlement, Capitale du Bréſil, & très bien bâtie. Les Forts voiſins ſe rendirent ſans oppoſer la moindre réſiſtance. Le Viceroi, Don Diègue de Mendoce, & ſon fils furent envoyés en Hollande. La Ville fut livrée au pillage. Van Dort, qui en devint Gouverneur, prit huit Vaiſſeaux Eſpagnols. 1624.

1625, & ſuiv. Cette nouvelle répandit en Portugal une conſternation générale. Philippe écrivit de ſa propre main aux plus grands Seigneurs de ce Royaume, pour les conſoler & les encourager à faire de nouveaux efforts afin de repouſſer les Ennemis, & leur arracher la proie qu'ils venoient d'enlever. En moins de trois mois, les Portugais équipèrent à leurs dépens une Flotte de vingt-ſix Vaiſſeaux. Les Caſtillans armèrent auſſi de leur côté dans les Ports d'Eſpagne une Flotte, & l'envoyèrent joindre celle des Portugais, pour agir de concert. Les deux Flottes s'étant jointes, on en donna le commandement général à Don Frédéric de Tolède Ozorio, Marquis de Valduéſa. Elles étoient abondamment pourvues de vivres & de munitions, & portoient quatorze à quinze mille hommes, tant Soldats que Matelots.

Les deux Flottes combinées ſe rendirent à la Baye de tous les Saints. On mit d'abord à terre quatre mille hommes, ſous les ordres de Don Manuel de Ménéſes. On attaqua vivement les Hollandois, qui furent obligés de rendre la Place. Saint Salvador délivré des mains des Hollandois, on y mit une bonne Garniſon. Après cette expédition, les deux Flottes s'en retournèrent en Europe.

Jaques l'Hermite, que les Hollandois avoient mis à la tête de l'Eſcadre, qu'ils envoyoient dans la Mer du Sud, tint à peu près la même route que s'étoient fraié depuis peu Jaques le Maire, pour entrer dans cette Mer. Ses ordres portoient d'inquiéter les Eſpagnols, & de ſurprendre la Flotte du Pérou. Il apprit à ſon arrivée que la Flotte étoit partie quelques jours auparavant. Alors il ſe détermina à aller attaquer quelques Bâtimens, & il mit le feu à quarante ou cinquante, qui furent conſumés par les flammes. Enſuite on bloqua Colao de Lima avec une partie de la Flotte, & avec l'autre on alla attaquer Arica. Cette entrépriſe n'ayant pas réuſſi, l'Hermite en reſſentit un violent chagrin. Il étoit déja malade, & le peu de ſuccès qu'il eut, acheva de ruiner ſa ſanté. Il mourut enfin, & le Vice-Amiral prit ſa place.

Le Vice-Amiral Hollandois ayant fait des courſes dans tous les parages de la Mer du Sud, prit pluſieurs Vaiſſeaux, brula un Galion, réduiſit en cendres les Egliſes & les maiſons de Puna, & porta le ravage & la déſolation en pluſieurs autres lieux. Comme ſes équipages périſſoient de jour en jour, il ſe vit obligé de regagner la Hollande, ce qu'il fit par les Indes Orientales.

L'Angleterre cauſa auſſi de grands dommages aux Eſpagnols & aux Portugais. Dans la même année 1625, une de ſes Flottes compoſée de plus de ſoixante Vaiſſeaux de guerre, alla prendre & piller Cadix. Delà paſſant en Portugal, elle en ravagea les Côtes, & y cauſa des déſordres affreux. Ce fut auſſi vers ce même tems qu'une grande Flotte, que les Portugais envoyoient aux Indes, fit naufrage ſur les Côtes de France. Preſque tous les Vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, furent coulés à fonds, ou allerent ſe briſer contre des rochers. La plus grande partie des équipages fut ſubmergée.

gée. Ceux qui échapèrent à la fureur des flots, ſe ſauvèrent à terre, où ils eſſuièrent pendant quelques jours toutes les miſères, dont les malheurs de cette eſpèce ſont ordinairement accompagnés. 1625, & ſuiv.

Ces revers furent ſuivis de la perte de pluſieurs Vaiſſeaux marchands, que les Hollandois enlevèrent juſques dans les Ports de Lisbonne, de la Corogne, & de Cadix. En 1627 le fameux Pierre Hein, Amiral de la Compagnie des Indes, compta, parmi les priſes qu'il fit, celle de toute la Flotte marchande qui venoit du Bréſil. Elle étoit toute chargée pour le compte des Portugais. Cet Amiral, animé par l'intérêt & par la gloire, ſe remit en mer l'année ſuivante, avec une Flotte aſſez conſidérable. D'abord il fit voile vers le Portugal, & après avoir ravagé les Côtes, & cauſé par tout des dégats affreux, il prit la route de l'Amérique. En arrivant ſur les Côtes de la Floride, il rencontra la Flotte d'argent des Eſpagnols. Il la combattit, & s'en rendit maitre. 1627. 1628.

En 1629 l'Amiral Henri Lonéke partit des Côtes de Hollande avec une Flotte de 27 Vaiſſeaux de guerre. Il joignit ſur ſa route quelques autres Navires de la Compagnie, & ſur les Côtes du Bréſil il trouva encore l'Eſcadre du Colonel Wardenbourg. Lonéke ſe vit de cette maniere à la tête d'une Flotte de 50 Vaiſſeaux de guerre, avec leſquels il alla mouiller à la rade de la Capitainie de Fernambouc, une des plus grandes & des plus conſidérables du Bréſil. Wardenbourg y fit une deſcente, & s'avança vers la Ville d'Olinde, dont il ſe rendit maitre. Lonéke de ſon côté alla ſe ſaiſir du Récif, ſitué au midi de la Ville d'Olinde, & ſur la pointe d'une longue terre, ou les Portugais avoient élevé le Fort Saint George. Après cette conquête il s'empara du reſte de la Capitainie, & en fortifia auſſitôt toutes les Places. 1629.

Le Bréſil ſe trouva bientôt inondé des Troupes & des Flottes des Hollandois. En trois campagnes ils ſe rendirent maitres des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio-grandé. Ces conquêtes ſe firent pendant les années 1633, 1634, 1635. Après s'être rendus maitres de ces trois Provinces, ils entrèprirent de conquérir le reſte du Bréſil. Ils choiſirent pour leur Capitaine Général, le Comte Maurice de Naſſau, qui partit du Texel le 25 d'Octobre 1636, & arriva au Bréſil le 23 de Janvier 1637. Maurice trouva les Troupes en bon état, & commandées par des Capitaines braves & expérimentés. 1633, & ſuiv. 1637.

Le Comte Maurice s'étant mis à la tête de ſes Troupes, entra bientôt en campagne. Il rencontra les Portugais, & l'on en vint aux mains. La victoire ſe déclara pour les Hollandois. Porto Calvo ouvrit enſuite ſes portes aux vainqueurs. Delà Maurice alla faire le ſiège de la Citadelle de Provocoon, dont il s'empara. Cette conquête fut ſuivie de celle d'Oppénéda, & de quelques autres avantages.

Le bonheur, qui accompagnoit Maurice dans toutes ſes entrépriſes, lui fit concevoir le deſſein d'aller attaquer Saint Salvador. D'abord il ſe rendit maitre des Châteaux d'Albert, de Saint Barthélémi, & de Saint Philippe; 1638.

1639. mais les Portugais ayant fait une ſortie, lui tuèrent beaucoup de monde, & l'obligèrent de lever le ſiège. L'année ſuivante les Portugais & les Eſpagnols armèrent une puiſſante Flotte, qui conſiſtoit en 46 Vaiſſeaux de guerre, montés de cinq mille Soldats, & d'un grand nombre de Matelots. Cette Flotte fut augmentée de plus de la moitié ſur ſa route. Malheureuſement une peſte ſortie des Côtes d'Afrique, ſe mit dans la Flotte, & fit périr trois mille Soldats. Ce malheur ne découragea point Don Fernandes Maſcarégnas, Comte de la Torre, à qui on avoit conféré le commandement de la Flotte. Il ramaſſa tous les Soldats qui étoient dans le Bréſil, dont le nombre monta à douze mille, & après avoir aſſemblé tous les Vaiſſeaux qu'il put trouver, il mit à la voile au commencement de Janvier
1640. 1640, avec une Flotte de 93 Vaiſſeaux.

Les Hollandois reçurent en même tems un ſecours conſidérable, qui arriva ſous les ordres de l'Amiral Guillaume de Loof. Sa Flotte, qui ſe trouva compoſée de 41 Vaiſſeaux, ſe rendit à quatre milles du Port d'Olinde, pour y attendre celle d'Eſpagne. D'abord que les deux Flottes furent en préſence l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains à quatre repriſes différentes. Jamais combats ne furent ni plus longs, ni plus vifs, ni plus ſanglans. Loof fut tué dans le prémier, dont les Soldats ſortirent néanmoins victorieux. Jaques Huyghens, livra les trois autres, & remporta des Victoires ſi complettes, qu'une partie des Soldats, qui étoient dans la Flotte Portugaiſe, furent tués. Les Hollandois perdirent peu de monde à proportion. Les vaincus, pour ſe ſauver, furent contraints de ſe faire échouer. Pour comble de malheur, la diviſion ſe mit entre les Portugais & les Eſpagnols: leur haine éclata, & ils ſe ſéparèrent. De toute cette grande & puiſſante Flotte, dont l'armement avoit couté des ſommes immenſes, il n'en revint en Eſpagne que quatre Galions, avec deux Vaiſſeaux marchands.

Ce fut au milieu de toutes ces hoſtilités qu'on reçut la nouvelle de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal, où l'on avoit reconnu pour Roi légitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient, Jean IV, Duc de Bragance. Nous allons rapporter les principales circonſtances de ce grand évènement.

Après la mort de Philippe II, qui avoit fait la conquête du Portugal, Philippe III & Philippe IV ſon Fils & ſon Petit-fils traiterent les Portugais moins comme des Sujets naturels, que comme des Peuples ſoumis par les armes & par le droit de la guerre; & ce Royaume devenoit inſenſiblement Province d'Eſpagne, comme il avoit été autrefois, ſans qu'il parût que les Portugais fuſſent en état de ſonger à ſe ſouſtraire de la domination Caſtillanne. Le Comte-Duc d'Olivarès, Prémier Miniſtre de Philippe IV Roi d'Eſpagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes, & dans cette idée il vouloit aſſurer l'autorité de ſon Maitre, en laiſſant les Grands ſans emploi, en tenant la Nobleſſe éloignée des affaires, & en rendant peu à peu le Peuple ſi pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Pour

Pour empêcher que quelques esprits inquiets ne troublassent la tranquilité du nouveau Gouvernement, on tiroit du Portugal tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & on les faisoit servir dans les guerres étrangères. 1640.

On avoit détaché de la Couronne de Portugal plusieurs beaux Domaines, comme les Moluques, & quantité d'autres Isles, qui furent réunies à la Couronne de Castille. D'un autre côté on distribuoit les Revenus de l'Etat à un tas d'hommes vils, obscurs, & sans mérite, ou du moins, qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour quelque nouvel expédient, pour ruiner entièrement le Royaume.

Le Portugal étoit alors gouverné par Marguérite de Savoye, Duchesse de Mantoue, à qui on avoit donné la qualité de Vice-reine. Mais cette Princesse n'avoit qu'un titre éclatant, la Cour ayant confié le secret des affaires, & presque toute l'autorité à Michel Vasconcellos Portugais, qui faisoit la fonction de Secrétaire d'Etat auprès de la Vice-reine, mais qui étoit en effet Ministre absolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc d'Olivarès, dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal; & par un esprit d'intrigue, qui faisoit réussir ses plus secrettes intentions, il faisoit naître des haines & des inimitiés entre les Grands du Royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces & des distinctions affectées, qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit & la jalousie des autres.

Le grand but de la Cour de Castille étoit d'opprimer le Duc de Bragance. Elle ne voyoit qu'avec chagrin ses richesses & le crédit qu'il avoit dans le Royaume. Sa naissance, ses richesses, les droits incontestables qu'il avoit à la Couronne, l'estime & l'amour des Peuples déterminèrent les Castillans à faire naître une occasion pour s'en défaire. On ne cessoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit hardi, ambitieux, téméraire, affectant la Royauté, & méditant quelque grande révolution. Philippe consentit à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, & le Duc d'Uzéda, Favori du Roi Catholique, osa se charger de cette commission, & se rendit pour cet effet à Lisbonne. Ce projet ne réussit pourtant pas. Le Duc de Bragance, après s'être tiré heureusement des pièges qu'on lui avoit tendus, se retira sur ses Terres pour calmer les inquiétudes de ceux qui vouloient le perdre.

La Cour n'observa plus alors aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les recompenses, les Charges, les dignités furent prodiguées aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en étoient exclus malgré les Loix, les Coutumes, & les Privilèges de la Nation. Tant d'injustices augmentoient chaque jour le nombre des Mécontens; mais la crainte d'être découverts les empêchoit de s'assembler. Ils surmontèrent néanmoins cette crainte, & les

plus

1640. plus conſidérables d'entr'eux s'aſſemblèrent dans le Jardin d'Antoine d'Almada. Juan Pinto Ribeyro, chargé des affaires de la Maiſon de Bragance à Lisbonne, fit à ces Seigneurs aſſemblés une peinture pathétique de tous les malheurs qui accabloient le Portugal. Il leur répréſenta qu'il étoit de la dernière importance d'y apporter un prompt remède, & conclut ſon Diſcours en propoſant d'envoyer quelqu'un au Duc de Bragance pour le prier de ſe mettre à leur tête, & pour lui faire entendre, s'il le refuſoit, qu'on le proclameroit Roi malgré lui.

Ces Seigneurs furent de l'avis de Pinto. Pierre de Mendoce fut chargé d'aller offrir la Couronne au Duc de Bragance. Arrivé à Villavitioſa, il trouva que le Duc étoit allé à ſa Maiſon de Plaiſance, peu éloignée de ſa demeure ordinaire. Mendoce s'y rendit, & trouva l'occaſion de lui parler ſans témoins. Le Duc refuſa d'abord de répondre poſitivement aux offres qu'on lui faiſoit de la part de la Nobleſſe; cependant après bien des réfléxions il conclut, qu'il devoit accepter la Couronne, & ſe conformer à la volonté de tout un Peuple, qui ne pouvoit eſpérer qu'en lui ſeul un ſecours aſſuré contre la violence de ſes cruels perſécuteurs. Après cette déclaration du Duc, les Conjurés prirent les meſures convenables pour faire réuſſir leur projet.

On avoit arrêté qu'on feroit commencer la Révolte par la Ville de Lisbonne. Les Conjurés ſe rendirent pendant la nuit à l'appartement de Pinto, qui logeoit au Palais du Duc. Pinto écarta tous ſes Domeſtiques, & ſe tint ſans lumière dans l'Antichambre de ſon appartement, pour recevoir les Conjurés à meſure qu'ils arriveroient. Dans la prémière nuit, il ne s'y trouva que ſix ou ſept Conjurés. Dans la ſuite il y en vint juſqu'à quinze, & ceux-ci inſtruiſoient les autres de ce qui ſe paſſoit dans ces Aſſemblées. Ils ſe déterminèrent enfin à conſommer l'ouvrage le prémier jour de Décembre 1640. On convint en même tems qu'il falloit envoyer quelques Conjurés dans les principaux endroits du Royaume, pour y ſoulever les Peuples en même tems qu'à Lisbonne. Tout étant ainſi diſpoſé, on ſongea à préparer le Peuple à cette grande révolution. On trouva moien de gagner les plus riches Bourgeois, & un grand nombre d'Eccléſiaſtiques.

Les Femmes mêmes entrèrent dans le Complot, & gardèrent un profond ſilence. L'Hiſtoire conſerve la mémoire de Donna Philippe de Villénas, qui arma de ſes propres mains ſes deux fils; & après leur avoir donné leurs cuiraſſes: *Allez, mes enfans*, leur dit-elle, *éteindre la tyrannie, & nous venger de nos ennemis; & ſoyez ſûrs que ſi le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances, votre mère ne ſurvivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.*

Les Conjurés ſe rendirent chez les trois principaux Chefs du Complot. Les uns devoient artaquer la Garde Caſtillanne, les autres la Garde Allemande. Quelques-uns s'étoient chargés d'aller à l'appartement de Vaſconcellos Sécrétaire d'Etat, pour le jetter par les fenêtres du Palais, afin d'in-

d'intimider les Partiſans des Caſtillans; & quelques autres d'occuper la Sale du Palais, & toutes les avenues qui y conduiſoient, pour exciter & encourager le Peuple à crier Liberté, & Vive le nouveau Roi Jean Quatrième Duc de Bragance. Il règna un concert admirable dans l'éxécution de toutes ces choſes. Sur les neuf heures du matin, les Conjurés partirent & entrèrent de deux côtés, les armes à la main, dans la grande Sale. Là on tira un coup de Piſtolet pour donner le ſignal à ceux qui devoient attaquer les Gardes Caſtillane & Allemande. Alors Don Michel d'Almeida ayant l'épée à la main, alla de côté & d'autre, en criant Liberté, & Vive Jean Quatrième Roi de Portugal. D'un autre côté on ſe jettoit en même tems ſur la Garde Caſtillanne. Elle ſe retrancha dans le Corps de garde, & on la força à ſe rendre, & à crier, Vive le Duc de Bragance Roi de Portugal. Un Prêtre tenant un Crucifix d'une main, & une Epée de l'autre, marchoit à la tête de cette Troupe de Conjurés. Il les animoit à la vangeance, en leur montrant d'une main le Crucifix, & de l'autre il portoit des coups terribles aux Eſpagnols. 1640.

On marcha droit à l'appartement de Vaſconcellos, qui ne s'étoit pas encore mis en état de ſe défendre. Il s'étoit contenté de ſe cacher dans une Armoire, pratiquée dans le mur de ſon appartement. Ce fut-là qu'on le trouva, & Don Rodrigo de Saa Grand Chambellan lui donna le prémier un coup de Piſtolet: en même tems les autres Conjurés le percèrent de pluſieurs coups d'épée, & le jettèrent par la fenêtre. A la vue du Corps de Vaſconcellos, le Peuple accourut de toutes parts pour voir ſon Cadavre, qu'il accabla d'outrages. On le traina dans les rues de Lisbonne pendant toute la journée, & la moitié du jour ſuivant, ſans que le Peuple eût encore aſſouvi ſa haine & ſa fureur.

Tel fut le ſort de Vaſconcellos, qui quelques momens auparavant diſpoſoit en Souverain de toute la Puiſſance Portugaiſe. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à ſon emploi, d'un travail inconcevable, & fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du Peuple; & par conſéquent impitoiable, infléxible, & dur juſqu'à la cruauté: ſans parens, ſans amis, ſans égards, perſonne n'avoit de pouvoir ſur ſon eſprit; inſenſible même aux plaiſirs, & incapable d'être touché par les remors de la conſcience. Il avoit amaſſé des biens immenſes dans l'éxercice de ſa Charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la ſédition.

Il reſtoit à ſe rendre maitre de la Citadelle, dont on pouvoit inquiéter la Ville & les habitans. Les Conjurés allèrent trouver la Vice-reine, Ducheſſe de Mantoue, pour qu'elle expédiât un ordre au Gouverneur, afin qu'il la leur remît entre les mains; & on la menaça en cas de refus, de faire égorger tous les Eſpagnols qui étoient dans Lisbonne. La Vice-reine intimidée par cette menace ſigna tout ce qu'on voulut. Le Gouverneur effraié à la vue de tout le Peuple, ouvrit les portes de la Citadelle, s'eſtimant trop heureux qu'on lui laiſſât la vie.

1640. La Citadelle rendue, la Ducheſſe ſe vit encore obligé de donner ſes ordres aux Gouverneurs des Forts de Bélem, de Cabéça Séca, de St. Antoine & du Château d'Almada de les remettre entre les mains des Conjurés. On mit en liberté tous ceux que les Eſpagnols retenoient priſonniers dans les Priſons publiques: on envoya en même tems des Couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les Peuples à remercier Dieu de ce qu'on avoit recouvré la liberté, avec ordre à tous les Magiſtrats des Villes de faire proclamer Roi de Portugal le Duc de Bragance. Ce Prince fut auſſi proclamé dans Lisbonne, en cette qualité, avec beaucoup de pompe & un concours extraordinaire de monde.

Cependant le Duc de Bragance ſouffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de ſa deſtinée. La nuit qui ſuivit l'éxécution de la Conjuration, deux des principaux Conjurés furent députés pour lui aller rendre un compte éxact de tout ce qui s'étoit paſſé, & pour l'inviter à partir inceſſamment pour Lisbonne. Ils furent reçus à Villa-vitioſa avec les marques les plus vives de reconnoiſſance de la part du Duc & de la Ducheſſe. On le ſupplia de ne point différer ſon départ pour Lisbonne, parce que ſa préſence y étoit extrêmement néceſſaire. Il partit, & étant arrivé à Aldéa Galéga ſur le Tage, il entra dans une Barque, & traverſa cette rivière, qui dans cet endroit a trois lieues de large. Il aborda devant la Compagnie des Indes, & entra dans l'Hôtel de cette Compagnie.

Dès que le bruit de l'arrivé de ce Prince ſe fut répandu, la joie éclata dans tous les quartiers de la Ville. On convint qu'il feroit ſon Entrée publique le huitième de Décembre. Le concours du Peuple fut ſi extraordinaire, qu'on pouvoit à peine ſe remuer dans les rues par où il devoit paſſer. Le Clergé, la Nobleſſe, le Peuple & les Grands firent voir par leurs tranſports de joie & d'allégreſſe l'attachement qu'il avoient tous pour la Maiſon de Bragance. Le Duc entra enfin dans le Fort. Le concours du Peuple avoit été ſi grand dans les rues, où il avoit paſſé, qu'une grande partie n'avoit pu le voir. Il ſe rendit à la porte du Fort. Tous ſe mirent à crier qu'ils vouloient voir le Roi. Ce Prince ſe mit à la fenêtre. Après qu'il ſe fut retiré, ils demandèrent à le revoir encore; le Roi ſe montra une ſeconde fois. Le bruit de l'Artillerie ſuccéda aux acclamations du Peuple, & à peine le jour fit place à la nuit qu'on vit toute la Ville illuminée.

Le nouveau Roi jugea à propos de ne différer pas davantage à ſe faire couronner, afin de conſacrer ſa Royauté, & de rendre ſa perſonne plus auguſte à ſes Peuples. La cérémonie s'en fit le 15 de Décembre. Le Duc d'Aveiro, le Marquis de Villaréal, le Duc de Camine ſon fils, le Comte de Monſano, & tous les autres Grands du Royaume s'y trouvèrent. L'Archévêque de Lisbonne à la tête de ſon Clergé, & accompagné de pluſieurs Evêques, le reçut à la porte de la Cathédrale, & il fut reconnu ſolemnellement pour Roi de Portugal par tous les Etats du Royaume.

Le

Le Roi, après avoir pris poſſeſſion du Palais de ſes Ancêtres, donna les principales Charges aux perſonnes de la prémière qualité, & les autres à des hommes diſtingués par leur mérite. Au-lieu du tumulte & de la confuſion, qui accompagnent d'ordinaire les grandes révolutions, on vit règner la paix, la tranquilité, & l'ordre, non ſeulement dans Lisbonne, mais encore dans tout le Royaume. Pour conſerver cette tranquilité, le Roi fit marcher des Troupes ſur les Frontières, & garnit les Places de toutes les choſes néceſſaires. La Reine ne fit ſon entrée à Lisbonne, que le 26 de Décembre. Elle étoit partie de Villa-vitioſa avec un nombreux Cortège. Lorſqu'elle fut près de la Capitale, le Roi traverſa le Tage, & alla au-devant d'elle, accompagné de toute la Nobleſſe. Cette entrevue fut touchante de part & d'autre. La Reine avoit amené avec elle le Prince Don Théodoſe, âgé de huit ans, & les Infantes ſes Sœurs Donna Cathérine, & Donna Jeanne. 1640.

Bientôt toutes les Villes & les Provinces envoyèrent des Députés au Roi, pour l'aſſurer de leur fidélité. Les Gentilshommes, les Seigneurs, & tous les Titulaires du Royaume imitèrent leur exemple avec la même promptitude & le même zèle. Dans l'eſpace de peu de jours le Roi ſe rendit maître de treize Fortereſſes, où il y avoit Garniſon Caſtillanne. Il s'empara auſſi de trois Galions, venus tout récemment de la Corogne à Lisbonne. A l'égard des Caſtillans qu'on fit priſonniers, Sa Majeſté défendit de leur faire la moindre inſulte: on leur permit même quelque tems après de s'en retourner en Caſtille, à l'exception de quelques-uns qui furent gardés, pour les échanger contre les Portugais qui étoient en Caſtille.

Lorſqu'on eut reglé tout ce qui concernoit l'intérieur du Royaume, on prit les meſures néceſſaires pour faire reconnoitre le Roi dans tous les Païs conquis par les Portugais. On commença par l'Iſle de Madère. On y envoya un Vaiſſeau & une Caravelle avec des Lettres pour l'Evêque de Funchal & pour le Gouverneur. L'un & l'autre obéirent aux ordres qu'on leur envoya. Le Roi fut reconnu, & les Caſtillans ſortirent de l'Iſle, & ſe retirèrent dans les Canaries. Martin Corréa Gouverneur de Mazagnan en Afrique, en conſéquence des mêmes ordres qu'il avoit reçus par une Caravelle, fit auſſi reconnoitre pour Roi Jean Quatrième. Dom Rodrigue de Caméra, Comte de Villefranche, en fit de même dans l'Iſle de St. Michel. Les Portugais ſe rendirent auſſi maitres des Tercères. 1641.

La conquête du Bréſil n'étoit pas moins importante que celle des Tercères. Ce vaſte Païs fourniſſoit du ſucre, du bois à teindre, & pluſieurs marchandiſes utiles & néceſſaires au Royaume. Il étoit difficile de s'en emparer, parce qu'il y avoit dans ce Païs pour le moins autant de Caſtillans que de Portugais. Cependant l'acquiſition n'en couta pas plus qu'auroit fait une ſimple Fortereſſe au milieu du Portugal. On en fut redevable à Don George Maſcarégnas, Marquis de Montalvan, Viceroi du Bréſil, qui ſoumit tout ce Païs au Roi, ſans verſer preſque de ſang. On n'eut pas plus de pei-

1641. ne à ſoumettre au Roi les Places que les Portugais avoient conquiſes dans les Indes Orientales.

Le Roi après ſon Couronnement, envoya des Lettres de convocation pour l'Aſſemblée des Etats Généraux. Les Etats aſſemblés renouvellèrent leur ſerment de fidélité au Roi, & le Roi renouvella celui qu'il avoit fait d'obſerver tous les Droits, Coutumes, & Privilèges du Royaume. Pour ne laiſſer aucun ſcrupule dans l'eſprit des Portugais, il fit examiner ſes droits à la Couronne, & par un Acte ſolemnel il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal, comme deſcendant par la Princeſſe ſa mère de l'Infant Edouard, fils du Roi Emmanuel.

Ce Prince ne négligea rien pour s'affermir dans ſa nouvelle grandeur. Il envoya des Ambaſſadeurs dans la plupart des Cours de l'Europe, pour ſuſciter de nouveaux Ennemis à l'Eſpagne; il munit les Places Frontières, il s'aſſura des Conquêtes éloignées, & enfin il prit dans très peu de tems des précautions très juſtes pour ſe maintenir ſur le Trône. Tous les Soldats Portugais qui ſe trouvèrent en Flandre, en Italie, en Catalogne, abandonnèrent les Armées du Roi Catholique, & ſe rendirent par différens chemins en Portugal. Pour mettre le Royaume à l'abri de toute inſulte, on réſolut de bien fortifier les Frontières, & on y envoya pour cet effet pluſieurs perſonnes de conſidération, qui firent faire toutes les réparations néceſſaires. On travailla en même tems à fortifier Lisbonne Capitale du Royaume. Le Peuple, la Nobleſſe, le Clergé, tous s'empreſſèrent à l'envi à fournir les choſes propres pour les Redoutes & pour les nouveaux Baſtions qu'on vouloit bâtir. Outre les Fortifications dont le Roi muniſſoit le Royaume, il établiſſoit en même tems la Diſcipline militaire parmis les Troupes. Il regla l'Infanterie & la Cavalerie, qu'il diviſa en Bataillons & en Eſcadrons.

On fut bientôt en état d'entréprendre quelque choſe, & l'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter. Les Eſpagnols commencèrent à faire des hoſtilités, & les Portugais ſe mirent en devoir de les repouſſer. Voici en peu de mots quelques-uns des principaux évènemens. Dans le mois de Juin quelques Compagnies de Cavalerie Eſpagnolle traverſèrent la Guadiane, & entrèrent dans les Terres du Portugal. Ils y commirent du deſordre, & ſe retirèrent enſuite après avoir fait quelques Priſonniers. Les Portugais paſſèrent la Guadiane à leur tour, & allèrent ravager les Frontières de Caſtille. Pour s'en vanger, les Eſpagnols firent marcher trois mille Fantaſſins & cinq cens Chevaux vers Elvas. Il y eut un combat, où les Eſpagnols furent battus. D'un autre côté Don Martin Alfonſe de Mélo, Général des Portugais, réſolut de s'emparer de Valverde, petite Ville, riche, & bien peuplée, ſituée dans un Vallon agréable (*). Elle eſt environnée de petites Collines, d'où l'on peut aiſément la battre du Canon. On l'avoit for-

(*) L'Auteur des *Délices* dit que Valverde n'étoit qu'un Village avant 1630, & qu'il fut alors érigé en Bourgade. Voyez la Table au mot VALVERDE.

fortifiée autant que le terrain & le tems l'avoient permis, munie de Retranchemens, de Parapets, & de quelques Redoutes. Don Juan de Tarraza y commandoit huit cens Soldats de Troupes reglées avec trois cens Chevaux. Mélo, pour s'emparer de cette Place, ramassa les Troupes, qui étoient sur cette Frontière. Après avoir mis en sureté Elvas & les autres Places voisines, il marcha droit à Valverde. Lorsqu'il se trouva à une lieue de cette Ville, les Castillans qui s'étoient apperçus de son arrivée, coururent aux armes, & se mirent en état de défense. Mélo partagea ses Troupes en trois Corps, & plaça sa Cavalerie avantageusement. Celle des Espagnols sortit pour s'emparer d'un poste élevé. La Portugaise alla la charger, & l'obligea de rentrer avec perte dans Valverde. Après l'avoir ainsi repoussée, on ne tarda pas de se rendre maitre de la Ville, qui fut attaquée avec beaucoup de vigueur. 1641.

La Galice étoit aussi le théâtre de la Guerre. Le Marquis de Taraſſona, Commandant du Païs, avoit conçu le dessein de prendre la Ville de Chaves, Capitale de la Province de Tra-los-Montès. Il espéroit par cette conquête de se dédommager des ravages que les Portugais avoient faits dans le Royaume, d'arrêter leurs courses, & de se faire une réputation dans les armes. Rempli de cette espérance il entra dans le Portugal avec des Troupes nombreuses. A la vue de Chaves, il brula trois Villages, massacra les Païsans, leurs Femmes, & leurs Enfans. Après avoir exercé ces barbaries, le Marquis vint camper près de Chaves. Il y demeura un jour entier, ensuite il se retira sans rien entréprendre. Les Peuples voisins de cette Ville, ayant appris avec horreur les cruautés des Castillans, s'assemblèrent, & formèrent trois gros Bataillons, dans le dessein de se vanger. Ils marchèrent vers la Ville de Monterrai, & entrèrent à l'improviste dans la Galice, tuant, pillant, brulant tout ce qui s'offroit sur leur passage. Ils détruisirent plus de cinquante Villages, & firent éprouver aux Espagnols le même sort, qu'ils avoient fait éprouver aux Portugais.

Il se forma cette même année une Conspiration contre le Roi de Portugal. Ce Prince fut averti du nombre & du nom des Conjurés. Il fit aussitôt assembler son Conseil secret, & quelques jours après on éxécuta ce qu'on y avoit résolu. Le cinquième d'Aout, jour auquel la Conspiration devoit éclater, il convoqua toute la Noblesse, après avoir fait entrer dans Lisbonne les Troupes qui étoient aux environs de cette Ville, sous prétexte d'une Revue générale, qu'il devoit faire dans la grande Cour du Palais. En même tems il feignit de vouloir tenir un Conseil. Il y appella l'Archévêque de Brague & le Marquis de Villaréal. Ceux-ci ne se doutant pas qu'on eût découvert leur Conspiration, se rendirent au Palais, où ils furent arrêtés sans bruit. Le Duc de Camignan fut arrêté en même tems avec tous les autres Conjurés, dont le nombre montoit à quarante-sept. Le Roi avoit pris de si justes mesures que personne ne lui échappa, & que personne n'osa branler en leur faveur.

Le bruit de cette Conspiration ne se fut pas plutôt répandu dans la Ville,

1641. que le Peuple accourut en foule au Palais, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât les Traitres. Le Roi craignant que le Peuple ne s'accoutumât à ces fortes de mouvemens, qui ont toujours quelque choſe de ſéditieux, le remercia du ſoin qu'il prenoit de ſa vie; &, après l'avoir aſſuré de la punition des Coupables, il ſe ſervit du Magiſtrat pour le faire retirer. Cependant, de peur de laiſſer ralentir la haine du Peuple, qui paſſe aiſément de la fureur & de la colère la plus violente contre les Criminels, aux ſentimens de pitié & de compaſſion; le Roi fit publier que les Conjurés avoient eu deſſein de l'aſſaſſiner, & toute la Maiſon Royale, & de mettre le feu à la Ville.

Le Roi jugea à propos de donner aux Conjurés des Juges, qu'il prit du Corps de la Chambre Souveraine. On leur fit promptement leur procès. Ils furent atteints & convaincus de crime de Lèze-Majeſté, & le 29 d'Aout on les conduiſit dans une Maiſon contigue à la Place du Fort. Il y avoit dans cette Maiſon deux Balcons l'un ſur l'autre. On plaça ſur le Balcon le plus élevé deux Fauteuils, qui outre les doſſiers ordinaires, en avoient un troiſième pour appuier la tête. Vers l'heure du midi, quatre Juges viſitèrent cet endroit, où l'on devoit exécuter les principaux Chefs de la Conjuration. Immédiatement après on mena le Marquis de Villaréal, ſuivi de ſes Domeſtiques vêtus de noir. Il s'aſſit ſur le Fauteuil, & le Bourreau après lui avoir lié les bras & les jambes, lui coupa la gorge par devant, & non par derrière, comme on le pratiquoit ordinairement envers les Traitres. Le Duc de Camignan parut enſuite, & fut exécuté de même. Le Comte d'Armama, & Don Auguſtin Emmanuel éprouvèrent le même Supplice. Le même jour Pierre Baëſe, Melchior Corréa, Diègue Brito Nabo, & quelques autres furent attachés à quatre chevaux & écartelés. On porta leurs têtes ſur les Frontieres, pour faire voir aux Eſpagnols le traitement qu'on faiſoit à leurs Créatures. Tous les autres Conjurés furent également punis. L'Archévêque de Bragues, les Evêques de Martiria, de Malaca, & le Pere Manuel de Macédo furent jettés dans les Priſons publiques juſqu'à ce que la Cour de Rome eût décidé de leur ſort. L'Archévêque de Bragues parut ſe répentir de ſon crime. Il écrivit quelques Lettres au Roi pour lui demander pardon, & pour le porter à la clémence; mais le Roi & ſon Conſeil crurent que la clémence étoit hors de ſaiſon, & qu'il falloit agir rigoureuſement pour donner un exemple mémorable à ceux qui ſeroient tentés de l'imiter. Ainſi on condamna l'Archévêque & les trois autres à une priſon perpétuelle.

L'Archévêque de Lisbonne avoit voulu ſauver un de ſes amis, & il demanda pour cet effet ſa grace à la Reine, & la ſollicita avec toute la confiance d'un homme, qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuſer à ſes ſervices. La Reine, qui avoit compris la juſtice & la néceſſité indiſpenſable de la punition, & qui voyoit combien une diſtinction de cette nature aigriroit les parens & les amis des autres Conjurés, ſçut faire ceder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la Juſtice. Elle

ne

ne dit qu'un mot à l'Archévêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de repartir. *Monſieur l'Archévêque*, lui dit-elle, *la plus grande grace que vous pouvez attendre de moi ſur ce que vous me demandez, c'eſt d'oublier que vous m'en ayiez jamais parlé.* 1641.

On fut longtems à la Cour de Madrid, ſans pouvoir démêler par quel moien le Roi de Portugal avoit découvert cette Conjuration, & ce ne fut que par une nouvelle Conſpiration qui ſe tramoit en même tems contre le Roi d'Eſpagne, que ce Prince connut celui qui avoit fait paſſer à Lisbonne les prémiers avis des deſſeins de l'Archévêque de Brague. Le Roi de Portugal avoit jetté quelques ſemences de rébellion dans l'eſprit du Duc de Médina Sidonia ſon Beau-frère. Le Marquis d'Aïmonté Seigneur Caſtillan, & leur Confident mutuel, acheva de le ſéduire. Il étoit proche parent de la Reine de Portugal & du Duc de Médina; ſes terres ſituées à l'embouchure de la Guadiane, & proche les Frontières de Portugal, favoriſoient le commerce ſecret qu'il entretenoit avec cette Cour, & il eſpéroit augmenter ſa fortune & trouver ſon élevation dans celles de ces deux Maiſons.

Ce Marquis écrivit ſécrétement au Duc de Médina pour le féliciter ſur la découverte de la Conjuration de l'Archévêque de Brague, & il lui inſinuoit en même tems combien il devoit ſouhaiter que le nouveau Roi pût conſerver une Couronne, qui devoit paſſer un jour ſur la tête de ſes Neveux. Le Duc de Médina, qui n'avoit vu qu'avec une jalouſie ſecrette l'élévation de ſon Beau-frère, comprit bien que la Lettre du Marquis cachoit de plus hauts deſſeins. Il fit partir auſſitôt un certain Louïs de Caſtille ſon confident pour conférer avec lui. Le Marquis ayant vu ſa Lettre de créance, n'eut pas de peine à s'ouvrir, & il lui fit voir par pluſieurs raiſons, que le Duc de Médina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour aſſurer la fortune de ſa Maiſon, & la rendre indépendante de la Couronne d'Eſpagne.

Louis de Caſtille ayant rendu compte de ſon voiage au Duc de Médina, ce Seigneur ſe laiſſa éblouir par l'éclat d'une Couronne. Il renvoya auſſitôt ſon Confident au Marquis d'Aïamonté, pour l'aſſurer qu'il entroit dans ſes vues, & pour prendre avec lui des meſures plus préciſes. Le Marquis, inſtruit des diſpoſitions du Duc, ne ſongea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe & déterminé. Il étoit queſtion d'en conférer avec le Roi de Portugal. Le Marquis trop connu ſur les Frontières, n'oſa paſſer dans ce Royaume. Il jetta les yeux pour une négociation ſi délicate, ſur un Religieux de l'Ordre de Saint François, appellé le Père Nicolas de Vélaſco.

Ce Moine, attaché de tout tems à la fortune du Marquis d'Aïamonté, paſſa à Caſtro-Marin prémière Ville de Portugal, ſous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Caſtillan qui y étoit priſonnier. Le Roi de Portugal, de concert avec le Marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un Eſpion, & on le fit venir à Lisbonne chargé de chaines, & comme un Criminel que les Miniſtres vouloient interroger eux-mêmes. On le jetta dans une priſon, où il étoit gardé avec une ſévérité apparente, & on le relâcha peu

1641. peu après, ſous prétexte qu'il n'étoit entré dans le Royaume que pour traiter de la liberté de l'Officier Eſpagnol. Le Roi le vit pluſieurs fois, & l'aſſura pour recompenſe de ſes ſoins de le faire Evêque. Le Cordelier ébloui de cette eſpérance ne partoit plus du Palais, il faiſoit la Cour à la Reine, & obſédoit les Miniſtres.

Un Caſtillan nommé Sanche, qui étoit priſonnier à Lisbonne, pénétra bientôt tout le ſecret de cette négociation. Il étoit créature du Duc de Médina-Sidonia, & faiſoit la fonction de Tréſorier avant la dernière révolution. A peine eut-il appris le crédit du Cordelier, qu'il lui écrivit pour implorer ſa protection. Celui-ci, qui ſe vouloit faire un nouveau mérite auprès du Duc de Médina, demanda au Roi la liberté de Sanche, & l'obtint. Le Père Nicolas fut tirer lui-même le Caſtillan de priſon, & il lui offrit de le faire comprendre dans un paſſeport que le Roi avoit accordé à quelques Domeſtiques de la Ducheſſe de Mantoue, qui s'en retourneroient à Madrid. Le ruſé Caſtillan lui répondit, que la Ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangère, & qu'il ne reſpiroit qu'à ſe voir auprès du Duc de Médina ſon patron, qui étoit aſſez puiſſant pour faire ſa fortune.

Le Cordelier voyant le Caſtillan ſi attaché aux intérêts du Duc de Médina, jetta les yeux ſur lui pour rendre compte de ſa négociation au Marquis d'Aïamonté. Il fut même aſſez imprudent pour lui faire une entière confidence de ſes deſſeins. Sanche charmé de ſe voir maitre d'un ſecret de cette importance, prit les Lettres du Cordelier, & lui dit que ſi on le jugeoit à propos, il ſe tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponce. Il partit pour l'Andalouſie, mais il ne fut pas plutôt ſur les terres d'Eſpagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant, chez le Comte Duc d'Olivarès, auquel il développa tous les projets du Duc de Médina-Sidonia, ſes liaiſons avec le Roi de Portugal, le deſſein qu'il avoit de s'emparer des Gallions, de livrer Cadix aux ennemis de la Couronne, & de faire révolter contre le Roi même les Troupes qu'il commandoit en Andalouſie, pour ſon ſervice. Et, pour juſtifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes Lettres du Cordelier, écrites en chiffre au Marquis d'Aïamonté, & au Duc de Médina, leſquelles contenoient le plan de la Conſpiration. Le Comte Duc parut d'abord conſterné d'une nouvelle ſi ſurprenante, & il alla auſſitôt chez le Roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre. Philippe ne fut pas moins frappé d'une ſi noire trahiſon, & il ne put s'empêcher de dire à ſon Miniſtre par une eſpèce de reproche, que tous les malheurs de l'Eſpagne venoient de ſa Maiſon.

Philippe, après avoir évaporé ſa colère, remit les Lettres du Cordelier au Comte-Duc, & lui ordonna de les faire examiner par trois Conſeillers d'Etat, qui lui en feroient leur rapport: C'étoit rendre le Miniſtre maitre de cette affaire. Il choiſit pour inſtruire ce procès trois de ſes créatures. On déchiffra les Lettres du Cordelier, & Sanche fut entendu pluſieurs fois. Le Miniſtre ne négligea rien pour tâcher de juſtifier le Duc de Médina ſon paren-

rent auprès du Roi, qui étant d'un caractère doux & paresseux, le laissa 1641.
maitre de cette affaire. Le Ministre fit partir aussi-tôt Don Louis de Haro son neveu, avec ordre de dire au Duc, qu'innocent ou coupable, il se rendit incessamment à la Cour; qu'il étoit assuré de sa grace, s'il étoit criminel, mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du Roi. On fit en même tems arrêter le Marquis d'Aïamonté.

Comme le Duc de Médina ne pouvoit se résoudre à aller passer le reste de ses jours dans un Païs étranger, il obéit aux ordres de Philippe, & il fit même une si grande diligence, que le Roi se trouva par-là disposé à le croire innocent. Il alla descendre chez le Ministre, qui l'introduisit secretement dans le Cabinet du Roi. Le Duc se jetta à ses pieds, lui avoua son crime, & lui demanda sa grace dans les termes les plus touchans. Le Roi se laissa attendrir, & lui dit, qu'il donnoit sa grace à son répentir, & aux prières que lui en avoit faites le Comte-Duc d'Olivarès.

Ce Ministre, pour persuader le Roi du répentir sincère de son parent, proposa à ce Seigneur de faire appeller en duel le Duc de Bragance. Le Duc de Médina parut d'abord surpris d'une pareille proposition, & il ne voulut y consentir, que lorsqu'il vit que le Ministre s'opiniâtroit dans son dessein. Celui-ci dressa lui-même le Cartel, dont on répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, & dans la plupart des Cours de l'Europe.

Au tems marqué, le Duc de Médina se rendit sur le champ de bataille. Il y parut armé de toutes pièces, & escorté par Don Jean de Garray Mestre de Camp Général des Troupes Espagnoles. On fit les chamades & les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du Roi de Portugal. Ce Prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette Comédie, & d'ailleurs il ne convenoit pas à un Souverain de se commettre avec un Sujet de son Ennemi.

Le Marquis d'Aïamonté fut moins heureux que le Duc de Médina. Flatté par l'espérance de sa grace, & séduit par l'exemple du Duc son complice, il signa tout ce qu'on voulut. On se servit de sa propre confession pour faire son procès, & il fut condamné à perdre la tête. Il marcha au supplice sans dire un seul mot, & il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion.

Ce projet manqué, le Roi de Portugal ne songea plus qu'à se maintenir sur le Trône à force ouverte. Au commencement de l'année 1642, les 1642.
courses, les hostilités, les ravages, les incendies, les meurtres & les brigandages recommencèrent avec plus de fureur que jamais. Don François de Mélo Grand Veneur forma le dessein de surprendre la Ville d'Alconcello. Ce projet lui réussit, il la pilla, & ravagea les environs, sans que les Espagnols eussent le tems de la secourir. Du côté de la Galice, le Grand Prieur de Navarre, Gouverneur de ce Royaume, étoit à Monterrai avec un Corps d'Armée assez considérable. Il prétendoit entrer dans la Province de Tra-los-montès. Don Manuel Tellez de Ménésès, & Don Diègue

1642. Mélo Péreira, Commandant de la Province, informés de ſon deſſein, s'avancèrent vers la Frontière. Ils prirent le chemin de la Galice, ils ne tardèrent pas à découvrir l'Ennemi. On ſe battit, & les Portugais remportèrent encore quelque avantage.

1643. Le Roi de Portugal, pour ne pas donner le tems à ſes Ennemis de reſpirer, & pour ne pas laiſſer amolir le Soldat, réſolut d'entrer en 1643 dans la Caſtille avec une Armée, & de s'y trouver en perſonne. Après avoir réglé tout ce qui concernoit le gouvernement intérieur du Royaume, il aſſembla une Armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de trois mille de Cavalerie. Le 17 de Juin, le Roi armé de toutes pièces, monta à cheval, & ſe rendit accompagné de toute la Nobleſſe dans la grande Egliſe, où l'on bénit l'Etendart Royal, que le Roi remit entre les mains du Comte de Rédondo en le faiſant Grand Enſeigne. Le Roi partit le lendemain pour Evora, & donna ſes ordres pour faire marcher l'Armée. Nous n'entrerons pas dans le détail des évènemens de cette Campagne, pendant laquelle les Portugais enlevèrent diverſes Places importantes aux Eſpagnols. Ceux-ci tentèrent vainement de s'établir dans la Province de Tra-los-montès, & dans celle d'entre Douro & Minho: ils furent par-tout repouſſés & vaincus. Il naquit cette année un Infant au Roi. On célébra cette naiſſance par des réjouiſſances publiques, & on lui conféra le Batême avec toute la pompe imaginable. On le nomma Alfonſe Henriquès.

1644. Les Portugais faiſoient tous les jours de nouvelles Conquêtes. La Ville de Tanger en Afrique étoit ſous la domination du Roi Catholique. D'abord que les habitans y furent informés, que les Peuples de Portugal avoient proclamé Roi Jean IV, ils le reconnurent auſſi pour leur Roi, à l'inſtigation du Comte de Sarzédas Gouverneur & Capitaine Général de la Place. Le Roi y envoya auſſi-tôt un ſecours d'hommes & de munitions. Les Caſtillans employèrent tour à tour les prières & les menaces, pour ramener les habitans ſous leur domination; mais toutes leurs demarches furent inutiles, & leurs prières ne purent jamais les toucher.

La France aſſiſta puiſſamment le Portugal. Cette Couronne ſe faiſoit un mérite de protéger la plus ancienne Branche de la dernière race de ſes Rois, & d'ailleurs cette guerre étrangère cauſoit une diverſion utile, & occupoit une partie des forces de l'Eſpagne. Les François pouſſèrent leurs Conquêtes dans la Catalogne, & ailleurs. Le Roi de Portugal continuant de ſon côté la Guerre, fit marcher une Armée de douze mille hommes vers les Frontières d'Alenteyo, afin d'entrer dans la Caſtille. Le Roi Catholique y envoya auſſi des Troupes pour défendre le Païs, & il en donna le commandement au Marquis de Torrécuſa, qui avoit paſſé par tous les emplois militaires. Le Roi de Portugal nomma Matthias d'Albuquerque pour Général de ſon Armée.

Les Eſpagnols ſe mirent les prémiers en campagne. Leur Général attaqua Onguella, petite Ville où il n'y avoit qu'une foible Garniſon: il voulut l'emporter d'emblée, & il échoua dans ſon entrépriſe. Matthias d'Albuquer-

querque étoit à Eſtrémos. Il fit partir vers Montijo Dom Rodrigue de Caſtro, Lieutenant Général de la Cavalerie, avec deux cens-ſoixante Chevaux & deux mille cinq cens hommes. Il le fit ſuivre par le Grand Véneur, avec ordre de ſecourir Caſtro dans le beſoin. Montijo étoit une petite Ville d'environ huit cens feux. Elle avoit un bon Retranchement. La Garniſon étoit compoſée d'une Compagnie de Volontaires & d'une Compagnie de Cavalerie. En arrivant Rodrigue de Caſtro attaqua le Retranchement, que la Garniſon défendit avec opiniâtreté: néanmoins on le força, & on ſe rendit maître de la Ville. 1644.

Le Général Eſpagnol voulant réparer les pertes qu'on avoit faites, ſe détermina à aller combattre les Portugais. Son Armée montoit à ſept mille hommes d'Infanterie & à deux mille ſix cens Chevaux. L'Infanterie étoit diviſée en neuf Corps, & la Cavalerie en trente-quatre Eſcadrons. Torrécuſa en confia le commandement général au Baron de Malinguen. Albuquerque ſe voyant dans la néceſſité de livrer Bataille, ſépara ſa Cavalerie en douze Corps, & en plaça ſix tous Portugais à l'aile droite, & ſix tous étrangers à la gauche. Mélo commandoit ceux de l'aile droite, & le Commiſſaire Général ceux de l'aile gauche, avec la Cavalerie Hollandoiſe, commandée par Piper. Les Caſtillans ſe confiant ſur leur nombre, chargerent avec fureur l'aile gauche des Portugais. Le choc fut violent, & la Cavalerie rompue & renverſée. La Hollandoiſe ſe replia avec précipitation ſur le Régiment d'Ayrès de Saldagne. Le déſordre s'y mit. Les Caſtillans ſaiſirent ce moment pour le recharger, & achevèrent de le déconcerter. La Cavalerie de l'aile droite accourut pour le ſécourir, les Caſtillans la reçurent avec tant de valeur, qu'ils la firent reculer. Alors ils retombèrent ſur l'Infanterie de la gauche, & l'attaquèrent vivement par le front & par le flanc. Albuquerque fit tous ſes efforts pour rallier les Soldats, mais ſur ces entrefaites il eut ſon cheval tué ſous lui. Un Officier François appellé Henri de la Morlé, courut à ſon ſecours & lui donna ſon cheval, ſacrifiant ſa vie pour ſauver celle de ſon Général.

On dut la victoire à l'action de ce François. Quoique l'Infanterie fût rompue, l'artillerie priſe, que le déſordre enfin regnât par-tout, Albuquerque ôſa tenter de rappeller la fortune ſous ſes étendarts. Ayant rallié quelques Officiers avec quelques Soldats, il ſe mit à leur tête, chargea l'Ennemi l'épée à la main, regagna l'Artillerie & le Bagage, & après un Combat des plus longs & des plus opiniâtres, força enfin les Caſtillans à abandonner le champ de Bataille, qu'ils laiſſerent couvert de Corps morts. Les Portugais honteux d'avoir été ſi maltraités au commencement de la Bataille, crurent effacer cette honte, en maſſacrant impitoiablement tous les Caſtillans qui tomboient en leur pouvoir. Il s'en noya beaucoup dans la Guadiane. Les Caſtillans perdirent dans cette Bataille cinq Meſtres de Camp, neuf Capitaines de Cavalerie, quarante-cinq d'Infanterie, pluſieurs Chevaliers, ſeize cens Soldats & huit cens Chevaux. Le nombre des bleſſés

1644. monta auſſi à huit cens. Du côté des Portugais il y eut neuf cens hommes tant tués que bleſſés.

1645. On travailloit depuis pluſieurs années à un Traité de Paix générale. Les Plénipotentiaires de chaque Puiſſance s'étoient aſſemblés en 1640 à Cologne, ſans avoir rien pu conclurre, à cauſe des difficultés que faiſoit naitre chaque jour la Maiſon d'Autriche. Les Miniſtres de l'Empereur, de la France, de la Suède, convinrent en 1641 des Préliminaires de cette Paix à Hambourg, malgré une infinité d'obſtacles que les Puiſſances intéreſſées oppoſerent. La révolution de Portugal étoit une des principales raiſons qu'on alléguoit. On réſolut pourtant de ratifier les Préliminaires arrêtés à Hambourg, par leſquels l'Empereur s'étoit engagé de faire conſentir le Roi d'Eſpagne à envoyer ſes Miniſtres, conjointement avec ceux des autres Puiſſances à Munſter, pour y conclurre la Paix générale. Les François voulurent abſolument que les Portugais fuſſent compris dans ce nombre.

1646. La France ſollicitoit vivement le Roi de Portugal pour qu'il envoyât une Armée puiſſante dans l'Eſtramadoure Eſpagnole. Le Roi l'eût déſiré, mais il y avoit depuis quelque tems ſi peu d'intelligence parmis ſes Officiers Généraux, qu'il s'étoit en quelque manière déterminé à demeurer ſur la défenſive. D'ailleurs il n'avoit pas ſujet d'être fort content de la Cour de France: Ses Miniſtres à Munſter & à Oſnabrug avoient aſſez froidement ſoutenu ſes intérêts. Il prit néanmoins le parti d'aſſembler une Armée, & d'en donner le commandement à Matthias d'Albuquerque, Comte d'Allégrette, qui s'étoit retiré l'année précédente pour quelque mécontentement particulier, & par jalouſie contre Vaſconcellos, dont le mérite faiſoit ombrage au ſien.

Le Roi après avoir diſſipé la meſintelligence de ces deux Généraux, envoya Albuquerque dans l'Alenteyo. L'Armée ſe mit en marche vers Téléna. Elle étoit compoſé de ſeize cens Chevaux & de huit mille hommes d'Infanterie diviſés en huit Régimens. La Garniſon de Téléna ſe rendit après trois jours de ſiège. Comme les Portugais ſe mettoient en état de démanteler cette Place, on apperçut l'Avant-garde de l'Armée Caſtillane: elle étoit plus nombreuſe que la Portugaiſe. Il fallut ſonger à ſe retirer & à repaſſer la Guadiane. Une partie de l'Armée l'ayant éxécuté, l'autre fut attaquée par l'Armée Caſtillanne. La Cavalerie Portugaiſe ſoutint ſeule les efforts des Caſtillans, & les repouſſa même juſqu'au bois de Corcuéla; mais bientôt après toute l'Armée ennemie s'étant avancée en ordre de bataille, la Cavalerie Portugaiſe, qui venoit un moment auparavant de donner de grandes preuves de courage, prit honteuſement la fuite, & paſſa la Guadiane. Maſcarégnas ſon Général fit de vains efforts pour la retenir. Alors s'armant d'une pique, il mit pied à terre, & ſuivi de quelques Officiers, il alla ſe mettre avec eux à la tête de l'Infanterie, qui étoit encore en deça de la Rivière. Cette Infanterie s'étant retranchée avec des Chevaux de friſe, ſe défendit avec une intrépidité ſans égale, & força les Caſtillans à ſe retirer honteuſement.

Le

Le Roi Philippe eut encore d'autres malheurs en Italie. A Palerme en Sicile, le Peuple s'étant ſoulevé, brula les livres de compte de la Ville, ouvrit les priſons, ſaccagea les maiſons de pluſieurs Nobles, & voulut ſe mettre en liberté, y étant pouſſé, diſoit-il, par la cruauté des Gouverneurs, & par les impoſitions exceſſives dont on le chargeoit. Il tira même au ſort à qui tomberoit le Gouvernement du nouvel Etat, qui échut à un homme de la plus baſſe condition. Celui-ci, après avoir chaſſé le Viceroi du Palais, & s'être laiſſé amuſé par des propoſitions qu'il lui fit, perdit tout ſon crédit & ſa charge, & fut enfin aſſaſſiné. 1647.

La révolte qui arriva à Naples la même année eut des ſuites plus fâcheuſes. Un nommé Thomas Aniello, connu ordinairement ſous le nom de Maſaniello, de la lie du peuple, ayant été recherché pour payer la Gabelle, à cauſe qu'il vouloit vendre un panier de pommes qu'il venoit d'acheter, ſe récria contre la dureté du Gouvernement, & jettant ſon panier & ſes fruits à terre, implora la faveur de la populace contre cette violence. La révolte devint bientôt générale. La populace, après avoir détruit & brulé les Bureaux où l'on éxigeoit les Gabelles, ſe rendit ſous la conduite d'Aniello droit au Palais du Viceroi, pour l'obliger de produire le Privilège original que l'Empereur Charles-Quint avoit accordé à la Ville. Le Viceroi ſe vit alors comme forcé d'accepter pour compagnon de ſa charge Aniello, qui, oubliant bientôt ce qu'il étoit, fit mille nouvelles diſpoſitions, qu'il crut néceſſaires à l'établiſſement de la liberté qu'il avoit introduite dans la Ville.

Aniello, ayant perdu l'eſprit, & s'étant rendu odieux au peuple par ſes cruautés, fut aſſaſſiné par le moyen de quatre Seigneurs. Sa mort ne rendit pas le calme à la Ville. Les rébelles appellèrent le Duc de Guiſe, qui étoit alors à Rome, & le choiſirent pour leur Chef. Comme ce Duc ne put recevoir de la France aucun ſecours, les Eſpagnols trouvèrent moyen de ſe rendre maitres de la Ville, & firent le Duc priſonnier.

Les hoſtilités continuoient toujours entre les Eſpagnols & les Portugais; mais les Miniſtres du Roi Philippe voyant qu'ils ne pouvoient réduire les Portugais par la force, eurent recours à la trahiſon. Ils ne doutoient point que le Portugal ne ſe ſoumît bientôt au gré de leurs déſirs, s'ils pouvoient parvenir à faire aſſaſſiner le Roi Jean Quatrième. Ils s'adreſſèrent pour cet effet à Dominique Lette. Cet homme étoit né à Lisbonne de parens obſcurs. Sa vie n'avoit été qu'un tiſſu de vices les plus honteux. Les Eſpagnols oſerent lui promettre pour prix de ſon crime les recompenſes les plus honorables. Avant de ſe rendre à Lisbonne, il engagea Emmanuel Rocco, auſſi Portugais, de faire ce voyage avec lui. Rocco conſentit de l'y accompagner. Ils arrivèrent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Lette choiſit ce jour pour conſommer ſon crime. Le Roi devoit ſe trouver à la Proceſſion du St. Sacrement avec toute ſa Cour, & cette Proceſſion devoit paſſer dans une rue fort étroite. Le jour de la Fête-Dieu étant arrivé, Lette pria Rocco d'aller l'attendre avec des Chevaux au Couvent de Notre Dame

1647. me de Grace, parce qu'il eſpéroit, lui diſoit-il, d'aſſaſſiner ce jour-la ſa Femme, qui lui avoit fait infidélité. Rocco y alla, & Lette ſe rendit à ſon poſte. La Proceſſion paſſa, le Roi y étoit environné de ſes Gardes & de toute ſa Cour. A cette vue Lette ſe troubla, & il n'ôſa conſommer ſon crime.

Lette retourna à Madrid avec Rocco. Les Miniſtres de cette Cour mortifiés de le revoir ſans avoir rien fait, l'engagèrent à y retourner, en lui promettant, s'il conſommoit le crime, la plus brillante fortune. Lette revint en Portugal, amena avec lui Rocco, & eut l'imprudence de lui découvrir ſon ſecret. Lorſque l'un & l'autre furent arrivés à quelque diſtance de Lisbonne, Rocco quitta ſon ami ſous quelque prétexte, ſe rendit au Palais, vit le Roi, & lui apprit le péril qu'il avoit évité, & celui qui le menaçoit encore. Lette fut arrêté, & bientôt après il expira au milieu des tourmens.

1648. En 1648 la Paix fut conclue à Munſter entre l'Eſpagne & la Hollande. Comme l'Eſpagne avoit tant de feux à éteindre à la fois, elle jugea à propos, ſelon les règles de la prudence, d'abandonner la Hollande, comme étant la plus éloignée, afin de pouvoir mieux conſerver les pièces qui étoient les plus proches d'elle.

Comme les Miniſtres d'Eſpagne ſe flattoient toujours, qu'ils pourroient ſoumettre les Portugais, Philippe envoya dans l'Eſtramadoure le Marquis de Léganez, à qui on donna des ſommes conſidérables pour l'entretien & l'augmentation de ſon Armée. Léganez ne tarda pas d'envoyer ſa Cavalerie pour faire le dégât aux environs de Portalègre, d'Aronches, & de Caſtelvide. Les Portugais informés de ce deſſein chargèrent Tamaricut, Commiſſaire Général de la Cavalerie, d'aller chercher les Eſpagnols pour les combattre. Tamaricut les rencontra dans le Territoire de Portalegre. Il les chargea avec furie: le combat fut long & opiniâtre, mais la Victoire après avoir balancé, ſe déclara enfin pour les Portugais. Les Caſtillans furent taillés en pièces.

Pour réparer cette perte, le Marquis de Léganez prit le parti d'aſſiéger Olivença. Son Armée étoit compoſée de huit mille hommes d'Infanterie & de trois mille chevaux. Léganez arrivé devant Olivença dans le milieu de la nuit chargea Coſmander du ſoin d'attaquer cette Place, dont Jean de Ménéſes étoit Gouverneur. Celui-ci étoit alors enſeveli dans un profond ſommeil, ainſi que toute ſa Garniſon, à l'exception des Sentinelles ordinaires. D'abord qu'elles apperçurent les Ennemis, elles reveillerent la Garniſon & les Bourgeois, qui tous coururent promptement aux armes pour ſe défendre. Les Caſtillans du prémier effort s'étoient emparés de deux Boulevards. Le Gouverneur ſe tranſporta à la tête de ſes Troupes. Il rencontra d'abord dans une rue un Bataillon de Caſtillans, qu'il chargea avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de regagner le Boulevard par lequel ils étoient entrés, & bientôt il les chaſſa même de ce Boulevard & les força de ſe retirer. Ménéſes ſe montroit par-tout, malgré trois grandes bleſſures qu'il

qu'il avoit reçues. Le combat duroit encore à la pointe du jour. Un Soldat Portugais découvrit Coſmander, l'auteur de cette entrépriſe: il lui tira un coup de fuſil & le tua. Sa mort répandit l'épouvante parmis les Caſtillans, qui prirent le parti de ſe retirer. 1648.

Il ne ſe paſſa rien de fort important en Eſpagne ni en Portugal en 1649, mais au commencement de l'année 1650 les Caſtillans travaillèrent à de grands préparatifs pour la Campagne prochaine. Ils devoient entrer juſques dans le cœur du Portugal, & par un dernier effort terminer enfin la querelle, en ruinant totalement ce Royaume. Le Roi de Portugal voyoit ces grands préparatifs ſans s'émouvoir. Il avoit ſéduit à force d'argent quelques perſonnes du Conſeil de Caſtille, qui l'informoient éxactement de tous les deſſeins de cette Cour, & ſa tranquilité ne provenoit que de cette ſource, ſachant que ces préparatifs ne le regardoient pas. Cependant ſes Peuples qui ne pouvoient pénétrer dans le miſtère murmuroient hautement. Pour les appaiſer, le Roi envoya des Troupes dans la Province d'Alenteyo, où André d'Albuquerque ſe rendit en qualité de Général de la Cavalerie. 1649. 1650.

Après la mort de Charles I Roi d'Angleterre, que ſes ennemis avoient fait mourir ſur un échafaut, le Prince ſon Fils fut errant & fugitif avec toute la Famille Royale. L'Armée navale que le feu Roi entretenoit ſur l'Océan, pourſuivie par le Général Blac, erra pendant quelque tems en différens parages de l'Océan, ayant pour Général le Prince Robert, & ſon Frère Maurice, Neveux du feu Roi d'Angleterre, & Fils du Comte Palatin du Rhin. Pour ſe mettre à l'abri de l'Ennemi, ils ſe refugièrent dans la Rivière de Lisbonne. Blac les y pourſuivit avec ſon Armée, & fit dire au Roi de Portugal, que s'il ne les faiſoit ſortir promptement de Lisbonne, il bruleroit tous les Vaiſſeaux Portugais qui étoient dans le Port. Le Roi de Portugal indigné de cette menace, tint d'abord un grand Conſeil, où preſque tous ceux qui y aſſiſtèrent dirent, que pour ſoutenir la majeſté de ſon Trône, il falloit s'expoſer à une Guerre ouverte avec les Anglois, plutôt que de ſouffrir que l'on inſultât en aucune manière les Princes qui s'étoient refugiés dans ſon Royaume.

Le Roi fit dire à Blac, qu'à cauſe de l'intelligence qui règnoit entre la République d'Angleterre & la Couronne de Portugal, il ne lui refuſoit point la permiſſion d'entrer dans ſes Ports; mais qu'à l'égard des Princes Palatins, il ne ſouffriroit pas qu'on les y inſultât. Blac ne fit aucune attention à ce Diſcours, & il ſe mit en devoir d'en venir à une rupture ouverte. Alors le Roi fit dreſſer ſur les bords du Tage pluſieurs batteries de Canon, & envoya pluſieurs détachemens d'Infanterie de l'un & de l'autre côté, pour l'empêcher de deſcendre à terre. En même tems il fit armer tous les Vaiſſeaux de guerre qui étoient dans la Rivière, & treize furent bientôt en état de remettre à la voile pour courir ſur l'Ennemi. Il nomma pour Général de cette Armée navale Antoine de Siqueyra Varajao, & pour Amiral D. Pedre d'Almeyda. Les Princes Palatins ſe joignirent avec leurs Vaiſſeaux à cette Flotte.

Les

1650. Les Anglois à la vue de cette Armée navale, levèrent les ancres, sortirent de la Rivière, & gagnèrent le large. Siqueyra les poursuivit jusqu'à l'entrée de la Mer, & ramena ensuite sa Flotte dans le Port de Lisbonne. Toute la Noblesse embarquée sur cette Flotte murmura d'une si prompte retraite, & le Roi ayant condamné la conduite de Siqueyra, le dépossa de sa Charge, qu'il donna à Don George de Mélo. Cependant les Anglois étoient rentrés dans la Rivière. Mélo sortit du Port pour leur donner une seconde fois la chasse. A son approche l'Ennemi regagna le large. Mélo le poursuivit: mais à peine eut-il débouché le Tage, qu'un Orage furieux écarta ses Vaisseaux. Les Anglois joignirent celui que montoit François de Sousa, & l'attaquèrent. Sousa soutint un Combat long & sanglant, il fut tué enfin, & son Vaisseaux pris. Pachéco de Mélo se trouva à l'embouchure du Tage, investi par la Flotte Angloise. On le somma de se rendre, & il répondit à cette sommation par une décharge de son Artillerie. Les Anglois le chargèrent à leur tour, mais Mélo s'en débarassa & gagna le Port de Lisbonne. La Flotte Angloise continua à croiser sur la côte. Les Vaisseaux du Brésil arrivèrent sur ces entrefaites. Les Anglois en prirent quinze chargés de Sucre. Ensuite ayant appris que les Princes Palatins avoient gagné le large, & s'étoient éloignés de Lisbonne, ils prirent eux-mêmes la route d'Angleterre.

1651. On continua la Guerre en 1651, entre l'Espagne & le Portugal, mais sans faire aucune entrépriſe considérable. Le Prince Théodose, fils du Roi de Portugal, ne voyant qu'avec chagrin l'inaction des Troupes, sortit de Lisbonne à l'insçu de son père, & se rendit dans la Province d'Alenteyo. Ce Prince, qui finissoit à peine sa dix-septième année, formoit déja de vastes projets. Il avoit l'esprit orné, prompt, subtil, l'ame grande, élevée, & portée aux actions d'éclat. Il avoit conçu le dessein de se mettre lui-même à la tête des Armées & de les commander. Le Roi apprit son départ. Cette demarche lui déplut. Il la regarda comme un attentat à son autorité, & il lui envoya des ordres positifs, pour qu'il s'en retournât promptement à Lisbonne. Théodose, persuadé que les intérêts de l'Etat & de la Couronne demandoient qu'il demeurât à la tête des Armées, écrivit au Roi pour le prier de l'y laisser pour exécuter les projets qu'il avoit conçus: mais le Roi fut inflexible, & réïtéra ses ordres avec tant de fermeté, que le Prince, qui manquoit d'ailleurs de toutes choses, revint enfin à Lisbonne. Le Roi l'y reçut assez froidement. Cependant pour lui donner quelque satisfaction, il le nomma Généralissime de ses Armées; mais ce n'étoit qu'un titre dénué de toute autorité, car dès ce moment le Roi l'écarta des affaires, & lui défendit l'entrée du Conseil. Le Prince murmura de ce traitement. La Cour & le Peuple en murmurèrent avec le Prince. La jalousie s'empara de l'esprit du Roi, & la défiance l'éloigna de son Fils, qui, outré des mortifications qu'on lui faisoit essuier, tomba enfin dans une maladie de langueur.

1652. Une Fièvre lente le consumoit peu à peu, bientôt il eut des vomissemens de

de ſang, & l'on déſeſpera de ſa vie. Les remèdes qu'on lui donna furent inutiles. Son mal ne fit qu'empirer. Dans cet état on le fit ſortir de Lisbonne pour reſpirer l'air de la Campagne. Il ſe trouva plus mal, & il demanda qu'on le ramenât à Lisbonne. Il y vit arriver ſon dernier inſtant avec beaucoup de fermeté, & mourut le quinzième de Mai 1653. Ce jeune Prince raſſembloit beaucoup de belles qualités. Il étoit inſtruit dans tous les exercices de l'Art militaire. Il ſavoit l'Hiſtoire & pluſieurs Langues. Il avoit fait de grands progrès dans les Mathématiques. Il poſſédoit les Belles Lettres, & étoit rempli des plus excellentes Maximes d'une Politique ſage & éclairée. Tous ceux qui l'approchoient, l'aimoient juſqu'à l'adoration. Sa mort remplit de deuil tout le Portugal. La douleur des Peuples étoit d'autant plus raiſonnable, que l'Infant Dom Alfonſe Henriquès, qui devoit lui ſuccéder, étoit foible, impotent, & d'un eſprit qui tendoit à la démence. 1652.

Les Eſpagnols ouvrirent de bonne heure la campagne de 1652. Ils ſortirent de Badajos, & allèrent piller quelques Villages aux environs d'Olivença. Queſné, Commiſſaire Général de la Cavalerie Portugaiſe, les rencontra, les tailla en pièces, & leur enleva leur butin. Les Caſtillans piqués de cette perte, firent une invaſion du côté de Tiléna, pillèrent & brulèrent le Païs. Queſné & Tamaricut allèrent enſuite avec quinze cens chevaux inſulter les Ennemis juſques ſous le Canon de Badajos. Alvarès de Vivéros commandoit dans cette Place. Indigné qu'on oſât le venir braver de la ſorte, il ordonna à toute la Cavalerie, qui étoit dans la Ville, de monter à cheval, pour aller punir les Portugais de leur audace. Comme elle commençoit à ſortir, Queſné impatient de combattre, marcha pour la charger, ſans attendre Tamaricut. Le Combat s'échauſa, on ſe diſputa la Victoire. Enfin les Portugais furent contraints de reculer, & Queſné fut dangereuſement bleſſé. Tamaricut arriva dans cet inſtant avec l'Arrière-garde. Il arrête quelques Fuiards, ranime leur courage, & les ramène au combat avec les autres qui étoient ſous ſon commandement. Alors le Combat recommença avec plus d'ardeur. On ſe chargea à différentes repriſes, & les Caſtillans ſe virent enfin enlever une Victoire, qu'ils croyoient à eux. Leur déroute fut générale. Les Portugais ne furent pas ſi heureux dans la Province de Beira. Il s'y donna un Combat, où leur Cavalerie fut entièrement défaite.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable en 1653, la plus grande partie de cette année s'étant paſſée en eſcarmouches & en des entrepriſes de peu de conſéquence. Comme le Roi de Portugal ſoupiroit après la Paix, il défendit en 1654 les courſes dans le Païs ennemi, ſe flattant qu'on obſerveroit la même conduite à ſon égard. Le Soldat s'amolliſſoit dans le repos, la diſcipline s'altéroit, & la Cavalerie qu'on avoit eu tant de peine à former s'anéantiſſoit inſenſiblement. D'ailleurs le Soldat accoutumé au pillage, ne pouvant exercer ſes brigandages chez l'Ennemi, les exerçoit dans ſon Païs même. Ce n'étoit que plaintes, que murmures de la part des Peuples des Fron- 1653. 1654.

1654. tières. On pilloit, on aſſaſſinoit, & on commettoit des excès de cruautés horribles. Les Païſans s'aſſembloient & maſſacroient autant de Soldats qu'ils en rencontroient. On fit des plaintes au Roi, pour qu'il permît aux Troupes de faire quelques courſes dans les terres des Ennemis. Le Roi s'y rendit, & révoqua ſes prémiers ordres. André d'Albuquerque conçut le deſſein d'aller ſurprendre le Château d'Oliveira ſitué dans le voiſinage de Sciarès, & dont la forte & nombreuſe Garniſon incommodoit ſouvent les Portugais des Frontières. Il choiſit pour cet effet un Corps de deux mille hommes & de quinze cens chevaux. D'abord on ſe rendit à Olivença, & de-là, marchant pendant toute la nuit, on s'approcha d'Oliveira.

A la vue des Portugais, les Caſtillans abandonnèrent la Campagne à leur diſcrétion, & coururent s'enfermer dans le Château. Un Régiment Portugais s'étant avancé pour entrer ſubitement dans la Place, il en eſſuia tout le feu, & eut trente hommes de tués. . Albuquerque reconnut cependant le Château de tous côtés. Enſuite ayant fait approcher des Parapets, il attacha le Mineur à la muraille en deux différens endroits. Au bout de trois jours les mines furent en état de jouer. Les Caſtillans s'en étant apperçus, pour ne point s'expoſer aux ſuites d'un Aſſaut, ſe rendirent à la diſcrétion du Vainqueur. Les Soldats demeurèrent priſonniers de guerre, & les Païſans furent renvoyés dans leurs terres avec tout ce qu'ils purent emporter. Le reſte du butin fut partagé entre les Soldats & les Officiers. Après la retraite des Portugais, les Caſtillans ſe jettèrent dans la Campagne de Monſéras, où ils firent un butin conſidérable. Dans la Province de Beira les Portugais entrèrent dans le Païs ennemi, & y mirent à feu & à ſang les Terres de Vilveſtre, de Barrocco Pardo, & quelques autres.

Ce fut en 1654 qu'on acheva le beau bâtiment du Panthéon, qui eſt une Chapelle ronde, où l'on enterre les Rois d'Eſpagne à l'Eſcurial.

1655. Au commencement de l'année 1655, on ſuſpendit tout acte d'hoſtilité dans la Province de Tra-los-montès. Cette eſpèce de Trêve fut cependant bientôt rompue par ordre du Roi de Portugal, qui voulut qu'on recommençât les hoſtilités. Vaſconcellos qui commandoit dans cette Province en fit avertir le Marquis de Tavora, qui commandoit les Eſpagnols ſur cette Frontière. Les Galiciens entrèrent auſſi-tôt dans le Portugal, pillèrent Paradella, ravagèrent tout ſon territoire, & ſe mirent en devoir d'en enlever tous les Beſtiaux. Cette entrépriſe ne leur réuſſit pas. Les Portugais les attaquèrent & les obligèrent de s'enfuir honteuſement. Vaſconcellos entréprit de nouvelles expéditions. Il donna ordre à Jaques de Païva de ſe poſter vers la Place de Carvagiales, de faire enſorte d'attirer en raſe campagne la Garniſon de cette Ville, &, s'il ne pouvoit y réuſſir, de ravager tout le Territoire & les Terres voiſines. Païva ſe préſenta d'abord devant Carvagiales, mais la Garniſon n'ayant ôſé ſortir de la Place, les Portugais déſolèrent toute la Campagne. De-là ils ſe tranſportèrent

tèrent à Tavora, qu'ils pillèrent & brulèrent avec dix-neuf Villages. 1655.

Pour ſe vanger de ces pillages, les Eſpagnols ſe jettèrent le long du Douro, brulant tous les lieux par où ils paſſoient. Païva en fut informé, & ſe mettant à la tête de ſes Troupes, il alla pour arrêter le progrès des Ennemis. Il les rencontra bientôt, & quoiqu'inférieur en forces, il les attaqua, rompit leur Cavalerie, mit en fuite leur Infanterie, fit beaucoup de priſonniers, & couvrit la campagne de leurs corps morts. Il ſe donna auſſi dans la Province de Beira un Combat, qui fut extrêmement long & violent. La victoire fut longtems balancée par la valeur & l'acharnement des Combattans de l'un & de l'autre parti, mais elle ſe déclara enfin pour les Portugais.

Dans les Indes la guerre ſe faiſoit avec beaucoup d'acharnement entre les Portugais & les Hollandois. Une victoire que ces derniers remportèrent, cauſa la ruine entière des Portugais dans l'Iſle de Ceylan; car la terreur s'étant répandue dans la Ville de Colombo, qui étoit dépourvue de Soldats & de vivres, les Hollandois ne tarderent pas à en faire le ſiège. Ils avoient reçu par Mer un ſecours conſidérable, ils avoient augmenté leur Armée de terre, le Roi de Candéa s'étoit confédéré avec eux, & preſque tous les peuples ſuivoient leurs étendarts victorieux. Des Prêtres, des Moines, des Bourgeois, ſans expérience, compoſoient au contraire la Garniſon de Colombo.

Coutigno étoit Gouverneur de la Place. Malgré la diſette de toutes choſes, il ſe diſpoſa de la défendre juſqu'à la dernière extrémité. Les Hollandois inveſtirent la Ville & dreſſerent pluſieurs batteries, pour attaquer tout à la fois les Forts de Notre-Dame de Guadaloupe, de Saint Sébaſtien, de Saint Thomas, & le Boulevart de Saint Jean. Bientôt les maiſons les plus élevées furent abatues, & les Forts & les Boulevarts ſe trouvèrent ouverts en pluſieurs endroits. Enfin les breches devinrent ſi conſidérables, que le Général des Hollandois ſe diſpoſa à donner un aſſaut. L'attaque ſe fit avec beaucoup d'ardeur, mais enfin les Hollandois furent obligés de ſe déſiſter de leur entrépriſe, après avoir fait une perte conſidérable. Cette journée leur couta neuf cens hommes, & trois de leurs meilleurs Vaiſſeaux, ſur leſquels les Portugais trouvèrent trente pièces de canon, avec des munitions & des vivres dont ils avoient grand beſoin.

Les Portugais remportèrent quelques autres avantages, mais qui ne les 1656.
ſoulagèrent pas beaucoup. Les maladies & la diſette qu'ils reſſentoient d'une maniére preſſante les réduiſoient au deſeſpoir. On vit des mères égorger leurs enfans pour ſe conſerver la vie. Dans cette extrémité, Coutigno fit ſortir de la Place un grand nombre de bouches inutiles. Les Hollandois les chaſſerent, & les obligèrent à s'en retourner vers la Ville. Les Portugais refuſant de les y recevoir, ils demeurèrent expoſés aux coups de leurs amis & de leurs ennemis, & périrent preſque tous.

Rien n'égaloit la miſére, où étoient réduits les aſſiégés. Les aſſiégeans

1656. eux-mêmes ſouffroient & commençoient à s'impatienter, lorſqu'ils reçurent un nouveau ſecours de vivres, de Troupes, & de munitions. On continua donc les attaques avec une diligence incroyable, & on ſe préparoit déja à donner un nouvel aſſaut, lorſque le Général Huld fut tué d'un coup de mouſquet, en viſitant les attaques. On lui donna pour ſucceſſeur le Gouverneur de Gale. Celui-ci voulant réduire la Place, avant qu'on eût envoyé un autre Général de Batavia, preſſa le ſiège avec plus de vivacité encore que Huld. Coutigno, voyant que la Ville alloit être priſe d'aſſaut, ſe détermina enfin à capituler.

La Place fut livrée aux Hollandois le 12 de Mai 1656. C'eſt ainſi que les Portugais perdirent l'Iſle de Ceylan, perte conſidérable, dont ils furent eux-mêmes la cauſe par la meſintelligence, la haine, & l'ambition mal-entendue qui regnoit parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement des Indes. Leurs diviſions, leurs querelles particulières furent la ſource de leur ruine générale. Les Hollandois en ſçurent profiter, &, après une longue & pénible guerre, leur conſtance ſurmonta tous les obſtacles, & ils demeurèrent maitres de l'Iſle de Ceylan.

Depuis quelque tems le Roi de Portugal trainoit une vie languiſſante, ſon eſtomac étoit ruiné; & cependant il ne pouvoit s'empêcher de manger beaucoup. Les Médecins vouloient envain s'y oppoſer, il étoit tourmenté par une faim dévorante, & ne pouvant digérer la nourriture qu'il prenoit pour l'appaiſer, il ſouffroit des douleurs affreuſes, qui ruinoient entièrement ſa ſanté. Dans cet état il ne paſſoit preſque aucun jour ſans aller à la chaſſe dans le Parc d'Alcantara. Il s'épuiſa tellement, qu'il tomba malade à la chaſſe. Sa maladie commença par une grande douleur au côté, qui fut bientôt accompagnée d'une rétention d'urine. Tous les remèdes qu'on lui donna furent inutiles: ſon mal ne fit qu'empirer, & on lui annonça le grand danger où il étoit.

Cette nouvelle ne cauſa au Roi aucune fraieur. Lorſqu'il ſentit ſes forces entièrement épuiſées, il fit appeller tous les Grands de la Cour, & leur recommanda de veiller attentivement à la conſervation de la foi, & à la défenſe du Royaume pendant la minorité de ſon Fils. Il entretint la Reine ſur la manière dont elle devoit ſe comporter pendant la Régence. Il mourut le ſix de Novembre, âgé de cinquante-deux ans, ſix mois, ayant regné ſeize ans moins un mois. Don Jean IV laiſſoit deux Princes & une Princeſſe. L'aîné, appellé Don Alfonſe, avoit près de treize ans. C'étoit un Prince d'une humeur ſombre, & qui étoit perclus de la moitié du corps. L'Infant Don Pédro ſon frère n'avoit que huit ans, & l'Infante Donna Catherine, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution.

Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment l'éloge de Don Jean IV leur Roi, en le faiſant paſſer pour un Prince pieux & plein de modération. Les Hiſtoriens indifférens lui reprochent ſon peu de courage, & une extrême défiance de lui-même & des autres: ils diſent qu'il étoit

toit de difficile accès pour les Grands, familier & ouvert ſeulement avec ſes anciens Domeſtiques, & ſur-tout avec le Compagnon de ſon Confeſſeur. Ce qui paroit réſulter de la conduite de ce Prince, c'eſt qu'étant peu guerrier, & tout occupé de ſes exercices de dévotion, il eut plutôt les bonnes qualités d'un ſimple Particulier, que les vertus d'un grand Roi, & il ne dut ſa Couronne qu'à l'animoſité extrême des Portugais contre les Eſpagnols, & à l'habileté qu'eut la Reine ſa femme de faire ſervir cette haine à l'élevation de ſa Maiſon. 1656.

Cette Princeſſe avoit été nommée Régente du Royaume par le Teſtament du Roi ſon mari. D'abord elle fit reconnoître pour ſucceſſeur légitime du Roi Jean IV, ſon fils, lequel fut couronné le 15 de Novembre avec toutes les cérémonies ordinaires, en préſence du Peuple & des Grands, qui lui prêtèrent le ſerment accoutumé de fidélité. Les Grands diviſés par leurs haines particulières ſe réunirent en partie pour troubler la Régente dans ſon adminiſtration. Ils la regardoient comme une Caſtillane, & comme telle ils n'avoient aucune confiance en elle. Cette Princeſſe réuniſſoit cependant en elle toutes les vertus des grands hommes, un courage ferme, une prudence ſingulière, un amour ſolide de la gloire, & un grand déſir d'immortaliſer ſon nom par le bonheur de ſes Peuples. Elle ſe comporta avec tant de ſageſſe & de prudence au commencement de ce tems orageux, qu'elle fit avorter tous les projets que les Grands oſerent former, pour la dépouiller de l'autorité. Après avoir donné une forme au Gouvernement, elle nomma pour Gouverneur de Don Alfonſe, Don François de Faro, Comte d'Odémira. Ce Comte deſcendoit d'une ancienne branche de la Maiſon de Bragance. Ses richeſſes égaloient ſa naiſſance. Il étoit ſage, actif, prudent, généreux, déſintéreſſé, & conſommé dans les affaires par une longue expérience.

La Reine ſe voyoit ſans alliance étrangère, ſans Troupes diſciplinées & ſans habiles Généraux. Cependant à l'aide de ſes Miniſtres & de quelques perſonnes ſages, qui formoient le Conſeil de l'Etat, elle ne déſeſpera pas de procurer un gouvernement ſage & utile à ſes Sujets. Elle ſe détermina à pourſuivre la Guerre, & à attaquer vivement les Eſpagnols. Le fort de la Guerre paſſa en 1657 dans la Province d'Alenteyo, où l'on envoya les meilleures Troupes du Royaume. Toute la Nobleſſe attachée à la Cour courut ſur la Frontière, pour défendre la Patrie, & pour partager le péril & la gloire, qui accompagnent ordinairement les armes. Les Eſpagnols de leur côté ne montroient pas moins d'ardeur & d'empreſſement. Ils ſe déterminèrent à commencer la Campagne par le Siège d'Olivença (*). Les Portugais ayant découvert le deſſein des Ennemis, introduiſirent dans la Place un Convoi conſidérable de vivres & de munitions. Les Fortifications intérieures de la Place étoient en bon état, mais le Chemin couvert, les Foſſés, & un Ouvrage à corne avancé étoient ſans défenſe, parce qu'on n'avoit 1657.

(*) Voyez ci-deſſous le Plan de cette Place & ſa deſcription à l'Article d'Olivença.

1657. n'avoit pas eu le tems de les réparer. La Garniſon montoit à quatre mille hommes d'Infanterie avec cent Chevaux.

Cette Ville fut obligée de ſe rendre aux Eſpagnols le 30 du mois de Mai (*). La Garniſon en ſortit avec tous les honneurs militaires. Les Habitans abandonnèrent la Ville & emportèrent leurs biens mobiliers, comme il avoit été reglé par la Capitulation. Les Eſpagnols firent les derniers efforts pour les engager à demeurer dans la Ville, leur promettant une pleine jouïſſance de tous leurs biens & de tous leurs privilèges; mais rien ne put les retenir, la haine triompha de l'intérêt, ils aimèrent mieux vivre dans la pauvreté avec leurs Compatriotes, que riches dans leurs Maiſons avec les Caſtillans. Le Gouverneur d'Olivença fut arrêté & conduit priſonnier dans le Château de Villa-vitioſa. On arrêta auſſi pluſieurs Officiers de la Garniſon, quoiqu'ils euſſent tous rempli le devoir de Soldats & d'Officiers pendant tout le Siège.

La Reine, les Miniſtres, tout le Portugal reſſentirent vivement la perte d'une Place ſi conſidérable. La Reine ſur-tout étoit inconſolable. Elle craignoit qu'on n'attribuât ce malheur à ſa conduite. Après cette expédition, les Eſpagnols allèrent mettre le Siège devant Mourano. Cette Place eſt ſituée à une petite lieue de Monçaraz & à cinq lieues d'Olivença. Elle n'étoit défendue que par un vieux Château, environné de murailles, qui tout au plus pouvoient tenir trois ou quatre jours. Les Eſpagnols donnèrent d'abord un aſſaut au Château. Il fut vivement attaqué & courageuſement défendu, & les Eſpagnols furent même contraints de ſe retirer avec perte. Ils ſe préparerent à livrer un ſecond aſſaut. Ils ſommèrent auparavant le Gouverneur de ſe rendre: celui-ci rejetta cette propoſition avec fierté. Alors ſes Officiers & ſes Soldats lui répréſentèrent qu'on ne pouvoit ſans témérité entréprendre de défendre davantage la place. Il battit donc la chamade, & il ſe retira avec ſa Garniſon.

Les Eſpagnols ne furent pas longtems maitres de cette Place. Dans le mois d'Octobre, l'Armée Portugaiſe compoſée de neuf mille hommes d'Infanterie & de douze cens Chevaux partit d'Elvas, laiſſant toutes les Places Frontières bien munies. L'Armée étant arrivée à Téréna, le Général envoya Don Sanche Emmanuel pour inveſtir la Place, devant laquelle Valconcellos ſe rendit avec le reſte de l'Armée. On ouvrit la Tranchée, & l'on dreſſa ſans différer les Batteries. Don François d'Avila Orécon commandoit dans la Place, ayant ſous ſes ordres quatre cens hommes d'Infanterie, & quarante Chevaux, avec toutes les proviſions de bouche & de guerre néceſſaires pour une longue défenſe. Il ne tint cependant que quatre jours, au bout deſquels il fut obligé de ſe rendre.

1658. En 1658 les Eſpagnols ſe mirent en campagne avec une Armée de quatorze mille hommes d'Infanterie & de cinq mille Chevaux. Quelques Partis de

(*) L'Auteur des *Délices*, qui fait mention du Siège de cette Place, dit qu'elle fut priſe en 1658. Voyez ci-deſſous l'Article OLIVENÇA.

de cette Armée coururent d'abord le Païs, & s'emparèrent de S. Eulalie 1658.
& de Villa Boceim. Ils n'employèrent que cinq jours à ces deux conquêtes. La Cavalerie marcha enſuite pour inveſtir Elvas, dont le ſiège étoit réſolu. Trois Régimens d'Infanterie allèrent d'abord s'emparer du Monaſtère de St. François, qui n'étoit gardé que par une Compagnie d'Infanterie, laquelle n'ayant pas eu le tems de ſe retirer, fut contrainte après une vigoureuſe réſiſtance de ſe rendre à la diſcrétion de l'Ennêmi. Les Caſtillans travaillèrent enſuite avec ardeur à leurs lignes de Circonvallation. La Ville étoit en état de ſoutenir un long Siège, d'autant plus que la Garniſon en étoit nombreuſe & pourvue de toutes choſes. Les Caſtillans après s'être emparés du Monaſtère de St. François, ſe rendirent maitres du Fort ſitué ſur la Montagne de Notre-Dame de Grace. Ils y bâtirent un Fort, où ils mirent quelques pièces de Canon.

Le ſiège fut bientôt pouſſé avec vigueur, & les Portugais firent de leur côté de grands efforts pour en retarder le progrès. Ces derniers firent une ſortie ſur le Quartier du Roi, laquelle eut tout le ſuccès qu'on pouvoit eſpérer. Mais cet avantage ne pouvoit réparer les pertes que les maladies cauſoient tous les jours dans la Place. Les Soldats & les Officiers y mouroient en foule, & la conſternation y regnoit de toutes parts. L'air étoit infecté, & l'on ne pouvoit ſuffire à donner la ſépulture à ceux qui mouroient de cette eſpèce de contagion, qui devenoit de jour en jour plus dangereuſe par l'épuiſement du travail qu'il falloit ſupporter, & par la mauvaiſe nourriture qu'on étoit obligé de prendre. Les Caſtillans ne ſouffroient pas moins dans leur Camp. Eprouvant l'intempérie de l'air, ainſi que les Portugais, ils ſe trouvoient dans un tel épuiſement, qu'on ne pouvoit trop s'étonner comment ils réſiſtoient aux fatigues que le ſervice éxigeoit. Auſſi les Soldats rebutés déſertoient en foule, & paſſoient du côté des Portugais. Ce ſiège fut long & meurtrier; mais enfin les Portugais ayant reçu un puiſſant ſecours, attaquèrent les Eſpagnols & remportèrent ſur eux une grande Victoire.

Les Eſpagnols étoient occupés depuis longtems au ſiège de Moncao. Le Marquis de Viana s'opiniâtra à réduire cette Place, où l'on ne tarda pas à ſouffrir beaucoup. Les Femmes de la Ville, qui d'abord s'étoient occupées à panſer les bleſſés, & à ſervir les malades, s'accoutumant inſenſiblement aux fatigues & aux veilles, devinrent de braves Soldats, qui prirent les armes ſous les ordres d'Helène Pérès, Veuve de Jean Figueira. Elle conduiſit ſa Troupe ſur la breche, & lui fit affronter les plus grands périls. Les Eſpagnols fixèrent le jour de l'aſſaut au prémier de Février. Les Aſſiégés qui en furent avertis, ſe poſtèrent dans les endroits des murailles, où il y avoit le plus à craindre. Helène Pérès voulant partager le péril de cette journée, conduiſit toutes les Femmes de la Ville ſur la Breche. Les Eſpagnols s'y préſentèrent avec audace; mais on fit un ſi grand feu, & on jetta tant de pierres ſur eux, qu'on les précipita en bas. Les Femmes ſe comportèrent dans cette occaſion avec beaucoup d'intrépidité. Cependant toute la valeur

1658. leur des Portugais ne put empêcher que les Ennemis ne demeuraſſent maîtres du Chemin-couvert. Le Gouverneur voyant ſa Garniſon hors d'état de ſoutenir un ſecond aſſaut, ſe détermina enfin à capituler.

1659. Une guerre ſi longue épuiſoit inſenſiblement les deux Royaumes. La plupart des Villes manquoient d'habitans, les campagnes étoient déſertes, le commerce languiſſoit, tout ſe reſſentoit des terribles effets de la guerre. La Reine de Portugal, dont le courage ferme embraſſoit tout le poids du gouvernement, vit qu'elle ne pouvoit ſoulager ſes peuples, ſans le ſecours de quelque Puiſſance étrangère. Elle ſe détermina d'envoyer en France le Comte de Soure, en qualité d'Ambaſſadeur. Ses Inſtructions portoient entr'autres, de prier le Roi très Chrétien d'envoyer aux Portugais quatre mille hommes d'Infanterie, & mille Chevaux, & de mettre enfin la dernière main à une Ligue offenſive & défenſive entre les deux Couronnes contre l'Eſpagne.

Cet Ambaſſadeur étoit déja parti de Lisbonne, lorſqu'il apprit que la Paix entre la France & l'Eſpagne étoit ſur le point d'etre conclue, & qu'il y avoit déja une ſuſpenſion d'armes en France. Louis XIV entroit dans ſa vintième année. La Reine ſa mère, Anne d'Autriche, ſœur de Philippe IV Roi d'Eſpagne, gouvernoit toujours la France, avec le ſecours du Cardinal Mazarin ſon Prémier Miniſtre. On ne s'entretenoit alors en France que du mariage de ce jeune Prince, pour lequel on propoſoit quatre Princeſſes, Donna Catherine, Infante de Portugal, qui depuis fut Reine d'Angléterre; Henriette d'Angléterre, depuis Ducheſſe d'Orléans; Marguérite de Savoye, qui devint Ducheſſe de Parme; & l'Infante d'Eſpagne, Donna Marie-Thereſe.

On préféra cette dernière à toutes les autres, tant parce qu'elle étoit la nièce de la Reine de France, que parce qu'on eſpéroit de trouver de plus grands avantages dans l'alliance de l'Eſpagne, que dans celle de Portugal, d'Angléterre ou de Savoye. Toutes les vues, toutes les intrigues du Cardinal Mazarin & de la Reine, ne tendoient qu'à ce but. Les Négociations qu'on entretenoit tantôt avec la Savoye, tantôt avec l'Angléterre, & tantôt avec le Portugal, n'avoient pour objet que d'inquiéter l'Eſpagne, pour la déterminer à cette alliance. Comme cette Monarchie ne reſpiroit que la paix avec la France, Monſieur de Lionne, qui avoit été envoyé à Madrid pour travailler à cette paix, déclara aux Miniſtres de Philippe IV qu'on ne devoit jamais eſpérer de la conclure qu'à cette condition.

Philippe, qui n'avoit plus qu'un fils unique, lequel regna après lui ſous le nom de Charles II, craignant que, ſi ce jeune Prince venoit à mourir, la France n'inondât l'Eſpagne de ſes Troupes, pour s'aſſurer de la ſucceſſion, ne pouvoit ſe réſoudre à donner ſon conſentement au mariage qu'on propoſoit. Cependant, lorſque la Reine ſon épouſe ſe trouva groſſe en 1658, il parut s'éloigner beaucoup moins de l'alliance de la France. Alors la Régente pour achever de l'y déterminer, fit ſemblant de ne plus y penſer; & le Comte de Cominges, Ambaſſadeur en Portugal, négocia publiquement

ment le mariage de Louis XIV avec l'Infante Catherine. Enſuite on aſſura 1659.
que le jeune Monarque alloit enfin épouſer Marguérite de Savoye; &, pour ne laiſſer aucun doute, on publia que la Régente alloit ſe rendre à Lion avec le Roi ſon fils, afin de conclure cette alliance avec la Ducheſſe de Savoye ſa Belle-ſœur. En effet, cette dernière partit de Turin pour Lion avec les Princes ſes enfans, & la Princeſſe Marguérite.

Sur ces entrefaites, la Reine d'Eſpagne accoucha de l'Infant de Caſtille. La naiſſance de ce jeune Prince raſſura Philippe, au ſujet de la ſucceſſion de ſon Royaume, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à voir paſſer dans la Maiſon de Bourbon. Perſuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre à cet égard, il ſe répentit de n'avoir point conſenti au mariage de Marie-Thérèſe ſa fille, avec le Roi de France. Voulant le renouer, & rompre celui qu'on projettoit, il fit partir en poſte pour Lion Antoine Pimentel. On l'y reçut d'abord aſſez froidement; mais il ne ſe rebuta point, & il empêcha enfin la concluſion du mariage de Louïs XIV avec Marguérite de Savoye. Les deux Cours ſe ſéparèrent, celle de France reprit le chemin de Paris, & l'autre la route de Turin. Madame Royale de Savoye partit fort mécontente de la Régente & du Cardinal.

Ce fut dans ces conjonctures que les Caſtillans perdirent la Bataille d'Elvas. Don Louis de Haro en conçut une haine ſi implacable contre les Portugais, qu'il mit tout en œuvre pour faire la paix avec la France, & terminer le mariage de l'Infante d'Eſpagne avec Louis XIV. Dans un Conſeil tenu à Madrid, pour ſavoir de quelle Puiſſance on ſe ſerviroit pour être médiatrice dans cette affaire, on propoſa d'abord le Pape, enſuite l'Empereur, & enfin la République de Véniſe. Mais on ne ſe ſervit ni des uns ni des autres. On convint que le Cardinal Mazarin, & Don Louis de Haro ſe rendroient ſur les Frontières, pour terminer de ſi grands différends.

Vers cette partie de la Mer Océane, où les Monts Pyrénées commencent à ſéparer la France de l'Eſpagne, ſe tint donc ce célebre Congrès, où le Cardinal Mazarin & Don Louis de Haro conclurent la fameuſe paix, qu'on a toujours appellée la paix des Pyrénées. On avoit choiſi pour le lieu des Conférences, l'Iſle des Faiſans (*) formée par la rivière de Bidaſoa, qui ſépare Fontarabie (†) derniere place de la Province de Guipuſcoa, appartenante à l'Eſpagne, d'avec la Ville d'Andaye, dans la Biſcaye Françoiſe.

Au milieu de cette Iſle, on conſtruiſit une eſpèce de Palais de bois, qui ſervit d'abord aux Conférences des deux Miniſtres, enſuite à l'entrevue des deux Monarques contractans, & enfin à la concluſion du Mariage de l'Infante d'Eſpagne avec le Roi de France. On ſe rendoit à ce Palais par deux ponts de bateaux, l'un du côté de la France, & l'autre du côté de l'Eſpagne. Ils aboutiſſoient à une grande Sale, d'où l'on pouvoit voir les deux

cx-

(*) On parlera ci deſſous de cette Iſle. Voyez la Table au mot Faisans (l'Iſle des).

(†) Vous trouverez ci-après le Plan & la deſcription de cette Ville.

1659. extrémités des ponts. La Sale étoit partagée en deux portions égales, l'une dans la partie de la France, & l'autre dans la partie de l'Eſpagne. On paſſoit de l'une dans l'autre par une grande porte de communication. A cette même Sale aboutiſſoient deux Corridors, de l'un & l'autre côté, qui conduiſoient à une Chambre richement ornée, où l'on trouvoit deux ſièges pour les deux Rois, tous les deux placés dans la partie qui étoit de la dépendance de leur Royaume. A côté des deux Corridors étoient encore deux Chambres & deux Cabinets, que chacune des deux Puiſſances avoit meublés à ſes dépens.

Pendant tout le tems que durèrent les Conférences, Don Louis de Haro & le Cardinal Mazarin ſe retiroient la nuit, l'un à Fontarabie, & l'autre à Saint Jean de Luz. Le Comte de Soure, que le Roi de Portugal avoit envoyé en France, ſe rendit auſſi dans cette dernière Ville, où il eut une conférence avec le Cardinal. Il devoit travailler à faire entrer le Portugal dans le Traité de paix. Mais le Cardinal avoit déja réſolu de ſacrifier les Portugais, pourvu qu'il y trouvât quelque avantage; & ſi il parut quelquefois ſoutenir leurs intérêts, ce ne fut que pour embaraſſer les Eſpagnols, & les conduire au but qu'il s'étoit propoſé.

Ce fut le 20 de Novembre 1659 que la paix des Pyrénées fut conclue & ſignée. Par cette Paix, le Roi d'Eſpagne céda à la France la plupart des Places qu'elle avoit priſes dans les Comtés d'Artois, de Haynaut, de Flandre, & dans le Duché de Luxembourg; & il en obtint quelques autres, qui lui étoient néceſſaires pour aſſurer celles qui lui reſtoient. Il ceda les Comtés de Rouſſillon & de Conflans en Eſpagne, & reçut tout ce que la France occupoit encore dans la Comté de Bourgogne & dans l'Etat de Milan. Philippe renonça encore aux prétentions de ſa Maiſon ſur l'Alſace, cédée par le Traité de Munſter à la France, & Louis s'obligea en conſéquence à payer trois millions de florins aux Archiducs d'Autriche. Le Roi d'Eſpagne s'engagea de plus à tirer la Garniſon de la Ville de Juliers, qui appartenoit à l'Électeur Palatin; & le Roi de France promit de ſon côté d'abandonner le Portugal, & de ne lui plus donner aucun ſecours directement ni indirectement. Les deux Rois règlèrent encore dans ce Traité les intérêts des Ducs de Lorraine, de Savoye, de Modene, de Mantoue, & de Monaco, qui avoient ſuivi le parti de l'un ou de l'autre, & ſe reconcilièrent également avec eux.

1660. Dès que cette Paix eut été conclue entre la France & l'Eſpagne, on ne douta preſque plus que le Portugal ne dût ſuccomber ſous l'effort de ſes Ennemis. On employa de part & d'autre toute la Campagne de 1660 à augmenter les Troupes, à fortifier les Places, à rétablir les Finances, & à ſe faire de nouveaux Alliés. Dans l'Alenteyo les opérations militaires ſe bornèrent à un Combat de Cavalerie, où les Portugais demeurèrent les Vainqueurs. Comme les Portugais avoient beſoin d'un prompt & puiſſant ſecours, ils firent cette année avec l'Angleterre un Traité, qui portoit entr'autres choſes. Que le Roi de Portugal pourroit lever dans les trois Royau-

yaumes d'Angléterre dix mille hommes d'Infanterie, & deux mille cinq cens Chevaux, pour défendre ſes Etats contre le Roi Catholique: Qu'il pourroit fréter juſqu'à vingt-quatre Vaiſſeaux de guerre, pour s'en ſervir à ſes diſpoſitions: Qu'on lui permettoit d'acheter en Angléterre toutes les armes néceſſaires aux Troupes, & qu'il feroit paſſer ces Troupes dans ſon Royaume, lorſqu'il le jugeroit à propos. Ce Traité fut très favorable aux Portugais dans les circonſtances où ils ſe trouvoient. Ils obligeoient les Caſtillans à ſonger à rétablir leur marine, ce qui ne pouvoit manquer de leur cauſer de grands embaras. 1660.

En 1661 on pouſſa la guerre aſſez vivement dans la Province d'entre Douro & Minho. L'Armée du Marquis de Viana, Général Eſpagnol, étoit compoſée de dix mille hommes d'Infanterie & de dix-huit cens Chevaux, avec dix pièces de canon. Le Comte de Prado, qui commandoit les Portugais, avoit une Armée d'onze mille hommes d'Infanterie, & de quinze cens Chevaux, avec ſix pièces d'Artillerie. Après deux jours de marche, les deux Armées ne furent qu'à une lieue de diſtance l'une de l'autre. Lorſqu'elles ſe trouvèrent à la portée du Canon, elles commencèrent à faire jouer de part & d'autre l'Artillerie. Comme celle des Portugais avoit l'avantage du lieu, elle cauſoit de grands ravages dans le Camp des Eſpagnols. D'ailleurs l'Infanterie ſe détachoit par bandes, & il n'y avoit point de moment dans la journée, & ſouvent dans la nuit, qu'il ne s'y paſſât quelque action, où l'on répandoit toujours beaucoup de ſang. 1661.

Le Comte de Saint Jean ayant obſervé que les Eſpagnols avoient fait camper quatre cens Chevaux hors des Retranchemens, réſolut de les enlever, quoiqu'il fallût pour l'éxécuter, braver toute l'Artillerie & la Mouſqueterie des Ennemis. Il marcha pendant la nuit avec ſix cens Chevaux & mille Fuſiliers, & arriva à la portée des Ennemis ſans être apperçu. Le Comte ne leur donna pas le tems de ſe reconnoître. Il fit ſonner la charge. Les Eſpagnols ſurpris, épouvantés, cèdent à la furie des Portugais. Ils ſont dans un moment diſperſés, & taillés en pièces. La Garniſon de Valence qu'on avoit avertie, fit en même tems une ſortie, ſur les gardes avancées, qui étoient du côté de la Ville. Elles furent toutes enlevées ou maſſacrées. L'allarme & l'épouvante règnoient dans tout le Camp. On couroit aux armes, & l'on ne ſavoit où marcher d'abord. Tandis qu'ils délibéroient à prendre un parti, leurs gardes furent enlevées, & leurs quatre cens Chevaux maſſacrés.

Pour achever de rebuter les Eſpagnols, le Comte de Prado fit approcher ſes Batteries de leur Camp, ſur lequel on tira ſans diſcontinuer avec un grand ſuccès. Le Comte de St. Jean arrêtoit en même tems tous les Convois qu'on envoyoit dans ce Camp, & empêchoit qu'on en ſortît pour aller au fourage. Alors le Marquis de Viana ſe détermina à ſe retirer. Il abonna ſon Camp avec tant de ſecret, d'ordre & de diligence, que les Portugais n'en eurent connoiſſance, que lorſqu'il fut arrivé au Fort St. Louis Gon-

1661. Gonzague. Le Comte de Prado après avoir fait détruire les Retranchemens du Camp des Eſpagnols, alla attaquer le Fort de Bethléem, dont il ſe rendit maître.

Au milieu de toutes ces hoſtilités François de Mélo, Ambaſſadeur de Portugal à la Cour d'Angléterre, travailloit à Londres avec beaucoup de ſoin à terminer le Mariage de Cathérine, Infante de Portugal, avec Charles II, Roi de la Grande Brétagne. La Princeſſe de Portugal n'étoit pas la ſeule, qu'on propoſât au Roi d'Angléterre pour Femme. Le Cardinal Mazarin lui offrit ſa Nièce, la fameuſe Hortenſe Mancini, ſi célèbre par ſa beauté & par les graces de ſon eſprit. Le Comte de Briſtol mit ſur les rangs la ſœur du Duc de Parme, qui épouſa enſuite le Roi Jaques, Frère de Charles. Le Roi d'Eſpagne de concert avec le Roi de Dannemark & la République de Hollande, propoſa de ſon côté, ou l'Impératrice Veuve, ou la Fille du Roi de Dannemark, ou Marie Princeſſe d'Orange, ou la Princeſſe de Ligne. Il lui étoit indifférent que Charles épouſât une des quatre, pourvu qu'il donnât l'excluſion à l'Infante de Portugal. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour d'Angléterre ôſa menacer Charles II d'une Guerre avec l'Eſpagne & la Hollande, s'il épouſoit l'Infante de Portugal. Le Roi plus indigné qu'intimidé de cette menace perſiſta dans ſon deſſein. Après ſon Couronnement, il convoqua ſon Conſeil Privé, auquel il fit part du deſſein où il étoit d'épouſer Cathérine, Infante de Portugal. Tout le monde l'approuva, & on trouva que cette Alliance ne pouvoit être qu'honorable pour la Maiſon Royale & utile pour toute la Nation. Cette approbation générale cauſa une grande joie à l'Ambaſſadeur de Portugal, & un dépit mortel à l'Ambaſſadeur de Caſtille.

Le Roi d'Angléterre travailla alors avec ardeur à établir ſolidement ſur le Trône la Famille Royale de Portugal. La choſe étoit facile. Le Cardinal Mazarin n'étoit plus. Il étoit mort à Vincennes le 9 de Mars, âgé de près de 59 ans. C'étoit ce Miniſtre, qui, pour complaire à la Reine Anne, Mère de Louïs XIV, avoit engagé le Roi de France à ſacrifier contre ſes véritables intérêts le Portugal à l'Eſpagne. Mais dès qu'il fut mort, Louïs XIV changea de Syſtème, en prenant lui-même en main les rênes de ſon Etat. Ce Prince entra non-ſeulement dans les vues, que le Roi d'Angléterre voulut lui inſpirer, mais il déclara même peu de tems après la Guerre à l'Eſpagne. Le Roi d'Angléterre ſigna un Traité au ſujet de ſon Mariage avec l'Infante de Portugal. L'Ambaſſadeur de Portugal, après l'avoir auſſi ſigné au nom du Roi ſon Maître, & de Louïſe de Guſman, Reine & Régente du Royaume de Portugal, partit pour Lisbonne, où il fut reçu de la Reine avec les marques les plus vives d'amitié & de reconnoiſſance.

Le Traité que ſigna Charles II, au ſujet de ſon mariage avec l'Infante de Portugal, contenoit en ſubſtance: Que le Roi de Portugal cederoit la Ville & Forteresſe de Tanger en Afrique au Roi de la Grande Brétagne; qu'il donneroit en dot à l'Infante ſa Sœur, deux millions de Cruſades; que le Roi d'An-

d'Angléterre permettoit à la Reine ſa femme le libre exercice de la Religion Catholique & Romaine, ainſi qu'à toute ſa Maiſon; qu'un an après l'arrivée de cette Princeſſe en Angléterre, le Roi lui aſſureroit pour ſon appanage trente mille livres Sterling de rente par an; que le Roi de Portugal cederoit au Roi de la Grande Brétagne l'Iſle de Bombaim, dans l'Inde Orientale; qu'il ſeroit permis à tous les Négocians Anglois d'établir quatre Familles dans chaque Ville des Indes ou de l'Amérique; que la nouvelle Reine d'Angléterre rénonceroit à tous les droits à la Couronne de Portugal, comme Reine d'Angléterre, & qu'elle n'y pourroit prétendre que comme Reine immédiate de Portugal. 1661.

Tandis que la Régente de Portugal travailloit avec tant de ſuccès à affermir la Couronne ſur la tête du Roi ſon fils, ce Prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de ſa conduite. Emporté par l'impétuoſité de ſon tempérament, il ſe livra à tous ſes caprices, qui inſenſiblement le conduiſirent à ſa perte. Dans les prémiers inſtans de ſa jeuneſſe, il ne connoiſſoit point de plus grand plaiſir, que de voir battre à coups de fronde les enfans du petit Peuple. Parmis ceux-là, Antoine de Conti Vintimiglia, natif de Lisbonne, & originaire de Vintimiglia, Ville de l'Etat de Gênes, ſçut enchainer toutes ſes inclinations. Le Roi l'entretenoit ſouvent. Conti, vif, hardi, lui faiſoit des préſens de Frondes de ſoie, de couteaux dorés, & d'autres choſes ſemblables, proportionnées à l'âge du Roi. La Reine ne put jamais empêcher cette familiarité. On trouvoit une porte dans une Cour du Palais, qu'on appelle la Cour du Lion: c'étoit par cette porte qu'Alfonſe avoit accoutumé de faire venir à des heures extraordinaires Antoine Conti, Jean Conti ſon Frère, avec d'autres jeunes gens, parmis leſquels ſe trouvoient quelques Maures & quelques Negres, qui s'éxerçoient en ſa préſence à toutes ſortes d'exercices violens. Le Roi lui-même ſe mêloit quelquefois parmis eux, tantôt il luttoit, tantôt il lançoit la barre, & tantôt il ſe battoit à coups de poing. 1662.

On ne put jamais l'arracher à un commerce ſi bas. Ses jeux ordinaires, & ſes divertiſſemens devinrent même publics. Il ne comptoit s'être bien amuſé, que lorſqu'il y avoit eu bien du monde bleſſé ou eſtropié. Il faiſoit ſouvent lâcher des Dogues dans la grande Place du Palais, où il arrivoit ſouvent que ces Animaux ſe jettoient ſur le Peuple, & mordoient dangereuſement. On voulut lui faire apprendre des armes, mais on ne put jamais l'obliger à ſe ſoumettre à aucune des règles pratiquées dans cet art. Il ſe jettoit avec fureur ſur ſes Adverſaires, & tâchoit toujours de leur porter des coups dangereux. Jean Conti, Frère d'Antoine, qui étoit auſſi devenu ſon Favori, ôſa juſques dans le Palais faire des violences dignes des plus honteux châtimens. Le Roi les lui pardonna. Cette impunité enhardit les autres, & la Ville devint bientôt un lieu dangereux, où l'on n'ôſoit plus marcher ſans prendre des précautions. Cette conduite honteuſe excita le murmure du Peuple, & du murmure on vint à mépriſer hautement le Roi. En même tems l'Infant Don Pèdre, Frère d'Alfonſe, devint plus cher à tout le Royaume.

1662. Bientôt Alfonſe n'eut plus aucun égard pour les remontrances du Comte d'Odémira, qui étoit chargé de ſon éducation. Alors la faveur de Conti fut telle, qu'il diſpoſoit du Roi au gré de ſes déſirs. La plupart de ceux qui approchoient le Prince réuniſſoient en eux tous les vices à la fois, le menſonge, la flatterie, l'avarice, l'indécence honteuſe des diſcours, l'orgueil, l'ignorance, & la ſotte vanité. Un jour le Roi s'étant rendu à Azeytaon, Maiſon du Duc d'Aveiro, il rencontra un Taureau ſur ſon chemin, & l'irrita de telle manière, que cet Animal ſe jetta ſur ſon cheval, qui ſe cabra, & le renverſa par terre avec tant de violence, qu'il en perdit les ſens. Il fallut le ſaigner cinq fois pour le rétablir de cet accident.

Un ſoir revenant du Palais, il attaqua deux hommes, & en renverſa un, qu'il eût tué s'il ne ſe fût mis en défenſe. Peu de jours après s'étant écarté avec un ſeul Valet de pied, il rencontra trois hommes, & les chargea bruſquement l'épée à la main. Comme il étoit botté, il s'embaraſſa de manière, qu'aux prémiers coups qu'on lui porta, il tomba par terre, bleſſé dans l'aine. On courut à ſon ſecours, & on le ramena dans le Palais, où on le panſa. Lorſqu'il fut guéri de cette bleſſure, le Conſeil d'Etat ordonna du conſentement de la Reine, qu'on iroit en corps pour le ſupplier de prendre plus de ſoin de la conſervation de ſa Perſonne Royale. Dom Nunno Alvarès Péreira, Duc de Cadaval, porta la parole.

Alfonſe au-lieu de profiter des répréſentations qu'on lui fit, n'en devint que plus féroce, & il ajouta à cette féroeité un libertinage honteux. Il ſortoit la nuit avec les deux Conti, & quelques autres braves armés comme lui. Il couroit dans les rues avec eux, & entroit dans les lieux infames, où il exerçoit toute ſorte de violences ſur les femmes qu'il y trouvoit. Un jour qu'il ſe faiſoit tranſporter dans une Egliſe pour y voir une jeune Fille, il rencontra ſur ſon chemin le Caroſſe du Vicomte d'Aſſéca. Ses gens crièrent d'une manière indécente aux gens du Vicomte de s'arrêter; les gens du Vicomte qui ne connurent point le Roi, y répondirent vivement; la diſpute s'échauffa, on en vint aux mains. Le Roi, au-lieu d'appaiſer ce tumulte, en ſe nommant, ſortit de ſa Litière avec Jean Conti, & porta le Piſtolet à la gorge du Vicomte déja bleſſé, qu'il eût tué ſi le Piſtolet eût fait feu.

La Régente n'ayant pu arrêter ce torrent, ſépara l'Infant Don Pèdre d'avec le Roi, pour le mettre en état de gouverner le Royaume, à la place de ſon Frère, qui devenoit de jour en jour moins propre pour ſoutenir la majeſté & le poids d'une Couronne. Tout cela donna de l'ombrage au Roi, qui en témoigna ſon mécontentement. Enfin ſa conduite devint ſi déréglée, que la Reine n'en pouvant plus ſoutenir la vue, réſolut de lui remettre le Gouvernement & de ſe retirer. Les Miniſtres la conjurèrent d'en différer du moins l'exécution, juſqu'à ce qu'on eût chaſſé d'auprès du Roi ceux qui l'entretenoient dans ſes débauches. Cette réſolution ayant été priſe, la Reine fit arrêter Jean & Antoine Conti, qui furent envoyés au Bréſil. Cette nouvelle jetta le Roi dans une eſpèce de fureur, mais il diſſimula pendant

dant quelque tems ſon reſſentiment. La Reine prit alors le parti de ſe dé- 1662.
charger du Gouvernement.

Les Eſpagnols ſe flattèrent de réduire aiſément le Portugal, gouverné 1663.
par un Prince furieux & imbécille. Après avoir mis une Armée conſidérable ſur pied, ils en donnèrent le commandement à Don Juan d'Autriche, qui entra en campagne vers le ſix de Mai. Le Roi de Portugal nomma pour Capitaine des Armées, & Province d'Alenteyo, Don Sanche Emmanuel, qu'on avoit fait Comte de Villaflor. Les Eſpagnols ſe rendirent le quatorze de Mai devant la Ville d'Evora, que Don Diègue Cavalhéro avoit déja inveſtie avec deux mille Chevaux.

A cette nouvelle Villaflor ſe mit en marche pour aller ſecourir cette Place. Il avoit réſolu de combattre les Eſpagnols, mais toutes ſes eſpérances s'évanouïrent dans un moment. Il apprit que Mirande, Gouverneur d'Evora, ſaiſi de crainte & de terreur, s'étoit lâchement rendu, & que les Eſpagnols étoient maitres de cette Place. La priſe de cette Ville fut ſuivie d'un Combat, où les Portugais remportèrent une Victoire qui ſauva le Portugal, & fit avorter les deſſeins que les Eſpagnols avoient formés après la priſe d'Evora. Cette Victoire fut complète. Les Portugais prirent huit pièces d'Artillerie, quantité d'armes, quatorze cens Chevaux, deux mille chariots, chargés de munitions & de richeſſes immenſes (*).

L'Etat ſe trouvoit toujours déchiré par les diviſions qui règnoient à la Cour. Les Favoris du Roi travailloient à éloigner d'auprès de ſa perſonne tous ceux de qui ils pouvoient craindre quelque choſe. Ils en vouloient ſurtout à ceux, qui avoient été attachés aux intérêts de la Reine. Ils réſolurent enfin d'éloigner abſolument cette Princeſſe, dont ils rédoutoient l'eſprit & la ſageſſe. Le Roi, pour leur complaire, lui envoya des ordres, afin qu'elle eût à ſe retirer dans un Couvent.

Ce Prince n'obſerva plus alors aucune bienſéance. Il ſortoit toutes les 1664.
nuits avec deux Troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, qu'il appelloit baſſe & haute Patrouille. Les Braves, qui la compoſoient, étoient de vrais Scélérats. Ils attaquoient indifféremment tous ceux qu'ils rencontroient, & le Roi les imitoit, en leur donnant des louanges exceſſives, lorſqu'ils rapportoient leurs épées teintes de ſang. Le déſordre règna bientôt dans Lisbonne, & le crime reſta impuni. Le Roi porta ſon extravagance juſqu'à vouloir faire aſſaſſiner le Marquis de Fontes, ſon Grand Chambellan; juſqu'à vouloir faire périr le Comte d'Ericeira, dans ſon Caroſſe, avec ſa Femme, ſa Fille & ſon Frère; juſqu'à faire charger le Peuple dans une proceſſion ſolemnelle; juſqu'à ſouffrir que ſes Braves aſſaſſinaſſent près de ſon Palais Pedre Sévérim de Norogna, Sécrétaire des Graces. Ses égaremens étoient toujours accompagnés de débauches honteuſes. Pour detruire les bruits qui couroient de ſon Impuiſſance, il alloit dans des lieux infames,

(*) L'Auteur des *Délices* rapporte ci-deſſous à l'Article *Eſtremos* une particularité curieuſe touchant cette Bataille. Nous y renvoyons le Lecteur.

1664. mes, & faiſoit venir des Femmes dans une Maiſon de campagne, qu'il avoit près d'Alcantara. Il feignit d'avoir eu un Enfant d'une de ces Femmes, & pour rendre la choſe plus vraiſemblable, il la fit cruellement fouetter ſous prétexte d'infidélité. Il fit rappeller cette année Antoine & Jean Conti, qui furent reçus à Lisbonne au bruit de l'Artillerie & des fanfares des Trompettes.

Les expéditions de cette Campagne ſe réduiſirent à la priſe de Valence d'Alcantara, Ville riche, & des plus conſidérables de l'Eſtramadoure Eſpagnole. Elle eſt ſituée ſur une éminence. Don Jean d'Ayala Mexia, homme d'une grande réputation, y commandoit. La Garniſon conſiſtoit en trois Régimens d'Infanterie, avec les Païſans du voiſinage, qui s'y étoient retirés. La Place fut attaquée avec beaucoup de vigueur. Comme elle étoit ouverte de tous côtés, le Marquis de Marialva, à qui on avoit donné cette année le commandement de l'Alenteyo, fit ſommer le Gouverneur Eſpagnol de ſe rendre inceſſamment, s'il ne vouloit s'expoſer aux ſuites fâcheuſes d'un Aſſaut. Le Gouverneur déclara, qu'il ne ſe rendroit point, qu'on ne lui eût accordé quatre jours de Trêve, pour voir ſi pendant cet eſpace de tems on ne viendroit pas à ſon ſecours. On ne voulut pas lui accorder cette demande, & il fut arrêté qu'on monteroit le lendemain à l'Aſſaut. Ceux qui furent commandés pour cet effet, partirent au ſignal convenu, qui étoit ſix coups de canon. Malgré tout le feu de la Mouſquetterie de la Place, malgré un déluge de feux d'artifice & de grénades, les Troupes parvinrent juſqu'au haut des Remparts avec une intrépidité admirable. Les Anglois montèrent, & plantèrent leur Drapeau ſur le haut de la Breche. Les Portugais & les François ne ſe comportèrent pas avec moins de courage, & cependant ils furent tous repouſſés & obligés de ſe retirer. La nuit ſuivante on canona la Place avec plus de furie qu'auparavant. Une Bombe étant tombée ſur un Magazin à poudre, cet accident cauſa une perte ſi grande aux Aſſiégés, qu'ils prirent le parti de capituler.

1665. En 1665 il ſe donna une Bataille à Montès Claros, où les Eſpagnols perdirent quatre mille hommes, ſans compter un grand nombre de priſonniers. Les Portugais durent au Maréchal de Schomberg tout l'avantage de cette journée.

Le Roi d'Eſpagne, Philippe IV, qui trainoit depuis longtems une vie languiſſante, mourut cette année le 15 de Septembre, après un règne de 44 ans. Il eut pour ſucceſſeur Charles II ſon fils, qui fut laiſſé ſous la tutèle de ſa mère Marie d'Autriche, ſœur de l'Empereur Léopold.

1666. La Reine de Portugal mourut auſſi l'année ſuivante. Cette Princeſſe d'un génie ſupérieur, & qui eut les vertus de l'un & de l'autre ſexe, fit éclater ſur le Trône toutes les grandes qualités d'une Souveraine, & il ſembla qu'elle eût oublié dans ſa retraite qu'elle eût jamais règné. Après ſa mort on travailla à faire réuſſir le mariage du Roi avec Marie-Eliſabeth-Françoiſe de Savoye, fille de Charles Amédée Duc de Nemours, & d'Eliſabeth de Vendôme.

Cet-

Cette Princeſſe lui fut accordée. Céſar d'Eſtrées ſon oncle, à la mode 1666.
de Brétagne, Evêque & Duc de Laon, & ſi connu ſous le nom de Cardinal d'Eſtrées, la conduiſit en Portugal. Ce Prélat étoit accompagné du Marquis de Ruvigni, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de perſonnes de qualité. La cérémonie de ce mariage ſe fit avec la magnificence ordinaire. Toute la Cour admira la rare beauté de la jeune Reine, l'Infant Don Pèdre frere du Roi en parut vivement touché, Alfonſe ſeul fut inſenſible à ſes charmes.

Les mauvais traitemens que le Roi & ſon Favori Caſtelmelhor faiſoient à Don Pèdre, lui firent prendre le parti de ſe retirer de la Cour. Comme l'Infant étoit aimé, & qu'il donnoit de grandes eſpérances, les Favoris crurent qu'il étoit de leur intérêt de ſolliciter ſon retour, d'autant plus que le Peuple murmuroit ouvertement de la manière dont on traitoit ce Prince. Le Roi le rappella, mais il ne changea pas de conduite à ſon égard.

La jeune Reine n'étoit pas mieux traitée que l'Infant. Bientôt on commença à ne paier ni ſes penſions, ni celles de ſa Maiſon. On lui cachoit avec ſoin les affaires d'Etat, & celles des particuliers auxquelles il paroiſſoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer. D'un autre côté le Roi inſenſible à ſa beauté, n'avoit pour elle que des manières dures & deſobligeantes. Les malheurs de cette Princeſſe, les plaintes que répandoient les Dames du Palais & ſes Officiers, lui attirèrent la compaſſion de tous ceux qui n'étoient pas eſclaves de la faveur.

On ne parloit que de la ſtérilité de la Reine, & on eut tout lieu de ſoupçonner que la qualité de femme du Roi n'étoit qu'un vain titre dont on avoit tâché de couvrir la foibleſſe d'Alfonſe. On augmenta les ſoupçons au ſujet d'une porte que le Roi fit ouvrir à la ruelle du Lit de la Reine, & dont lui ſeul cependant ſe réſerva la clef. La Reine parut allarmée d'une nouveauté qui expoſoit ſa vertu, & ſa gloire. Ses partiſans publioient que le Miniſtre vouloit que le Roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, & qu'il ſe flattoit à la faveur de cette porte myſtérieuſe, de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine.

La patience de la Reine ayant été portée à ſon comble, elle réſolut d'é- 1667.
clater, & de faire connoître une vérité importante qu'elle avoit cru juſqu'alors devoir dérober à la connoiſſance du Public. Après s'être retirée dans le Couvent des Religieuſes de l'Eſpérance, elle écrivit au Roi une Lettre dans laquelle elle lui marquoit entr'autres, qu'elle étoit réſolue de s'en retourner en France, & qu'elle le prioit d'ordonner qu'on lui rendit ſa Dot, puiſque Sa Majeſté ſavoit bien qu'elle n'étoit point ſa femme. La Reine découvrit à l'Infant les motifs de ſa retraite, & elle les fit auſſi connoître aux Miniſtres & aux Conſeillers d'Etat.

Bientôt il ſe forma un puiſſant parti, qui travailla à mettre toute l'autorité entre les mains de l'Infant. Ce Prince n'ôſoit cependant toucher à la Couronne, à moins de s'expoſer à paſſer pour un Uſurpateur. Le Roi ſigna lui-même ſon abdication, & après cette demarche l'Infant prit le

1667. titre de Régent, qui lui fut confirmé par les Etats Généraux du Royaume.

1668, & suiv. Les prémières vues de Don Pèdre furent de procurer la paix avec l'Espagne. Le Roi d'Angléterre s'en rendit médiateur, & le Roi d'Espagne par un Traité solemnel reconnut la Couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il ne manquoit plus au bonheur du Régent que de se voir le mari de sa Belle-sœur. On avoit déja travaillé à la cassation du mariage de la Reine, qui fut enfin déclaré nul & invalide par le Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Lisbonne. Au moien de ces formalités le Régent se vit en état de pouvoir épouser la Reine. On lui conseilla cependant pour l'honnêteté publique d'obtenir une dispense du Saint Siège. Heureusement, & par un concours de hazards qui paroissoient un peu préméditès, Mr. Verjus arriva de France en même tems avec cette dispense. L'Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archévêché de Lisbonne, donna la Bénédiction nuptiale au Régent & à la Reine en vertu de ce Bref, qui fut depuis confirmé par celui du Pape Innocent IX.

Personne n'ôsa parler en faveur de Don Alfonse, qui fut confiné aux Isles Tercères, où il resta jusqu'en 1675 que le Régent l'en retira. Il mourut près de Lisbonne en 1683.

Ce fut dans le tems de cette grande révolution que Louïs XIV déclara la guerre à l'Espagne, sous prétexte de se mettre en possession de ce qu'il prétendoit lui être dû de la succession de Philippe IV, du chef de la Reine son épouse. Dans une seule campagne, qui fut celle de 1667, ses Troupes emportèrent les Villes de Tournai, Douai, Courtrai, Oudenarde, Lille & plusieurs autres. Ces conquêtes furent suivies de celle de la Franche-Comté. Dès le cinq de Février 1668 le Prince de Condé se présenta devant Besançon, & reçut les clefs de cette Ville le sept du même Mois. Louïs XIV fit lui-même le siège de Dole, qui ne tarda pas à se rendre. Salins ouvrit ses portes au Duc de Luxembourg, & toutes les autres Places subirent aussi bientôt le joug du Vainqueur.

Dès progrès si rapides ne pouvoient que donner de l'ombrage aux Puissances voisines. Les Hollandois en furent allarmés, parce qu'ils craignoient quelque irruption du côté de leurs Frontières. Ils furent rassurés par le Traité qui fut conclu à St. Germain en Laie, & celui d'Aix-la-Chapelle termina bientôt après le différend des deux Couronnes de France & d'Espagne.

1672. Cette Paix ne fut pas de longue durée. Louïs XIV ayant déclaré la guerre aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, l'Espagne se déclara en faveur de la Hollande, parce que la perte de cette République eût infailliblement entraîné avec elle la ruine des Païs-Bas Espagnols. Ce Prince commença
1674. la campagne de 1674 par la conquête de la Franche-Comté, qui avoit été restituée à l'Espagne en 1668.

Les François n'eurent pas par-tout le même succès. Les Espagnols avoient

voient eu ſoin d'entretenir des intelligences dans le Rouſſillon, & lorſqu'ils crurent leurs intrigues en état de favoriſer leurs armes, ils ſe mirent en campagne, & remportèrent ſur les François une Bataille, qui les eût peut-être menés à de plus grandes victoires, ſi la révolte des Meſſinois ne les eût obligés de repaſſer en Catalogne. 1674.

La guerre ſe fit cette année avec beaucoup de chaleur, & ſur-tout dans le Brabant, où ſe donna la fameuſe Bataille de Senef. Les François y étoient commandés par le Prince de Condé. Le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, ſe trouvoit à la tête de l'Armée des Alliés, compoſée d'Eſpagnols, d'Allemands & de Hollandois. Les deux partis s'attribuerent l'honneur de cette Journée, qui fut une des plus meurtrières qu'il y eût eu depuis longtems.

En 1675 les François ſe rendirent maitres de Bellegarde en Catalogne, & obligèrent les Eſpagnols de leur céder la campagne. En 1677 l'Eſpagne fut agitée par des troubles, que l'on ne peut regarder que comme les ſuites d'un Gouvernement foible & abandonné à l'ambition des Grands. Ferdinand de Valenzuola, Marquis de Villafier, qui étoit entré dans la faveur de la Reine Régente, étoit accuſé d'abuſer du grand crédit que lui donnoit ſon poſte, pour accumuler des richeſſes. La Reine fut priée de confier l'adminiſtration des affaires publiques à Don Juan d'Autriche, frère-naturel du Roi, lequel promettoit un gouvernement plus moderé & plus juſte. La Reine fut comme contrainte de déférer à ces inſinuations, & elle ne put même ſe diſpenſer d'abandonner ſon Favori à la recherche de ſa conduite. Villafier perdit toutes ſes grandes richeſſes, & fut condamné à être banni en Amérique. Don Juan entra par ce moyen dans le gouvernement, & le Roi étant devenu Majeur, la Reine quitta la Cour, & alla prendre l'habit de Religieuſe. Charles, après s'être fait déclarer Majeur en Caſtille, paſſa en Arragon pour aller prendre poſſeſſion de cette Couronne. 1675. 1677.

La guerre continuoit toujours entre la France & l'Eſpagne. En 1678 le Duc de Noailles ſe rendit maitre de Puyarda dans la Catalogne. Louïs XIV mit lui-même le ſiège devant la Ville de Gand, & ne tarda pas à s'emparer de cette importante Place. 1678.

Au milieu de toutes ces hoſtilités la Paix ſe traitoit à Nimègue, & le Roi d'Angleterre n'omit rien pour porter les Parties à la réconciliation. Par le Traité qui y fut conclu, on convint qu'on rendroit à l'Eſpagne Puyarda dans la Catalogne, la Ville & la Citadelle de Gand, avec d'autres Places que les François leur avoient enlevées dans les Païs-Bas. On céda au Roi de France toute la Franche-Comté & pluſieurs Places des Païs-Bas.

Cette Paix donna lieu au mariage du Roi d'Eſpagne avec Louïſe-Marie fille du Duc d'Orléans, frère du Roi de France. Cette Princeſſe ne ſe réſolut que difficilement à échanger la liberté Françoiſe avec la retraite & les manières gênantes de la Cour d'Eſpagne. Cependant à ſon arrivée à Ma- 1679.

1679. drid, le Roi lui laiſſa une liberté beaucoup plus grande que celle qu'on avoit coutume d'accorder aux Reines d'Eſpagne: Charles s'habilla lui-même à la Françoiſe, & fit tout ce qu'il put pour faire trouver à la Reine le moins de différence qu'il ſe pourroit entre Aranjuès & Verſailles.

1680, & ſuiv. La guerre recommença en 1680 à l'occaſion de quelques nouvelles prétentions que forma la Cour de France. Louïs XIV prétendoit entr'autres, que pluſieurs Places de la Flandre, dont il étoit demeuré le maitre par la dernière paix, avoient des territoires ou des dépendances beaucoup plus amples que les Eſpagnols ne le ſuppoſoient. Ce fut envain qu'on tint une Aſſemblée pour terminer ce différend. Louïs XIV ſe ſaiſit auſſitôt de pluſieurs Places, & força les Eſpagnols de prêter l'oreille aux propoſitions qu'on leur fit. On convint d'une trêve, mais qui ne fut pas de longue durée.

1683. Alfonſe Roi de Portugal étant mort près de Lisbonne en 1683, l'Infant Don Pèdre ſon frère fut couronné Roi. Ce Prince perdit la même année Marie-Elizabeth-Françoiſe de Savoye ſa Femme, qui ne lui laiſſa qu'une Fille, laquelle fut reconnue Princeſſe de Portugal. Pluſieurs Princes la re-

1687. cherchèrent en mariage; mais elle mourut ſans avoir été mariée. En 1687 le Roi épouſa en ſecondes Nôces Marie-Sophie-Elizabeth de Bavière, Fille de Guillaume de Bavière, Electeur Palatin du Rhin, & d'Elizabeth-Amélie, Fille de George Landgrave de Heſſe d'Armſtad. Il eut de cette Princeſſe pluſieurs Enfans, Don Juan né le 30 Aout 1688, & mort le 6 de Septembre ſuivant; Don Juan François-Antoine-Joſeph, né le 2 Décembre 1689; François-Xavier-Antoine-Xavier-Urbain, né le 25 Juin 1691; Antoine-François-Bénédict-Léopold-Théodoſe, né le 15 Mars 1695; Donna Thérèſe-Françoiſe-Joſephe, morte le 6 Février 1704; Don Manuel Prince de Portugal, né en 1697: il étoit en 1734 au ſervice de l'Empereur: de retour en Portugal, il quitta la Cour, dont il avoit quelque ſujet de mécontentement, & ſe retira dans les Païs étrangers; Donna Françoiſe-Xaveira-Joſephe, née en 1699. Outre ces Enfans, le Roi en eut encore de Naturels.

1690. La guerre s'étant allumée entre la France d'un côté, & l'Allemagne & les Provinces-Unies de l'autre, l'Eſpagne entra dans l'alliance de ces deux Puiſſances pour avoir ſatisfaction de la France. La Bataille de Fleurus, qui ſe donna le prémier de Juillet, fit triompher les armes de France de l'Armée Eſpagnole & Hollandoiſe. Le Duc de Savoye, qui s'étoit déclaré pour les Alliés, fut auſſi battu près de Saluces.

1691. En 1691, les François prirent Mons à la vue des Alliés. Ils s'ouvrirent un chemin dans le cœur de la Catalogne par la priſe d'Urgel, & leur Flotte s'étant préſentée devant Barcelone, Alicante, & preſque toutes les autres Villes maritimes d'Eſpagne, elles furent toutes bombardées d'autant plus rudement, que comme elles ne s'y attendoient nullement, elles n'avoient pris aucunes précautions pour s'en garantir.

Le

Le Duc de Noailles attaqua l'Armée Eſpagnole en Catalogne, où elle s'étoit retranchée ſur le bord du Ter. La nouvelle de cette défaite ayant été portée à Saragoſſe, y ſouleva le Peuple contre le François domiciliés dans la Ville: on les maltraita de paroles & d'effet, on les dépouilla, on pilla leurs maiſons, & on en maſſacra même quelques-uns. Les François eurent bientôt l'occaſion d'uſer de répréſailles. Le Duc de Noailles mit le ſiège devant Palamos, s'en rendit maitre, & traita les habitans, comme les François l'avoient été à Saragoſſe. La Place fut abandonnée au pillage, au maſſacre & au feu. Gironne, Oſtalric & Caſtel-ſollit ſubirent auſſi le joug du vainqueur, qui leur fit un traitement plus doux qu'à Palamos. 1694.

L'année ſuivante les Eſpagnols ayant augmenté leurs forces en Catalogne, les François ſe virent dans la néceſſité de ſe tenir ſur la défenſive, & ne ſongèrent qu'à conſerver les conquêtes qu'ils avoient faites, & même à ruiner toutes celles qu'ils ne pouvoient garder. 1695.

En 1696 le Duc de Vendôme fut chargé du commandement de l'Armée de France en Catalogne. Il paſſa le Ter, marcha aux Eſpagnols, les attaqua, & les défit. Après cette victoire, un Corps de Troupes Françoiſes entra dans la Cerdagne Eſpagnole, ſe rendit maitre de tout le Quartier de Barida & du Château d'Ariſſot. 1696.

La guerre ſe faiſoit auſſi en Amérique entre les Troupes des deux Couronnes. Mr. de Pointis y ayant conduit quelques Vaiſſeaux, s'empara de la Ville de Carthagène, la pilla, & y fit un butin conſidérable. Le Duc de Vendôme ſe préſenta la même année devant Barcelone par terre; &, comme le Comte d'Etrées, avec une Flotte de Vaiſſeaux & de Galères, empêchoit en même tems qu'on ne pût porter aucun ſecours à la Ville, le Duc s'en rendit maitre après cinquante-trois jours de Tranchée ouverte. 1697.

Comme le Roi d'Eſpagne ne prévoyoit que des pertes dans la continuation de la guerre, il donna les mains à la paix pour ſes Etats particuliers. Par le Traité qui fut conclu entre les deux Couronnes de France & d'Eſpagne, le Roi Très Chrétien cédoit à Sa Majeſté Catholique toutes les conquêtes qu'il avoit faites depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle, excepté la Comté de Bourgogne & quelques Places des Païs-Bas.

Après la concluſion de cette Paix, le Roi d'Eſpagne changea la plupart de ſes principaux Miniſtres, qui n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers. Comme ce Prince ſe trouvoit ſans héritiers, & qu'on étoit perſuadé qu'il ne pouvoit pas vivre longtems, les Puiſſances intéreſſées à conſerver la tranquilité publique, travaillèrent à partager entre elles les Couronnes d'Eſpagne. 1698.

On négocia pour cet effet en 1699 le fameux Traité de Partage, qui fut tenu ſecret juſqu'au mois de Mars de l'année 1700. On prétend que la France s'aviſa la prémière de ce projet, & qu'elle fit enſuite entrer dans ſes vues l'Angleterre & la Hollande. 1699.

1700. La nouvelle de ce Traité allarma la Cour d'Eſpagne. Elle envoya ordre au Marquis de Canales, ſon Ambaſſadeur à Londres, d'en faire des plaintes à Sa Majeſté Britannique. Peu de tems après le Traité fut rendu publique.

Comme il ne ſe trouva pas du goût du Roi d'Eſpagne, ce Prince fit le 10 d'Octobre ſon Teſtament, qui détruiſoit entierement tous les articles du Traité de Partage. Après ſa mort arrivée le prémier de Novembre, on communiqua d'abord à la France ce Teſtament, dont voici les principaux articles: Que le Roi Catholique ayant reconnu que la Rénonciation qu'avoit faite la feue Réine de France par ſon Contract de Mariage étoit nulle, il croyoit appeller légitimement à la Succeſſion de la Monarchie & de tous ſes Etats le Duc d'Anjou, le ſecond des Princes Enfans de France, attendu que le Dauphin, de même que le Duc de Bourgogne ſon Fils ainé, étoient trop proche de la Couronne de France pour l'abandonner, & que les deux Monarchies ne devoient pas être unies. Par la même diſpoſition le Roi Catholique ſubſtituoit au Duc d'Anjou le Duc de Berri ſon Frère, & en cas que ni l'un ni l'autre de ces Princes n'euſſent point d'Enfans, il faiſoit ſon Héritier Univerſel l'Archiduc Charles d'Autriche, ſecond Fils de l'Empereur, & à ſon défaut, le Duc de Savoye. Pendant l'abſence du Succeſſeur, la conduite de l'Etat étoit confiée à une Jonte ou Conſeil, compoſé du Préſident du Conſeil de Caſtille, du Vice-Chancelier, ou Préſident du Conſeil d'Arragon, du Cardinal Portocaréro, de l'Inquiſiteur Général, d'un Grand d'Eſpagne & Conſeiller d'Etat. La Reine Douairière devoit, en cas d'égalité de Suffrages, avoir la puiſſance de décider, ſinon, ſuivre la pluralité des Voix dans toutes les délibérations. Cette forme de Régence fut auſſi ordonnée, au cas que quelqu'un des Succeſſeurs nommés fût encore Mineur lorſqu'il parviendroit à la Couronne.

Lorſqu'on eut reçu en France une Copie authentique de ce Teſtament, il ſe tint à Fontainebleau un Conſeil, où les avantages du Traité de Partage furent mis en oppoſition avec ceux du Teſtament. Les avis ſe trouvèrent fort partagés, mais celui du Dauphin contribua beaucoup à emporter la balance. Il ſe déclara pour le Teſtament. Le Duc d'Orléans & le Duc de Chartres, firent une proteſtation contre la clauſe du Teſtament, par laquelle l'Archiduc étoit appellé à la Succeſſion immédiatement après le Duc de Berri, prétendant que la Ligne de la Succeſſion devoit continuer en leurs perſonnes, avant que de paſſer à l'Archiduc, & que c'étoit une omiſſion faite au préjudice de leur rang & de leurs Droits. Le Duc d'Anjou fut alors déclaré Roi d'Eſpagne ſous le nom de Philippe V. Il partit le quatre de Décembre de Verſailles dans le Caroſſe du Roi ſon Ayeul, qui voulut l'ac-
1701. compagner juſqu'à Sceaux où on alla diner. Il arriva le 18 de Février 1701 à Buen-Retiro, & il fit ſon entrée à Madrid le 14 d'Avril.

Après cette grande révolution l'Empereur prit le parti de déclarer la guerre à la France, & mit tout en œuvre pour agir avec vigueur en Italie. Quoique les François en euſſent déja fermé l'entrée aux Impériaux, le Prince Eugène ne laiſſa pas de trouver le moien de paſſer par un endroit des Alpes,

pes, qui avoit paru inacceſſible. Il ſe trouva bientôt en état d'attaquer 1701.
l'Armée de France commandée par Catinat, qu'il mit en déroute près de Carpi. Le Duc de Savoye tenoit alors pour la France & l'Eſpagne, & venoit de donner en mariage au Roi Philippe la ſeconde de ſes Filles, la Princeſſe Marie-Louïſe-Gabrielle. Le Mariage fut célébré à Figuères le 7 de Novembre. Le nouveau Roi réſolu de raſſurer l'Italie par ſa préſence, partit de Madrid avec la Reine ſon Epouſe, qui l'accompagna juſqu'à Barcelone, d'où il ſe rendit à Naples le 16 d'Avril 1702. Apres avoir donné tous 1702.
les ordres néceſſaires pour la tranquilité de ce Royaume, il en partit au mois de Juin pour ſe rendre à Milan.

Le Prince Eugène qui avoit déja fait quelques conquêtes en Italie, s'aſſura de Berſello, & prit ſes quartiers dans le Parméſan. Les Impériaux s'étant gliſſés dans Crémone par un viel égoût, tâchèrent envain de ſurprendre cette Ville; ils furent repouſſés, & il fallut qu'ils ſe contentaſſent de la perſonne du Maréchal de Villeroi qu'ils firent priſonnier en cette action.

Le commandement des Troupes Françoiſes fut alors donné au Duc de Vendôme, qui s'empara de Canète, & de Caſtiglione delle Stivere. Le Prince Eugène ayant fait paſſer le Zère à ſon Armée le 15 d'Aout, la mit en ordre de Bataille le long du Pô, entre Croſtolo & le Zère, dans le deſſein de charger l'Ennemi qui s'étoit poſté près de Luzara. Le Combat commença à une heure après midi, & dura juſqu'à deux heures dans la nuit. La perte fut grande de part & d'autre. Les Impériaux y perdirent le Prince de Commerci, & les François y laiſſèrent le Marquis de Créqui. Chacune des deux Armées s'attribua tout l'honneur de cette journée. La retraite des Allemans & la priſe de Luzara ſont des témoignages bien favorables au Roi Philippe, qui donna dans cette occaſion des preuves de ſa bravoure & de ſa prudence.

Cette Bataille fut ſuivie du ſiège de Borgo-Forte. Le Roi s'y ſignala d'une manière extraordinaire. On le vit dans la Tranchée animer les Soldats par ſes libéralités, & s'expoſer à tous les dangers de l'attaque. La Garniſon fut obligée de ſe rendre, après s'être bien défendue. Guaſtalla ſubit le même ſort que Borgo-Forte, malgré les ſoins qu'avoient pris les Impériaux de fortifier cette Place.

Comme l'Angleterre & la Hollande avoient pris le parti de l'Empereur contre la France & l'Eſpagne, Philippe fit publier le 9 de Juin à Madrid ſa déclaration de guerre contre ces deux Puiſſances, après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour garantir les Côtes des inſultes de leur Flotte. On craignoit également pour Cadix, qu'elle devoit attaquer, & pour les Galions qu'on attendoit du Mexique ſous l'eſcorte de dix-ſept Vaiſſeaux de guerre. La Flotte des Alliés parut en effet à la vue de Cadix le 23 d'Aout. Les Troupes de débarquement s'emparèrent d'abord de Rota, de Ste. Marie, & du Fort de Ste. Catherine; mais n'ayant pu s'emparer de Matagorda, elles furent obligées de ſe retirer après avoir échoué dans leur entrépriſe.

En

1703. En 1703 le Duc de Savoye ſe déclara en faveur des Alliés contre le Roi Philippe ſon Gendre. Pendant cette Campagne les François & les Eſpagnols s'emparèrent en Italie de Berſello, de Carpi & de Zélo. Ces progrès n'allarmèrent pas l'Empereur, qui profita de ce tems-là pour faire l'Acte de Ceſſion de ſes Droits ſur la Monarchie d'Eſpagne en faveur de l'Archiduc, qui prit le nom de Charles III.

1704. Ce Prince arriva en Portugal le 6 de Mars 1704. D'abord il fit répandre un Manifeſte, auquel le Roi Philippe ne tarda pas à répondre. En même tems la Guerre fut déclarée entre l'Eſpagne & le Portugal. Philippe marcha contre les Portugais, & leur enleva pluſieurs Places, mais il perdit Gibraltar, que la Flotte Angloiſe & Hollandoiſe aida à prendre. Les Alliés remportèrent encore d'autres avantages en Eſpagne. Ils ſe rendirent maîtres de Valence, d'Alcantara, & d'Albuquerque.

1705. Le Roi Charles s'embarqua à Lisbonne ſur la Flotte Angloiſe & Hollandoiſe, avec le Comte de Péterborough, que la Reine d'Angleterre avoit déclaré Général de ſes Troupes dans l'expédition qu'on méditoit ſur la Catalogne. Le Prince de Darmſtad, qui en avoit été Viceroi ſous le règne de Charles II, ſe joignit au Roi à ſon paſſage devant Gibraltar. La Flotte étant arrivée devant Barcelone, on fit le ſiège du Château Montjouï, qui couvre la Place. Ce Château fut emporté, mais le Prince de Darmſtad fut tué dans une attaque. La Ville ne tarda pas à ſe rendre. Preſque toute la Garniſon de Barcelone prit parti dans les Troupes de Charles III, & tous les Peuples de la Principauté de Catalogne ſe déclarèrent pour lui. Les Royaumes d'Arragon & de Valence ne tardèrent pas à ſuivre cet exemple.

D'un autre côté les Portugais, qui avoient à leur tête le Marquis das Minas, prirent Salvatierra, Valence d'Alcantara, Albuquerque, & le Château de Morvan.

Le Prince Eugene fit auſſi des conquêtes en Italie. Il s'empara de Pont-Oglio, de Pallazzuolo, de Soncino, d'Oſtiano, de Canete, & de Malcaria. Ayant voulu paſſer près de Caſſano, on en vint à une Action, où les Impériaux furent défaits.

En Flandre les Troupes Françoiſes & Eſpagnoles prirent Hui, & ſe ſaiſirent de la Ville de Liège. Marlborough fit reprendre Hui, & força les Lignes des François. Soutleuw & Vliet furent les deux ſeules Places que les Alliés attaquèrent & emportèrent dans les Païs-Bas.

Le Roi Philippe fit arrêter cette année Don Diégo Meſſia Philippe de Guzman, Marquis de Leganez, qui avoit été prémierement Viceroi & Capitaine Général de Catalogne, puis Gouverneur du Milanez, Vicaire Général d'Andalouſie, Alcaïde du Palais Royal du Buen-Retiro, & enfin Capitaine Général d'Artillerie d'Eſpagne. Ce Seigneur avoit toutes les qualités qu'on peut ſouhaiter pour compoſer un mérite accompli. Il étoit bien fait de ſa perſonne, il avoit l'air noble, les manières douces, agréables, engageantes; il avoit beaucoup d'eſprit, l'ame belle, & une bravoure qui lui

lui avoit aquis beaucoup de réputation à la guerre. Sa générosité n'avoit pas de bornes, & sa dépense pour sa table, pour ses équipages & pour les magnifiques présens qu'il faisoit, alloit si loin, que ses revenus, quoiqu'ils fussent fort grands, n'y pouvoient pas suffire. 1705.

Sa conduite fut applaudie de tout le monde jusqu'à l'avènement de Philippe V à la Couronne d'Espagne, où elle commença à devenir suspecte. Le trop grand attachement qu'il fit paroître aux intérêts de la Maison d'Autriche, ayant obligé le Roi de le faire observer de près, ceux qui veilloient à ses actions, trouvèrent dans ses démarches des soupçons assez bien fondés pour déterminer Philippe à s'assurer de sa personne, desorte qu'il donna ordre au Prince de Tserclas, l'un de ses Capitaines des Gardes, de l'arrêter, lorsqu'il iroit à Buen-Retiro, ce qu'il exécuta la veille de la Fête-Dieu de l'année 1705, à six heures du matin.

Un coup si terrible & si peu attendu ne fut pas capable d'ébranler la fermeté de ce Seigneur. Sans s'allarmer, il rendit son épée au Prince de Tserclas avec un air de gayeté en apparence aussi grande que s'il lui en eût fait présent. Il fut ensuite conduit à une Porte du Parc de Buen-Retiro, où un carosse environné de Gardes l'attendoit, pour l'escorter à Pampelune sous la conduite du Sieur Lalé, Gentilhomme Irlandois, & Exempt des Gardes du Corps, lequel le consigna au Gouverneur du Château, avec ordre de la part du Roi de ne le laisser parler à personne.

Sa prison fut longue, après quoi il fut conduit sous une grosse escorte à la Citadelle de Bayonne, où il fut retenu assez longtems, mais avec moins de sévérité qu'au Château de Pampelune; delà il fut transferé au Château Trompette, & ensuite au Château de Vincenne, où le Roi de France le fit traiter avec tant d'égards, que s'il eût été vrai qu'il y eût eu une prison agréable dans le monde, on peut dire que celle-là l'auroit été. Enfin, soit qu'on ne trouvât pas assez de preuves pour avérer son crime, ou que le Roi d'Espagne par un effet de sa clémence lui voulût faire grace, il eut la liberté d'aller demeurer au Fauxbourg Saint Antoine, où il loua une maison qui devint bientôt le rendez-vous des honnêtes gens de Paris, qui se faisoient un plaisir singulier de l'y aller visiter, ce qui dura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1710. Il étoit si universellement aimé, qu'il n'a pas manqué d'Apologistes qui ont tâché de le justifier.

L'Empereur Léopold mourut cette année le cinq de Mai, après un règne de quarante-huit ans. Son fils Joseph fut reconnu Empereur sans aucune contradiction.

Les grands coups, qui se frappèrent l'année suivante, eurent des succès si éclatans & si avantageux pour les Alliés, que le parti de la France & du Roi Philippe auroit été abbatu sans ressource, si la vigueur des conseils de Louis XIV ne l'eût soutenu par des résolutions proportionnées à ses malheurs. Le Roi Philippe ayant reçu un Renfort considérable, que lui amena le Duc de Noailles, entra en Catalogne par le Roussillon, en même tems que le Maréchal de Tessé y entroit par l'Arragon. Philippe, qui 1706.

1706. étoit alors à Madrid, partit de cette Capitale pour ſe rendre devant Barcelone, que le Comte de Toulouſe, Grand Amiral de France, devoit aſſiéger du côté de la Mer avec ſa Flotte. On preſſa vigoureuſement le Siège. On avoit déja fait les préparatifs néceſſaires pour donner l'Aſſaut au Fort Montjouï, lorſque la Garniſon prit le parti de l'abandonner. Comme les Aſſiégeans avoient plus de quatre-vingt pièces de Canon, & que le nombre des Aſſiégés étoit fort diminué, on ne doutoit pas que la Place ne dût ſe rendre, & elle n'auroit pas réſiſté ſi longtems ſans la préſence du Roi Charles, dont la fermeté & les périls redoublèrent la bravoure de ſes Troupes. Déja les Brêches étoient ouvertes, & rien ne pouvoit retarder la Victoire des Eſpagnols, lorſque la Flotte des Alliés parut à la vue de Barcelone, & diſſipa les craintes qu'on y avoit d'un Aſſaut général, que la Ville n'étoit plus en état de mépriſer.

Ainſi manqua une entrépriſe, dont le mauvais ſuccès penſa entrainer la perte du Roi Philippe. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la retraite des Eſpagnols, c'eſt que comme on manquoit de Chevaux pour amener l'Artillerie, & de Chariots pour charger les proviſions de Guerre & de Bouche, on fut réduit à abandonner ſoixante groſſes pièces de Canon, de bruler une partie des Munitions, & de laiſſer à la diſcrétion de l'Ennemi environ huit cens hommes, que la maladie ou les bleſſures rendoient incapables de partir avec les autres. Le Maréchal de Teſſé les recommanda au Comte de Peterborough, qui leur fit donner tous les ſecours néceſſaires.

Les Portugais s'emparèrent auſſi de pluſieurs Places dont le Duc de Berwick, qui n'avoit qu'un petit Corps d'Armée, n'avoit pu empêcher la perte. Ces ſuccès des Alliés jettèrent tout Madrid dans une conſternation générale. Philippe y courut en poſte pour calmer les eſprits par ſa préſence; mais le mauvais état de ſes affaires l'obligea bientôt à ſe retirer vers la Navarre. Après la retraite de ce Prince, la Ville de Madrid, qui voyoit approcher l'Armée des Alliés, reconnut le Roi Charles, qui étoit alors en Catalogne. Toutes les autres Villes de Caſtille ſuivirent ſon exemple.

Charles au-lieu de ſe rendre à Madrid, où ſa préſence étoit néceſſaire, aima mieux faire la conquête du Royaume d'Arragon, d'où il ſe rendit à Saragoſſe pour y être proclamé. Sur ces entrefaites Philippe ayant reçu un Renfort, reprit le chemin de Madrid, & ſe rendit maître de Cartagène. Ces ſuccès furent ſecondés par le Duc de Vendôme, qui commandoit en Italie, où il défit le Comte de Reventlau, Général des Impériaux, qui laiſſa ſon Artillerie & deux mille morts ſur le champ de Bataille.

La joie qu'on eut en France de ces avantages fut bien diminuée par le mauvais ſuccès du Siège de Turin. Les François ayant perdu en Flandre la Bataille de Ramélies, Louïs XIV retira d'Italie le Duc de Vendôme, & y envoya en ſa place, le Duc d'Orléans, qui ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans le Piémont. Le Prince Eugène, qui les commandoit, après avoir franchi toutes les rivières & le Pô même, ſe jetta dans le Modénois, où il força Final, Carpi, & Reggio.

Le

Le Duc d'Orléans avoit pris la direction du ſiège de Turin, qu'il eſpéroit 1706.
d'emporter avant la jonction des Impériaux avec le Duc de Savoye. Ce Prince fut trompé dans ſes eſpérances. Il étoit encore occupé à ce ſiège, lorſque le Duc de Savoye & le Prince Eugène ſe préſenterent devant les Lignes des François, qui après avoir été attaqués avec beaucoup de vigueur, furent obligés de céder le terrain & de prendre la fuite.

Le plus grand avantage de cette Victoire fut la réduction de preſque toutes les Places du Piémont & du Milanez. Le Duc de Savoye, après avoir délivré ſa Capitale, fit le ſiège de Caſal, qui ſe rendit après huit jours d'attaque.

Le Roi de Portugal mourut d'apopléxie le 9 Décembre de cette année, âgé de 58 ans & demi. Ce Prince avoit l'eſprit ſolide & pénétrant. Il étoit judicieux, libéral, & ſage Politique. Il étoit plein de Religion & d'humanité. En un mot c'étoit un Prince parfait, & dont la mémoire eſt chère aux Portugais. Il laiſſa la Couronne à Don Jean ſon fils ainé, qui demeura dans l'alliance contre l'Eſpagne & la France, & preſſa la levée des nouvelles Troupes que le Roi ſon père avoit ordonnée quelque tems avant ſa mort.

La victoire, que remportèrent les Troupes du Roi Philippe en Eſpagne, 1707.
ne dérangea pas peu les affaires du Roi Charles. Le Duc de Berwick commandoit alors la principale Armée du Roi Philippe. Ayant été averti que les Alliés vouloient l'attaquer dans ſon Camp près d'Almanza, il prit la réſolution de les prévenir & de tout diſpoſer pour une Action générale. Le Combat commença vers les trois heures après midi, & les Alliés furent mis en déroute. On pourſuivit les Fuiards près de deux lieues, & l'on ne ſonna la retraite qu'à l'entrée de la nuit.

Les Alliés perdirent dans cette journée cent-vingt-deux Drapeaux, tout leur Canon, & une grande partie de leur Bagage. Le Bataillon des Gardes Angloiſes combattit avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'en reſta que trois Officiers & quatre Soldats. Le Comte de Gallowai reçut deux coups de Sabre au viſage. Les Colonels Dormer, Greene, Roper, Hamilton, Loche, Néal & Wolet périrent à cette Bataille. Les morts du côté des Alliés ſe montèrent à ſix mille hommes, ceux des François à deux ou trois mille, qui même furent preſque remplacés par quantite de Soldats qui ayant été faits priſonniers à Hochſtede & à Ramélies, prirent cette occaſion pour retourner à leurs prémiers Officiers.

A cette nouvelle, le Roi Charles qui étoit alors à Valence, ſe rendit en Catalogne. Le Duc d'Orléans s'étant mis à la tête de l'Armée victorieuſe, entreprit le ſiège de Lérida, & emporta cette Place. En même tems le Duc de Noailles ſe rendit maitre de Cerdagzie, de Llivia, & de Puicerda. Du côté de Portugal on s'empara de Ciudad-Rodrigo.

La joie que le Roi Philippe eut de ces ſuccès fut augmentée par la naiſſance d'un Fils, auquel on donna le nom de Loüis-Philippe, Prince des Aſturies. Le parti du Roi Charles augmentoit en Italie, à proportion

1707. qu'il diminuoit en Eſpagne. Le Comte de Taun eut ordre d'avancer avec les Troupes particulieres de l'Empereur du côté de Naples, pour réduire ce Royaume. La Capitale lui ouvrit ſes portes, & bientôt après Gaette & Orbitello ſuivirent le même exemple.

Tandis que les Troupes Impériales faiſoient la conquête du Royaume de Naples, le Duc de Savoye & le Prince Eugène entrèrent dans la Provence, & y firent le ſiege de Toulon, qui devoit être ſoutenu par les Flottes d'Angleterre & de Hollande. Cette entrépriſe n'eut pas un heureux ſuccès. Le Prince Eugène, aprés avoir bombardé la Ville, ſe vit obligé de faire retirer ſes Troupes, & alla aſſiéger Suſe dont il ſe rendit maître.

1708. Le Roi de Portugal ayant fait demander en mariage la Princeſſe Marie-Anne-Joſephe-Antonia Archiducheſſe d'Autriche, ſeconde fille de l'Empereur Léopold, on la lui accorda, & il l'épouſa le 28 d'Octobre 1708. Cette Princeſſe avoit fait par terre le voyage juſqu'en Hollande, où elle s'embarqua ſur une Flotte Angloiſe, qui l'y vint prendre, & la porta à Lisbonne. Le Roi Charles III reçut auſſi lui-même à Barcelone la Princeſſe Chriſtine de Wolfenbuttel, qu'il avoit ſouhaitée pour épouſe, & que les mêmes Vaiſſeaux d'Angléterre & de Hollande lui avoient conduite dès le 25 de Juillet.

Il ne ſe paſſa rien de fort important en Eſpagne pendant cette Campagne. Le Duc d'Orléans, qui y commandoit les Troupes du Roi Philippe, aſſiégea la Ville de Tortoſe en Catalogne, & s'en rendit maître. Dénia ſubit bientôt après le même ſort.

Les plus grands coups ſe frapperent dans les Païs-Bas. Le Prince Eugène de Savoye & le Duc de Marlborough ſe trouvoient à la tête de l'Armée des Alliés. Les Troupes de France s'étant miſes en campagne, Louis XIV nomma le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme pour commander l'Armée de Flandre, dans laquelle le Duc de Berry & le Prince de Galles devoient combattre en qualité de Volontaires. Le Duc de Bavière eut le commandement des Troupes qui devoient agir dans l'Alſace. Les Armées, très nombreuſes de part & d'autre, ſe côtoyérent quelque tems, la riviére de Dendre entre deux. Mais le dix de Juillet, les Alliés ayant paſſé cette riviére à Leſſines, & le Duc de Vendôme s'approchant de l'Eſcaut pour le paſſer, les prémiers par une marche forcée gagnérent Oudenarde, & par conſéquent l'autre rive de l'Eſcaut qui partage cette Ville. Les François n'eurent pas plutôt paſſé cette même riviére, qu'on en vint à une Action qui dura depuis les deux heures aprés midi juſqu'à la nuit.

Cette Journée fut fatale aux François. Ils furent mis en déroute, & ſe ſauvérent les uns à Gand, d'autres à Tournay, tandis que quelques autres repaſſoient l'Eſcaut à la nage pour éviter la rencontre de l'Ennemi. Ils laiſſérent quatre mille morts ſur le champ de bataille, & on leur fit preſque le double de priſonniers.

Les Alliés ne ſe bornérent pas à cette Victoire. Ils allérent mettre le ſiége devant Lille, qui étoit la Place la mieux fortifiée de l'Europe. Ce

ſiége

siége fut poussé avec toute la vigueur possible, & le Maréchal de Bou- 1708.
flers qui commandoit la Place, se vit obligé de se rendre le 27 d'Octobre.

Le Roi Charles dut la réduction de l'Isle de Sardaigne aux armes d'Angleterre. L'Amiral Leake ayant jetté quelques bombes sur la Ville de Cagliari, Capitale de cette Isle, le Peuple se souleva, & se déclara en faveur du Roi Charles. Tout le reste de l'Isle suivit bientôt l'exemple de la Capitale, & dans quinze jours elle se trouva toute soumise.

Le Duc de Savoie fit aussi quelques conquêtes. Il entra dans le Dauphiné, & s'y rendit maitre du Fort d'Exiles, & de ceux de Fénestrelles & Mutin. La Ville & le Château de la Pérouse eurent aussi le même sort.

Les deux Partis firent de grands efforts en 1709 pour finir l'importante 1709.
affaire de la Succession. Les grands coups se frapperent dans les Païs-Bas à l'avantage des Alliés, & par-tout ailleurs la guerre se fit avec des succès presque égaux.

Comme la continuation de cette guerre étoit extrêmement à charge à la France, Louïs XIV envoya en Hollande le Président Rouillé pour savoir à quelles conditions les Alliés voudroient conclure la paix. Ceux-ci avoient formé des Préliminaires, qui contenoient 40 articles, & dont les principaux portoient: Que Louïs XIV reconnoitroit Charles III pour unique & véritable Roi de toute la Monarchie d'Espagne; qu'il s'obligeroit à faire enforte que le Duc d'Anjou son Petit-fils quittât l'Espagne, & restituât de bonne foi tout ce qui dépendoit de cette Monarchie; qu'il reconnoitroit la Reine Anne pour seule & véritable Reine de la Grande-Brétagne, & la Succession de cette Couronne dans la Ligne Protestante; qu'il feroit sortir de France le Prétendant.

Ces Préliminaires contenoient encore plusieurs autres articles, la plupart préjudiciables aux intérêts de la Cour de France & du Roi Philippe. Louïs XIV ayant refusé de donner les mains à des conditions si dures, & qui entrainoient nécessairement un refus, on prit de part & d'autre toutes les mesures nécessaires pour terminer cette guerre ruineuse par le sort des armes. Les Alliés firent le siége de Tournai, dont ils se rendirent maitres. Après la prise de cette Place, ils envoyèrent investir la Ville de Mons, autre Place importante & des plus fortes des Païs-Bas. Le Maréchal de Villars, qui commandoit l'Armée de France, se mit en état d'empêcher le siége de cette Ville, & alla pour cet effet se retrancher entre des bois, des fossés & des abatis.

Ces précautions ne furent pas capables de rebuter les Alliés, qui vinrent attaquer les François dans leurs retranchemens. Cette Bataille fut la plus sanglante qu'on eût vu depuis longtems. Chacun s'attribua le gain de cette Journée, à laquelle on donna le nom de Tainieres & de Malplaquet, parce qu'elle se donna entre ces deux Villages.

Après cette Bataille, les Alliés allerent mettre le siége devant Mons, &

1709. le pouſſerent ſi vivement qu'ils s'en rendirent maitres, malgré la nombreuſe Garniſon de cette Place.

1710. Louïs XIV prit l'année ſuivante la réſolution de rappeller toutes les Troupes Françoiſes qui étoient en Eſpagne. Fatigué des plaintes des Eſpagnols contre les étrangers, il vouloit éprouver ſi les Eſpagnols abandonnés à leurs propres forces & à leur conduite, ſeroient capables de faire tête au parti qui diſputoit la Couronne à Philippe. Celui-ci congédia & renvoya à ſon Grand-pere toutes les Troupes Françoiſes qui étoient en Eſpagne, avec cette réſerve cependant d'ordonner qu'un bon corps de ces Troupes demeureroit en Navarre, afin de s'en ſervir en cas de beſoin. Au-lieu des François, ce Prince rappella en Eſpagne les Troupes Eſpagnoles & Wallonnes, qui étoient dans les Païs-Bas, laiſſant la défenſe de ces Provinces au Roi ſon ayeul, qui y étoit particuliérement intéreſſé.

Un évènement qui attira l'attention de toute la Nation Eſpagnole, fut l'arret du Duc de Médina Céli, Prémier Miniſtre du Roi Philippe. Ce Miniſtre ayant été accuſé de s'être porté à des entrépriſes contre les intérêts de ſon Maitre, fut conduit au Château de Ségovie, avec ordre de ne le laiſſer voir ni parler à perſonne. On ſaiſit tous ſes papiers, & on arrêta en même tems ceux de ſes Domeſtiques qui pouvoient avoir eu part à ſon entrépriſe. Les Commiſſaires, que le Roi nomma pour l'examen de ſes papiers, le jugerent coupable. La ſentence de mort, portée contre lui, fut changée en une priſon perpétuelle, où il mourut l'année ſuivante. On n'a jamais ſu certainement quel étoit ſon crime.

Comme le Roi Philippe ſe trouvoit en état de faire tête au Roi Charles, il ſe rendit à Saragoſſe & fit inveſtir Balaguer. Charles prit alors la réſolution de hazarder une Bataille. Les François, après avoir quitté le ſiege de Balaguer, ſe retirèrent au-delà de la Ségra & de la Noguéra. Charles les ſuivit, & paſſa ces deux rivières. On en vint aux mains, & la victoire reſta au Roi Charles. Ce combat ſe donna le 27 de Juillet.

L'Armée de Philippe s'étant miſe en marche vers l'Arragon, Charles envoya des Troupes pour la couper; &, ayant paſſé l'Ebre le 19 d'Aout, il ſe trouva avec ſon Armée ſi près de celle des Eſpagnols, qu'on ne put s'empêcher des deux côtés d'en venir aux mains. On commença à ſe canonner dès la pointe du jour, & à midi l'action s'engagea. Le Générale Stanhope attaqua le prémier la Cavalerie Eſpagnole. Toute l'Armée de Philippe fut bientôt miſe en déroute. Elle perdit plus de ſix mille hommes, & environ autant de priſonniers.

Les choſes changèrent de face ſur la fin de cette Campagne. Philippe ayant reçu un puiſſant ſecours, qui devoit être commandé par le Duc de Vendôme, alla camper le huit de Décembre à Guadalaxara. Sur l'avis qu'il reçut que l'Arrière-garde des Alliés s'étoit arrêtée à Brihuéga pour protéger leurs Bagages & le Butin qu'ils emmenoient de Caſtille, il tint Conſeil avec le Duc de Vendôme, & fit partir à minuit ſix Régimens de Dragons & deux de Cavalerie ſous les ordres du Marquis de Valdécanas Capitaine Général, &

& tous les Grénadiers & les Piquets ſous ceux du Marquis de Thoui. L'Ar- 1710.
mée ſuivit de fort près ce Détachement, & après quelques volées de Canon on ſomma la Ville de ſe rendre. Stanhope qui y commandoit donna pour réponſe qu'il ſe défendroit juſqu'à l'extrémité. La nuit ſuſpendit l'attaque juſqu'au lendemain. Staremberg n'étoit qu'à cinq lieues de-là, il n'y avoit point de tems à perdre. Toute la nuit fut employée à élever des Batteries, & pendant qu'on les préparoit, l'Infanterie & la Cavalerie arrivèrent devant la Place contre laquelle l'Artillerie commença de jouer vers les ſept heures du matin. On ne tarda pas à entrer par une porte que l'Artillerie avoit renverſée, & lorſqu'on eut enſuite forcé le prémier Retranchement des Anglois, le terrain fut diſputé de rue en rue. Le Combat qui fut tres ſanglant ſe termina à ſept heures & demi du ſoir, que les Anglois battirent la Chamade. Les Lieutenans Généraux qui furent faits priſonniers de guerre avec Stanhope étoient Carpenter & Wils.

Dans le tems que le Duc de Vendôme étoit occupé à faire ſortir les priſonniers de Brihuéga, le Général Staremberg qui ne ſavoit rien de la Capitulation, vint camper à deux lieues de l'Armée Eſpagnole. Le Duc de Vendôme rangea ſur le champ ſes Troupes en Bataille. L'Action fut entamée à deux heures après midi. Elle dura toute la nuit, & quoique très ſanglante, elle eut un ſuccès équivoque; les deux Partis s'en attribuèrent également la Victoire & le Champ de Bataille. Les Eſpagnols publièrent qu'ils avoient fait neuf mille priſonniers, y compris la Garniſon de Brihuéga; que les Alliés avoient eu quatre mille hommes tués, & qu'ils avoient perdu le Champ de Bataille, tout le Canon & le Bagage. Si l'on en croit les Alliés, le Comte de Staremberg remporta une Victoire complète, avec gain du Champ de Bataille, de l'Artillerie, d'une partie du Bagage, & ſix mille Eſpagnols reſtés ſur la Place. Après cette Action Philippe alla reprendre poſſeſſion de ſa Capitale.

Les affaires changèrent de face l'année ſuivante par la mort de l'Empe- 1711.
reur Joſeph. L'Angléterre trouva que Charles III, à qui les Electeurs venoient de donner leurs ſuffrages, & qui en qualité d'Empereur eſt le ſixième de ce nom, ſeroit un trop puiſſant Allié, ſi aux Royaumes & aux Provinces qu'il poſſédoit déja, il joignoit encore toutes les Couronnes qui compoſent la Monarchie Eſpagnole. Ainſi les Torys, qui reprirent alors le deſſus en Angléterre, commencèrent à ſe refroidir pour la grande Alliance, & parurent tout-à-fait diſpoſés à la paix.

Comme l'Empereur ne vouloit pas conſentir à abandonner ſes prétentions 1712.
ſur l'Eſpagne, il y envoya de gros renforts de Troupes & de l'argent, afin que le Comte de Staremberg pût du moins conſerver la Catalogne, & faire, s'il étoit poſſible, des conquêtes ſur les Royaumes voiſins. Ce Comte menaça Roſes & Gironne, mais il n'aſſiègea ni l'un ni l'autre. Tous ſes projets aboutirent à la priſe de Cervéra, que les François abandonnèrent.

Quant

1712. Quant au Roi de Portugal, il ſe vit comme forcé à demeurer dans l'inaction, les Troupes Angloiſes ayant reçu ordre d'obſerver la neutralité juſqu'à ce qu'on les eût rappellées en Angléterre. On vouloit par-là obliger les Alliés d'accepter la même ſuſpenſion d'armes, que la Reine d'Angléterre avoit conclue ſans leur conſentement avec la Cour de France.

1713. L'inaction des Troupes Angloiſes dérangea en effet les grands projets de toutes les Puiſſances liguées contre la France, & elles prirent le parti de ſonger ſérieuſement à la paix. Il n'y eut que l'Empereur & l'Empire qui proteſtèrent contre tout ce qui pourroit être conclu à leur deſavantage, & refuſerent de conſentir à aucun accommodement, à moins d'une ceſſion de toute l'Eſpagne. Après quelques conquêtes que firent les François, l'Empereur ſe détermina enfin à envoyer le Prince Eugène à Raſtadt, pour y traiter de la paix avec le Maréchal de Villars. La prémière Conférence fut ſans ſuccès; mais les deux Généraux s'étant abouchés de nouveau, ils con-
1714. clurent en 1714 un Traité proviſionel, en attendant que tous les intérêts fuſſent diſcutés à Bade dans l'Ergow.

Le Roi Philippe perdit cette année ſon Epouſe, qui mourut le 14 de Février. Elle laiſſoit à l'Eſpagne trois Princes, Louïs-Philippe, Prince des Aſturies, né le 25 d'Aout 1707; l'Infant Don Philippe, né le 7 de Juin 1712; & l'Infant Don Ferdinand, né le 23 de Septembre 1713. La mort de cette Princeſſe affligea tres ſenſiblement le Roi, qui avoit toujours vêcu avec elle dans une tres grande union.

Cette Princeſſe joignoit à un eſprit ſupérieur, une fermeté d'ame extraordinaire, qui la mit au-deſſus de toutes les peines dont ſa vie fut traverſée. Elle n'etoit occupée que de la gloire du Roi ſon Epoux, & de l'avantage de ſes Peuples. Sa vie, depuis qu'elle fut montée ſur le Trône, ne fut qu'une ſuite de tribulations. A peine fut-elle arrivée en Eſpagne, que le Roi fut obligé de la quitter pour aller en Italie ſe mettre à la tête de ſon Armée. Pendant la Régence que Sa Majeſté Catholique lui confia, elle fit paroître une ſupériorité de génie peu commune à ſon ſexe & à ſon âge. Elle vit une Flotte étrangère venir inſulter le Port de Cadix, enlever ou détruire à Vigo une partie de la Flotte & des Gallions, qui s'y étoit refugiée, & leur riche charge qui devoit ſervir à défendre l'Etat, paſſer au profit de ſes Ennemis pour l'attaquer. Elle eut le chagrin amer d'apprendre que le Duc de Savoye ſon pere augmentoit le nombre des Ennemis du Roi ſon Epoux.

Les évènemens de la guerre l'obligèrent deux fois d'abandonner ſon Palais, & la Capitale du Royaume, pour mener en quelque ſorte une vie errante dans les Provinces. Tout cela joint à la trahiſon de quelques Miniſtres de la Cour, à la révolte des Provinces & des Royaumes entiers dépendans de la Monarchie d'Eſpagne, cauſa à cette Princeſſe les plus ſenſibles chagrins. Elle avoit pourtant aſſez de force pour cacher au Public les vives impreſſions qu'elle en reſſentoit; mais tandis que tout le monde admiroit

roit sa fermeté & son courage, les violences qu'elle se faisoit, altérèrent sa 1714.
santé, & lui causerent enfin la mort.

Le Roi épousa la même année Elizabeth Farnèse, fille d'Edouard II, Duc de Parme, née le 25 d'Aout 1692. Jules Albéroni, Prêtre Italien, & depuis Cardinal, eut beaucoup de part à ce choix. Comme ce Prélat a beaucoup fait parler de lui, nous dirons ici un mot de son extraction & des commencemens de sa fortune.

La Ville de Plaisance en Lombardie est le lieu de la naissance de ce Cardinal. Après avoir pris le petit Collet, il entra en qualité d'Aumonier ou Chapelain dans la Maison du Comte Roncovièri, Evêque du Bourg Saint Donin, Bourgade située entre Parme & Plaisance. Il eut en 1704 une occasion de se produire & de se faire connoître. Le Duc de Vendôme ayant été envoyé en Italie, eut à négocier & à traiter avec les Princes, dont les Etats se trouvoient voisins de la Lombardie ou du Duché de Milan. Le Duc de Mantoue avoit livré son Païs au Roi de France, & on avoit dépouillé le Duc de Modène du sien, pour n'avoir pas voulu desavouer le Ministre qu'il tenoit à Vienne, lequel avoit reconnu l'Archiduc Charles pour Roi d'Espagne. Le Duc de Parme n'avoit pas encore expliqué ses sentimens. Le Duc de Vendôme voulant le faire déclarer, ce Prince se vit contraint d'envoyer un de ses Ministres pour traiter avec lui. Il choisit pour cet effet l'Evêque du Bourg Saint Donin, comme un Prélat connu & agréable à la Nation, pour avoir écrit l'Histoire de France.

Cet Evêque mena avec lui l'Abbé Albéroni, qu'il destinoit à lui servir de Sécrétaire. Le Duc de Vendôme, à qui cet Abbé fut souvent dépêché, lui donna quelques marques d'estime, & parut en faire un cas tout particulier. Le cours des affaires ayant obligé le Duc de Parme de négocier dans quelques autres occasions avec le Duc de Vendôme, l'Abbé Albéroni qui s'étoit heureusement aquité de sa prémière commission, fut encore renvoyé une autre fois, mais seul alors, parce qu'il étoit connu & agréable au Général François. Tout ce que l'Abbé entréprit, réussit au gré de ces deux Princes, qui furent également satisfaits de sa conduite.

Le Duc de Vendôme ayant été envoyé en 1706 en Flandre, fit offrir sa maison à l'Abbé, & lui demanda s'il vouloit le suivre. L'Abbé entra chez le Duc d'abord en qualité de Sécrétaire, & bientôt après il fut regardé comme un homme de confiance, avec qui le Duc conféroit chaque jour sur ses affaires les plus secrettes & les plus importantes.

Lorsque le Duc de Vendôme fut envoyé en Espagne en 1710, l'Abbé Albéroni l'y suivit, & continua de le servir de sa personne & de ses conseils. La Cour d'Espagne étoit alors gouvernée par la Princesse des Ursins, qui avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du Roi & de la Reine, qu'elle y disposoit absolument de tout. La mort du Duc de Vendôme, arrivée le 11 de Juin 1712, auroit peut-être fait entièrement oublier l'Abbé Albéroni, si l'ouverture qu'il fit du mariage de la Princesse Elizabeth Farnèse, nièce du Duc

1714. de Parme, ne lui eût ouvert le champ à une plus grande fortune. Il en écrivit comme de lui-même à la Cour de Parme, par ordre de la Princeſſe des Urſins, pour preſſentir ce que le Duc, Oncle de la jeune Princeſſe, & la Ducheſſe ſa mère en penſeroient, & ſavoir les diſpoſitions où ils pourroient être à l'égard de ce mariage.

Le Duc de Parme, qui conſidéroit cette alliance comme la plus glorieuſe qu'il pût procurer à ſa Maiſon, donna pouvoir à ſon Miniſtre de promettre tout ce qu'on éxigeroit de lui en cette occaſion; &, pour le rendre plus conſidérable, il lui donna le titre de Comte. Dès que la Princeſſe des Urſins avoit approuvé la choſe, & donné ordre à l'Abbé Albéroni d'en écrire à la Cour de Parme, l'approbation & le conſentement du Roi étoient aſſurés, cette Dame ayant aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de Sa Majeſté, & aſſez de crédit pour renverſer toutes les intrigues qu'on pourroit faire contre ce projet. En effet, dès qu'il fut déclaré que le Roi d'Eſpagne agréoit ce mariage, l'Ambaſſadeur de France en fit grand bruit, prétendant qu'une alliance auſſi importante n'avoit pas dû être traitée, & beaucoup moins conclue, ſans en informer le Roi Très Chrétien, & ſans avoir demandé l'agrément d'un Prince à qui Sa Majeſté Catholique avoit de ſi grandes obligations, & qui pouvoit lui procurer le plus grand parti de l'Europe.

Lorſque le Roi Philippe eut déclaré ſon mariage, il nomma le Duc de Médina-Sidonia, pour porter les préſens des noces à la Princeſſe de Parme, & aller à ſa rencontre ſur les Frontieres du Royaume pour la conduire à Madrid. La Princeſſe d'Aytone fut nommée pour l'accompagner depuis la Frontière, & ſervir auprès d'elle en qualité de Prémière Dame d'honneur. Le Cardinal Aquaviva eut ordre de ſe rendre à Parme auprès du Duc, & de lui aller faire la demande de la Princeſſe Elizabeth. Le Duc François de Parme, Oncle & Beau-père de la nouvelle Reine, ayant été chargé de la procuration du Roi d'Eſpagne, l'épouſa en ſon nom, & les choſes ſe paſſerent de ſa part avec tout l'éclat & toute la magnificence, qui convenoit à l'honneur que lui faiſoit cette alliance. La Princeſſe de Piombino fut choiſie par la Cour d'Eſpagne, peut-être même par la Reine, pour l'accompagner dans ſon voyage.

Toute cette nouvelle Cour ſe rendit de Parme à Seſtri de Levante, petit Port de la République de Genes, d'où la Reine aborda après une facheuſe navigation le 30 de Septembre en cette Ville, accompagnée par quatre Galères du Duc de Torlis, deux du Grand Duc de Toſcane, & deux de la République de Genes. Elle logea dans le beau Palais des Princes Doria, où elle demeura juſqu'au 9 du mois d'Octobre.

Pendant le voyage de la Reine, le Roi érigea une Académie, qui fut compoſée de 24 Académiciens. Le Marquis de Villéna, Duc d'Eſcalone, en fut d'abord nommé Directeur, & le Roi s'en déclara le protecteur. L'objet de cet établiſſement eſt de perfectionner la Langue Caſtillane.

Tout le monde n'approuva pas la conduite que tint la Cour d'Eſpagne à l'égard

l'égard des Catalans & des Barcelonois. Ceux-ci ayant ſoutenu le ſiège qu'on avoit mis devant leur Ville, & ayant été pris d'aſſaut le 11 de Septembre, le Maréchal de Berwick, qui commandoit ce ſiège, voulut bien les recevoir à certaines conditions qu'il leur marqua. On accorda la vie aux révoltés, mais en même tems on éxerça à leur égard une vengeance qui fut pouſſée juſqu'à des extrémités dont il y a peu d'exemples dans l'Hiſtoire. 1714.

La nouvelle Reine étant entrée ſur les terres d'Eſpagne, trouva à Pampelune le Duc de Médina Sidonia, qui venoit à ſa rencontre pour lui préſenter les joyaux que lui envoyoit le Roi ſon mari. La Princeſſe des Urſins vint auſſi au-devant d'elle ſur les confins de l'Arragon & de la Navarre. Dès le prémier entretien qu'elle eut avec la Reine, elle marqua trop d'impatience de prendre avec elle les mêmes airs de Gouvernante & de Maitreſſe, qu'elle avoit pris avec la feue Reine; elle voulut même lui donner des avis, & uſer de certaines libertés dont les Souverains s'accommodent rarement, & que la Reine reſſentit encore plus vivement que toute autre n'auroit fait, à cauſe de la vivacité de ſon naturel.

Cette conduite de la Princeſſe des Urſins mit bientôt la patience de la Reine à bout, & lui fit faire un éclat auquel on ne ſe ſeroit peut-être pas attendu, & où l'on remarqua un mépris mêlé d'indignation ſur la liberté dont cette Dame uſoit à ſon égard. On prétend en effet que la Reine la traita de folle, & qu'ayant appellé le Capitaine des Gardes, qui la ſervoit depuis qu'elle étoit entrée dans les Etats du Roi ſon Epoux, elle lui donna ordre de faire ſortir la Princeſſe de ſa chambre, & de la conduire hors des terres d'Eſpagne, ce qui fut éxécuté dans le moment. Cette Dame à ſon arrivée en France, promena ſes chagrins en pluſieurs endroits. On la vit ſe confiner dans une petite maiſon près du Pont de Beauvoiſin, où elle demeura longtems, en attendant des paſſeports. On la vit auſſi pendant quelque tems à Lyon, logée à l'Archévêché, & elle y étoit lorſqu'on apprit la mort de Louïs XIV, ce qui redoubla ſes inquiétudes, ſe trouvant alors dans une ſituation un peu critique, par rapport au nouveau Gouvernement, auſſi ne tarda-t-elle pas à ſortir du Royaume, & elle fixa enfin ſon ſéjour à Gènes, où elle occupa un très beau Palais.

Le Roi Philippe alla à la rencontre de la Reine ſon Epouſe juſqu'à Guadalaxara, où après les expreſſions les plus vives d'une tendreſſe réciproque, le Patriarche des Indes fit la cérémonie du mariage. Le Roi accompagna ſa nouvelle Epouſe juſqu'au Palais du Buen-Retiro, où ſe trouvoient les jeunes Princes auxquels elle fit toutes les careſſes imaginables.

L'Eſpagne commençoit à peine à goûter les fruits de la paix, qui venoit d'être rétablie entre les Princes de la Chretienté, lorſque les Turcs déclarèrent la guerre aux Vénitiens. Ceux-ci demandèrent du ſecours à la plupart des Princes de l'Europe. L'Eſpagne joignit ſes forces à celles de la République, & arma une Flotte, qui empêcha la perte de Corfou. 1715.

1715. Cette même année Louïs XIV, né à St. Germain en Laye le 5 de Septembre 1638, la 23 année du mariage de Louis XIII, monté sur le Trône le 4 de Mai 1643, mourut le 7 de Septembre, après le règne le plus long & le plus glorieux. Les rudes & longues épreuves de la fin de son règne montrèrent toute sa pieté, & elles firent connoître la grandeur de son ame, bien plus que ses plus éclatans succès. La mort l'enleva dans le tems qu'il étoit occupé à prendre des arrangemens, pour faire bientôt goûter à ses Peuples les avantages de la Paix qui venoit d'être conclue.

1716. La Reine d'Espagne accoucha le 21 de Janvier 1716, d'un fils qui fut nommé Don Carlos. Le Duc de Parme, oncle de la Reine, & la Reine Douairière d'Espagne, furent priés de le faire présenter sur les Fonts de Batême. Dès que ce Prince fut né, on le préconisa pour successeur, non seulement du Duc de Parme, mais encore du Grand Duc de Toscane, & on commença dès-lors à parler & à agir, comme si ces deux belles successions eussent été prêtes à s'ouvrir.

Comme la République de Venise ne cessoit de solliciter de nouveaux secours contre les Turcs, l'Espagne fit cette année de plus grands préparatifs que l'année précédente, peut-être moins pour s'opposer aux entrepriſes des Turcs, que pour se saisir des deux Siciles & de la Sardaigne. Dans ces circonstances le Roi demanda au Pape un Indult, pour lever quelques sommes sur les biens Ecclésiastiques. Sa Sainteté lui accorda, pour cinq ans, ce droit qu'on appelle en Espagne les *Milliones*, c'est-à-dire, un million & demi sur les Indes, & un million sur les Eglises d'Espagne.

Dans le tems que la Cour d'Espagne faisoit de pieux efforts pour secourir la cause commune des Chrétiens contre les Infidèles, le Ministère de Madrid crut découvrir qu'il se tramoit différens projets à son desavantage dans d'autres Cours de l'Europe. L'Abbé Albéroni fut celui qui fit cette découverte. Le Roi d'Angleterre, après avoir étouffé la Rébellion d'Ecosse, s'étoit rendu à Hanover, où l'on vit paroître, quoiqu'incognito, un Ministre Impérial & un Ministre François, avec qui ce Prince travailla sans relâche à mettre en ordre ce qu'il avoit projetté. L'Abbé Albéroni envoya à Hanover une personne de confiance & inconnue pour tâcher d'être informé au juste de ce qui s'y passoit. Il apprit par ce moien que, contre la teneur du Traité d'Utrecht, par lequel l'Espagne avoit cedé la Sicile au Duc de Savoye, ce Prince étoit en négociation pour transporter ce Royaume à l'Empereur, moiennant un équivalent, ce qui priveroit pour jamais l'Espagne des droits qu'elle s'étoit réservés.

1717. Albéroni employa toute son adresse pour persuader à Sa Majesté Catholique, que la bonne Politique vouloit qu'Elle prévînt ses Ennemis. Ce fut sur ces entrefaites que le Pape se rendant aux instances de la Reine d'Espagne, nomma cet Abbé au Cardinalat. Le Roi Catholique voulant donner en même tems au nouveau Cardinal des marques de sa bienveillance, le créa Grand d'Espagne, & peu de tems après le déclara son Premier Ministre. Le Cardinal del Giudice, qui avoit rempli ce poste depuis la mort de la Rei-

ne,

ne, avoit été rappellé à Rome par le St. Père, qui confirma en même tems 1717.
Mr. Molinez dans la dignité de Grand Inquisiteur d'Espagne, à laquelle le Roi l'avoit élevé, après en avoir eu la démission du Cardinal del Giudice. Mr. Molinez ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il résolut d'aller s'en mettre en possession. A peine fut-il arrivé dans le Milanez, qu'il fut arrêté & conduit à Milan.

La nouvelle qu'on reçut à Madrid de cet arrêt, & sur-tout de l'approbation que l'Empereur y avoit donnée, en commandant que l'Inquisiteur fût resserré au Château, fut un nouveau grief dont le Cardinal Albéroni ne manqua pas de se servir pour déterminer le Roi son maître à la rupture. Tout avoit déja été disposé par ce Ministre pour l'exécution de ses grands projets. On avoit pourvu, dans le Port de Barcelone, l'Escadre revenue du Levant de toutes les choses nécessaires à un débarquement, on l'avoit même augmentée de quelques Vaisseaux, pendant qu'on en tenoit d'autres tout prets dans d'autres Ports du Royaume pour seconder ces prémiers.

Cette Flotte, dont l'armement inquiétoit toute l'Europe, sans que personne en eût pu pénétrer la destination, mit à la voile vers la fin de Juillet, & alla faire descente dans l'Isle de Sardaigne le 22 d'Aout à l'endroit des Salines. Le même jour les Troupes de débarquement, qui étoient au nombre de plus de 8000 hommes, s'avancèrent vers Cagliari, Capitale de l'Isle, & se campèrent dans la Plaine de Lazaret pendant que la Flotte vint mouiller du côté de la Ville, pour être plus à portée de débarquer l'Artillerie & les autres choses nécessaires au siège. Le lendemain du débarquement le Marquis de Leede, à qui le Cardinal Albéroni avoit confié le secret & la conduite de cette expédition, envoya sommer le Marquis Ruhi, Viceroi de l'Isle & Gouverneur de la Capitale, de se rendre, sans attendre qu'il y fût forcé. Ce Marquis ayant répondu qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité, les Espagnols poussèrent le siège de Cagliari avec tant de vigueur qu'ils ne tardèrent pas à s'en rendre maitres.

Tandis que tout cela se passoit en Sardaigne, les Ministres qui résidoient à la Cour d'Espagne, reçurent ordre de leurs Maitres de faire des plaintes de cette conduite, à l'égard d'un Prince qui étoit actuellement occupé à la défense de la Chrétienté. Ces plaintes obligèrent le Cardinal Albéroni à publier un Manifeste, composé par lui-même, & qui fut envoyé à tous les Ministres Espagnols résidans dans les Cours étrangères.

Les raisons alléguées par le Cardinal dans son Manifeste, ne contentèrent personne. L'Empereur réitéra ses menaces, le Roi d'Angleterre, & le Duc d'Orléans Régent de France renouvellèrent leurs plaintes. Le Roi d'Angleterre fit même entendre, que si la Cour d'Espagne ne mettoit des bornes à ses projets sur l'Italie, il ne pourroit se dispenser de secourir l'Empereur.

Toutes ces menaces & ces plaintes n'empêchèrent pas la Cour d'Espagne de mettre tout en œuvre pour faire réussir les projets qu'elle avoit formés.

1717. més. Le Marquis de Leede, après s'être rendu maitre de Cagliari, fit bientôt de nouvelles conquêtes, & soumit enfin toute la Sardaigne. Sur ces entrefaites on faisoit de nouveaux armemens en Espagne. La Cour donna des ordres pour presser la levée de nouveaux Régimens, pour faire radouber les Vaisseaux revenus de Sardaigne, & pour en acheter de tous côtés. L'Angleterre de son côté, règlant sa conduite sur celle de l'Espagne, travailloit en toute diligence à mettre en mer une nombreuse Flotte, qui fût capable de s'opposer à celle qu'on équippoit en Espagne.

1718. La Flotte d'Espagne s'étant trouvée prête le 18 de Juin 1718, mit à la voile ce même jour, sous les ordres de l'Amiral Don Antonio Castagnéta & du Marquis de Leede. Elle étoit forte de 22 Vaisseaux de ligne, de trois Vaisseaux marchands armés en guerre, montés chacun de 35 pièces de canon, de 4 Galères, d'une Galiote, & de 340 Bâtimens de transport, sur lesquels on avoit embarqué 36 Bataillons, 4 Régimens de Dragons, & 6 de Cavalerie, faisant en tout 30000 hommes. Le Cardinal Albéroni avoit remis aux Commandans de cette Flotte trois paquets cachetés, contenans leurs ordres, & qu'ils ne devoient ouvrir l'un après l'autre qu'à certaines hauteurs.

Cette Flotte toucha d'abord en Sardaigne, d'où elle fit voile vers les Côtes de Gènes, pour se joindre au Duc de Savoye, Roi de Sicile; mais n'ayant pas trouvé que ce Prince eût tenu la parole qu'il avoit donnée, d'avoir sur la Côte un Camp de 8 à 10 mille hommes pour favoriser le débarquement, la Flotte rabatit vers la Sicile, où elle mouilla le 5 de Juillet à trois lieues de Palerme, où le débarquement se fit sans la moindre résistance. Presque toute la Sicile se vit bientôt réduite, & le Roi Philippe y fut partout reconnu, excepté dans Messine, Mélazzo, & Siracuse.

Pour rompre toutes les mesures de la Cour d'Espagne, le Roi d'Angleterre fit partir l'Amiral Bingh avec une Escadre de 26 Vaisseaux de ligne pour se rendre dans la Méditerranée. Cet Amiral s'étant rendu au Détroit, dépêcha un de ses Officiers au Colonel Stanhope, pour faire part à Sa Majesté Catholique des ordres que lui avoit donnés le Roi son Maitre, espérant par cette démarche porter le Cardinal à des pensées plus pacifiques. Celui-ci ne répondit autre chose aux dépêches de l'Amiral Anglois, sinon qu'il pouvoit éxécuter les ordres du Roi son Maitre, & agir comme il le jugeroit à propos. Cette réponse qui passa pour une bravade dans l'esprit de plusieurs, n'avoit rien que de fort simple & de fort naturel dans le système de celui dont elle partoit: il croyoit en effet que l'Espagne n'avoit rien à craindre de cette Flotte Angloise, puisque celle d'Espagne étoit destinée contre les Etats d'un Prince, qui n'étoit allié ni avec le Roi de la Grande Brétagne, ni avec l'Empereur.

La suite ne fit que trop voir que le Cardinal s'étoit trompé. L'Amiral Anglois débarqua à Messine quelque mille Allemands, sans rencontrer aucune opposition, parce que la Flotte Espagnole n'avoit pas ordre d'attaquer celle d'Angleterre, & que bien loin delà elle cherchoit à s'en éloigner. En même

me tems il écrivit au Marquis de Leede, que ſe trouvant obligé par ſes inſ- 1718.
tructions à maintenir la neutralité de l'Italie, il ne vouloit rien entréprendre avant de l'en avertir; que pour cet effet, il lui propoſoit une ſuſpenſion d'armes, & qu'il recevroit là-deſſus des ordres de Madrid. Le Général Eſpagnol n'étant chargé d'aucune inſtruction ſur un pareil cas, lui répondit qu'il ne pouvoit faire rien de ſemblable, qu'il n'eût envoyé auparavant un Exprès au Roi, pour ſavoir ſes intentions.

Cette réponſe détermina l'Amiral Bingh à chercher la Flotte d'Eſpagne pour l'attaquer, & il le fit le onze d'Aout à la hauteur de Syracuſe. Les Anglois remportèrent une victoire complète. La Flotte d'Eſpagne perdit vingt Vaiſſeaux, ſept cens cinquante-huit pièces de Canon, & cinq mille deux cens quatre-vingts-dix hommes. De ce grand armement il ne reſta que quinze Vaiſſeaux & quelques Galères.

Les Anglois ne tirèrent pas de cette Victoire tous les avantages qu'on auroit cru. Ils furent les prémiers ſur qui les Eſpagnols ſe vangèrent de la perte de leurs Vaiſſeaux, pluſieurs de leurs Négocians & Conſuls furent arrêtés, & tous leurs effets furent inventoriés & tranſportés dans des endroits de ſureté; quelques-uns de leurs Vaiſſeaux qui revenoient des Echelles du Levant ou d'Italie richement chargés, & qui ignoroient ce qui s'étoit paſſé, furent d'eux-mêmes ſe livrer aux Eſpagnols, en jettant l'ancre dans leurs Ports.

Quant à la Sicile, la défaite de la Flotte d'Eſpagne, bien loin de retarder les éxécutions, ne ſervit qu'à les précipiter pendant quelque tems; car d'un côté les Milices Siciliennes prirent les armes, la principale Nobleſſe s'engagea à lever de nouveaux Régimens à ſes dépens, & les Eccléſiaſtiques mêmes contribuèrent volontairement, après avoir formé des aſſociations en faveur de l'Eſpagne.

La Ville de Meſſine fut bientôt réduite, malgré tous les ſecours de la Flotte Angloiſe. On fit enſuite le ſiège de Mélazzo, que le Marquis de Leede entréprit au commencement d'Octobre. Mais les Impériaux tranſportés en Sicile, ſous l'eſcorte de la Flotte Angloiſe, vinrent bientôt au ſecours des Piémontois, qui, conformément à la tranſaction faite entre l'Empereur & le Roi de Sicile, les reçurent dans cette Forteresſe, où l'Etendart Impérial fut arboré en la place de celui de Savoye. Le Général Caraffa, qui ſe trouvoit à la tête d'environ douze Bataillons Allemands nouvellement débarqués, ne balança pas à en venir aux mains avec les Eſpagnols.

Le Combat ſe donna le 15 d'Octobre. Les aſſiegeans furent chaſſés de leurs retranchemens, & les Allemands ſe virent maitres de leur Camp après un combat de quatre heures; mais l'abondance de vin & d'autres proviſions qu'ils y trouvèrent, leur fit perdre la victoire; car le Marquis de Leede ayant rallié ſes Troupes, revint à la charge pendant que le Soldat ne penſoit qu'à s'enivrer & à piller. Les Impériaux furent fort heureux que ceux de la Ville ſe ſervirent de l'artillerie ſi à propos, qu'elle favoriſa leur retraite dans les

1718. les ouvrages de dehors où ils avoient leur Camp.

Le Régent de France n'avoit encore pu ſe réſoudre à entrer d'une manière directe dans la querelle des Alliés. Il s'étoit contenté de leur fournir en argent les ſecours qu'il auroit pu leur donner en Hommes & en Vaiſſeaux. Voici ce qui lui arracha à la fin cette importante réſolution. Le Prince de Cellamare, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, avoit envoyé un paquet de Lettres au Cardinal Albéroni, par Don Vincent Porto-Carréro neveu du Cardinal de ce nom, & par Don de Montéléon fils de l'Ambaſſadeur.

Ces Seigneurs furent arrêtés le neuf de Décembre à Poitiers. Le Prince de Cellamare fut mis en arrêt, ſes papiers furent ſcellés en ſa préſence, on y trouva diverſes pièces qui contenoient le plan d'une Conjuration, & on y vit juſqu'à une liſte des Conjurés. Le Duc d'Orléans apprit par-là avec horreur, que des Perſonnes de tout ſexe, de tout rang, & de toute condition, avoient conçu l'affreux deſſein de lui enlever la Régence pour la déférer au Roi d'Eſpagne.

Le Duc d'Orléans ne jugea pas à propos de mettre au jour une partie des Documens de cette Conjuration, dont il ſe contenta de profiter pour ſe mettre en garde contre ceux qui en étoient les complices. Son prémier ſoin fut de charger l'Abbé du Bois de faire part aux Miniſtres Etrangers de l'odieux myſtère qu'il venoit de découvrir, pour juſtifier la conduite qu'il tenoit avec le Prince de Cellamare, & celle qu'il ſe préparoit à tenir dans peu avec l'Eſpagne.

Le Cardinal Albéroni, au-lieu de deſavouer ce qu'avoit fait le Prince de Cellamare, s'emporta en invectives contre le Régent, & fit même diſtribuer juſques dans le cœur de la France des Lettres & des Manifeſtes, qui tendoient à porter toute la Nation à la revolte. Ces demarches violentes du Cardinal portèrent la Cour de France à ſe joindre à celle d'Angléterre pour déclarer ouvertement la guerre à l'Eſpagne.

1719. Le Régent fit d'abord marcher cinquante deux Bataillons ſur les Frontières d'Eſpagne, & les ordres furent donnés pour la levée de vingt-cinq mille hommes de Milice. On équipa des Vaiſſeaux dans pluſieurs Ports, & on envoya des remiſes en Italie pour la quote-part des Subſides que la France devoit fournir, afin de reconquerir la Sicile & la Sardaigne.

Le Roi d'Angléterre de ſon côté commença par aſſurer ſes Royaumes contre les invaſions de l'Eſpagne. Il n'ignoroit pas qu'au midi & au Nord de l'Eſpagne on aſſembloit de tous côtés des Irlandois, des Ecoſſois & des Anglois, dont on formoit auſſitôt des Bataillons, qu'on faiſoit avancer ou vers Cadix, ou vers la Corogne, pour les embarquer ſur les Vaiſſeaux de tranſport qu'on pourvoyoit de tout ce qui étoit néceſſaire pour aller faire une deſcente en Ecoſſe. La Cour d'Angléterre n'avoit pas d'abord ajouté foi à la nouvelle qu'elle reçut de cette conjuration, mais lorſqu'elle eut appris que le Prétendant quittoit Rome pour paſſer en Eſpagne, on fut convaincu qu'il n'y avoit rien que le Cardinal n'entréprît pour vanger l'action de Syracuſe.

Cette

Cette entrépriſe ſur l'Ecoſſe n'eut pas un heureux ſuccès. La Flotte, qui étoit partie de Cadix, fut diſperſée par les vents & la tempête, & ne put jamais aborder en Ecoſſe. 1719.

Le Duc d'Orléans s'étant vu comme forcé à déclarer la guerre à l'Eſpagne, donna le commandement de l'Armée au Maréchal de Berwick, qu'il déclara en même tems Conſeiller au Conſeil de Régence. Ce Maréchal tiroit du Roi d'Eſpagne une penſion de cent mille livres. A ſon arrivée à l'Armée, qui s'aſſembloit au-delà de Bayonne, il apprit que celle d'Eſpagne étoit déja aſſemblée, & que le Duc de Liria ſon fils y ſervoit en qualité d'Officier Général. Craignant que ſon fils ſervant contre lui, ne le fît pas avec toute l'ardeur que le demandoit le ſervice de Sa Majeſté Catholique, il lui écrivit pour l'exhorter à faire ſon devoir avec le zèle & la fidélité qu'il étoit obligé d'avoir pour le ſervice du Roi d'Eſpagne, ſans avoir aucun égard à la néceſſité où il ſe trouvoit de ſervir contre ſon père, & à celle où il ſe trouvoit lui-même de commander une Armée oppoſée à la ſienne.

Les François commencèrent par faire le ſiège de Fontarabie, qui ne fut pas de durée, les Eſpagnols n'ayant fait qu'une foible réſiſtance. Après la priſe de cette Place, on attaqua celle de St. Sébaſtien, qui ne tarda pas non plus à ſe rendre. Le Maréchal paſſa enſuite avec ſon Armée du côté du Rouſſillon, & fit, en traverſant les Montagnes des Pyrénées, une marche d'autant plus ſurprenante, qu'elle eſt ſans exemple. Il vint attaquer & prendre les deux Forts & Places du Château d'Urgel.

La guerre finit par cette prémière Campagne, & le Cardinal Albéroni qui en étoit régardé comme l'unique cauſe, fut ſacrifié pour la ſureté de la paix, à la jalouſie que ſon élevation donnoit aux Grands d'Eſpagne. Il fut renvoyé en Italie. En y allant il paſſa par la France, où il fut conduit comme un homme ſuſpect, depuis ſon entrée dans le Royaume juſqu'à ſa ſortie. Malgré les mauvais ſuccès de ſes vaſtes entrépriſes, toute l'Europe ne laiſſa pas d'admirer l'étendue & l'élévation de ſon génie; & quoique le Public ne juge ordinairement des choſes que par l'éxécution, la gloire d'un beau projet reſte toujours entière, quand il n'échoue que par des accidens, qu'on n'a pu ni prévoir, ni éviter. L'Eſpagne connut ſous ſon Miniſtère toutes ſes forces, ce qu'elle peut, & quelles ſont ſes reſſources. Dans les grands Etats tout dépend d'un ſeul homme, qui ſache donner le branle à une maſſe ſouvent informe, faute d'une main habile qui la mette en œuvre. 1720.

Pour affermir la paix conclue entre l'Eſpagne & la France, le Duc d'Orléans propoſa un mariage entre Louïs XV & l'Infante d'Eſpagne, qui ſortoit à peine du berceau. Ce projet ayant été gouté à Madrid, la jeune Princeſſe vint en France, où elle fut appellée l'Infante Reine. Le Duc d'Orléans penſa en même tems à ſa Famille, en faiſant épouſer au Prince des Aſturies Mademoiſelle de Montpenſier ſa fille. L'échange des deux Princeſſes ſe fit au commencement de l'année 1722, & la même année le Duc-Régent ma- 1721. 1722.

ria Mademoiſelle de Beaujolois ſa cinquième fille avec Don Carlos, fils aîné de la Reine d'Eſpagne.

1724. Au mois de Janvier 1724 le Roi Philippe ſe démit de ſa Couronne en faveur du Prince des Aſturies, qui prit le nom de Louïs Prémier. Son règne ne fut pas long, il mourut de la Petite-vérole le 31 d'Aout ſuivant. On eut bien de la peine à déterminer le Roi ſon pere à remonter ſur le Trône, que ſa pieté lui avoit fait abandonner; on lui fit enfin comprendre que ſa conſcience étoit intéreſſée à ne pas expoſer l'Eſpagne aux dangers d'une Minorité, & il ſe rendit aux empreſſemens de la Jonte & de tout ſon Royaume. Louïſe-Elizabeth d'Orléans, Epouſe de Louïs I, revint en France.

Il y eut cette année entre la Cour d'Eſpagne & celle de France de nouvelles brouilleries, auxquelles le changement du Miniſtère en France donna lieu. Le Duc de Bourbon, devenu Prémier Miniſtre après la mort du Duc d'Orléans, craignant que le jeune Roi ne vêcût pas aſſez pour laiſſer à la France des Héritiers, à cauſe de la grande jeuneſſe de ſon Epouſe, lui en chercha une autre, & renvoya l'Infante à Madrid. Le Roi d'Eſpagne irrité de la manière dont ſe fit ce renvoi, rappella auſſitôt ſes Plénipotentiaires aſſemblés au Congrès de Cambrai.

1725. La crainte qu'on eut que cette affaire n'eût de fâcheuſes ſuites, fut augmentée lorſqu'on vit tout-à-coup éclorre à Vienne divers Traités entre l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Le Baron de Ripperda, autrefois Ambaſſadeur des Provinces-Unies à Madrid, avoit quitté leur ſervice, & s'étoit donné au Roi d'Eſpagne. Il propoſa dans ces circonſtances une Paix particulière avec l'Empereur, & la négocia ſécrétement à Vienne. La France, l'Angléterre & la Hollande ne virent pas cette négociation avec plaiſir. Les deux prémières Cours & celle de Pruſſe oppoſérent au Traité de Vienne, une autre Alliance, qui fut conclue à Hannover au mois de Septembre.

Leurs Hautes Puiſſances étoient invitées à entrer dans cette Alliance, & elles avoient un intérêt preſſant à le faire. Par le Traité de Vienne, on permettoit à tous les Vaiſſeaux de l'Empereur & de ſes Sujets d'entrer dans les Ports d'Eſpagne, y compris les Indes Orientales, & de s'y pourvoir de tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, on leur permettoit encore d'apporter dans le Royaume d'Eſpagne toute ſorte de Denrées & Marchandiſes des Indes Orientales, en produiſant un Certificat de la Compagnie d'Oſtende. Tous ces octrois étoient incompatibles avec le Traité de Munſter, puiſqu'on y avoit déclaré en faveur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, que la navigation aux Indes ſeroit continuée ſur le même pied qu'elle ſe faiſoit alors.

1726. Tout cela menaçoit l'Europe d'une guerre d'autant plus difficile à terminer, que les Cours de Vienne, d'Eſpagne & de Ruſſie travailloient ſous main à mettre le Prétendant ſur le Trône d'Angléterre. Bientôt on prit les meſures néceſſaires pour faire réuſſir cette entrépriſe. L'Angléterre en

fut

fut allarmée, & pour s'oppoſer à tout ce qu'on pourroit entréprendre, elle 1726.
arma tout à la fois trois Eſcadres nombreuſes, l'une pour la Mer Baltique, la ſeconde pour les Côtes d'Eſpagne, & la troiſième pour les Indes. Ces trois Flottes retinrent dans le fourreau bien des épées qui auroient été tirées ſans cet obſtacle.

Comme le Traité de Vienne étoit l'ouvrage du Baron de Ripperda, il parvint par ce moyen à être Duc, Grand d'Eſpagne, & Prémier Miniſtre. Mais il ne reſta pas longtems dans ce poſte. Se voyant diſgracié, il ſe refugia chez le Colonel Stanhope Ambaſſadeur d'Angléterre à la Cour de Madrid, & demanda à ce Miniſtre la protection du Roi ſon maitre. Cette demarche irrita ſi fort le Roi d'Eſpagne, que ce Prince prit la réſolution de le faire enlever de la Maiſon de Mr. Stanhope, avec ordre de le conduire au Château de Ségovie. Cet enlevement fit beaucoup de bruit. L'Ambaſſadeur d'Angléterre ſortit de Madrid pour témoigner ſon reſſentiment, & pluſieurs Miniſtres entrèrent dans les ſujets de plaintes qu'il avoit.

Cet évènement ne contribua pas peu à augmenter la meſintelligence qui 1727.
règnoit déja entre les deux Cours, & comme l'Eſpagne craignoit quelque entrépriſe de la part de l'Angléterre, elle fit elle-même de grands préparatifs de guerre, & donna ordre au Comte de las Torres de faire le ſiège de Gibraltar. Dès le 23 de Février les Eſpagnols commencèrent à tirer ſur l'Eſcadre Angloiſe, qui étoit dans la Baie, & où le Chevalier Wager avoit débarqué des Troupes. Ce ſiège dura pluſieurs mois, & couta beaucoup de monde aux Eſpagnols.

Pour terminer ce différend, on regla à Paris les Préliminaires de la Paix, qui furent ſignés de la part de l'Empereur, du Roi Très Chrétien, de Sa Majeſté Britanique, & des Etats Généraux. Le Roi d'Eſpagne n'eut point de part à ces Préliminaires, mais il les accepta quelque tems après, & ne tarda pas à expédier des ordres au Comte de las Torres de ſuſpendre les hoſtilités.

De nouvelles difficultés étant ſurvenues, on indiqua un Congrès à Soiſ- 1728.
ſons, où l'on ſe flattoit que les Conſeils & la prudence du Cardinal de Fleuri pourroient contribuer à une Pacification générale. L'Empereur nomma pour ſes Plénipotentiaires, le Comte de Zinzendorff, le Comte de Windiſchgratz, & le Baron de Bentenrieder. Ce dernier étant mort durant la tenue des Conférences, on y admit du conſentement de S. M. I. deux Députés des Etats de Brabant & de Flandre, ſavoir, les Sieurs Patin & Proly, pour prendre ſoin des intérêts de la Compagnie d'Oſtende. Il s'y trouva de la part du Roi de France, le Cardinal de Fleuri, le Marquis de Fénélon & le Comte de Rothenbourg. Les Plénipotentiaires du Roi d'Eſpagne furent le Duc de Bournonville, le Marquis de Santa Croce Mazzénada, & le Sieur de Barenchéa. Mylord Guillaume Stanhope, Mylord Horace Walpole, & Etienne Points y aſſiſtèrent de la part du Roi de la Grande Brétagne. Les Etats Généraux des Provinces-Unies y envoyèrent Mrs. Corneille Hop & le Baron de Rheede; mais quelque tems après ce dernier

1728. fut remplacé par les Sieurs de Hugronie & de Goſlinga. Outre ces Plénipotentiaires, le Czar y envoya le Comte de Golloffkin; le Roi de Dannemarc, le Conſeiller intime de Scheſtaedt; le Roi de Suède, le Baron de Spart; le Duc de Holſtein, le Comte de Baſſewitz. L'ouverture de ce Congrès ſe fit au mois de Juin. Les François, les Anglois & les Hollandois demandèrent, que la Compagnie d'Oſtende fût entièrement abolie, & que la Navigation lui fût interdite. Mais de leur côté les Impériaux vouloient que cette Compagnie ſubſiſtât, ſous certaines conditions qu'ils propoſoient. Les Plénipotentiaires Eſpagnols & ceux de quelques autres Puiſſances expoſèrent auſſi les prétentions de leurs Maitres.

La difficulté de règler & de concilier les divers intérêts de tant de Puiſſances, demandoit tant de tems, que l'on penſa au projèt d'un Traité proviſionel, comme un expédient convenable, ſinon pour opérer une Pacification entière, du moins pour arrêter toute rupture. Ce deſſein fut approuvé. Ce Traité fut concerté & négocié par les Miniſtres des principales Puiſſances intéreſſées aux Traités de Hannover & de Vienne. On trouva de la difficulté de la part de la Cour Impériale & de celle de Madrid. Ces deux Cours étoient unies par un Traité ſolemnel, qu'elles avoient conclu, dans la vue de maintenir la tranquilité de l'Europe. Les Alliés de Hannover avoient le même but, mais ils prenoient une route différente, & ſongeoient à rompre l'Alliance des deux Cours. Les avantages que l'on offrit à la Cour d'Eſpagne l'ayant engagée à ſe réconcilier avec la Couronne d'Angléterre, elle conclut enfin le Traité de Séville, conforme à la teneur & aux vues des précédens Traités. Quelques changemens, que l'on y fit, déplurent à l'Empereur, & apportèrent une nouvelle difficulté à l'ouvrage de la Pacification.

Par ce Traité, on devoit effectuer ſans délai l'introduction des Garniſons dans les Places de Livorne, Porto Ferraio, Parme & Plaiſance, au nombre de ſix mille hommes de Troupes de Sa Majeſté Catholique & à ſa ſolde. Ces Troupes devoient ſervir pour la conſervation de la ſucceſſion de ces Etats, en faveur de l'Infant Don Carlos, & pour être en état de réſiſter à toute entrépriſe & oppoſition, qui pourroient être ſuſcitées, au préjudice de ce qui avoit été règlé touchant cette ſucceſſion. On s'engageoit d'établir & de maintenir l'Infant Don Carlos, ou celui à qui pourroient paſſer ſes Droits, dans la poſſeſſion & jouïſſance des Etats en queſtion, & de le défendre de toute inſulte, contre quelque Puiſſance que ce fût, qui penſeroit
1729. à l'inquiéter. Ces meſures, bien loin d'être approuvées par l'Empereur, ne firent qu'exciter ſon indignation. Il ſe plaignit que l'on rompoit les liens les plus eſſentiels de la Société humaine, en diſpoſant des biens des perſonnes tierces.

1730. Pour empêcher qu'on n'en vînt à une guerre ouverte, les Alliés de Séville donnèrent des aſſurances du déſir qu'ils avoient de procurer à l'Europe une paix ſolide, en faiſant voir que dans les circonſtances où l'on ſe trou-
1731. voit, les intérêts réciproques n'étoient pas oppoſés. Enfin, après bien des négo-

négociations, l'Empereur conſentit que l'on aſſurât la Succeſſion des Duchés 1731.
de Toſcane, de Parme & de Plaiſance, deſtinée à l'Infant Don Carlos; il donna les mains à l'introduction de ſix mille Eſpagnols dans les Places fortes de ces Duchés, & promit en même tems de faire ceſſer pour toujours tout Commerce & Navigation aux Indes Orientales, dant toute l'étendue des Païs-Bas Autrichiens.

Lorſqu'on eut applani toutes les difficultés, le Roi d'Angléterre envoya dans la Méditerranée une Flotte, qui s'étant jointe à celle d'Eſpagne, aida à tranſporter en Italie les Troupes Eſpagnoles deſtinées à aſſurer à Don Carlos la Succeſſion des Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance.

La mort de Frédéric-Auguſte, Electeur de Saxe & Roi de Pologne re- 1733.
plongea l'Europe dans de nouveaux troubles. La France ſe déclara pour le Roi Staniſlas. L'Empereur & l'Impératrice de Ruſſie firent une ligue, par laquelle ils donnoient l'excluſion au Roi Staniſlas, & ſe déclaroient en faveur du nouvel Electeur de Saxe. Le Roi Staniſlas fut élu par les ſuffrages de la plus grande partie de la Nation, Auguſte par la voix unanime d'un nombre conſidérable de Gentilshommes. La préſence d'une Armée Ruſſienne maintint celui-ci dans ſon élection, & obligea l'autre de ſe retirer à Dantzic.

La France ayant enviſagé les démarches de l'Empereur comme un acte d'hoſtilité, lui déclara la guerre, après avoir fait une ligue offenſive & défenſive avec les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne. Le Maréchal de Berwick fut nommé pour commander l'Armée d'Allemagne, & on jetta les yeux ſur le Maréchal de Villars pour commander celle d'Italie.

Le 14 d'Octobre les François attaquèrent le Fort de Kell, qui capitula le 28 du même mois. Le Maréchal de Villars s'étant rendu en Italie, commença par former le ſiège de la Guerra d'Adda, dont il ſe rendit maitre, auſſi bien que de Pizzighitone, & de quelques autres Places.

Le Comte de Montémar avoit été choiſi par le Roi d'Eſpagne pour commander les Troupes que l'on deſtinoit pour faire la conquête du Royaume de Naples. L'Infant Don Carlos ſe mit à la tête des Troupes, & entra par Froſinone dans le Royaume de Naples le 26 de Mars 1734. D'abord 1734.
on ſe rendit maitre de quelques Forts, & comme les Impériaux ſe réfugioient dans la Pouille pour y attendre de nouveaux ſecours, le Duc de Montémar reçut ordre de Don Carlos de les pourſuivre.

Les Impériaux s'étoient avancés à Bitonto, où ils étoient campés dans un poſte auſſi avantageux par ſa ſituation, qu'impraticable pour la Cavalerie. Le Comte de Montémar deſtribua ſes Troupes en ſept Colomnes, commandées la prémière par le Marquis de Pozzolo-Manco; la ſeconde par le Duc de Liria; la troiſième par le Duc de Caſtro-Pignano; la quatrième par le Marquis de Bay; la cinquième par le Marquis de Château-fort; la ſixième par le Comte de Macéda, & la ſeptième par le Marquis de Las-Minas.

Toutes ces Troupes marchèrent par différens chemins, afin de choiſir

1734. l'endroit le plus convenable pour combattre l'Ennemi. Le Comte de Montemar fit avancer quelques Détachemens de Cavalerie, qui battirent les Houzards qu'ils rencontrèrent. Les Impériaux avoient pris la réſolution de reſter dans leurs retranchemens, où ils ſe croyoient en ſureté. Le Comte avoit fait ſa diſpoſition pour les attaquer; mais il la changea dès qu'il eut vu celle de l'Ennemi. S'étant approché lui-même de fort près pour le reconnoître, il fit d'abord paſſer de la droite à la gauche la plus grande partie de la Cavalerie, & donna en même tems ſes ordres pour l'attaque, qui commença par le centre.

Les Impériaux firent d'abord une vive & vigoureuſe réſiſtance pour défendre leurs retranchemens. Le Général Eſpagnol s'étant apperçu qu'ils jettoient toutes leurs forces au centre, réſolut, pour faire diverſion, de faire agir la Cavalerie qui étoit à la gauche, & il ſe mit lui-même à la tête des Eſcardrons. Sa préſence fit faire aux Troupes Eſpagnoles une choſe qu'on n'a jamais vue, & qu'on aura même peine à croire: c'eſt que la Cavalerie ſauta les murailles & les foſſés, qui formoient les retranchemens des Impériaux, ſans qu'aucun Cavalier perdît ſon rang, & qu'en même tems les Ennemis furent attaqués avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de prendre la fuite en deſordre.

Les Impériaux furent pourſuivis, on attaqua & força différens poſtes où ils s'étoient réfugiés, & la plupart furent faits priſonniers. Rodeski, Général de leur Infanterie, ſe ſauva dans Bitonto, qui eſt entouré de murailles: il s'y défendit toute la nuit, mais le lendemain il fut obligé de ſe rendre. La Cavalerie ennemie, qui s'étoit ſéparée dans ſa fuite en pluſieurs corps, fut pourſuivie & preſque entièrement détruite par la Cavalerie Eſpagnole. Le plus conſidérable, après avoir perdu beaucoup de monde, ſe réfugia dans Bari. Le Général Eſpagnol s'y rendit, & obligea le Prince de Belmonté, qui y commandoit, de ſe rendre. Les Troupes Impériales conſiſtoient, ſuivant l'état qu'on en trouva, en 6500 hommes d'Infanterie, 1500 de Cavalerie, & 400 Houzards.

Les Eſpagnols prirent aux Ennemis 15 Drapeaux, 24 Etendarts, 2 paires de timbales, leurs tentes, les vivres, les munitions de guerre, & la plus grande partie des équipages. Cette affaire fit un honneur infini au Comte de Montémar. Après cette grande Victoire les Eſpagnols ne tardèrent pas à réduire les Places où il y avoit Garniſon Allemande.

Comme l'Empereur ſe voyoit attaqué de tous côtés, il demanda du ſecours à l'Empire, qui déclara la guerre à la France & à ſes Alliés. Cette réſolution paſſa à la pluralité de ſix Voix contre trois dans le Collège Electoral, & de cinquante-ſept contre douze dans le College des Princes. Les Miniſtres de Bavière, de Cologne & Palatin, s'oppoſèrent fortement à cette réſolution.

L'Empereur donna au Prince Eugène le commandement des Troupes qui devoient agir ſur le Rhin, & le Général Comte de Merci eut la conduite de

de l'Armée d'Italie. Avant l'arrivée du Prince Eugène, le Comte de Belle- 1734.
Iſle avoit ouvert la campagne par la priſe de Trarbach & de ſon Château, & avoit mis Garniſon dans la Ville de Trèves. D'un autre côté le Maréchal de Berwick, après avoir paſſé le Rhin à Kell & au Fort-Louïs, marchoit à la tête de 80 mille hommes droit aux Lignes d'Ettlingen, tandis qu'un autre corps conſidérable, commandé par le Marquis d'Aſfeld, épioit en deça du Rhin l'occaſion de le paſſer aux environs de Neckerau.

Le Maréchal de Berwick ruina les Lignes, obligea le Prince Eugène de quitter ſon camp, & envoya dans le Wurtemberg un gros Détachement, pour mettre le Païs à contribution.

La Ville de Philipsbourg ayant été aſſiégée, le Prince Eugène voulut eſſaier ſi les Troupes qu'il avoit ne ſuffiroient point pour empêcher la priſe de cette Place. Son Armée étoit alors de ſoixante & dix mille hommes. Il alla reconnoitre le Camp François, qu'il trouva fortifié de retranchemens, muni de bons foſſés, & défendu par une nombreuſe artillerie. L'accès en étoit extrêmement difficile, & l'attaque ne pouvoit être que d'un ſuccès douteux. Le Prince fit dreſſer quelques batteries, & ſe contenta de canonner les retranchemens. La Place ſe rendit aux François le 18 de Juillet à des conditions honorables. Le Maréchal de Berwick fut tué à ce ſiege, ayant eu la tête emportée d'un boulet de canon.

La campagne d'Italie fut plus ſanglante que celle d'Allemagne. Il s'y donna deux Batailles, où les Impériaux eurent le deſſous. Le Général Comte de Merci perdit la vie dans celle de Parme, & le Prince Louïs de Wurtemberg fut tué dans celle de Guaſtalla.

Au commencement de l'année ſuivante les deux Cours d'Eſpagne & de 1735.
Portugal ſe brouillèrent entièrement, à l'occaſion d'un évènement de très peu d'importance, mais qui auroit eu de fâcheuſes ſuites, ſi leurs Amis communs n'euſſent interpoſé leurs bons offices pour empêcher les hoſtilités. Un Païſan qui occupoit une Ferme dans le voiſinage de Madrid, ayant commis un de ces meurtres, dont l'atrocité ne laiſſe aucun lieu à la compaſſion que l'on a pour les miſérables, ſe réfugia dans l'Egliſe du lieu. Il en fut tiré par les Miniſtres de la Juſtice, en vertu d'un ordre du Préſident de Caſtille. Il fut garroté ſur un Ane, & conduit à Madrid par les Suppôts ordinaires de la Juſtice. C'étoit le dernier Dimanche du Carnaval, après midi. Ils entrèrent par la porte d'Alcala. Ils arrivèrent au Pont qui eſt entre les deux promenades publiques du Pardo. Il y avoit une diſtance de trois cens Varres, entre eux & les maiſons voiſines, & particulièrement celle de Mr. Cabral de Belmonté, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Portugaiſe. Ce Miniſtre logeoit dans une rue très large, qui peut paſſer pour une grande Place. On vit ſortir tout-à-coup de la Maiſon du Miniſtre, ſa Livrée, qui attaquant bruſquement les ſix Invalides, les forcèrent à ſe retirer. Après quoi ils tirèrent des mains des Suppôts de la Juſtice, le Criminel & l'Ane, ſur lequel il étoit attaché: & jettant de grands cris de triomphe, ils le firent entrer dans la maiſon, où on le détacha, & on le mèna à l'appartement

1735. ment de Madame de Cabral, qui lui promit ſa protection.

Le Miniſtre de Portugal, qui, à ce qu'on prétend, n'avoit eu aucune connoiſſance de cette action, que lorſqu'elle fut faite, ne crut pas que cela valût la peine d'en faire une excuſe à Don Joſeph Patinho, qui étoit alors Prémier Miniſtre. Il ſe contenta d'en écrire un mot de deſaveu au Préſident de Caſtille, qui étoit malade, & qui ne fit peut-être nul uſage de ce billet.

Don Joſeph Patinho prit cette affaire ſur le ton ſérieux. Il fit enlever de de la maiſon du Miniſtre Portugais, les gens de Livrée qui avoient fait évader le priſonnier.

La Cour de Portugal ne tarda pas à uſer de répréſailles. Elle fit arrêter à ſon tour les Domeſtiques du Marquis de Capicélatro, Ambaſſadeur d'Eſpagne, leſquels furent conduits en priſon, liés & garrottés.

Quelques Politiques s'imaginèrent & publièrent même, que tout cela n'étoit qu'un jeu fait à la main pour diviſer les deux Cours d'Eſpagne & de Portugal, & favoriſer par cette rupture les armes de l'Empereur en Italie, par le moyen d'une diverſion ménagée aux Frontières de l'Eſpagne même. On prétendoit que l'Ambaſſadeur d'Angléterre à Lisbonne avoit tout concerté avec Mr. de Mendoça, Prémier Miniſtre de la Cour de Portugal, dont Mr. de Belmonté étoit Beau-frère.

Cette prétendue Anecdote ne paroit avoir aucun fondement. Si Mr. de Mendoça eût formé une projet de cette nature, il eſt à croire qu'il eût au moins pris ſes meſures, pour avoir aſſez de Troupes ſur pied en cette occaſion, afin de ſoutenir la prémière attaque des Eſpagnols. Cependant il eſt certain que le Portugal comptoit ſi bien ſur la paix, & s'attendoit ſi peu à cet orage, qu'il n'avoit ni Troupes pour former un Camp, ni Magazins garnis pour faire ſubſiſter une Armée.

Cette affaire fit d'abord grand bruit, & les deux Cours ne manquèrent pas de ſe préparer à tirer vengeance de l'outrage qu'elles prétendoient avoir reçu. Le Roi d'Eſpagne fit marcher des Troupes vers les Frontieres de Portugal. Dans l'impuiſſance où ſe trouvoit le Roi de Portugal de réſiſter aux forces d'Eſpagne, il fit agir auprès des deux Puiſſances Maritimes, & envoya à Londres Don Marc-Antoine Azévédo, pour demander au Roi de la Grande-Bretagne les Secours ſtipulés par les Traités d'Alliance, qui ſubſiſtoient entre les deux Couronnes.

Les Anglois avoient des motifs particuliers de ne pas abandonner le Portugal en cette occaſion. Leur grand commerce dans ce Royaume leur en rendoit les intérêts précieux. Le négoce du Bréſil, dont ils avoient la principale adminiſtration, étoit un objet très digne d'être conſervé, & la Flotille qu'on en attendoit les regardoit bien autant pour le moins que la Nation Portugaiſe.

Mr. Azévédo eut d'abord audience de Leurs Majeſtés Britanniques, & de fréquentes Conférences avec les Miniſtres. Peu de tems après ſon arrivée, Sa Majeſté Britannique partit pour ſes Etats d'Allemagne, après avoir établi

la

la Reine Régente du Royaume pendant ſon abſence. Après le départ de 1735.
ce Prince, le Miniſtre Portugais répréſenta à la Reine dans les termes les plus preſſans, que l'aſſiſtance de la Cour d'Angléterre devenoit de plus en plus néceſſaire à Sa Majeſté Portugaiſe; que la Cour d'Eſpagne ne diſſimuloit plus ſes deſſeins; qu'elle menaçoit publiquement de faire attaquer la Flotte du Bréſil, & qu'elle ſembloit même vouloir renouveller ſes prétentions ſur la Couronne de Portugal. La Reine répondit à ce Miniſtre: qu'on avoit envoyé les derniers ordres pour que la Flotte mît à la voile; que ſon départ n'empêcheroit pas que le Roi ne continuât ſes bons Offices pour la réconciliation des deux Cours; & que l'Amiral Norris étoit chargé des Inſtructions & des Pouvoirs néceſſaires à ce ſujet.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies, qui n'avoient pas les mêmes engagemens ni les mêmes liaiſons avec la Couronne de Portugal, ne laiſſèrent pas d'employer leur Médiation pour prévenir une rupture capable de rallumer la Guerre, qu'ils tâchoient de terminer.

Don Louïs d'Acunha, Miniſtre Portugais à la Haye, ne ſe contenta pas des inſtances qu'il avoit faites de vive voix auprès des Miniſtres de la République, il leur préſenta encore un Mémoire dans lequel il demandoit que Leurs Hautes Puiſſances fourniſſent du ſecours au Roi de Portugal ſon Maître, comme les Traités & les intérêts communs le demandoient.

Les Etats Généraux ſe contentèrent de répondre, qu'ils eſpéroient & attendoient même, par la confiance qu'ils avoient en la ſageſſe, l'amour pour la Paix & la prudence des Parties, qui étoient en conteſtation, que cette mesintelligence n'auroit point de ſuites ultérieures, & que ſur-tout on s'abſtiendroit de toute voie de fait; qu'il ſeroit très agréable à Leurs Hautes Puiſſances, ſi elles pouvoient y contribuer par leur intervention, & qu'Elles enverroient pour cet effet leurs ordres à leurs Miniſtres en Eſpagne & en Portugal.

Le Traité dont le Miniſtre Portugais éxigeoit l'éxécution, n'étoit pas auſſi obligatoire qu'il le prétendoit. Ce Traité avoit été ébauché & mis au net; mais il n'avoit pas été ratifié, ni n'avoit reçu les formalités réquiſes pour obliger réciproquement les Parties. Auſſi Leurs Hautes Puiſſances n'en firent-Elles nulle mention dans leur Réſolution, où Elles ne parlèrent qu'en qualité d'amis communs des deux Couronnes.

Quant à la Cour d'Angléterre, la déclaration qu'elle avoit faite au Miniſtre de Portugal, fut bientôt ſuivie du départ de la Flotte. Le ſept de Juin l'Amiral Anglois mit à la voile de Portsmouth pour la Rivière de Liſbonne, avec une Eſcadre de vingt-cinq Vaiſſeaux de Guerre, trois Chaloupes & un Brulot. Cette Eſcadre étoit montée de mille ſept cent cinquante ſix pièces de Canon, & de douze mille quatre cent quarante-cinq hommes. Une ſeconde Eſcadre de douze à quinze Vaiſſeaux commandés par l'Amiral Stewart, eut ordre de ſe tenir prête à mettre en Mer au prémier ordre.

Quelques jours après que la Flotte de l'Amiral Norris eut mis à la voile,

1735. le Chevalier Wager prémier Commiſſaire de l'Amirauté, accompagné du Lord Archibald Hamilton, ſe rendit chez le Comte de Montijo, & lui déclara de la part de la Reine: que Sa Majeſté, preſſée par le Roi de Portugal, avoit fait partir ſon Eſcadre pour l'Embouchure du Tage, tant pour s'aquiter de ſes engagemens envers Sa Majeſté Portugaiſe, que pour protéger le Commerce de ſes Sujets, & mettre à couvert de toute inſulte la Flotille du Bréſil, à laquelle les Anglois étoient tant intéreſſés.

La Cour de France qui avoit des vues pacifiques, craignit que ce démêlé ne portât le Roi d'Eſpagne ſon Allié à profiter de la ſupériorité de ſes forces contre une Cour, qui ne pouvoit manquer d'être ſecourue par la Grande Bretagne, & ce nouvel engagement ne pouvoit manquer de donner à la Guerre, qu'il étoit queſtion de terminer, un renouvellement de chaleur que l'on étoit bien aiſe d'amortir. Elle ſe hâta donc d'offrir ſa Médiation, qui fût acceptée avec d'autant plus de plaiſir, que celle d'Angléterre ſembloit porter avec elle un air de partialité, qui faiſoit peine à l'Eſpagne. Ce n'eſt pas que la Cour Britannique fût véritablement dans la diſpoſition de rompre légèrement avec l'Eſpagne; mais la ſituation réciproque de ces deux Cours étoit aſſez délicate.

Les meſures, que la Cour de Madrid prenoit depuis quelque tems, pour arrêter le Commerce clandeſtin ſur ſes Côtes, avoient été plus rigoureuſement éxécutées que ne le ſouhaitoient beaucoup d'Anglois accoutumés à ce Commerce.

Les priſes, que les Armateurs Eſpagnols avoient faites, les avoient irrités, de manière que la Ville de Londres rétentiſſoit ſouvent de leurs clameurs. L'étroite liaiſon, qui ſubſiſtoit depuis quelques années entre les Nations Britanniques & Portugaiſes, avoit engagé cette dernière à ſe ſervir des Anglois pour le Commerce & pour la navigation du Bréſil. Les Marchands Anglois y avoient pris un intérêt conſidérable qu'ils ne diſſimuloient pas. Ils craignoient que l'Eſpagne ne commençât les hoſtilités par l'enlevement de la Flotte du Bréſil qu'on attendoit à Lisbonne. Les intéreſſés animoient le Peuple, & il fallut que Sa Majeſté Britannique, pour rendre le calme à ſes Sujets, prît le parti d'envoyer une forte Eſcadre dans le Tage pour mettre Lisbonne à couvert, & pour aſſurer en même tems le retour de la Flotte du Bréſil.

L'Eſpagne fut allarmée de l'envoi de cette Flotte. Pour faire ſentir les inconvéniens qu'on en devoit craindre, Mr. Patinho répréſenta à Mr. Keene, Miniſtre de Sa Majeſté Britannique à la Cour de Madrid, qu'on équipoit actuellement à Cadix la Flotte pour la Nouvelle Eſpagne, dont la Cargaiſon conſiſtoit dans les Marchandiſes que fourniſſent toutes les Nations, qui ſe confient dans l'Alliance, qui ſubſiſtoit entre l'Eſpagne & l'Angléterre, & qui n'avoient pas la moindre inquiétude ſur ce qui pourroit occaſionner leur ruïne totale, en perdant leurs effets; qu'auſſitôt que les Commerçans ſeroient informés de la réſolution priſe en Angléterre, d'envoyer une Eſcadre ſur les Côtes de Portugal, tous les eſprits ſe mettroient en mou-

ve-

vement, & que chacun tâcheroit de retirer ſon Bien, lequel étant mêlé avec les ſommes empruntées & converties en marchandiſes, on ne pourroit pas auſſitôt le ravoir, d'où s'enſuivroient infailliblement des plaintes qu'on entendoit déjà des principaux Négocians, non ſeulement en Eſpagne, mais auſſi en France, en Angléterre & en Italie; deſorte qu'ils choiſiroient pour moindre inconvénient de ſuſpendre l'envoi de leurs marchandiſes cette année, & de perdre les profits conſidérables qui nourriſſent le trafic de toute l'Europe; que pour appaiſer cette émotion générale, il ne ſuffiſoit pas que le Roi aſſurât les Marchands de la ſacrée parole de Sa Majeſté Britannique, & de l'accompagner de la ſienne propre, puiſque plus on ſe ſerviroit des grandes & éclatantes aſſurances, plus grande ſeroit la fermentation, que cauſeroit dans les eſprits l'effet incertain qu'on pouvoit attendre du moyen dont on ſe ſerviroit, & qu'il n'y auroit point de raiſon aſſez forte, pour les perſuader que l'Eſcadre de Sa Majeſté Britannique, n'étoit pas deſtinée pour empêcher la ſortie de la Flotte de Cadix; qu'on pouvoit la ſurprendre en chemin, & qu'il ne ſuffiroit pas de leur offrir une eſcorte de Vaiſſeaux de Guerre en nombre égal ou ſupérieur, puiſqu'ils ne croiroient aucune ſureté auſſi réelle que celle de voir le danger éloigné; qu'il devoit être ſenſible aux Sujets de Sa Majeſté Catholique de voir entrer dans les Ports de ſon Royaume, les Vaiſſeaux de la Nation Angloiſe, avec la liberté que leur fourniſſoit l'amitié du Roi, & la protection d'une Eſcadre ſi puiſſante & voiſine, ſans qu'aucun Vaiſſeau Eſpagnol oſât naviger pour ne point ſe riſquer ſoi-même & ſa Cargaiſon; que ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt que ces inquiétudes ne laiſſeroient pas que de pénétrer dans les endroits les plus éloignés de l'Amérique Eſpagnole ſans qu'on pût prévoir à quoi ſe détermineroient ſes Habitans, lorſqu'ils apprendoient que le voyage de la Flotte auroit été ſuſpendu, ou hazardé. 1735.

Les Anglois ſe formèrent des idées bien différentes des effets que devoit produire l'Eſcadre envoyée en Portugal. Ils prétendirent que, bien loin de craindre que l'expédition de cette Flotte empêchât le départ de celle qu'on équipoit à Cadix, pour la nouvelle Eſpagne, & fît perdre aux Négocians les gros intérêts qu'ils avoient dans ſa charge, on devoit au contraire ſavoir bon gré à Sa Majeſté Britannique, de l'avoir envoyée près de Lisbonne, dans ces circonſtances, qui faiſoient craindre un dérangement dans le cours du Commerce. C'eſt ce qui parut par une Lettre de Mr. Keene, qui ſervoit de réponſe à celle de Monſieur Patinho.

On continua donc à équiper la Flotte deſtinée pour la Nouvelle Eſpagne, afin qu'elle fût en état de partir au prémier ordre. La quantité de marchandiſes qu'on y chargea fut même ſi grande, qu'il fallut encore ajouter deux Vaiſſeaux au nombre ordinaire. Enfin la Flotille partit le 22 Novembre ſous les ordres de l'Amiral Pintado. La Flotte Portugaiſe, deſtinée pour Fernambouc. & pour la Baye de Tous-les-Saints, partit auſſi ſans rien craindre.

Ainſi ſe diſſipèrent en partie les appréhenſions & les défiances que l'on

1735. avoit conçues de part & d'autre à cet égard. Quant à la mesintelligence ſurvenue entre les deux Cours, il ne paroiſſoit pas que l'on pût ſe flatter ſitôt de cet avantage. Les motifs qui les avoient pouſſées à ſe donner mutuellement de l'embarras ſubſiſtoient toujours. A en juger ſur les apparences, on auroit dit que la Guerre étoit à la veille d'éclater. Tout étoit en mouvement ſur les Frontières des deux Royaumes. On faiſoit des Levées, on éxerçoit les Milices, on les habilloit, on les armoit, & l'on en formoit peu à peu une Armée.

Quoique la plus grande partie des Troupes du Roi d'Eſpagne fuſſent alors occupées dans la Lombardie, Sa Majeſté Catholique ne laiſſa pas de ſe trouver en état d'aſſembler un Corps d'Armée aſſez conſidérable ſur les Frontières de Portugal. Ce Corps conſiſtoit en douze Régimens d'Infanterie, qui faiſoient quinze mille trois cens hommes, en ſix Régimens de Cavalerie & en quatre de Dragons, faiſant cinq mille deux cens hommes. Ces Troupes campoient entre Albuquerque & Montijo, en tirant vers le Fleuve de la Guadiana. Elles étoient commandées en chef par le Comte de Roideville, qui avoit ſon quartier à Badajos. Les Troupes du Roi de Portugal étoient campées ſous le Canon d'Elvas, à deux lieues du Camp des Eſpagnols. On ne faiſoit monter les Troupes Portugaiſes qu'à dix mille hommes.

On faiſoit tous ces préparatifs, ſans qu'il parût qu'on voulût ſe déterminer à en venir aux voies de fait. On parloit d'accommodement, & on attendoit patiemment le ſuccès de la Médiation.

Le Roi de Portugal déclara qu'il s'en remettoit à la Médiation de Sa Majeſté Britannique. D'un autre côté le Roi d'Eſpagne accepta celle de Sa Majeſté Très Chrétienne. Un défaut de concert empêcha qu'on ne pût travailler utilement à mettre fin à la querelle. Comme les deux Parties avoient nommé chacune un Médiateur différent, l'une refuſoit de s'en rapporter au Médiateur qui avoit été nommé par l'autre, deſorte que cette affaire reſta ſur le même pied pendant le reſte de cette année.

Les choſes n'étoient pas ſi tranquilles en Amérique. Tout cet eſpace de Côtes, qui s'étend le long de la Mer du Nord depuis l'extrémité méridionale du Bréſil juſqu'à la Rivière de la Plata, a été longtems négligé par les Peuples de l'Europe, & même encore aujourdhui on n'en connoit guère le détail. Les Portugais s'étoient peu ſouciés de s'étendre dans un Païs, où ils ne trouvoient pas la fertilité du Bréſil; & les Eſpagnols, que la grande Rivière de la Plata conduiſoit aux vaſtes Poſſeſſions, qu'ils ont au Paraguai & au Tucuman, s'étoient contentés d'établir ſur le bord méridional une Colonie connue ſous le nom de Buénos Ayres. Avec le tems les Portugais jugèrent à propos de s'établir vis-à-vis d'eux. Ils fondèrent pour cet effet deux Colonies ſur le bord Septentrional, ſavoir la Colonie du St. Sacrement à l'oppoſite de Buénos Ayres, & celle de Monté Vidéo entre cette Colonie & l'embouchure de la Rivière, qu'ils regardèrent comme la borne naturelle du Bréſil.

Ce

Ce voiſinage ne fut pas agréable aux Eſpagnols, qui ſe rendirent maitres 1735.
de la Colonie du St. Sacrement après un long ſiège. Ils la leur reſtituèrent néanmoins par le Traité d'Utrecht du 6 Février 1715. C'eſt dans l'Article VI de ce Traité qu'on lit les paroles ſuivantes, que l'on doit bien remarquer. *Sa Majeſté Portugaiſe s'engage à ne point conſentir, qu'aucune autre Nation de l'Europe, excepté la Portugaiſe, puiſſe s'établir ou commercer en ladite Colonie directement, ni indirectement ſous quelque prétexte que ce ſoit, & bien plus encore elle s'engage en outre à ne ne point prêter la main, ni donner aſſiſtance à aucune Nation étrangère, afin qu'elle puiſſe introduire quelque Commerce dans les Terres de la Domination de la Couronne d'Eſpagne, ce qui eſt pareillement défendu aux propres Sujets de Sa Majeſté Portugaiſe.*

Les Eſpagnols ſe plaignoient de ce que les Portugais, non contens de jouir du Territoire de la Colonie rendu par le Traité, étendoient leur Commerce aſſez avant dans les Peuplades ſoumiſes à l'Eſpagne, au préjudice de la Nation Eſpagnole, à qui ſeule ce Commerce eſt réſervé, & gagnant du terrain peu à peu, s'emparoient des Terres que l'Eſpagne prétendoit lui appartenir.

Les Anglois, dont ſe ſervoient les Portugais pour leur Navigation du Bréſil, rempliſſoient ces Cantons des marchandiſes de l'Europe, & ne laiſſoient preſque rien à faire aux légitimes Négocians. Ces griefs avoient déja été répréſentés depuis pluſieurs années, mais toujours ſans aucun fruit, & le Gouverneur de Buénos Ayres voyoit avec douleur le Commerce de ſa Nation dépérir, & les Portugais prendre poſſeſſion des Terres, qui étoient à leur bienſéance.

Ce Gouverneur ne fut pas fâché de l'incident de Madrid, & il choiſit ce tems pour éclater. Il eſt difficile de croire, qu'il ait pris ſur lui un évènement d'une auſſi grande importance qu'une rupture formelle. Il eſt à croire que Don Joſeph Patinho, déja indiſpoſé contre la Nation Portugaiſe, lui ordonna de s'oppoſer vigoureuſement à la Contrebande & aux invaſions des Portugais.

Les Puiſſances Maritimes propoſèrent cette année à l'Empereur & au Roi Très Chrétien un Plan de Pacification, mais il ne fut accepté ni de Sa Majeſté Impériale, ni des Alliés qui ne trouvèrent pas que les propoſitions qu'on leur faiſoit, fuſſent propres à procurer une Paix ſolide & honorable. Les inſtances des Puiſſances médiatrices n'ayant pas eu le ſuccès dont on s'étoit flatté, les hoſtilités continuèrent, & on fit de part & d'autre tous les préparatifs néceſſaires pour pouſſer la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant.

On ne fit preſque rien cette année ſur le Rhin, mais il ſe paſſa quelque choſe de plus remarquable & de plus important en Sicile & dans la Lombardie. Au commencement de Janvier l'Infant Don Carlos partit de Naples pour ſe rendre en Sicile, afin d'achever la conquête de cette Iſle. Ce Prince, à ſon arrivée, en trouva preſque toutes les Places déja ſoumiſes, & la Citadelle de Meſſine ſur le point de ſe rendre.

1735. Il n'y eut que le défaut de proviſions qui obligea le Général Lobkowitz à capituler. Il s'étoit comporté pendant tout ce ſiège avec beaucoup de bravoure. Après avoir abandonné la Ville, il ſe vit dans la néceſſité de ſe retirer dans les Baſtions de St. Blaiſe & de Ste. Catherine, qui ſont une manière de Château environné d'une ſimple muraille. Il s'y maintint pendant douze jours, & s'y ſeroit défendu beaucoup plus longtems, s'il n'avoit pas cru devoir menager ſon peu de monde. S'étant enſuite retiré dans la Citadelle, il n'oublia rien pour en faire durer le Siège. Il fit faire diverſes ſorties, dans une deſquelles le Comte de Kolowart enleva toute une Ronde Eſpagnole. Il retarda les Ouvrages des Aſſiegeans, & leur ruina de fond en comble une Batterie de vingt-cinq pièces, qu'ils élevoient dans un Couvent, & leur auroit d'ailleurs vendu la Place bien cher, s'il n'eût eu à la défendre que contre cet Ennemi. Il y en avoit un autre plus dangereux dans la Citadelle.

Les proviſions, que le Général Roma avoit eu ordre d'y aſſembler pour un an, n'auroient ſuffi que pour ſix ſemaines, ſi la Garniſon eût été complète; & dans l'état où elle étoit, elle n'en avoit que pour trois mois. Cependant le Prince Lobkowitz trouva moyen de l'y faire ſubſiſter cinq à ſix mois. Il ſut ménager par ſa frugalité & ſa tempérance le peu de proviſions qui y étoient, en portant, par ſon exemple, les Officiers & les Soldats à ſe contenter de peu. Il fit ſcier en pièces quelques Canons inutiles, & les vendit aux Capitaines ou Patrons des Bâtimens qui paſſoient le Faro, & qu'il obligeoit d'aborder, en leur envoyant quelques volées de Canon. Par ce moyen, il en tira pendant quelque tems de l'argent & leurs proviſions ſuperflues. Se voyant enfin ſans aucune eſpérance de ſecours, il demanda à ſe rendre & obtint une Capitulation honorable.

Ce ſiège fut ſuivi de celui de la Forteresſe de Siracuſe, qui n'avoit été que bloquée, à cauſe de la difficulté d'y conduire de l'Artillerie. Le Général Roma, qui y commandoit, témoigna n'avoir aucune envie de ſe ſoumettre. Le Marquis de Gratia-Réal, qui commandoit les Eſpagnols, le menaça longtems en vain de paſſer ſa Garniſon au fil de l'épée, s'il attendoit à ſe rendre qu'on eût dreſſé les Batteries. Toujours ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe, de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité, il ne voulut écouter aucune des propoſitions qu'on lui fit, au hazard de ce qui pourroit en arriver. Cependant ne voyant aucun ſecours à eſpérer, il prit enfin le parti de capituler.

Après la priſe de cette Place, l'Infant Duc fit ſon Entrée ſolemnelle dans Palerme, & le troiſième de Juillet fut le jour de ſon Couronnement, en qualité de Roi des deux Siciles. La nouvelle qu'on reçut quelques jours après de la Capitulation de Trapani mit le comble à la joie générale.

La préſence du nouveau Roi n'étant plus néceſſaire en Sicile, il partit pour Naples, où il fut reçu aux acclamations d'un prodigieux nombre de Peuple, & au bruit du Canon de toutes les Forteresſes. Ce Prince après

ſon

ſon retour à Naples s'appliqua ſans relâche aux affaires de l'Etat. Il aſſiſtoit régulierement aux Conférences qui ſe tenoient ſur les moyens de redreſſer les abus qui s'étoient gliſſés dans le Gouvernement précédent. Il prit en même tems les meſures néceſſaires pour mettre ſes Etats à l'abri des inſultes de ſes Ennemis. Il ne ſe contentoit pas de donner ſes ordres dans ſon Cabinet, il veilloit lui-même à leur éxécution. Sa Majeſté voulut qu'on éxécutât les réſolutions qu'Elle avoit priſes contre les Seigneurs Feudataires des Royaumes de Naples & de Sicile, qui négligeroient de venir en perſonne lui prêter le Serment de Foi & d'Hommage. 1735.

Le Prince de Cazerſe, que ſon attachement pour l'Empereur, avoit empêché de faire cette démarche, & le Prince de Cerra qui étoit demeuré à Vienne pour la même raiſon, encoururent tous deux la Confiſcation de leurs Biens & de leurs Fiefs, qui furent réunis au Domaine de la Couronne. Le Connétable Colonne & le Prince de Carcatti Spinelli, aimèrent mieux profiter de la permiſſion que l'Empereur avoit accordée à quelques-uns de ſe ſoumettre au nouveau Gouvernement, pour demeurer en poſſeſſion de ce qui leur appartenoit, & n'être pas à la charge de Sa Majeſté Impériale. On dépoſa en même tems pluſieurs perſonnes, ſoupçonnées de n'être pas bien intentionnées pour le Gouvernement.

Comme les Alliés s'étoient propoſés de rendre leur Armée ſupérieure en nombre à celle des Impériaux, le Duc de Montemar reçut ordre de conduire du Royaume de Naples dans la Lombardie, un Corps conſidérable de Troupes Eſpagnoles, qui paſſèrent ſur le territoire de Rome, & traverſèrent le Tibre à Monté Rotondo ſur des Ponts que le Pape y avoit fait conſtruire exprès.

Quoique les Troupes ſe trouvaſſent alors de part & d'autre dans leurs Quartiers d'hiver, elles n'étoient pas pour cela beaucoup plus tranquilles. Le Général Wallis, qui commandoit les Troupes Impériales pendant l'abſence du Comte de Koniegſegg, tint le Maréchal de Broglio continuellement en haleine; enſorte que celui-ci changea deux ou trois fois ſon Quartier général, l'ayant tranſporté de Crémone à Guaſtalla, & delà à Reggio, d'où il retourna enſuite à Crémone.

Les Impériaux occupoient le Seraglio, & la rive droite du Pô & de l'Oglio. Un gros Corps de leurs Troupes, s'étant avancé à Bozolo ſur le Pô, y conſtruiſit un Pont, dont la tête étoit gardée par un Détachement conſidérable. Quelques Troupes Françoiſes attaquèrent ce Détachement, le battirent & s'emparèrent de la tête du Pont. Elles voulurent le paſſer avec trop de précipitation, & tombèrent en partie dans le Fleuve. Les Impériaux perdirent environ cinq cens hommes dans cette occaſion, & les Alliés cent cinquante.

A l'ouverture de la Campagne, le Duc de Montémar fit avancer une partie de ſes Troupes dans le Stato del Préſidi, pour bloquer les Places de Porto-Ercole, & Monte-Philippo, où il y avoit Garniſon Impériale. Ces Forts ne laiſſèrent pas de donner bien de l'occupation aux Eſpagnols par la vigoureuſe réſiſtance que fit la Garniſon.

Un

1735. Un accident imprévu en hâta la reddition. Le Magazin à poudre de Monte-Philippo étoit ſi profond, qu'il falloit un quart d'heure pour en tirer un Baril de Poudre. Le Commandant fit faire un autre Magazin plus à portée, qui contenoit ſoixante & dix Barils de Poudre. Une Bombe des Aſſiégeans tomba ſur ce Magazin, & mit le feu aux Poudres, aux Bombes, & aux Grenades qui s'y trouvèrent. Les Soldats en confuſion, & d'ailleurs fatigués d'un aſſez long Siège; coururent aux Remparts, battirent la Chamade de leur chef, & reçurent dans les Ouvrages les Eſpagnols, qui accouroient de tous côtés. Les Officiers furent obligés de ſe rendre à diſcrétion, & ne purent obtenir que la liberté de ſe retirer. Les Soldats, qui n'étoient pas plus de cent vingt hommes, reſtèrent priſonniers de Guerre; mais ce ne fut pas pour longtems, car la plupart prirent parti dans les Troupes Eſpagnoles. Le Commandant de Porto-Ercole fut obligé de ſe rendre auſſitôt qu'il vit les Eſpagnols dans Monte-Philippo.

Dans la réſolution où étoient les Alliés de chaſſer entièrement les Impériaux de la Lombardie, ils firent toutes les diſpoſitions néceſſaires pour cette expédition. Le Roi de Sardaigne, que la mort de ſon Epouſe avoit retenu longtems dans ſes Etats, ſe rendit à Crémone au mois de Mai. Ce Prince, après quelques conférences avec le Maréchal de Noailles, qui avoit pris la place du Maréchal de Coigni, alla ſe mettre à la tête des Troupes qui avoient hiverné ſur l'Adda, & qui étoient aſſemblées entre le Pô & l'Ogno. Sa Majeſté les conduiſit Elle-même à Viadana, où on avoit marqué un Camp. D'abord on travailla à conſtruire un Pont ſur le Pô, entre Viadana & Berſello.

Le dix-ſept de Mai, toute l'Armée qui étoit en deça du Pô, paſſa cette rivière & s'avança vers Guaſtalla. En même tems, on envoya des ordres aux différens Détachemens répandus dans le Modénois & le Parméſan, de s'avancer du même côté, où l'on forma trois Lignes. La prémière, qui étoit au milieu, s'étendoit de Reggiolo vers la Secchia, & étoit commandée par le Roi de Sardaigne & le Duc de Noailles; la ſeconde, qui formoit la droite, commandée par le Duc de Montémar & les Marquis de Suze & de Retz, s'étendoit dans le Modénois; celle de la gauche, commandée par Mr. de Maillebois & un Général Piémontois, s'étendoit de Viadana vers Bozolo. Après qu'on eut fait ces diſpoſitions, il ſe tint à Guaſtalla quelques Conſeils, où il fut réſolu entre autres choſes d'attaquer d'abord les Poſtes de Gonzague & de Reggiolo, occupés par les Impériaux.

Le Maréchal de Noailles & le Marquis de Maillebois furent chargés de l'éxécution de ces entrépriſes. Le prémier partit le vingt de Mai, à ſept heures du ſoir, avec dix-huit Bataillons, cinquante-quatre Compagnies de Grénadiers, ſix Régimens de Dragons & ſix pièces de gros Canon. Tout cela prit la route de Gonzague, tandis que le Marquis de Maillebois marchoit vers Reggiolo avec le Corps de Réſerve qu'il avoit ſous ſes ordres, &

qui

qui consistoit en deux Brigades d'Infanterie, six Escadrons & deux Régi- 1735.
mens de Dragons. Chacun des Postes auxquels on en vouloit, étoit occupé par un assez gros Détachement.

Le Maréchal de Noailles ayant attaqué Gonzague, força d'abord le Retranchement, & obligea les Impériaux de se retirer dans la petite Ville & dans le Château de Gonzague, où ils furent faits prisonniers de Guerre, ces deux lieux ayant été battus en breche & emportés par les Alliés. L'entrépriſe du Marquis de Maillebois sur Reggiolo eut aussi un heureux succès. Ce Général emporta le Poste, qu'il étoit chargé d'attaquer.

Cette conquête fut bientôt suivie de celle de Révère, grand Bourg ouvert de toutes parts, & que les Impériaux avoient déja commencé à envelopper d'un Retranchement.

Comme les Alliés étoient beaucoup plus forts que les Impériaux, le Comte de Koniegsegg, qui commandoit ces derniers, prit le parti de se retirer vers le Trentin, après avoir pourvu la Ville de Mantoue de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège.

Après cette retraite, les Espagnols allerent assiéger la Mirandole, où commandoit le Baron Stenz. Ce Siège dura au delà de six semaines, & couta cher aux Assiégeans. Une partie des Soldats de la Garnison prit parti parmi les Espagnols: les autres furent conduits à Parme & delà à Livourne, où on les embarqua pour l'Espagne.

Pour empêcher que les Impériaux ne restassent en Italie, le Roi de Sardaigne, de concert avec le Duc de Noailles & le Comte de Montémar, prit les mesures nécessaires pour les prévenir dans l'exécution de ce dessein. En conséquence des résolutions qui furent prises à ce sujet dans un Conseil de Guerre, on forma une Armée d'Observation pour disputer aux Ennemis le passage de l'Adige. Le sept de Septembre la plupart des Troupes quittèrent leurs Quartiers pour se mettre en marche. Le Maréchal de Noailles arriva le onze à Zévio, & y trouva le Marquis de Maulévrier, qui s'y étoit rendu la veille avec le Corps qu'il commandoit, afin de s'assurer de ce Poste, pendant que le Marquis de Savines s'avançoit avec ses Troupes du côté de Roucou. Les Espagnols qui s'étoient aussi mis en marche, allèrent camper à St. Pierre de Lignano, sur le Bas Adige dans le Véronèze.

Quant aux Piémontois, le Roi de Sardaigne s'étant chargé de défendre la partie de la gauche du Lac de Garde, Sa Majesté s'avança avec toutes ses Troupes à Salo. Le Marquis de Maillebois, qui avoit pris les devants avec dix Bataillons & huit Escadrons, arriva le sept à Castelnuovo sur les Terres de l'Etat de Venise. Il fut joint le lendemain par le Comte de Lautrec, qui s'étoit aussi avancé avec quatorze Bataillons; & ces Troupes se rendirent à Gussolengo, où elles formèrent un Camp. On s'empara ensuite de la Montagne de la Ferrare, où l'on mit deux cens hommes de garde. Les Impériaux s'avancèrent avec trois mille hommes, dans le dessein de chasser ce Détachement de la Montagne; mais sur l'avis que les Alliés faisoient

1735. soient marcher des Troupes pour le soutenir, ils se retirèrent sans rien entreprendre.

Mr. de Cayla fut détaché avec la Brigade du Maine pour aller s'emparer du Village de Rivoli, Poste très important, ce qu'il exécuta sans aucune perte. On construisit en même tems cinq Ponts sur l'Adige, tant pour passer de l'autre côté de ce Fleuve, où le Païs est beaucoup meilleur, que pour en faire venir les Denrées dont on avoit besoin. Les Détachemens qu'on envoya en divers endroits rapportèrent beaucoup de provisions que les Impériaux avoient laissées à la garde des Vénitiens, chez qui ils les croyoient en sureté. On enleva aussi un grand nombre de Barques & autres Bâtimens qui leur appartenoient.

Tout cela n'empêcha pas les Impériaux de pénétrer dans les Terres de la République de Venise, & d'envoyer de tems en tems des Détachemens qui tenoient les Troupes alliées en haleine. Il firent avancer la plus grande partie des Chasseurs ou Fusiliers du Tirol & du Trentin pour les opposer aux Miquelets & aux Arquebusiers des Alliés. Un gros Corps de Troupes Impériales prit poste sur le Mont Barcola, qui assuroit la communication du Vicentin avec le Trentin.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque le Maréchal de Noailles fit à la fin d'Octobre les dispositions nécessaires pour repasser l'Adige, & prendre des Quartiers d'hiver de l'autre côté de cette Rivière. Déja les Troupes étoient en mouvement pour exécuter ce plan, quand ce Général reçut un Courier de Versailles, avec avis des mesures prises entre les Cours de Vienne & de France pour une suspension d'armes. Il en fit part au Comte de Kevenhuller, Général des Troupes de l'Empereur. Il dépêcha aussi un Courier au Duc de Montémar pour lui en donner avis. Le Comte de Kevenhuller fit réponse qu'il avoit fait cesser toutes hostilités de la part des Troupes Impériales.

Dès ce moment le Duc de Montémar abandonna non seulement le Véronèze, le Vicentin & les bords de l'Adige; mais il leva le Blocus de Mantoue avec beaucoup de précipitation, & repassa le Pô de même, abandonnant une partie de ses provisions. Sur les ordres qu'il reçut de sa Cour de défendre les possessions de la Couronne, il fit de gros Détachemens vers Parme & Plaisance, où il envoya la meilleure partie de ses Munitions & de son Artillerie. Il prit lui-même la poste pour se rendre par Bologne en Toscane, où il se fit suivre par douze à quinze mille hommes, afin d'y prévenir les Impériaux, & mettre Livourne & Porto-Ercole à couvert de surprise. Il laissa une grosse Garnison dans la Mirandole. Pendant tous ces mouvemens des Espagnols, le Maréchal de Noailles retira entièrement ses Troupes de l'Etat de Venise, en mit une partie dans les Postes le long de l'Adige, & le reste le long du Pô & de l'Oglio, jusqu'à ce que les Commissaires assemblés à Vérone fussent convenus des Limites qu'on garderoit de part & d'autre.

La Paix qui venoit d'être conclue entre l'Empereur & le Roi Très Chrétien

tien ſe fit ſi ſécrétement que ni les Alliés de la France, ni ceux de Sa Ma- 1735
jeſté Impériale, ni les Puiſſances Médiatrices, n'eurent aucune connoiſſance de cette importante Négociation, que lorſqu'elle fut miſe hors d'état d'être troublée par un tiers. Dès les prémiers bruits qui s'en répandirent, ceux qui y ajoutèrent foi prétendirent, que c'étoit l'effet d'un refroidiſſement ſurvenu entre les Cours de Madrid & de Turin ſur le partage des Conquêtes; &, comme les Politiques veulent toujours ſuppléer par leurs conjectures aux vérités qu'on ne leur dit pas, il s'en trouva, qui ſe figurèrent, que Sa Majeſté Catholique, non contente d'avoir mis l'Infant Don Carlos ſur le Trône des deux Siciles, ſe propoſoit de lui procurer la Succeſſion des Biens Héréditaires de la Maiſon d'Autriche, en lui faiſant épouſer l'Archiducheſſe Fille aînée de l'Empereur.

Sans donner dans tous ces bruits & ces conjectures, on peut bien plus naturellement trouver les motifs de cette Négociation particulière dans les vues pacifiques du Cardinal de Fleury. Il n'étoit alors preſque plus queſtion du Trône de Pologne, qui étoit comme aſſuré au Roi Auguſte. Les Troupes Ruſſiennes, maitreſſes de la Campagne, ne pouvoient être forcées à la retraite que par une Armée ſupérieure, qu'il n'étoit pas poſſible d'y envoyer. Les grandes ſommes, qui paſſoient dans le Nord, étoient d'autant plus à regretter, qu'elles conſumoient inutilement les fonds que la ſage économie du Cardinal de Fleury avoit amaſſés.

Le Roi Staniſlas lui-même ſe trouvoit dans une ſituation violente, dont il n'étoit pas facile de le tirer; & le Cardinal ne pouvoit mieux répondre à la grande confiance que le Roi Très Chrétien avoit en lui, qu'en débarraſſant la Couronne d'une Guerre qui commençoit à devenir onéreuſe à la France, & dont la continuation auroit pu donner lieu à une diviſion preſque générale.

Comme la France ne trouvoit ni dédommagement ni ſatisfaction dans le Plan que les Puiſſances Médiatrices avoient propoſé, divers particuliers s'occupèrent à en dreſſer de nouveaux, dont quelques-uns indiquoient en partie le dédommagement que l'on cherchoit. Celui, qui devint la baſe & le fondement de la Paix, portoit entr'autres. Que le Roi Staniſlas auroit les Duchés de Lorraine & de Bar; qu'on dédommageroit le Duc de Lorraine, en lui donnant la Toſcane avec les Villes d'Orbitelle & de Portolongone & l'Iſle d'Elbe; que le Duc de Savoye & ſes Deſcendans auroient le Vigévanaſc & le Novarèſe, avec toute la partie du Milanez juſqu'au Técin, & qu'on lui laiſſeroit le Titre de Roi de Sardaigne; que Don Carlos poſſéderoit cette Iſle avec celle de Sicile, & qu'il laiſſeroit Parme & Plaiſance à l'Empereur, qui conſervoit Naples & le Milanez, excepté ce qu'on en détachoit pour la Maiſon de Savoye.

On ne prit de ce Plan que la ceſſion de la Lorraine, dont l'acquiſition paiſible étoit un objet d'autant plus flatteur, que la France l'avoit tentée inutilement depuis un Siècle. Louïs XIV avoit mis ce Duché à s'en pouvoir ſaiſir aiſément, quand la raiſon de guerre ou d'Etat le demandoit,

1735. doit, mais à chaque Paix la reſtitution étoit une des conditions du Traité.

Lorſqu'on eut trouvé ce dénouement, le Cardinal perſuada au Roi Très Chrétien, qu'il y alloit de ſa gloire & même de ſon intérêt de ſe reconcilier avec l'Empereur, & de vivre deſormais en bonne intelligence avec lui; que c'étoit le plus ſûr moyen de mettre la France à couvert de toutes les entrépriſes que pourroient former contre elle les autres Puiſſances, & que le Royaume ſe trouvant dans de juſtes bornes, le plus ſûr étoit de s'y renfermer & de règner glorieuſement pour le bonheur de ſes Sujets.

L'Empereur ignoroit juſques-là que la France fût dans des diſpoſitions ſi conformes à ſes intérêts. On ne tarda pas à trouver l'occaſion de l'en informer. Nierod, Officier Suédois, avoit ſervi ſous Charles XII Roi de Suède durant les Guerres de Pologne. Il s'étoit trouvé à la déroute de Pultawa, & avoit ſuivi à Bender ſon Roi, qui l'avoit employé à différentes commiſſions. Après avoir quitté le ſervice de la Suède ſa Patrie, il s'étoit attaché au Comte de Neuwied, dont il avoit gagné la confiance.

Les Contributions, que l'Armée Françoiſe éxigeoit de ſon voiſinage en Allemagne, avoient donné lieu à Nierod d'aller à Trèves & à Mets, où l'on remarqua qu'on lui faiſoit un très bon accueil, que l'on n'attribua d'abord qu'à ſa qualité de Suédois. Il devint enfin le prémier inſtrument des ouvertures de Paix, & le Comte de Neuwied fut bientôt le dépoſitaire des bonnes intentions de la France qu'il fit ſavoir à la Cour de Vienne.

Après les prémières ouvertures, le Comte de Neuwied fut employé à poſer les fondemens de l'édifice, & quand la négociation fut en train, la France envoya à Vienne Mr. de la Beaune, qui avoit été chargé des affaires de cette Couronne à la Haye durant l'abſence du Marquis de Fénélon, devenu un de ſes Plénipotentiares au Congrès de Soiſſons.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre que la Négociation éclata. Les Lettres de Verſailles du onze de ce mois laiſſérent alors entrevoir un miſtère que l'on avoit juſques-là tenu caché avec grand ſoin. On y avouoit que le coup étoit frappé, mais on ne faiſoit encore mention que d'un Armiſtice ſur le Rhin & en Italie.

1736. Le Projet des Préliminaires fut d'abord communiqué aux Cours de Madrid, de Turin & de Munich, & on leur fit part en même tems des motifs qui portoient le Roi Très Chrétien à mettre fin à la Guerre & à donner la Paix à l'Europe. Il ne fut communiqué au Roi de la Grande Brétagne & aux Etats Généraux qu'au commencement de Janvier 1736.

Ce Projet conſiſtoit en ſept Articles, dont le prémier portoit: Que le Roi Staniſlas, en abdiquant, devroit être reconnu Roi de Pologne, & qu'on lui reſtitueroit ſes Biens, & ceux de la Reine ſon Epouſe; que la Pologne ſeroit rétablie dans ſes Droits, ſes Libertés & ſes Privilèges; que le Roi Auguſte

guſte ſeroit reconnu légitime Roi de Pologne; que le Roi Staniſlas ſeroit mis en poſſeſſion du Duché de Bar & de ſes dépendances, dans la même étendue que le poſſédoit actuellement la Maiſon de Lorraine; qu'auſſitôt que le Grand Duché de Toſcane ſeroit échu à la Maiſon de Lorraine, le Roi Staniſlas ſeroit auſſi mis en poſſeſſion paiſible du Duché de Lorraine, & de ſes dépendances, auſſi dans la même étendue que les poſſédoit actuellement la Maiſon de Lorraine; que le Roi Staniſlas jouïroit de l'un & de l'autre Duchés, ſa vie durant; qu'immédiatement après la mort de ce Prince, ces Duchés ſeroient réunies, en pleine Souveraineté & pour toujours, à la Couronne de France; que quant à ce qui relevoit de l'Empire, l'Empereur, comme ſon Chef, conſentoit que cette réunion eût lieu; & Sa Majeſté Impériale promettoit d'employer ſes bons offices pour en obtenir auſſi le conſentement de l'Empire: que d'un autre côté, Sa Majeſté Très Chétienne renonceroit tant en ſon nom qu'en celui du Roi Staniſlas, ſon Beau-Père, à l'uſage de la Voix & Séance à la Diète de l'Empire. 1736.

Le ſecond Article de ce même Traité portoit: Que le Grand Duché de Toſcane, après la mort du préſent Poſſeſſeur, appartiendroit à la Maiſon de Lorraine, pour l'indemniſer des Duchés qu'elle poſſédoit; que toutes les Puiſſances, qui prendroient part à la Pacification, lui en garantiroient la Succeſſion éventuelle; que les Troupes Eſpagnoles ſeroient retirées des Places fortes de ce Grand Duché, & qu'en leur place on introduiroit un pareil nombre de Troupes Impériales, uniquement pour la ſureté de la Succeſſion éventuelle, & de la même manière qu'il avoit été ſtipulé à l'égard des garniſons neutres, par la Quadruple Alliance; que juſqu'à ce que la Maiſon de Lorraine ſe trouvât en poſſeſſion du Grand Duché de Toſcane, elle reſteroit en celle du Duché de Lorraine & de ſes dépendances, conformément au Traité de Paix de Ryſwick: & que pour accélérer un Ouvrage auſſi ſalutaire que celui de la Paix, & en conſidération des Engagemens que la France contractoit, pour rendre plus ſtable la tranquilité publique, Sa Majeſté Impériale ſe chargeroit de bonifier, pendant cet intervale, à la Maiſon de Lorraine, les revenus du Duché de Bar, & de ſes dépendances, ſur le pied de l'évaluation qui en ſeroit faite dans le terme le plus court qu'il ſe pourroit, en décomptant auparavant les Charges attachées à leur adminiſtration.

Il étoit ſtipulé par le troiſième Article que les Royaumes de Naples & de Sicile appartiendroient à l'Infant Don Carlos, qui en ſeroit reconnu Roi par toutes les Puiſſances, qui prendroient part à la Pacification; qu'il auroit les Places de la côte de Toſcane que l'Empereur avoit poſſédées, avec Porto-Longone, & ce que le Roi d'Eſpagne poſſédoit dans l'Iſle d'Elbe du tems de la Quadruple Alliance.

Le quatrième Article regardoit le Roi de Sardaigne. Ce Prince devoit poſſéder, à ſon choix, ou le Novareſe, ou le Tortoneſe avec le Vigevanaſc. On réuniſſoit à ſes autres Etats les deux Diſtrics qu'il devoit choiſir; & comme ces deux Diſtricts ſont du Milanez, qui eſt Fief de l'Empire, il

1736. les devoit reconnoître encore pour tels. On lui accordoit encore quelques autres avantages.

Par le cinquième Article on promettoit à l'Empereur la reſtitution des autres Etats, qu'il poſſédoit en Italie avant la Guerre, & on lui cedoit en pleine proprieté les Duchés de Parme & de Plaiſance. Toutes les Conquêtes faites ſur l'Empereur ou ſur l'Empire devoient être rendues par Sa Majeſté Très Chrétienne.

Le ſixième Article concernoit la Pragmatique Sanction, que la France devoit garantir dans la meilleure forme.

On convenoit par les deux derniers Articles que les détails des Limites d'Alſace & des Païs-Bas ſeroient réglés par des Commiſſaires nommés de part & d'autre, conformément aux Traités.

La nouvelle de la ſignature de ces Préliminaires produiſit un effet bien différent dans toutes les Cours. Le Marquis de St. Gil, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye, préſenta ſur cela à Leurs Hautes Puiſſances un Mémoire, où il rappelloit d'abord ce que le feu Roi Louis XIV avoit fait pour mettre & maintenir Philippe V ſur le Trône d'Eſpagne, & pour lui conſerver les Domaines dont Charles II l'avoit inſtitué héritier par ſon Teſtament. Il réprésentoit enſuite, que l'Eſpagne après avoir épouſé avec chaleur les intérêts de la France, il y avoit tout lieu de s'attendre, que cette Couronne y auroit eu plus d'égard dans les Préliminaires qui venoient d'être préſentés à Leurs Hautes Puiſſances. Il faiſoit ſentir que la Garantie qu'on leur proposoit, dérogeoit à la liberté des Rois, puiſque l'acceptation de ces Préliminaires devoit être volontaire & non preſcrite.

Quoique ce Miniſtre entrât dans quelques détails, qui pouvoient choquer la Cour de France & celle de Vienne, il déclaroit néanmoins qu'il n'avoit d'autre vue que de mettre à couvert de tout préjudice les Droits du Roi ſon Maître & de ſa Famille Royale, & de juſtifier la conduite des Alliés de la France. Il comptoit que l'expoſition qu'il venoit de faire à Leurs Hautes Puiſſances, les engageroit à perſiſter dans l'équitable impartialité qu'elles avoient juſques-là conſervée, & à cultiver de plus en plus l'amitié qui étoit entre l'Eſpagne & Elles. Il finiſſoit en invitant Leurs Hautes Puiſſances à donner à ſon Mémoire toute l'attention que demandoit l'importance de la matière.

L'affaire fut communiquée aux Provinces, & Leurs Hautes Puiſſances ayant ſçu dans cet intervalle les ſentimens de la Cour de Londres, répondirent à ce Mémoire par leur Réſolution du 21 Janvier. Elle portoit en ſubſtance: Que Leurs Hautes Puiſſances ayant trouvé les Articles Préliminaires peu différens du Plan de Pacification projetté par Sa Majeſté Britannique & par Elles au mois de Février 1735, Elles ne pouvoient ſe diſpenſer de prier avec empreſſement Sa Majeſté Catholique de s'y conformer, & de ſacrifier toute autre conſidération à ſon amour & à ſon zèle pour un ouvrage ſi ſalutaire.

Quoique la République des Provinces Unies fût charmée de voir la Paix ſi avan-

ſi avantée, elle ne jugea cependant pas à propos de s'engager envers les Puiſſances pacifiées à garantir leurs arrangemens. Contente que les Préliminaires lui annonçaſſent la fin d'une Guerre, dont elle avoit craint de triſtes ſuites, tant pour l'équilibre que pour ſa propre tranquilité, elle ſe diſpenſa prudemment d'entrer dans des meſures auxquelles rien ne l'obligeoit de concourir. Les Préliminaires avoient été négociés, conclus, & ſignés ſans elle; c'étoit une raiſon pour ne pas y acceder. 1736.

Le Roi de Sardaigne parut conſentir aux Articles qui le concernoient, ſoit qu'il fût content de ce qui avoit été conditionné en ſa faveur, ſoit qu'il jugeât qu'il étoit inutile d'y former aucune oppoſition.

Quant au Roi d'Angléterre, on ne ſauroit mieux juger de ſes ſentimens au ſujet de cette Paix, que par la Harangue qu'il fit le vingt-ſix de Janvier à ſon Parlement. Après lui avoir rappellé ce qu'il avoit communiqué aux deux Chambres à la dernière Séance, & ce qui s'étoit paſſé juſqu'a la concluſion de la Paix, il leur dit que les Puiſſances belligérantes étoient enfin convenues d'un Armiſtice: Que par l'éxamen qu'il avoit fait des Articles Préliminaires de la Paix, il n'avoit pas paru à Sa Majeſté qu'ils variaſſent eſſentiellement du Projet qu'Elle avoit propoſé avec les Etats-Généraux, ni qu'ils continſſent rien qui pût porter préjudice à l'Equilibre de l'Europe, ou aux Droits de ſes Sujets: Qu'ainſi pour parvenir au deſſein que Sa Majeſté avoit formé, de contribuer de tout ſon pouvoir à procurer une Pacification générale, Elle avoit trouvé à propos, conjointement avec les Etats-Généraux, de faire part aux Cours de Vienne & de France, de ſon approbation à ces Articles, & de ſon empreſſement à concourir au Traité que l'on devoit faire pour les perfectionner; Que dans ces circonſtances, ſa prémière attention avoit été de ſoulager ſon Peuple des fardeaux dont il étoit ſurchargé, & de le faire auſſi-tôt & autant que la prudence pouvoit le permettre; Qu'il avoit déja ordonné qu'on fît une réduction conſidérable de ſes forces, tant ſur Mer que ſur Terre; Qu'enfin ſi l'influence de la Couronne de la Grande-Bretagne, & la conſidération due à cette Nation, avoient coopéré à appaiſer les troubles de l'Europe, il ſe perſuadoit que ſon Parlement conviendroit aiſément de la néceſſité qu'il y avoit de faire encore des dépenſes extraordinaires, juſqu'à ce que la tranquilité fût parfaitement rétablie entre les Puiſſances de l'Europe.

Les Préliminaires rencontrèrent d'abord quelque difficulté à l'égard de la Pologne. Celle qui ſe préſenta de la part des Seigneurs Polonois, regardoit la forme en laquelle l'Abdication du Roi Staniſlas devoit être faite. Ils prétendoient, qu'il ne leur étoit pas permis par les Loix de la République, de l'honneur, & de la conſcience d'accepter l'Acte d'Abdication du Roi qu'ils avoient élu, & dont ils avoient reçu le ſerment. Ils ſoutenoient que cette Abdication, en cas qu'elle pût avoir lieu, devoit être faite dans une Diète générale.

Comme il falloit calmer l'eſprit de ces Seigneurs, & lever les difficultés qu'ils alleguoient, l'Abbé Langlois leur préſenta un Mémoire par ordre du

Roi

1736. Roi Très Chrétien, pour les porter à accepter l'Abdication du Roi Staniſlas, telle qu'elle avoit été règlée par les Préliminaires.

Cette pièce portoit que l'Empereur avoit envoyé à Sa Majeſté Très Chrétienne une Déclaration expreſſe de l'Impératrice de Ruſſie, & de l'Electeur de Saxe, par laquelle ces Potentats approuvoient, & promettoient d'exécuter, tout ce qui avoit été ſtipulé par rapport à la Pologne; que la Czarienne, & l'Electeur jugeoient, qu'il étoit néceſſaire de concerter la manière d'éxécuter les articles dont on étoit convenu entre les Puiſſances contractantes, & qu'ils eſpéroient qu'on termineroit au plutôt l'affaire de l'Abdication, afin qu'on pût terminer tout en même tems; qu'il étoit naturel que la République Confédérée prît ſes ſûretés, mais qu'il ne falloit pas faire naître des difficultés les unes après les autres, en prétendant des choſes impoſſibles, ou de trop longue diſcution; qu'il n'y avoit aucune Puiſſance en Europe, qui ſouffrît que les Négociations reſtaſſent ſuſpendues à cauſe de quelque condition, plus ou moins importante, que les Etats prétendroient d'obtenir pour leur intérêt particulier, ſur-tout, ſi ces conditions ne pouvoient contribuer en rien à l'éxacte éxécution des Préliminaires.

On répréſentoit à ces Seigneurs, combien il leur importoit de donner les mains à l'Acte d'Abdication, qui ſeule autoriſoit tout ce qu'ils avoient fait pour le Roi Staniſlas, que l'Electeur de Saxe s'obligeoit lui-même de reconnoître pour tel; que cet Acte étant une fois accepté, on pourroit travailler avec ſuccès à obtenir les demandes des Etats confédérés, au-lieu qu'en perſiſtant à le refuſer, chacun ſe ſoumettroit à l'Electeur de Saxe, aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir.

Les Seigneurs Polonois, à qui ce Mémoire fut communiqué, y firent une réponſe très ample. Ils y témoignèrent tous les égards poſſibles pour les répréſentations qui leur étoient faites de la part du Roi Très Chrétien; mais ils perſiſtèrent dans leur refus, en alléguant à peu près les mêmes raiſons que celles ſur leſquelles ils s'étoient déja fondés l'année précédente, en refuſant de conſentir au Plan de Pacification propoſé par les Puiſſances maritimes. Comme il ne leur reſtoit d'autre parti à prendre que celui de reconnoître le Roi Auguſte, la plupart de ceux qui étoient reſtés à Konigsberg, ſe retirèrent de cette Ville, & allèrent faire leurs ſoumiſſions à ce Prince.

Le Comte de Tarlo, Palatin de Lublin, le Grand-Tréſorier de Lithuanie, & le Staroſte d'Odezekew ſe rendirent auſſi à Warſovie, dans la vue d'y travailler à un Accommodement général. Le Comte demanda d'abord de traiter au nom des Seigneurs, qui étoient encore à Konigsberg, comme faiſant partie du Corps de la République. On lui répondit que le Roi Auguſte ne pourroit, ſans compromettre ſa Dignité, entrer avec eux dans une Négociation de cette nature; que leur ſoumiſſion rendroit nulles toutes leurs Confédérations antérieures, & que tout ce que Sa Majeſté pourroit faire en faveur de ceux qui viendroient ſe ſoumettre, ce ſeroit de les traiter avec

vec la même bonté, qu'Elle avoit témoignée à tous ceux qui avoient déja 1736.
fait leur ſoumiſſion.

Comme ce projet n'eut pas le ſuccès dont on s'étoit flatté, le Comte de Tarlo prit un autre parti. Il remit aux Miniſtres du Roi Auguſte neuf Articles, pour ſervir de baſe à l'Accommodement général. Ces Articles portoient, qu'on accorderoit une Amniſtie générale; que le Grand-Tréſorier de la Couronne, & celui de Lithuanie, ſeroient conſervés dans leurs charges; que les militaires & autres ſeroient auſſi maintenus dans les emplois qu'ils poſſédoient avant les troubles du Royaume; qu'on ſe règleroit pour ce qui concernoit les affaires de Religion ſur le Traité de l'année 1717; qu'on nommeroit une Commiſſion au ſujet des biens du Roi Staniſlas, afin que ceux qui avoient quelque choſe à y prétendre puſſent s'y adreſſer; qu'on auroit particulièrement égard au mérite du Maréchal de la Confédération de Dzikow; qu'on convoqueroit au plutôt une Diete générale de Pacification; qu'on pourvoyeroit efficacement à l'avenir à la ſureté de la libre élection; enfin, qu'on aboliroit la Confédération de Dzikow & celle de Warſovie.

Les Miniſtres du Roi répondirent à ces Articles: que Sa Majeſté s'étant unie aux Etats de la République, Elle ne pouvoit rien faire ſans leur approbation à l'égard de pluſieurs de ces demandes. Cela n'empêcha pourtant pas que les Conférences ne continuaſſent. Enfin le Roi Auguſte pour faciliter la ſoumiſſion des Confédérés de Dzikow, ſe détermina à leur accorder la plus grande partie de leurs demandes. Le Primat contribua beaucoup par ſes bons conſeils à porter ce Prince à ſe prêter à ces arrangemens.

Les Préliminaires cauſèrent d'abord de grandes inquiétudes aux Proteſtans de l'Empire. Lorſque l'Empereur les avoit preſſés en 1733 de faire cauſe commune pour ſa défenſe & celle de l'Empire, ils n'y avoient conſenti qu'à condition qu'on leur donneroit des aſſurances bien poſitives & ſuffiſantes d'annuler la Clauſe de Religion du Traité de Ryswic, & le troiſieme Article de celui de Bade, qui la confirmoit. L'Empereur promit alors qu'il ſe chargeoit, comme Pere de la Patrie, qu'il fût pourvu aux intérêts & à la ſureté de l'une & de l'autre Religion. Ce fut ſur cette Réponſe que ces Etats conſentirent à la déclaration de Guerre contre la France.

Lorſque la ſignature des Préliminaires eut été notifiée à la Diète, les Miniſtres des Etats Proteſtans, & ceux des Rois Proteſtans reçurent des Inſtructions de leurs Maitres, qui leur ordonnoient d'être inébranlables ſur l'abolition de la Clauſule de Religion. Les autres Puiſſances Proteſtantes inſiſterent ſur la même demande dans les Mémoires que leurs Miniſtres préſentèrent à Vienne. Celui qui fut préſenté ſur ce ſujet à l'Empereur par le Comte de Tellin, Miniſtre de Sa Majeſté Suédoiſe, contenoit en ſubſtance: Que comme le Décret de Commiſſion de Sa Majeſté Impériale, communiqué aux Etats de l'Empire aſſemblés à Ratisbonne, leur avoit fait voir

1736. qu'on touchoit à la concluſion de la Paix, il avoit cru ne pouvoir différer plus longtems à repréſenter à Sa Majeſté Impériale, qu'il ſeroit infiniment avantageux au Chef & aux Membres du St. Empire Romain, qu'en mettant la main à la concluſion de cette Paix, on peſât ſérieuſement la clauſe du quatrième article du Traité de Ryſwic, ſource continuelle de desordres & de griefs ſans nombre, afin de l'anuller abſolument, & de réduire par-là les différends en matière de Religion dans les bornes que la Paix de Religion avoit d'abord preſcrites, & que le Traité de Munſter avoit enſuite confirmées.

Ce Miniſtre crut d'autant moins néceſſaire de rapporter les raiſons, qui portoient à faire ces remontrances, que non ſeulement Sa Majeſté Impériale, comme Partie principale contractante & en même tems Garante du Traité de Weſtphalie, s'étoit oppoſée à cette clauſe avec tous les Etats Proteſtans de l'Empire, mais auſſi que ces mêmes Etats n'avoient ratifié le Traité de Ryſwic, qu'après que Sa Majeſté leur eut donné des aſſûrances à cet égard; que cependant, comme les Proteſtations réïtérées faites à cette occaſion, & les déclarations données en conſéquence, cette clauſe ſi préjudiciable au bien public, & ſi contraire au Traité de Weſtphalie, n'avoit pas laiſſé de donner lieu à de fréquens abus, contre les intentions de Sa Majeſté Impériale; que le Roi de Suède, ſouhaitant de voir la confiance & l'union rétablies ſur un pied ferme dans l'Empire, il croyoit que, pour atteindre un but ſi ſalutaire, il ne pouvoit y avoir une occaſion plus favorable que celle qui ſe préſentoit d'écarter une fois pour toutes, cette pierre d'achopement; que les aſſûrances que Sa Majeſté Impériale avoit bien voulu donner de nouveau aux Etats de l'Empire, particulièrement au commencement de la Guerre qui venoit de finir, étoient autant de preuves convaincantes, que Sa Majeſté Impériale regardoit cette affaire de même œil, & avoit réſolu d'obvier aux ſuites qui pourroient en réſulter.

Il prétendoit enfin, qu'il n'y avoit aucun doute, que, pourvu qu'on mît ſérieuſement la main à l'œuvre, les ſoins de Sa Majeſté Impériale ne conduiſiſſent cette affaire à une heureuſe fin, n'étouffaſſent entièrement le germe de la défiance, ne diſſipaſſent les griefs & les plaintes, & ne rétabliſſent dans l'Empire une Paix ſolide & durable.

Les inquiétudes des Puiſſances Proteſtantes furent calmées par la réponſe favorable que l'Empereur fit faire au Corps Evangélique à Ratisbonne. Lorſqu'il fut queſtion de donner aux Préliminaires l'approbation formelle de l'Empire, les Etats tant Catholiques que Proteſtans l'accordèrent librement. Ils ajoutèrent ſeulement, qu'il auroit été à ſouhaiter qu'on les eût avertis plutôt de cette Négociation.

Tandis que les Préliminaires produiſoient dans toutes les Cours de l'Europe des mouvemens différens, la Ducheſſe Douairière de Lorraine n'en apprit la première nouvelle qu'avec une douleur accablante. Elle ne regardoit pas la ceſſion des Etats de ſon Fils comme un échange, mais comme une véritable perte. La plupart des Lorrains furent d'autant plus conſternés,

nés, que depuis longtems ils ne voyoient dans la France qu'une ennemie, 1736.
ſous la domination de laquelle ils appréhendoient de tomber. Elle avoit fait de fréquentes invaſions dans ce Païs, qu'elle ne menageoit pas autant qu'elle eût fait, ſi les Ducs de Lorraine avoient eu autant d'attachement pour elle qu'ils en avoient pour l'Empereur & pour l'Empire; & ils s'étoient fait de ſon Gouvernement une idée peu favorable, en comparaiſon de celui de leurs Ducs, qui depuis pluſieurs ſiècles les traitoient avec bonté & avec douceur.

Le mariage du Duc François-Etienne de Lorraine avec l'Archiducheſſe ainée Marie Thérèſe, fut un ſujet de conſolation pour la Ducheſſe Douairière ſa Mère. Ce Prince élevé à la Cour de l'Empereur, qui avoit eu un ſoin tout particulier de ſon éducation, avoit été depuis longtems deſtiné par la voix publique à être le Gendre de l'Empereur. Le Mariage fut célébré à Vienne le douze de Février. La Lorraine fut cedée à la France par une Convention particulière auſſi bien que le Duché de Bar; & le Roi Très Chrétien s'engagea d'en faire au Duc une indemniſation annuelle, pendant la vie de Jean Gaſton dernier Grand Duc de la Maiſon de Médicis, lequel mourut la neuf de Juillet de l'année ſuivante.

Ce fut au milieu de toutes ces Négociations qu'il s'éleva entre la Cour d'Eſpagne & celle de Rome un different qui penſa avoir de fâcheuſes ſuites: Voici ce qui y donna lieu. Quelques Officiers Eſpagnols & Napolitains s'étoient rendus à Rome pour y pourſuivre des Déſerteurs de leurs Régimens. Ils en trouvèrent quelques-uns, ils s'en ſaiſirent & les mirent en priſon pour les envoyer à leurs Corps. La Populace qui s'imagina, & peut-être avec raiſon qu'on les avoit enrolés par force, ſe mit en devoir de les mettre en liberté.

La maiſon, où les Déſerteurs étoient enfermés, fut bientôt forcée & miſe au pillage. Après cette prémiere demarche, ces furieux allèrent attaquer le Palais Farnèſe, briſèrent les fenêtres, jetterent à terre, & rompirent en pièces les armes de l'Infant Don Carlos, élevées au deſſus de la porte du Palais. Le Gouvernement, pour arrêter ces forcenés, fit avancer les Sbirres, le Barigel à leur tête. Deux cens hommes de l'Infanterie du Pape, & les Cuiraſſiers de Sa Sainteté ſe répandirent dans les rues voiſines pour empêcher que leur nombre ne s'accrût.

Ces précautions furent inutiles. Il y eut même pluſieurs Cuiraſſiers bleſſés. La troupe, qui étoit ſur la place Farnèſe, ſe poſta enſuite ſur celle d'Eſpagne, & y attaqua le Palais de Sa Majeſté Catholique, habité par le Cardinal Aquaviva. Un Officier Eſpagnol, Maltois de naiſſance, qui s'étoit avancé pour les appaiſer, fut tué à coups de pierres. De la place Farnèſe, elle fut aſſiéger le Palais de la Maiſon Corſini, y caſſa les vitres, & y vomit mille injures contre cette illuſtre Maiſon. La rage de ces gens étant un peu aſſouvie, une partie s'avança devant le Palais du Comte de Harrach, & l'autre devant celui du Cardinal del Giudice, criant ſans ceſſe: Vive l'Empereur, & périſſent les Eſpagnols! Ils s'y arrêtèrent plus d'une demi-

1736. mi-heure, demandant des armes pour exterminer les ennemis de la Maiſon d'Autriche.

Le tumulte parut s'appaiſer, mais au bout de quelques jours cette même Populace emportée par une eſpèce de fanatiſme, s'aſſembla au nombre de pluſieurs mille. Sur l'avis que les Miniſtres en reçurent, les Sbirres, l'Infanterie, & les Cuiraſſiers du Pape, occupèrent tous les ponts de la Ville afin d'empêcher les habitans d'au-delà du Tibre de ſe joindre à ceux d'en deça. Le Cardinal Aquaviva, Miniſtre du Roi Catholique, fit ranger en ordre de bataille, devant le Palais d'Eſpagne, cent cinquante hommes des Troupes de cette Couronne, & en poſta environ autant aux fenêtres avec toute ſa livrée.

Toutes ces précautions furent aſſez inutiles. La Populace alla attaquer à coups de pierres le Pont de Quatro-Capi, où il y avoit une bonne garde, qui fit feu ſur elle, & prit enſuite la fuite, pour ſe retirer dans une Egliſe. La Canaille pourſuivant ſa victoire, paſſa le pont, & vint attaquer de nouvelles Troupes poſtées en cet endroit pour ſoutenir la Garde; mais, comme c'étoient des Cuiraſſiers, & que d'ailleurs la rue eſt fort étroite elle ne put pénétrer plus avant.

Du côté de la Place d'Eſpagne, la Canaille, ſéparée en divers corps, fit de grands efforts, dans la vue de forcer ce paſſage pour aller enſuite inſulter les Eſpagnols; mais les Soldats du Pape ayant occupé toutes les avenues qui y conduiſoient, elle ne put y réuſſir. D'autres s'aſſemblèrent ſur le Cours, criant, vive l'Empereur, & portant au milieu d'eux un Garçon couronné de Laurier, & qui tenoit une Palme à la main. De-là, ils s'avancèrent vers la Place Colonne, où les Soldats du Pape voulurent les empêcher de paſſer outre. Ils firent feu ſur ces Séditieux, en bleſſèrent quelques-uns, & tuèrent quatre perſonnes.

Pour calmer l'eſprit des Séditieux, quelques Cardinaux, s'aſſemblèrent & réſolurent de leur envoyer une Députation. On jetta les yeux ſur le Prince de Santa-Croce, fort attaché à la Maiſon d'Autriche, & ſur le Marquis Creſcenzi, Conſervateur du Peuple Romain, à qui on donna des pleins-pouvoirs pour traiter avec les Séditieux. Ces deux Seigneurs les allèrent trouver au-delà du Tibre, & s'étant avancés au milieu d'eux, le Prince de Santa-Croce demanda à parler aux Chefs du Peuple. Ils s'avancèrent, & expoſerent leurs griefs avec beaucoup de force. Un d'entr'eux répréſenta, qu'ils étoient Romains, que le ſang de leurs glorieux Ancêtres, uniquement occupés de la Patrie, ne s'étoit pas abatardi dans leurs veines; que comme eux ils n'avoient pour but que la Liberté, mais qu'ils n'entendoient pas par-là une licence effrénée; qu'au contraire, ils reconnoiſſoient leurs maîtres, & reſpectoient leurs ordres; mais qu'ils prétendoient que ces Maîtres les empêchaſſent d'être eſclaves d'une Nation étrangère; qu'ils ne s'étoient attroupés que pour ſe faire rendre juſtice, & qu'ils ſe ſépareroient dès qu'on la leur auroit rendue.

Ils propoſerent enſuite les conditions ſuivantes; qu'on élargiroit inceſſamment

ment ceux d'entr'eux, qui avoient été enlevés par les Sbirres & les Soldats du Pape; que les Espagnols renverroient tous les Romains qui avoient été enrollés par force; qu'on ne souffriroit plus des Enrolleurs étrangers dans Rome; enfin que le Pape accorderoit aux Associés pour la Liberté du Peuple une Amnistie générale. 1736.

La Populace ayant obtenu ce qu'elle demandoit, se sépara; mais un autre incident donna bientôt lieu à une autre émeute, dont les suites furent plus fâcheuses que celles du prémier Tumulte. Le Cardinal Aquaviva avoit dans son Palais des Recrues, qui devoient être envoyées à Naples. Il demanda un passeport au Ministère, s'offrant même de les laisser examiner, afin qu'on reconnût que dans tout ce nombre il n'y avoit aucun Soldat forcé. Le Marquis Crescenzi se rendit au Palais d'Espagne, & en ayant examiné une partie, le Prince Barthélémi Corsini envoya au Cardinal Aquaviva le Passeport qu'il avoit demandé. Ce Prélat fit partir une Barque Napolitaine, avec beaucoup de Recrues, & quatre Officiers, dans des Chaises, pour s'embarquer ensuite à bord du Vaisseau où étoient les Recrues. Comme le Châtelain de Fiuminico avoit été averti que ceux-ci étoient munis d'un Passeport, il les laissa passer sans les visiter. Mais le Bâtiment avoit à peine mis à la voile, qu'un gros vent s'éleva, & l'obligea à regagner la Côte. Un de ceux qui avoient été enrollés trouva alors moyen de se jetter dans le Tibre, le passa à la nage, & étant arrivé de l'autre côté, où est la Ville d'Ostia, à l'endroit où sont les Salines, il conta à ceux qui y travailloient, qui il étoit, & d'où il venoit. Il leur dit que dans la Barque, dont il s'étoit évadé, il y avoit encore plusieurs autres Soldats forcés comme lui, & qui, sans leur assistance, alloient malgré eux finir leurs jours dans un Païs lointain. A cette nouvelle, les Ouvriers s'attroupent, courent à la Barque, délivrent toutes les Recrues, saisissent les quatre Officiers, & les conduisent à Ostia, où ils les enfermèrent dans une vieille Tour.

La Populace se souleva & prit aussi les armes dans les autres Places par lesquelles les Espagnols devoient passer pour retourner à Naples. Le désordre fut grand à Vélitri. Les portes de l'Arsénal furent enfoncées, & on y enleva les armes qui s'y trouvèrent. Quelques Palais & maisons, où il y avoit des armes, subirent le même sort. Pour dissiper cet orage le Gouvernement envoya un Détachement de Troupes réglées, qui arriva aux portes de Vélitri; mais les Séditieux s'en étant déja emparés, repoussèrent ce Détachement, & l'obligèrent à rebrousser chemin. Pour porter les Séditieux à se séparer, le Cardinal Barbérini, se rendit à Vélitri, ou ayant convoqué le Peuple & ses Chefs, il leur ordonna de la part du Pape de mettre les armes bas, & de laisser passer les Espagnols par la Ville, sous peine de confiscation de leurs biens, de perte de la vie, & d'excommunication.

Le Peuple ayant refusé hautement de se conformer à ces ordres, le Cardinal retourna à Rome, & après son départ le Gouverneur fit afficher les ordres du Pape, & déclara que Son Eminence ne reviendroit plus. Cette

1736. dernière nouvelle fut un coup de foudre pour le Peuple. Il conſentit de mettre les armes bas, de faire tout ce que le Pape ordonneroit: & même de recevoir les Eſpagnols dans la Ville. On y envoya des Sbirres, & comme le Maréchal de Vieuville ſe trouvoit dans le voiſinage, il s'y rendit auſſi à la tête de ſix cens Eſpagnols, qui prirent le nom de Troupes auxiliaires du Pape. D'abord on dreſſa des Potences en différens endroits, & on ordonna à tout le monde de mettre bas les armes. La conſternation devint générale dans cette Ville, & preſque égale à la fierté qu'elle avoit témoignée quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites le Cardinal Aquaviva reçut de retour l'Exprès qu'il avoit envoyé à la Cour d'Eſpagne, après le ſoulevement des Tranſtibériens, & en conſequence des ordres que ce Courier rapporta, Son Eminence demanda au nom du Roi ſon maitre, que les Chefs des habitans d'au-deià du Tibre vinſſent lui demander pardon, & qu'enſuite le Sénat en Corps vînt lui faire ſes excuſes.

La Cour de Rome n'ayant pas jugé à propos de compromettre ſon autorité dans une affaire ſi ſcabreuſe, ſe contenta de communiquer, tant aux Tranſtibériens qu'au Sénat, les propoſitions du Miniſtre Eſpagnol, leſquelles furent rejettées par les uns & les autres; par le Sénat, comme n'ayant eu aucune part à l'entrépriſe de la Populace; & par la Populace, comme n'ayant uſé que du Droit accordé à tout de monde de repouſſer la force par la force.

Le Cardinal fut piqué de ce refus. Il ſe tint pluſieurs Conférences entre les Miniſtres de Sa Sainteté, qui cherchoient quelque tempérament. Le Cardinal Aquaviva voulut bien s'y prêter; c'eſt pourquoi le Cardinal Porzia; qui n'avoit pu engager les Tranſtibériens à envoyer leur Chef au Cardinal Aquaviva pour lui demander pardon, choiſit trois Gueux de ce quartier de la Ville, & leur propoſa de ſe rendre au Palais d'Eſpagne. Ces trois Gueux y conſentirent, & furent reçus du Cardinal Aquaviva avec beaucoup de bonté. Ce Cardinal ſavoit bien que ce n'étoient pas les véritables Chefs des Tranſtibériens; mais ils ſuffiſoient pour les vues de Son Eminence, qui vouloit que les Marquis Creſcenzi, Montori, Ricci, & Sachetti, Conſervateurs du Peuple Romain, ſe rendiſſent auprès d'elle, pour lui déclarer, qu'ayant livré ces trois Chefs à la diſcrétion de Son Eminence, & reconnoiſſant qu'il n'y avoit point de punition dont ils ne fuſſent dignes, ainſi que leurs complices, ils prenoient cependant la liberté de demander pardon de la part de tout le Peuple, & en particulier la grace de ces trois-ci.

Le Cardinal Aquaviva s'étoit flatté que les Conſervateurs ne feroient pas difficulté de lui accorder cette ſatisfaction. Il ſe trompa. Les Conſervateurs du Peuple Romain refuſérent conſtamment de faire cette demarche. La Cour d'Eſpagne n'eut pas lieu d'être fort contente de ce procédé. Elle fit fermer la Nonciature de Madrid, & donna ordre au Nonce qui étoit en chemin pour s'y rendre, de ne point mettre le pied dans le Royaume. D'un

autre

autre côté le Cardinal Aquaviva fit afficher dans la Place d'Eſpagne un Pla- 1736.
card, portant ordre à tous les Eſpagnols & Napolitains, qui faiſoient leur ſéjour à Rome, d'en ſortir dans l'eſpace de douze jours, & de ſe retirer de l'Etat Eccléſiaſtique dans les huit jours ſuivans. On ôta en même tems de deſſus les Palais d'Eſpagne & Farnèſe les armes d'Eſpagne & celles de Naples. Le Pape ne reſta pas dans l'inaction. Il fit défendre aux Cardinaux Belluga & Aquaviva, & à tous les Eccléſiaſtiques de ſortir de Rome, ſous peine d'excommunication.

L'accommodement entre ces deux Cours ne ſe fit que l'année ſuivante, & la Convention en fut ſignée le 26 d'Octobre au Palais du Quirinal par le Pape, les Cardinaux Corſini, Firrau, & Aquaviva. Tout ce qu'on ſait des conditions de cet accommodement, c'eſt que la Cour de Rome conſerva le privilège d'inſiſter ſur certaines prétentions, & qu'après être tombée d'accord ſur une matière qui pouvoit en envelopper d'autres, elle demanda qu'on l'indemniſât des dommages que l'Etat Eccléſiaſtique avoit ſouffert depuis deux ans de la part des Eſpagnols.

Le différend entre la Cour d'Eſpagne & celle de Portugal fut auſſi terminé cette année. La Médiation de la Grande Brétagne propoſée par le Portugal, & celle de la France acceptée par l'Eſpagne furent enfin admiſes par les deux Puiſſances diviſées. On convint que les Domeſtiques de Mr. Belmonte priſonniers à Madrid ſeroient relâchés dès que les Miniſtres Médiateurs déclareroient à l'Eſpagne, que réciproquement à Lisbonne l'on relâcheroit dans le même tems ceux de Mr. Capicélatro; que de part & d'autre on nommeroit & enverroit des Miniſtres dans le même tems aux deux Cours, & qu'après l'éxécution de ces Préliminaires la Flotte Angloiſe retourneroit en Angléterre, & qu'on nommeroit des Commiſſaires pour s'aſſembler dans une Ville frontière, afin d'accommoder les differends qui reſteroient à regler entre Leurs Majeſtés Catholiques & Portugaiſes. Parmis les articles de l'Accommodement concerté à Madrid pour reconcilier ces deux Cours, le troiſième ſuppoſoit des hoſtilités déja faites en Amérique. Le Public, qui en ignoroit la véritable raiſon, ſe trouva naturellement porté à croire que c'étoit une ſuite du mécontentement de l'Eſpagne, par rapport à la conduite de Mr. dr Belmonte. Il n'en étoit pourtant rien.

Les Démêlés en Amérique venoient de plus loin, & n'avoient de la part de l'Eſpagne, aucune liaiſon avec l'affaire de ce Gentilhomme Portugais à Madrid. On ſait en effet ce que les Articles V & VI du Traité d'Utrecht entre l'Eſpagne & le Portugal du ſix de Février 1715, accordent en Amérique à cette dernière Couronne: elle y étoit aſſez favorablement traitée, pour croire qu'elle en regarderoit l'obſervation comme avantageuſe. Cependant, dès l'année 1721, l'Eſpagne fut forcée de ſe plaindre des uſurpations du Portugal en ce Païs-là. On en fit pluſieurs fois des remontrances à la Cour de Lisbonne.

Le Gouverneur de Buenos-Ayres fit les mêmes plaintes à celui de la Colonie Portugaiſe du St. Sacrement. Les réquiſitions, tant en Europe qu'en Amé-

1736. Amérique, furent également infructueuſes. L'uſage, que les Portugais faiſoient des Païs uſurpés, étoit encore plus intolérable que l'uſurpation même. On y avoit compté dans une ſeule année plus de quarante Vaiſſeaux étrangers, chargés de marchandiſes pour la Contrebande; & ce ſeul article ſuffiſoit pour cauſer la ruine totale du Commerce des Eſpagnols. Il n'eſt donc pas étonnant que le Gouverneur de Buenos-Ayres n'ait pu voir avec une indifférence pacifique le dépériſſement d'une Province qui lui étoit confiée. Cet Officier, voyant qu'on n'avoit nulle attention aux repréſentations qu'il faiſoit, fut réduit à ſe ſaiſir de ce que les Portugais avoient uſurpé. Son but étoit d'arrêter par-là le cours de leur Commerce illicite.

Le Gouverneur de la Colonie du St. Sacrement prit cette démarche ſur un ton fort haut, & fit ſi bien que l'on prit les armes de part & d'autre. Celui de Buenos-Ayres alla pour l'aſſiéger dans ſa Place, au cas qu'il refuſât de revenir à l'éxacte Obſervation du Traité d'Utrecht. Après avoir fait toutes les diſpoſitions néceſſaires pour donner l'aſſaut, il changea tout-à-coup de réſolution, & tourna le feu de ſes Canons & Mortiers contre les Maiſons de la Ville, afin de les détruire. Huit jours après, il éleva une forte Tranchée ou Ligne de Circonvallation ſur la hauteur de Sampayo, qui découvre de côté les Habitations qui ſont vers le Nord: il la garnit d'Artillerie, & tâcha d'abattre delà le reſte des Maiſons qui étoient encore ſur pied.

Sur ces entrefaites le ſecours, que les Portugais attendoient de Rio Janeiro, arriva devant la Colonie le 6 de Janvier 1736. Le Gouverneur Eſpagnol qui en avoit reçu l'avis de Montevédio deux ou trois jours auparavant, avoit déja retiré tout ſon monde & ſes Canons pour les poſter derrière ſes Lignes, d'où il continua de battre les Habitations, quoiqu'avec moins de ſuccès qu'on n'avoit craint. Comme le Poſte qu'occupoit le Gouverneur Eſpagnol étoit trop expoſé au feu des Aſſiéges, & qu'il en ſouffroit beaucoup, il jugea à propos de l'abandonner, après avoir mis le feu à tous ſes Ouvrages, & il transféra ſon Camp à une diſtance, où l'Artillerie de la Place ne pouvoit atteindre. De cette manière il convertit le Siége en Blocus, paroiſſant réſolu d'y paſſer l'hiver, dans l'eſpérance qu'il pourroit réduire la Place par la diſette, ou qu'il recevroit quelque Renfort qui le mettroit en état de s'en rendre maître.

Lorſque les Vaiſſeaux, qui portoient le ſecours à la Colonie, furent arrivés à la hauteur du Banc d'Ortiz, ils virent une Chaloupe qui venoit à eux; mais celui qui la commandoit, ayant reconnu les Vaiſſeaux Portugais, s'en retourna en toute diligence, & alla porter la nouvelle de l'arrivée du ſecours aux Vaiſſeaux qui bloquoient le Port de la Colonie.

Ceux-ci mirent auſſitôt à la voile vers Buenos-Ayres, avec la plupart des Chaloupes qui ſervoient au Blocus; deſorte que, lorſque le Secours vint mouiller devant la Colonie, il n'y avoit plus que trois Chaloupes dans l'Iſle de St. Gabriel. Un Vent impétueux qui ſe leva en même tems, empêcha qu'on ne pût attaquer ces Chaloupes, deſorte que la nuit étant ſurvenue, elles

elles trouvèrent moyen de ſe ſauver avec les Soldats qui gardoient la Batterie qui étoit dans cette Iſle. On y trouva néanmoins deux pièces de Canon, qui furent tranſportées le lendemain dans la Place. Les Vaiſſeaux Portugais remirent le même jour à la voile, pour aller à la pourſuite de ceux des Eſpagnols. 1736.

On trouva que ces derniers s'étoient déja retirés dans le Golfe de Barregau. On employa beaucoup de tems, & l'on ſe donna beaucoup de peine, pour trouver le Canal par lequel les Eſpagnols étoient entrés dans ce Golfe. On le trouva enfin, mais cette découverte fut inutile, parce que les Vaiſſeaux Portugais y échouoient à chaque moment, ſur-tout le prémier qui étoit de cinquante Canons, & qui demandoit beaucoup d'eau. Enfin, après bien des tentatives infructueuſes, il fallut haler les Vaiſſeaux à force de touage hors des bas-fonds, & les ramener à la Colonie. On tâcha d'y alléger autant qu'il fut poſſible le plus gros Vaiſſeau, & l'on employa trois jours à prendre d'autres précautions, après quoi on remit à la voile vers Barregau. En arrivant, on trouva l'entrée défendue par une Batterie. Cela n'empêcha pas néanmoins qu'on ne paſſât outre.

Les Vaiſſeaux Portugais entrèrent dans le Canal, mais avec auſſi peu de ſuccès que la prémière fois à cauſe du Fonds, qu'ils trouvèrent impraticable. Comme il n'y avoit point de remède à cet inconvénient, & que d'ailleurs on avoit beſoin des Vaiſſeaux, afin de pourvoir à la ſubſiſtance des Aſſiégés, on jugea à propos d'abandonner cette entrépriſe, & de retourner à la Colonie. On laiſſa cependant le plus gros Vaiſſeau devant le Golfe de Barregau, afin d'obſerver les mouvemens des Eſpagnols, dont le Gouverneur continuoit à publier qu'il attendoit dans peu un renfort conſidérable.

Ces hoſtilités commiſes en Amérique contre la Colonie du St. Sacrement, firent craindre que le Roi de Portugal, avant de convenir d'aucun article avec la Cour de Madrid, n'éxigeât que les Puiſſances médiatrices promiſſent de tout garantir, ce qui auroit donné lieu à de nouvelles difficultés.

D'un autre côté les Miniſtres du Roi d'Eſpagne déclarèrent, que, quoique Sa Majeſté Catholique conſentît de rétablir les choſes en Amérique ſur le pied où elles étoient avant les brouilleries, il étoit néceſſaire de faire attention, que, depuis que les Portugais poſſédoient par Traité la Colonie du St. Sacrement, les Eſpagnols s'étoient apperçus, qu'ils y favoriſoient la Contrebande contre la teneur des Traités, & que les Anglois même & les Hollandois, au préjudice de l'Eſpagne, ſe ſervoient de cette Colonie, comme d'un entrepôt pour leur Commerce clandeſtin; que par conſéquent il ſeroit néceſſaire, que le Roi de Portugal promît qu'à l'avenir il ne permettroit point, qu'aucune de ſes Colonies favoriſât une Contrebande ſi préjudiciable au Commerce des Sujets de Sa Majeſté Catholique, & qu'il ſeroit même néceſſaire que cet Article fût ſtipulé dans la convention d'accommodement, entre les Rois d'Eſpagne & de Portugal.

1736. La Cour d'Angleterre ſe trouvant intéreſſée dans cette diſpute, envoya ordre à l'Amiral Norris de paſſer l'hiver dans le Tage, & l'Amirauté fit équiper quelques Vaiſſeaux pour aller relever ceux qui devoient revenir pour être radoubés. On fit auſſi partir d'autres Vaiſſeaux pour les Mers de l'Amérique, afin d'y protéger la Navigation, que les Gardes-côtes Eſpagnols ne ceſſoient de troubler ſous divers prétextes. Les Anglois prétendoient, que toutes ces déprédations étoient entièrement contraires aux ſtipulations du Traité de Commerce d'Utrecht, pour la réparation deſquelles on étoit convenu de nommer des Commiſſaires, ſans que cette Commiſſion eût été ſeulement ouverte, quoique les Commiſſaires Anglois euſſent été inutilement près de trois ans en Eſpagne.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies faiſoient auſſi les mêmes plaintes par rapport au Commerce & à la Navigation de leurs Sujets, ſans pouvoir obtenir aucun redreſſement à la Cour de Madrid. Tout cela porta le Roi de la Grande Brétagne à repréſenter aux Etats-Généraux, que les diverſes Conventions qui ſubſiſtoient entre l'Eſpagne & Sa Majeſté Britannique, par rapport aux affaires de Commerce, & dans leſquelles Leurs Hautes Puiſſances étoient compriſes, avoient été ſi mal obſervées de la part de la Cour de Madrid, qu'il étoit d'une néceſſité indiſpenſable de prendre de nouvelles meſures pour la ſureté du Commerce avec la Nation Eſpagnole.

Outre les déprédations des Vaiſſeaux Anglois, qui continuoient ſur toutes les Côtes du Continent, & des Iſles de l'Amérique, les Eſpagnols formèrent encore le deſſein de ſurprendre la Colonie de la Géorgie. C'eſt du moins ſur la nouvelle qu'on en reçut par des Lettres interceptées à la Nouvelle Yorck, que la Cour d'Angleterre envoya ordre à Mr. Keene, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Britannique à Madrid, de donner part du contenu de ces Lettres au Roi d'Eſpagne.

Ce Miniſtre déclara à Sa Majeſté Catholique, que quoique le Roi ſon maître n'eût aucune raiſon de douter de la vérité de ce que contenoient ces Lettres, il vouloit cependant bien par amour pour la paix, & par un effet de ſon équité naturelle, ſuſpendre ſon jugement & ſon reſſentiment à cette occaſion; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de déclarer que depuis quelque tems elle appercevoit dans la conduite de la Cour d'Eſpagne un certain refroidiſſement, qui ſembloit augmenter chaque jour, & dont il ſeroit aiſé à Sa Majeſté Britannique de donner des preuves, ſi elle trouvoit plus à propos de les remettre à un tems plus convenable.

1737. Pour donner une juſte idée de ce grand démêlé, qui a enfin donné lieu à la Guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre, il eſt à propos de remonter à la ſource, & de tracer en peu de mots une hiſtoire fidèle & deſintéreſſée des évènemens qui y ont rapport.

Nous avons vu ci-deſſus que ſous le règne de Ferdinand & Iſabelle, les Eſpagnols firent la découverte de l'Iſle Eſpagnole, que l'on nomme de St. Domingue, du nom de ſa Capitale. Ils en prirent poſſeſſion, & y établirent une Audience ou eſpèce de Parlement.

Cette

Cette découverte fut bientôt pouſſée plus loin. L'Eſpagne ſe vit en poſ- 1737.
ſeſſion de la Terre ferme, du Méxique, du Pérou, & de tous ces vaſtes Païs, qui ſont depuis l'Iſle de la Trinité au midi des Antilles, juſqu'à la Floride, qui en eſt au Nord.

Les autres Nations de l'Europe voulurent profiter de cette découverte. Les François donnèrent leurs prémiers ſoins au Canada, & firent avec le tems des conquêtes plus au midi. Les Anglois envoyèrent quelque Vaiſſeaux en Amérique l'an 1520. L'un de ces Vaiſſeaux alla à Porto-Ric, & à St. Domingue, & ſe retira. Les Navigations de Frobisher en 1576, 1577, & 1578, avoient pour but de trouver au Nord de l'Amérique un paſſage pour aller aux Indes Occidentales. Les Eſpagnols étoient établis à la Floride en 1562, lorſque Ribaud & après lui en 1564 Laudonnière, & en 1567 de Gourgues allèrent les inquiéter dans la Caroline, que les Anglois poſſèdent préſentement.

En 1578 Drack paſſa dans la Mer du Sud, dont les Eſpagnols avoient fait la découverte, & dont ils poſſédoient les Côtes depuis la Californie juſqu'au Chili incluſivement. Drack fit aux Eſpagnols tout le mal qu'il put, mais ſans aucune acquiſition réelle & ſolide. En 1586 il attaqua St. Domingue, qu'il pilla.

Dès l'an 1584 la Reine Elizabeth avoit donné à ſes Sujets la permiſſion de conquérir le Païs, qu'ils nommèrent Virginie. Ils comprenoient ſous ce nom toute cette Côte, dont aujourdhui la Virginie ne comprend qu'une Province. Philippe II, Roi d'Eſpagne, s'étant emparé en 1581 de la Couronne de Portugal, ſe vit maitre du Bréſil, qui en étoit une annexe. Les Hollandois lui en enlevèrent une partie, & ſe rendirent maitres des Iſles de Curaçao, de Bonnaire & Aruba. L'acquiſition de Curaçao eſt de l'an 1634.

Dès l'an 1625 les Anglois & les François, ſans s'être communiqué leur deſſein, prirent en même tems la réſolution de s'approprier quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba ſur l'Iſle de St. Chriſtophle, dont ils prirent poſſeſſion, chacun au nom de leur Souverain. Ils s'y établirent de concert, & la partagèrent entre eux en 1627. Les Anglois peuplèrent en 1628 l'Iſle de Nieves, qui eſt voiſine, & les deux Colonies s'étendirent avec le tems de manière que les François, après bien des révolutions, ſe firent des établiſſemens ſolides à la Martinique & autres Iſles entre les Antilles. Les Anglois ſe fixèrent dans quelques-uns qu'ils ont conſervés, de même que les Hollandois, qui poſſèdent l'Iſle de St. Euſtache. L'Iſle de St. Chriſtophle, poſſedée en commun par les François & les Anglois, fut cèdée entièrement à ces derniers par la Paix d'Utrecht. St. Chriſtophle, la Martinique & autres Iſles Françoiſes donnèrent lieu à une Compagnie, qui avec le tems agrandit les acquiſitions.

Les Anglois, après avoir inutilement tenté la conquête de St. Domingue, s'emparèrent en 1655 de la Jamaïque. La ſituation de cette Iſle entre celle de Cuba & les Côtes d'Eſpagne, où eſt Carthagène, rend la Naviga-

1737. vigation des Anglois dans ces Mers néceſſaire & indiſpenſable; mais en même tems très onéreuſe aux Eſpagnols, à cauſe de la facilité & des prétextes qu'elle donne aux Vaiſſeaux Anglois d'aller faire la Contrebande ſur les Côtes qui appartiennent aux Eſpagnols.

Les Puiſſances, qui ſont en poſſeſſion de ces Etabliſſemens, ont fait entre eux en divers tems des Traités, pour empêcher, autant qu'il eſt poſſible la Contrebande. Il eſt porté par l'Article VI du Traité ſigné à Munſter le 30 Janvier 1648, que „ quant aux Indes Occidentales les Sujets & Ha„ bitans des Royaumes, Provinces & Terres deſdits Seigneurs Roi & E„ tats reſpectivement s'abſtiendront de naviguer & trafiquer en tous les Ha„ vres, Lieux & Places garnies de Forts, Loges ou Châteaux, & toutes „ autres poſſedées par l'un ou l'autre parti, ſavoir que les Sujets dudit Sei„ gneur Roi ne navigueront & trafiqueront en celles tenues par leſdits Sei„ gneurs Etats, ou les Sujets deſdits Seigneurs Etats en celles tenues par „ ledit Seigneur Roi.

L'Angléterre & l'Eſpagne firent au mois de Juillet 1670 un Traité, qui portoit entr'autres: *Que les Sujets de chaque Allié s'empêcheroient de naviguer & trafiquer dans les Ports, Havres, &c. poſſédés par l'autre partie dans les Indes Occidentales.*

Il eſt dit dans un autre Article de ce même Traité: *Que ſi l'un ou l'autre Roi juge à propos d'accorder aux Sujets de l'autre quelque Permiſſion ou Privilège de naviguer & trafiquer dans les Places de ſon obeïſſance, leſdites Navigation & Trafic ſeront exercés ſuivant la teneur deſdites Permiſſions ou Privilèges.*

Un autre Article porte: *Qu'au cas que les Sujets de l'un ou l'autre des Alliés ſoient contraints de ſe retirer & d'entrer dans aucune des Rivières, Ports, &c. appartenans à l'autre dans l'Amérique pour y chercher refuge & azile, ils y ſeront reçus avec toute ſorte d'humanité & de courtoiſie, &c.*

Voici encore un autre Article qui mérite d'être remarqué. Il porte, que ces mêmes Sujets *s'abſtiendront toujours de débarquer de leurs Navires aucunes denrées ou balots de marchandiſes, pour les expoſer en vente, & ne receveront non plus aucunes marchandiſes à bord.*

C'eſt ſur les Articles de ce Traité que les Eſpagnols & les Anglois s'appuient aujourdhui également, & qu'ils citent chacun en leur faveur.

Dans le Traité de Paix & d'Amitié conclu à Utrecht le 2 Juillet 1713 entre le Roi d'Angléterre & Sa Majeſté Catholique, il fut ſtipulé *de ne donner aucune licence ni permiſſion, en aucun tems, ni aux François, ni à quelque Nation que ce pût être, ſous quelque nom ou prétexte que ce fût, de naviguer, & trafiquer ou d'introduire des Nègres, des marchandiſes ou denrées, &c. dans les Païs de la Couronne d'Eſpagne en Amérique, à la réſerve de ce dont on ſeroit convenu dans la Convention nommée* el Aſſiento de Negros, *& de ce que le Roi Catholique promettroit par quelque autre Contract pour l'introduction ou l'entrée des Nègres aux Indes Occidentales Eſpagnoles, &c.*

On

On trouve quelque choſe qui mérite encore plus d'être remarqué dans le Traité de Commerce fait à Utrecht le 9 Décembre 1713. Le prémier Article, après avoir ratifié & confirmé le Traité du 23 Mai 1667, paſſe à celui de 1670 en ces termes: *Et de plus on a confirmé & ratifié de nouveau le Traité fait en 1670, entre la Couronne de la Grande Brétagne & celle d'Eſpagne, pour prévenir les diſputes, empêcher les déprédations, & établir la Paix entre leſdites Couronnes en Amérique; mais ſans préjudice d'aucun Contract, Privilège ou Permiſſion accordée par Sa Majeſté Catholique à la Reine de la Grande Brétagne ou à ſes Sujets dans le Traité de Paix nouvellement fait, ou dans le Contract de l'Aſſiento, & auſſi ſans préjudice d'aucune Liberté, Privilège ou Permiſſion qu'a eu ci-devant aucun Sujet de la Grande Brétagne, de quelque ſorte que ce ſoit.* 1737.

Les Anglois ont bien fait valoir dans la ſuite cette reſerve, & ont étendu fort loin cette tolérance ou indulgence.

Lorſqu'en 1718 le Roi Philippe V ſe vit en poſſeſſion paiſible de la Monarchie d'Eſpagne, il chercha à remédier aux deſordres qui ſe commettoient dans les Indes Occidentales, qui ſont une des plus précieuſes portions de ſa Couronne. Des Vaiſſeaux étrangers richement chargés abordoient, ſous prétexte de manquer d'eau ou de bois, ou de vivres, & moyennant une diſtribution libérale aux Officiers, ils faiſoient le commerce défendu.

Ces prévarications portèrent le Conſeil de Madrid à établir des Gardes-Côtes. Il envoya pour cet effet des Vaiſſeaux de guerre, & on donna des Commiſſions à ceux qui voudroient armer, pour croiſer ſur les Vaiſſaux étrangers, & pour enlever ceux qui alloient faire le Commerce clandeſtin. Ces Armateurs firent bientôt des priſes conſidérables, ce qui donna enfin lieu aux clameurs & aux plaintes.

Les brouilleries ſurvenues en 1718 entre l'Eſpagne & l'Angléterre influèrent ſur l'Amérique, & les Armateurs Eſpagnols en ménagèrent d'autant moins les Vaiſſeaux Anglois qu'ils trouvèrent en leur chemin.

Au mois de Février 1720 le Roi d'Eſpagne acceda au Traité de Londres, & au mois de Juin 1721 cette acceſſion fut ſuivie du Traité de Madrid, dont un des Articles portoit la reſtitution des Vaiſſeaux Eſpagnols pris au Combat naval de 1718. Les Anglois de leur côté alleguèrent des Vaiſſeaux confiſqués par les Eſpagnols, & ſur-tout ceux que ces derniers avoient pris & ſaiſis, pour avoir été dans la Baye de Campêche couper le bois qui ſert à la teinture.

Les plaintes des Anglois furent moins fréquentes après le Traité de 1721. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols ne fiſſent de tems en tems quelques priſes; mais ce n'étoient pour la plupart que des Barques de peu de valeur; & pour une ou deux qui tomboient entre les mains des Armateurs, il en paſſoit trente ou quarante, dont les retours dédommageoient bien d'une ſi légère perte.

Le Traité de Vienne entre l'Empereur & l'Eſpagne brouilla de nouveau cette dernière Couronne avec celle de la Grande Brétagne, qui équipa deux

1737. puiſſantes Eſcadres, l'une ſous les ordres de l'Amiral Jennings, & l'autre ſous l'Amiral Hoſier. Le Siège de Gibraltar par les Eſpagnols acheva entièrement la rupture, & la Cour Britannique envoya à l'Amiral Hoſier un commandement d'ordonner aux Capitaines reſpectifs de prendre, couler à fonds, bruler ou détruire les Vaiſſeaux de guerre, les Armateurs, les Vaiſſeaux marchands & autres appartenans aux Eſpagnols, lorſqu'ils pourroient les rencontrer. Peu de tems après on fit ſavoir au même Amiral, que la volonté du Roi étoit qu'au-lieu d'arrêter ſeulement les Gallions & la Flotille, comme portoient ſes prémières Inſtructions, il devoit les ſaiſir & s'en rendre maitre par-tout où il les rencontreroit. Il ne manqua à l'Amiral Hoſier que les occaſions d'obéir.

Comme les Eſpagnols ne ceſſoient de faire des priſes ſur les Anglois, les plaintes ſe renouvellèrent de leur part avec plus d'aigreur que jamais. Dans une Lettre que le Colonel Stanhope écrivit le 15 Novembre 1726, au Marquis de la Paz, Sécrétaire d'Etat de Sa Majeſté Catholique, la ſévérité des Eſpagnols envers les Interlopes Anglois eſt traitée de *brigandages & d'hoſtilités ouvertes, qui depuis quelque tems avoient été commiſes preſque tous les jours par les Eſpagnols dans ces quartiers-là.*

Les pertes, que faiſoient les Anglois, affligeoient d'autant plus les intéreſſés, qu'ils prévoyoient un avenir peu favorable à un Commerce auquel ils n'avoient nulle envie de renoncer. D'ailleurs les Garde-Côtes ne ſe bornoient pas à arrêter les Vaiſſeaux, qui trafiquoient dans les Havres & les Rades; mais pour peu qu'un Navire étranger leur parût ſuſpect, ils le viſitoient & trouvoient ordinairement des marchandiſes du cru des Indes Eſpagnoles. Cela ſuffiſoit pour faire preuve de Contrebande. Le Vaiſſeau & ſa charge étoient ſaiſis & confiſqués.

En 1727 la Cour d'Angléterre ordonna les Répréſailles contre les Eſpagnols. Pluſieurs Négocians, qui ſe plaignoient des ſaiſies & des confiſcations de leurs Bâtimens en Amérique, en avoient vivement ſollicité la permiſſion.

Dans le Traité conclu à Séville le 9 Novembre 1729, il fut ſtipulé qu'on reſtitueroit *tous Vaiſſeaux, marchandiſes & effets, qui n'auroient pas été pris ou ſaiſis pour cauſe de Commerce illicite, & qui ſeroient prouvés dès à préſent par des documens autentiques avoir été détenus ſaiſis ou confiſqués dans les Ports d'Eſpagne, ſoit en Europe, ſoit aux Indes . . . . ; & que Sa Majeſté Britannique promettoit de ſa part le réciproque pour toutes ſaiſies, confiſcations ou détentions, qui pourroient avoir été faites contre la teneur des Traités.*

Ce Traité ne calma pas la grande fermentation qui étoit à Londres, & qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là. Toute la Ville rétentiſſoit des plaintes que faiſoient ceux, dont les Vaiſſeaux avoient été viſités, ſaiſis & confiſqués.

Peu de tems après on commença les Conférences qui devoient terminer cette grande affaire. Il étoit ſur-tout queſtion d'évaluer les pertes, ce qui n'étoit

n'étoit pas facile à faire. Les Commiſſaires Anglois fournirent une liſte de leurs prétentions; l'Eſpagne en donna une de ce qu'elle demandoit. Celles, que la Compagnie Angloiſe de l'Aſſiento formoit, en ſon particulier, ne furent pas oubliées. 1737.

Ces Conférences n'eurent pas un heureux ſuccès. On ne put convenir de rien. L'Angléterre demandoit beaucoup de reſtitutions, outre celles qui étoient ſpécifiées. L'Eſpagne exigeoit des Documens autentiques, & la Compagnie de l'Aſſiento eût voulu ſe diſpenſer de les fournir.

Comme les priſes ſe multiplioient toujours, les plaintes des Anglois devinrent d'autant plus amères, qu'on ne faiſoit aucune réparation aux intéreſſés. La choſe alla enfin ſi loin, qu'en 1731 il y eut pluſieurs Requêtes préſentées au Parlement. La Chambre des Communes délibéra ſur les preuves alléguées, & le réſultat fut que les Réquerans avoient pleinement prouvé leurs expoſés.

Les Négocians Anglois firent de nouvelles inſtances en 1737 pour obtenir quelque ſatisfaction. Ils préſentèrent au Roi une Requête dans laquelle ils expoſoient, que depuis un grand nombre d'années, le Commerce légitime & autoriſé que ſes Sujets faiſoient aux Colonies Angloiſes en Amérique, ſouffroit un préjudice conſidérable de la part des Eſpagnols, non ſeulement par le trouble & interruption qu'ils y apportoient; mais auſſi par la violence que les Armateurs exerçoient en viſitant les Vaiſſeaux qu'ils rencontroient en pleine Mer, & dont ils ſe rendoient maîtres, ſous prétexte d'uſer de leur droit de Garde-Côtes; que non contens de les prendre, ils en traitoient les Capitaines & les Equipages de la manière la plus barbare, & conduiſoient ces Vaiſſeaux dans les Ports du Méxique, où ils les déclaroient de bonne priſe, au mépris manifeſte & en contrevention des Traités qui ſubſiſtoient entre les deux Couronnes.

A tontes ces plaintes on ajoutoit, que le Commerce libre & légitime des Sujets de Sa Majeſté Britannique aux Colonies Angloiſes, en Amérique, ſe trouvoit réduit au même point, que s'il n'étoit que toléré; qu'ils prioient Sa Majeſté de conſidérer, que ſi quelque Nation que ce fût, s'arrogeoit le droit de vexer ou de piller les Sujets de la Couronne d'Angléterre, qui négocioient aux Indes Orientales, il en réſulteroit néceſſairement la ruïne d'une Branche de commerce auſſi conſidérable qu'eſt celle de l'Amérique; qu'il y auroit même lieu d'appréhender, que l'intérêt de la Grande-Bretagne n'en ſouffrît à d'autres égards; qu'enfin ils ſupplioient Sa Majeſté de prendre les meſures les plus propres à procurer à ſes Sujets, une ſatisfaction prompte & convenable des dommages qu'ils avoient ſoufferts de la part des Eſpagnols, afin que les Vaiſſeaux Anglois ne fuſſent plus expoſés dans la ſuite à être viſités, confiſqués, ou arrêtés en pleine Mer; mais qu'au contraire le Commerce de l'Amérique fût établi ſur un pied plus ſûr, par les moyens que Sa Majeſté jugeroit à propos d'employer, pour parvenir à un but ſi déſirable; que ce n'étoit qu'à la dernière extrémité qu'ils prenoient le parti d'avoir recours au Pouvoir de Sa Majeſté, & après avoir vu l'inu-

1737. l'inutilité de toutes les inſtances que ſon Miniſtre à la Cour de Madrid, y avoit faites, pour obtenir juſtice d'une façon d'agir ſi injurieuſe.

A ces ſupplications les Négocians joignirent leurs griefs, dont ils remirent les preuves aux Commiſſaires nômmés pour cet effet. Le rapport en ayant été fait au Roi, Sa Majeſté répondit: Que l'intérêt de la Nation étoit trop engagé dans cette affaire, pour qu'il négligeât de la pouſſer avec toute l'ardeur poſſible. Elle ordonna ſur le champ qu'on tirât copie de toutes ces preuves, & que le tout fût envoyé à ſon Miniſtre à Madrid, avec ordre d'en faire part à la Cour d'Eſpagne, & d'inſiſter ſur une prompte réparation de ces griefs.

Le Miniſtre Anglois fit tant par ſes vives inſtances, qu'il obtint de la Cour d'Eſpagne une Cédule adreſſée aux Gouverneurs de cette Couronne dans les Indes Orientales. Cet Acte, qui fut communiqué au Parlement, portoit entr'autres: *Que Sa Majeſté Catholique défendoit à tous ſes Sujets de moleſter ou maltraiter les Anglois ou quelqu'un de leurs Vaiſſeaux, qui navigeroient dans les Mers des Indes Occidentales, tant qu'ils ſe tiendroient à une juſte diſtance & ne feroient point quelque Commerce illicite.*

Ce fut au milieu de toutes ces brouilleries que ſe termina un autre différend qu'avoit la Cour d'Eſpagne avec celle de Vienne, au ſujet de l'évacuation de la Toſcane, que quelques difficultés avoient toujours retardée. Voici de quelle manière cette Négociation fut conduite, & amenée à ſa fin.

L'Empereur, pour contribuer, autant qu'il lui étoit poſſible, au parfait rétabliſſement du repos de l'Europe, avoit chargé dès l'année précédente ſes Miniſtres d'Etat, de concerter & de dreſſer avec Mr. du Theil, Miniſtre de France, un projet des Actes de ceſſion & de renonciation de l'Empereur, aux Royaumes de Naples & de Sicile, ainſi que du Roi d'Eſpagne & du Roi des deux Siciles, au Grand-Duché de Toſcane, & aux Etats de Parme & de Plaiſance.

Ce projet ayant été dreſſé, fut envoyé au Baron de Schmerling, Miniſtre-Plénipotentiaire de l'Empereur à la Cour de France. Ce Miniſtre en fit part au Cardinal de Fleury, qui envoya enſuite le projet au Marquis de Vaulgrenant, Ambaſſadeur du Roi Très Chrétien à Madrid, avec ordre de le préſenter au Roi d'Eſpagne, pour y avoir ſon approbation.

Sa Majeſté Catholique refuſa d'accepter ce projet, à moins que ſes droits & ſes prétentions ſur les Biens allodiaux des Duchés de Parme & de Plaiſance, & ſur les Effets mobiliaires du Grand Duché de Toſcane, n'y fuſſent en même tems compris. Le Baron de Schmerling ayant inſtruit la Cour Impériale de cette difficulté, en reçut des ordres, ſuivant leſquels, il donna une Déclaration ſignée de lui, & portant, que comme cette affaire étoit d'une nature à pouvoir être règlée directement entre Leurs Majeſtés Impériale & Catholique, l'Empereur étoit très diſpoſé à la finir avec le Roi d'Eſpagne, par une négociation particulière & amiable.

Cette

Cette Déclaration fut expédiée ſur le champ à la Cour d'Eſpagne, qui témoigna en être fort ſatisfaite, & accepta le projèt propoſé par l'Empereur, pour les ceſſions & les rénonciations mutuelles. Elle mit cependant pour réſerve ; que c'étoit à condition, que Sa Majeſté Impériale confirmeroit la Déclaration donnée par le Baron de Schmerling, ſans quoi, tout ce qui avoit été règlé ſeroit nul. 1737.

En conſéquence des ordres donnés à ce ſujet au Baron de Wachtendonck, ce Général fit à Pontremoli avec le Comte Marini, Général Eſpagnol, l'échange des Actes réciproques de Ceſſion & de Garantie. Les Troupes Impériales ſe mirent auſſi-tôt en marche pour aller prendre poſſeſſion de la Toſcane, & le Duc de Montémar expédia de ſon côté des ordres pour le départ des Troupes Eſpagnoles.

Le Baron de Wachtendonck fut alors déclaré Général en chef des Troupes Impériales dans le Grand-Duché de Toſcane, & bientôt après le Prince de Craon y fut envoyé en qualité de Plénipotentiaire de Son Alteſſe Royale le Duc de Lorraine. Quelque tems après l'arrivée du Prince de Craon, le Grand-Duc tomba malade, & mourut le neuf de Juillet vers les onze heures du matin.

Il ſe nommoit Jean Gaſton de Médicis, & étoit âgé de 66 ans, un mois & ſeize jours. Il avoit épouſé au mois de Juillet 1697 la Princeſſe Marie-Françoiſe de Saxe Lawenbourg, dont il n'avoit point eu d'enfans, & qui demeure depuis pluſieurs années en Bohême ſur les Terres qu'elle a eues de la ſucceſſion du Duc de Saxe Lawenbourg ſon père.

La Maiſon de Médicis, qui avoit règné en Toſcane pendant plus de deux ſiècles, ſe trouva éteinte par la mort du Grand-Duc Jean Gaſton. Comme la Succeſſion de la Toſcane étoit aſſurée à Son Alteſſe Royale le Duc de Lorraine, tant par les Préliminaires, que par le Traité Définitif de Vienne, & par les Conventions particulières pour l'échange de la Lorraine, le Prince de Craon, Plénipotentiaire du Duc de Lorraine en Toſcane, prit d'abord avec les Miniſtres du défunt les arrangemens néceſſaires pour prévenir tout trouble & tout embarras, conformément aux Inſtructions dont le Prince de Craon étoit chargé ſur ce qu'il avoit à faire en cas de mort du Grand-Duc.

La priſe de poſſeſſion du Grand-Duché ſe fit le douze de Juillet avec beaucoup de cérémonie. Le Sénat & le Conſeil des Deux-Cens s'étant aſſemblés ce jour-là dans la Salle du vieux Palais, le Prince de Craon s'y rendit, précédé de quatre Trabans de la Garde, & de douze Eſtafiers du feu Grand-Duc. Le Chancelier y fit la lecture d'un Edit du Duc de Lorraine, contenant l'Acte d'Inveſtiture accordée à ce Prince par l'Empereur, & les Plein-pouvoirs donnés par Son Alteſſe Royale au Prince de Craon.

L'affaire concernant les déprédations des Eſpagnols reſtoit toujours dans le même état. Les Négocians Anglois toujours fermes dans la réſolution qu'ils avoient priſe de maintenir leurs Droits, remirent à Sa Majeſté Bri-

1737. tannique un nouveau Mémoire dans lequel ils faiſoient voir entr'autres : Que depuis pluſieurs années tant avant qu'après la concluſion du Traité de l'Amérique en 1670, les Anglois avoient été en pleine poſſeſſion de couper du Bois à Languno de Terminao & autres endroits occupés par les Eſpagnols dans la Province de Jucatan, ſoit par Droit de permiſſion, ſoit par Droit de Connivence: Que ce Traité donnoit le Droit à la Couronne de la Grande Brétagne de négocier à Languno de Terminao & autres Lieux circonvoiſins: Que du tems du Traité en queſtion, & même pluſieurs années auparavant, ces Places avoient été occupées par les Sujets de la Grande Brétagne: Que la Cédule Royale, accordée par la Cour d'Eſpagne, étoit une infraction audit Traité, d'autant plus que le Commerce que les Anglois font à Languno de Terminao, eſt regardé dans cette Cédule comme une invaſion & même comme un Vol: Que les Sujets de Sa Majeſté avoient été maintenus, du moins par connivence, dans la jouïſſance du Privilège de couper du Bois de Campêche, après, comme avant le Traité de l'Amérique; & que, quoique Sa Majeſté n'inſiſtât point ſur ce Commerce, la même liberté avoit néanmoins été abſolument accordée & confirmée par le Traité d'Utrecht: Que, quoique l'Ambaſſadeur d'Eſpagne parût déclarer dans ſon Mémoire, qu'on ne feroit aucune démarche pour chaſſer les Sujets de Sa Majeſté établis à Languno de Terminao dans les huit prémiers mois après la délivraiſon de ce Mémoire, leſdits Sujets avoient néanmoins été chaſſés ou faits priſonniers dans le mois même que ce Mémoire avoit été delivré, ainſi qu'il paroiſſoit par diverſes atteſtations envoyées au Bureau de Commerce par le Général Hamilton, Gouverneur des Iſles ſous le Vent.

1738. Jamais la Nation Angloiſe n'avoit témoigné tant de mécontentement contre la Cour d'Eſpagne. On n'entendoit par-tout que des plaintes amères de la part des Négocians au ſujet de l'enlevement de leurs Vaiſſeaux. On ne parloit que d'uſer de repréſailles, ou même de déclarer la guerre à l'Eſpagne, au cas qu'elle refuſât de donner une ſatisfaction convenable.

La Cour ſe trouvoit dans un embaras d'autant plus grand, que les griefs des Marchands étoient éxagérés par ceux du parti qui lui étoient oppoſés. Elle vouloit la Paix, & ne cherchoit qu'à terminer le différend par les voies de la Négociation. Les ennemis du Miniſtere demandoient au contraire qu'on tirât vangeance du procédé des Eſpagnols, qui avoient trop inſulté la Nation pour qu'on les menageât davantage.

Ce fut pour calmer les eſprits, qu'on entreprit de mettre cette importante affaire dans tout ſon jour, en publiant la pièce ſuivante, où l'on expoſe les grands maux qui réſulteroient néceſſairement d'une Guerre déclarée entre l'Angleterre & l'Eſpagne. Cette pièce mérite d'autant plus d'attention, que l'évenement n'a déja que trop vérifié ce qu'on y avance.

„ Il eſt décidé que lorſque les Sujets d'une Nation commettent des vio-

„ len-

„ lences contre les Sujets d'une autre Nation, le Droit des Gens autoriſe 1738.
„ & oblige même les derniers à expoſer leurs griefs à leur Souverain, avec
„ toute l'évidence poſſible & les preuves convenables. Il n'eſt pas moins
„ décidé, qu'enſuite de ces plaintes le Souverain eſt obligé de demander
„ réparation des dommages cauſés à ſes Sujets, à celui dont les Sujets les
„ ont cauſés. Les Faits ayant été prouvés, ſi on refuſe ſatisfaction, ou
„ que de l'autre côté on n'apporte point de prétentions capables de balan-
„ cer ces demandes, le Prince, dont les Sujets ont été inſultés, peut alors
„ avoir recours à des moyens compulſifs, ſoit en déclarant la Guerre, ſoit
„ en accordant des Lettres de repréſailles.

„ Or c'eſt une choſe connue d'un chacun, que Sa Majeſté Britannique a
„ nommé des Commiſſaires pour, conjointement avec ceux d'Eſpagne, e-
„ xaminer les demandes & plaintes reſpectives des deux Nations; car on
„ peut appréhender avec raiſon, qu'il y a des prétentions de part & d'autre,
„ deſorte que l'envoi de Commiſſaires pour ajuſter ou répréſenter ce qui ſera
„ prouvé, eſt une démarche qui devient néceſſaire après avoir demandé
„ juſtice dans les formes.

„ Juſqu'à ce donc qu'on ait refuſé la ſatisfaction demandée, ou manifeſ-
„ tement & volontairement différé la Réparation, & que ceci ait été due-
„ ment déclaré par ceux qui ſont chargés du ſoin de la Négociation, on ne
„ pourroit juſtifier ni la déclaration d'une Guerre générale, ni la conceſſion
„ de Lettres de Repréſailles; d'autant qu'avant que les choſes ſoient-là, on
„ ne ſauroit avancer que la Couronne ait ſouffert quelque indignité; & que
„ les pertes particulières ne ſont point avérées au point, qu'on puiſſe limiter
„ la ſomme, à concurrence de laquelle ceux qui ſe plaignent pourroient uſer
„ de Repréſailles.

„ Il y a plus. Les deux Puiſſances voiſines, dont les Sujets, eu égard
„ à leur Navigation & Commerce en Amérique, y ont rencontré les mê-
„ mes difficultés; ces deux Puiſſances, dis-je, ſe ſont-elles plus empreſſées
„ à faire redreſſer les griefs? Ont-elles montré un plus grand zèle de ven-
„ geance que la Cour de la Grande-Brétagne? Non, au contraire, elles ont
„ montré une bien plus grande indolence, & reſteront ſans doute les bras
„ croiſés, leurs pertes & dommages fuſſent-ils encore plus grands, pour a-
„ voir le plaiſir de voir la Grande-Bretagne engagée dans une bonne Guer-
„ re avec l'Eſpagne.

„ La France & l'Eſpagne étoient alliées pendant la dernière Guerre;
„ leurs Sujets éxerçoient entr'eux un libre Commerce; celui de la Gran-
„ de-Bretagne avec l'Eſpagne au contraire étoit tellement interrompu pen-
„ dant tout le tems que dura cette Guerre, qu'il n'y en avoit point d'au-
„ tre pour les Anglois, que celui qu'ils éxerçoient, ou par la force ou à la
„ dérobée.

„ Ces difficultés faiſant naturellement tomber le débit de nos manufac-
„ tures de laine, la France en tira occaſion de faire valoir les ſiennes, &
„ en envoya en Eſpagne incomparablement plus qu'elle n'avoit jamais fait

1738. „ par le paſſé. Ce nouveau Commerce jetta de ſi profondes racines par l'ha-
„ bitude & la longueur de la Guerre, que pluſieurs branches de nos Manu-
„ factures de laine s'en reſſentent encore aujourdhui.

„ La queſtion eſt donc maintenant de ſavoir, ſi nous devons nous em-
„ barquer nous-mêmes dans de nouvelles brouilleries avec l'Eſpagne, afin
„ de donner à la France & aux Brabançons une nouvelle occaſion d'éten-
„ dre leur Commerce ſur les briſées du nôtre, & nous bannir nous-mêmes
„ d'un avantageux marché, pour les y laiſſer prendre notre place? Ou
„ bien, ſuppoſé que le grand bruit qu'on fait des déprédations des Eſpa-
„ gnols ſoit fondé dans toutes les circonſtances, ce que je ſuis très fondé à
„ ne point croire, ſi dans le feu de la paſſion & du reſſentiment, nous de-
„ vons pour quelques captures illegales faites en Amérique, tomber ſur une
„ Nation, qui en Europe trafique avec nous avec autant d'égalité qu'avec
„ aucun autre Peuple, & par-là mettre fin à un Commerce des plus avan-
„ tageux, ce qui ne tourneroit point ſeulement à la ruïne d'un grand nom-
„ bre, mais au deſavantage de tous les Marchands Eſpagnols, & par con-
„ ſéquent de pluſieurs autres; Eſt-ce-là, dis-je, un objet ſi important qu'il
„ faille en venir avec éclat à l'extrémité de ſuſpendre, ou même de ſuppri-
„ mer entièrement un Commerce ſi avantageux, & abimer par-là tant de
„ Marchands, & laiſſer un ſi grand nombre de Manufactures ſans travail
„ ni débit? car ces ſuites ſont inévitables, ſi nous rompons en viſière avec
„ l'Eſpagne.

„ Mais comme cette affaire eſt très délicate, & que le Peuple n'eſt guè-
„ re capable de la peſer avec le ſang froid, & la tranquillité néceſſaires,
„ principalement par rapport au commerce du Bois de Campeche; afin de
„ ne point toucher des vérités, hors de ſaiſon, & de ne piquer perſonne,
„ je me bornerai à faire les queſtions ſuivantes, auxquelles il n'eſt point de
„ marchand, ni d'homme de bon ſens, qui ne puiſſe donner une Réponſe
„ naturelle.

„ I. Ou le Bois de Campeche eſt indiſpenſablement néceſſaire aux Tein-
„ turiers pour faire les principaux fonds de leurs couleurs, ou il ne l'eſt pas;
„ ou bien un Monopoleur ne pourroit-il point en hauſſer le prix à fantai-
„ ſie? Ou ne pourroit-il pas être chargé de grands Droits, en paſſant par
„ quelque Royaume ſitué entre la Grande-Bretagne & le lieu où on le coupe?

„ II. La Méthode pour avoir du Bois de Campeche eſt-ce un Secret? Ou
„ bien n'eſt-ce plus celle qu'on a tenue depuis le prémier établiſſement des
„ Eſpagnols en Amérique?

„ III. Les plaintes qu'on fait à préſent, & les altérations dont on ſe
„ plaint de la part des Eſpagnols, n'ont-elles pas été les mêmes ſous le Règ-
„ gne & depuis le Règne de la Reine Eliſabeth, toutes les fois que l'Eſpa-
„ gne à entrepris de s'élever plus qu'à l'ordinaire?

„ IV. Les dommages ou les avantages qu'on a eus dans ce commerce,
„ ſont-ils ſi grands, qu'on doive avec fondement en faire une affaire Natio-
„ nale?

„ V.

„ V. Au cas de rupture, laquelle des deux Couronnes, de l'Eſpagne ou 1738.
„ de la Grande-Bretagne, a le plus de Bâtimens en Mer? Et lequel des deux
„ a le plus d'avantage, celui qui tire contre un convoi entier, ou celui qui
„ ne viſe que contre un ſeul Navire?

„ VI. La France & la Hollande n'en tireroient-elles point leur parti, ſi
„ nous en venions à une rupture avec l'Eſpagne?

„ VII. Enfin, ne fera-t-on aucune attention au commerce de la Na-
„ tion en général, pour ſe prêter au reſſentiment d'un petit nombre de
„ Marchands, & y ſatisfaire même de la manière qu'il leur plaira de pro-
„ poſer?

La Nation Angloiſe attendoit avec impatience l'ouverture du Parlement, pour voir quelle réſolution on y prendroit ſur un démêlé qui attiroit l'attention de toute l'Europe. Pluſieurs Marchands prirent alors la réſolution de ſe réunir, & s'adreſſer au Parlement pour obtenir une réparation de leurs griefs. On fit inutilement tous les efforts poſſibles pour les détourner de cette démarche.

Leur Requête fut préſentée le 26 Mars 1738 à la Chambre des Communes. Elle contenoit, que s'étant adreſſés à cette Chambre en l'année 1728, pour lui faire des répréſentations contre pluſieurs Saiſies & Déprédations commiſes les années précédentes par les Eſpagnols, elle avoit réſolu: *Que depuis la Paix conclue à Utrecht en* 1713 *juſqu'alors, le Commerce & la Navigation de la* Grande-Brétagne *aux Colonies Angloiſes de l'*Amérique, *& de ces Colonies dans la* Grande-Brétagne, *avoient été beaucoup interrompus par les Déprédations continuelles des Eſpagnols, qui avoient ſaiſi des Effets de grande valeur, enlevé & déclaré de bonne priſe un grand nombre de Vaiſſeaux Anglois, au grand dommage des Sujets de ce Royaume, & en violation manifeſte des Traités qui ſubſiſtent entre les deux Couronnes.* Qu'en conſéquence de cette Réſolution, il avoit plu à la Chambre de préſenter à ce ſujet une Addreſſe à Sa Majeſté.

Que les Eſpagnols ayant continué leurs Déprédations ſans qu'on eût pu obtenir aucune ſatisfaction, on s'étoit de nouveau adreſſé en 1730, à la Chambre, qui avoit préſenté derechef une Addreſſe au Roi, *pour qu'il lui plût continuer ſes efforts, afin d'empêcher non ſeulement ces Déprédations pour l'avenir, mais de procurer auſſi une ſatisfaction entière des dommages ſoufferts, & aſſurer à ſes Sujets l'éxercice non interrompu de leur Navigation aux Colonies Angloiſes, & de ces Colonies dans la Grande-Brétagne.* Qu'ils répréſentent à la Chambre, que les Eſpagnols ont eu ſi peu d'égard aux gracieux efforts de Sa Majeſté, qu'ils n'ont pas laiſſé que de continuer leurs Déprédations, & les ont portées l'année dernière à un plus haut point que jamais, ayant ſaiſi arbitrairement en pleine Mer, pluſieurs Vaiſſeaux Anglois avec leurs Effets, montant à des Sommes conſidérables, & qui étoient en route directe, en allant & en revenant des Colonies: Que les Capitaines de pluſieurs de ces Vaiſſeaux étoient & ſont encore ſans doute détenus priſonniers par les Eſpagnols en Amérique, & leurs Equipages en eſclavage

1738. dans la Vieille-Eſpagne, où ils ſont traités très inhumainement: Que cette Nation ſe fait une coutume d'aborder & d'attaquer tous les bâtimens Anglois dans les Mers de l'Amérique, ſous prétexte d'y chercher des Marchandiſes de contrebande, ce qui eſt contraire aux Loix des Nations & aux Traités qui ſubſiſtent entre les deux Couronnes: Que par ces injuſtes & violens procédés le Commerce d'Angleterre en Amérique eſt devenu ſi dangereux, que l'Aſſurance ſur la Jamaïque a baucoup augmenté, uniquement à cauſe de cela: & que ſans quelque remède prompt & efficace, ce Commerce, de même que le revenu de la Couronne qui en provient, ſeront extrêmement diminués, pour ne pas dire entièrement perdus. Ils repréſentent de plus à la Chambre, que quoique Sa Majeſté Catholique, ait ſtipulé par le Traité de Séville & par la Déclaration de 1732, qui y eſt rélative, de réparer les Dommages ſoufferts, il n'y a néanmoins aucune preuve que cela ait été exécuté, paroiſſant au contraire, que les Eſpagnols commettent de nouvelles inſultes contre les Sujets Anglois, pendant qu'on amuſe ceux-ci par de vaines eſpérances de ſatisfaction. Que les Supplians ont grande raiſon de croire, que les Cédules ou Ordres envoyés par la Cour d'Eſpagne à ſes Gouverneurs en Amérique, n'ont ſervi qu'à éluder cette ſatisfaction, puiſqu'aucune de ces Cédules n'a jamais été miſe à éxécution, ni aucun Gouverneur rappellé ou puni pour ſa déſobéïſſance: Qu'une Nation qui s'arroge le pouvoir de retenir & fouiller les Vaiſſeaux Anglois en route dans leurs légitimes Voyages dans les Mers de l'Amérique, ſous prétexte de chercher des Marchandiſes de contrebande, prétend en effet éxercer ſeule la Souveraineté de ces Mers-là; & que ſi l'on ſouffre que les Eſpagnols agiſſent de cette manière, & qu'ils inſultent les Sujets de Sa Majeſté, ou pillent leurs Biens, les Supplians conçoivent, que cela ſera ſuivi, non ſeulement d'un grand dommage à cette branche ineſtimable de Commerce; mais auſſi de conſéquences très fâcheuſes pour la Grande Brétagne même: que pour cet effet, comme les meſures priſes juſqu'à préſent n'ont pas été efficaces, ils prient la Chambre de prendre leurs répréſentations en conſidération, de pourvoir à un remède convenable pour mettre fin à ces inſultes & Déprédations, & de procurer une juſte ſatisfaction à ceux qui ont eu le malheur de ſouffrir.

Cette Requête, toute propre à animer encore davantage la Nation contre les Eſpagnols, fut accompagnée des Copies de diverſes Lettres qu'on avoit reçues des Anglois qui étoient détenus priſonniers chez les Eſpagnols. L'état de ces Captifs y étoit répréſenté avec les traits les plus vifs & les plus touchans. Ils diſoient qu'ils étoient obligés de travailler avec les fers aux pieds, n'ayant pour nourriture que des Fèves pleines de Vers, & un peu de Poiſſon ſalé; que dans une Chambre à Cadix on avoit enfermé environ trois cens priſonniers, avec les fers aux pieds & aux mains, & que la Vermine les y mangeoit.

La Requête fut lue le même jour dans la Chambre des Communes. On fit appeller en même tems pluſieurs Négocians, & les Propriétaires & Capitai-

pitaines des Vaiſſeaux. Ils furent examinés ſur les preuves de leur Requête, à laquelle ils avoient joint une liſte des Vaiſſeaux marchands, qui avoient été pris ou pillés par les Eſpagnols depuis le mois de Mai 1728. On ſe plaignit en même temt que les Capitaines & les Equipages de tous ces Vaiſſeaux avoient été traités avec une barbarie inouie. 1738.

Ceux, qui étoient intéreſſés dans ces pertes, ne s'adreſſoient au Parlement, que parce qu'ils croyoient le Miniſtère dans un ſiſtême peu favorable à leurs intérêts. Delà les Satires violentes, que l'on répandoit dans le Public. Les Auteurs périodiques, partagés entre les deux Partis, ne s'épargnoient pas.

Tout cela diſpoſoit inſenſiblement la Nation à ſouhaiter une rupture avec l'Eſpagne, au cas qu'on n'en reçût pas une réparation conforme à l'idée des intéreſſés. Chacun ſe paſſionnoit en leur faveur, & leurs plaintes étoient devenues une affaire nationale, à laquelle le Parlement ne pouvoit guère ſe diſpenſer de prendre un intérêt très vif.

Lorſqu'il fut queſtion d'éxaminer la Requête, que les Négocians avoient préſentée à la Chambre des Communes, il s'y trouva près de cinq cens Membres. Après cet éxamen il fut réſolu de repréſenter à Sa Majeſté, *que la Nation Britannique avoit un droit indubitable de naviger dans toutes les Mers de l'Amérique, & que la liberté du Commerce & de la Navigation avoit été extrêmement interrompue par les Eſpagnols, ſous des prétextes frivoles & inſoutenables.*

Quelques Membres firent alors d'autres propoſitions, qu'ils jugèrent néceſſaires, pour aſſurer la liberté de la Navigation; mais elles rencontrèrent de fortes oppoſitions de la part du Miniſtère, qui ſe flattoit toujours que ſes négociations amiables auroient un heureux ſuccès. Mr. Pultney parla dans cette occaſion avec beaucoup de véhémence, & fit une propoſition, à laquelle on ne s'attendoit pas. Il s'attacha à faire voir, qu'il falloit prendre contre l'Eſpagne des meſures plus vigoureuſes que celles, auxquelles on venoit de ſe fixer.

Le Diſcours que le Chevalier Robert Walpole oppoſa à Mr. Pultney, tendoit à faire voir le danger inévitablement attaché aux meſures violentes que l'on propoſoit. Il dit que d'un côté il agiroit contre ſa Patrie en donnant ſon ſuffrage pour concourir à des meſures, qui ne manqueroient pas de plonger la Nation dans une Guerre très onéreuſe, dont l'évènement étoit très incertain, ou qui pourroient rendre plus difficile la clonclusion d'un accommodement honorable & ſolide; & que de l'autre, il étoit trop ſenſible aux violences commiſes par les Eſpagnols, & aux priſes qu'ils avoient faites pour s'oppoſer à la propoſition qu'on venoit de faire, pour peu qu'elle pût vraiſemblablement contribuer à procurer la ſatisfaction qui étoit due aux Marchands leſés, à l'honneur de la Nation, & à la dignité de la Couronne. Il fit voir qu'en ſe ſaiſiſſant des Vaiſſeaux de Regitre de l'Eſpagne, il n'en pouvoit réſulter que des ſuites très fâcheuſes, la plus grande partie de leurs cargaiſon appartenant à des Nations qui étoient dans l'alliance de l'Angleterre.

Il

1738. Il fit à cette occaſion la remarque ſuivante, que je ne puis guère me diſpenſer de tranſcrire ici en entier, parce que l'évènement vient effectivement de vérifier en partie ce qu'il a avancé. „ Qu'on me permette, dit-il, de ré-
„ préſenter que nous ne ſommes pas en état de tenir tête à l'Eſpagne & à la
„ France en même tems. Tout le monde ſait, que les François ſont in-
„ téreſſés pour une bonne partie dans les Gallions d'Eſpagne. Cela étant,
„ il n'y a nul doute que dès que la Cour de France ſaura que nous avons
„ paſſé un Bil, par lequel nous donnons à nos Officiers & à nos Matelots
„ des tréſors qu'elle croyoit ſi bien aſſurés par l'alliance qu'elle a avec nous,
„ elle ne prenne part à la querelle, comme y étant intéreſſée, & en ce cas
„ il eſt naturel de penſer, que ce ne ſera pas en notre faveur. Immanqua-
„ blement elle raiſonnera ainſi ſur ce Bil. *J'ai réſolu de reſter neutre dans*
„ *la querelle entre l'Eſpagne & l'Angléterre, tant que leurs démêlés n'af-*
„ *fecteroient point mes intérêts; mais à préſent ce n'eſt plus cela. Les Biens*
„ *de mes Sujets y ſont puiſſamment intéreſſés, & c'eſt à moi à en prendre ſoin*
„ *pour les aſſurer. Je ne ſaurois mieux le faire qu'en équipant une Flotte*
„ *pour inveſtir les Côtes d'Angléterre, & obliger cette Couronne à accepter*
„ *telles conditions que je lui propoſerai, ou en envoyant une Eſcadre pour pro-*
„ *teger la Flotille d'Eſpagne, & la mettre à couvert d'inſulte de la part des*
„ *Anglois* (*).

„ Voila de querelle manière la Cour de France raiſonnera, & nous pour-
„ rons être ſûrs, qu'en conſéquence elle éxécutera l'une ou l'autre de ces
„ deux réſolutions, en cas que nous paſſions le Bil propoſé. Mais en ce
„ cas, je ne ſerois nullement ſurpris de voir revenir la prémière Flotille
„ d'Eſpagne ſous l'eſcorte d'une Eſcadre de France. Cette conſidération
„ ſemble demander nos mûres délibérations, avant que nous paſſions le
„ Bil qu'on nous propoſe.

Mr. Pultney entreprit de répondre à ce Diſcours, mais il ſe trompa dans ſes conjectures, lorſqu'il avança que la prémière démarche de la France, la démarche la plus ſage & la plus naturelle qu'elle pourroit faire, ſeroit de s'adreſſer à la Cour d'Eſpagne, pour lui donner cet avis: *Vous avez fait tort aux Anglois, vous avez inſulté & pillé leurs Marchands; vous avez par-là excité le reſſentiment général de cette Nation. Tous les partis, toutes les réſolutions aboutiſſent à celle d'en prendre une vengeance éclatante, & d'en obtenir une ample ſatisfaction. Vous n'êtes pas en état de réſiſter ſeule à l'Angléterre, & ma Flotte n'eſt pas en état de vous aider; quand elle le ſeroit, je n'ai aucune raiſon de m'expoſer à des dépenſes pour ſoutenir vos injuſtices, ou pour me charger de vos querelles. L'intérêt que j'ai à bord de vos Gallions, eſt conſidérable: il court un très grand riſque, ſi la Guerre éclate..... Il ne vous reſte par conſéquent qu'à donner la juſte ſatisfaction qu'on vous de-*

man-

(*) Tout cela ſe trouve aujourd'hui (1741) accompli. La France a équipé avec une promptitude incroyible une nombreuſe Flotte. Plus de trente Vaiſſeaux de Guerre de cette Couronne ſont déja arrivés heureuſement en Amérique, où, ſuivant toute apparence, ils empêcheront les Anglois de faire aucune conquête d'importance ſur les Eſpagnols.

mande, & cette ſureté pour le Commerce à l'avenir, que tous les Traités vous obligent de donner. C'eſt ainſi, je penſe, que la France parlera, ſi nous paſſons le Bil propoſé, & non pas comme l'honorable Membre a ſuggéré. 1738.

La Cour d'Eſpagne fut bientôt informée par Mr. Giraldino ſon Miniſtre à Londres de tout ce qui ſe paſſoit dans le Parlement, & ſur-tout de la réſolution qu'on avoit priſe d'armer une puiſſante Flotte, qu'on diſoit être deſtinée à uſer de Repréſailles contre les Gardes-Côtes Eſpagnols dans l'Amérique. Comme le Miniſtère Britannique cherchoit à terminer le différend à l'amiable, Mr. Giraldino reçut de ſa Cour de nouvelles Inſtructions, dont il fit part au Duc de Newcaſtle, avec lequel il entra en conférence.

D'un autre côté, Mr. Keene, Miniſtre d'Angléterre à Madrid, préſenta au Roi Catholique pluſieurs Mémoires, au ſujet des déprédations & de la liberté du Commerce. Après bien des délais, Don Sébaſtien de la Quadra, Marquis de Villarias, & Sécrétaire des Dépêches univerſelles, lui remit enfin la réponſe ſuivante.

„ Le Roi ayant fait examiner très ſérieuſement par ſon Conſeil des In-
„ des les Répréſentations que vous fites le 10 de Décembre dernier, ainſi
„ que le Mémoire des Barques Angloiſes, qu'on ſuppoſe avoir été priſes en
„ diverſes parties de l'Amérique, par des Vaiſſeaux portant Pavillon Eſpa-
„ gnol, & les Preuves juſtificatives qui étoient jointes, Sa Majeſté, après
„ s'être fait informer de ce qui a été conſulté en ſa préſence, & ayant
„ pris connoiſſance des Points contenus dans ladite Repréſentation & dans
„ le Mémoire; le Réſultat eſt, que je vous dois dire, Monſieur, en ré-
„ ponſe.

„ Que touchant le Vaiſſeau, &c. (*) Sa Majeſté a ordonné d'expédier
„ les ordres les plus poſitifs ſur ces faits, dont on n'a aucune connoiſſance;
„ & ſon intention eſt, que les Gouverneurs & Officiers Royaux de la Ha-
„ vane & de Porto-Rico, faſſent, chacun dans ſa Juridiction, une éxacte
„ recherche & vérification deſdits faits; qu'ils ſe ſaiſiſſent d'abord des Su-
„ jets qui ſeront trouvés coupables, & qu'ils en envoyent les Actes, afin
„ d'impoſer aux Prévaricateurs le châtiment convenable. Et pour les met-
„ tre en état de donner des informations plus éxactes, le Roi a enjoint de
„ leur communiquer une note des noms des Vaiſſeaux & des Capitaines,
„ ainſi que des tems & des lieux où les inſultes dont on ſe plaint, ont été
„ commiſes. Il leur ſera ordonné en même tems de faire enſorte que les
„ Vaiſſeaux qui iront en courſe, & les Armateurs, ſe conforment éxacte-
„ ment à tout ce qui eſt reglé par les Traités, ſans que la mauvaiſe con-
„ duite de leurs équipages donne occaſion à de ſemblables plaintes.

„ Pour ce qui regarde l'inobſervation des ordres du Roi, que vous ſup-
poſez

(*) On répond ici aux plaintes de la priſe, viſite & déprédation de 7 ou 8 Bâtimens, en déclarant qu'on n'en a reçu encore aucune information de l'Amérique, & que Sa Majeſté Catholique eſt réſolue de rendre juſtice aux Sujets Britanniques.

1738. „ poſez avoir été éludés par les Gens de Sa Majeſté en Amérique, elle a „ pu provenir de ce que les rapports faits pour obtenir les ordres ne ſe ſont „ pas trouvés auſſi ſincères qu'on les ſuppoſoit ici, ou de ce qu'on n'a vé„ rifié aucunes des choſes réquiſes; ce qui devoit précéder l'obſervation des „ ordres de Sa Majeſté, & s'y accorder. Ce défaut eſt cauſe qu'on n'a reçu „ aucune nouvelle ſur ce ſujet. C'eſt pourquoi Sa Majeſté m'ordonne de „ vous le déclarer, afin que vous ſpécifiyez, quels ſont les ordres qui ſont „ demeurés ſans effet, ſur quelles inſtances & à l'occaſion de quels faits on „ les a expédiés, & à quels Miniſtres on s'eſt addreſſé, afin que ſur ces „ connoiſſances, Sa Majeſté puiſſe réïtérer ſes intentions, les faire obſer„ ver ponctuellement, & punir conformément à la juſtice, les Miniſtres „ qui ſe trouveront en avoir différé ou empêché l'éxécution.

„ Vous alléguez dans la repréſentation citée ci-deſſus, que les Vaiſſeaux „ du Roi de la Grande Brétagne ont un droit inconteſtable à la libre navi„ gation dans les Mers des Indes Occidentales, & au légitime commerce „ qui s'y fait; que le Regître & les Viſites faites ſur les Vaiſſeaux Anglois, „ par ceux du Pavillon Eſpagnol, ſous prétexte de voir s'ils n'ont point de „ Marchandiſes de contrebande à bord, ſont directement oppoſés à ce qui „ eſt ſtipulé dans l'Article XIV du Traité de 1667, que vous rapportez à „ la lettre; & que la manière dont ſe font ces viſites, en s'appropriant quel„ quefois le Vaiſſeau, & en confiſquant toute la charge, pour y avoir trou„ vé, quoiqu'en petite quantité, quelques Marchandiſes, que l'on croit ê„ tre du crû des Colonies Eſpagnoles, eſt expreſſément défendu par les Ar„ ticles XV & XXIII du même Traité de 1667, que vous rapportez auſſi „ à la lettre; Sa Majeſté qui en a été informée, m'a ordonné de vous dire, „ Monſieur, que le Traité de 1667 ne renferme dans aucun de ſes Arti„ cles, ſi ce n'eſt le VIII aucune clauſe applicable à la Navigation & au Com„ merce des Indes, & que chacun des Articles fait voir des diſpoſitions op„ poſées à ce que vous prétendez y trouver, puiſque celle de l'Article II „ porte: *Que les Sujets des deux Couronnes peuvent réciproquement paſſer „ librement & ſûrement, par mer & par terre, & par rivières, aux païs, „ confins, terres, &c. où la traite & le commerce ont été uſités juſqu'à pré„ ſent, & qu'ils pourront traiter, acheter & vendre auſſi librement & auſſi „ ſûrement que les Habitans des lieux reſpectifs, ſoit de leur propre Nation, „ ou de quelque autre, qui s'y trouveront, y viendront, ou auront la per„ miſſion d'y trafiquer.* Ces termes, *Où la traite & le commerce libre, &c.* „ ſe trouvent encore à l'Article IV. Ils ſont répétés au VII, & comme il eſt „ hors de doute, que ces choſes n'ont jamais été permiſes dans les Mers, „ ni ſur la Terre-Ferme des Indes, mais ſeulement dans les Ports du Con„ tinent de l'Europe, il n'eſt pas moins indubitable, que ces Articles, non „ plus que les autres du Traité allégué, ne peuvent s'entendre de la navi„ gation, ni du Commerce des Indes, & qu'ils ne peuvent avoir lieu qu'en „ Europe.

„ La même réfléxion ſaute aux yeux, en liſant l'Article V du Traité,

„ qui

„ qui porte: *Que les Anglois peuvent charger les Marchandiſes de ces Royau-* 1738.
„ *mes, en payant les droits.* Cette idée ſe préſente encore au VI, où il eſt
„ dit: *Qu'on n'exigera point de plus gros droits, que ceux qui ſont accoutumés*
„ *& reglés par le Tarif qu'il doit y avoir dans chaque Douane.* Cela ne ſau-
„ roit s'entendre de la navigation ni du trafic des Indes.

„ Il n'eſt fait mention du Commerce de ce Païs-là, qu'à l'Article VIII où
„ tant par rapport aux Indes même, que par rapport aux autres Païs, on
„ accorde à la Grande Brétagne & à ſes Vaiſſeaux, tout ce qui eſt accordé
„ aux Provinces-Unies, par le Traité de Munſter, de l'an 1648, ſans aucu-
„ ne diſtinction, & en obſervant les loix & les conditions auxquelles les
„ Sujets des Provinces-Unies ſont obligés & bornés.

„ Cette dernière condition prouve, qu'on ne peut refuſer aux Anglois,
„ ce qui eſt ſtipulé & accordé en faveur des Etats-Généraux; mais elle prou-
„ ve en même tems, qu'eux de leur côté, ne peuvent ſe diſpenſer de l'ob-
„ ſervation des loix auxquelles les Etats-Généraux ſont obligés par le Trai-
„ té de Munſter, dont l'Article V regarde le Commerce des Indes-Orien-
„ tales, & l'Article VI celui des Indes-Occidentales.

„ Cet Article prouve encore, que dans le Traité de 1667, on ne fit at-
„ tention, en aucune manière, au Commerce des Indes, puiſque les deux
„ Nations ſont exclues de trafiquer & de naviguer aux Ports de la domina-
„ tion du Roi en Amérique.

„ Le Traité conclu entre les deux Couronnes, à Madrid le 8 Octobre
„ 1670, eſt précis ſur cette reſtriction. Il en établit la certitude à l'Article
„ VIII, où il eſt dit: *Que les Sujets reſpectifs de chacune des Puiſſances Con-*
„ *tractantes s'abſtiendront d'aller commercer & naviguer aux Ports & lieux*
„ *que l'une ou l'autre des deux Nations occupe dans les Indes Occidentales.* On
„ lit expreſſément à cet Article: *Que les Sujets de Sa Majeſté Britannique*
„ *n'iront point négocier, ni naviguer, & ne feront point de traite aux Ports*
„ *& lieux que le Roi poſſède dans les Indes Occidentales.*

„ Ces expreſſions anéantiſſent la propoſition que vous avancez, en ſup-
„ poſant, que les Sujets de Sa Majeſté Britannique ont droit de naviguer
„ & de commercer aux Indes Occidentales. On ne peut en inférer d'autre
„ permiſſion de naviguer, qu'en ſuivant les routes qui menent à leurs Iſles
„ & Plantations. D'où il réſulte qu'ils ſont ſujets à confiſcation, ſi l'on
„ vérifie, qu'ils ont changé leur route, ſans néceſſité, pour s'approcher
„ des Côtes Eſpagnoles.

„ Si après avoir vu les Actes qu'on attend ſur les faits que vous rappor-
„ tez, il ſe trouve, qu'on ait contrevenu à ce qui eſt porté par l'Article
„ VIII, ci-deſſus énoncé, Sa Majeſté enjoindra, qu'il ſoit donné une ſa-
„ tisfaction convenable, & capable d'aſſurer à l'avenir, l'accompliſſement
„ éxact & l'entière obſervation de ce qui eſt ſtipulé entre les deux Puiſſan-
„ ces.

„ A l'égard des expreſſions par leſquelles vous terminez votre repréſen-
„ tation, ſavoir: *Que ſi contre toute attente, vos inſtances, fondées ſur la*

1738. „ *juſtice & ſur les Traités, n'avoient pas l'effet qu'on en déſire, Sa Majeſté* „ *Britannique ſe verroit obligée de procurer à ſes Sujets, la ſatisfaction qu'ils* „ *ont droit de demander, en vertu des Traités, & du Droit des Gens;* le „ Roi m'ordonne de vous déclarer là-deſſus.

„ Que comme la grande équité de Sa Majeſté, autant que ſon déſir ſincère de maintenir la plus parfaite intelligence avec le Roi de la Grande „ Brétagne, & de conſerver à ſes Sujets les éxemptions & les franchiſes „ dont ils doivent joüir dans le Commerce, l'ont déterminée à expédier les „ ordres ci-deſſus mentionnés, pour que l'on répare les dommages qui ſe „ trouveront avoir été cauſés, après que l'on aura vu les Actes qu'on attend „ ſur les faits énoncés dans les plaintes; Sa Majeſté ne pourra pas non plus „ ſe diſpenſer de procurer à ſes Sujets, la ſureté qu'ils doivent avoir, ſelon „ les mêmes Traités & le Droit des Gens, au cas que de la part de la Gran- „ de Brétagne, par quelque ſiniſtre perſuaſion, ou faute de bien entendre „ le véritable ſens des Traités, on vînt à commettre ou que l'on entreprît „ de commettre quelques excès, &c.

Le Miniſtère de Londres n'eut pas plutôt reçu la copie de cette Dépêche, qu'il envoya à Mr. Keene un Projet de Réplique, qui fait le contenu de la Lettre ſuivante, adreſſée à Mr. la Quadra.

„ Ayant envoyé au Roi mon Maitre la Lettre que vous m'écrivites le „ 21 du mois paſſé, par ordre de Sa Majeſté Catholique en réponſe au „ Mémoire que j'eus l'honneur de lui préſenter le 10 Décembre, j'ai reçu „ par un Courier, ordre de Sa Majeſté, de vous déclarer, pour l'information „ du Roi votre Maitre, que la ſuſdite réponſe n'eſt en aucune façon ſatisfactoire, tant par rapport aux faits particuliers, & aux ſaiſies dont on ſe „ plaint, que par rapport aux réglemens généraux, ſur leſquels on inſiſte, „ pour ce qui concerne la navigation des Sujets de Sa Majeſté dans les Indes „ Occidentales.

„ Sa Majeſté avoit lieu de s'attendre, vu le tems qui s'eſt paſſé depuis „ que ces violences ont été commiſes, juſqu'au jour de la date de votre Let- „ tre, que Sa Majeſté Catholique auroit été ſuffiſamment informée des dif- „ férens faits qui ont accompagné ces ſaiſies injuſtes; & effectivement il „ paroît par votre Lettre, qu'on avoit reçu quelques informations concer- „ nant ces ſaiſies: & il faut que les Officiers de Sa Majeſté Catholique ayent „ extrêmement manqué à leur devoir envers leur propre Maitre, auſſi bien „ qu'aux égards qui ſont dus à une Puiſſance qui eſt en amitié avec lui, au „ même tems qu'ils ont informé Sa Majeſté Catholique de la hardieſſe qu'ils „ ont eu de commettre des actes ſi extraordinaires, ils ne lui ont pas expo- „ ſé les raiſons qui les ont portés à les commettre: c'eſt pourquoi Sa Ma- „ jeſté ne peut regarder cette partie de votre réponſe, comparée avec l'ex- „ périence & la pratique du paſſé en cas de pareille nature, que comme „ tendant extrêmement à différer, & peut-être même éviter abſolument „ de rendre juſtice aux Sujets de Sa Majeſté là-deſſus. C'eſt pourquoi Sa „ Majeſté m'a envoyé les ordres les plus précis, d'inſiſter de la maniére la

„ plus

„ plus forte ſur la demande de reſtitution, & de ſatisfaction par rapport aux 1738.
„ differens cas mentionnés dans le Mémoire que j'eus l'honneur de préſen-
„ ter à Sa Majeſté Catholique le 10 Décembre dernier.

„ J'ai de plus ordre de vous dire que ceux qui ont ſouffert dans ces occa-
„ ſions, ſe ſont plaints, de la manière la plus forte & la plus vive, des voies
„ obliques & des moyens injuſtes, dont les Officiers Eſpagnols, dans les
„ Indes-Occidentales, ſe ſont ſervis, pour condamner & confiſquer leurs
„ Vaiſſeaux. Savoir, que le Maitre du Navire, & l'équipage ſont tous
„ retenus priſonniers à bord dudit Navire, juſqu'à ce que la ſentence ait été
„ prononcée; mais pour ſauver en quelques façons les apparences, le Gou-
„ verneur nomme & conſtitue un Eſpangnol pour partie à la place des pro-
„ priétaires du Vaiſſeau, qui ſans jamais conſulter le Maitre, ou l'Equipa-
„ ge, fait ce que l'on peut appeller proprement une fauſſe défenſe, ſurquoi
„ le Vaiſſeau eſt condamné. Que de cette ſentence de condamnation, il y
„ a appel au Conſeil des Indes en Eſpagne; ſur lequel appel, on conçoit
„ qu'on n'admet aucune nouvelle défenſe, & qu'on ne reçoit, ni ne lit au-
„ cun témoignage qui n'ait été admis & reçu auparavant dans les Cours de
„ Juſtice de l'Amérique. Si ce qu'on allégue ici eſt véritable, il n'eſt pas
„ ſurprenant qu'on n'ait point fait aucune Juſtice aux Sujets de Sa Majeſté,
„ ſoit dans la prémiere inſtance, ſoit ſur l'appel, où la même partie eſt en
„ même tems plaintive & défendante.

„ J'ai donc ordre de Sa Majeſté de faire en ſon nom les répréſentations
„ les plus fortes contre des procédures ſi extraordinaires, qui ſont di-
„ rectement contraires au cours ordinaire de la Juſtice & du Droit des
„ Gens.

„ Sa Majeſté remarque que vous faites mention dans votre Lettre, des
„ ordres qui ont été envoyés pour la reſtitution du Vaiſſeau le St. James,
„ & que vous paſſez légèrement ſur ce cas, comme ſi on avoit donné une
„ entiere ſatisfaction là-deſſus: ſurquoi le Roi m'ordonne de vous dire, que
„ cette reſtitution eſt chargée de conditions, qui ſont telles, que les pro-
„ priétaires de ce Vaiſſeau ont refuſé de s'y ſoumettre, & par conſéquent
„ n'ont pas jugé à propos de faire uſage des cédules qui leur ont été accor-
„ dées, puiſque préalablement à la reſtitution du Vaiſſeau, on demande:
„ *Que le Maitre dudit Vaiſſeau donnera Caution à Londres, à la ſatisfaction*
„ *de* Don Thomas Geraldino, *de ſubir un Jugement, & de ſe ſoumettre à*
„ *ce qui ſera décidé ſur ce cas par le Conſeil des Indes.* Les propriétaires du-
„ dit Vaiſſeau St. James conçoivent, que s'ils donnoient caution de s'en
„ tenir à la déciſion du Conſeil des Indes en Eſpagne, ce ſeroit en effet la
„ même choſe que s'ils reconnoiſſoient la capture pour juſte, ou du moins
„ que ce ſeroit les exclurre par-là de tout droit de ſe plaindre ou de demander
„ la caſſation de quelque ſentence injuſte qu'on pourroit prononcer contre
„ eux ci-après, par rapport à cette affaire. C'eſt pourquoi Sa Majeſté in-
„ ſiſte, que la reſtitution de ce Vaiſſeau ſoit inceſſamment faite, ſans obli-
„ ger les propriétaires à donner aucune caution.

1738. „ Quant à ce que vous dites à l'égard des quatre autres Vaiſſeaux men-
„ tionnés dans mon Mémoire, ſavoir, qu'on n'a encore reçu aucun avis
„ par rapport à eux, Sa Majeſté croit qu'il y a peu lieu d'attendre une ré-
„ ponſe plus ſatisfaiſante ſur ce ſujet que celle qui a été donnée ſur les autres
„ cas.

„ Ayant ainſi répondu à cette partie de votre Lettre, qui concerne les
„ cas annéxés à mon Mémoire, & montré combien peu elle eſt ſatisfactoi-
„ re ſur cet article, je dois préſentement venir aux raiſons que vous alle-
„ guez, pour tâcher de juſtifier le refus qu'on a fait d'obéïr aux ordres de
„ Sa Majeſté Catholique, & aux Cédules accordées pour une reſtitution
„ dans des cas précédens, ſur leſquels le Roi d'Eſpagne a reconnu lui-mê-
„ me qu'on devoit donner ſatisfaction. Et je ne puis aſſez vous exprimer
„ l'étonnement où a été le Roi mon Maitre, de voir qu'on ait pu alléguer
„ une raiſon d'une nature auſſi extraordinaire que celle-ci, ſavoir: *Que le*
„ *manque de déférence à ces ordres peut avoir été occaſionné parce qu'on n'a*
„ *pas trouvé auſſi véritable qu'on l'avoit repréſenté le rapport des faits qui*
„ *avoient été allégués comme un motif pour obtenir ces ordres.* Ce qui rend
„ les Officiers Eſpagnols dans les Indes Occidentales juges des propres actes
„ de Sa Majeſté Catholique, & laiſſe en leur pouvoir d'obéïr ou de ne pas
„ obéïr à ſes ordres, comme ils le jugeront à propos. Ceci détruit tout
„ d'un coup toute la ſureté & toute la ſatisfaction que les Sujets de Sa Ma-
„ jeſté pourroient trouver par le moyen des Cédules Royales, ſignées &
„ données par le Roi d'Eſpagne, & ne leur fait que trop comprendre d'a-
„ vance, ce qu'à leur grand préjudice ils ont ſouvent éprouvé par l'évène-
„ ment, qu'on ne peut compter ni faire aucun fonds ſur de pareilles Cédu-
„ les, ſi elles ſont ſujettes comme vous l'admettez dans votre Lettre, à
„ quelque détermination future des Gouverneurs Eſpagnols dans les Indes
„ Occidentales.

„ Sur ce que vous dites dans votre Lettre: *Que juſqu'ici on n'a eu aucun*
„ *avis de pareil manque de déférence aux ordres Royaux, & que pour cette*
„ *raiſon Sa Majeſté Catholique vous a commandé de m'en informer, afin que*
„ *je puiſſe ſpécifier quels ſont ces ordres, qui ſont demeurés ſans effet,* &c.
„ Sa Majeſté m'a ordonné de vous faire remarquer, que le refus d'obéïr à
„ ces ordres eſt ſi notoire, que la Cour d'Eſpagne ne peut l'ignorer, &
„ même on ne peut pas ſuppoſer qu'elle ne ſache pas l'effet que ſes propres
„ ordres ont eu; car ces ordres ne peuvent avoir été obéïs, ſans que les
„ Gouverneurs Eſpagnols dans l'Amérique ayent rendu compte aux Miniſ-
„ tres en Eſpagne de l'obéïſſance qui a été rendue aux Cédules, étant ex-
„ preſſément enjoint dans toute Cédule qui a été donnée, que les Gouver-
„ neurs faſſent un pareil rapport au Miniſtere, & par conſéquent, dans tous
„ les cas où ils n'ont pas rendu compte qu'on a obéï à ces ordres, on doit
„ prendre leur ſilence comme une démonſtration qu'ils n'ont pas été exé-
„ cutés.

„ Mais pour une ſpécification plus particulière des différens cas dont on

„ ſe

„ ſe plaint ſur ce point, j'ai ordre de me rapporter à la Lettre que je vous 1738.
„ écrivis ſur ce ſujet le 28 Février dernier, & de me plaindre de ce que la
„ déclaration du 3 Février 1732 n'a point été éxécutée. Comme auſſi
„ d'inſiſter au nom de Sa Majeſté ſur l'obſervation préciſe de cette Decla-
„ ration.

„ Sa Majeſté a été très ſurpriſe de voir que vous affirmez, que le 14, 15
„ & 23 Articles du Traité de 1667, (de la manière qu'ils ſont cités dans
„ mon Mémoire) ne ſont en aucune façon applicables aux cas en queſtion,
„ & que le ſuſmentionné Traité de 1667 *ne contient dans aucun de ſes Arti-*
„ *cles, excepté le huitième, aucune clauſe qui ait le moindre rapport à la*
„ *Navigation & commerce des Indes.* Ce que vous vous efforcez de prouver
„ en citant différens Articles de ce Traité, que par leur nature on admet ne
„ pouvoir avoir aucun rapport aux Indes Occidentales; & par la teneur du
„ huitieme Article, qui donne aux ſujets de la Grande Brétagne les mêmes
„ privileges dans les Indes Occidentales, qui ont été accordés par le Traité
„ de Munſter aux Etats-Généraux des Provinces-Unies.

„ Pour répondre à ces obiections, j'obſerverai que le Traité de 1667 eſt
„ non ſeulement confirmé de la manière la plus forte par le prémier Arti-
„ cle du Traité de 1670; mais qu'on déclare auſſi qu'il demeure dans tou-
„ te ſa force en toutes choſes qui ne répugnent pas au dit Traité de 1670
„ ou à quelque Article qui y eſt contenu. Et la teneur du plein-pouvoir
„ d'Eſpagne pour faire le Traité de 1670, montre que la Cour d'Eſpagne en-
„ tendoit elle-même que le Traité de 1667 s'étendoit aux Indes Occiden-
„ tales, & qu'une des principales vues de ce dernier Traité étoit de faire
„ une nouvelle explication & déclaration de quelques points, contenus
„ dans le précédent, par rapport aux deux Indes; ce qui eſt pleinement
„ exprimé à la fin du plein-pouvoir en ces termes. *Pour faire toutes les*
„ *explications & déclarations qui ſeront néceſſaires pour mieux entendre les*
„ *Articles du dit Traité de* 1667, *principalement ceux qui traitent des deux*
„ *Indes.*

„ On ne prétend pas qu'aucuns Articles du Traité de 1667 donnent aux
„ Sujets de la Grande Brétagne aucun droit de trafiquer dans les Païs de la
„ Domination Eſpagnole aux Indes Occidentales, cela leur étant expreſſé-
„ ment défendu par le Traité de 1670, & par conſéquent répugnant à ce
„ Traité. Mais on préſume que les règlemens particuliers couchés dans le
„ Traité de 1667 pour être obſervés par les Sujets des deux Nations, par
„ rapport à la Navigation dans tous les lieux où l'on convient que la Na-
„ vigation doit être libre, (qui bien loin de répugner au Traité de 1670
„ ſont conformes aux ſtipulations générales dudit Traité), s'étendent &
„ doivent néceſſairement s'étendre aux Vaiſſeaux & effets des ſujets des
„ deux Nations en quelques Mers que ce ſoit qu'on les rencontre, ſoit en
„ Europe ou en toute autre partie du Monde, puiſqu'il eſt dit expreſſé-
„ ment dans le prémier Article du Traité de 1667: *Qu'une générale, ſer-*
„ *me & parfaite amitié, conſidération & paix ſont par ce Traité convenues*

„ &

1733. „ *& conclues entre les deux Couronnes, & doivent être obſervées inviolable-*
„ *ment, tant par terre que par mer & eaux douces, & entre les Païs, Do-*
„ *maines & territoires appartenans, ou ſous l'obéïſſance de l'une ou de l'au-*
„ *tre, &c.*

„ Et le huitième Article que vous avez cité, prouve que les Indes Occi-
„ dentales y ſont compriſes.

„ Comme les Gardes-Côtes Eſpagnols ont pris ſur eux de viſiter, arrêter,
„ détenir & confiſquer les Vaiſſeaux de la Grande Brétagne en pleine Mer
„ aux Indes Occidentales, ſous prétexte qu'ils pourroient avoir à bord des
„ Marchandiſes du cru & produit des Indes Occidentales Eſpagnoles, que
„ les Eſpagnols ont improprement appellées Marchandiſes de contrebande,
„ & comme il n'y a point de Traité qui ſubſiſte entre Sa Majeſté & l'Eſpa-
„ gne, excepté celui de 1667, qui puiſſe autoriſer aucune viſite quelle qu'el-
„ le puiſſe être, ou qui établiſſe aucun règlement touchant la recherche ou
„ viſite de Vaiſſeaux des deux Nations, les Articles de ce Traité, mention-
„ nés dans le Mémoire, étoient cités pour prouver l'injuſtice du procédé
„ des Eſpagnols, même dans la ſuppoſition que les Vaiſſeaux des deux Cou-
„ ronnes avoient le même droit de viſiter & éxaminer les Vaiſſeaux en plei-
„ ne Mer dans les Indes Occidentales, comme ils l'ont en pleine Mer en
„ Europe; & il eſt notoire que les Sujets de Sa Majeſté déférent conſtam-
„ ment à ce qui eſt réquis d'eux par les Articles cités dans mon Mémoire,
„ en portant avec eux les paſſeports néceſſaires, & Lettres de Mer, dont
„ l'exhibition étant faite, il n'eſt plus permis de faire aucune viſite, re-
„ cherche ou examen.

„ Mais ſi les Articles du ſuſdit Traité de 1667 qui ont rapport à la ma-
„ nière de faire la viſite ou l'éxamen des Vaiſſeaux qu'on rencontre en plei-
„ ne Mer, n'ont aucun rapport, (comme vous l'affirmez) aux Indes Oc-
„ cidentales, le règlement pour la Navigation des Sujets des deux Couron-
„ nes dans les Indes Occidentales doit donc être fixé uniquement ſur le
„ Traité de 1670, & en ce cas il ne ſera pas difficile de prouver, que ce
„ dernier Traité n'admet aucune viſite ou éxamen, puiſque le XV Article
„ de ce Traité porte expreſſément.

„ *Præſens Tractatus nihil derogabit præeminentiæ, juri ac dominio cuicun-*
„ *que alterius utrius Confœderatorum in Maribus Americanis, fretis atque*
„ *aquis quibuſcunque, ſed habeant, retineantque ſibi eadem, pari amplitudi-*
„ *ne, quæ illis jure competit, intellectum autem ſemper eſto, libertatem Na-*
„ *vigandi neutiquam interrumpi debere, modò nihil adverſus genuinum horum*
„ *Articulorum ſenſum committatur, vel peccetur.* Et cette reſtriction ou
„ condition ne peut avoir rapport qu'aux Vaiſſeaux des Sujets de Sa Ma-
„ jeſté qu'on trouve navigeans ou trafiquans dans les Ports Eſpagnols, con-
„ tre le véritable ſens de ce Traité.

„ Ceci me mène à faire quelque remarque ſur une prétention des plus ex-
„ traordinaires que vous faites dans votre Lettre, & qu'on ne peut admet-
„ tre, ſavoir: *Que la ſeule Navigation à laquelle les Sujets de Sa Majeſté*

„ *peu-*

„ *peuvent prétendre avoir droit dans les Indes Occidentales, eſt celle de leurs* 1738.
„ *Iſles & plantations, tant qu'ils ſuivent une route directe, & que leurs*
„ *Vaiſſeaux ſont ſujets à être ſaiſis & confiſqués, ſi l'on prouve qu'ils ayent*
„ *changé de route ſans néceſſité dans le deſſein de s'approcher des Côtes Eſpa-*
„ *gnoles.*

„ Sa Majeſté ne peut s'imaginer ſur quoi on peut fonder une prétention
„ ſi étrange & ſi inouie, & a été fort ſurpriſe de voir, qu'on ait cité le
„ Traité de 1670, pour l'appuyer, & principalement l'Article huitième de
„ ce Traité, dont voici les propres termes.

„ *Subditi & Incolæ, Mercatores, navarchæ, Naucleri, Nautæ Regno-*
„ *rum, Provinciarum, Terrarumque utriuſque Regis, reſpective abſtine-*
„ *bunt, cavebuntque ſibi à Commerciis & Navigatione in Portus, ac loca*
„ *fortalitiis, ſtabulis Mercimoniarum vel caſtellis inſtructa, aliaque omnia,*
„ *quæ ab una vel ab alterâ parte occupantur in Occidentali Indiâ. Nimirum*
„ *Regis Magnæ Britanniæ Subditi Negociationem non dirigent, Navigatio-*
„ *nem non facient in Portibus, lociſve, quæ Rex Catholicus in dictâ Indiâ*
„ *tenet, neque viciſſim Regis Hiſpaniarum Subditi in ea loca Navigationes*
„ *inſtituent, aut Commercia exercebunt, quæ ibidem à Rege Magnæ Bri-*
„ *tanniæ poſſidentur.*

„ Le but manifeſte & évident duquel Article ne peut uniquement tendre,
„ qu'à empêcher les Sujets des deux Nations de naviguer actuellement, ou
„ de trafiquer dans les ports reſpectifs, & ne peut être interprété, comme
„ s'étendant au changement de route ſans néceſſité, dans le deſſein de s'ap-
„ procher des Côtes reſpectives; mais de ſoutenir que ceci donne droit de
„ les ſaiſir en Mer, & de les confiſquer pour s'être écartés de leur route di-
„ recte, ſans y être forcés (de quoi auſſi les Officiers Eſpagnols doivent ê-
„ tre juges), c'eſt ce qui ne peut non ſeulement être juſtifié par les termes
„ de l'Article ci-deſſus mentionné, mais qui eſt même contraire à la teneur
„ du prémier Article du Traité de 1670, par lequel eſt accordée la Liber-
„ té aux Vaiſſeaux des deux Nations d'entrer dans les Rivières, Bayes &
„ Ports l'une de l'autre, & d'aborder à quelque côte que ce ſoit de l'Amé-
„ rique, en cas de beſoin, c'eſt-à-dire, s'ils y ſont jettés par la tempête,
„ ou qu'ils y ſoient obligés par la pourſuite des pirates, ou autres Ennemis,
„ ou enfin par quelque autre accident que ce ſoit, dans leſquels cas ils ſe-
„ ront même protégés, il leur ſera permis de ſe radouber & de ſe pourvoir
„ de vivres par l'autre Puiſſance. Par où il eſt évident, que la prohibition
„ contenue dans cet Article, a rapport uniquement à la Navigation &
„ au Commerce dans ces Ports, & n'a jamais été faite dans l'intention de
„ préſcrire aucune route particulière de Navigation pour le paſſage; car
„ comme on y ſpécifie toutes les différentes choſes qu'un Vaiſſeau ne peut
„ faire qu'en cas de néceſſité; & comme il n'y eſt fait aucune mention d'une
„ Navigation indirecte, il ne ſe peut pas que l'intention ait été, de les o-
„ bliger à trouver, pour ſe juſtifier de s'être détournés de leur route direc-
„ te, la néceſſité où ils ont été de le faire, vu particulièrement la ſituation

1738 „ des Côtes reſpectives, qui eſt telle, qu'il ne ſe peut que les Vaiſſeaux a-
„ partenans aux Sujets du Roi mon Maître en allant & revenant de
„ leurs Iſles & Colonies, ne s'approchent de quelques endroits des Cô-
„ tes Eſpagnoles, ſans la moindre intention de faire le Commerce illi-
„ cite.

„ Cette prétention eſt auſſi contraire aux termes exprès du XV Article
„ du même Traité, ſavoir: *Intellectum autem ſemper eſto, Libertatem na-*
„ *vigandi neutiquam interrumpi debere, modò nihil adverſus genuinum horum*
„ *articulorum ſenſum committatur, vel peccetur.* Et ce ſeroit un moyen fort
„ extraordinaire pour conſerver aux Sujets de Sa Majeſté la Liberté de la
„ Navigation, à laquelle ils ont droit, tant par le Droit des Gens, que par
„ cette ſtipulation, ſi leurs Vaiſſeaux étoient ſaiſis & confiſqués, pour navi-
„ guer hors d'une ligne particulière; lorsqu'il eſt évident que le véritable
„ ſens de cette ſtipulation, eſt que les Vaiſſeaux apartenans aux Sujets de Sa
„ Majeſté, paſſeront ſans être moleſtés dans les Mers de l'Amérique, à moins
„ qu'ils ne ſoyent trouvés actuellement naviguant & trafiquant dans les
„ Ports Eſpagnols.

„ Cette prétention ne ſeroit pas ſoutenable, quand même on ſuppoſeroit,
„ ſi une telle ſuppoſition pouvoit être faite, que la Couronne d'Eſpagne a
„ ſeule & excluſivement la Domination & la Souveraineté des Mers de l'A-
„ mérique; mais une pareille Domination ou Souveraineté, eſt ce que les
„ Rois prédéceſſeurs du Roi mon Maître n'ont jamais connu, & ce que Sa
„ Majeſté n'admettra jamais.

„ Ayant ainſi répondu à tous les Articles de votre Lettre, & ayant mon-
„ tré combien elle eſt peu ſatisfactoire par rapport aux différens cas dont
„ on a fait des plaintes, & combien peu ſont juſtifiables les prétentions
„ générales & aſſertions qui y ſont contenues, j'ai ordre d'ajouter ſeule-
„ ment, que le Roi mon Maître attend de l'équité & de la Juſtice de Sa
„ Majeſté Catholique, qu'elle ne le mettra pas dans la néceſſité, pour le
„ maintien de ſon propre honneur, & pour obtenir à ſes Sujets la Juſtice
„ qui leur eſt due, d'avoir recours à des moyens qui ſeroient incompatibles
„ avec l'amitié que Sa Majeſté a tâché d'entretenir entre les deux Couron-
„ nes.

Mr. le Marquis de St. Gil, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique à la Haye, trouva à propos de répandre des Eclairciſſemens ſur cette Réplique de la Cour d'Angleterre, & de les communiquer en même tems à Leurs Hautes Puiſſances. Il inſinua entr'autres: Que le terme de ſix Mois fixé dans l'Article III du Traité de 1667, pour l'Expédition des Lettres de Repréſailles, regarde ſeulement le Commerce de l'Europe; & que dans le quatorzième de celui de 1670, le terme n'en eſt point fixé, parce que les pertes & les ſaiſies ſe faiſant en Amérique, il eſt très difficile de définir le tems qu'il faut, à cauſe de la difficulté de trouver des occaſions pour l'Envoi des Ordres & le renvoi des Actes, & parce qu'il arrive ſouvent, qu'il faut attendre à Cadix pendant cinq ou ſix mois, l'occaſion d'un Vaiſſeau pour l'Améri-

l'Amérique, où quand bien même les Actes ſont dreſſés, il ne s'en trouve point toujours de prêt à s'en charger pour le retour, ſans parler des Vents contraires, des Avantures, des cas fortuits de la Mer, du plus, ou du moins de diſtance des Ports, aux Rades où les priſes ont été conduites. 1738.

Comme dans le Réplique on oppoſoit à l'Eſpagne l'Article XV du Traité de 1670, voici ce qu'on y répondoit. *Cet Article eſt ſi peu contre nous, que nous avons plus d'intérêt que perſonne, à en demander l'Obſervation, puiſqu'en ſtipulant la Liberté non interrompue de naviger dans les Mers de l'Amérique, on la reſtreint par la Clauſe: Moyennant qu'on ne le faſſe contre le véritable ſens de ces Articles. Les Parties Contractantes ont ſi peu ſongé à favoriſer par-là la Contrebande, que trois ans auparavant, dans le XXIX Article du Traité de 1667, elles avoient pris des meſures pour l'empêcher, déclarant, que ſi ces meſures ne ſuffiſoient pas, on en concerteroit de plus efficaces. Et s'il eſt vrai, comme on l'a fait voir, que tous les Articles dudit Traité ne concernent que le Commerce de l'Europe, qui eſt permis, à combien plus forte raiſon ces ſages précautions doivent être plus religieuſement obſervées pour l'Amérique, où le Commerce eſt abſolument interdit par l'Article VIII du Traité de 1670.*

En même tems que la Cour d'Angléterre envoya à Mr. Keene le Projet de Réplique que l'on vient de voir, le Miniſtre de Sa Majeſté Britannique à la Haye reçut ordre de le communiquer aux Etats Généraux, & d'inſiſter ſur le concours de Leurs Hautes Puiſſances, afin que faiſant cauſe commune dans une affaire qui intéreſſoit les Sujets des deux Puiſſances, les inſtances du Roi de la Grande Brétagne euſſent plus de poids à la Cour de Madrid.

Les démêlés de la Cour d'Eſpagne avec les Etats Généraux des Provinces Unies étoient à peu près de même nature que ceux dont on vient de parler. Dès l'année 1722 Leurs Hautes Puiſſances avoient formé des plaintes au ſujet des déprédations des Eſpagnols, mais ſans avoir jamais pu obtenir aucune ſatisfaction. C'eſt ce qui les porta à donner ordre à leur Ambaſſadeur à Madrid, de faire auprès de Sa Majeſté Catholique de nouvelles inſtances pour obtenir le redreſſement des griefs dont ils ſe plaignoient.

D'un autre côté la Cour d'Eſpagne formoit auſſi des plaintes de quelques violences exercées en Amérique par les Sujets de Leurs Hautes Puiſſances, & dont Sa Majeſté Catholique demandoit une entière ſatisfaction. Ces griefs de la Cour d'Eſpagne furent expoſés dans un Mémoire que le Marquis de St. Gil communiqua à Leurs Hautes Puiſſances, & auquel on ne tarda pas à répondre. Ce démêlé, qui n'eſt pas encore entièrement terminé, a donné lieu à pluſieurs Pièces publiées de part & d'autre par ordre des deux Puiſſances.

Après pluſieurs conférences tant à Londres qu'à Madrid, entre les Miniſtres d'Eſpagne & de la Grande Brétagne, le Chevalier Giraldino conclut

1738. enfin avec le Duc de Newcaſtle, Sécrétaire d'Etat, une Convention Préliminaire, qui fut ſignée à Londres le 9 Septembre, & auſſi-tôt envoyée à Madrid pour y être ratifiée.

La Cour d'Angléterre inſiſta fort dans cette occaſion ſur les Articles ſuivans. La reſtitution des Vaiſſeaux enlevés par les Gardes-Côtes Eſpagnols, contre tout droit & raiſon. La liberté de la Navigation des Bâtimens Anglois vers leurs Colonies en Amérique. Que les Gardes-Côtes Eſpagnols ne pourroient viſiter les Vaiſſeaux Anglois en pleine Mer. Que l'Eſpagne reſtitueroit aux Anglois, les Poſſeſſions qu'ils ont eu ci-devant, comme la Baye de Campeche, &c. Qu'on règleroit les Limites entre les Poſſeſſions Angloiſes & Eſpagnoles dans l'Amérique Septentrionale. Que l'on conviendroit du ſens des Traités de 1667, & 1670. Qu'on règleroit ce qui concernoit le Traité de l'Aſſiento, par rapport à tout ce qui n'avoit pas été exécuté de la part de l'Eſpagne.

La Convention ſignée à Londres ne ſe trouva pas du goût du Miniſtère Eſpagnol, qui ne voulut pas la ratifier ſans y faire des reſtrictions. Ces reſtrictions rouloient ſur les Articles que les Anglois prenoient le plus à cœur. Il fallut donc entamer une nouvelle Négociation, dont Mr. Keene fut en quelque manière la dupe, puiſque le Sécrétaire d'Etat du Roi Catholique dépêcha à Londres, au Chevalier Giraldino, la Ratification de la Convention, ſans la lui communiquer, parce qu'elle étoit remplie de Reſtrictions ſi importantes, qu'il n'y avoit pas lieu de croire que Sa Majeſté Britannique voulût l'accepter.

Le but de la Cour d'Eſpagne, en faiſant cette démarche étoit de gagner du tems: peut-être ſe flattoit-elle déja que pendant ces Négociations, elle pourroit porter la Cour de France à ſe déclarer en ſa faveur. Quoiqu'il en ſoit à cet égard, le Miniſtère Britannique ne voulut pas entendre parler d'aucune Reſtriction, & continua d'inſiſter ſur une Ratification pure & ſimple.

1739. Il fallut donc envoyer de nouveaux ordres à Mr. Keene. Celui-ci fit de nouvelles répréſentations, il renouvella ſes conférences avec le Marquis de la Quadra, & on parvint enfin à ſigner au Pardo le 14 Janvier 1739, la fameuſe Convention, dont voici la teneur.

COmme il s'eſt élevé depuis quelques années des Différends entre les deux Couronnes de la Grande Brétagne & d'Eſpagne, par rapport à la Viſite, Recherche, & priſes de Vaiſſeaux, Saiſies d'Effets, Réglement des Limites, & autres Griefs allégués de part & d'autre, tant aux Indes Occidentales qu'ailleurs, leſquels Différends ſont ſi graves & de telle nature, que ſi on ne prenoit pas ſoin de les étouffer pour le préſent entièrement, & de les prévenir pour l'avenir, ils pourroient faire naitre une Rupture ouverte entre les dites Couronnes; C'eſt pourquoi Sa Majeſté le Roi de la Grande Brétagne, & Sa Majeſté le Roi d'Eſpagne, n'ayant rien tant à cœur que de continuer & affermir la bonne Correſpondance qui

a ſi

a ſi heureuſement ſubſiſté, ont trouvé convenable de munir de leurs Plein- 1739.
pouvoirs, ſavoir Sa Majeſté Britannique le Sieur Benjamin Keene, ſon Miniſtre Plénipotentiaire auprès de Sa Majeſté Catholique; & Sa Majeſté Catholique le Sieur Sebaſtien de la Quadra, Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, Conſeiller d'Etat, & Prémier Sécrétaire d'Etat & des Dépêches; leſquels après l'exhibition préalable de leurs Pleinpouvoirs, ayant conferé enſemble, ſont convenus des Articles ſuivans.

Article I.

Comme cette ancienne Amitié ſi déſirable & néceſſaire pour l'Intérêt réciproque des deux Nations, & particulièrement par rapport à leur Commerce, ne peut être établie, ſur un fondement durable, à moins qu'on ne prenne non ſeulement ſoin d'ajuſter & règler les Prétentions pour la Réparation réciproque des Dommages déja ſoufferts, mais ſur-tout de trouver moyen de prévenir pareils ſujets de Plainte pour l'avenir, &.d'écarter abſolument, & pour toujours, tout ce qui pourroit y donner occaſion; on eſt convenu de travailler inceſſamment, avec toute l'application & la diligence imaginable, pour parvenir à un but ſi déſirable; &, pour cet effet, il ſera nommé de la part de Leurs Majeſtés Britannique & Catholique reſpectivement, d'abord après la Signature de la préſente Convention, deux Miniſtres Plénipotentiaires, qui s'aſſembleront à Madrid, dans l'eſpace de ſix Semaines, à compter du jour de l'Echange des Ratifications, pour y conférer & règler finalement les Prétentions reſpectives des deux Couronnes, tant par rapport au Commerce, & à la Navigation en Amérique & en Europe, & aux Limites de la Floride, & de la Caroline, que touchant d'autres points, qui reſtent auſſi à terminer, le tout ſuivant les Traités des Années 1667, 1670, 1713, 1715, 1721, 1728, & 1729; y compris celui de l'Aſſiento des Nègres, & la Convention de l'An 1716, & on eſt convenu auſſi que les Plénipotentiaires, ainſi nommés, commenceront leurs Conférences ſix Semaines après l'Echange des Ratifications, & les finiront dans le Terme de huit Mois.

Article II.

Le Réglement des Limites de la Floride & de la Caroline, lequel ſuivant ce qui a été convenu dernièrement, devoit être décidé par des Commiſſaires de part & d'autre, ſera pareillement commis aux dits Plénipotentiaires, pour obtenir un Accord plus ſolide & effectif, & pendant le tems que durera la Diſcuſſion de cette affaire, les choſes reſteront aux ſuſdits Territoires de la Floride & de la Caroline dans la ſituation où elles ſont à préſent, ſans en augmenter les Fortifications, ni occuper de nouveaux poſtes; &, pour cet effet, Sa Majeſté Britannique, & Sa Majeſté Catholique feront expédier les Ordres néceſſaires immédiatement après la Signature de cette Convention.

1737.

Article III.

Après avoir duement conſideré les Demandes & les Prétentions des deux Couronnes, & de leurs Sujets reſpectifs, pour la Réparation des Dommages ſoufferts de part & d'autre, & toutes Circonſtances qui ont rapport à cette affaire importante; on eſt convenu, que Sa Majeſté Catholique fera payer à Sa Majeſté Britannique la Somme de nonante cinq mille Livres Sterling pour Solde ou Balance, qui a été admiſe comme due à la Couronne & aux Sujets de la Grande Brétagne, après déduction faite des Demandes de la Couronne & Sujets d'Eſpagne, afin que la ſuſdite Somme conjointement avec le montant de ce qui a été reconnu de la Grande Brétagne être dû à l'Eſpagne ſur ſes Demandes, puiſſe être employé par Sa Majeſté Britannique pour la Satisfaction, Décharge & Payement des Demandes de ſes Sujets ſur la Couronne d'Eſpagne: Bien entendu néanmoins, qu'on ne pourra pas prétendre, que cette Décharge réciproque s'étende, ou ait aucun rapport, aux Comptes & Différends, qui ſubſiſtent ou ſont à règler entre la Couronne d'Eſpagne & la Compagnie de l'Aſſiento des Nègres, ni à aucuns Contrats particuliers ou privés, qui peuvent ſubſiſter entre chacune des deux Couronnes, ou leurs Miniſtres avec les Sujets de l'autre, ou entre les Sujets de chaque Nation reſpectivement; à l'exception pourtant de toutes les Prétentions de cette Claſſe mentionnées dans le Plan préſenté à Séville par les Commiſſaires de la Grande Brétagne, & compriſes dans le Compte des Dommages ſoufferts par les Sujets de la dite Couronne, formé en dernier lieu à Londres, & ſpécialement des trois Parties inſérées dans le dit Plan, & ne faiſant qu'un ſeul Article dans le Compte, ſe montant à cent dix-neuf mille cinq cents douze Piaſtres trois Réaux & tois Quartilles de Plate. Et les Sujets de part & d'autre ſeront en droit, & auront la liberté d'avoir recours aux Loix, ou de prendre autres meſures convenables, pour faire accomplir les ſuſdits Engagemens, de la même manière que ſi la préſente Convention n'avoit pas lieu.

Article IV.

La Valeur du Vaiſſeau nommé le Woolball, qui a été pris & amené au Port de Campeche l'Année 1732; le Royal Charles, le Diſpatch, le George, & le Prince William, qui ont été amenés à la Havane l'année 1737, & le St. James à Porto Rico, dans la même Année, ayant été compris dans l'Evaluation qui a été faite des Demandes des Sujets de la Grande Brétagne, comme pluſieurs autres qui avoient été pris auparavant, s'il arrive qu'en conſéquence des Ordres, qui ont été expediés par la Cour d'Eſpagne pour leur Reſtitution, on en ait reſtitué une partie ou le tout, les Sommes ainſi reçues ſeront déduites des nonante cinq mille Livres Sterling, qui doivent être payées par la Cour d'Eſpagne, ſelon ce qui eſt ſtipulé ci-deſſus; bien entendu que le Payement des nonante cinq mille Livres Sterling, ne

ſera

ſera aucunement, par cette raiſon, retardé, ſauf à reſtituer ce qui auroit été préalablement reçu. 1739.

Article V.

La préſente Convention ſera approuvée & ratifiée par Sa Majeſté Britannique & par Sa Majeſté Catholique, & les Ratifications en ſeront délivrées & échangées à Londres dans le terme de ſix Semaines, ou plutôt ſi faire ſe peut, à compter du jour de la Signature.

Cette Convention, ſignée par Mrs. Keene & de la Quadra, étoit ſuivie de deux autres Articles ſéparés, dont voici la teneur.

Prémier Article ſéparé.

Comme il a été arrêté par le prémier Article de la Convention ſignée ce-jourdhui entre les Miniſtres Plenipotentiaires de la Grande Brétagne & d'Eſpagne, qu'il ſera nommé de la part de Leurs Majeſtés Britannique & Catholique reſpectivement, d'abord après la Signature de la ſuſdite Convention, deux Miniſtres Plénipotentiaires qui s'aſſembleront à Madrid dans l'eſpace de ſix Semaines, à compter du jour de l'échange des Ratifications; Leurs dites Majeſtés, afin que l'on ne perde point de tems à éloigner, par un Traité ſolennel, qui doit être conclu pour cet effet, tout ſujet de Plainte pour l'avenir; & à établir par-là une parfaite bonne Intelligence & une Amitié durable entre les deux Couronnes, ont nommé & par ces préſentes nomment, ſavoir, Sa Majeſté Britannique, le Sieur Benjamin Keene, Miniſtre Plénipotentiaire de ſa dite Majeſté auprès de Sa Majeſté Catholique & le Sieur Abraham Caſtres, Conſul Général de ſa dite Majeſté Britannique à la Cour de Sa Majeſté Catholique, ſes Plénipotentiaires à cette fin; & Sa Majeſté Catholique, le Sieur Joſeph de la Quintana, ſon Conſeiller dans le ſuprême Conſeil des Indes, & le Sieur Etienne Joſeph de Abaria, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Conſeiller dans le même Conſeil & Surintendant de la Chambre des Comptes, leſquels ſeront inſtruits inceſſamment pour commencer les Conférences; &, comme il a été arrêté par le troiſième Article de la Convention ſignée ce-jourdhui, que la Somme de nonante cinq mille Livres Sterling étoit due de la part de l'Eſpagne pour Solde ou Balance à la Couronne & aux Sujets de la Grande Brétagne, après Déduction faite des Demandes de la Couronne & Sujets d'Eſpagne, Sa Majeſté Catholique ſera payer à Londres, dans le terme de quatre Mois, à compter du jour de l'Echange des Ratifications, ou plutôt s'il eſt poſſible, en Argent, la ſuſdite Somme de nonante cinq mille Livres Sterling à telles perſonnes, qui ſeront authoriſées de la part de Sa Majeſté Britannique pour la recevoir, &c.

Second

1739. Second Article ſéparé.

Comme les ſouſſignés Miniſtres Plénipotentiaires de leurs Majeſtés Britannique & Catholique ont ſigné ce-jourdhui, en vertu des Pleinpouvoirs des Rois leurs Maitres pour cet effet, une Convention pour règler & ajuſter toutes les Demandes de part & d'autre, des Couronnes de la Grande Bretagne & d'Eſpagne, par rapport aux Saiſies faites, Vaiſſeaux pris, &c. & pour le Payement de la Solde ou Balance, qui eſt par-la due à la Couronne de la Grande Bretagne; Il eſt déclaré, que le Vaiſſeau nommé le Succeſs, qui fut pris le 14 d'Avril 1738, en ſortant de l'Iſle d'Antigue par un Garde-Côte Eſpagnol & amené à Porto-Rico, n'eſt pas compris dans la Convention ſuſdite, & Sa Majeſté Catholique promet, que le dit Vaiſſeau & ſa Cargaiſon ſeront immédiatement reſtitués, ou ſa juſte Valeur, aux Propriétaires légitimes; bien entendu, que préalablement à la Reſtitution dudit Vaiſſeau le Succeſs, l'Intéreſſé ou les Intéreſſés donnent Caution à Londres à la Satisfaction de Don Thomas Giraldino, Miniſtre Plénipotentiaire de Sa Majeſté Catholique de ſe tenir à ce qui ſera décidé là-deſſus par les Miniſtres Plénipotentiaires de leurs dites Majeſtés, qui ont été nommés pour règler finalement, ſelon les Traités, les Diſputes qui reſtent à terminer entre les deux Couronnes; & Sa Majeſté Catholique convient, autant qu'il dépendra d'Elle, à ce que le Navire ſuſmentionné le Succeſs, ſoit remis à l'examen & à la déciſion des Plenipotentiaires. Sa Majeſté Britannique promet pareillement de renvoyer, autant qu'il dépendra d'Elle, à la Déciſion des Plénipotentiaires, le Brigantin la Sainte Thérèſe, arrêté dans le Port de Dublin en Irlande l'Année 1735, & lesdits ſouſſignés Miniſtres Plénipotentiaires déclarent par ces Préſentes, que le troiſième Article de la Convention, ſignée ce-jourdhui, ne s'étend pas & ne ſera pas interprété de s'étendre à aucuns Vaiſſeaux ou Effets, qui pourroient avoir été pris ou ſaiſis depuis le 10 jour de Décembre 1737, ou qui pourront être ſaiſis ou pris ci-après; dans leſquels cas Juſtice ſera rendue conformément aux Traités, comme ſi la Convention ſuſdite n'avoit pas été faite; bien entendu que ceci n'a rapport qu'à l'Indemniſation ou Satisfaction à faire pour les Effets ſaiſis ou Priſes faites; mais que la Déciſion des Cas, qui pourroient arriver, afin d'ôter tout prétexte de Diſcorde, doit être renvoyée aux Plénipotentiaires pour être déterminée par eux ſuivant les Traités.

La ſignature de cette Convention avoit été précédée par une Déclaration, donnée le 10 à Mr. Keene, par le Marquis de la Quadra, de la part du Roi Catholique. Voici ce qu'elle contenoit:

„ Don Sebaſtien de la Quadra Conſeiller & prémier Sécrétaire d'Etat „ de Sa Majeſté Catholique, & ſon Miniſtre Plénipotentiaire pour la Con- „ vention qu'on négocie actuellement avec le Roi de la Grande Brétagne, „ déclare par ordre de ſon Souverain, en conſéquence des Conférences réi- „ térées, tenues avec Mr. Keene, Miniſtre Plénipotentiaire de Sa Majeſté „ Britannique, & après être convenu que la préſente Déclaration ſera faite „ com-

„ comme l'unique moyen de ſurmonter tant de difficultés débattues, & a- 1739.
„ fin de pouvoir procéder à la ſignature de ladite Convention que Sa Ma-
„ jeſté Catholique ſe reſerve en entier le Droit de pouvoir ſuſpendre l'Aſ-
„ ſiento des Nègres, & d'expédier des ordres pour l'éxécution de cette ſuſ-
„ penſion, au cas que la Compagnie ne ſe ſoumette pas à payer dans un
„ terme court les 68000 livres ſterlings qu'elle a reconnu devoir ſur les Droits
„ des Nègres, ſelon le règlement de 52 *D. per Dollar*, & ſur le profit du
„ Vaiſſeau la Royale Caroline. Il déclare pareillement, que ſous la vali-
„ dité & la force de la préſente Proteſtation, & non autrement, on
„ pourra procéder à la ſignature de la ſuſdite Convention. Et en conſé-
„ quence de cette Condition ſpéciale, qui ne pourra être éludée, ſous quel-
„ que prétexte que ce puiſſe être, Sa Majeſté Catholique s'y eſt détermi-
„ née.

Lorſque le Chevalier Giraldino demanda aux Directeurs de la Compagnie du Sud le payement des 68 mille livres ſterlings en conformité de cette déclaration, les Directeurs lui répondirent, qu'ils ne pouvoient payer cette ſomme ni tout ni en partie, avant que les prétentions de la Compagnie, à la charge de la Couronne d'Eſpagne, euſſent été débattues & reglées; & dans une nombreuſe aſſemblée des Intéreſſés dans cette Compagnie, la conduite des Directeurs fut univerſellement approuvée. Voici en quoi conſiſtoient les prétentions de cette Compagnie.

En 1718, le Roi d'Eſpagne ordonna, que tous les effets que la Compagnie du Sud avoit en Amérique, fuſſent ſéqueſtrés. Cet ordre fut éxécuté à la rigueur, & tous ces effets furent tranſportés par les Officiers des Douanes, dans les Magaſins du Roi. Ces effets montoient, ſuivant le compte qui en fut remis à Mylord Stanhope, à 850 mille livres ſterlings d'achat.

Pluſieurs Eſpagnols qui avoient acheté à crédit des effets & des Nègres, des Facteurs de la Compagnie, profitèrent de cette occaſion pour ne pas payer. Outre cela il n'étoit point permis de vendre les Nègres qu'on avoit encore, & qui moururent dans les Colonies de la Compagnie, ce qui augmenta encore beaucoup la perte.

La Compagnie entretenoit alors à grands fraix des Comptoirs à Vera-Cruz, Panama, Porto-Bello, Carthagène & Buenos-Ayres, outre deux Agens à Madrid; enſorte que la perte qu'elle fit alors, montoit au moins à un million de livres ſterlings. Il eſt vrai que lorſque les deux Cours ſe raccommodèrent, Sa Majeſté Catholique ordonna de reſtituer les effets ſequeſtrés, & ils furent renvoyés en Angléterre dans un Vaiſſeau de la Compagnie; mais comme ces effets reſtitués ne montoient pas à 200 mille livres ſterlings, il s'enſuit que la Compagnie perdit alors 800 mille livres ſterlings.

En 1727, lorſque le Roi d'Eſpagne aſſiegea Gibraltar, il envoya ordre en Amérique à tous ſes Gouverneurs de ſéqueſter de nouveau tous les effets de la Compagnie, ce qui fut éxécuté; & on dit que ces effets montoient

1739. à 900 mille livres ſterlings outre que la Compagnie perdit encore plus que lors du prémier ſéqueſtre, ſoit en ne vendant pas ſes Nègres, ſoit parce qu'on ne lui paya pas ce qui lui étoit dû.

Après la concluſion de la Paix, le Roi d'Eſpagne fit reſtituer ces effets, mais ils ne produiſirent que 190 mille livres ſterlings, & ce produit fut envoyé en Eſpagne ſur un Vaiſſeau de Sa Majeſté Catholique en Indigo, pièces de huit & Cochenille. L'Indigo & les pièces de huit furent livrés à Cadix à l'Agent de la Compagnie, mais les Eſpagnols gardèrent la Cochenille; enſorte que la Compagnie ne tira des effets reſtitués que 150 mille livres ſterlings, & fit par conſequent une perte très conſidérable.

Suivant la liſte du produit des biens des anciens Directeurs, remiſe aux deux Chambres du Parlement, la Compagnie en avoit tiré, 2, 300, 000 livres ſterlings depuis 1721. L'Etat avoit accordé à la Compagnie environ 17 mille livres ſterlings, outre le 4 pour cent, ce qui en 18 ans portoit au-delà de 300 mille livres ſterlings. Or, ſi on en excepte environ 200 mille livres ſterlings, partie perdues à la pêche de la Baleine, & partie employées à la conſtruction d'une Maiſon pour la Compagnie, les Eſpagnols avoient preſque entièrement abſorbé ce 2, 600, 000 livres ſterlings, ſoit par leurs ſéqueſtres, ſoit par les autres difficultés ſuſcitées dans le Commerce des Nègres.

La Convention entre les deux Cours fut annoncée par le Roi de la Grande Brétagne à ſon Parlement dans la Harangue qu'il fit le 12 de Février. Il dit qu'il avoit fait voir dans toutes les occaſions, combien il étoit ſenſiblement touché des véxations & des inſultes que ſes Sujets commerçans en Amérique, y avoient eſſuyées; qu'il avoit trop à cœur l'honneur de ſa Couronne, & le véritable intérêt de ſon Peuple, pour qu'il pût ſouffrir, qu'il y fût apporté ni atteinte, ni préjudice, ſans employer les moyens les plus propres & les plus avantageux pour aſſurer réellement leur maintien & leur conſervation. Que ces motifs ſeroient ſuffiſans pour l'engager à faire uſage de tout ſon pouvoir, afin de venger & de protéger ſes Droits inconteſtables, & les Privilèges de la Navigation & du Commerce. Que rien ne pourroit ajouter à ſon ardeur dans une cauſe ſi juſte, que les véritables égards qu'il avoit toujours eus aux répréſentations & aux plaintes de ſes Sujets, de même qu'aux avis de ſon Parlement; que la ſageſſe & la prudence de ſes réſolutions, ſur ce grand & national objet, l'avoient déterminé à commencer par prendre les meſures les plus modérées, & à eſſayer encore une fois, quel effet & quelle influence ſes ſoins amiables & ſes preſſantes inſtances pourroient avoir à la Cour d'Eſpagne, pour ſe faire donner la ſatisfaction & la ſureté qu'il avoit droit de demander, & de s'attendre à obtenir: Et que les aſſurances que le Parlement lui avoit données, de le ſoutenir dans tous les évènemens, l'ont mis en état de procéder dans cette affaire, avec le poids & l'autorité convenables. Que ſe trouvant ainſi ſoutenu par le concours des avis des deux Chambres du Parlement, il n'avoit perdu aucun tems à faire des préparatifs pour ſe procurer juſtice, & à ſon Peuple, au cas que la Cour

Cour d'Eſpagne l'eût réduit à une ſemblable néceſſité. Qu'en même tems il y avoit fait réïtérer ſes inſtances, pour obtenir une ſatisfaction & une réparation convenables, des fréquentes inſultes & pertes que la Nation avoit déja ſouffertes, outre une ſureté aſſez efficace pour prévenir dans la ſuite, les effets d'une rupture ouverte. Que c'étoit à préſent une très grande ſatisfaction pour lui, de pouvoir apprendre à ſon Parlement, que les meſures qu'il avoit priſes, avoient produit un ſi bon effet, qu'il avoit été conclu entre lui & le Roi d'Eſpagne, une Convention, qui étoit ratifiée, & dans laquelle, après avoir conſideré les demandes faites de part & d'autre, ce Prince s'étoit obligé de réparer les pertes de ſes Sujets, par le payement certain d'une ſomme ſtipulée. Qu'on avoit nommé & établi des Plénipotentiaires, pour règler dans un tems fixe, tous les griefs & les abus qui avoient interrompu juſqu'à préſent le Commerce & la Navigation des Sujets de la Grande Brétagne dans les Mers de l'Amérique, de même que pour terminer tous les points en diſpute, & pour prévenir ou diſſiper déſormais toutes les cauſes & les prétextes de plaintes, par une obſervation éxacte des Traités mutuels, & par la juſte conſidération qu'on auroit pour les Droits & Privilèges de l'une & de l'autre partie. Qu'il ordonneroit, qu'on remît devant la Chambre la Convention & les Articles ſéparés. Que ſon ſoin principal avoit été de ne ſe ſervir de la confiance que le Parlement avoit miſe en lui dans cette conjoncture critique & douteuſe, que ſeulement en vue de procurer à ſes Royaumes un avantage général & permanent. Que ſi toutes les fins auxquelles on avoit pu eſpérer de parvenir, même par des armes victorieuſes, pouvoient être procurées, ſans engager la Nation dans une Guerre, toute perſonne raiſonnable ou exempte de préjugés, devoit convenir, que ce dernier parti étoit beaucoup plus préférable. 1739.

Lorſqu'on commença dans la Chambre Haute du Parlement l'éxamen de la Convention avec l'Eſpagne, les Marchands eurent ordre d'entrer dans la Chambre, & d'expoſer leurs raiſons. Mr. Drake parla en leur faveur. A ſa réquiſition on fit la lecture du ſecond Article ſéparé (*), & d'une Lettre de Mr. de la Quadra à Mr. Keene. On répréſenta enſuite, de la part des Marchands, les riſques auxquels ils ſe trouvoient expoſés dans leur Commerce aux Plantations Angloiſes en Amérique, ſi l'on n'empêchoit que leurs Vaiſſeaux ne fuſſent viſités par les Eſpagnols.

Comme les Seigneurs avoient beſoin de quelques informations, ils ouïrent quelques Capitaines de Vaiſſeaux & autres Mariniers, ſur la route qu'on devoit tenir depuis la Jamaïque juſqu'à Londres. Tous déclarèrent ſous Serment, qu'il étoit impoſſible à un Vaiſſeau de naviger par le paſſage des Iſles de Barlovento, ſans courir riſque d'outrepaſſer les Limites qu'on pourroit lui preſcrire, pour peu que le vent vînt à ſouffler ſubitement & avec quelque violence.

Les débats furent vifs dans la Chambre, lorſqu'il fut queſtion de délibérer

(*) Voyez ci-deſſus, pag. 349.

1739. rer ſur la Convention. Pluſieurs Lords s'oppoſèrent fortement à l'avis de ceux qui demandoient qu'on préſentât au Roi une Adreſſe de remerciment. L'un d'entre eux dit, *qu'il trouvoit la* Convention *ſi peu ſatisfaiſante, qu'une Guerre déclarée avec l'*Eſpagne *lui paroitroit préférable.*

L'oppoſition de ces Pairs ne prévalut pas contre la propoſition, de préſenter à Sa Majeſté une Adreſſe de remerciment des ſoins qu'Elle s'étoit donnés pour obtenir la Convention. L'affirmative l'emporta de 95 Voix contre 47, & il fut réſolu qu'on préſenteroit à Sa Majeſté l'Adreſſe ſuivante.

„ Nous avons l'honneur de remercier par cette Adreſſe Votre Majeſté „ de ce qu'il lui a plu gracieuſement remettre devant cette Chambre la Con„ vention conclue entre Votre Majeſté & le Roi d'Eſpagne le 14 Janvier „ dernier, ainſi que les Articles ſéparés. Nous témoignons à Votre Ma„ jeſté les juſtes ſentimens que nous avons de ſes ſoins pour le véritable inté„ rêt de ſes Sujets; & nous reconnoiſſons la grande prudence de Votre „ Majeſté en ce qu'au moyen de cette Convention elle a conduit à un Ac„ commodement final les Demandes de ſes Sujets pour leurs pertes paſſées, „ qui avoient été ſi longtems en ſuſpens, en procurant une ſtipulation ex„ preſſe pour un prompt payement, & en poſant un fondement pour par„ venir aux grandes & déſirables fins qu'on ſe propoſe pour obtenir une ſu„ reté future.

„ Nous déclarons notre confiance & le fonds que nous faiſons ſur la ſa„ geſſe de Votre Majeſté & ſur ſon attention conſtante pour l'honneur de „ ſa Couronne, & de ces Royaumes, que dans le Traité à faire en vertu „ de cette Convention, il y aura des ſtipulations convenables pour le re„ dreſſement des Griefs dont on ſe plaint ſi juſtement, & que particulière„ ment la liberté de la Navigation & du Commerce dans les Mers de l'A„ mérique, à laquelle les Sujets de Votre Majeſté ont un droit inconteſta„ ble, tant par le Droit des Gens qu'en vertu des Traités qui ſubſiſtent en„ tre les deux Couronnes, ſera ſi efficacement aſſurée, qu'ils pourront „ jouïr, ſans moleſtation, de ce Droit inconteſtable, & pourſuivre leur „ Commerce de l'une à l'autre partie des Domaines de Votre Majeſté, ſans „ être aſſujettis à être arrêtés, viſités ou fouillés en pleine Mer, ni être „ expoſés à aucune infraction ou violation deſdits Traités, dont l'accom„ pliſſement mutuel eſt l'unique moyen qui puiſſe contribuer à maintenir „ une bonne Correſpondance & une conſtante amitié entre les deux Na„ tions.

„ Nous comptons auſſi fermement, que dans le Traité à conclure en „ conſéquence de ladite Convention, on aura le plus grand égard pour les „ Droits de la Couronne & des Sujets de Votre Majeſté, en ajuſtant & „ reglant les Limites de ſes Domaines en Amérique; & nous donnons à „ Votre Majeſté les plus fortes aſſurances, qu'en cas que ces juſtes eſpéran„ ces ne ſoient point remplies, cette Chambre concourrera de bon cœur & „ avec zèle, dans toutes les meſures qui ſeront jugées néceſſaires pour ven-

„ ger

„ ger l'honneur de Votre Majeſté & conſerver à ſes Sujets la jouïſſance en- 1739.
„ tière de tous les Privilèges auxquels ils ont droit par les Traités & par le
„ Droit des Gens.

Du nombre des Pairs qui votèrent contre cette Adreſſe, il s'en trouva 40 qui firent enregiſtrer une Proteſtation, dont voici la teneur.

Nous proteſtons I. Parce qu'il nous paroit que cette Réſolution, ſous le ſpécieux prétexte d'une très humble Adreſſe de Sa Majeſté, renferme une approbation de la Convention, conclue le 14 (25) du mois dernier au Pardo, ce qui, ſelon nous, ſeroit un fatal compliment, s'il donnoit lieu à Sa Majeſté de croire que cette Convention répond aux ſentimens, & à l'attente de la Nation.

II. Parce que cette réſolution affoiblit, au-lieu d'affermir l'Adreſſe de l'année dernière, puiſqu'on y omet la partie de ladite Adreſſe, où il eſt déclaré que les effets d'une Province des Domaines de Sa Majeſté tranſportés dans une autre Province deſdits Domaines, ne peuvent être conſidérés comme contrebande ou marchandiſe défendue; & que la viſite des Vaiſſeaux, ſous prétexte qu'ils auroient de la contrebande ou des denrées défendues, eſt une Violation des Traités qui ſubſiſtent entre les deux Couronnes.

III. Parce qu'il nous paroît que cette Réſolution n'aſſure pas aſſez nos droits, en diſant ſimplement que nous ne ſerons pas arrêtés, viſités ou fouillés, les Marchands ayant évidemment démontré à la barre de cette Chambre, que les vents & les courans détournent les Bâtimens de leurs cours, d'une manière à ne pouvoir l'éviter, & qu'on ne peut naviguer en ſureté dans ces mers ſans paſſer à portée des côtes d'Eſpagne pour en obſerver les fanaux. Nous comprenons que ſi nos Vaiſſeaux ſont obligés de garder une courſe directe, ſans pouvoir approcher les côtes Eſpagnoles, comme la Cour d'Eſpagne l'a dernierement propoſé, celle-ci s'arroge le droit de règler notre navigation; & ſi les Eſpagnols ont la liberté de viſiter & de fouiller nos Bâtimens, notre Commerce en Amérique devient précaire & expoſé à une infinité de difficultés.

IV. Parce que nous ne voyons aucune raiſon de croire, que l'on puiſſe obtenir dans la future Négociation des Plénipotentiaires, que l'Eſpagne avoue ce droit ſur lequel nous avons inſiſté dans la ſuſdite Adreſſe, ce que n'ont encore pu obtenir toutes les inſtances faites à la Cour d'Eſpagne pendant toute l'année dernière; inſtances appuyées de la Réſolution du Parlement & d'une Flotte conſidérable.

V. Parce que nous concevons, que les Eſpagnols ne ſe croyent pas obligés par cette Convention de ceſſer leurs mauvais traitemens, puiſqu'il a été prouvé devant la Barre de cette Chambre que le Capitaine Vaughan, Commandant d'un Bâtiment Anglois ayant été pris injuſtement par un Vaiſſeau de guerre Eſpagnol, pendant la ſignature de cette Convention, ſon Bâtiment a été confiſqué, & lui mis en priſon à Cadix, où il a été retenu pluſieurs ſemaines, nonobſtant les plaintes du Miniſtre Britannique à la Cour d'Eſpagne.

1739. VI. Parce qu'il nous paroît que l'indemnisation stipulée par cette Convention pour nos Marchands, ne satisfait pas aux grandes pertes qu'ils ont soufsertes pendant plusieurs années. L'obscur rapport de cette stipulation, qui nous a été fait, ne nous a point suffisamment instruit, & ne nous a pas donné des raisons suffisantes pourquoi leurs demandes contenues dans un Compte signé le 25 Juin 1738 par Mr. Stert, un des Commissaires, & qui montoient à 343277 livres sterlings se trouvent tellement réduites.

VII. Parce que comme il nous paroit, nous accordons au Roi d'Espagne 60000 livres sterlings particulièrement pour les Vaisseaux qui ont été pris sur les côtes de Sicile en 1718, quoiqu'il ait paru à la Chambre, par les instructions données aux Commissaires après le Traité de Séville, & signées par Sa Majesté qu'on nous a présentement communiquées, que la Couronne de la Grande Brétagne, avoit éxécuté l'Article du Traité signé à Madrid en 1721, en vertu duquel l'Espagne forme cette prétention.

VIII. Parce qu'en laissant aux Plénipotentiaires à règler les limites de la Floride, il paroît qu'on met en doute notre droit sur un Païs que nous avons possedé si longtems sans aucun empêchement, & dont la Nation a encore acheté depuis peu, à grands fraix, les sept huitièmes que des propriétaires possédoient en vertu d'un Octroi du Roi Charles II, dont un district, nommé Géorgie, en l'honneur de Sa Majesté regnante, a été érigé en une Colonie, qu'on a mise sous direction de Commissaires, & pour l'érection & l'augmentation de laquelle la Nation a contribué des sommes considérables. Outre qu'il est stipulé par ladite Convention, qu'on ne pourra y élever de fortification pendant le terme de 8 mois, ensorte qu'il est à craindre que le Régiment levé en dernier lieu pour la défense de cette Colonie, ainsi que les Ingénieurs & les Provisions qui y ont été envoyées aux dépens de l'Etat, y seront très inutiles; & même, si dans ce terme la Paix n'est pas faite, ils seroient exposés, ainsi que toute la Colonie aux insultes & aux invasions des Espagnols.

IX. Parce que nous jugeons, que le Ministre Britannique ayant accepté la déclaration signée par Mr. de la Quadra, le 10 (21) Janvier 1739 on fait entendre qu'elle a été concertée, & qu'ainsi on accorde à Sa Majesté Catholique de se réserver, dans tout son entier, le droit de défendre la traite des Esclaves, au cas que la Compagnie du Sud refuse de se soumettre à payer dans un terme fort court 68 mille livres sterlings que Sa Majesté prétend en vertu de son droit sur la vente des Nègres, & des profits du Vaisseau la Caroline, quoique cette somme n'ait jamais été avouée comme dette, que comme partie d'un plan pour parvenir à un accord, & dans lequel il est fait mention de plusieurs autres grosses sommes, dues à la Compagnie; ce qui nous fait craindre que le Roi d'Espagne ne s'imagine que Sa Majesté refuseroit sa protection à cette grande Compagnie, par rapport à cet article, & l'abandonneroit à la clémence de Sa Majesté Catholique, d'autant plus que si

la

la Convention avoit été ſignée telle qu'elle eſt ſans l'acceptation de cette Dé- 1739.
claration, il nous paroît que le Roi d'Eſpagne n'auroit eu aucun prétexte d'abolir le contrat de l'Aſſiento; ainſi nous croyons que cette déclaration ſera regardée comme l'abolition de ce Contrat, en ce qu'il concerne la Compagnie du Sud; ce qui nous paroît une connivence deshonorable, & préjudiciable pour le crédit de la Nation.

X. Parce qu'il ne nous paroît pas qu'on ait obtenu par cette Convention aucune ſatisfaction pour tant de cruautés & d'inhumanités éxercées contre les Matelots Anglois; ni pour les inſultes réitérées faites au Pavillon de la Grande Brétagne; & nous craignons que cela ne ſoit conſideré, comme une inſenſibilité pour les maux d'un Corps de Sujets ſi utile pour le commerce, & ſi néceſſaire pour la défenſe de ces Royaumes, ou comme un défaut d'attention pour ce qui intéreſſe l'honneur de la Nation.

L'Adreſſe des Seigneurs au Roi n'empêcha pas que la Chambre ne reçût gracieuſement les Requêtes des Négocians de tout le Royaume contre la Convention, ou plutôt contre les ſuites qu'ils en craignoient. La Ville de Londres ſe diſtingua dans cette occaſion.

Le Conſeil convoqué pour dreſſer la Requête que la Ville vouloit préſenter au Parlement, fut le plus nombreux qu'on eût vu depuis pluſieurs années. Les Négocians qui trafiquoient en Amérique, furent particulièrement invités à venir entendre la lecture de cette Requête, qui fut univerſellement approuvée. Elle contenoit en ſubſtance: Que vu le Commerce dans les Mers de l'Amérique, qui eſt d'une grande importance au Royaume en général, & à la Ville de Londres en particulier, les Supplians croyoient qu'il étoit de leur devoir indiſpenſable de répréſenter les fatales conſéquences qui pouvoient réſulter en laiſſant la liberté de la Navigation plus longtems en ſuſpens & dans l'incertitude; que pour cet effet, ils eſpéroient que la Chambre feroit ſur leurs répréſentations une ſérieuſe attention, & qu'elle feroit à cet égard, ſelon ſa grande ſageſſe, ce qu'elle trouveroit être le plus convenable.

Le Lord Maire, les Aldermans, & les Shérifs, accompagnés des Négocians, ſe rendirent au Parlement dans 55 caroſſes, dans chacun deſquels il y avoit trois ou quatre perſonnes.

La Requête que le Conſeil de la Ville de Londres préſenta, contenoit en ſubſtance: Que les Bourgeois de la Ville de Londres avoient trop d'intérêt en tout ce qui regardoit le Comerce de la Nation, comme l'unique ſource des richeſſes du Royaume, pour ne pas témoigner leur inquiétude à cet égard, d'autant plus que les Supplians ne pouvoient voir qu'avec chagrin que les Colonies de Sa Majeſté en Amérique demeuroient expoſées aux véxations des Eſpagnols, qui, ſous des prétextes inſoutenables continuoient à arrêter, fouiller & enlever les Vaiſſeaux Anglois qui naviguoient dans ces Mers-là. Que les Supplians, perſuadés que la Navigation en Amérique étoit la plus importante, pour ne pas dire l'unique branche avantageuſe du Commerce de la Nation, avoient eu lieu d'eſpérer de la bonté & des ſoins de

Sa

1739. Sa Majeſté, ſoutenue des réſolutions vigoureuſes des deux Chambres du Parlement, & d'une puiſſante Flotte, qu'on auroit obtenu non ſeulement une ſatisfaction entière des pertes que les Marchands qui trafiquent en Amérique avoient ſouffertes par les déprédations des Eſpagnols, mais auſſi une ſureté indubitable pour leur Commerce à l'avenir, & une juſte réparation des injures & des cruautés commiſes envers les Matelots Anglois qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains des Eſpagnols. Que les Supplians demandoient permiſſion de répréſenter leur chagrin & leur ſurpriſe, de voir, par la dernière Convention, que bien loin que les Eſpagnols ſe déſiſtaſſent de l'injuſte Droit qu'ils prétendoient avoir de viſiter & de fouiller les Vaiſſeaux Anglois, il paroiſſoit au contraire que cette prétention étoit renvoyée à la diſcuſſion des Plénipotentiaires; ce qui faiſoit craindre que cette Prétention ne fût par-là en quelque manière reconnue. Qu'ils avoient tout lieu d'appréhender, que pour peu qu'on reconnût le Droit que prétendoient avoir les Eſpagnols de viſiter les Vaiſſeaux Anglois, le Commerce des Sujets de Sa Majeſté en Amérique ne devînt tellement précaire, qu'il dépendroit pour la plus grande partie de la bonne volonté des Eſpagnols, dont, à ce qu'ils croyoient, la Nation, vu l'expérience du paſſé, n'avoit pas lieu d'être ſatisfaite. Que les Supplians demandoient permiſſion d'exprimer leurs juſtes craintes qu'une ſituation ſi précaire du Commerce en Amérique ne l'expoſât indubitablement à des véxations continuelles, & à de grandes pertes; & qu'au cas qu'on n'obtînt point de réparation du mauvais traitement fait aux Matelots Anglois qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains des Eſpagnols, les Supplians craignoient que les Matelots ne refuſaſſent de naviger en Amérique, à moins qu'on n'augmentât conſidérablement leurs gages, ce que ce Commerce ne pourroit ſupporter. Les Supplians ayant ainſi répréſenté à cette honorable Chambre, l'importance de ce Commerce pour le Royaume en général, & pour cette Ville en particulier, avoient jugé qu'ils étoient indiſpenſablement obligés de répréſenter à cette honorable Chambre, les fatales ſuites qui étoient à craindre, ſi la liberté de la Navigation reſtoit douteuſe & incertaine; qu'ils eſpéroient que cette honorable Chambre prendroit leurs répréſentations en conſidération, & qu'elle réſoudroit ce que ſa grande ſageſſe jugeroit être le plus convenable.

La Convention avec l'Eſpagne cauſa un mécontentement preſque général parmis les Anglois. La Ville de Londres ſe trouva bientôt remplie d'une infinité de Paſquinades & de Satires, dans la plupart deſquelles on attaquoit le Miniſtère. Il en parut une ſous le Titre de *Confeſſion de Foi*. Une autre étoit intitulée, *Parodie de la dernière Scène du Malade Imaginaire*: ou *Réception de Pantalon Miniſtre d'Etat*.

Dans un grand Bal qui ſe donna le 21 de Février au Marché au foin, on vit entrer un Maſque, qui attira l'attention de toute l'Aſſemblée. Il étoit vêtu à l'Eſpagnole & habillé richement. Il portoit ſur la poitrine une eſpèce d'Etoile, dont les pointes étoient tachées de ſang. On voyoit au-

deſſus

deſſus une oreille peinte, avec ce mot *Jenkins*. Au-lieu de ruban, il avoit pour cordon une aſſez groſſe corde, qui lui paſſoit ſur les épaules, & dont il tenoit un bout. Ce maſque, ſur le chapeau duquel étoit écrit, *le Chevalier de l'Oreille*, marchoit fièrement. Il avoit autour de lui d'autres Maſques, déguiſés en Matelots Anglois, leſquels lui témoignoient beaucoup de crainte & de ſoumiſſion, & ſe mettoient à genoux. L'Eſpagnol, qui tenoit ſa corde, d'un air menaçant, après avoir fouillé ces Matelots, les renvoyoit à grands coups de corde. 1739.

On vit paroître d'autres Maſques, qui paroiſſoient être des Matelots vangés, & qui avoient autour de leur tête, des Oreilles ſanglantes, avec ces mots, *Oreille pour Oreille*. Quelques-uns avoient ſur leurs bonnets, l'inſcription ſuivante: *Il ne faut point fouiller, ou il ne faut point de commerce.* Tout ce jeu ſe fit en cadence, enſorte que ce fut un véritable Ballet. Il n'eſt pas néceſſaire de donner l'explication de cette Maſcarade. Le Lecteur comprend aſſez ce qu'elle ſignifie. Quant aux Oreilles, elles faiſoient alluſion au Capitaine *Jenkins*, dont le Vaiſſeau ayant été pris par un Armateur Eſpagnol: celui-ci non content de s'en être rendu maitre, fit encore couper les Oreilles au Capitaine Anglois, qui, à ce qu'on prétend, ſe préſenta en cet état au Parlement.

Outre les Satires, qui inondoient la Ville, on publia de part & d'autre divers Ecrits, les uns en faveur de la Convention, les autres pour faire voir combien elle deshonoroit la Nation. Un Auteur, dans la vue de faire plaiſir au Miniſtère, & de calmer en même tems l'agitation du Peuple, publia une Pièce intitulée: *La grande Queſtion*, Guerre ou point de Guerre avec l'Eſpagne? *éxaminée impartialement, pour la défenſe des meſures priſes contre ceux qui prennent plaiſir à la Guerre.*

Cet Auteur tâchoit d'abord de faire voir, que toute Guerre eſt préjudiciable pour une Nation qui commerce: qu'il n'y en a point de plus ruineuſe pour les Anglois, que celle qu'ils auroient avec l'Eſpagne, puiſqu'ils ſeroient par-là dépouillés de la principale branche de leur Commerce. Il prouvoit enſuite, que l'Angleterre n'avoit aucun ſecours à eſpérer, ni d'une Puiſſance voiſine, qui ſe reſſouvenoit encore combien il lui en avoit couté dans la dernière Guerre qu'elle avoit entrepriſe de concert avec ſes Alliés.

A l'égard des ſecours dont l'Eſpagne pouvoit ſe flatter, voici ce que l'Auteur en penſoit. „ Mais la Cour d'Eſpagne ſe trouve-t-elle dans la même „ ſituation? Pouvons-nous être aſſurés que celle de France ne la ſecoure- „ roit pas, comme Branche de la Maiſon de Bourbon? La crainte de l'u- „ nion de ces deux Trônes a donné lieu à la grande Alliance du commen- „ cement de ce ſiècle; a-t-on aujourdhui moins à craindre qu'alors que la „ choſe n'arrive? Ne regarde-t-on pas comme certain le double Mariage „ qui doit reſſerrer les nœuds de l'Alliance entre les deux Couronnes? „ N'eſt-il pas poſſible qu'il en réſulte une Alliance offenſive & défenſive, ſi „ même elle n'eſt déja faite? Ne ſeroit-ce pas une occaſion favorable pour

1739. „ la France, d'effacer le mécontentement que l'Eſpagne a reçu du dernier „ Traité de cette Couronne avec l'Empereur, à qui elle a donné la Toſ„ cane & d'autres Etats en Italie, pour s'aſſûrer la Lorraine? Ceux qui „ penſent autrement, découvrent combien ils ſont ignorans dans l'Hiſtoi„ re, & ſur-tout dans celle des deux grandes Guerres que nous avons ſou„ tenues depuis la Révolution. S'il n'eſt pas abſolument néceſſaire, au „ moins eſt-il très prudent que nous nous aſſurions de la Neutralité de la „ France avant que d'aller attaquer l'Eſpagne; mais il eſt probable qu'il y „ auroit peu de fond à faire ſur ceci, & nous pourrions être même morale„ ment certains du contraire, vu l'intérêt commun aux deux Etats, qui „ eſt le ciment le plus ſolide des Alliances. Ce n'eſt pas pour rien, ce n'eſt „ pas par point d'honneur, que la France fit de ſi grandes dépenſes pour „ ſoutenir Philippe V, ſur le Trône des Eſpagnes; c'étoit pour ſon propre „ intérêt.

„ Il y a des gens qui s'imaginent, ou du moins ſemblent s'imaginer, que „ la France ne s'engagera dans aucune Guerre, tant que le Cardinal de „ Fleury vivra. Mais quelle aſſurance en a-t-on? Nous pourrions fort nous „ tromper. Il n'y a pas ſi longtems que l'Empereur a reſſenti en Italie les „ effets de cette humeur pacifique; qui nous aſſurera que nous n'aurions pas „ le même ſort, ſi nous tombions ſur l'Eſpagne?

„ Suppoſons pour un moment cette humeur ſi pacifique du Cardinal, & „ qu'à l'aide de cette prévoyance qu'il poſſede à un ſi haut dégré, il puiſſe „ renverſer toutes les meſures qu'on pourroit prendre; nous demanderons, „ combien vivra encore ce Miniſtre? N'eſt-ce pas un miracle qu'il vive en„ core? N'a-t-il pas eu depuis peu tant d'attaques, & ſi violentes, qu'on „ ne peut comprendre, vu ſon âge, comment il n'a pas ſuccombé. Pou„ vons-nous être aſſurés que les arrangemens pacifiques de la France ſurvi„ vront à Son Eminence? Mais ſuppoſons encore que la France & le reſte „ de l'Europe ſe contenteroient d'être ſimples ſpectateurs de la Guerre en„ tre la Grande Bretagne & l'Eſpagne, & que nous entreprendrions la „ Guerre à tout hazard contre l'Eſpagne, alors je demanderai; Où la fe„ rons-nous? Par Mer ou ſur Terre? Ce ne ſera pas le dernier, car je ſuis „ perſuadé que perſonne ne nous croira capables de prendre ce parti; nous „ n'avons que trop appris à déteſter les Guerres ſur Terre. Quand cela ne „ ſeroit pas, nous ſeroit-il poſſible d'attaquer l'Eſpagne par Terre? Pour „ l'entreprendre, il faudroit d'abord lever une forte Armée, & raſſembler „ un nombre infini de Bâtimens de Tranſport: ce qui nous jetteroit dans „ des dépenſes très conſidérables, & vraiſemblablement la plus grande par„ tie périroit avant que d'aborder, ou ils ſeroient tellement diſperſés, qu'ils „ ſeroient bientôt réduits à ne pouvoir ſervir pour l'expédition projettée; „ il faudroit certainement dans cette Armée un Corps de Cavalerie, qu'il „ eſt impoſſible de tranſporter ſi loin par Mer; & ſi ce Corps pouvoit abor„ der, la Biſcaye le réduiroit bientôt à rien, ou au moins à ne pouvoir „ rendre aucun ſervice. Sommes-nous maîtres de quelques Ports où nous

„ puiſ-

„ puiſſions tranquillement débarquer? Où ſont nos places d'armes? Où ſont 1739.
„ les Magaſins pour l'entretien des Troupes? Où ſont l'Artillerie & les
„ Munitions pour entreprendre un ſiège? Et quand même nous aurions
„ toutes ces choſes, quelle Ville attaquerions-nous? Cadix? Si nous ne
„ nous en rendons maîtres par ſurpriſe, nous ne pourrons la réduire, il
„ n'eſt pas poſſible de l'attaquer par Mer; & je ne croi pas que nous ayons
„ oublié l'expédition du Duc d'Ormond contre cette Ville, au commence-
„ ment de la dernière Guerre: car s'il n'étoit pas entré par bonheur avec
„ les Gallions à Vigos, le pillage du Port de Ste. Marie ne nous auroit pas
„ indemniſés des dépenſes faites pour cette expédition. En un mot, nous
„ manquerions dans une Guerre ſur terre en Eſpagne, de tout ce qu'il faut
„ pour la pouſſer avec ſuccès. L'Eſpagne eſt-elle dans le même cas à notre
„ égard? Cette Couronne ne peut-elle pas nous faire la Guerre par terre?
„ Aurions-nous oublié l'année 1719, qu'Alberoni envoya, à l'improviſte,
„ une Eſcadre avec 5000 hommes de Troupes reglées en faveur du Préten-
„ dant; cette Eſcadre étoit preſque dans nos Ports, avant que nous ſuſſions
„ qu'elle avoit mis à la voile. Nous n'avons pas oublié quelle fut la ſurpri-
„ ſe de toute la Nation, quand le feu Roi en informa le Parlement. Les
„ Eſpagnols auroient indubitablement débarqué en Ecoſſe, ſi la Providen-
„ ce n'avoit diſperſé leur Flotte par une violente tempête, qui les obligea
„ de regagner leurs Côtes, ſans avoir rien entrepris.

„ Accordons que l'Eſpagne puiſſe nous attaquer par terre, il faudra a-
„ vouer que quant à nous, nous ne pouvons lui faire la Guerre que ſur mer.
„ Je demande donc, comment & où? Où commencerons-nous, en Euro-
„ pe ou en Amérique? Dans le prémier cas, notre Flotte tâchera-t-elle
„ d'obliger celle d'Eſpagne d'en venir à un Combat déciſif? L'Eſpagne n'en
„ fera rien; elle connoît trop bien notre force & ſa foibleſſe, pour aban-
„ donner au ſuccès d'un Combat la déciſion de nos différends, elle ne fe-
„ roit pas même la dépenſe d'équiper une Flotte, & ſuppoſé qu'elle voulût
„ le faire, il faudroit ſavoir ſi elle le pourroit; car quoiqu'elle conſtruiſe
„ ſans ceſſe des Vaiſſeaux, il eſt certain qu'elle ne trouveroit pas aſſez de
„ Matelots pour les équiper, ainſi elle épargneroit cette dépenſe, & nous
„ laiſſeroit pour ce tems maîtres de la Mer. Mais ſi elle ne met pas de Flot-
„ te en mer, reſtera-t-elle pour cela les bras croiſés? Nous abandonneront-
„ ils la mer ſi facilement? Souvenons-nous de ce qu'ils ont fait en 1718, &
„ 1719, & concluons auſſi, qu'ils feroient la même choſe aujourdhui; ils
„ ſe poſteront le long des Côtes, depuis Bayonne juſqu'à Cadix, ils croi-
„ ſeront juſqu'à l'embouchure du Tage & à la hauteur de Lisbonne, & nous
„ ne pourrons, ni entrer dans la Méditerranée, ni en revenir, ſans courir
„ riſque de tomber entre leurs mains. Voilà la grande différence qui s'eſt
„ toujours trouvée lorſque nous avons eu la Guerre avec l'Eſpagne, parce
„ que ces Mers ſont toujours couvertes de nos Vaiſſeaux Marchands, dont
„ nous perdrions ſans doute une grande partie, comme l'expérience nous
„ l'a appris. De quelles repréſailles pourrions-nous uſer? D'aucunes en

1739. „ Europe, ni aux environs, car leur Commerce eſt ſi peu de choſe en Eu-
„ rope, que ce ne ſeroit pas la peine d'y penſer; car quelque bonheur que
„ nous euſſions dans nos courſes, nous perdrions 40 Vaiſſeaux contre un
„ que nous leur prendrions: outre que la Nation ne peut s'enrichir par-là,
„ la perte de chaque Vaiſſeau l'appauvrit, puiſque les priſes reſtent, pour
„ la plus grande partie, au profit de ceux qui les font, & qu'il n'en entre
„ rien dans la Caiſſe de l'Etat. Que feroit donc la Flotte Britannique en
„ Europe? Elle pourroit tout au plus défendre Gibraltar en cas de ſiège.
„ Mais quelles dépenſes ne faudroit-il pas faire, ſi nous voulions armer pour
„ défendre le Commerce? Et que pourrions-nous éxécuter ſans Armée de
„ Terre, comme je l'ai remarqué ci-deſſus? Seroit-il poſſible de faire une
„ ſeule conquête? Et quand même on en feroit, deux ou trois Conquêtes
„ pareilles à celle de Gibraltar, feroient trop d'éclat, & nous ruineroient.
„ Ne pourrions-nous donc abſolument rien faire? Sans doute, nous pour-
„ rions piller & ſaccager leurs Côtes & le plat-païs, & en ruiner les Habi-
„ tans; mais quel profit en tirerions-nous? Nos Marchands ſeroient-ils par-
„ là indemniſés de leurs pertes? En ſerions-nous plus en état de pouſſer la
„ Guerre avec vigueur, & obtenir une Paix avantageuſe? Mais quelles ſom-
„ mes ne faudroit-il pas pour une pareille entrepriſe? Qu'on examine le
„ compte de celles qu'a couté l'expédition près de Vigos en 1719, & qu'on
„ voye ſi nous avons gagné par les pertes que nous avons cauſées aux Eſpa-
„ gnols, & ſi nous n'aurions pas mieux fait de ne pas ſortir de nos Ports?
„ Voyons à préſent s'il eſt de notre avantage de faire la Guerre dans les
„ Indes Occidentales. Que pouvons-nous y entreprendre? Quelle Place
„ pouvons-nous y enlever aux Eſpagnols? Et ſi nous le pouvions, aurions-
„ nous envie de le faire? Je ne le croi pas. Outre que c'eſt pour nous du
„ fruit défendu, ſans une Armée de Terre; car, ſi je ne me trompe, la
„ Havana n'eſt pas moins bien fortifiée que Cadix. Mais, dira-t-on, nous
„ pourrions enlever leurs Gallions, ou du moins les empêcher de revenir
„ en Europe. Examinons murement ces deux Articles.

„ I. Comment nous ſaiſir des Gallions, ſans équiper une forte Eſcadre
„ & l'envoyer dans ces Mers? Ce qu'on ne peut exécuter ſécrétement dans
„ un Païs, où il faut pour cela le conſentement du Parlement, qui a la li-
„ berté de faire imprimer tout ce qui ſe paſſe dans ſes Aſſemblées, où les
„ Miniſtres étrangers même ſe trouvent pour entendre les débats. Le Mi-
„ niſtre d'Eſpagne, ou ſon Agent, ne ſait-il pas, juſqu'au moindre mot,
„ tout ce qui s'y dit? Il eſt donc vraiſemblable que cette Couronne, ſur le
„ prémier avis qu'elle en aura, dépêchera quelques Fregates légères en A-
„ mérique, en une fois moins de tems qu'il en faudra à notre Eſcadre pour
„ arriver dans ces Mers. Cela étant, quel ſuccès peut-on en attendre?
„ N'eſt-il pas probable que ſi les Gallions ſont chargés, on les décharge-
„ ra d'abord, & s'ils ne le ſont pas, ils différeront leur chargement juſ-
„ qu'à un tems plus convenable; enſorte que tout ce que nous pourrons

„ eſpé-

„ eſpérer de cette expédition, ſe bornera de bruler les Hulkes (*); ex- 1739.
„ ploit glorieux, & qui nous indemniſeroit fort des dépenſes que nous
„ aurions faites! Peut-être même les Eſpagnols pourroient-ils ſauver ces
„ Barques, en les mettant dans des endroits inacceſſibles aux Vaiſſeaux de
„ Guerre.

„ II. Mais, dira-t-on, ſi nous ne pouvons enlever les Gallions, nous
„ pourrons les empêcher de repaſſer en Europe, ce qui jettera les Eſpagnols
„ dans un grand embaras. J'en conviens, mais qu'en arrivera-t-il, ſi a-
„ près avoir croiſé longtems, ils paroiſſent aux environs de Baſtimentos?
„ Avons-nous donc oublié les murmures & les cris du Peuple en 1726,
„ lorſqu'on apprit que notre Eſcadre étoit dans ce parage, comme ſi tous
„ nos Vaiſſeaux étoient péris. Ceux qui haranguent avec tant de vivacité
„ pour la Guerre, pourront-ils nous montrer un endroit où on pût ſe poſ-
„ ter plus avantageuſement? Ainſi tout l'avantage que nous remporterons,
„ ſe bornera à empêcher, pour un tems, à notre préjudice, les Gallions
„ de revenir en Europe. Quel profit pouvons-nous donc tirer de la Guer-
„ re dans ce Païs-là, ſi nous ne pouvons nous y emparer d'aucune Forte-
„ reſſe, ni des Tréſors que l'Eſpagne en tire? Suppoſé que nous euſſions
„ le bonheur de nous ſaiſir d'une riche Flotte; en quoi conſiſte ſa cargaiſon?
„ Y a-t-il quelqu'un qui ignore, que le tiers, ou même la moitié appartient
„ aux François, & que le reſte eſt partagé entre les Anglois, les Hollan-
„ dois, les Italiens & les Eſpagnols, enſorte que la part des Eſpagnols ne
„ fait qu'un dixième? Y a-t-il apparence que les autres Nations & ſur-tout
„ les François, qui non ſeulement y ſont le plus intéreſſés, mais auſſi les
„ plus puiſſans, ſouffriront patiemment que les Anglois s'emparent de leur
„ bien, qui ſeroit à bord de ces Bâtimens, & d'une ſi grande importance?
„ Il ſeroit ridicule de répondre, que nous pourrions ne ſaiſir que les effets
„ appartenans aux Eſpagnols, & rendre ceux des François; la choſe eſt
„ impraticable. Quels ſoins, quelle vertu, quel rénoncement à ſon propre
„ intérêt, ne faudroit-il pas réunir dans les gens de l'équipage? Quelle po-
„ liteſſe envers nous, & quelle indifférence pour leur propre intérêt de la
„ part de la France & des autres Nations! le Tréſor diſparoîtroit, & quand
„ même la choſe ſeroit autrement, quel embaras de trouver la portion de
„ chacun! Il n'y a pas d'intéreſſé qui ne criât à l'injuſtice.

L'Auteur de cette Pièce entre encore dans d'autres détails, qui tendent tous à faire voir, que la Guerre avec l'Eſpagne ne peut être que ruineuſe pour l'Angléterre; que le Miniſtère, pour ſe conformer à l'avis du Parlement, ne pouvoit mieux faire que de prendre la voie d'une Négociation amiable; que par-là on avoit obtenu, non ſeulement un aveu qu'on avoit fait tort aux Négocians Anglois, mais auſſi une réparation à cet égard; qu'on avoit auſſi obtenu une promeſſe d'ôter tout ſujet de plaintes pour l'avenir; qu'on

(*) Barques de tranſport ſur les Côtes.

1739. qu'on avoit enfin posé sans Guerre la base d'un Traité, qui s'accorderoit avec les précédens, & qui seroit du moins aussi solide que celui qu'on auroit pu attendre d'une Guerre.

Tandis que d'un côté le Ministère & ses Partisans faisoient tous leurs efforts pour porter le Peuple, à prendre des sentimens plus pacifiques, le gros de la Nation soutenu des Seigneurs opposés au Parti de la Cour, ne cessoit de blâmer les mesures qu'on venoit de prendre pour terminer l'affaire à l'amiable.

Le mécontentement augmenta lorsqu'on vit que Sa Majesté Catholique refusoit de payer les 95 mille livres sterling stipulées par la Convention, sous prétexte du refus que faisoit la Compagnie du Sud de payer à Sa Majesté les 68 mille stipulées par la même Convention.

Les plaintes amères de ceux qui demandoient ou la Guerre, ou une entière réparation de tous les griefs, déterminèrent enfin la Cour à employer des moyens plus efficaces à l'égard de l'Espagne. Dans cette vue on tint le 21 de Juillet un Conseil, où il fut résolu d'accorder des Lettres de Représailles contre les Sujets de la Couronne d'Espagne, leurs Vaisseaux & leurs effets. On verra les raisons, qui obligèrent la Cour d'Angleterre à faire cette démarche, dans la Proclamation suivante.

„ D'autant que les Vaisseaux Gardes-Côtes Espagnols & autres, ayant „ commission du Roi d'Espagne ou de ses Gouverneurs, ont commis des „ Déprédations réïtérées, saisi injustement dans les Indes Occidentales les „ Vaisseaux & Effets des Sujets de la Grande Brétagne, contre le Droit „ des Gens & en violation des Traités qui subsistent entre la Couronne de „ la Grande Brétagne & l'Espagne, par où lesdits Sujets ont non seulement „ souffert de grandes pertes, mais ont de plus été attaqués en leurs Personnes par lesdits Gardes-Côtes, qui ont exercé contre eux des cruautés „ inouies.

„ Et comme, après bien des Instances & Représentations que Sa Majes„ té a fait faire de tems en tems à la Cour d'Espagne pour en obtenir satis„ faction de ces traitemens injurieux & pratiques illégitimes, en prévenant „ pour l'avenir de pareilles violences, on a enfin conclu au Pardo le 14 „ Janvier dernier entre Sa Majesté & le Roi d'Espagne une Convention, „ dans laquelle il a été stipulé, que pour réparation des Dommages causés „ aux Sujets de Sa Majesté par lesdites Déprédations & Saisies, on paye„ roit de la part de l'Espagne à la Couronne & aux Sujets de la Grande „ Brétagne, par forme de balance, une certaine Somme dans Londres, „ & dans un certain terme, exprimé dans ladite Convention: Lequel ter„ me est expiré le 5 Juin dernier, sans que le Payement en question s'en „ soit ensuivi, par où ladite Convention se trouve violée & rompue de „ la part de l'Espagne; & les Sujets de Sa Majesté restent sans aucune sa„ tisfaction ou réparation de tant de pertes considérables qu'ils ont souf„ fertes.

„ Sa Majesté ayant donc murement pesé tous ces traitemens injurieux

„ de

„ de la part de l'Eſpagne, a réſolu de prendre de telles meſures qui ſont 1739.
„ jugées néceſſaires pour défendre l'honneur de ſa Couronne, & obtenir
„ réparation & ſatisfaction en faveur de ſes Sujets injuriés. Pour cet effet,
„ de l'avis de ſon Conſeil Privé, il a plu à Sa Majeſté d'ordonner par les
„ préſentes, d'accorder des Lettres de Repréſailles contre les Vaiſſeaux,
„ Biens & Sujets du Roi d'Eſpagne ; enſorte que les Flottes & Vaiſſeaux
„ de Guerre de Sa Majeſté, ainſi que tous autres Vaiſſeaux & Navires, qui
„ ſeront pourvus de pareilles Lettres de Repréſailles, ou qui ſeront autori-
„ ſés à cet effet d'une manière ou d'autre par les Commiſſaires de l'Amirau-
„ té, pourront arrêter légitimement tous les Vaiſſeaux, Bâtimens & Effets
„ appartenant au Roi d'Eſpagne, ou à ſes Sujets, & autres demeurant ſur
„ aucun des Territoires du Roi d'Eſpagne, & les amener devant quelque
„ Cour d'Amirauté du Domaine de Sa Majeſté, afin d'y obtenir Sentence.
„ Pour cette fin, l'Avocat Général de Sa Majeſté, & celui de l'Amirauté
„ dreſſeront & préſenteront ſans délai au Conſeil du Roi un Projet de Com-
„ miſſion, en vertu de laquelle les Commiſſaires de l'Amirauté ſeront au-
„ toriſés d'accorder des Lettres de Marque ou de Repréſailles à tels des Su-
„ jets de Sa Majeſté, ou autres qu'ils jugeront duement qualifiés à cet ef-
„ fet, pour pouvoir en conformité arrêter, enlever & amener les Vaiſ-
„ ſeaux, Bâtimens & Effets appartenant à l'Eſpagne, ou aux Vaſſaux &
„ Sujets du Roi d'Eſpagne, ou à aucun des habitans demeurant ſur le Ter-
„ ritoire ou ſous la Domination de Sa Majeſté Catholique, avec ordre d'in-
„ ſérer dans cette Commiſſion les Pleinspouvoirs & clauſes néceſſaires, ſe-
„ lon ce qui a été pratiqué ci-devant en pareil cas.

„ Le ſuſdit Avocat du Roi & celui de l'Amirauté dreſſeront pareillement
„ & préſenteront au Conſeil de Sa Majeſté un Projet de Commiſſion, par
„ laquelle les Commiſſaires de l'Amirauté ſeront autoriſés à réquerir le Haut
„ Tribunal de l'Amirauté, le Lieutenant & Juges dudit Tribunal, ainſi
„ que les autres Cours d'Amirauté des Domaines de Sa Majeſté, afin qu'ils
„ procèdent juridiquement au ſujet des Saiſies, Priſes & Repréſailles de tous
„ les Vaiſſeaux & Effets pris ou qui ſeront pris; qu'ils décident, conformé-
„ ment aux Procédures de l'Amirauté, & qu'ils confiſquent tous & chacun
„ des Vaiſſeaux, Bâtimens & Effets appartenant à l'Eſpagne, ou aux Vaſ-
„ ſaux & Sujets de l'Eſpagne, ou à aucun des habitans demeurant ſur le
„ Territoire & ſous la Domination de Sa Majeſté Catholique, avec ordre
„ d'inſérer pareillement dans ladite Commiſſion les Pleinpouvoirs & clauſes
„ néceſſaires, ſelon ce qui a été pratiqué ci-devant en pareil cas.

„ Ils dreſſeront auſſi & préſenteront au Conſeil de Sa Majeſté un Projet
„ d'Inſtructions qu'on jugera néceſſaires que l'Amirauté envoye dans les
„ Gouvernemens étrangers & aux Plantations, afin qu'ils s'y conforment;
„ & enfin un Projet d'Inſtructions pour les Vaiſſeaux qu'on jugera à propos
„ de mettre en Commiſſion pour cette fin.

Ce coup d'éclat fit d'abord juger que l'Angléterre avoit enfin pris la réſolution de pouſſer les choſes à l'extrémité. Lorſque Mylord Waldegrave fit

part

1739. part de cette Proclamation au Cardinal de Fleury, Son Eminence lui témoigna, à ce qu'on prétend, sa surprise d'une démarche si précipitée, & dont il appréhendoit lui-même les suites. Tout le monde connoit l'humeur pacifique de ce grand Prélat, qui auroit souhaité que ce différend entre les deux Cours eût pu être terminé par la voie de la Négociation.

La déclaration que le Cardinal fit dès-lors à cet Ambassadeur, donna assez à connoître quelles étoient les intentions du Roi Très Chrétien, & quelles mesures Sa Majesté pourroit prendre en cas de rupture entre l'Espagne & l'Angleterre. Il dit nettement & sans detour à cet Ambassadeur, que comme Sa Majesté Très Chrétienne avoit des engagemens avec le Roi Catholique, Elle ne verroit pas avec plaisir que les Anglois attaquassent ou enlevassent quelques Vaisseaux, à la charge desquels ses Sujets seroient intéressés, & qu'Elle ne pourroit même se dispenser d'employer les moyens les plus convenables pour obtenir la réparation des dommages qui leur seroient causés. C'étoit annoncer à l'Angleterre, d'une manière assez claire, que l'Espagne pouvoit compter sur le secours de la France.

La Cour de Londres fit déclarer de son côté, tant à Versailles qu'à Madrid, qu'elle n'avoit pas intention de rompre avec les Espagnols, & de commettre des hostilités contre la Couronne d'Espagne, puisqu'on ne pouvoit considérer comme telles les Représailles qu'elle n'accordoit à ses Sujets, que conformément à ce qui étoit stipulé dans les Traités de 1667 & 1670 (*).

Cette Déclaration ne satisfit pas la Cour d'Espagne. Elle répondit qu'elle regardoit comme insultante toute la conduite que la Couronne de la Grande Brétagne tenoit à son égard; que c'étoit envain qu'elle alléguoit les Traités pour colorer du nom de Représailles les Hostilités qu'elle commettroit contre les Vaisseaux ou Sujets Espagnols; que Sa Majesté les regarderoit comme exercées contre Elle-même; que si elle ne se trouvoit pas assez forte pour repousser de telles violences, elle espéroit de trouver des secours suffisans chez ses Alliés, & qu'elle publieroit un Manifeste, pour informer toute l'Europe du tort qu'avoient les Anglois, ne craignant point de faire connoître la conduite qu'elle avoit tenue avant & après la Convention.

On étoit sur le point d'en venir à une rupture entière entre les deux Cours. Les Ministres furent appellés de part & d'autre. L'Angleterre avoit déja mis en Mer un grand nombre de Vaisseaux de Guerre. L'Amiral Haddock occupoit le Détroit. Les Vice-Amiraux Vernon & Ogle croisoient sur les Côtes de Galice & de Biscaye. D'autres Escadres commandées par les Amiraux Norris & Cavendish étoient destinées à la garde des Côtes de la Grande Brétagne. Ces Flottes déja nombreuses, étoient tous les jours renforcées de quelques nouveaux Vaisseaux. L'Es-

(*) On peut consulter l'Article III du prémier de ces Traités, & l'Article XIV du second. On y verra la manière dont on doit se conduire en cas de nouvelles déprédations, & de déni de justice, de la part du Prince dont les Sujets auront donné lieu aux Griefs. Ces deux Traités ont été conclus entre Charles II, Roi d'Espagne, & Charles II, Roi d'Angleterre, dans des circonstances à peu près pareilles à celles dont il est ici question.

L'Eſpagne ne reſtoit pas tranquile à la vue de tous ces grands préparatifs. 1739.
On levoit des Troupes de tous côtés, & on étoit occupé jour & nuit dans ſes Ports à équiper tous les Vaiſſeaux qui pouvoient mettre en Mer. On en armoit à Ferol, à la Corogne, à Bilbao, à Alicante, à Malaga, & à Cadix. Enfin pour faire voir à l'Angléterre, qu'on n'avoit rien à craindre de ſes menaces, le Roi Catholique fit publier une eſpèce de Manifeſte pour ſervir de réponſe à la Proclamation que la Cour d'Angléterre avoit publiée en accordant des Lettres de Répréſailles à ſes Sujets. Voici la teneur de cette Pièce, qui eſt datée du 20 Aout.

„ Le déſir que nous avons de ne point troubler la tranquilité de l'Eu-
„ rope, & de maintenir nos Sujets en paix, fait, depuis quelque tems,
„ une eſpèce de violence à la délicateſſe de notre honneur, & à l'avan-
„ tage de nos intérêts. L'Angléterre agitée par ſes diviſions inteſtines,
„ en a pris le prétexte pour colorer opiniatrément ſes plaintes, dont le
„ peu de fondement ne nous étoit que trop connu: deſorte que ſi Nous
„ n'avions pas été plus ſincèrement attentifs à la conſervation de la Paix
„ qu'aux importunités des Anglois, toutes ces diſputes auroient déja
„ abouti à une fatale rupture, non ſans de puiſſans motifs de notre
„ part.

„ Cette vérité ſe prouve par les Réponſes données aux Miniſtres Anglois,
„ & par notre condeſcendance à leurs Propoſitions, entr'autres en admet-
„ tant le Réglement fait à Londres des demandes reſpectives, ſans que l'é-
„ valuation arbitraire de leurs Vaiſſeaux pris, & le peu de valeur qu'ils ont
„ attribué aux nôtres, Nous ait empêché d'y ſouſcrire, voulant bien, uni-
„ quement pour l'amour de la Paix, diſſimuler & leur accorder cet avanta-
„ ge. C'eſt par une ſuite d'une ſi noble ſincérité, que Nous avons donné
„ les mains à la concluſion de la Négociation.

„ Le Miniſtère de Londres a voulu faire une Compenſation de ce qui Nous
„ étoit dû par la Compagnie de l'Aſſiento des Negres avec ce que Nous
„ leur devions; & quoique le refus de Nous payer ce qui Nous étoit dû,
„ Nous eût pu ſervir de prétexte pour Nous diſpenſer de remplir nos enga-
„ gemens, le même Miniſtère ſait que nous avions ordonné à Don Tho-
„ mas Giraldino, notre Miniſtre Plénipotentiaire de cette Cour, de lever
„ à intérêt les 95000 livres, afin d'accomplir ce qui étoit ſtipulé à ce ſujet
„ de notre part.

„ Dès que la Convention fut ſignée au Pardo, & qu'elle eut été ratifiée
„ à Londres, Nous ordonnames, par une ſuite de notre bonne foi, de dé-
„ ſarmer nos Eſcadres; Nous expédiames les ordres qu'il convenoit à la
„ Floride, & Nous fimes tout ce qu'il appartenoit de faire: au-lieu que
„ l'Angleterre, ſe répentant ſans doute d'avoir rappellé dans ſes Ports l'Eſ-
„ cadre de l'Amiral Haddock qui étoit dans la Méditerranée, en révoqua
„ l'ordre, & lui en envoya un autre de reſter à Gibraltar, ce Port étant
„ plus commode pour l'éxécution des deſſeins que vraiſemblablement elle
„ méditoit déja dès ce tems-là, & qui ſe ſont manifeſtés depuis: Elle né-

1739. „ gligea en même tems d'envoyer à la Caroline les ordres qu'elle devoit y „ expédier; & l'injuſte procédé de la Compagnie fut appuyé de l'autorité „ du Roi, en ſuppoſant que c'étoit une affaire de la Couronne, quoiqu'a- „ vant la Convention on eût reconnu que ce n'étoit qu'un Contrat avec „ un particulier.

„ Ces Démarches ſi peu conformes au but qu'on ſe propoſoit, Nous o- „ bligèrent d'ordonner au Marquis de Villarias, notre Prémier Sécrétaire „ d'État & del Deſpacho, de déclarer au commencement d'Avril dernier à „ Don Benjamin Keene, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi de la Grande „ Brétagne, qu'un plus long ſéjour de l'Amiral Haddock à Gibraltar ren- „ doit impoſſible l'éxécution totale de la Convention, quelques ſuretés „ qu'on pût donner à cet égard de la part d'Angléterre; & voyant que de „ pareilles inſinuations ne produiſoient pas l'effet que Nous en attendions, „ ſavoir d'éloigner les maux dont on étoit menacé, Nous réſolumes de fai- „ re réïtérer cette Déclaration d'une manière plus ample dans la prémière „ conférence formelle qui devoit ſe tenir entre nos Plénipotentiaires & ceux „ d'Angléterre, afin qu'on ne pût pas Nous imputer la faute d'être la cau- „ ſe prémière de l'inéxécution de tout ce qui avoit été ſtipulé.

„ Une conduite ſi reglée de notre part n'a pas produit les effets qu'on a- „ voit lieu d'attendre; mais ils ont répondu à celle que l'Angléterre a te- „ nue ci-devant, & qu'elle a manifeſtée encore plus viſiblement par la ſui- „ te, en ordonnant à l'Amiral Haddock, de ſe poſter entre les Caps de St. „ Vincent & de Ste. Marie, pour y attendre & ſurprendre les Aſſogues; „ en faiſant publier dans des termes peu meſurés des Répréſailles à Lon- „ dres, & en les faiſant éxécuter en divers endroits; ainſi qu'il conſte „ par pluſieurs Déclarations juridiques de ceux qui ſe ſont trouvés dans le „ cas.

„ Notre tolérance ayant été par-là pouſſée à bout, & comme ce ſeroit „ faire tort à notre pouvoir & à notre Souveraineté, de reſter plus long- „ tems dans l'inaction où nous avons été juſqu'à préſent, Nous Nous ſom- „ mes déterminés à uſer pareillement de Répréſailles dans nos Domaines, „ & à ordonner à nos Sujets de ſe ſaiſir des Vaiſſeaux, Biens & Effets du „ Roi & des Sujets de la Grande Brétagne dans les Parages où ils pourront „ les rencontrer, en obſervant les Règles que Nous preſcrirons dans les or- „ dres circulaires qui s'expédient pour cet effet; & afin que notre préſente „ Réſolution parvienne à la connoiſſance de tous & un chacun, ainſi que „ les puiſſans motifs qui Nous y ont engagé, Nous avons ordonné qu'elle „ ſoit publiée dans la forme réquiſe.

Malgré toutes ces démarches, qui ſembloient annoncer une Guerre prochaine, la France ne laiſſa pas de ſe flatter de pouvoir encore diſſiper l'orage & reconcilier les deux Cours. Dans cette vue elle envoya à Londres le Comte de Cambis, en qualité d'Ambaſſadeur, pour y offrir la médiation de Sa Majeſté Très Chrétienne. Ce Miniſtre étoit chargé de propoſer quelques expédiens, qui tendoient à prévenir une rupture, & il préſenta pour

cet

cet effet un Mémoire qui fut examiné dans un Conſeil extraordinaire, en 1739.
préſence de Sa Majeſté Britannique. Pour donner du poids à cette Négociation, la Cour de France envoya des ordres à Breſt, à St. Malo, à Rochefort, & autres Ports de Mer, pour preſſer l'armement de pluſieurs Vaiſſeaux de guerre.

Ce fut au milieu de tous ces préparatifs de guerre, qu'on célébra à Paris le Mariage de Madame Louïſe-Eliſabeth de France, fille aînée de Leurs Majeſtés Très Chrétiennes, avec Don Philippe Infant d'Eſpagne. Il y eut à cette occaſion pluſieurs Fêtes brillantes, tant à Verſailles qu'à Paris. Le 26 d'Aout fut deſtiné pour la célébration de ce Mariage. On tira ce jour-là à Verſailles un magnifique Feu d'artifice, dont voici la deſcription.

Cet Edifice repréſentoit le Palais de l'Hyménée. Sa longueur étoit de cent cinquante toiſes, ſur vingt d'élevation; ſa forme étoit en Portiques & circulaire par le milieu, & aux extrémités elle faiſoit des retours & avant-corps, en face deſquels étoient deux Baſſins, dans le centre deſquels on voyoit des Rochers illuminés. L'Ordre qui regnoit ſur un grand ſocle étoit Ionique, les colomnes étoient teintes de marbre rouge veiné de blanc, imitant en cela celui qu'on tire en Languedoc, du côté des Pyrénées. La décoration du milieu formoit une grande Arcade percée, dont l'entablement ſervoit d'impoſte; derrière paroiſſoit un Dôme, avec rocailles & guirlandes de fleurs; au-deſſus & au centre étoient placées les Armes de France & d'Eſpagne, ſoutenues par deux Anges, le tout rélevé en or; elles étoient terminées au ſommet par le tems, ſous la figure d'un Vieillard, tenant une faux à la main, accompagné de pluſieurs Génies, portant des médaillons, ſur leſquels étoient répréſentés des enfans ornés de caſques & de Couronnes.

L'allégorie qui ſe voyoit à droite de ce grand Sujet, repréſentoit la Paix, & celle du côté gauche le Mariage. Le Groupe de la prémière étoit la France, accompagnée de la Paix & de Minerve; l'une tenoit une branche d'Olivier, & avoit une corne d'abondance à ſes pieds, l'autre avoit des trophées d'armes; elles étoient dans des nuées; on voyoit au-deſſus une Pyramide & des génies qui s'empreſſoient à l'entourer de guirlandes, au pied étoient l'envie & la fureur terraſſées. De ce même côté étoit Hercule qui ſe repoſoit ſur un Globe; ſa Maſſue étoit garnie de fleurs par un petit Amour; une Renommée s'élevoit au-deſſus de ce Globe, pour publier la Paix. Aux deux côtés un peu au-deſſous, étoient l'Europe & l'Aſie avec leurs attributs; Groupes ſéparés. Sur l'entablement regnoit une Baluſtrade de même qu'au Socle, & ſur chaque pied d'eſtal étoient poſés alternativement des Génies & des Corbeilles de fleurs; les Génies avoient des armes de guerre, ſur leſquelles ils ſe repoſoient. Dans les Retours & Avant-corps au rez de chauſſée étoient des Arcades, qui renfermoient des Statues en marbre, & dans celles où il n'y en avoit point, on avoit ſubſtitué du côté droit quatre Groupes d'enfans.

1739. Le prémier répréſentoit l'Agriculture, couronnée d'épis de bled, tenant un Zodiaque & un Coutre de charrue: le ſecond, les Sciences, ayant des aîles à leur tête, ſoutenant un miroir, un globe & un triangle poſé deſſus: le troiſième, la Libéralité avec une corne d'abondance, d'où ſortoient différens bijoux: le quatrième, la Magnificence, ayant règle, compas, pinceaux, marteaux & burins, attributs des Arts. Du côté gauche, l'Allégorie du Mariage étoit repréſentée par l'Hymen, tenant un Médaillon où étoit le chiffre des futurs Epoux: la Seine, ſous la figure d'une femme étoit à ſon côté droit, & le Tage, ſous la figure d'un homme, étoit à la gauche; leurs eaux ſe mêloient enſemble: on voyoit un petit Amour décochant une fléche dans le Médaillon; un Obéliſque pareil à celui de l'autre côté, étoit orné de guirlandes de fleurs par des Génies: du pied ſortoit une ſource qui alloit ſe mêler avec les deux rivières.

Du même côté où étoient le globe & le chiffre de la Reine, on voyoit deux figures de femme, répréſentant la Vertu & la Sageſſe, une Renommée s'élevoit au-deſſus; à côté un peu plus bas étoit l'Amérique & l'Afrique, Groupe ſéparé, ſur la Baluſtrade de ce côté étoient pluſieurs Amours badinans avec des Inſtrumens de Muſique. Les Arcades dans les retours faiſoient ſimmétrie à celles de l'autre part. Les Groupes d'enfans repréſentoient, le prémier, la Concorde tenant une guirlande de fleurs qui formoit une chaîne; ces enfans ſe donnoient la main & ſe regardoient tendrement. Le ſecond étoit la Fécondité, couronnée de Génévrier, tenant un nid, & ayant un lapin à ſes pieds. Le troiſième étoit la Gloire, ſoutenant une Pyramide & une Palme. Le quatrième étoit l'Age d'or, accompagné d'une Ruche à miel. Au-deſſous du Sujet de la Paix étoient deux Médaillons, ſur l'un deſquels étoit la Valeur marquée au ſiège de Philipsbourg; ſur l'autre étoit la victoire de Guaſtalla.

Des deux autres, qui étoient ſous l'Hyménée, l'un repréſentoit l'Echange de la Lorraine avec la Toſcane; ſavoir deux femmes qui changeoient leurs Ecuſſons; l'autre la Domination; c'étoit une figure tenant un Sceptre avec un œil à ſon extrémité, & un ſerpent autour de ſon caſque; le Médaillon avoit pour fond le Mont Véſuve; déſignant par-là le Règne de Don Carlos dans le Royaume des deux Siciles.

L'intérieur des Arcades étoit orné de Girandoles en Pyramides, garnies d'une infinité de lumières. Toutes les avenues aboutiſſantes à ces décorations, de même que le pourtour du feu étoient remplies de luſtres, falots & lanternes de différentes couleurs. Il y en avoit de trois pieds de diamètre & de ſix pieds de haut, elles étoient faites de corne tranſparente de fer blanc, ayant la forme de feuilles de laurier. L'artifice étoit placé derrière ces Arcades, ainſi que les fuſées, ſerpenteaux, bombes, éclairs, &c. Les Eaux jouèrent pendant toute la journée.

La Fête que donna le lendemain le Marquis de la Mina Ambaſſadeur d'Eſpagne ne fut pas moins ſuperbe. Nous nous contenterons de donner ici la

deſ-

deſcription du Feu d'artifice. L'Edifice répréſentoit un vaſte & magnifique Païſage, élevé ſur les bords de la Seine, en forme de Montagne ou d'Amphithéâtre de 90 toiſes de largeur ſur 20 de hauteur. Tout ce qui le couvroit & le décoroit étoit allégorique, & repréſentoit par des ſymboles naturels, l'union des deux Royaumes, confirmée & ſcellée de nouveau par l'Alliance qui faiſoit l'objet de la joie publique. 1739.

Deux grands Arbres qui s'élevoient fort au-deſſus de la cime de la montagne, & dont les branches étoient entrelacées, & ſembloient ſe confondre les unes dans les autres, repréſentoient les Rois d'Eſpagne & de France, qui par une nouvelle alliance reſſerrent les nœuds d'une union déja formée par le ſang. Neptune & Amphitrite, portés chacun ſur leur char marin, & accompagnés de leurs ſujets, paroiſſoient ſortir du ſein des Eaux, & voguoient légèrement ſur la Rivière, pour venir prendre part à la fête, & en être les témoins. Ces Groupes étoient dorés.

Les dedans du Palais du Marquis de la Mina étoient décorés avec la plus grande magnificence. Les dehors en étoient éclairés par douze grands Iſs de lumière, de trente pieds de haut, arraſés par le deſſous, à dix pieds du pavé, & eſpacés de manière que la liberté du paſſage n'en étoit point interrompue. Les dix-ſept trumeaux de la façade du Palais étoient garnis de Girandoles dorées, portant chacune des lumières de cire blanche. On entendoit un bruit continuel d'un grand nombre de trompettes & timbales d'une part, & de l'autre de hautbois & baſſons, qui ſe répondoient alternativement.

Le Magiſtrat de Paris donna auſſi le 29 une Superbe Fête à l'occaſion du même Mariage. Le principal corps du Feu d'artifice étoit placé ſur la terraſſe de l'éperon du Pont-Neuf, derrière le piedeſtal de la ſtatue équeſtre de Henri IV. Il répréſentoit une Colonnade compoſée de huit Colomnes de front, & de quatre en retour, d'ordre Dorique, élevées ſur un grand ſocle, & piedeſtaux au-deſſus, entre leſquels étoient des baluſtrades d'appui, & couronnées d'un entablement. Au-deſſus de cet entablement étoit une baluſtrade avec des piedeſtaux ſur l'aplomb des Colomnes, ſur leſquels on avoit placé des figures de rondes-boſſes.

Sur la terraſſe de cet Edifice étoit élevé un grand Attique à l'aplomb, & ſuivant le plan des Colomnes intérieures de l'Edifice, dont les faces étoient ornées de cadres, panneaux, enrichis de bas-reliefs & guirlandes, le tout ſurmonté de vaſes. Sur l'extrémité de cet Attique étoit placée une girandole d'artifice. Sur les trotoirs du Pont-Neuf, des deux côtés du feu, étoient placées deux autres petites girandoles, leſquelles tiroient enſemble avec la grande girandole. Aux deux côtés de l'Edifice du feu étoient placés ſur les trotoirs du Pont-Neuf, depuis la rue Dauphine juſqu'à la Samaritaine, ſeize grandes pyramides, garnies de forts lampions, & ſeize autres petites pyramides, en forme de piedeſtaux, garnies de même. Sur les huit tourelles du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, furent tirées trois cens fuſées volantes. Le canon de la Ville & les boetes d'artillerie furent

1739. tirés ſur le bord de la rivière, au bas du quai des Orfevres. Sur les deux trotoirs du Pont-Neuf, des deux côtés du feu, étoient placées cent-quatre-vingt-huit caiſſes garnies de fuſées volantes.

Dans les huit tourelles en face du Pont-Royal, étoient placées des pots à aigrettes & gerbes d'artifice, diſpoſés en pyramide. Sur la tablette de la corniche du Pont étoient placées des gerbes. Au-devant du milieu de la face du feu, ſur l'entablement, on avoit placé un grand Soleil fixe. Au milieu, & ſous le Soleil étoit placé un grand chiffre avec une couronne, qui étant illuminés, paroiſſoient de pierreries. Aux côtés, au-devant des entre-colomnes, étoient placés deux chiffres d'artifice de couleur. Au-dedans des cinq arcades d'illumination, qui entouroient le mur de l'eſplanade de la Statue, étoient cinq napes de feu rouge. Après l'artifice tiré, le corps du feu fut illuminé par des luſtres dans les entre-colomnes, & des lumières ſur les entablemens & appuis des baluſtrades, ainſi que les pyramides & les piédeſtaux qui étoient des deux côtés du feu ſur le Pont-Neuf. Au milieu & au-devant du pavillon du Roi, étoit placé un ſallon lumineux pour la Muſique. Au-deſſus & au-deſſous de ce ſallon, étoient placés huit dragons qui jettoient l'artifice. Au-deſſus & au-deſſous de ces dragons on avoit placé huit batteaux, remplis d'une grande quantité d'artifices d'eau. Le pourtour de la riviere étoit orné & bordé de 60 batteaux garnis de lanternes de verre, repréſentant différentes formes de petits navires. Entre ces batteaux de lumières étoient placés trente-deux batteaux garnis de caſcades de feu.

L'après-midi, avant le feu, il y eut une joute de Mariniers, leſquels, après leur exercice, ſe placèrent autour du ſallon de la Muſique. Les deux ponts & les deux quais étoient illuminés par des luſtres placés où l'on a coutume de mettre les lanternes.

Toutes les maiſons de la Ville & des Fauxbourgs furent illuminées le même ſoir par des lampions & des bougies. On y avoit auſſi placé des luſtres & des girandoles dans tous les endroits où ſe mettent les lanternes. Les Corps des Marchands avoient fait élever dans la rue de la Ferronnerie, un ſuperbe Arc de triomphe, qui étoit entièrement illuminé.

L'Infante partit de Verſailles le 31 d'Aout pour ſe rendre en Eſpagne. Elle fut accompagnée du Duc & de la Ducheſſe de Tallard, de la Ducheſſe d'Antin, & de la Marquiſe de Teſſé. On lui donna une ſuite de 900 perſonne. Cette Princeſſe arriva à Bourdeaux le 24 de Septembre à bord d'un Bâtiment qu'on avoit envoyé à ſa rencontre juſqu'à Blaye. Elle partit de cette Ville le 28, d'où elle fut conduite juſqu'aux Frontières d'Eſpagne par les mêmes perſonnes qui l'avoient accompagnée. Elle fut remiſe aux Eſpagnols dans l'Iſle des Faiſans, avec les mêmes cérémonies que ſa Triſayeule avoit été remiſe aux François, lorſqu'elle vint épouſer Louis XIV. Elle arriva le 28 d'Octobre, où la Cour s'étoit rendue pour la recevoir. Le Mariage y fut conſommé le même jour.

Un

Un autre ſujet de joie pour les Eſpagnols, fut l'arrivée des Aſſogues dans le Port de Sant-Andéro, où ils entrèrent le 14 d'Aout, au nombre de cinq, avec une très riche cargaiſon, tant pour le compte du Roi que pour celui des particuliers. Les Anglois s'étoient flattés que ce Tréſor pourroit tomber entre leurs mains, mais lorſqu'ils apprirent qu'il étoit arrivé en Eſpagne, cette nouvelle les conſterna, & quelques-uns même s'imaginèrent qu'on avoit connivé à leur paſſage. Ils ne pouvoient comprendre qu'ayant un ſi grand nombre de Vaiſſeaux en mer ſur toutes les Côtes d'Eſpagne & dans la Méditerranée, les Eſpagnols euſſent trouvé le moyen de faire paſſer les Aſſogues ſans rencontrer d'ennemis. 1739.

D'autres évènemens ne contribuèrent pas peu à augmenter le mécontentement des Anglois. L'armement de leurs nombreuſes Flottes, & leur entretien, coutoient à la Nation des ſommes immenſes, & bien loin de ſe dédommager, ſoit par quelque conquête, ou par la priſe des Vaiſſeaux ennemis, ils faiſoient au contraire tous les jours de nouvelles pertes, & voyoient leur Commerce preſque entièrement ruiné. Dans très peu de tems les Armateurs Eſpagnols, qui étoient en grand nombre, enlevèrent plus de cinquante Bâtimens Anglois, ſoit dans la Méditerranée ſoit dans l'Océan, & même du côté de l'Amérique Septentrionale. Le ſeul avantage un peu conſidérable, remporté par les Anglois, fut l'enlevement d'un Vaiſſeau de Buenos-Ayres, & de deux autres qui venoient des Caraques, dont la charge montoit à quelques millions.

Comme l'Amérique étoit l'unique Païs où l'Angléterre pût ſe dédommager de ſes pertes, on y envoya des Lettres de Repréſailles, avec une Eſcadre commandée par l'Amiral Vernon. Nous verrons ci-après quelle fut le ſuccès de cette expédition. Enfin, pour ſe rendre entièrement aux inſtances & aux cris de preſque toute la Nation, la Cour de Londres prit le parti de déclarer la Guerre à l'Eſpagne. Cette Déclaration qui eſt datée du 30 Octobre, fut publiée dans toutes les Villes & Ports des trois Royaumes, & ſur tous les Vaiſſeaux de guerre. Nous allons donner ici cette Pièce d'autant plus volontiers, qu'on y trouve les vrais motifs qui ont déterminé la Cour Britannique à prendre cette terrible réſolution.

„ Comme les Gardes-Côtes Eſpagnols & autres Navires ayant Commiſ-
„ ſion du Roi d'Eſpagne ou de ſes Gouverneurs, ont fait pendant pluſieurs
„ années dans les Indes Occidentales diverſes Saiſies injuſtes, & commis
„ des Déprédations contre la teneur des Traités qui ſubſiſtent entre Nous
„ & la Couronne d'Eſpagne, ainſi que contre le Droit des Gens, & au
„ grand préjudice du Commerce légitime de nos Sujets; que de plus il s'eſt
„ commis de grandes cruautés & actions inhumaines envers pluſieurs de
„ nos Sujets, dont les Vaiſſeaux avoient été ſaiſis; & que le Pavillon Bri-
„ tannique a été inſulté de la manière la plus ignominieuſe. Et comme
„ Nous avons fait faire au Roi d'Eſpagne de fréquentes plaintes au ſujet de
„ ces injuſtes & violens procédés ſans avoir pu obtenir aucune ſatisfaction
„ ou réparation à cet égard, nonobſtant les diverſes Promeſſes faites & les

„ Cé-

1739. „ Cédules expédiées & ſignées pour cet effet de la part du ſuſdit Roi ou en „ conſéquence de ſes ordres. Et comme les maux ci-deſſus mentionnés „ ont été principalement occaſionnés par le Droit ou prétention inſoute- „ nable que s'arroge l'Eſpagne, ſavoir que ſes Gardes-Côtes & autres Na- „ vires, autoriſés par le Roi d'Eſpagne, peuvent arrêter, détenir & viſi- „ ter les Bâtimens & Vaiſſeaux de nos Sujets qui navigent dans les Mers „ de l'Amérique, ce qui eſt contraire à la liberté de la Navigation, à la- „ quelle nos Sujets ſont non ſeulement autant autoriſés que ceux du Roi „ d'Eſpagne, ſelon le Droit des Gens, mais que de plus cette Liberté a été „ expreſſément reconnue & déclarée appartenir à nos Sujets pas les Traités „ les plus ſolemnels, & en particulier par celui conclu en l'Année 1670. „ Et, comme le ſuſdit Droit mal fondé, & Prétention, ainſi que l'injuſte „ Pratique d'arrêter, détenir & viſiter les Navires & Vaiſſeaux qui navi- „ gent dans les Mers de l'Amérique, ſont non ſeulement d'une dangereu- „ ſe & deſtructive conſéquence pour le Commerce légitime de nos Sujets, „ mais qu'ils tendent auſſi à interrompre & arrêter le libre Commerce & „ la Correſpondance entre nos Domaines en Europe, & nos Colonies & „ Plantations en Amérique, & à nous priver par conſéquent, Nous & nos „ Sujets, du Bénéfice de ces Colonies & Plantations; ce qui eſt une con- „ ſidération de la plus grande importance pour Nous & nos Royaumes, „ & de la part de l'Eſpagne une Pratique qui par ces conſéquences, doit „ extrêmement intéreſſer les autres Princes & Etats de l'Europe qui poſſè- „ dent des Etabliſſemens dans les Indes Occidentales, ou dont les Sujets „ font quelque Commerce dans ces Païs-là. Et comme, indépendamment „ des plaintes dont on vient de faire mention, & qui ſont notoirement „ fondées, il s'eſt fait pluſieurs autres Infractions de la part de l'Eſpagne „ aux divers Traités & Conventions qui ſubſiſtent entre Nous & cette Cou- „ ronne, & en particulier à celui conclu en l'Année 1667, tant par rap- „ port aux Taxes & Impoſitions exorbitantes qui ont été miſes ſur le Com- „ merce de nos Sujets, que par rapport à la violation des anciens Privilè- „ ges établis & ſtipulés en leur faveur par leſdits Traités, ſans que les plus „ fortes inſtances qui ont été faites de tems en tems par nos divers Miniſtres „ réſidans en Eſpagne, pour la réparation de ces Griefs, ayent produit au- „ cun effet.

„ Comme de plus il a été conclu le 14 Janvier dernier entre Nous & le „ Roi d'Eſpagne une Convention, pour donner ſatisfaction à nos Sujets à „ l'occaſion des pertes qu'ils ont ſouffertes par les Saiſies injuſtes & par les „ Déprédations, commiſes par les Eſpagnols en Amérique, ainſi que pour „ prévenir dans la ſuite tous Griefs & ſujets de Plaintes dont il y eſt fait „ mention, & afin d'éloigner abſolument & pour jamais tout ce qui pour- „ roit y donner occaſion; que dans ladite Convention il a été ſtipulé, qu'il „ ſeroit payé une certaine Somme à Londres dans un terme ſpécifié, par „ forme de Balance, que l'Eſpagne a reconnu être due à la Couronne & „ aux Sujets de la Grande Brétagne; lequel terme eſt expiré le 5 Juin der-

nier,

„ nier, ſans que le Payement de ladite Somme s'en ſoit enſuivi, confor- 1739.
„ mément à ce qui avoit été ſtipulé à cet égard: Par où la Convention ci-
„ deſſus mentionnée ayant été manifeſtement violée & rompue par le Roi
„ d'Eſpagne, nos Sujets reſtent ſans aucune ſatisfaction ou réparation pour
„ tant de pertes conſidérables qu'ils ont ſouffertes, & les moyens dont on
„ étoit convenu par ladite Convention, tendans à obtenir une future ſure-
„ té pour le Commerce & la Navigation de nos Sujets, ſe trouvent par-là
„ annullés & anéantis contre la bonne foi.

„ En conſéquence de tout ceci, Nous nous ſommes trouvés obligés,
„ pour venger l'honneur de notre Couronne, & afin de procurer répara-
„ tion & ſatisfaction à nos Sujets injuriés, d'ordonner qu'on accordât des
„ repréſailles générales contre le Roi d'Eſpagne, ſes Vaſſaux & Sujets,
„ leurs Navires, Biens & Effets: Et comme la Cour d'Eſpagne, pour co-
„ lorer la violation manifeſte de la ſuſdite Convention, s'eſt ſervi de raiſons
„ & de prétextes deſtitués de tout fondement, & qu'en même tems elle a
„ non ſeulement publié un ordre, ſigné par le ſuſdit Roi, pour ſaiſir les Na-
„ vires, Biens & Effets, appartenans à Nous ou à nos Sujets, par-tout où
„ on pourra les rencontrer; mais que de plus elle a actuellement fait ſaiſir les
„ Biens & Effets de nos Sujets qui réſidoient dans ſes Etats, & ordonné à
„ noſdits Sujets de ſe retirer des Domaines Eſpagnols dans un terme court
„ & limité, ce qui eſt contraire aux ſtipulations expreſſes des Traités qui
„ ſubſiſtent entre les deux Couronnes, & même dans le cas où la Guerre
„ auroit été actuellement déclarée.

„ Nous avons ſérieuſement pris en notre Conſidération Royale toutes
„ ces injures qui ont été faites à Nous & à nos Sujets, ainſi que la vio-
„ lation manifeſte des divers Traités qui ſubſiſtent entre les deux Cou-
„ ronnes, leſquels ont été tous éludés d'une manière particulière par la
„ conduite inſoutenable de la Cour d'Eſpagne & de ſes Officiers, nonobſ-
„ tant les marques réïtérées que Nous avons données du déſir que Nous
„ avions de cultiver une bonne intelligence avec le Roi d'Eſpagne, &
„ les preuves les plus autentiques de notre amitié & notre égard pour lui
„ & pour ſa Famille, ce que Nous avons fait voir à l'Univers entier.

„ Et comme Nous ſommes perſuadés que l'honneur de notre Couronne,
„ l'intérêt de nos Sujets & les égards qu'on doit avoir pour les Traités les
„ plus ſolemnels, éxigent de Nous que Nous faſſions uſage du Pouvoir que
„ Dieu Nous a donné pour défendre nos Droits inconteſtables, & aſſurer à
„ nos chers Sujets les Privilèges de Navigation & de Commerce, auxquels
„ ils ont un ſi juſte droit.

„ A ces cauſes, après avoir mis toute confiance dans le ſecours du Tout-
„ Puiſſant, qui connoît la ſincérité de nos intentions, Nous avons jugé à
„ propos de déclarer comme nous déclarons par la préſente, la Guerre au
„ Roi d'Eſpagne: Et Nous voulons qu'en conformité de cette déclaration
„ on pouſſe vigoureuſement cette Guerre, étant aſſurés d'une prompte con-
„ currence & aſſiſtance de la part de tous nos chers Sujes, dans une ſi juſte

1739. „ Cauſe; & dans laquelle ſont ſi fort intéreſſés l'honneur de notre Couron-
„ ne, le maintien de nos Traités ſolemnels, le Commerce & la Navigation
„ de nos Sujets; ces Points étant ſi importans & ſi eſſentiels au Salut & à la
„ Proſpérité de cette Nation, que Nous ſommes réſolus de les conſerver &
„ de les défendre en tout tems & de tout notre pouvoir. Et nous ordon-
„ nons par la Préſente à tous nos Généraux & Commandans de nos For-
„ ces, à nos Commiſſaires nommés pour exercer la Charge de Grand Ami-
„ miral de la Grande Brétagne, à nos Lieutenans de nos divers Comtés,
„ aux Gouverneurs de nos Forts & Garniſons, & à tous autres Officiers
„ & Soldats qui ſont ſous leurs ordres, tant par Mer que par Terre, de
„ commettre tous Actes d'hoſtilités en conſéquence de cette Guerre, con-
„ tre ledit Roi d'Eſpagne, ſes Vaſſaux & Sujets, & de s'oppoſer à toutes
„ leurs entrepriſes. Et Nous commandons par la préſente à tous nos pro-
„ pres Sujets, & nous avertiſſons toutes autres Perſonnes, de quelque Na-
„ tion qu'elles ſoient, de tranſporter aucuns Soldats, Armes, Poudre, Mu-
„ nitions de Guerre ou autres Effets de contrebande, dans aucun des Ter-
„ ritoires, Terres, Plantations ou Païs dudit Roi d'Eſpagne, en déclarant
„ que tous Vaiſſeaux quelconques qu'on rencontrera, tranſportant aucuns
„ Soldats, Armes, Poudre, Munitions de Guerre ou autres Effets de Con-
„ trebande dans aucun des Territoires, Terres, Plantations ou Païs dudit
„ Roi d'Eſpagne, & dont on ſe ſaiſira, ſeront condamnés comme bonne
„ & légitime Priſe.

Malgré les pertes conſidérables, que la Nation Angloiſe avoit déja faites depuis la publication des Répréſailles, le Peuple ne laiſſa pas de témoigner une joie extraordinaire à l'occaſion de cette Déclaration de guerre, qui fut publiée avec l'appareil le plus pompeux.

La plupart des Cours de l'Europe, prirent le parti de la neutralité dans un démêlé de cette importance entre l'Eſpagne & l'Angléterre. Le Roi même des deux Siciles, Don Carlos, fit faire défenſe à tous Armateurs, de quelque Nation qu'ils puſſent être, d'entrer dans les Ports de ſes Etats, & à ſes Sujets d'armer aucun Bâtimens pour aller en courſe. On fit la même défenſe à Gènes, & dans les Etats du Grand-Duc.

La Cour de France fit auſſi connoitre quelles étoient ſes intentions à cet égard, en faiſant reſtituer un Bâtiment Anglois que quelques Armateurs Biſcayens avoient enlevé ſur la Rivière de Bourdeaux. Quoique cette Cour parût aſſez portée en faveur de l'Eſpagne, elle avoit cependant de puiſſans motifs à garder, autant qu'il ſeroit poſſible, une éxacte neutralité entre les Anglois & les Eſpagnols.

En effet la France, depuis la Paix avantageuſe qui lui avoit procuré l'acquiſition de la Lorraine, ſe voyoit dans un état floriſſant, & ne préſentoit rien que d'agréable & de ſatisfaiſant pour elle. Son commerce beaucoup plus étendu qu'il n'avoit jamais été; ſes deſſeins ſur l'Iſle de Corſe heureuſement éxécutés, ſans une grande effuſion de ſang; la gloire d'avoir rendu la paix à deux Empires Chrétiens, en engageant le Grand Seigneur à ſe déſiſter

ſiſter des prétentions extraordinaires qui n'avoient d'autres fondemens que le ſuccès de ſes armes; le Mariage de Madame la Prémière avec l'Infant Don Philippe; le grand pouvoir de la Couronne, qui recevoit un nouvel éclat par la conduite équitable que tenoit le Cardinal de Fleury, Prémier Miniſtre de Sa Majeſté Très Chrétienne, dans les démêlés entre l'Eſpagne & la Grande Brétagne, puiſqu'on ne peut diſconvenir qu'il ne tenoit alors qu'au Roi de France de faire pancher la balance du côté auquel il voudroit ſe joindre; enfin l'heureux ſuccès de pluſieurs Négociations importantes en Turquie, à Vienne, en Ruſſie, en Suède, en Hollande, en Eſpagne, & en Portugal. 1739.

Tel étoit effectivement l'état des affaires en France, dans le tems que la guerre fut déclarée entre l'Eſpagne & l'Angléterre. Mais, ſi l'on vouloit pénétrer dans l'intérieur du Cabinet, quel arrangement de grands & importans deſſeins ne decouvriroit-on pas dans les inſtructions données aux Comtes de la Mark, de San-Séverin & de Cambis, & dans celles des Marquis de Villeneuve, de Mirepoix & de la Chetardie, auſſi-bien que dans les négociations du Marquis de la Mina, du Prince de Lichtenſtein, & du Comte de Teſſin. On y découvriroit l'influence inconcevable de la France dans les Cabinets de l'Eſcurial & de la Favorite, dans le Sénat de Suède, & dans le Divan: on y verroit toute l'étendue du Génie profond & tranſcendant du Cardinal de Fleury, qui a fait mouvoir tant de reſſorts différens & oppoſés.

Tous ces motifs étoient donc plus que ſuffiſans, pour porter la France à ne pas prendre légèrement parti dans une Guerre, dont elle pouvoit tirer elle-même de grands avantages. D'ailleurs le Cardinal de Fleury, qui ne cherchoit qu'à pacifier toute l'Europe, ſe flattoit encore de pouvoir réconcilier ces deux Puiſſances, & il ne pouvoit y réuſſir qu'en portant le Roi ſon maitre à obſerver dans ces circonſtances critiques une exacte neutralité. Cependant, comme il étoit à craindre que l'Eſpagne ne ſuccombât ſous les coups que l'Angléterre ſe préparoit à lui porter, la Cour de France crut devoir prendre les meſures néceſſaires pour empêcher que cette dernière Couronne n'éxécutât les grands projets qu'elle avoit formés de ruiner les Colonies Eſpagnoles en Amérique.

Soit que l'Eſpagne ſe crût en état de pouvoir s'oppoſer elle ſeule aux entrepriſes des Anglois, ou qu'elle ſe flattoit d'être ſecourue par la France, elle refuſa nettement de ſatisfaire les Anglois ſur leurs prétentions, & ſe mit en devoir de repouſſer la force par la force, en publiant la Contre-Déclaration de Guerre ſuivante, contre le Roi & la Nation Britannique.

„ Comme ma patience ne peut diſſimuler plus longtems les énormes pré-
„ tentions de l'Angléterre, ſon manque de fidélité pour les Traités, & la
„ Déclaration de guerre publiée dernièrement à Londres, contre ma Cou-
„ ronne; me fondant d'ailleurs ſur mon Droit, qui eſt notoire, & con-
„ duit par ce que dicte la défenſe naturelle; j'ai réſolu, que la même pu-

1739. „ blication se feroit aussi dans ma Capitale, contre le Roi Britannique &
„ ses sujets, & qu'elle seroit éxécutée dans tous mes Etats & Domaines,
„ tant par mer que par terre, en faisant des saisies & commettant toutes
„ sortes d'hostilités contre les personnes de la même Nation, afin de les pri-
„ ver entièrement par-là de toute sorte de commerce & de trafic dans mes
„ Royaumes & dans les autres Domaines de ma Couronne, & qu'en con-
„ séquence, tous les vaisseaux de l'Angléterre, qui ne seront pas naturalisés
„ dans mes Etats, auront à en sortir aussi-tôt; de sorte qu'il n'y restera que
„ ceux qui éxercent les arts & métiers. Ainsi, j'ordonne, que pour l'éxé-
„ cution de ces choses, on se conforme aux dispositions & déclarations sui-
„ vantes.

„ On tiendra desormais pour illicite & prohibé, le commerce avec tous
„ les vaisseaux & sujets de l'Angléterre, & celui de toutes ses fabriques &
„ productions, de même que celui qu'ils font, en négociant & trafiquant
„ dans mes Royaumes; de manière que l'interdiction de ce commerce doit
„ être & s'entendre, ainsi que je veux qu'elle soit & s'entende, comme ab-
„ solue & réelle, mettant décri & empêchement en ces mêmes choses, pro-
„ ductions, denrées, marchandises & fabriques desdits domaines; & outre
„ cette interdiction, j'interdis pareillement par la présente, les vaisseaux &
„ sujets de l'Angléterre. J'ordonne & commande, qu'en aucun Port de
„ mes Etats on n'admette ni ne fasse entrer aucuns Vaisseaux portant des
„ marchandises, fabriques, ou productions des Domaines Britanniques,
„ ni qu'on permette qu'il s'en introduise par terre, de quelque manière
„ que ce soit, & que toutes lesdites productions, denrées, fabriques &
„ marchandises soient tenues dans mes Royaumes pour illicites & prohi-
„ bées, quand même elles viendroient, se trouveroient & se prendroient
„ dans les Vaisseaux, Voitures, Magazins, Boutiques, Maisons de mar-
„ chands ou de quelque particulier que ce puisse être, soit de mes sujets &
„ vassaux, ou de ceux des Royaumes, Provinces & Etats avec lesquels
„ je suis en paix & en alliance, de même qu'en commerce libre & ou-
„ vert.

„ Mon intention Royale est de conserver aussi, en même tems, avec
„ eux la paix, la franchise & la liberté de commerce, au moyen de laquel-
„ le ils doivent avoir dans mes Royaumes, l'entrée libre pour leurs Navi-
„ res & pour le trafic de leurs denrées propres, qui sont du crû de leurs
„ Païs, Provinces & conquêtes, ou qui y sont fabriquées. Au surplus, je
„ déclare pour marchandises, productions & fabriques illicites & pro-
„ hibées, celles qui étant du crû ou de la fabrique de mes Domaines,
„ ou de ceux de mes Amis & Alliés, ont été teintes, blanchies, ou
„ préparées en Angléterre, & celles qui y auront été gardées quelque
„ tems, en payant les droits: Renouvellant, comme je renouvelle, par
„ rapport à cette défense, en ce qui regarde les domaines d'Angléterre, la
„ disposition faite dans les Loix, Cédules & ordonnances expédiées à ce
„ sujet.

„ Et,

„ Et, pour connoître & s'aſſûrer ſi ce ſont des productions, fabriques & 1739.
„ marchandiſes propres des Domaines d'Angléterre, & par conſéquent il-
„ licites & prohibées, j'ordonne, que dans le cas où la partie voudroit ſe
„ défendre, le Juge devant lequel on aura reçu la dénonciation, ou fait
„ faire la ſaiſie, obſerve dans l'acte de ſaiſie, ou autre quel qu'il ſoit, de
„ nommer un Expert ſelon la qualité de la marchandiſe, & qu'il en ſera
„ nommé un autre par la perſonne au pouvoir de qui elle ſe trouvera, ou
„ contre qui la dénonciation aura été faite; leſquels Experts déclareront
„ avec ſerment, ſous la peine des traitres, que je leur impoſe s'ils ne s'ac-
„ quittent pas bien & duement de leur devoir, de quelle eſpèce & de quelle
„ fabrique, & de quel crû ſont les marchandiſes qu'on leur montrera. S'ils
„ s'accordent à dire qu'elles ſont des domaines Anglois, elles ſeront auſſi-
„ tôt perdues & confiſquées. Si les deux Experts ne s'accordent point, le
„ Juge en nommera un troiſième, lequel fera ſa déclaration en la même
„ forme & ſous les mêmes peines: Mais ce dont les deux Experts ſeront
„ convenus, ſuffira, ſans admettre aucune autre ſorte de défenſes ou de
„ preuves. Et, afin que les Juges ſoient bien informés de la nature des mar-
„ chandiſes deſdites manufactures, & des denrées, productions & autres
„ choſes défendues, qui ſont propres & particulières aux domaines d'An-
„ gléterre, j'ordonne qu'on envoye aux Juges qui doivent en connoître,
„ une Rélation ou du moins une minute où ces choſes ſoient clairement ex-
„ primées.

„ Et, dès à préſent je déclare perdues & tombées dans le cas de confiſ-
„ cation, par le ſeul fait de contravention, toutes marchandiſes, produc-
„ tions & ouvrages des manufactures deſdits domaines, qui ſe trouveront
„ dans mes Royaumes, au pouvoir d'aucuns de mes vaſſaux & habitans,
„ bien qu'ils ſoient des Royaumes & païs des alliés & amis, enſemble des
„ Vaiſſeaux, Chariots & Voitures quelconques où elles ſe trouveront, en
„ obſervant à l'égard des Navires & Vaiſſeaux des Amis & Alliés, les Trai-
„ tés qui ſont entre eux & nous; j'applique un tiers de la confiſcation à mon
„ Royal-Fiſc, un tiers au Juge, & l'autre tiers au Dénonciateur. Je
„ veux qu'on le leur remette en nature auſſi-tôt que la Sentence aura été
„ rendue, moyennant que ledit Juge & le Dénonciateur fourniſſent caution
„ réelle de les reſtituer, au cas que la Sentence fût revoquée. Outre les
„ ſuſdites peines, j'impoſe celle de mort & de confiſcation de tous biens,
„ qui ſeront appliqués à mon Royal-Fiſc, pour ceux qui procureront & fa-
„ voriſeront l'entrée de ces marchandiſes dans mes Etats, ou aideront à les
„ y introduire, & à l'égard deſquels le délit ſera conſtaté par des preuves lé-
„ gitimes. Quant à ceux qui en auront, ſans les avoir eux-mêmes intro-
„ duites, je les condamne à perdre leſdites marchandiſes défendues, dont
„ chaque tiers ſera appliqué comme il eſt dit ci-deſſus. De plus, s'il eſt vé-
„ rifié, par une preuve légitime, que celui chez qui ſe trouvent ces mar-
„ chandiſes de contrebande, eſt de mauvaiſe foi, & qu'il ſait qu'elles ont
„ été défendues, je le condamne à perdre tous ſes biens, leſquels ſeront ap-

1739. „ pliqués au Royal-Fiſc, ce qui ne doit s'entendre que dans le cas où il ſera „ connoître de qui il les aura reçues; car s'il ne le découvre pas il ſera dé- „ claré lui-même en être le principal introducteur, & ſera ſujet aux peines „ ſuſdites, qui ne pourront être diminuées ou modérées par aucun Juge, „ de quelque rang qu'il ſoit, ni par aucun Tribunal ou Conſeil, ſans m'en „ avoir conſulté.

„ J'ordonne que l'on viſite tous les Magazins, les Maiſons & les Boutiques des Marchands, au moins de 4 en 4 mois, ſans qu'il y ait de jour „ marqué pour le faire; qu'on examine toutes les marchandiſes qui y ſeront, „ & que celles qui ſe trouveront être illicites & prohibées, ſoient déclarées telles, & tombées dans le cas de la ſaiſie, après que la reconnoiſſance en aura été faite de la manière preſcrite: Et au cas que celui qui a les „ marchandiſes, nie qu'elles ſoient de contrebande, on procédera à la vérification & à la déclaration, en nommant des Experts, comme il eſt dit, „ & en faiſant d'office leſdites viſites, ſans qu'il ſoit beſoin d'aucune accuſation ni information préalable. Cependant ces viſites ne pourront être „ faites dans des Maiſons de particuliers qui ne ſont point de commerce, à „ moins qu'il ne ſoit conſtant, par des informations, ou par d'autres diligences juridiques, qu'on y a caché des marchandiſes & denrées défendues par le préſent Décret. Pour faciliter leſdites viſites & la vérification „ qui en eſt l'objet, j'ordonne que tous les marchands & négocians de mes „ Etats, tant natifs qu'étrangers, tiendront leurs Journaux & Livres de „ Comptes en Langue Caſtillane, dans leſquels ils coucheront ce qu'ils achetent & font entrer, & ils devront, toutes les fois qu'on le leur demandera, les ouvrir aux Juges qui leur ſeront indiqués. J'ordonne auſſi „ qu'on obſerve à ce ſujet la Loi 71. Tit. 18. L. 6. de la Recopilation, & les „ peines qui y ſont établies, ſans que les choſes commandées dans cet Article dérogent en rien à ce qui eſt ſtipulé par rapport au libre commerce „ avec les Rois, Princes, Etats & Républiques avec leſquels je ſuis en paix „ & en alliance, leſquelles ſtipulations doivent demeurer & demeurent en „ leur force & vigueur, comme ſi elles étoient répétées dans le préſent „ Décret.

„ Et afin que perſonne, de quelque qualité & condition que ce ſoit, ne „ ſe prétende exempt du châtiment que méritent des délits ſi préjudiciables, „ j'ordonne qu'on ne pourra ſe ſervir à cet égard d'aucun privilège, ni „ d'aucune prééminence, comme d'être dans les Ordres Militaires, Officiers, titrés, Familiers du St. Office, Capitaines, ſoldats, même de „ ma Garde, militaires ordinaires de mes Royaumes, Milice, Artillerie, „ Serviteurs de ma Maiſon, Commis, ni tous les autres qui prétendroient „ n'être pas ſoumis à la juriſdiction ordinaire. Car tous ceux qui contreviendront à cette Ordonnance, doivent être châtiés par les peines qui „ y ſont énoncées, ſans qu'ils puiſſent ſe prévaloir d'exemption ou de „ privilège, ni ſe ſervir du prétexte de la minorité, ou d'aucune autre faveur.

„ D'au-

„ D'autant qu'il importe qu'on obſerve inviolablement ce qui eſt règlé, 1739.
„ ordonné & défendu dans ce Décret, & que l'on parvienne au but de fer-
„ mer aux païs & domaines du Roi d'Angléterre, tout commerce avec mes
„ Royaumes, ma volonté eſt de n'accorder aucune permiſſion ni licence
„ d'y introduire des productions, marchandiſes, manufactures ou denrées
„ deſdits domaines; & s'il y en avoit quelqu'une d'accordée, je la revoque
„ dès-à-préſent, je l'anéantis, & je la déclare ceſſée. J'ordonne aux Con-
„ ſeils, Vicerois, Tribunaux, & Magiſtrats quelconques, à qui on a de-
„ mandé ci-devant de pareilles permiſſions, ou à qui on avoit coutume de
„ s'adreſſer pour les obtenir, de ne m'en jamais demander dans la ſuite,
„ pour quelque motif, raiſon, ou cauſe qu'ils en ayent.

„ Mais comme il ne ſeroit pas juſte d'empêcher le commerce des denrées
„ des païs de l'Angléterre, qui étoient introduites de bonne foi avant la
„ rupture, & qu'il ſeroit auſſi peu juſte de donner lieu à en introduire d'au-
„ tres, comme il pourroit arriver ſous le prétexte de la conſommation qui
„ s'en fait; je déclare, que tous les marchands qui auront chez eux des
„ marchandiſes, denrées & productions deſdits domaines, devront dans
„ les quinze jours, à compter de la publication de ce Décret, ce qui leur eſt
„ marqué pour un terme fixe & péremptoire, les dénoncer & faire enrégî-
„ trer dans cette Capitale, par-devant le Miniſtre que je nommerai pour
„ connoître des affaires de département, & dans les autres Villes, Villa-
„ ges & lieux, par-devant les Juges que j'y établirai, & s'il n'y en a point
„ de nommés, par-devant les Juges ordinaires, auxquels je donne en ce
„ cas-là la même juriſdiction. Celles qui n'auront pas été enregîtrées a-
„ près les 15 jours expirés, ſeront ſur le champ déclarées ſaiſies, & il ſera
„ procédé contre de la manière qu'on l'a règlé. Pour pouvoir ſe défaire
„ de celles qui auront été enrégîtrées, & leſquelles on devra montrer &
„ marquer, il ſera accordé un terme de 2 mois, après lequel je comman-
„ de, que les marchands & commerçans ſoient obligés de porter leſdites
„ denrées & marchandiſes à la Douane; & dans les lieux où il n'y a point de
„ Douane, à l'Hôtel de Ville, où elles ſeront vendues publiquement à l'en-
„ chère, en préſence du Miniſtre, ou des Miniſtres députés pour cet effet, & à
„ leur défaut, en préſence du Magiſtrat du lieu, qui donnera le produit de
„ la vente au propriétaire, ſans qu'on puiſſe reporter à la boutique, ou au
„ magazin, aucuns des effets prohibés; le tout dans la même forme qu'on
„ l'a pratiqué ci-devant.

„ Ma volonté eſt, que tout ceci s'accompliſſe & s'éxécute inviolable-
„ ment: & afin que perſonne ne prétende cauſe d'ignorance ſur le contenu
„ de ce Décret, j'ordonne qu'il ſoit publié par mon Conſeil de Guerre,
„ dans cette Capitale, & qu'on donne les ordres convenables pour ſon exé-
„ cution. Donné au Buen Retiro, le 28 Novembre 1739.

Cette Déclaration du Roi Catholique fut publiée à Madrid avec beaucoup de ſolemnité, tous les Conſeillers du Conſeil de Guerre, au nombre de treize, étoient montés ſur de beaux chevaux magnifiquement harnachés. Ils étoient

1739. toient précédés de douze Hérauts d'armes, & ceux-ci de douze Trompettes, avec une Compagnie des Gardes du Corps. La marche étoit fermée par quelques Compagnies de Cavalerie. Cette publication se fit dans toutes les places & les carrefours de la Ville. La Cavalcade se rendit ensuite à la place du Palais des Conseils, où on avoit élevé un échafaut, sur lequel monta l'Huissier en Chef du Conseil de Guerre, ayant les Hérauts d'armes à ses côtés, & après avoir levé son chapeau, en disant: *De par le Roi, Philippe V*, il lut à haute voix la Déclaration de Guerre que nous venons de rapporter. Peu de tems après cette publication, la Cour de Madrid répandit dans le public un Manifeste, dans lequel on mettoit en parallèle la conduite de Sa Majesté Catholique avec celle du Roi de la Grande Brétagne. Ce Manifeste est intitulé, Parallèle *de la conduite de Sa Majesté Catholique avec celle du Roi Britannique, tant en ce qui a précédé la Convention du 14 Janvier 1739, qu'en ce qui est arrivé enfuite, jusqu'à la Publication des Répréfailles & à la Déclaration de la Guerre.* Voici cette importante Pièce.

Quoique le Roi dans la Déclaration des Répréfailles, en date du 20 d'Août de cette année, ait fait connoître avec sa modération naturelle, la droiture de sa conduite, & par contraste le procédé indécent des Anglois dans l'Acte de même nature publié à Londres le 10 Juillet v. st.; aujourdhui que cette même Couronne attaque Sa Majesté par de plus fortes invectives & sur d'aussi foibles principes, dans la Publication de Guerre du 19 Octobre v. st. dernier, il est nécessaire de découvrir à toute l'Europe la différence qu'il y a entre les raisons de l'une & de l'autre Couronne; afin qu'étant examinées d'une maniere équitable & impartiale par ceux qui désirent la tranquilité publique, on n'impute point aux Armes Espagnoles, soit par malice, soit par ignorance, ni l'origine de cette rupture, ni les déplorables effets, dont par une fausse Politique on menace la Chrétienté.

La prémière raison qu'éxagère le Roi Britannique comme un motif de déclarer la Guerre, se réduit à une supposition générale, sans faits déterminés, sans preuves spéciales, contre les Garde-Côtes Espagnols de l'Amérique. On leur y attribue des prises injustes au mépris des Traités & du Droit des Gens, des traitemens cruels & barbares, des injures outrageuses faites au Pavillon Anglois; & on y reproche à Sa Majesté de n'avoir pas écouté leurs plaintes continuelles, ni fait attention à aucun de leurs griefs.

Ce cri que l'on grossit avec exagération, afin que la voix du Monarque ne démente point l'orgueil & le mauvais esprit de ce peuple, s'élève ainsi sans mesure, pour étouffer les plus justes plaintes des Espagnols opprimés depuis longtems par de véritables pirateries, des persécutions, & des violences atroces. Mais nous voici dans le cas de ne plus tolérer ni dissimuler ces faits. Entre le grand nombre de ceux qui crient vengeance, on en rapportera quelques-uns qui sont hors de toute contestation, à cause de leur notorieté, & qui ont été pleinement prouvés en justice, afin de faire connoître évidemment

ment ce que l'Eſpagne a ſouffert, dans l'unique intention de n'en point venir aux extrémités de la Guerre. 1739.

Dans les Années 1716 & 1717, deux Capitaines, Culhbert & Archer, dont l'un montoit le Pompey Galley, & l'autre le Brigantin la Fortune, ayant commiſſion du Roi Britannique, allèrent à la côte de la Floride, repêcher tout ce qu'ils pourroient des Gallions qui avoient fait naufrage en cette rade, & s'étant joints aux Anglois de la Jamaïque, qui s'y trouvoient déja pour exercer la même violence, non ſeulement ils chaſſèrent à main armée les Eſpagnols, qui ſous les aſſurances de la paix & ſur le juſte droit de leur Souverain ſur ces Capitaux, travailloient à tirer à terre ce qui appartenoit à Sa Majeſté, mais même ils y débarquèrent au nombre de ſix-cens hommes, & y ayant maſſacré trente hommes des ſix-vingt qui gardoient ce qu'on avoit déja ſauvé de la mer, ils emportèrent autour de quatre cens mille piaſtres, ſans autre détour, ni prétexte, que celui de leur avidité, qui même n'étant pas encore aſſouvie par une ſomme ſi exorbitante, les engagea en retournant à la Jamaïque, à s'emparer de deux bâtimens qui portoient du Cacao, de la Cochenille, & de l'argent monnoyé, pour la valeur de plus de trente mille piaſtres; comme s'il leur étoit permis d'éxécuter tout ce qu'ils s'aviſent de trouver avantageux & conforme à leur volonté.

Ce qui arriva en 1722 n'eſt ni moins étrange, ni moins violent. Les Anglois s'emparèrent d'un bâtiment de Porto-Rico, qui avoit Patente du Gouverneur de cette place, & l'ayant mené à la Jamaïque, ſans lui ſuppoſer aucun défaut que d'être Garde-côte, par une réſolution inouie, ils pendirent quarante-trois hommes de l'Equipage, & pour autoriſer ce procédé, ils publièrent que le Gouverneur étoit auſſi pendable qu'eux; nouvelle loi qu'inventa la fraude pour colorer une action tirannique; loi qui juſqu'alors n'avoit point encore été impoſée par aucune Nation de celles que nous ſavons qui obſervent les préceptes de la Nature & de l'Equité.

Cet exemple barbare de traiter les Eſpagnols en pleine paix, dans une Colonie telle que la Jamaïque, avec plus d'inhumanité qu'on ne feroit les Ennemis les plus déteſtables, fut ſuivi par un Capitaine Anglois, de ceux qui infeſtent nos côtes, autant par le Commerce illicite, que par leurs impiétés. Il attira à bord de ſon Navire, ſous prétexte de Commerce, deux Eſpagnols d'une diſtinction particulière, & ſe figurant qu'il tireroit plus de profit de leurs perſonnes que de ſa traite, il les arrêta, & pour les réduire à lui payer la rançon qu'il exigeoit d'eux, les laiſſa deux jours ſans leur donner de nourriture. Voyant que par le martire de la faim il n'obtenoit pas ce qu'il ſouhaitoit, il coupa à l'un des deux les oreilles & le nez, & lui tenant le poignard ſur l'eſtomac, le força de les manger; Action atroce dont le ſouvenir fait horreur; il n'eſt pas beſoin de réfléxion pour en concevoir toute l'indignation qu'elle mérite.

Avant que la Guerre fût déclarée en 1727, un Anglois, pouſſé ſans doute

1739. par l'esprit de haine & d'aigreur qui anime la Nation Britannique contre l'Espagnole, & principalement en Amérique, se mit sur un Vaisseau de l'Assiento, pour suborner les Nègres de la Havana, & les exciter au plus terrible soulevement, en leur offrant pour recompense la liberté, si, s'unissant pour l'éxécrable perfidie qu'il leur conseilloit, ils saccageoient cette Colonie & en égorgeoient les Habitans: projet si scélérat, qu'il paroîtroit incroyable, si la notorieté & les témoignages qui le confirment, n'en démontroient pas la certitude.

Les Anglois ont pourtant mis en usage des moyens encore plus criminels pour intimider les Espagnols, afin qu'ils n'osassent plus s'opposer à leur contrebande perpétuelle: ils ont été jusqu'à les vendre comme Esclaves en diverses fois, en des lieux éloignés, afin que ceux qui auroient pu les réclamer, ne pussent être informés de leur misérable destinée; & même en d'autres parages, où les conduisoit par accident l'aveuglement de leur faute, afin qu'un procedé si énorme ne demeurât point caché: ainsi qu'il arriva l'an 1725, dans l'Isle de Madère, où ils conduisirent huit Infortunés, de quoi le Consul d'Espagne, qui y réside, donna avis, & notre Ambassadeur à Lisbonne demanda au Roi de Portugal leur liberté.

Si les Anglois pouvoient alléguer de pareils griefs, & d'autres que l'on passe sous silence; il est certain qu'ils justifieroient leur Déclaration de Guerre. Mais les prises qu'on a faites sur ceux qui faisoient la contrebande (vérité reconnue de leurs auteurs mêmes, qui avouent que ce trafic leur vaut six millions de revenu) & la force qu'on oppose à ceux qui entreprennent à main armée de proteger leurs introductions frauduleuses, ne méritent pas les termes injurieux dont on se sert pour les exprimer, ni ne suffisent point pour donner lieu à tout le fracas qu'on en fait. Bien au contraire, l'Angleterre devroit elle-même appuyer cette conduite, comme étant obligée par l'Article VIII du Traité d'Utrecht, à garantir les Loix fondamentales du Royaume, qui interdisent aux étrangers l'Entrée & le Commerce dans nos Mers & Domaines de l'Amérique. Les Anglois ont-ils par avanture quelque accord, pour que les Espagnols leur laissent les côtes à l'abandon, & les Golphes sans personne qui les garde, afin que leurs Vaisseaux, comme des Essains d'abeilles, y aillent librement & sans obstacle recueillir le suc que l'on tire des mines? Non: il n'y a aucun Traité qui le permette, & le Droit des Gens qu'ils affectent tant de réclamer, ne souffre point une si énorme extension. A-t-on vu les Espagnols aller au mépris de ce que la Paix a de plus sacré, infester les Colonies Britanniques, en inonder les Plantations d'un Commerce clandestin, ni en enlever les denrées, ou les biens des Habitans? Sur quoi donc ces plaintes sont-elles fondées? On ne peut avec justice leur imputer une conduite si flêtrissante, puisque toutes les fois que dans les prises faites par les Garde-côtes, on a reconnu qu'il manquoit quelque chose de ce qui étoit requis pour leur validité, on a ordonné qu'elles seroient rendues aux proprietaires; d'où il résulte, que tout ce qui est arrivé en Amérique, vient de la licence effrénée

des

des Anglois, & non d'aucune offenſe que leur ayent faite les Eſpa- 1739.
gnols.

Un autre motif que le Roi Britannique fait valoir dans ſon Manifeſte & dans ſa Déclaration de Guerre, ſe tire de la Liberté abſolue de la Navigation dans les Mers de l'Amérique, en ſuppoſant que les Eſpagnols ont été les prémiers à faire naître cette diſpute, & en omettant de dire, que ce furent les Plénipotentiaires Anglois qui commencèrent à la mettre ſur le tapis dans les Conférences qui ſe tinrent à Madrid, en vertu de la Convention du 14 Janvier. Il n'eſt pas à propos de rebattre ici cette queſtion, ce ſeroit faire de cet écrit un plaidoyé; mais auſſi il eſt indiſpenſablement néceſſaire, pour deſabuſer l'Europe, de déclarer que les Prétentions de Sa Majeſté ne s'écartent pas d'un ſeul iota du ſens littéral du même Traité de 1670 que le Roi Britannique prétend avoir été enfraint par cette Couronne, & qu'il en réſulte de deux choſes l'une; ou que dans les Mers de l'Amérique la Navigation eſt, à peu de différence près, auſſi libre qu'elle l'eſt dans celles de l'Europe, ou que ce qui fut propoſé par les Plénipotentiaires Anglois dans la Conférence du 25 Juin, détruit la lettre & l'eſprit de ce Traité, & du VIII Article de celui d'Utrecht que l'on a cité ci-deſſus; & afin que le Public ſoit en état d'en juger, en attendant que les armes en décident, on mettra ici leur Mémoire de mot à mot. Quiconque l'éxaminera & le peſera ſans prévention, reconnoîtra aiſément, qui ſont ceux qui ont fait des demandes arbitraires & illimitées, ſans égard pour les Traités & pour les Engagemens; & qui ſont ceux qui ſe ſont conformés aux uns & aux autres avec une ſcrupuleuſe éxactitude.

„ En conſéquence de la réſolution priſe par les Plénipotentiaires reſpectifs „ dans la Conférence tenue le 17 de ce mois, ceux de Sa Majeſté s'attacheront uniquement dans ce Mémoire à ce qui concerne la Navigation „ dans les Mers de l'Amérique; & comme on a reconnu de part & d'autre „ dans le préambule de la Convention, que la viſite, la recherche, la priſe „ des Vaiſſeaux, la ſaiſie des effets, &c. depuis quelques années en ça ont „ donné lieu à de très grands différends entre les deux Couronnes de la „ Grande Brétagne, & que par le prémier Article de ladite Convention, „ il a été ſtipulé que l'on nommeroit de part & d'autre des Plénipotentiaires pour trouver le moyen de prévenir de ſemblables motifs de plaintes „ à l'avenir, & d'écarter abſolument pour toujours tout ce qui y pourroit „ donner occaſion, les Plénipotentiaires de Sa Majeſté pour remplir en ce „ qui dépend d'eux, les obligations que leur impoſe l'emploi qui leur a été „ confié, & ſe conformer aux intentions de leur Souverain, à ſavoir de „ maintenir l'ancienne amitié ſi déſirable, & ſi néceſſaire pour l'intérêt réciproque des deux Nations, en prévenant une fois pour toutes les injuſtes pillages, priſes, & ſaiſies des Vaiſſeaux, & effets appartenans aux „ Sujets de Sa Majeſté en Amérique; comme auſſi toutes les cruautés qu'on „ a éxercées à l'égard de leurs perſonnes; propoſent que dans le Traité à „ faire, il ſoit déclaré & reglé, que comme par le XV Article du Traité

1739. „ de 1670, il a été ſtipulé ce qui ſuit ". *Ce Traité ne dérogera en rien à aucune prééminence, droit, ou Seigneurie de l'un ou de l'autre des Alliés, dans les Mers, Détroits, ou eaux douces de l'Amérique, & ils les auront & retiendront en la manière auſſi ample & auſſi entière qu'ils peuvent leur appartenir de droit; & il doit toujours être entendu que la liberté de Navigation ne doit être troublée en aucune façon, quand il n'y aura eu rien de commis, ni prévariqué contre le ſens naturel & la diſpoſition de ces Articles.*

„ Pour expliquer plus clairement cet Article, & aſſurer d'autant mieux „ la liberté de la Navigation, il a été accordé & déclaré, qu'il n'eſt, ni ne „ ſera en aucune ſorte permis à aucun Vaiſſeau de Guerre appartenant à l'u„ ne ou à l'autre des deux Puiſſances, ou à aucun Armateur, muni de pou„ voirs ou de commiſſion de l'un ou de l'autre des deux Souverains con„ tractans, ou de la part d'aucun Gouverneur ou autre Officier autoriſé de „ l'une ou de l'autre part, à donner des commiſſions, ou enfin à aucun „ Vaiſſeau ou Navire appartenant à l'une ou à l'autre des deux Nations, de „ détenir, arrêter, viſiter, ou examiner en mer les Vaiſſeaux ou Navires „ appartenans aux Sujets des deux Nations reſpectives dans les Mers de l'A„ mérique, par quelque motif, ou ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

„ Que de plus il ſoit arrêté, que s'il arrivoit qu'un Vaiſſeau, autoriſé „ par l'une ou par l'autre des deux Couronnes, pour empêcher le Commer„ ce clandeſtin, ou employé pour quelque autre deſſein que ce puiſſe être, „ ou ayant commiſſion de la part d'un Gouverneur, ſoit Anglois, ſoit Eſ„ pagnol, dans les Indes, vînt à arrêter, détenir, viſiter, ou éxaminer „ quelque Vaiſſeau ou Navire, ſoit qu'il apprtienne aux Sujets de l'une ou „ de l'autre des deux Couronnes, dans les Mers de l'Amérique, on fera „ reſtitution entière de tous ces Vaiſſeaux & effets, comme auſſi une am„ ple réparation de tous les dommages ſoufferts. Et que le Capitaine ou „ Commandant qui aura commis une pareille violence, ſera privé de ſa „ Commiſſion, ſans pouvoir jamais être employé dans le ſervice maritime „ de la Couronne dont il ſera ſujet. Et que s'il paroiſſoit par des preuves „ authentiques qu'aucun Gouverneur, ſoit Anglois, ſoit Eſpagnol, en A„ mérique, eût accordé des pouvoirs ou Commiſſions à aucun Armateur, „ pour attaquer, arrêter, détenir, viſiter, ou éxaminer en mer les Vaiſ„ ſeaux de part ou d'autre, un tel Gouverneur ſera deſtitué de ſon Em„ ploi, & ne ſera jamais employé au ſervice de la Couronne dont il ſera „ ſujet.

„ Ces propoſitions ſont ſi conformes à l'eſprit & à la lettre du Traité de „ 1670, reconnu de part & d'autre pour la règle ſuivant laquelle ſe doivent „ décider toutes les diſputes qui regardent l'Amérique, qu'on ne peut dou„ ter que les Plénipotentiaires de Sa Majeſté Catholique ne ſoient convain„ cus qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus raiſonnable, ni de plus propre „ à prévenir tous les inconvéniens dont on s'eſt plaint par le paſſé, que ce „ qu'on vient de propoſer ſur la matière dont il s'agit. Fait à Madrid le „ 25 Juin 1739 ".

Le

Le Roi Britannique avance auſſi pour motif de guerre, l'augmentation 1739.
des droits ſur les Marchandiſes de ſes Sujets, & quoiqu'il ne ſoit pas néceſſaire de s'étendre davantage ſur cette matière, après que l'Angléterre elle-même a reconnu dans ſes propres Traités, & particulièrement dans celui de 1667, avec le Roi de Dannemarc touchant les droits du paſſage du Sund, que c'eſt une ſuite de la Souveraineté; on s'en rapporte encore aux Actes de ſon Parlement ſur l'éclairciſſement de cette plainte; & quand on y aura vu les innovations qui s'y ſont faites en tous tems, on reconnoîtra, ou que cette prérogative manque également aux deux Rois, ou, s'ils l'ont en effet, on ſera convaincu que le prétexte eſt mandié & frivole; ou bien, il en réſultera que de même que l'Angléterre a quelquefois entrepris de s'arroger le Domaine de la Mer Britannique, ſans autre raiſon que parce que ce nom lui a été caſuellement donné, elle prétend aujourdhui entre les autres Souverains, des prérogatives & des Exemptions qui n'ont point d'autre fondement que ſon orgueil & ſa fantaiſie.

Que l'on pèſe également ce motif de la guerre, d'avoir publié les Répréſailles dans ces Royaumes, & d'en être venu à l'éxécution, ſans fixer de terme, étant un fait notoire que le Roi Britannique les publia le prémier le 10 (21) de Juillet, qu'immédiatement après on arrêta en Angléterre trois Navires Biſcayens, nonobſtant les plaintes des intéreſſés, & que les Vaiſſeaux de l'Amiral Haddock, placés aux Caps de Ste. Marie & de St. Vincent, en prirent d'autres; on ne voit pas quelle obligation lie Sa Majeſté, qui ne releve en rien du Roi Britannique, ni en vertu de quel privilége, les Répréſailles permiſes à Londres, deviennent criminelles à Madrid.

Il eſt ſi ſouvent déclamé contre les infractions des Traités dans ladite Déclaration de Guerre, qu'il n'eſt plus poſſible de paſſer ſous ſilence l'injuſtice de quantité d'infractions commiſes par les Anglois, afin que l'on connoiſſe que les Eſpagnols ont de plus juſtes motifs & ſont mieux fondés à s'en plaindre, particulièrement depuis le Traité d'Utrecht en 1713, puiſque les Anglois s'étant obligés par l'Article XV à conſerver en leur entier les droits qu'avoient ſur la pêche de la morue, en Terre neuve, les Biſcayens & autres Peuples Sujets de cette Couronne & par l'Article II du Traité de 1721 à donner les ordres que l'on demandoit pour l'éxécution de cette promeſſe; ceux-ci ne laiſſent pas encore aujourdhui d'être dépouillés d'un droit qui leur appartient ſi légitimement. Il en a été de même du X Article du Traité d'Utrecht. L'Angléterre s'y eſt engagée à ne donner à Gibraltar ni aſile ni entrée aux Vaiſſeaux de guerre des Maures, & non ſeulement elle a fait tout le contraire, au très grand préjudice de Sa Majeſté & de ſes Sujets, mais même les Maures venant à être pourſuivis par les Eſpagnols, ſe ſont mis à couvert & en ſureté ſous le canon de cette Place, pour retourner enſuite plus facilement, à cauſe de la proximité, inſulter les Côtes & troubler le Commerce.

On eſt pareillement contrevenu à ce même Article par des prétentions d'extention qui durent encore, malgré les limites qui y ſont marquées; & ainſi

1739. après que cette Place a été cedée ſans *aucune juridiction territoriale, & ſans aucune communication ouverte avec la contrée circonvoiſine du côté de la terre*, ils ont prétendu qu'on y devoit comprendre toute ſa dépendance juſqu'à la portée de canon; & quoiqu'en 1728, on convint de laiſſer réciproquement ſans poſſeſſion les poſtes ſur leſquels rouloit la diſpute, ſavoir, l'un vis-à-vis de la Tour du Génois, un autre près de la montagne au-deſſous du Paſtelillo; un autre à l'Orient, un peu ſéparé de la montagne & à peu de diſtance de la Tour du Diable; ils n'ont pas laiſſé de s'en emparer depuis, ſans attendre la déciſion ni conſidérer l'injuſtice & la grieveté de cette invaſion. Ce n'eſt pas la ſeule démarche artificieuſe que l'on a éprouvée de leur part au ſujet de ce cette Place. Le Feu Roi d'Angléterre, Géorge I, en ayant promis la reſtitution à Sa Majeſté par ſa Lettre du 1 (12) de Juin 1721, quoique cette promeſſe eût été un moyen conditionel de conclure le Traité qui ſe négocioit alors, & que l'on ſigna à Madrid le 13 du même mois, on ne l'accomplit point, comme la juſtice le demandoit. On ne gagna rien par les inſtances, ni par les demandes réïtérées. Voici une Traduction de cette Lettre, pour ne laiſſer aucun doute ſur ce fait.

MONSEIGNEUR MON FRERE,

J'ai appris avec une extrême ſatisfaction par mon Ambaſſadeur en votre Cour, que Votre Majeſté eſt enfin dans la réſolution de lever les obſtacles qui depuis quelque tems ont différé l'entier accompliſſement de notre union; & attendu que par la confiance que Votre Majeſté me marque, je puis compter comme rétablis les Traités ſur leſquels il y a eu diſpute entre nous, & que par conſéquent on aura expliqué les Inſtrumens néceſſaires au Commerce de mes Sujets, je ne diffère point à aſſurer Votre Majeſté de ma prompitude à y ſatisfaire, pour ce qui regarde la reſtitution de Gibraltar, lui promettant que je me ſervirai de la prémière occaſion favorable, pour regler cet Article de concert avec mon Parlement.

On a également éludé l'Article VIII du Traité d'Utrecht par rapport aux bornes en Amérique, nonobſtant les Ordres promis dans le ſecond article du Traité de 1721; & de même en l'année 1724, après des inſtances réïtérées ſur la démolition du Fort de la Tamaya, bâti par les Anglois, ſur un terrain qui appartient inconteſtablement à Sa Majeſté, & après être convenu que le Gouverneur de la Floride & celui de la Caroline ſe communiqueroient les Ordres pour terminer cette diſpute; le prémier ayant envoyé un Officier avec vingt-cinq Hommes, & les Copies des Ordres envoyés d'Angléterre, on les deſarma, on les enferma dans le Fort, & trois jours après on les mena à la Caroline, où ils ſouffrirent la plus rigoureuſe & la plus indécente priſon.

On éprouva la même mauvaiſe foi l'an 1735. Le Miniſtère Britannique aſſura Don Thomas Giraldino, Miniſtre Plénipotentiaire de Sa Majeſté à Lon-

Londres, que le Sieur Jaques Ogletorpe, deſtiné pour la Caroline, étoit 1739.
chargé d'en régler les limites de concert avec le Gouverneur de la Floride. Il fit bien voir, à ſon arrivée, qu'il en avoit de tout contraires, puiſqu'ils lui enjoignoient de peupler tout ce qui n'étoit pas encore occupé. Pour s'en aquiter, il commença d'abord par commettre divers actes d'hoſtilité, juſqu'à ſe préſenter avec des gens armés à la vue du Fort de St. Auguſtin. Cette action s'accorde bien avec la Patente que donna le Roi Britannique le 9 (20) de Juin 1732, dans laquelle il diſpoſe des Domaines du même Continent, & même de la Mer, en accordant à la Compagnie formée pour établir une Colonie dans la Géorgie, tout ce qui n'avoit pas été antérieurement occupé par les Sujets de l'Angleterre: Ceſſion diamétralement contraire à l'Article VIII du Traité de 1670, qui exclut de ſon droit tout ce qu'elle n'avoit pas, ni ne poſſédoit en ce tems-là: On ne doit pas néanmoins s'étonner de ce Deſpotiſme, puiſqu'entre autres uſurpations contre leſquelles l'Eſpagne a plus d'une fois reclamé, on ne juſtifie pas mieux la coupe du Bois de Campeche que les Anglois défendent par la force & non point par la raiſon, juſqu'à avoir ruiné par trois Sièges différens l'infortuné peuple de Baccalar, parce qu'il ſoutenoit fidèlement les juſtes droits de Sa Majeſté & s'oppoſoit à la continuation de ce délit.

Le Roi Britannique allègue pareillement comme un motif de guerre, que Sa Majeſté n'a point payé au terme fixé, qui étoit le 5 Juin, les 95000 Livres ſterlings ſtipulées pour Solde des Prétentions réciproques au ſujet des priſes, & qu'ainſi on a manifeſtement violé la Convention; & comme en publiant les Répréſailles en Eſpagne, on déclara l'importante raiſon qu'on avoit eu de n'y pas ſatisfaire, le Roi Britannique ajoute, que ce n'eſt ſeulement qu'un coloris, & des prétentions deſtituées de tout fondement; moyen aiſé pour ſe tirer d'embarras ſans conteſtation, mais qui laiſſe en toute ſa force & vigueur ce que Sa Majeſté a déclaré; & ainſi l'Europe ne doutera point, pour peu qu'elle réfléchiſſe, que l'on n'ait agi ici de bonne foi, & que ſi l'Angleterre en eût fait de même, tout auroit été reglé & accompli ſur le pied & au niveau de la Convention. Le deſarmement des Eſcadres, auſſitôt qu'elle eut été ratifiée à Londres, l'expédition des Ordres pour la Caroline, l'inſtruction des Plénipotentiaires ſans délai, ne ſont autre choſe qu'un témoignage bien clair de la ſincérité avec laquelle on procédoit: ces faits ne peuvent être niés, ni ne ſont ſuſceptibles d'interprétation. Qu'au moins les Anglois nous diſent, s'il eſt bien vraiſemblable, & ſi la politique la moins défiante permet qu'on déſarme à la fin d'une diſpute qui a obligé de prendre les armes, dans le même tems que l'on penſe à y revenir, comme on l'inſinue. Ils ne diront pas qu'oui, mais leurs opérations le diront pour eux. Leur conduite contraire à celle qu'on vient de rapporter, prouve d'une manière convaincante, que l'Angleterre n'a jamais penſé à accomplir ſa promeſſe, & à préſent elle ſonge auſſi peu à diſſimuler ſa mauvaiſe conduite.

La prémière marque qu'elle donna de ſes ſiniſtres intentions, fut le ſéjour

des

1739. des Eſcadres de l'Amiral Haddock dans ces Mers, après que la Convention eut été ſignée & ratifiée; car quoiqu'il n'y fût pas inſéré en termes exprès qu'elles ſe retireroient; entrer en amitié avec les mêmes préparatifs dont la colère ſe ſert pour menacer de la guerre, ne marquoit pas que l'on fût ſincèrement bien intentionné; à quoi il faut ajouter la lenteur avec laquelle le Miniſtère Anglois éxécutoit ce dont on étoit convenu. Elle étoit ſi grande, que le 27 Mars les ordres pour la Caroline n'étoient point encore expédiés, comme il réſulte d'un Ecrit du Duc de Newcaſtle de même date.

L'intention de l'Angleterre ſe prouve encore davantage par les trois Mémoires que ſon Miniſtre Plénipotentiaire en cette Cour, Mr. Benjamin Keene, préſenta le 17 Avril. Dans l'un il répétoit ce qu'il avoit demandé dans un autre du 19 Février; ſavoir, qu'on expédiât des Ordres aux Gardes-Côtes de l'Amérique, pour leur enjoindre de diſcontinuer leurs déprédations & leurs violences tant que dureroient les Conférences; & comme on lui répondit le 24 du même mois: *Qu'on ne leur avoit jamais ordonné de les commettre, ni manqué juſqu'alors d'y remédier quand elles avoient été vérifiées, & que Sa Majeſté auroit ſoin de maintenir la bonne harmonie qu'on venoit d'aſſurer entre les deux Nations, ſans permettre que ſes Sujets fiſſent rien au delà de ce qui eſt juſte pour la ſureté de ſes Domaines & de leur Commerce*: Ce Miniſtre répéta ſes inſtances au nom du Roi Britannique, demandant: Que ces aſſurances pouvant être interprétées, & donner lieu par conſéquent à des ſubterfuges de la part des Gouverneurs & autres Officiers des Indes, on envoyât d'abord des Ordres clairs & précis pour mettre entièrement fin à toutes les violences commiſes juſqu'alors, & afin que les Sujets de l'Angleterre puſſent, durant le tems des Conférences, jouïr ſans trouble ni empêchement de la libre Navigation dans les Mers de l'Amérique, comme elle leur appartient par les Traités & par le Droit des Gens.

Cette répétition des Mémoires & les Clauſes de celui du 17 Avril qu'on vient de traduire, ſont un indice véhément qui prouve que le Roi Britannique ſoupçonnant que de différer les points en diſpute juſqu'aux Conférences, ce ſeroit hazarder le coup de main que l'on ſouhaitoit de faire ſur les Aſſogues, les Vaiſſeaux de Buenos Ayres, les Gallions, ou la Flotille, ou que ſi on laiſſoit recueillir tous ces Effets, l'éxécution de ſes idées en deviendroit plus difficile, ſe hâta d'inſinuer ſes Prétentions, pour avoir, en cas qu'on les lui conteſtât, un prétexte de faire ce qu'il a fait effectivement depuis.

Cette penſée eſt fortifiée par une autre des trois Mémoires du 17 Avril, qui eſt auſſi une répétition d'un de ceux du 19 Février, dans lequel on demandoit la reſtitution du Navire la Sarah, Capitaine Jaſon Vaugham, pris le 29 Janvier 1738, puiſque, malgré l'aſſurance qu'on donnoit dans la réponſe du 16 Mars, qu'auſſitôt que les Actes auroient été envoyés, on les remettroit aux Plénipotentiaires pour les éxaminer & en décider, en vertu de ce qui avoit été arrêté en dernier lieu; la Cour Britannique n'eut point d'égard pour un procédé ſi juſte, ni pour le ſecond Article ſéparé de la Conven-

vention, dans lequel, en parlant des évènemens postérieurs au 10 de Décembre de 1737, comme l'est celui-ci, il est dit: Que *la Décision* du Cas ou *des Cas qui peuvent arriver ainsi, afin d'ôter tout prétexte de discorde, doit être renvoyée aux Plénipotentiaires, pour être déterminée par eux suivant les Traités.* Elle recommença par de nouvelles instances à crier après la restitution, cherchant à s'attirer par le mépris de la Convention une réponse moins modérée que la prémière, pour s'en servir à colorer les insultes préméditées. 1739.

Mais ce qui fait voir à plein la dissimulation de sa conduite, c'est le dernier des Mémoires du 17 Avril, dans lequel le Ministre Britannique insista de nouveau sur l'éclaircissement des Cédules accordées par Sa Majesté à la Compagnie de l'Assiento pour la restitution des Effets saisis en Représailles, & demanda que l'on convînt d'un compte arrêté pour le montant de ce qu'elle suppose lui être dû, avant que de payer les 68000 Livres Sterlings qu'elle doit à Sa Majesté pour un compte liquide du Droit des Esclaves, & des profits du Vaisseau la Royale Caroline; & comme ce point demande un plus long éxamen, avant que d'en tirer la conséquence du dessein caché que l'on va prouver, on est forcé de s'étendre sur les circonstances qui précédèrent la Convention, & de revenir au Mémoire dont il a été parlé.

Pour convaincre entièrement, que la Prétention refusée à la Compagnie par rapport aux Représailles, ne peut justifier la conduite que le Ministre Britannique découvre dans ce Mémoire, il suffit de la réfléxion que présente l'Article III de la même Convention avec un léger souvenir de ce qui précéda & y donna lieu. Après que l'on fut convenu de la somme que Sa Majesté devoit pour l'acquit des dettes que la Nation Angloise demandoit à cette Couronne sous le titre de Représailles, elle prétendit aussi qu'on reglât une somme pour le montant de ce que la Compagnie supposoit lui être dû sous le même titre, Sa Majesté ne le voulut point, & moins encore que l'on confondît, comme la Compagnie le sollicitoit, sa prétendue dette avec la dette indisputable & reconnue de 68000 Livres Sterlings: & le Ministère Britannique voyant la justice de l'un & de l'autre refus, signa la Convention sans insister sur cette circonstance, & il s'en désista si bien, que connoissant combien les prétentions de la Compagnie étoient mal fondées, il consentit à la Déclaration suivante, comme un fondement & une base nécessaire & invariable de la Convention.

„ Don Sébastien de la Quadra, Conseiller & Prémier Sécrétaire d'Etat,
„ de Sa Majesté Catholique & son Ministre Plénipotentiaire pour la Con-
„ vention qu'on négocie actuellement avec le Roi de la Grande Brétagne,
„ déclare par ordre de son Souverain, en conséquence des Conférences réi-
„ térées tenues avec Mr. Keene, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté
„ Britannique, & après être convenu que la présente Déclaration sera fai-
„ te, comme l'unique moyen de surmonter tant de difficultés débatues, &
„ afin de pouvoir procéder à la Signature de ladite Convention, que Sa

1739. „ Majeſté Catholique ſe reſerve en entier le Droit de pouvoir ſuſpendre l'Aſ-
„ ſiento des Nègres, & d'expédier les Ordres pour l'exécution de cette ſuſ-
„ penſion, au cas que la Compagnie ne ſe ſoumette pas à payer dans un
„ terme court les 68000 Livres Sterlings qu'elle a reconnu devoir ſur les
„ Droits des Nègres, ſelon le Règlement de 25 D. per Dollar & ſur le pro-
„ fit du Vaiſſeau la Royale Caroline: Il déclare pareillement, que ſous la
„ validité & la force de la préſente Proteſtation & non autrement, on pour-
„ ra procéder à la ſignature de la ſuſdite Convention, & en conſéquence
„ de cette condition ſpéciale qui ne pourra être éludée, ſous quelque prétex-
„ te que ce puiſſe être, Sa Majeſté Catholique s'y eſt déterminée. Fait au
„ Pardo le 10 Janvier 1739".

On peut à préſent conclure dans quel eſprit l'Angleterre faiſoit naître ces diſputes, qu'elle reconnut être inſoutenables, lorſqu'elle ſigna la Convention; mais on le voit encore mieux dans un autre Mémoire du 4 Juin lorſque levant déja le maſque, on nia que le Roi eût pouvoir de ſuſpendre l'Aſſiento, ce qui étoit la même choſe que ſe moquer de la Declaration & de ce dont on étoit convenu, pour mettre Sa Majeſté dans la néceſſité d'une rupture, & pour couvrir ce que l'on avoit en vue par des moyens ſi obliques, ſans paroître violer ſi viſiblement la bonne foi.

Si ſon idée ne paroit pas encore bien à découvert, pour achever de la montrer entièrement, il ne faut qu'ajouter les Dépoſitions envoyées en dernier lieu de la Havane, & faites par les matelots de l'Eſcadre de l'Amiral Brouwn, pris dans le voiſinage de Baya Honda. Ils déclarent que le 10 ou le 12 Juillet, un Paquebot arriva à la Jamaïque avec la nouvelle que la Guerre étoit déclarée, & avec les Ordres de traiter les Eſpagnols en ennemis; en conſéquence de quoi ils ſortirent le 21 pour les éxécuter. Ils avoient déja pris, auſſitôt que le Paquebot fut arrivé, une Galliote qui venoit de Cuba avec dix mille piaſtres. Il ne paroît pas qu'avec ce fait on puiſſe à préſent douter de tout ce qui a été dit précédemment; puiſque les Répréſailles ne ſe publièrent à Londres que le 21 de Juillet; & il faut à toute force que le Paquebot pour arriver le 10 ou le 12 du même mois à la Jamaïque, fût parti d'Angléterre à la fin de Mai au plus tard, & que la réſolution de l'expédier eût été priſe avant ce terme, & par conſéquent environ deux mois avant la rupture des Conférences. Il en réſulte invinciblement, que la Cour Britannique n'a point obſervé la droiture & la bonne foi preſcrites par la Convention; qu'elle n'a jamais ſongé à l'accomplir; mais que ſon but a été d'endormir Sa Majeſté, pour éclater dans une conjoncture favorable à l'accompliſſement de ſes projets ci-deſſus mentionnés. Sa Majeſté s'apperçut d'avance de ces deſſeins & voulut les rendre inutiles en diſſimulant, & en ſe contentant de faire connoître le déſir ſincère qu'elle avoit de ſe conformer à ce dont on étoit convenu. C'eſt ce que prouve la modération qui règne dans les réponſes qui furent faites aux Mémoires mentionnés; ce qu'inſinua le Marquis de Villarias, Prémier Sécrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères à Mr. Benjamin Keene au mois d'Avril, ce qui

eſt

eſt dit dans la Déclaration des Répréſailles, & beaucoup plus ce que déclarèrent les Plénipotentiaires Eſpagnols aux Anglois dans la Conférence du 15 Mai. Le voici en propos termes. 1739.

„ Le Roi notre Maître nous ordonne de faire ſavoir à V. SS. qu'il eſt „ fort ſurprenant que depuis qu'on a envoyé les Ordres à l'Amiral Haddock „ pour s'en retourner en Angléterre, auſſitôt après que la Convention a „ été ratifiée, on les ait revoqués, en lui commandant de demeurer dans „ la Méditerranée, ce qui fait connoître que Sa Majeſté Britannique a chan- „ gé d'intention, & que ſi ſon prémier deſſein étoit de ſuivre ce dont on „ étoit convenu, il s'enſuit naturellement que le ſecond y eſt oppoſé. C'eſt „ pourquoi Sa Majeſté regarde ces Ordres comme entièrement contraires à „ l'ancienne amitié qui vient d'être renouvellée entre les deux Couronnes. „ Et que bien que Sa Majeſté croye la Déclaration faite par V. SS. au nom „ de leur Souverain, ſavoir, que ledit Amiral a ordre de ne pas faire la moin- „ dre offence, ni cauſer la moindre inquiétude à l'Eſpagne; on ne pourra „ néanmoins en perſuader le public, qui ne juge que ſur les apparences; & „ que quoique l'inutilité de ces moyens fût bien démontrée par la conſtance „ de Sa Majeſté à la vue des armemens de l'Angléterre; cependant la déli- „ cateſſe de ſon honneur ne lui permettoit pas de regarder le ſéjour de l'Eſ- „ cadre dans la Méditerranée, autrement que comme un obſtacle au but paci- „ fique des Conférences, & comme un incident qui rend impoſſible la con- „ cluſion des affaires qui s'y doivent traiter. Il n'eſt pas moins remarqua- „ ble qu'on ait ordonné d'équiper trois Vaiſſeaux pour renforcer l'Eſcadre „ qui eſt à la Jamaïque, car quoiqu'on donne pour prétexte, que ce n'eſt „ ſeulement qu'afin qu'il y ait dans cette Iſle aſſez de Vaiſſeaux pour eſcor- „ ter & protéger les Vaiſſeaux Marchands, cela n'eſt ni croyable, ni vrai- „ ſemblable, quand on voit que le 27 Mars, ſelon l'Ecrit du Duc de New- „ caſtle, daté du même jour, les Ordres n'étoient pas encore expédiés pour „ la Caroline, quoique les ratifications euſſent été échangées dès le 4 Fé- „ vrier. Quoique Sa Majeſté eût un juſte motif de ſuſpendre les Confére- „ ces, cependant, afin de faire voir ſon amour pour la paix, & la bonne „ foi avec laquelle elle remplit ſes engagemens, elle conſent qu'on ne les „ differe point. *Mais en même tems il eſt néceſſaire de déclarer, que l'An- „ gleterre ne doit point trouver étrange que les points en diſpute ſoient traités „ ſelon la juſtice la plus rigide, ſans que de la part de Sa Majeſté il puiſſe y „ avoir la moindre condeſcendance ni faveur, auſſi longtems que l'Eſcadre de „ l'Amiral Haddock ſe tiendra dans la Méditerranée; & en dernier lieu, „ que juſqu'à ce que cette Eſcadre ſe retire, & qu'on ordonne la même choſe „ à celles qui ſe trouvent en Amérique à cauſe des différends paſſés, il eſt con- „ ſéquent que Sa Majeſté ait de très puiſſantes raiſons de ne ſe point conformer „ entièrement à la Convention, parce que les démarches de l'Angléterre étant „ éloignées de la tranquilité ſtipulée, Sa Majeſté ne pourra continuer la fran- „ chiſe avec laquelle elle procède, ſi elle n'éprouve pas une bonne foi réciproque,*

1739. „ *que, & ſi elle ne voit mettre bas les armes, qui eſt le ſigne le plus convain-*
„ *quant de l'Amitié & de la paix.*

Les Plénipotentiaires Anglois ne demandèrent point copie de cet Acte, qui prouve ſi bien la droiture des intentions de Sa Majeſté, ce qui eſt une négligence bien remarquable, dont de ſi habiles gens n'étoient point capables; mais elle eſt bien conforme à l'Inſtruction qu'ils avoient, & à la mauvaiſe foi avec laquelle on négocioit. Et quoiqu'on le comprît bien ainſi dès lors, Sa Majeſté eſpéroit encore néanmoins, que la Cour Britannique changeroit de conduite, ſur la foi des aſſurances données à diverſes fois à Mr. Benjamin Keene par le Marquis de Villarias, à ſavoir, qu'auſſi-tôt que l'Eſcadre de l'Amiral Haddock ſe retireroit en Angléterre, on ſatisferoit immédiatement aux 95000 Livres Sterlings; mais quand on vit dans le Mémoire du 4 Juin, mentionné ci-deſſus, l'entrepriſe de défendre l'injuſte refus que faiſoit la Compagnie de payer les 68000 Livres Sterlings, l'Eſcadre de l'Amiral Haddock à Gibraltar, les lenteurs affectées des Plénipotentiaires Anglois pour ouvrir les Conférences; & après qu'elles furent commencées, leur entière indiſcrétion, & le renverſement du ſens littéral le plus clair des Traités pour établir leurs Prétentions, Sa Majeſté ne put ſe réſoudre à payer les 95000 Livres Sterlings ſtipulées dans la Convention, tant parce que le Roi Britannique l'ayant enfreinte, Sa Majeſté ne s'y croyoit pas obligée, que parce que c'eût été une condeſcendance blâmable & peu honorable, que de donner des armes à des ennemis preſque déclarés, ſans que rien dans leur conduite fît eſpérer que cette nouvelle bonté corrigeroit leur ambition démeſurée.

Ces faits étant poſés avec les conſéquences évidentes qui en dérivent, Sa Majeſté ne veut pas encore s'en prévaloir pour juſtifier les derniers actes qui ont été des ſuites de cette intrigue; car il eſt clair qu'on a publié les Repréſailles, parce qu'on les avoit publiées en Angléterre; on a déclaré la Guerre, parce que les Anglois l'avoient déclarée auparavant, conſiderant cette raiſon comme la meilleure pour n'être point reſponſable devant Dieu, ni devant les Hommes des funeſtes évènemens auxquels la fureur de la Guerre donne occaſion, & conſiderant que les motifs qui ont précédé ce dernier acte ont ceſſé de l'être depuis que par la Convention on étoit tombé d'accord de les ajuſter à l'amiable.

Ceci ſuppoſé, il eſt évident que le Roi Britannique, en les alléguant pour prétexte de la rupture, a tâché de déguiſer ſous ce voile la captieuſe irrégularité de ſes Sujets, & la néceſſité d'y condeſcendre; au-lieu que Sa Majeſté en ne ſe ſervant de tant de fondemens ſi puiſſans & ſi publics de ſa dernière détermination, que pour faire mieux éclater la vérité, a eu la ſage conduite de ne point tromper l'Europe pour la troubler, conduite directement contraire à celle de l'Angleterre.

1740. Après avoir expoſé d'une manière impartiale les prétentions & les griefs des

des deux Partis, nous allons entrer dans le détail des grands évènemens de l'Année 1740, qui ne préſente par-tout que cataſtrophes & révolutions. 1740.

Le prémier de ces évènemens eſt la mort du Pape Clément XII, arrivée le 6 de Février. Il étoit né le 7 d'Avril 1652, ſous le Pontificat d'Innocent X. Avant ſon élévation au Pontificat, il portoit le nom de Cardinal Lorenzo Corſini, étant de la Maiſon Corſini, de Florence. Il avoit été nommé au Cardinalat en 1706 par Clément XI, & il fut élu Pape le 12 Juillet 1730. Ce Pontife règna avec beaucoup de ſageſſe & de modération.

Après la mort de ce Pontife, la diſcorde ſe mit dans le Conclave, qui ſe trouva diviſé par différentes factions. Les intrigues y furent pouſſées fort loin, & on y cabala publiquement; mais enfin le ſort tomba ſur le Cardinal Proſper Lambertini, qui fut élu Pape le 17 d'Aout.

Ce Prélat étoit né a Bologne le 31 Mars 1675. Il fut nommé Cardinal du Titre de Sainte Croix de Jéruſalem le 30 Avril 1728 par Benoit XIII. Il étoit Archévêque de Bologne, & Membre de la Congrégation du St. Office. Il eſt d'une des plus illuſtres Maiſons de l'Etat Eccléſiaſtique, tant par ſon origine & ſon ancienneté, que par ſes alliances. Avant ſon élévation au Pontificat il étoit connu parmi les Savans par quelques Ouvrages de Théologie, & ſur-tout par un Traité *de la Canoniſation des Saints*. Il paſſoit pour habile dans le droit Canon, & avoit compoſé quelques Traités importans ſur cette matière, pour en abréger les procédures & lever les difficultés. Pendant qu'il fut Archévêque de Bologne, il s'y fit aimer par ſon humeur toujours gaie, & toujours affable. Il a commencé ſon règne par pluſieurs beaux réglemens, & ſur-tout par la réforme du Clergé & le retranchement des dépenſes ſuperflues, qui n'avoient pas peu contribué ſous les Papes précédens à épuiſer les Finances de la Chambre Apoſtolique.

La mort de Pape Clément XII fut ſuivie de celle du Roi de Pruſſe, Frédéric Guillaume, qui, après une aſſez longue maladie, mourut à Potzdam le 31 de Mai entre une & deux heures après midi, dans la 28 année de ſon règne.

Ce Prince étoit né le 4 d'Aout 1688. Il avoit épouſé le 28 de Novembre 1706, la Princeſſe Sophie Dorothée de Brunswic-Lunebourg, Sœur du Roi de la Grande Brétagne, dont il a laiſſé quatre fils & cinq filles. L'ainé de ces quatre Princes a épouſé le 12 Juin 1733, Elizabeth Chriſtine de Brunswic-Lunebourg-Wolffembuttel. Il prit les rênes du gouvernement immédiatement après la mort de ſon père.

Jamais Souverain n'a commencé ſon règne ſous de plus heureux auſpices. D'abord il défendit ſous peine de mort les enrolemens forcés, & abolit l'uſage d'enroler les enfans au berceau. Réſolu de n'accorder les Emplois qu'au mérite, il ſupprima toutes les ſurvivances de Charges & les expectatives pour poſſéder des fiefs. Ce qu'il recommanda à ſes Généraux eſt tout-à-fait digne d'un grand Prince. Il leur dit qu'en même tems qu'il leur recom-

1740. mandoit d'avoir la plus exacte attention à faire obſerver le bon ordre & la diſcipline parmi ſes Troupes, il les exhortoit auſſi à traiter avec douceur & avec bonté, non ſeulement tous les Officiers Subalternes, mais même les ſimples Soldats, & qu'il ſouhaitoit principalement, que dans les occaſions qui regardent le ſervice, ils s'abſtinſſent d'employer des paroles rudes ou des termes choquans, comme il en avoit été témoin quelquefois, avec beaucoup de déplaiſir. Ses ſentimens pour ſon Peuple n'éclatèrent pas moins dans les ordres qu'il donna aux Tribunaux. Il les chargea d'examiner, avec la plus ſcrupuleuſe attention, tous les différens objets qui ont beſoin de réforme ou de redreſſement. Il ſe ſervit de ces expreſſions remarquables: *Je veux, que dans toutes les choſes où mes intérêts particuliers ne s'accorderont pas avec l'intérêt public, ce ſoit toujours le dernier qui prévale.* Comme l'ordre de la Généroſité étoit devenu extrêmement commun, ce Prince en établit un autre, dont les marques ſont une Croix d'or, ſur laquelle on lit ces mots, *Pour le Mérite.* Une des prémières Démarches qui lui attira les applaudiſſemens de ſes Sujets & de toute l'Europe, c'eſt la manière avec laquelle il confirma ſon Mariage avec la Princeſſe de Brunſwic, qu'il n'avoit épouſée, que parce que le feu Roi le lui avoit ordonné. Comme ce Prince aime les Lettres & les Beaux Arts, il attire à ſa Cour divers Savans, ayant réſolu de former une Académie des Sciences ſur le modèle de celle de Paris.

Peu de tems après la mort du Roi de Pruſſe, on apprit celle de la Reine Douairière d'Eſpagne, Epouſe du Roi Charles II. Cette Princeſſe mourut à Guadalaxara le 16 de Juillet, après une longue & douloureuſe maladie. Elle ſe nommoit Marie-Anne de Neubourg, & étoit Fille de Philippe-Guillaume, Duc de Neubourg, devenu en 1685, Electeur Palatin, au défaut de la Branche Electorale de Simmern, & d'Eliſabeth-Amelie de Heſſe-Darmſtadt. Marie-Louïſe d'Orléans, prémière Femme du feu Roi Charles II, étant morte le 12 Février 1689, ce Monarque fit demander en mariage la Princeſſe Marie-Anne de Neubourg, qui fut épouſée à Neubourg au nom du Roi, par Henri-François, Comte de Mansfeld, Ambaſſadeur d'Eſpagne, & dont les Noces furent célébrées à Valladolid le 24 du mois de Mai de l'année ſuivante. Après la mort du feu Roi, la Reine Douairière ſe retira à Rome, & enſuite à Bayonne, où elle demeura juſqu'en 1738, que le Roi l'engagea à établir ſa Réſidence à Guadalaxara.

Encore une autre mort, qui a produit de grands changemens dans les affaires de l'Europe, c'eſt celle de l'Empereur Charles VI, laquelle fut bientôt ſuivie de celle de l'Imperatrice de Ruſſie; mais nous nous reſervons à parler de ces deux grands évènemens, lorſque nous aurons expoſé les ſuites du grand Différend & de la Guerre déclarée entre l'Eſpagne & l'Angleterre.

Cette Guerre ruineuſe pour les deux Nations, où l'Angleterre avoit cependant le plus à perdre, & où elle perdoit effectivement le plus, continuoit de part & d'autre avec beaucoup d'acharnement. Tandis que les Arma-

Armateurs Eſpagnols faiſoient tous les jours de nouvelles priſes, la Cour de Madrid, pour ruiner encore davantage le commerce des Anglois, fit publier une nouvelle ordonnance, laquelle portoit en ſubſtance: Que non ſeulement il ſeroit défendu d'introduire directement dans les Royaumes d'Eſpagne aucunes Denrées ou Manufactures, du crû ou des fabriques de la Grande Brétagne; mais que même on ne pourroit y en introduire qui auroient été tranſportées d'Angleterre dans d'autres Païs Amis, Alliés & Neutres, pour y être améliorées, teintes ou préparées; de manière que tout Commerce étant abſolument interdit entre les Sujets des Royaumes d'Eſpagne & ceux de la Grande Brétagne, il ne ſeroit permis à qui que ce fût d'y envoyer aucunes Marchandiſes, ni d'en faire venir, ſoit directement, ſoit par le Canal des Nations Amies, Alliées ou Neutres, ſous peine de mort & de confiſcation de Biens contre ceux qui y contreviendroient ou qui y prêteroient la main. Que cette punition auroit pareillement lieu à l'égard de ceux qui vendroient aux Anglois par Mer & par Terre, & qui tranſporteroient en Angleterre, à Gibraltar ou à Port-Mahon, des Marchandiſes ou Fruits d'Eſpagne ou des Indes; que pour cet effet toutes les Marchandiſes & Fruits qui ſeroient portés dans les Ports d'Eſpagne par des Eſpagnols ou par des Etrangers, ne pourroient en ſortir qu'apres avoir donné caution par-devant les Intendans ou Juges Subdélégués des Ports, de rapporter des Certificats que les Marchandiſes auroient été débarquées dans les Lieux pour leſquels elles étoient deſtinées. Que toutes les Marchandiſes qui viendroient des Royaumes ou Païs Amis, Alliés ou Neutres, devroient être munies, avant que de pouvoir être admiſes dans les Ports, de Certificats des Miniſtres ou Conſuls Eſpagnols qui y réſidoient, par leſquels il paroîtroit qu'elles auroient été fabriquées dans ces Païs-là, & non en Angleterre. Et que quant aux Marchandiſes qui venoient des endroits où il n'y auroit point de Miniſtres ou Conſuls d'Eſpagne, elles devroient être munies de Certificats du Magiſtrat, & marquées du Sceau du Lieu où elles auroient été fabriquées, ſous peine de confiſcation. 1740.

Les Anglois eurent quelque ſujet de ſe conſoler du dérangement de leur Commerce, & des fraix immenſes qu'ils étoient obligés de faire pour la continuation de la Guerre, par l'agréable nouvelle qu'ils reçurent des grands avantages remportés en Amérique par l'Amiral Vernon, qui avoit pris & démoli Porto-Bello, où commandoit Don Fr. Mart. de Retez. Nous allons rapporter la rélation qu'en a donnée un Officier Anglois, qui s'eſt trouvé lui-même au ſiège de cette Place; mais comme les circonſtances que d'autres en ont publiées, ne s'accordent pas toujours avec celles-ci, nous laiſſons au Lecteur toute liberté d'en adopter ce qu'il jugera à propos. On ne doit pas toujours s'attendre de trouver une parfaite impartialité dans un Anglois ou un Eſpagnol, qui naturellement ſont intéreſſés ou à faire valoir leurs conquêtes, ou à diminuer la grandeur de leurs pertes. Il ne ſera pas difficile de remarquer que les Anglois ſe ſont conduits dans cette rencontre avec beaucoup de bravoure & d'intrépidité, tandis que les Eſpagnols n'ont fait qu'une

1740. qu'une aſſez foible réſiſtance, dans la défenſe d'une Place de cette importance, qui devoit être défendue avec plus de valeur & d'opiniatreté. Voici la rélation en queſtion.

Il y avoit déja cinq ſemaines que les Hoſtilités contre les Eſpagnols étoient commencées par le Commandant Brown, qui avoit déja fait pluſieurs priſes, enſorte que nous n'avons pas été ſans crainte d'être attaqués par quelques Gardes-Côtes en paſſant devant Porto-Rico & Hiſpaniola, d'autant que nous n'avions aucun Vaiſſeau de Convoi; mais notre crainte ſe diſſipa à la rencontre du Diamant, qui amaroit un gros Vaiſſau de Regiſtre de la Véra-Crux, deſtiné pour la Havane, dont la charge valoit au moins 40 mille Livres Sterlings. Il avoit auſſi pris un Brigantin chargé de vivres & de proviſions, qui ne valoit pas l'autre priſe à beaucoup près.

A mon arrivée à Port-Royal, j'appris de notre Amiral, qu'il avoit réſolu de mettre en Mer dans quelques jours avec une partie de ſon Eſcadre, je lui demandai la permiſſion de ſervir ſur ſon bord comme Volontaire, & le 16 de Novembre (*) nous levames heureuſement l'ancre pour faire voile vers Porto-Bello. Le Burford étoit monté par l'Amiral Vernon, le Hampton-court par le Commandeur Brown, la Louiſe par le Capitaine Woterhouſe, le Strafford par le Capitaine Trevor, le Worceſter par le Capitaine Main, & le Norwich par le Capitaine Gerbert; c'eſt-à-dire, 2 Vaiſſaux de 70, trois de 60, & deux de 50 pièces de Canon. Le 21, à la hauteur de 12 dégrés, nous découvrimes à 10 heures du matin un Vaiſſeau, auquel nous donnames la chaſſe juſqu'à 4 heures après midi. Nous en étant approchés, il baiſſa le Pavillon Eſpagnol au prémier ordre. C'étoit une groſſe Chaloupe de Cartagène, chargée de vivres pour Porto-Bello.

Comme nos Pilotes Côtiers connoiſſoient fort peu la Côte à l'Oueſt de Chagra, ceux des Eſpagnols nous vinrent bien à point. Le 27, nous découvrimes 4 Voiles ſous la Côte, fort loin de nous; & comme il commençoit à faire nuit, nous déſeſpérames de les joindre, & le lendemain nous ne les vimes plus. Nous jugeames avec raiſon que c'étoit des Gardes-Côtes de Porto-Bello; car faiſant force de Voiles vers ce port, ils arrivèrent un jour avant nous, & y jettèrent l'allarme, & débarquèrent tous leurs Equipages, pour aider les Troupes Régulières à défendre cette Place, que nous trouvames très forte naturellement & par art.

Porto-Bello eſt ſituée au bout d'une Baye longue d'un mille, & large d'un demi mille à ſon entrée; là il y a un fort Château ſur la pente d'une Roche eſcarpée, dans lequel il y avoit 300 Hommes & 100 pièces de Canon. De l'autre côté, à la diſtance d'un mille, eſt le Fort de la Gloire, plus ſpacieux que le précédent, & qu'on nomme le Fort de Fer, il étoit défendu par 400 Hommes & 120 pièces de Canon, les plus groſſes que j'aye encore vues.

Ce

(*) 1739.

Ce Fort étoit ſur un haut Rocher. Tous les Vaiſſeaux dépendant de ce Port, étoient à l'ancre, vis-à-vis le Fort de la Gloire, ſous ſon Canon & ſous celui du Fort St. Jerôme, où il y avoit une forte batterie. Le 2 de Décembre à 2 heures après midi, nous arrivames devant Porto-Bello, où les Eſpagnols avoient planté le Pavillon de Combat ſur le Fort de Fer; & comme nous l'avons appris d'eux enſuite, ils bruloient d'envie de nous voir aſſez hardis pour entrer dans leur Port, comptant bien de nous couler à fond; ils croyoient que nous étions venus là pour leur donner le divertiſſement d'une Naumachie, & ils craignoient de ne pouvoir venir aux priſes avec nous. Mais nous les contentames bientôt à cet égard; car le Hamptoncourt, qui faiſoit l'Avant-Garde, alla ſe poſter vis-à-vis du Château, & comme il faiſoit un grand calme, il y jetta l'ancre, pendant que les Eſpagnols tiroient vivement ſur lui; mais il les convainquit bientôt que nous étions en état de les payer de la même monnoye, car en moins de 15 minutes ce Vaiſſeau tira plus de 400 coups ſur le Fort; en ſorte qu'on ne découvroit de part & d'autre que feu & fumée. 1740.

Le Norwich vint ſe poſter alors près du Hamptoncourt, il fut ſalué de même, & quoiqu'il ne fût pas auſſi-tôt prêt que ce dernier à faire feu, on remarquoit que ſes coups portoient ſi juſte, que les Eſpagnols pouvoient à peine tirer un coup contre trois du Norwich. Au bout de 28 minutes le Worceſter vint jetter l'ancre près des deux autres, & commença à faire un feu ſi terrible, qu'en peu de tems il fit ſauter le haut du Fort, & chaſſa la plupart des Eſpagnols de leur batterie.

Pendant ce tems-là nous faiſions tous nos efforts pour avancer, & 20 minutes après le Worceſter, nous approchames du Fort, portant Pavillon bleu au Perroquet d'avant, & Pavillon rouge au grand Mât.

L'Amiral, dont on ne peut aſſez louer la bravoure & la bonne conduite, alla jetter l'ancre à la portée d'un demi-cable du Fort, réſolu de leur faire ſentir que nous ne craignions pas tous leurs efforts. Quoiqu'avant notre approche ils n'euſſent lâché que quelques coups de Canon pendant quelques minutes, ils recommencèrent tout d'un coup, comme s'ils avoient réuni toutes leurs forces contre le Pavillon. Ils firent ſur nous une terrible décharge, & comme nous étions ſi près, preſque tous les coups portoient, & il y en eut un qui emporta le derrière de notre Chaloupe, un autre briſa une groſſe pièce de Canon ſur notre prémier Pont, un troiſième friſa notre mât de miſaine, & un quatrième paſſa à deux pouces du grand mât à travers le deſſus de la dunete. Ils tuèrent 3 Hommes en peu de tems, & en bleſſèrent 5 qui étoient près de notre Amiral.

Nous crumes alors que le combat ſeroit ſanglant, ce qui ne ralentit pas le courage de nos Gens, qui répondirent vigoureuſement de chaque Vaiſſeau au feu de l'Ennemi, enſorte que, quoiqu'ils tiraſſent enſuite encore quelques coups, ils ne nous firent plus grand mal. Nos bordées les chaſſèrent de leurs baſſes batteries, & notre Vaiſſeau tirant tout d'un coup, nous leur donnames, en moins de trois minutes, une ſeconde bordée de notre ſtri-

1740. bord, & ainſi 6 ou 7 fois de ſuite, enſorte qu'ils ne ſavoient où ils en étoient, & que nous eumes le plaiſir de les voir chercher leur ſureté dans la fuite.

L'Amiral voulant profiter de leur terreur, fit mettre les Eſquifs en Mer, & commanda à Mr. Broderik notre troiſième Lieutenant, de prendre 4 matelots & une Compagnie de Marine avec leurs Officiers, & de faire une deſcente en front de leur baſſe batterie, à la faveur du feu de notre Canon.

On donna en même tems le ſignal aux deux autres Vaiſſeaux de faire la même choſe, & tous abordèrent heureuſement, n'ayant perdu que deux Soldats, tués par la mouſqueterie du Fort. Un Matelot montant ſur les épaules d'un de ſes Camarades, ſe montra tout d'un coup à l'embouchure d'un Canon, ce qui effraya tellement les Eſpagnols, qu'ils jettèrent leurs armes, & ſe ſauvèrent à toutes jambes au plus haut du Fort, d'où nous les vimes deſcendre de l'autre côté avec des échelles, & ſe ſauver en confuſion du côté des bois. En moins de 3 minutes nos Matelots furent maîtres de la batterie ou des plate-formes, arrachèrent le Pavillon Eſpagnol, & y plantèrent celui de la Grande-Brétagne. Le Capitaine & les Officiers qui ſe trouvoient priſonniers dans le Fort, s'enfermèrent dans un appartement, mais notre Lieutenant n'eut pas fait tirer 2 ou 3 coups de Mouſquet dans la porte, qu'ils l'ouvrirent d'abord, demandant quartier.

C'eſt ainſi que quatre Vaiſſeaux Anglois prirent le Château de Fer, car la Louiſe & le Strafford ne nous avoient pas encore joints, & ce Fort eſt tel, que s'ily avoit eu dedans autant d'Anglois qu'il y avoit d'Eſpagnols, toutes les forces maritimes de l'Eſpagne n'auroient pu le leur arracher.

Les Forts la Gloire & St. Jerôme tirèrent ſur nous pendant toute l'action; nous fimes ſauter la Verge de Pavillon de deſſus le rempart du Fort de la Gloire, & nous endommageames pluſieurs Maiſons dans la Ville; nous coulames à fond une Chaloupe ſous le Fort St. Jerôme.

Cette action dura juſques bien avant dans la nuit, finit par un grand Conſeil, dans lequel il fut réſolu que, puiſqu'il n'y avoit pas de vent, chaque Vaiſſeau ſe feroit remorguer vers les Fortifications, afin de recommencer l'attaque à la pointe du jour; mais au prémier mouvement que nous fimes, nous apperçumes une Chaloupe venant à nous avec un Drapeau, faiſant connoître qu'ils demandoient à capituler.

L'Amiral écouta leurs propoſitions, conſiſtant en ceci: Que le Gouverneur rendroit la Ville, les Châteaux & le Fort, à condition qu'il en ſortiroit avec les honneurs de la Guerre, & tout ce qui lui apartenoit, aux habitans & à la Garniſon, y compris les Vaiſſeaux qui étoient dans le port.

Ce dernier Article lui fut refuſé, parce que c'étoient ces mêmes Vaiſſeaux qui avoient fait tant de mal à ceux de la Nation, & donné lieu à tant de plaintes. Outre cela l'Amiral demanda que le Facteur & les effets de la Com-

Compagnie du Sud lui fussent rendus. Ils y consentirent, & nous primes 1740.
sur le champ possession des Vaisseaux & des Forts.

Nous trouvâmes dans la Gloire 120 pièces de Canon, 200 Fusils ou Arquebuses, une grande quantité d'Epées, 200 barils de Poudre, 4 grands Mortiers, mille boulets de Fer & de Cuivre, sans compter les Canons & les Munitions du Fort de Fer. Parmi ces Canons il y en avoit 87 de Bronze; il y avoit dans le Port 2 Vaisseaux de 24 pièces de Canon, une Barque montée de 14 Canons, 4 Chaloupes, une Barque de la Douane, & une demi-Galère.

Nous enlevames environ dix mille Piastres appartenant au Roi d'Espagne, qu'on trouva cachées dans une chaise de commodité dans le Bureau de la Douane. Nous avons enclouë tous les Canons de Fer, & nous avons ruiné toutes les Fortifications jusqu'aux fondemens, enforte qu'il couteroit quelques millions pour les rebâtir, & ce ne pourroit être au même endroit, tant les mines ont brisé & ruiné les roches sur lesquelles elles étoient construites, &c.

L'Amiral Vernon ne s'en tint pas à cette expédition. S'étant rendu le 12 de Mars 1740, à la hauteur de la Côte de Ste. Marthe, il commanda au Capitaine Windham, qui montoit le Greenwich d'avancer pendant la nuit, & de se poster près du Port, afin d'intercepter tout ce qui voudroit y entrer, pendant que lui-même fit route vers Carthagène. Le 14, le Capitaine Douglas le joignit, & le soir il jetta l'ancre avec son Escadre devant cette place dans la Playa-grandé, où il y avoit neuf brasses d'eau. Le 17 il rangea les Galiotes à Bombes & les petits bâtimens de manière qu'il pût aisément les défendre. Il continua dans cet ordre à bombarder la Ville jusqu'au 20 qu'il prit la résolution de lever l'ancre, sans avoir rien souffert du feu de la place, où les bombes firent beaucoup de ravage, sur-tout à la Cathédrale, au Collège des Jésuites, au Bureau de la Douane & à plusieurs Maisons qui furent renversées. Une bombe qui tomba dans le Bastion Méridional, empêcha pendant quelque tems une Batterie de 10 pièces de Canon de faire feu sur nous. Le 20, les Galiotes à Bombes levèrent l'ancre, & le 21 au matin l'Escadre fit voile vers Bocachica.

Les trois Forts qui en ferment l'entrée saluèrent l'Escadre, sans qu'un seul coup portât: ainsi l'Amiral se contenta de laisser le Windsor, Capitaine Berkley, & le Greenwich, Capitaine Windham, pour croiser pendant vingt jours à la hauteur du Port de Carthagène, & fit voile vers Porto-Bello, détachant de tems en tems quelqu'un de ses Vaisseaux pour prendre les devants & aller se poster à l'embouchure de la Chagra. Ses Vaisseaux s'étant pourvus d'eau, il fit voile de Porto-Bello le 2 Avril; mais comme il survint un accident à une de ses voiles qui l'empêchoit d'avancer, il commanda au Capitaine Herbert, qui montoit le Norwich, de faire force voiles avec les Galiotes à Bombes, & les Alèges; & il commanda le Capitaine Knowles comme Ingénieur, pour ranger d'abord les Galiotes-à-Bombes, afin de tirer sur le Château de St. Laurent, qui est à l'entrée de la

1740. Chagra, pendant qu'il les couvriroit. A trois heures après midi le Capitaine Knowles jetta l'ancre, & commença d'abord à bombarder & canonner le Château. L'Amiral arriva à dix heures, ſuivi par le Falmout & la Princeſſe Louïſe.

On continua le Bombardement & la Canonade juſqu'au lundi quatre d'Avril, que les Eſpagnols arborèrent un Drapeau pour demander à capituler. L'Amiral fit mettre à terre le Capitaine Knowles, qui convint bientôt des Articles ſuivans avec le Commandant de la Place Don Juan Carlos Gutieres de Zavellos.

I. Auſſitôt que les Troupes de Sa Majeſté Britannique ſeront en poſſeſſion immédiate du Fort de St. Laurent, à l'embouchure de la Rivière de Chagra, le Commandant & toute ſa Garniſon ſeront en entière liberté d'en ſortir ſans aucune moleſtation, & pourront ſe retirer dans le Village de Chagra, ou par-tout ailleurs où il leur plaira.

II. Les Habitans de Chagra pourront reſter en toute ſureté dans leurs Maiſons, ſous promeſſe de ſureté pour leurs Perſonnes & leurs Maiſons.

III. Les Chaloupes Gardes-Côtes ſeront délivrées pour l'uſage de Sa Majeſté Britannique en l'état où elles ſont, & la Maiſon de la Douanne du Roi d'Eſpagne.

IV. Le Clergé & les Egliſes de la Ville de Chagra ſeront protégés & conſervés dans toutes leurs Immunités.

Le Commandant, qui s'étoit rendu à bord du Vaiſſeau Amiral, retourna d'abord à terre avec le Capitaine Knowles, que l'Amiral avoit nommé Commandant du Fort, pour en prendre poſſeſſion au nom de Sa Majeſté Britannique, à la tête de 120 hommes commandés par cinq Lieutenans.

On trouva le Bureau de la Douane rempli de Marchandiſes & denrées qui devoient être chargées ſur les Gallions, comme Guayaquil, Quinquina, Cacao, &c. pour environ 100 mille livres ſterlings, y ayant 4300 caiſſes. Deux Vaiſſeaux Gardes-Côtes, qui ſe trouvoient dans cet endroit-là, furent coulés à fond.

On enleva de la Douane toutes les marchandiſes qui y étoient, & on les envoya à la Jamaïque. L'Amiral Vernon fit mettre enſuite le feu au Fort, qui fut entièrement réduit en cendres. L'Artillerie qu'on y trouva, & qui conſiſtoit en onze canons de fonte & onze pierriers, fut tranſportée à bord des Vaiſſaux Anglois. Outre le Fort, qui fut détruit par le feu, on fit auſſi ſauter quelques Ouvrages dont il étoit flanqué.

L'Eſcadre remit à la voile le 10 Avril, & jetta l'ancre le 12 à l'embouchure de Porto-Bello. Elle y fut jointe par les Vaiſſeaux de Guerre le Windſor & le Greenwich, & le 14 par le Vaiſſeau le Burford. La deſtruction du Fort de St. Laurent fut regardée comme d'autant plus importante, qu'elle ouvroit le chemin aux Anglois pour ſe rendre juſqu'à Panama.

On fit en Angleterre de grandes réjouïſſances au ſujet de ces avanta-

ges

ges remportés par l'Amiral Vernon. Les deux Chambres du Parlement prirent la réſolution de le remercier des ſervices importans qu'il venoit de rendre à la Couronne & à la Patrie. L'Orateur de la Chambre Baſſe & le Grand Chancelier furent chargés de lui écrire au nom des deux Chambres. 1740.

Pour faire ſentir combien la conduite de cet Amiral fut agréable à la Nation, il ſuffit de rapporter ce qui ſe paſſa le jour de l'Anniverſaire de ſa Naiſſance. Tout le monde en général le célébra à Londres, d'une maniére éclatante. Le Fauxbourg de Soutwarth, malgré le grand vent qui ſouffloit, fit allumer en ſon honneur un feu de joie de deux étages de hauteur, & les perſonnes les plus diſtinguées tinrent un grand feſtin entre elles, & firent diſtribuer pluſieurs tonneaux de vin à la Populace.

La Ville de Briſtol fit, à la même occaſion, une dépenſe de plus de quatre cens livres ſterlings; & pluſieurs Villes & Bourgs, qui, à cauſe du mauvais tems, ne purent faire éclater leur joie, remirent à un autre tems à ſolemniſer ce jour. L'Hiſtoire d'Angleterre fournit peu d'exemples d'une pareille bienveillance envers un Particulier.

La Populace ſe porta ce jour-là aux plus grandes licences, juſqu'à caſſer les vitres des maiſons qui n'étoient pas illuminées, & à bruler l'effigie de quelques Eſpagnols. Cette Populace, auſſi dangereuſe dans l'excès de ſa joie, que dans celui de ſon emportement, inſulta l'Hôtel de l'Amirauté & le Bureau des poſtes, parce qu'ils n'étoient pas illuminés.

Un évènement, qui mortifia ſenſiblement la Nation Angloiſe, fut la levée du Siège du Fort St. Auguſtin, dont le Général Oglethorpe avoit entrepris de s'emparer. On prétend que ce Siège avoit été entrepris contre toutes les règles de la Guerre, & que ce Général ignoroit la ſituation & la force de la Place, lorſqu'il en avoit fait le Siège. Quoiqu'il en ſoit, voici un précis de cette expédition, mais où il manque bien des circonſtances, & peut-être celles qui pourroient faire honneur aux Eſpagnols, cette rélation ayant pour Auteur un Anglois qui a été lui-même un des Aſſiegeans.

„ Nous fimes voile du Cap Henri le 23 Avril, touchames à la Caroline
„ Méridionale, & nous rendimes devant St. Auguſtin. Le 12 Juin,
„ nous fumes joints par les vaiſſeaux, qui ont leur ſtation dans l'Amérique
„ Septentrionale, ſavoir par le Flamborough, le Phénix, le Tartare,
„ l'Ecureuil de 20 Canons, la Chaloupe le Spence, & le Loup. Le 13
„ le Cólonel Van der Duſſen arriva au Nord de la Ville avec trois cens
„ Soldats de la Caroline. Le 20 le Général Oglethorpe arriva par Mer
„ de la Géorgie Méridionale avec trois cens Soldats & environ trois cens
„ Indiens. Le 21, ces Troupes debarquerent à la faveur de la Mouſquetterie des Vaiſſeaux. Elles mirent pied à terre dans l'Iſle d'Anaſtaſia, &
„ ſe ſaiſirent d'une vedette des Ennemis. Le 24, le Capitaine Warren
„ entra dans le Port avec toutes les Chaloupes & autres petits Bâtimens,
„ & y ayant jetté l'ancre à la portée du Canon, il s'y maintint juſqu'au 7

1740. „ Juillet, pour débarquer les Munitions & les Proviſions, ce qui s'exécu-
„ ta en plein jour, nonobſtant le feu du Canon des Ennemis. Auſſi il
„ faut confeſſer, que les Matelots Anglois firent paroître dans cette occa-
„ ſion une intrépidité ſurprénante; ne faiſant pas plus de cas des boulets
„ de Canon qui ſifflioient autour d'eux que les enfans n'en font des pom-
„ mes qu'on leur jette. La même nuit, on éleva deux Batteries, l'une
„ de quatre Canons de 18 livres & de deux Mortiers, & l'autre de deux
„ Canons auſſi de 18 livres & d'un grand Mortier, qui commencèrent à
„ jouer ſur le champ, avec vingt autres Mortiers à la Cochorn. Mais,
„ comme j'étois alors à terre, il me parut que ces batteries étoient trop
„ éloignées pour faire aucun effet conſidérable. Le 8, le Général Ogle-
„ thorpe fit ſommer le Gouverneur Eſpagnol de ſe rendre, & celui-ci lui
„ fit répondre, que ce lui ſeroit un plaiſir de le toucher à la main dans ſa
„ Forteresſe. Cette hautaine réponſe étoit ſans doute le fruit d'un avanta-
„ ge que cinq cens Eſpagnols avoient remporté un peu auparavant ſur qua-
„ tre-vingt Montagnards, qu'ils avoient ſurpris lorſqu'ils dormoient, &
„ qui, au rapport de deux Déſerteurs, ont vendu leur vie ſi chérement,
„ qu'ils ont tué le triple plus d'Eſpagnols. Le 10, le tems ayant com-
„ mençé à devenir orageux, les Vaiſſeaux de Guerre furent obligés de le-
„ ver l'ancre & de regagner le large. Deux jours auparavant, le Géné-
„ ral paſſa la Rivière avec les Troupes réglées & les Indiens, & vint pren-
„ dre poſte plus près de la Place; mais comme nous fumes obligés de nous
„ en éloigner, je ne ſaurois rien rapporter du ſuccès ultérieur de ce Siège.
„ Le Vaiſſeau le Flamborough eſt arrivé trois jours après nous à la Virginie,
„ & a rapporté, que le jour qu'il avoit mis à la voile, le Général avoit re-
„ pouſſé deux fois les Ennemis dans deux ſorties qu'ils avoient faites. La
„ ſituation de St Auguſtin eſt extrêmement avantageuſe, à cauſe des bas
„ fonds qui l'envrionnent, où les Eſpagnols ont de petites Galères ſous le
„ Canon des remparts. Aucun Vaiſſeau de Guerre ne ſauroit approcher,
„ ni de la Ville, ni du Château, de plus près de trois milles.

„ La Place n'eſt pas moins forte par terre; ce n'eſt pas un ſimple Fort,
„ comme on l'a débité, c'eſt une Citadelle conſtruite d'une pierre molaſſe.
„ Elle a quatre Baſtions. La Courtine a ſoixante Verges Géométriques de
„ long; le Parapet trois pieds de largeur, & le Rempart vingt de hauteur;
„ il eſt caſematté en dedans pour des Logemens, voutés par deſſus, & quel-
„ que tems avant l'entrepriſe du Siège, il a été mis à l'épreuve des Bombes.
„ Les Eſpagnols ont auſſi travaillé pendant longtems à un Chemin couvert,
„ qui s'eſt trouvé achevé lors du commencement du Siège. La Citadelle
„ eſt garnie de cinquante pièces de canon, dont ſeize ſont de Bronze, &
„ quelques-unes de vingt-quatre livres de bale. La Ville a pour Retranche-
„ ment dix Angles ſaillans garnis chacun de quelques pièces de canon.

D'autres rélations nous apprennent qu'il y a beaucoup a rabattre de cette grande bravoure & de cette intrépidité, qu'on donne ici aux Troupes Angloiſes qui avoient entrepris ce Siege, puiſqu'on prétend qu'elles y firent une

une perte considérable, & qu'après plusieurs tentatives inutiles, elles furent obligées de se retirer. Les Anglois disent qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour se rendre maîtres de cette Place: dans ce cas, il n'y avoit pas de prudence de la part du Général Oglethorpe d'en entreprendre le Siége. 1740.

Tout étoit plus tranquile en Europe, quoique les Anglois eussent en Mer un très grand nombre de Vaisseaux. La seule chose qui mérite d'être rapportée, c'est le Combat de trois Vaisseaux de Guerre Anglois, contre un Vaisseau de Guerre Espagnol, qui ne fut pris qu'après avoir fait une vigoureuse résistance.

Il est assez étonnant que les circonstances de ce Combat soient rapportées si différemment par ceux qui en ont donné la rélation. On entrevoit cependant, à travers toutes les contrarietés qu'on remarque dans ces rélations, que les Espagnols se sont comportés dans cette rencontre avec toute la bravoure possible, & que la belle défense qu'ils ont faite, mérite autant d'eloges que s'ils eussent remporté une Victoire.

Pour la satisfaction du Lecteur, je joindrai ici les deux principales rélations qu'on a publiées de cette Action. La prémiere est d'une personne, qui paroit avoir un peu outré les faits au desavantage des Anglois. Après avoir dit que le Combat se donna *le 19 Mai, entre* la Princesse, *Vaisseau de Guerre Espagnol, monté de 70 pièces de Canon, contre trois Vaisseaux Anglois de même force*, il continue en ces termes.

„ Le Combat commença à huit heures du matin, & dura jusqu'au soir. „ Quand il commença, ce Vaisseau n'étoit guère en état de manœuvrer, „ par la perte de son grand mât de hune, l'abaissement de celui de misène & „ le délabrement de plus de la moitié de son grand hunier & de ses haubans.

„ Enfin il se rendit, parce qu'il étoit impossible de tenir & de se défendre plus longtems; il avoit porté la résistance au-delà de tout ce qu'on devoit en attendre, par la valeur de ceux qui le défendoient, & il se rendit selon les Loix de la guerre; mais les trois Vaisseaux de guerre qui le prirent, n'y eurent point d'égard, & maltraitèrent les Officiers, de même que les Soldats & les Matelots; les dépouillèrent & leur oterent les hardes les plus nécessaires, sans leur laisser de chemise pour changer. Ils ne leur laisserent que l'habit qu'ils avoient sur le corps, & ne donnèrent aucune assistance aux blessés pour les panser, comme ils en avoient besoin; „ deforte que, faute de remèdes, il en mourut quelques-uns.

„ On ne sait pas au juste le nombre des morts, parce qu'on n'en a point „ fait de revue, on croit néanmoins qu'il y en avoit plus de 60, & qu'il „ y en eut beaucoup plus du côté des Anglois. Mais ce qui fut le plus sensible aux Espagnols, ce fut que l'on coupa à plusieurs les cheveux par force, pour les vendre à terre; ce qui passe pour une ignominie, qu'on ne „ fait qu'à ceux qui pour leurs crimes sont condamnés aux Galères. Les Espagnols s'étant comportés avec tant de bravoure, méritoient d'être traités plus honorablement, puisque la valeur d'un Ennemi a été de tout „ tems respectée entre les Peuples les plus animés.

„ Si

1740. „ Si vous entendez parler des cruautés que l'on éxagère avoir été commiſes en Amérique par les Eſpagnols, vous pouvez en décompter celles-ci, que les Anglois viennent d'éxécuter aux portes de l'Angleterre même. „ Il faut pourtant remarquer, que pas un Officier Eſpagnol ne ſe plaint de „ la conduite qu'ont tenue envers eux Sa Majeſté Britannique & les perſonnes de ſa Cour, qui connoiſſent & eſtiment le mérite; ils ne ſe „ plaignent que des gens de Mer qui ſont ſur les Vaiſſeaux de guerre, „ dont le procédé eſt ſi peu conforme à celui qui eſt en uſage chez tous les „ autres Peuples de la Chrétienté, &c.

Les Anglois ne laiſſèrent pas ces invectives ſans y répondre; c'eſt ce que fit Mr. Burchett Sécrétaire de l'Amirauté, dans la Lettre dont voici l'Extrait.

„ J'ai communiqué à Mylords-Commiſſaires de l'Amirauté, la Rélation „ touchant l'engagement entre trois Navires Britanniques & un Vaiſſeau „ Eſpagnol, nommé la Princeſſe.

„ Comme cette Rélation eſt outrée, & qu'elle attribue aux Anglois plu„ ſieurs énormités dont ils ne ſont pas coupables, Leurs Excellences m'ont „ ordonné de confronter cette pièce extraordinaire avec la vérité des faits, „ & avec les témoins qui ſont ici, & que tout le monde peut voir & en„ tendre.

„ La Rélation marque, *que le combat commença à 8 heures du matin; „ qu'il dura juſqu'au ſoir, & que le Vaiſſeau la* Princeſſe *étoit fort délabré „ par la tempête, lorſqu'il fut attaqué.* Cependant il étoit midi paſſé quand „ on commença à ſe battre; & à 6 heures & 3 quarts tout étoit fini.

„ L'Eſpagnol, lorſqu'il entra en action, n'avoit perdu que le perroquet „ de ſon grand mât; mais quand il ſe rendit, tout étoit à bas, excepté le „ mât d'avant & le beaupré.

„ Ce qu'on raconte du pillage & du dépouillement commis par les An„ glois ſur les Eſpagnols, eſt ſi peu vrai, que le lendemain matin, après „ la priſe du Vaiſſeau, les 3 Capitaines Britanniques s'étant aſſemblés, ré„ ſolurent de ne rien ſe réſerver de ce qui appartenoit aux Officiers ayant „ commiſſion de Sa Majeſté Catholique; mais de leur rendre généralement „ tout ce qu'on trouveroit être à eux, particulièrement leurs hardes & leur „ vaiſſelle d'argent, que les matelots Eſpagnols eux-mêmes avoient pil„ lées lorſqu'ils virent que les Anglois alloient ſe rendre maîtres de leur bord.

„ On a tort de dire, *que les bleſſés Eſpagnols n'ont pas été traités ni ſoi„ gnés comme ils devoient l'être;* puiſqu'on leur a laiſſé leur propre Chirur„ gien & ſes Aides, pour avoir ſoin d'eux, tout comme ſi le Navire n'a„ voit pas été pris. S'ils ſe plaignent donc, c'eſt la faute de ces derniers.

„ Pour ce qui eſt du nombre des morts, il y en a eu cinquante ſur le „ Vaiſſeau Eſpagnol, & dix-ſept ſur les 3 Vaiſſeaux Britanniques, qui é„ tant ſéparés, avoient moins à ſouffrir du feu que les Ennemis.

„ La Rélation affirme, *que les* Anglois *ont violemment coupé les longs che„ veux noirs des Eſpagnols, pour les vendre;* mais on a vérifié par infor-

ma-

„ mation, que rien de ſemblable n'a été commis, & qu'au contraire, les 1740.
„ Officiers & l'équipage du Navire d'Eſpagne ont été & ſont encore traités
„ avec humanité & décence, malgré l'exemple de cruauté que les Eſpagnols
„ ont donné, lorſqu'ils coupèrent les oreilles à un Maitre de Navire An-
„ glois qui étoit tombé entre leurs mains, &c.

La priſe de ce Vaiſſeau eſt preſque le ſeul avantage que les Anglois remportèrent cette année contre les Eſpagnols, quoiqu'ils fuſſent en état d'entreprendre quelque expédition de plus grande importance. Mais leur but principal étoit de porter la Guerre en Amérique, où l'Amiral Vernon commençoit déja à avoir beſoin de ſecours: les vivres & les munitions lui manquoient, & il n'avoit ni aſſez de Matelots ni aſſez de Troupes, pour faire de nouvelles conquêtes.

Les entrepriſes, qui demandent de grands préparatifs, peuvent difficilement ſe cacher. Auſſi les Eſpagnols n'ignoroient-ils pas le deſſein qu'avoient les Anglois d'envoyer en Amérique une nombreuſe Flotte ſur laquelle on devoit embarquer un corps conſidérable de Troupes.

Ce fut pour les prévenir, que la Cour d'Eſpagne donna ordre de faire partir pour les Indes les Vaiſſeaux de Guerre qu'on avoit équippés dans les Ports de Cadix & de Ferrol. Cette Flotte étoit formée de 25 ou 26 Vaiſſeaux de rang. Elle étoit bien pourvue de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche, d'un grand nombre de Matelots, & de quelques mille hommes de bonnes Troupes.

Les Eſcadres de France ne tardèrent pas à prendre la même route que la Flotte Eſpagnole. Celle qui partit de Breſt, ſous les ordres du Marquis d'Antin, étoit compoſée de 25 Vaiſſeaux, & devoit être renforcée par quatre autres Vaiſſeaux équipés à Rochefort. L'Eſcadre de Toulon étoit de douze Vaiſſeaux, dont on donna le commandement à Mr. de la Roche-Alard. Outre ces Vaiſſeaux, la Cour de France donna ordre d'en équiper encore d'autres pour former une nouvelle Flotte.

Cette démarche de la France ne manqua pas de donner de l'ombrage aux Anglois. Cependant, lorſque l'Envoyé de cette Cour donna part aux Miniſtres de Sa Majeſté Britannique, du départ de ces Eſcadres, il leur déclara: Que l'objet des intentions du Roi ſon Maître, n'étoit point de ſoutenir l'Eſpagne, dans les droits qu'elle prétendoit éxercer ſur les Mers des Indes Occidentales; qu'il n'avoit d'autre but que de protéger les Indes Eſpagnoles, conformément aux Traités. Que ſon unique vue, dans cette démarche, étoit de contribuer au rétabliſſement de la Paix entre l'Angleterre & l'Eſpagne, à des conditions équitables & qui fuſſent communes aux deux Puiſſances; que le Roi déſiroit non ſeulement qu'on pût parvenir à ce but; mais auſſi que toutes les Puiſſances intéreſſées dans la navigation des Indes Occidentales, puſſent obtenir la liberté d'aller & venir librement à leurs Colonies, & que du reſte, le Commerce de ces Païs-là fût aſſuré ſur un pied ſtable, &c.

Les Déclarations que les autres Miniſtres de France firent ſur ce ſujet,

1740. dans d'autres Cours, revenoient à la même choſe. Celle que le Marquis de Mirepoix fit à Vienne portoit: Que Sa Majeſté Très Chrétienne toujours empreſſée à employer ſes bons offices pour le maintien & le rétabliſſement de la Paix en Europe, ſe ſeroit contentée, conformément à ſes déclarations antérieures, de faire agir uniquement ſa médiation entre l'Eſpagne & l'Angleterre, ſans accorder du ſecours à cette prémière, ſi les Anglois s'étoient contentés d'agir ſimplement ſur mer, ſans ſe propoſer la conquête d'une partie des poſſeſſions de l'Eſpagne, en Amérique, & ſans donner à connoître, par leurs formidables armemens navals, qu'ils méditoient d'ébranler la Monarchie Eſpagnole; qu'ainſi, le Roi Très Chrétien étant garant de la conſervation des Etats du Roi d'Eſpagne, tels qu'il les poſſède, Sa Majeſté s'étoit vue contrainte de faire partir des Eſcadres d'Obſervation pour les Indes Occidentales, non dans le deſſein d'y attaquer les Anglois, mais uniquement pour prévenir les conquêtes de ces derniers, leſquelles ſeroient ſi préjudiciables à pluſieurs Puiſſances, & pour y protéger la Navigation, & prévenir que les Anglois ne ſe rendiſſent les maîtres de tout le Commerce des Indes Occidentales.

Lorsque Mr. Amelot, Sécrétaire d'Etat du Roi Très Chrétien, remit cette Déclaration à Mylord Waldegrave, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Britannique en France, il lui dit: Qu'il ſe rappelleroit, ſans doute, ce qu'on lui avoit déclaré pluſieurs fois, & en dernier lieu, touchant les intentions du Roi; ſavoir, que ſi l'Angleterre perſiſtoit dans ſes formidables armemens, & à vouloir faire un tranſport de Troupes ſi conſidérable en Amérique, Sa Majeſté Très Chrétienne ne pourroit ſe diſpenſer de protéger les Colonies & le Commerce des Eſpagnols dans le nouveau Continent, contre les forces de la Grande Bretagne; & que cette dernière n'ayant point eu égard à ces déclarations, puiſqu'elle continuoit à faire des armemens qui étonnoient toute l'Europe, le Roi s'étoit trouvé dans la néceſſité de faire partir ſes Eſcadres pour les Indes Occidentales.

La Lettre ſuivante fait voir quelles étoient, dans ces circonſtances, les véritables intentions de la Cour de France, & le but qu'elle ſe propoſoit.

„ Il n'eſt point de moyens que le Cardinal de Fleury n'ait employés, „ & point d'efforts que Son Eminence n'ait faits pour détourner amiable- „ ment les Anglois de diriger leurs formidables Armemens contre les Etats „ de la Domination Eſpagnole en Amérique. Son Eminence a déclaré & „ répété cent fois à Mylord Waldegrave, que la Grande-Brétagne ne pou- „ vant exécuter ſes deſſeins ſur l'Amérique Eſpagnole, ſans faire un pré- „ judice infini à la France & à ſes Sujets, Sa Majeſté Très Chrétienne ne „ pourroit ſe diſpenſer de s'y oppoſer, ſi on n'en ſuſpendoit pas l'Exécu- „ tion; & que d'ailleurs, comme garante du Traité d'Utrecht, elle ſeroit „ obligée de veiller à la conſervation des poſſeſſions Eſpagnoles & de l'E- „ quilibre dans ces quartiers-là, lequel en étoit inſéparable, afin de protéger en même tems le commerce licite de toutes les Nations dans les Do- „ maines de l'Eſpagne en Amérique. Mais tant s'en faut que ces remon-

„ tran-

„ trances ayent produit l'effet qu'on s'en promettoit, que l'Angleterre 1740.
„ n'a fait que hâter & redoubler ſes armemens, déclarant hautement qu'ils
„ étoient deſtinés contre l'Amérique Eſpagnole, ce qui a obligé le Roi de
„ faire enfin partir ſes Flottes pour ce Païs-là, conformément aux déclara-
„ tions faites par Son Eminence au Miniſtre Britannique.

„ Au reſte les ordres des Commandeurs de ces Flottes portent, de ne
„ faire du mal à aucune des deux Puiſſances belligerantes, & d'empêcher
„ ſeulement, qu'elles ne faſſent des conquêtes l'une ſur l'autre, & n'altè-
„ rent la ſituation où les choſes ſe trouvent à préſent.

„ Dans cette conjoncture préſente, notre Cour ne pouvoit prendre un
„ parti plus ſage ni plus conforme à l'équité, puiſqu'il n'eſt pas plus avan-
„ tageux ou deſavantageux, à l'une des deux Puiſſances Belligérantes qu'à
„ l'autre, & que le Roi rempliſſant avec toutes ſes forces l'obligation où
„ il ſe trouve comme garant du Traité d'Utrecht, prévient qu'il ne ſe faſ-
„ ſe une innovation dans le Syſtême du nouveau Monde, & y maintient
„ les choſes ſur le pied où elles doivent être pour le bénéfice commun de
„ toutes les Nations qui trafiquent en Amérique. Il n'étoit pas poſſible
„ d'imaginer un autre moyen qui ſatisfît également à tous ces importans
„ objets, & qui fût auſſi propre pour rétablir la Paix ſur tout, ſi les autres
„ Puiſſances, intereſſées comme nous dans cette cauſe publique, ne tar-
„ dent pas à ſeconder les intentions pacifiques de Sa Majeſté.

„ Si on avoit laiſſé ſortir les Armemens formidables des Anglois contre
„ l'Amérique, ſans aucunes diſpoſitions pour en obſerver & arrêter les deſ-
„ ſeins; ils auroient pu s'emparer de ces vaſtes domaines, & s'en étant u-
„ ne fois emparés, il auroit couté de les en chaſſer, & plus encore de les
„ porter à les rendre dans une Paix, comme ils ne l'ont pas fait, à l'égard
„ des autres conquêtes qu'ils ont faites autrefois dans ces païs-là, ni même
„ à l'égard de celles qu'ils ont faites ſur l'Eſpagne en Europe, pas même
„ après avoir promis quelque reſtitution.

„ La raiſon, qui a porté la France, l'Angleterre & la Hollande à garan-
„ tir à l'Eſpagne dans le Traité d'Utrecht ſes poſſeſſions en Amérique, a
„ ſubſiſté juſqu'ici & ſubſiſte encore: car cette raiſon n'eſt point différente
„ du bénéfice commun des Nations intéreſſées dans le Commerce, lequel
„ ceſſeroit d'être commun, dans le moment qu'il paſſeroit des mains des
„ Eſpagnols dans celles des Anglois.

La Réponſe que firent les Etats Généraux à cette Déclaration qui leur fut faite au ſujet du départ de ces Eſcadres, eſt ſage & prudente, autant que ferme & modérée. Elle contenoit en ſubſtance: Que les Etats Généraux remercioient Sa Majeſté Très Chrétienne de ſon attention envers eux, en leur faiſant part des raiſons qui l'avoient engagée à envoyer en Amérique les Eſcadres qu'elle avoit fait équiper à Breſt & à Toulon; mais que L. H. P. avoient eſpéré que la Cour de France, conformément à ſa promeſſe, auroit bien voulu informer L. H. P. de la véritable deſtination de ſes Eſcadres,

1740. avant qu'elle eût ordonné leur départ, puiſque la même Cour ſe rappelleroit ſans doute, que L. H. P. attentives aux équipemens qui ſe faiſoient à Breſt, Toulon & dans d'autres Ports de la France, & en craignant les ſuites, avoient par leur Ambaſſadeur fait connoître leur appréhenſion ſur ce ſujet à Sa Majeſté Très Chrétienne. Sur quoi les Miniſtres de ce Monarque avoient aſſuré poſitivement cet Ambaſſadeur que ſi, contre les intentions préſentes du Roi, des circonſtances l'obligeaſſent de mettre ſes Eſcadres en Mer, la République en ſeroit non ſeulement avertie, mais qu'on lui feroit même part d'avance, de l'objet de leur deſtination; que cependant la choſe n'avoit pas été exécutée conformément à cette promeſſe, puiſque ce n'avoit été que pluſieurs jours après que les Eſcadres avoient fait voile, que Sa Majeſté Très Chrétienne en avoit fait donner connoiſſance à L. H. P. en y ajoutant par une déclaration les raiſons qui l'y engageoient; que de plus, malgré les raiſons alléguées pour juſtifier cette démarche, L. H. P. ne ſauroient y concourir par leur approbation, puiſque les mêmes griefs de l'Angleterre contre l'Eſpagne ſubſiſtoient encore en partie par rapport à la République contre cette derniere puiſſance, laquelle malgré ſes répréſentations & ſes ſollicitations n'avoit pu obtenir juſqu'à préſent la ſatisfaction qu'elle avoit ſi ſouvent demandée à Sa Majeſté Catholique, touchant la priſe & l'arrêt d'un ſi grand nombre de Bâtimens Hollandois détenus dans divers Ports Eſpagnols. Que d'ailleurs les Etats Généraux ne pouvoient ſe perſuader, que la démarche que Sa Majeſté Très Chrétienne, venoit de faire par l'envoi de ſes Eſcadres, fût, ainſi que Sa Majeſté ſe le propoſoit, un moyen propre à faciliter un accommodement entre ces deux Puiſſances belligérantes, mais que ſi cependant ce moyen répondoit à une attente ſi déſirable, la choſe ſeroit infiniment agréable à L. H. P, qu'elles prioient Sa Majeſté de vouloir bien continuer à agir plutôt par ſa médiation que par la voye des armes, à procurer la rétabliſſement de la Paix.

Toutes ces Déclarations de la part de la France dans les différentes Cours de l'Europe, ne furent pas capables de calmer entièrement l'eſprit des Anglois, d'autant plus que le bruit ſe répandit preſque en même tems qu'on faiſoit faire de nouveaux Ouvrages à Dunkerque, & qu'on en relevoit les Fortifications, & cela contre la foi des Traités, ce qui donnoit lieu de croire que la Cour de France étoit dans la réſolution de rompre avec celle d'Angleterre, & qu'elle avoit deſſein de former quelque entrepriſe à ſon desavantage. Ce fut pour ſe juſtifier & détruire ces différends bruits, qu'on fit paroître la Pièce ſuivante, laquelle à ce qu'on prétend, fut dreſſée & rendue publique par ordre de Sa Majeſté Très Chrétienne.

„ Depuis le départ des Eſcadres de Breſt & de Toulon, il s'eſt répandu
„ tant de bruits différens, ſur-tout en Angleterre, ſur les motifs qui ont
„ déterminé cette Réſolution, & ſur les intentions du Roi dans les circonſ-
„ tances préſentes, qu'il a paru néceſſaire de mettre les Miniſtres de Sa Majeſté

„ jeſté dans les Cours Etrangères en état de faire connoître clairement les 1740.
„ principes de la conduite qu'elle a tenue juſqu'à ce jour, & le but qu'elle
„ ſe propoſe.

„ Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que le Roi vit en 1738, des ſe-
„ mences de diviſion qui s'élevoient entre l'Eſpagne & l'Angleterre: l'ou-
„ verture des Conférences à Madrid donna quelque eſpérance d'accommo-
„ dement; mais la rupture imprévue de ces Conférences fit ſoupçonner que
„ l'Angleterre étoit fort éloignée de tout ſentiment pacifique; & les Hoſti-
„ lités que la Nation Angloiſe commença en Amérique avant que la Décla-
„ ration de Guerre pût y être connue, ne permirent plus de douter de ſes
„ intentions.

„ Cependant le Roi jugea devoir attendre quelles ſeroient les ſuites de
„ cette Guerre, avant que de prendre aucun Parti: les vues de la Nation
„ Angloiſe n'étoient pas encore pleinement manifeſtées: on pouvoit croi-
„ re que la chaleur des Eſprits avoit précipité ſes démarches; qu'au fond
„ elle n'avoit d'autre but que de ſe faire raiſon des prétendues véxations
„ des Gardes-Côtes Eſpagnols; & qu'après cette prémière fermentation,
„ l'on reviendroit de part & d'autre à reprendre les voyes de Conciliation.

„ Ce n'eſt pas que la France n'eût de ſon côté des griefs contre l'Angle-
„ terre, peut-être plus conſidérables que ceux qui avoient allumé la Guerre
„ entre le Roi Catholique & le Roi de la Grande Brétagne, pluſieurs Bâti-
„ mens François arrêtés, viſités & fouillés, tant en Europe qu'en Améri-
„ que: les Lettres que ces Bâtimens portoient, priſes & enlevées, contre
„ le Droit des Gens & la foi des Traités, & d'autres violences encore plus
„ marquées, dont on a porté inutilement des plaintes, auroient pu exci-
„ ter le Roi à s'en faire juſtice; mais Sa Majeſté a diſſimulé toutes ces in-
„ fractions, n'ayant même jamais voulu permettre aux Armateurs Fran-
„ çois d'aider en aucune manière à troubler la Navigation Angloiſe. Il fal-
„ loit des objets encore plus importans pour vaincre la modération de Sa
„ Majeſté.

„ Les Anglois n'avoient juſques-là fait la Guerre que par Mer, mais ils
„ ne tardèrent pas à former des entrepriſes ſur le Continent. La priſe de
„ Porto-Bello fut ſuivie de celle de Chiagria: la démolition de ces deux
„ Forts ouvrit la porte à toute leur contrebande, au préjudice du Commer-
„ ce de toutes les Nations; & leurs Armemens ſe multiplièrent au point
„ de donner de plus vives inquiétudes ſur ce qu'ils pourroient tenter par la
„ ſuite.

„ Dès lors l'Ambaſſadeur de la Grande Brétagne fut averti, au nom du
„ Roi, que quelque patience que la France eût montrée dans l'attente qu'il
„ lui ſeroit fait ſatisfaction des procédés irréguliers & violens de pluſieurs
„ Officiers Anglois, on ne devoit pas penſer qu'elle vît d'un œil tranquille
„ les entrepriſes que la Nation Angloiſe formeroit en Amérique, ni que le
„ Roi voulût ſouffrir qu'elle fît aucun Etabliſſement dans les Indes Eſpagno-

1740. „ les. Cette Déclaration a été connue de tous les Miniſtres Etrangers qui „ réſident auprès du Roi; elle a été renouvellée à meſure qu'on a vu que „ les préparatifs contre l'Amérique indiquoient plus ſûrement des projets „ de Conquête; & l'Ambaſſadeur de la Grande Brétagne ne rendant aucu- „ ne réponſe ſur un objet auſſi intéreſſant, le Roi jugea ne devoir pas dif- „ férer plus longtems à faire armer ſes Vaiſſeaux pour ſe mettre en état de „ prévenir un danger qui devenoit tous les jours plus preſſant.

„ Enfin l'Angleterre n'a plus fait myſtère de ſes vues, quand elle a cru „ ſes meſures aſſez bien priſes, pour qu'il fût impoſſible de s'y oppoſer. „ Elle a fait embarquer huit mille hommes de Troupes règlées pour joindre „ à celles qu'elle avoit fait lever dans ſes Colonies. La Nation ne doutant „ plus du ſuccès, a annoncé la conquête de la Havanne comme certaine. „ L'Amiral Vernon a déclaré formellement par ſa Lettre du 8 Mai dernier „ au Commandant de la Partie Françoiſe de l'Iſle de Saint Dominique, qu'il „ avoit ordre de s'emparer de Carthagène; & le Manifeſte remis au Lord „ Catheard pour être publié en Amérique, qu'on ne s'eſt plus embarraſſé „ de tenir ſecret, a achevé de mettre en évidence à quoi tendoient ces pro- „ digieux Armemens, dont on n'avoit point encore vu d'éxemple.

„ C'eſt alors que le Roi a connu qu'il n'y avoit pas un moment à perdre „ pour mettre obſtacle à des projets dont l'éxécution détruiroit tous les „ Traités, & Conventions qui ont été faites, tant au Congrès d'Utrecht „ que depuis, pour la balance du Commerce de l'Europe. Sa Majeſté n'a „ d'autre point de vue que le maintien de ces mêmes Conventions: les Or- „ dres qu'elle a donnés au Marquis d'Antin, tendent à cette unique fin, Sa „ Majeſté lui ayant enjoint très expreſſément de ne point interrompre le „ commerce légitime des Marchands Anglois, & de faire connoître à tous „ les Commandans & Gouverneurs des Colonies Françoiſes, que telles ſont „ les intentions de Sa Majeſté, & qu'ils doivent s'y conformer éxacte- „ ment.

„ Il a été pris en même tems de la part de Sa Majeſté quelques précau- „ tions à la Ville de l'Orient & à Dunkerque, pour empêcher toute ſurpri- „ ſe de la part des Corſaires Anglois; les inſultes que nos Vaiſſeaux a- „ voient éprouvées dans le tems même de l'impartialité totale de la France, „ rendent aujourdhui ces précautions encore plus néceſſaires.

„ Telle eſt dans la plus éxacte vérité, la conduite qui a été tenue de „ la part du Roi juſqu'à ce jour, ſans qu'on puiſſe alléguer aucun fait „ contraire. Cependant la Cour de Londres a témoigné la plus grande vi- „ vacité ſur les prétendus travaux faits à Dunkerque, comme ſi la France „ manquoit aux engagemens ſolemnels qu'elle a pris par le Traité d'U- „ trecht.

„ Il eſt aiſé de juger après cet expoſé, de quel côté eſt l'infraction des „ Traités; ſi c'eſt du côté de la France, qui s'eſt contentée d'établir quatre „ batteries de canons à Dunkerque, ſans relever aucune eſpèce d'ouvrages, „ en déclarant même que ces batteries ſeroient détruites auſſi-tôt que la tran-

quil-

„ quillité ſeroit rétablie, ou ſi c'eſt du côté de la Cour de Londres, qui ne ſe 1740.
„ cache plus du projet qu'elle a formé d'envahir à force ouverte tout le Com-
„ merce du Nouveau Monde.

On voit qu'il eſt fait mention dans cette Pièce des grands préparatifs de guerre que l'on faiſoit en Angléterre, & l'on a ſur-tout en vue la Flotte qu'on y équipoit depuis longtems, & que les Vents contraires, ou peut-être les ordres de la Cour, avoient empêchée de ſe rendre en Amérique auſſi-tôt qu'on ſe l'étoit d'abord propoſé. Cette Flotte, commandée par le Chevalier Chaloner Ogle, étoit compoſée de 26 grands Vaiſſeaux de guerre, quelques Brulots, quelques Galiotes à Bombes, deux Hopitaux, & un Bâtiment chargé de Proviſions. Elle mit enfin à la voile pour la Jamaïque, avec un grand nombre de Bâtimens de tranſports, commandés par le Lord Cathcard, & ſur leſquels il y avoit 8 à 10 mille hommes, ſans compter les Proviſions, les Munitions, l'Artillerie, & les Agrès pour les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient déja en Amérique, & que l'on faiſoit monter au nombre de plus de trente.

Ce ſecours étoit d'autant plus néceſſaire pour l'Amérique, qu'il étoit à craindre que les Eſcadres de France ne ſe joigniſſent à la Flotte d'Eſpagne, qui avoit pris les devants, & qu'elles ne fiſſent quelque entrépriſe d'importance contre les Colonies Angloiſes. D'ailleurs l'Amiral Vernon ne ſe trouvoit plus en état de continuer ſes conquêtes, & les dépêches qu'il avoit envoyées au Miniſtère & à l'Amirauté portoient en ſubſtance: Qu'il attendoit avec impatience l'arrivée du renfort qu'on lui avoit fait eſpérer depuis tant de mois, afin de pouvoir entreprendre quelque nouvelle expédition: qu'il recommandoit ſur-tout d'une manière particulière l'envoi conſtant des proviſions du Nord de l'Amérique à la Jamaïque, d'autant que cette Iſle ne ſeroit pas en état de fournir à l'entretien d'une Armée auſſi conſidérable que celle qui y devoit être envoyée; que pour remettre les Vaiſſeaux de guerre, qu'il commandoit, en état de tenir la Mer, il avoit envoyé dans la Nouvelle Angleterre y chercher des agrès & des mats, pour leſquels il avoit donné des Lettres de change tirées ſur la Marine, eſpérant qu'on leur feroit honneur; & que du reſte il avoit détaché ſix de ſes Vaiſſeaux pour croiſer dans les parages les plus fréquentés des Eſpagnols.

Tel étoit l'état du Différend entre l'Eſpagne & la Grande Brétagne, lorſqu'un évènement auquel on s'attendoit le moins, penſa changer tout-à-coup la face des affaires de l'Europe. Je veux parler de la mort de l'Empereur CHARLES VI, arrivée la nuit du 19 au 20 d'Octobre. Dès le 13 du même Mois, ce Prince s'étoit trouvé incommodé d'une indigeſtion, accompagnée de douleurs dans les entrailles & d'un violent vomiſſement. La fievre accompagnoit ces fâcheux accidens. On le ſaigna deux fois la nuit du 14 au 15. Quelques remèdes qu'on lui fit prendre en même tems produiſirent un ſi bon effet, que le 16 on le crut entièrement hors de danger. Le mal empira bientôt après, & fit évanouir les belles eſpérances qu'on avoit conçues. Le 17 il fut attaqué d'une violente Colique, & le lendemain tous les ſymp-

1740. ſymptômes augmentèrent ſi fort que le Marggrave Paolucci, Nonce Apoſtolique, lui adminiſtra le Viatique. Le 19 on lui donna l'Extrême-Onction à deux heures après minuit, & la nuit du 19 au 20 ce vertueux Prince mourut entre une & deux heures. Comme il avoit beaucoup de piété & un grand fond de Religion, il fit paroître pendant tout le cours de ſa maladie une entière réſignation à la volonté de Dieu.

CHARLES VI étoit Fils de l'Empereur *Léopold*, & de la Princeſſe Palatine de Neubourg, *Eléonore-Magdelaine-Thérèſe*.

Il naquit le 1 Octobre 1685.

En 1703, l'Empereur ſon Père s'étant déterminé à lui ceder ſes Droits ſur la Monarchie d'Eſpagne, ce Prince fut proclamé Roi d'Eſpagne le 12 de Septembre, ſous le nom de CHARLES III. Cette cérémonie ſe fit en préſence de tous les Miniſtres Etrangers & des Seigneurs de la Cour de Vienne. L'Empereur fit part de cette réſolution à la Reine de la Grande Bretagne, aux Etats Généraux des Provinces-Unies, au Roi de Portugal, & au Duc de Savoie, qui répondirent tous par des Lettres de congratulation, & des promeſſes réïtérées d'aider le nouveau Roi contre *Louis* XIV, qui avoit fait proclamer le Duc d'Anjou, Roi d'Eſpagne, ſous le nom de PHILIPPE V.

Le 19 de Septembre de la même Année 1703, il partit de Vienne pour ſe rendre en Hollande, & delà en Angleterre.

Il s'embarqua à Londres le 16 de Janvier 1704, & fit voile de Ste. Heleine le 18. A ſon arrivée en Portugal, il fit publier à Lisbonne, & répandre en Eſpagne, une Déclaration, par laquelle il promettoit le pardon à tous ceux de ſes Sujets qui quitteroient le parti de Philippe & de ſes Adhérans.

L'Empereur *Léopold* étant mort le 6 de Mai 1705, ſon Fils *Joſeph*, Roi des Romains, lui ſuccéda. Cette mort n'apporta aucun changement aux affaires de Charles, parce que Joſeph avoit fait en 1703 un Acte de Rénonciation à ſes Droits ſur la Monarchie Eſpagnole.

La même Année 1705, Charles s'embarqua à Lisbonne ſur la Flotte Angloiſe & Hollandoiſe, pour ſe rendre devant Barcelone, dont on devoit faire le ſiège. Cette Ville fut priſe, & bientôt après toutes les autres Places de la Province ſe déclarèrent pour les Alliés.

Barcelone ayant été aſſiegée en 1706 par le Roi *Philippe*, *Charles* ſe renferma dans cette Ville, dont il fit durer le ſiège juſqu'à l'arrivée de la Flotte des Alliés, qui vint au ſecours de cette Place, & diſſipa par ſa préſence la crainte qu'on y avoit d'un Aſſaut général.

La Ville de Madrid reconnut alors le Roi Charles, & toutes les autres Villes de Caſtille ſuivirent ſon exemple. Ce Prince alla faire enſuite la conquête du Royaume d'Arragon, d'où il ſe rendit à Sarragoſſe pour y être proclamé. Cette démarche donna lieu au Roi Philippe de reprendre le chemin de Madrid, dont il avoit été obligé de ſe retirer.

En

En 1707 la Bataille d'Almanza dérangea entièrement les affaires du Roi Charles. Il perdit cette année les Royaumes de Valence & d'Arragon avec une partie de la Catalogne. On attribua tous ces malheurs à Mylord Gallowai, qui, au-lieu de se tenir sur la défensive, se roidit contre le sentiment de la plus grande partie des Généraux, & se fit battre par le Duc de Berwick le 25 d'Avril. Il resta environ cinq mille hommes sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, dont le nombre surpassa celui des morts. 1740.

Le 1 d'Aout de l'Année 1708, Charles consomma à Barcelone son Mariage avec la Princesse *Elisabeth-Christine* de *Brunswick*, Fille de *Louis Rodolphe* Duc de *Brunswick-Blankenberg*, laquelle avoit embrassé la Religion Catholique le 1 de Mai 1707. La cérémonie du Mariage s'étoit faite à Vienne par Procuration le 23 d'Avril 1708. Tortose se rendit cette année au Duc d'Orléans, qui commandoit en Espagne.

En 1709, Mylord Gallowai reçut un échec dans l'Estramadoure. Le Roi Charles ne possédoit alors dans toute l'étendue de l'Espagne, que Girone, Barcelone, Tarragone, & Gibraltar.

Les affaires parurent changer de face en 1710. *Charles* remporta auprès de Saragosse une Victoire complette. Après cette Bataille, qui se donna au mois d'Aout, *Philippe* se retira à Madrid, & delà à Valladolid. *Charles* entra dans Madrid le 21 de Septembre, & se rendit ensuite maitre de Tolède. *Philippe* ayant reçu de puissans secours sur la fin de la Campagne, *Charles* jugea à propos d'abandonner la Castille & de repasser en Catalogne. Au commencement de Décembre *Philippe* rentra dans Madrid, d'où il retourna à l'Armée avec le Duc de Vendome. Le 10 de Décembre il se donna un Combat très vif auprès de Villa-viciosa, où les Alliés furent mis en déroute.

L'Empereur *Joseph* étant mort le 17 d'Avril 1711, *Charles* fut élu Empereur le 12 d'Octobre sous le nom de CHARLES VI. Ce Prince partit de Barcelone sur la fin de Septembre, & débarqua près de Genes, d'où il se rendit en poste à Milan. Il s'arrêta dans cette Ville jusqu'au 10 de Novembre, & passa delà à Inspruck. A Bussolengo, Village du Veronois, il fut complimenté, au nom de la République de Venise. Le 22 de Décembre il fut couronné Empereur à Francfort.

Cette Election donna lieu à de grands changemens en 1712. La Cour d'Angleterre trouvant que l'Empereur seroit trop puissant, si aux Royaumes & Provinces qu'il possédoit déja, il joignoit encore toutes les Couronnes qui composent la Monarchie Espagnole, trouva à propos de donner ordre à ses Troupes de demeurer dans l'inaction.

En 1713, il fut reglé à Utrecht que les Impériaux & les Alliés évacueroient la Catalogne. L'Impératrice partit de Barcelone, & se rendit par Mer à Genes, & delà à Milan. Le 11 d'Avril la Paix fut signée par toutes les Puissances, à l'exception de l'Empereur & de l'Empire.

Charles ne se trouvant pas en état de soutenir la guerre contre la France,

1740. la Paix fut ſignée en 1714 à Radſtat par le Prince Eugène, au nom de Sa Majeſté Impériale, & par le Maréchal de Villars, au nom du Roi de France.

Le Traité de Barrière entre l'Empereur, la Grande-Bretagne & les Etats Généraux des Provinces Unies, fut conclu & ſigné à Anvers le 15 de Novembre 1715.

La Guerre contre les Turcs ayant été réſolue en 1716, le Prince Eugène remporta ſur eux une grande Victoire, qui fut ſuivie du ſiège & de la priſe de Temeswar.

En 1717 le même Général remporta une ſeconde Victoire ſur les Infidèles, & ſe rendit maître de Belgrade.

L'Eſpagne envahit en 1718 le Royaume de Sardaigne, pour profiter de la Guerre de Hongrie. Les Miniſtres des Puiſſances Maritimes à la Porte Ottomane ayant fait quelques propoſitions de paix, on convint d'une ſuſpenſion d'armes, & on nomma Paſſarowitz pour la tenue des Conférences. Le 21 de Juillet on conclut une Trêve de vingt-quatre ans. L'Empereur conſerva Temeswar & ſon Bannat, Belgrade, la plus grande partie de la Servie, Orſova, & quantité d'autres Places. On s'en rapporta au Traité de Carlowitz pour les Limites de la Croatie, & on borna les Frontières de la Moldavie & de la Valachie à la Tranſilvanie & à la Pologne.

En 1719 la Guerre fut pouſſée avec vigueur en Sicile, dont l'Empereur avoit fort à cœur la conſervation. Il ſe donna près de Franca-Villa une Bataille, où les Eſpagnols eurent trois mille hommes de tués, & plus de deux mille bleſſés. La perte des Impériaux ne fut guère moindre. Sa Majeſté Impériale fit marcher la même Année des Troupes dans les Païs-Bas, pour y maintenir ſon autorité contre les attentats de la Populace qui s'étoit révoltée. On arrêta les principaux Chefs des Séditieux, on leur fit leur procès, & le 18 de Septembre on exécuta quatorze des plus coupables ſur la Place publique de Bruxelles. L'Empereur donna alors le Gouvernement des Païs-Bas à l'Archiducheſſe *Marie-Eliſabeth* ſa Sœur. On vit naître dans ce même tems le fameux Démêlé entre l'Empereur & la République de Hollande au ſujet de l'établiſſement d'une Compagnie de Commerce, fait ſous l'autorité Impériale à Oſtende, Ville maritime cedée à la Maiſon d'Autriche. *Marie-Joſephine*, Nièce de l'Empereur, fut mariée à Vienne le 20 Aout, & à Dresde le 3 de Septembre, à *Frideric Auguſte*, Prince Electoral de Saxe.

L'échange des deux Siciles contre la Sardaigne ſe fit en 1720, entre l'Empereur & le Duc de Savoie.

Les démêlés entre l'Empereur & le Roi d'Eſpagne n'étoient pas encore entièrement terminés en 1721. On s'étoit flatté qu'on pourroit les terminer au Congrès de Cambrai; mais ce Congrès n'eut pas tout le ſuccès dont on s'étoit flatté à cet égard.

Le Mariage de l'Archiducheſſe *Marie-Amélie*, ſeconde fille de l'Empereur Jo-

Joſeph, avec le Prince Charles-Albert de Bavière, fut accompli en 1722 dans le Château de la Favorite, en préſence de toute la Cour, qui donna à cette occaſion des marques de la plus grande joie. 1740.

L'année 1723 eſt remarquable par le voyage que fit l'Empereur en Bohême, où il alla ſe faire couronner Roi. Le 5 de Septembre fut le jour que l'on choiſit pour cette Cérémonie.

L'Empereur créa en 1724 la Charge de Vicaire Général en Italie, en faveur du Prince Eugène. Il établit auſſi cette année l'Ordre de Succeſſion & l'union indiviſible de tous ſes Païs héréditaires, que différens Etats de ſa Domination avoient déja reconnus par des Actes particuliers. C'eſt ce qu'on nomme la *Pragmatique Sanction.*

On vit éclorre à Vienne en 1725 quatre Traités entre l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Le Duc de Ripperda règla dans cette occaſion les intérêts des deux Parties.

La France, l'Angleterre & la Hollande ne virent pas cette Négociation avec plaiſir. On crut ſur-tout remarquer que les Cours de Vienne & d'Eſpagne méditoient quelque choſe de ſiniſtre contre le Roi d'Agleterre. L'Angleterre arma trois Flottes en 1726, & empêcha par-là l'Eſpagne & quelques autres Puiſſances de faire aucune entrepriſe.

La France travailla en 1727 à une Paix générale, & elle en règla les Préliminaires, qui furent ſignés à Paris le 31 de Mai de la part de l'Empereur, du Roi Très Chrétien, de Sa Majeſté Britannique & des Etats Généraux. Ce Traité portoit entr'autres que l'Octroi accordé à la Compagnie d'Oſtende & l'entière Navigation & Commerce des Païs-Bas Autrichiens aux Indes, ſeroient ſuſpendus pour ſept ans.

L'Empereur s'étant propoſé d'aller viſiter en perſonne la Ville & le Port de Trieſte, & de voir en paſſant quelques-unes de ſes Villes Héréditaires, on commença ce voiage le 21 de Juin 1728. L'Imperatrice, l'aînée des Archiducheſſes, le Prince Eugène, & le Prince Héréditaire de Lorraine furent de la partie. On traverſa la Stirie & la Carinthie. La Cour vit en paſſant Gratz, Clagenfurt, Crain, Gortz & Gradiſca. Delà elle vint à Trieſte, où elle trouva toute la Nobleſſe de Dalmatie. Leurs Majeſtés Impériales viſitèrent le Port & les Navires de Trieſte, & de quelques autres Lieux maritimes qui ſe trouvoient à portée; après quoi toute la Cour revint à Vienne, fort ſatisfaite de ſon voyage.

Quelques changemens que l'on fit en 1729 au Traité de Seville ne furent pas du goût de l'Empereur, & cauſerent de nouvelles difficultés. Sa Majeſté Impériale déclara qu'Elle s'en tenoit uniquement au Traité de la Quadruple Alliance, pour ce qui regardoit la Succeſſion aux Etats de Parme & de Toſcane, & que la France, l'Eſpagne, & la Grande Bretagne, étant Parties contractantes de ce Traité, elles ne pouvoient y déroger, ni rien changer, ſans ſon concours & ſon conſentement.

Comme il étoit à craindre qu'on n'en vînt à une rupture, l'Empereur envo-

1740. envoya en 1730 des ordres dans ſes Païs Héréditaires pour la levée de 36000 hommes.

En 1731 la bonne intelligence fut enfin rétablie entre Sa Majeſté Impériale & le Roi d'Eſpagne, par le Traité qui fut conclu & ſigné le 22 de Juillet. Dans la crainte que la rupture entre ces deux Cours n'allumât une Guerre générale dans l'Europe, le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces Unies avoient cherché les moyens d'applanir les grandes difficultés qui s'étoient toujours préſentées, & portèrent l'Empereur à conſentir qu'on aſſurât la Succeſſion des Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance, deſtinée à l'Infant Don Carlos. Sa Majeſté Impériale donna en effet les mains à l'introduction de ſix mille Eſpagnols dans les Places fortes de ces Duchés. Elle promit en même tems de faire ceſſer pour toujours tout Commerce & Navigation aux Indes Orientales, dans toute l'étendue des Païs-Bas Autrichiens, & dans tous les autres Païs, qui, du tems de Charles II, Roi d'Eſpagne, étoient ſous la Domination de Sa Majeſté Catholique. Les Electeurs, Princes & Etats de l'Empire ſe chargèrent cette année de garantir la Pragmatique Sanction, à l'exception des Electeurs de Bavière, de Saxe & Palatin, qui firent proteſter contre cette réſolution qui venoit d'être priſe à la Diète de l'Empire.

L'Empereur alla prendre les Eaux de Carlesbat au commencement de l'Année 1732. A ſon retour il ſe rendit à Prague, où le Roi de Pruſſe le vint voir.

Le Roi de Pologne, *Auguſte* II, étant mort au mois de Février 1733, la France déclara la guerre à l'Empereur qui s'oppoſoit à l'Election de Staniſlas. Les François entrèrent ſur les Terres de l'Empire, & s'emparèrent du Fort de Kehl. Ils ſe jettèrent en même tems ſur le Milanez, & ſe rendirent maitres en très peu de tems de pluſieurs Places.

En 1734 la Diète de l'Empire déclara la guerre à la France qui venoit de faire une alliance avec le Roi d'Eſpagne & le Duc de Savoie. Les Electeurs de Bavière, de Cologne & Palatins proteſtèrent contre cette Réſolution. Les François ouvrirent la Campagne par la priſe de Trarbach, & firent bientôt après le ſiège de Philipsbourg, que le Prince Eugène tenta inutilement de ſecourir. Cette Place ſe rendit le 18 de Juillet. Le Maréchal de Berwick fut tué à ce ſiège. Il ſe donna en Italie deux Batailles où les Impériaux furent battus. Le Comte de Merci perdit la vie dans celle de Parme, & le Prince Louïs de Wurtemberg fut tué dans celle de Guaſtalla. D'un autre côté les Eſpagnols firent la conquête de Naples & de Sicile.

On tint à Vienne en 1735 des Conférences ſecretes pour la Paix, dont on ſigna les Articles Préliminaires. Par ce Traité Don Carlos devoit être reconnu Roi de Naples & de Sicile, le Duc de Lorraine cedoit ſon Duché au Roi Staniſlas, & après lui à la Couronne de France, & on lui promettoit en échange le Grand Duché de Toſcane; l'Electeur de Saxe étoit reconnu Roi de Pologne, & on lui cedoit la poſſeſſion paiſible de

ce

ce Royaume. La France devoit garantir la Pragmatique Sanction. 1740.

La Paix fut entièrement rétablie en 1736 entre l'Empereur & le Roi de France; mais une nouvelle Guerre s'étant allumée entre la Ruſſie & la Porte, l'Empereur joignit ſes armes à celles de l'Impératrice de Ruſſie, & déclara la guerre aux Turcs. Le fameux Prince *Eugène*, qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la Maiſon d'Autriche, mourut la nuit du 20 au 21 Avril de cette Année.

La Guerre fut pouſſée en 1737 avec beaucoup de vigueur contre les Turcs, auxquels on enleva Uſizza.

En 1738 il ſe donna deux Batailles où les Impériaux perdirent beaucoup de monde.

La Paix fut conclue en 1739, & l'Empereur ceda aux Turcs la Forteresſe de Belgrade, dont les Ouvrages devoient être démolis. L'Empereur accorda, cette année, ſa Fille aînée *Marie-Thérèſe*, en mariage au Prince de Lorraine devenu Grand Duc de Toſcane.

Voila, en peu de mots, les grands évènemens qui ſe ſont paſſés ſous le Règne de CHARLES VI, qui eſt le dernier Prince de l'Auguſte Maiſon d'Autriche-Habsbourg, dont RODOLPHE Comte de HABSBOURG avoit jetté les prémiers fendemens, ayant été élu Empereur par la Diète qui ſe tint à Francfort en 1273, & couronné à Aix-la-Chapelle le 5 de Janvier 1274.

La mort de l'Empereur Charles VI a donné lieu à de grands changemens, & les affaires de l'Europe ſont aujourdhui dans une criſe qui fait craindre quelque révolution. L'Archiducheſſe *Marie-Thérèſe*, Epouſe du Grand Duc de Toſcane, a été proclamée Reine de Hongrie & de Bohême, Archiducheſſe d'Autriche, & Princeſſe Souveraine de toutes les Provinces & Païs Héréditaires de l'Empereur, ſelon l'ordre établi par la Pragmatique Sanction. Pluſieurs Souverains forment déja des prétentions ſur cette grande Succeſſion, & ſur-tout le Roi d'Eſpagne, l'Electeur de Bavière & le Roi de Pruſſe. Les Etats d'Italie ſont menacés d'une invaſion de la part des Eſpagnols, la Cour de Bavière a fait valoir ſes Droits dans pluſieurs Pièces & Ecrits qu'elle a publiés à ce ſujet, & le Roi de Pruſſe a fait marcher des Troupes dans la Siléſie, qu'il a déja preſque entièrement réduite ſous ſon obéïſſance. Il y a tout lieu de croire qu'on ne tardera pas à être inſtruit du ſuccès de toutes ces entrépriſes.

La mort de l'Impératrice de Ruſſie ſuivit de près celle de l'Empereur; cette Princeſſe étant morte le 28 d'Octobre, à l'âge de 46 ans, 8 mois & 20 jours. Elle ſe nommoit ANNE, & étoit fille d'Iwan-Aléxiowitz, Czar conjointement avec ſon frere Pierre, depuis 1682, & mort le 29 Janvier 1696, après avoir été obligé de ceder toute la Régence à ſon frere cadet Pierre Aléxiowitz, en 1688, tant à cauſe du complot de la Princeſſe Sophie & des Galliczins, qu'à cauſe de la foibleſſe de l'eſprit de Jean. Ce Prince avoit épouſé Proſcovie de Soltikoff, dont il eut trois filles; ſavoir, Cathérine, mariée au Duc Charles-Léopold de Mecklenbourg, & morte le

1740. 27 Juin 1733; Anne, qui eſt l'Impératrice dont on annonce aujourdhui la mort, & Proſcovie, décédée le 19 Octobre 1730.

La feue Impératrice avoit été mariée le 13 Novembre 1710, à Frédéric-Guillaume, Duc de Courlande, mort le 21 Janvier 1711. Elle fut élue Impératrice, le 31 Janvier 1730, après la mort du Czar Pierre II, enſorte que cette Princeſſe a règné 10 ans & 9 mois.

Le règne de cette Impératrice eſt remarquable par les Traités & les Alliances qu'elle a faites; par la guerre entrepriſe à l'occaſion des affaires de Pologne; par celle qu'elle eut enſuite avec les Turcs & qui fut accompagnée de la priſe d'Aſoph, de celle de Précop, de la ruïne de la Crimée, de la priſe d'Oczackoff, & de celle de Choczim, & enfin par la découverte du miſtérieux projet des Princes Dolghorucki, & des deſſeins formés par le Comte Wolinski & ſes complices.

Peu de tems avant la mort de cette Princeſſe, lorſqu'on vit que ſa maladie donnoit lieu de craindre pour ſa vie, le Duc de Courlande lui perſuada de ne pas différer à règler la ſucceſſion. Sa Majeſté lui répondit qu'il n'y avoit qu'à dreſſer un Acte en faveur de ſa Nièce la Princeſſe Anne. Le Duc paſſa dans le Cabinet de l'Impératrice où s'aſſemblèrent les Comtes d'Oſterman & de Munich, le Prince Czerkaskoi, & quatre autres Sénateurs. On y délibéra ſur l'intention de l'Impératrice. Il n'y eut perſonne qui ne proteſtât d'être prêt de s'y ſoumettre, & qu'on ne doutoit pas que ce ne fût auſſi le ſentiment de tout le Sénat; mais qu'on devoit conſidérer que les mêmes raiſons, qui avoient exclu la Mère de la Princeſſe Anne, pour appeller l'Impératrice au trône, ſubſiſtoient par rapport à cette Princeſſe, & ſe trouvoient même agravées, puiſque non ſeulement elle étoit mariée à un Prince étranger, mais même qu'elle étoit Fille d'un Prince étranger, il y eut quelque débat ſur ce ſujet, dont on fit rapport à l'Impératrice, qui décida qu'il falloit dreſſer l'Acte en faveur du Grand Duc Iwan, Fils de la Princeſſe Anne, qui étoit né Ruſſe, & arrière petit-Fils du Czar Iwan-Aléxiowitz. L'Acte en fut dreſſé d'abord. L'Impératrice le ſigna & il fut publié après qu'on en eut informé la Princeſſe Anne, le Duc de Brunſwick & la Princeſſe Elizabeth.

Comme on jugea qu'il étoit néceſſaire d'établir une Régence, qui fût chargée de l'adminiſtration de l'Etat, pendant la Minorité du futur Empereur, l'Impératrice déclara Régent de l'Empire, le Duc de Courlande, pour éxercer cette importante Charge juſqu'à ce que le Prince Jean eût atteint ſa dix-ſéptième année. Le Veld-Maréchal, Comte de Munich, & le Comte d'Oſterman furent nommés en même tems, pour être du Conſeil de Régence.

Il eſt bon de remarquer, par rapport à l'ordre de ſuccéder au Trône de Ruſſie, que ſelon le Teſtament de Catherine, Veuve de Pierre I, la ſucceſſion revenoit à la Ducheſſe de Holſtein, ſa fille aînée; mais cette Princeſſe étant morte en 1728, les inconvéniens d'une longue Minorité, & la crainte que les intérêts du Holſtein ne préjudiciaſſent à ceux de l'Empire, furent

furent cauſe que le jeune Duc de Holſtein ne fut point appellé pour ſuccéder à l'Empire après la mort de Pierre II. D'ailleurs on conſidéroit, que les Filles de Pierre n'étant que de la Branche cadette, il étoit juſte de revenir à la branche aînée, dès que par l'extinction de la Ligne maſculine, on étoit réduit à la féminine. Le choix auroit dû tomber alors ſur la Ducheſſe de Mecklenbourg; mais les raiſons de politique qui avoient prévalu à l'égard du Duc de Holſtein, prévalurent auſſi à l'égard de cette Princeſſe. C'eſt ce qui fit prendre la réſolution d'appeller au Trône la Ducheſſe Douairière de Courlande. Les Princes Dolghorucki voulurent borner ſon autorité. Ils firent des propoſitions qui furent acceptées à Mittau, mais rejettées à Moſcou, par le Conſeil du Comte Jugozinski. 1740.

Le nouveau Régent commençoit à peine à exercer les fonctions de l'importante Charge dont il venoit d'être revêtu, qu'on chercha à le dépouiller de toute ſon autorité, & à mettre les rênes du Gouvernement entre les mains de la Princeſſe Anne. Il n'étoit pas naturel que cette Princeſſe, mère du jeune Empereur, fût dépendante d'un Etranger, elle qui étoit Petite-Fille du Czar Iwan.

Dans pluſieurs Conférences qui ſe tinrent fort ſecrétement entre pluſieurs Sénateurs & Généraux, il fut réſolu, après avoir examiné toute la conduite du Duc, de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & de tous ceux qui lui étoient attachés.

Le Veld-Maréchal Comte de Munich ſe chargea lui-même de cette commiſſion. A trois ou quatre heures du matin, il ſe rendit avec un Détachement des Gardes, au Palais où le Régent faiſoit ſa demeure. On s'aſſura d'abord de ſa Garde, avec menace de tuer quiconque oſeroit réſiſter. Le Palais fut inveſti, & on occupa en dedans les Eſcaliers & les Galeries. Le Comte de Munich s'étant fait ouvrir, au nom de l'Empereur, l'appartement du Duc, qui étoit couché, celui-ci, éveillé par le bruit, & ſoupçonnant qu'on en vouloit à ſa Perſonne, ſauta du lit, en chemiſe, & mit l'épée à la main. Le Comte de Munich entra en même tems, & lui dit: *J'arrête Votre Alteſſe de la part de l'Empereur, & voici mon ordre.* Le Duc ſe défendit le plus longtems qu'il put avec ſon épée, & quoique déſarmé, il ſe débattit encore avec tant de force, que ſa chemiſe fut déchirée en pièces, & qu'on eut bien de la peine à ſe rendre maître de lui. On n'éprouva pas moins de réſiſtance de la part de la Ducheſſe ſon Epouſe, qui trouvant un ſabre ſous ſa main, ſe défendit auſſi avec force, & bleſſa un des Gardes. Le Comte Guſtave de Biron, frère du Duc de Courlande, tenant ſon épée d'une main, & un piſtolet dans l'autre, voulut ſe ſauver par le jardin; mais les Gardes qu'on y avoit placés, la Bayonnette au bout du fuſil, l'arrêtèrent. Après qu'on eut fait habiller promptement le Duc & la Ducheſſe, on les conduiſit, avec leur Famille, au Palais où logeoient l'Empereur & la Famille Impériale; & d'où ils furent menés, dans quatre chariots couverts, à la Forteresſe de Schlieſſelbourg. On fit immédiatement après une ſalve générale de l'artillerie.

Après cette cataſtrophe étonnante la Princeſſe Anne fut proclamée Régente de l'Empire, ſuivant la réſolution qui en avoit été priſe dans le Conſeil. En même tems on dépêcha des Exprès à Moſcou, à Revel, à Dorpt & à Riga pour les parens & les adhérans du Régent, entr'autres le Général

1740. ral Comte Charles de Biron, ſon Frère, Commandant de Moſcou, & le Lieutenant-Général Biſmark, Gouverneur de Riga, Epoux de la Sœur de la Ducheſſe. Mr. Beſtuchew, ci-devant Envoyé en Dannemarc & nouveau Miniſtre du Cabinet, fut auſſi arrêté comme créature du Duc, quoique d'une Famille qu'il avoit autrefois perſécutée. Comme le Fils aîné du Duc étoit malade, on ſe contenta de lui donner une garde.

Ce malheureux Duc, qui vient d'être condamné à être conduit en Sibérie, eſt Petit-fils d'un des Domeſtiques des Ducs de Courlande. Il avoit ſçu par ſon attachement aux intérêts de la feue Impératrice, par ſes attentions, par ſon inſinuante politique, s'élever au rang de Comte de l'Empire, ſous le nom de Biron, à celui de prémier Miniſtre de l'Empire de Ruſſie, enfin il étoit monté ſur le Siège de ſes Maitres, par ſon Election au Duché de Courlande. Il avoit comblé ſa Famille d'honneurs & de richeſſes, & lui-même avoit amaſſé des tréſors immenſes dans le court eſpace de dix années. Si l'ambition pouvoit être aſſouvie, c'étoit ſans doute la ſienne; mais la mort de ſa Bienfaitrice, & le poſte de Régent, où il trouva le moyen de ſe placer, lui firent concevoir d'autres deſſeins encore plus relevés. Il ferma les yeux ſur les exemples encore récens de Menzikow & d'Aléxis Dolghorucki, qui tous deux ont tenté de mettre leur Famille ſur le Trône des Czars. Il oublia que ce qu'il devoit à l'Impératrice Anne éxigeoit de lui la plus vive reconnoiſſance pour la Grande Ducheſſe ſa Nièce, qu'elle avoit toujours ſi tendrement cherie. Il oublia que devant à l'Impératrice Catherine le prémier dégré de ſa fortune, la Princeſſe Elizabeth, ſa Petite-Fille, méritoit au moins ſes reſpectueux égards. Il oublia même qu'il étoit dans un Etat, où il étoit étranger, où il avoit beſoin de l'appui de ſes Amis, & qu'il devoit menager & careſſer une Nobleſſe à qui l'on a appris que l'eſclavage eſt le partage des Ames baſſes & rampantes. Il avoit été l'objet des éloges, des acclamations, & de la flatterie du Peuple, pendant vingt jours; il en devint le jouet & l'objet de ſes éxécrations.

1741. Quoique mon deſſein ſoit de mettre fin à ces Annales, après avoir rapporté cette étonnante cataſtrophe, je ne ſaurois cependant me diſpenſer de dire ici un mot de quelques évènemens tout-à-fait remarquables arrivés pendant les prémiers Mois de l'Année 1741. Le prémier eſt la Bataille qui s'eſt donnée le 10 d'Avril près du Village de Pompitz, vis-à-vis de Molwitz, entre les Troupes Autrichiennes commandées par le Comte de Neiperg, & l'Armée du Roi de Pruſſe, que ce Prince commandoit en perſonne. Ce Combat a été vif & ſanglant, & les Troupes ont combattu de part & d'autre avec beaucoup de vigueur. Après cette Bataille, Sa Majeſté Pruſſienne fit le Siège de Brieg, dont il ne tarda pas à ſe rendre maître.

Le ſecond de ces évènemens eſt le retour des Eſcadres que Sa Majeſté Très Chrétienne avoit envoyées en Amérique, ſoit pour en ramener les Galions, ſoit pour empêcher les Anglois de rien entreprendre contre les Eſpagnols.

Le troiſième enfin eſt la nouvelle qu'on vient de recevoir des grands avantages remportés en Amérique par l'Amiral Vernon, qui s'eſt rendu maitre de pluſieurs Forts & Batteries qui défendoient la Ville de Carthagene, après avoir pris, brulé, ou coulé à fonds pluſieurs Vaiſſeaux Eſpagnols.

Fin du Prémier Tome.

Aol 4425355

Digitized by Google

Digitized by Google